FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE
67
37 - 17 - 26
Armadio XIII
Palchetto
Num.° d' ordine 18 6

R. BIBLIOTECA
NAZIONALE
B. Prov.
11
1282
NAPOLI
VITT. EM. III

B-Geol.
1851-1854

Digitized by Google

ABREGÉ

DES

COMMENTAIRES

DE M. DE FOLARD.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

610593

ABREGÉ
DES
COMMENTAIRES
DE M. DE FOLARD,
SUR
L'HISTOIRE DE POLYBE.

*Par M*** Meſtre de Camp de Cavalerie.*

TOME PREMIER.

N 3 m 1

A PARIS,

Chez { La Veuve GANDOUIN, Quai des Auguſtins, à la Belle Image.
GIFFART, Rue Saint Jacques, à Sainte Thereſe.
DAVID l'aîné, Rue Saint Jacques, à la Plume d'Or.
JOMBERT, Rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame.
DURAND, Rue Saint Jacques, au Griffon.

M. DCC. LIV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE.

DIRE que l'art de la guerre eſt une ſcience profonde, n'eſt plus une vérité qui ſoit conteſtée; elle renferme tant de parties, qu'elle exige dans celui qui veut la profeſſer, beaucoup d'étude & d'application.

Les Guerriers d'aujourd'hui, ne ſont plus de ces hommes qui nourris dans une ignorance groſſiere, ne ſe perfectionnoient qu'à force de vivre & de pratiquer: ſi quelques talens très-ſupérieurs, ont de tems à autres fait paroître dans ceux qui les poſſédoient, des lueurs d'une ſcience qui les a fait paſſer pour nos Maîtres, ils n'ont pas eu beaucoup de Diſciples; combien voit-on d'années de diſtance entre ces fameux Capitaines?

Les arts & les ſciences avancent d'un pas égal, & tendent preſque ſans interruption à une perfection, dont celle de la guerre ne s'approche que bien lentement.

L'eſpece d'hommes qui cultivent celle-ci ſeroit-elle inférieure? non ſans doute. Seroit-elle trop inappliquée? cela n'eſt que trop vrai, pour ce que l'on appelle le militaire en général.

Mais cependant combien eſt-il d'Officiers qui durant la guerre, travaillent & étudient ſans ceſſe, &

par leſquels cette ſcience devroit avoir acquis la même perfection que les autres, s'il n'y avoit des raiſons qui arrêtent ce progrès.

Quelles peuvent donc être ces raiſons? Je crois que les voici; chaque ſcience n'a pû faire de grands progrès, que par la connoiſſance de ſes vrais principes, & la continuité du travail; c'eſt-à-dire, par une bonne théorie, jointe à une pratique non-interrompue.

La ſcience de la guerre ne s'acquiert point differemment. La connoiſſance de ſes principes fait le fondement de l'étude qu'on en doit faire.

Sans cela que peut-on étudier? ſera-ce l'hiſtoire pour ſe meubler la tête de beaucoup de faits, afin d'en tirer ſon inſtruction? on ſent bien que cela ne ſeroit pas ſuffiſant pour acquérir la véritable théorie de la guerre, cette étude appartient plutôt à la pratique, puiſque la connoiſſance des faits qui nous ont précédés, ou celle de ceux dont nous avons été témoins, ne different entr'elles, que parce que ces derniers étant plus frappans l'impreſſion s'en efface moins, & le ſouvenir qui nous en reſte eſt plus certain, plus aiſé à rappeller & plus à la portée de l'occaſion, qui ſe préſente, & qui ne donne pas toûjours le tems de fouiller ſa mémoire.

Il faut donc étudier d'abord les principes: mais faute de les connoître, ceux qui ſe ſont appliqués juſqu'à ces derniers tems, n'étant pas partis des mêmes points & n'ayant pas ſuivi les mêmes routes, leurs travaux n'ont pas été fort utiles à l'avancement général.

Plein d'admiration pour les belles actions des grands hommes, nous ignorons les motifs de leur conduite, & ce ſont ces motifs qui ſont les principes

de l'art de la guerre. Parmi ceux-là, il en eſt d'anciens & de modernes : pour nous ſervir de loix, leſquelles adopterons-nous ? voilà une queſtion délicate, & qu'il n'y a que les Maîtres qui puiſſent réſoudre. Sans doute ils ſe garderoient bien de le faire, ſans avoir fait auparavant une exacte comparaiſon des uns & des autres.

Il eſt donc certain qu'un ouvrage où cette comparaiſon ſe trouveroit faite avec ſolidité, avec art, & avec la pénétration que donne un long exercice des armes, ſeroit regardé comme bien précieux & bien digne de ſervir de baſe & de fondement à l'étude du grand art de la guerre, & qu'il renfermeroit en lui ſeul les vrais principes de cette ſcience.

Si outre l'application qu'auroit employé l'Auteur à rendre cette comparaiſon des anciens & des modernes, auſſi exacte qu'inſtructive, & pleine de réflexions judicieuſes ; il y avoit mêlé avec diſcernement une grande quantité d'exemples, pour communiquer à ſes Lecteurs après la connoiſſance de la théorie, une pratique preſqu'auſſi propre à inſtruire que la vraie expérience dont on fait tant de cas, ne pourroit-on pas dire avec vérité, que cet homme auroit fait un cours de la ſcience de la guerre preſque complet, & dont la ſeule étude devroit former d'excellens militaires ?

Cet Ouvrage exiſte, & je crois pouvoir avancer que les Commentaires qu'a fait feu M. de Folard, ſur l'Hiſtoire de Polybe, ont rempli abondamment les deux points ſi néceſſaires à notre objet.

Cet Ouvrage extrêmement goûté des connoiſſeurs, & qui eſt aujourd'hui entre les mains de tout le mon-

de, n'a pas autant de Lecteurs qu'il ſeroit à deſirer : ſa longueur épouvante les jeunes gens (qui font le grand nombre dans l'état militaire) : emportés d'ailleurs par la diſſipation, ils ſacrifieroient volontiers, diſent-ils ; quelques momens à leur inſtruction, mais ſix gros Volumes ſemblent exiger qu'ils renoncent à leurs plaiſirs, c'eſt aſſez pour ne plus ſonger à l'étude.

D'ailleurs durant la paix, par malheur pour la ſcience dont nous traitons, tout eſt interrompu, il faut un zele fort au deſſus de ce que nous voyons, pour s'attacher à acquérir des connoiſſances ſeches ; & dans les momens d'oiſiveté, qui ſe rencontrent à la guerre, & qu'on employeroit volontiers à des lectures utiles, l'Officier particulier, n'ayant pas le moyen de porter beaucoup de Livres, il fuit avec ſoin ceux qui ſont trop conſidérables.

Une ſeconde raiſon qui éloigne de la lecture d'un ſi bon Ouvrage, ou qui empêche d'en recueillir le fruit, c'eſt la quantité de digreſſions qui enveloppent les matieres, & qui en les dérobant à l'eſprit, ne laiſſent ſouvent d'autres impreſſions que la fatigue de les avoir cherchées.

M. de Folard étoit d'un caractere vif & ardent, du moins ſon Ouvrage nous le montre tel : il n'eſt pas étonnant qu'il ait été quelquefois emporté par l'abondance. Il écrivoit durant la guerre de 1700, du moins il raſſembloit ſes connoiſſances & ſes mémoires, dans le tems où les malheurs dont il étoit touché échauffoient ſon zele & ſa plume ; il les attribuoit à l'ignorance, il vouloit corriger pour l'avenir, & on l'avoit accoûtumé, à ce qu'il dit lui-même, à avoir ſi ſouvent raiſon ſans être écouté, qu'il a cru dans ſon

Ouvrage, qu'il ne pourroit jamais assez répéter les bonnes maximes dont il est plein.

Mais le Lecteur plus tranquille, s'ennuie de ces répétitions, qui à la vérité ne sont pas toûjours utiles. Il résulte donc de cette multitude de paroles, chez les uns la crainte de commencer & chez les autres l'ennui de continuer, ou de relire un Livre, lequel étant de principes & de maximes ne sauroit cependant être lû trop souvent.

Ce sont là les considérations qui m'ont engagé à donner le loisir de la paix à l'Ouvrage que je présente au Public.

En supprimant ce qui m'a paru inutile, j'ai eu en même tems pour but de rendre plus net & plus intelligible ce que j'ai conservé, & c'est ce qui m'a quelquefois obligé de m'étendre plus que mon Auteur. mais comme je n'ai pas été souvent dans le cas, le titre d'Abrégé convient à mon Ouvrage puisqu'il réduit six Volumes en trois.

C'est au Public à juger si j'ai rempli mon plan. Quelques personnes voudroient peut-être que j'eusse retranché nombre d'exemples, qui font la grosseur des Volumes, & qui tous ne paroissent pas également utiles à rapporter : mais je me suis fait une loi de n'en ometre aucuns, puisque comme je l'ai dit, cette multitude de faits rend celui qui les a lûs, un homme très-expérimenté, eu égard à celui qui ne les connoîtroit pas; & la science de la guerre n'est fondée que sur ces deux points, la théorie & la pratique.

J'ai cru devoir dans les exemples modernes supprimer les noms de ceux qui sont cités quelquefois à leur honte, & j'ai fait le contraire pour ceux qui sont

cités comme modeles. C'eſt un des plus précieux appanages de la gloire que de faire vivre ſes vrais partiſans dans les ouvrages que la poſtérité doit conſulter.

Il n'y a que des plus grands Capitaines dont je n'ai pas craint de rapporter les noms même en relevant leurs fautes ; la gloire de les avoir effacées leur ſuffit. Il eſt de l'inſtruction, de faire voir que quelque grand que l'on ſoit, l'on n'eſt pas infaillible, mais que l'on ne peut être digne d'éloge, que quand on a reconnu & corrigé ſes fautes.

Je dois encourager & non rebuter ceux qui veulent parvenir à la vraie gloire.

Voilà le précis de ce que j'ai eu deſſein d'exécuter. Malgré mes ſoins, il reſte encore de la confuſion dans la diſpoſition des matieres, elles ſont traitées à différentes repriſes, en différens lieux, & il eût peut-être été plus méthodique de raſſembler ces endroits éloignés ſous un même aſpect.

Mais je prie le Lecteur d'obſerver que les préceptes que donne mon Auteur, ſont amenés par la ſuite des évenemens qu'il commente : c'eſt tantôt une faute qu'il releve, ou une conduite ſavante, dont il rehauſſe le mérite. Je n'aurois pû ſans altérer le fond de l'Ouvrage, raſſembler des matieres qui ſont ſi répandues, tout ce que j'ai pû, a été d'y fuir les répétitions, & de ne toucher que ſuccinctement ce qui a déja été expliqué quant aux principes ; pour ce qui eſt des exemples, j'en rappelle ſimplement le trait qui va au ſujet, s'il arrive que le même fût appliqué à deux objets différents.

Je me ſuis, en travaillant, toûjours mis à la place de M. de Folard : j'ai expoſé même juſqu'à celles de ſes

idées qui m'ont paru les moins judicieuſes : car je n'adopte point hors d'ici quelques-uns des principes de cet habile homme, il n'étoit point infaillible ; mais je ne dois pas faire ſa critique, ou du moins ſi je la fais un jour, ce ne ſera qu'après que cet Abrégé aura ſubi le ſort qu'il doit avoir.

J'ai parlé, comme il étoit en droit de faire, dans les années où il a écrit : ainſi que l'on ne me faſſe point de procès lorſque j'aſſûre que l'on n'a pas vû telle choſe depuis un ſiecle. Par exemple, c'eſt avant le ſiége de Pragues, que je dis que de nos jours l'on n'avoit point d'exemple de ſorties générales ou très-nombreuſes qui ont eu les plus brillans ſuccès : l'habileté de la défenſe de cette place, ainſi que quantité d'autres faits auſſi brillants qu'inſtructifs, qui orneront l'Hiſtoire de la derniere guerre, n'auroient point échappé à l'ardeur qu'a toûjours eu M. de Folard, pour exalter & faire connoître dans toute ſa vérité, la gloire de ceux qu'il a crû dignes de ſes éloges. Une plume auſſi ſincére que la ſienne n'eût pas oublié les réſolutions fermes qui rétablirent les affaires de la derniere guerre, après les échecs qui en avoient fait craindre la durée, les comparaiſons heureuſes des Romains & des Grecs, avec le conſeil de la guerre qui a conduit celle que nous venons de voir, ne lui auroient pas échappé, & notre inſtruction y eût beaucoup gagné. Nous lui avons l'obligation de nous avoir appris à réflechir en militaires, & quelques uns de nos Généraux avoueroient ſans doute qu'ils ont beaucoup puiſé dans le Livre dont je fais l'Abrégé.

Comme je me défends d'avoir adopté ce qui ne me paroît pas bon, il n'eſt pas juſte que je ſouffre que

l'on m'attribue rien de ce qui paroîtra excellent, je n'y ai rien mis du mien, que l'ordre dans les différens articles. Tout appartient à M. de Folard, & pour ne lui rien dérober de ſa gloire, j'ai voulu ſuivre en tout ſon plan.

J'ai rendu mot-à-mot les titres des différents articles, quelque envie que j'aye eu d'en changer quelques-uns, qui ne m'ont pas paru répondre au ſujet qu'ils traitent, je me ſuis plus attaché au ſens qu'aux expreſſions de mon Auteur, & ſi je l'ai bien compris je ſuis aſſûré que j'ai été & que je dois paroître fidele.

J'ai mis, ainſi que lui, le Traité de la Colonne à la tête du Livre; les principes qu'il y expoſe étant la baſe de ſa Tactique, on ne pouvoit le ſupprimer, ni le placer ailleurs, j'ai crû qu'il pouvoit ſervir de Préface, & j'ai en conſéquence ſupprimé toutes celles de l'Auteur: les diſcuſſions qu'elles contiennent ſur le ſyſtème des Colonnes ont été répétées tant de fois, que je n'ai pas crû néceſſaire de rapporter ici tout ce qui en a été écrit.

J'ai ſupprimé totalement la Vie de Polybe ainſi que pluſieurs notes, qui n'étoient qu'hiſtoriques & non militaires.

J'ai ôté le Traité de l'Attaque & celui de la Défenſe des Places du milieu de l'Ouvrage où il étoit, je l'ai placé à la fin comme un Ouvrage à part tel qu'il eſt, n'étant pas même travaillé ſur les mêmes principes.

J'y ai joint une Diſſertation ſur les mines qui ſe trouve à la fin du quatrieme Volume dans l'Original.

Je me ſuis contenté, pour ce qui forme le ſixieme, auquel les travaux de M. de Folard furent interrompus, de rapporter l'endroit de Polybe qui a engagé

ſon

ſon Commentateur, à la diſſertation ſur la bataille de Zama; la raiſon d'être court l'exigeoit ainſi.

Pour la commodité des Militaires qui ſont bien aiſes de voir d'un coup d'œil tout ce qui a rapport à la même matiere, j'ai joint à la fin du dernier volume une table, par le ſecours de laquelle l'on peut dans un moment trouver dans les trois volumes ce qui concerne ce que l'on déſire ſçavoir.

Je me ſuis attaché en la faiſant, bien plus à ce qui regarde les grandes parties de la Guerre, ſur leſquelles l'on cherche des préceptes, qu'aux noms des villes, des Generaux, ou aux matieres ſimplement hiſtoriques: ainſi ceux qui dans la table des chapitres ne trouveront pas ce qu'ils cherchent, pourront le trouver dans celle des matieres qui eſt faite pour y ſuppléer.

Si par ce travail j'ai pû procurer aux militaires un amuſement digne d'eux, & qu'ils ſoient par cette lecture auſſi encouragés à étudier leur métier qu'il ſeroit à deſirer qu'ils le fuſſent, j'aurai fait un bien déciſif en faveur du progrès de la ſcience de la guerre.

Ce n'eſt pas le tout pour la guerre à venir que de former des ſoldats, par la diſcipline & les exercices du corps: il faut former des Officiers pour les conduire; & ceux-ci ne ſauroient donner trop de ſoin à ſe maintenir le corps & l'eſprit en haleine. Il eſt bien rare d'en voir qui s'en occupent ou qui gardent un juſte équilibre dans ces deux points.

Je finirai par cette réflexion, c'eſt que le repos énerve autant l'ame que le corps, & que celui qui ne ſait pas les occuper utilement l'un & l'autre court de grands riſques, il haſarde ſouvent une réputation

déja acquiſe, ou bien les forces du corps venant à lui manquer, il s'apprête des regrets infinis, les connoiſſances ſe perdent, les idées s'effacent, ſi l'on ne s'attache qu'au corps, & le corps s'affaiſſe, ſi l'on ne s'attache qu'à l'ame.

L'eſſentiel pour l'homme de guerre c'eſt de cultiver & de maintenir les forces de l'un & de l'autre. Un corps robuſte & endurci aux travaux, quand l'ame n'auroit fait que vegeter formeroit du moins un ſoldat : mais ſi l'ame étoit cultivée par l'étude aux dépens de la vigueur du corps, qu'on auroit négligé d'entretenir par des exercices convenables & des fatigues approchantes de celles qui ſont indiſpenſables à la guerre ; je crois que l'on ne feroit ni un ſoldat, ni un Officier, puiſque ce dernier n'eſt pas ſeulement fait pour penſer, il doit agir en même tems.

Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin d'avertir ici que toute ma vie n'a été occupée qu'à acquérir dans le métier des armes les connoiſſances que je tranſcris ici, mon ſtyle apprendra peut-être trop que je ne ſuis que militaire.

Je compte ſur l'indulgence de mes confreres en faveur du motif qui m'a engagé à ce travail. S'il en eſt comme je n'en doute pas, qui ſachent écrire avec pureté, je les exhorte à employer leurs talens, de préférence, en faveur d'un métier de tous tems auſſi honorable & ſur lequel l'on eſt bien éloigné d'avoir tout dit.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, l'*Abrégé des Commentaires de Monſieur le Chevalier de Folard* ; ſur l'Hiſtoire de Polybe, j'ai crû que cette Abrégé pourroit être utile à ceux qui veulent étudier la ſcience Militaire. Fait à Paris ce 10 Juin 1753.

MONTCARVILLE.

PRIVILLEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos Amés & Féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévot de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. Salut. Notre amé Laurent Durand Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *Hiſtoire de Polybe du Chevalier de Folard, & l'Abrégé* : s'il nous plaiſoit lui accorder nos lettres de Privilége pour ce néceſſaires ; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années conſécutives, à compter du jour de la datte des Préſentes ; Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers a l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêſts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long, ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre ſcel des Préſentes, que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10

Avril 1725, qu'avant de l'expoſer en vente le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenuë pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeiliers Sécretaires foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'éxécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le quatriéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent cinquante-quatre. Et de notre Regne le trente-neuvieme.

J'AI cedé à Monſieur Giffart, Madame Veuve Gandouin, & Monſieur Jombert, chacun un quart dans ledit Ptivilege; & à Monſieur David l'aîné un huitiéme auſſi dans ledit Privilege, pour en jouir par eux & leurs ayans cauſe. A Paris ce 14 Mars 1754. DURAND.

Regiſtré ſur le Regiſtre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 300. fol. 230. Conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 8 Mars 1754.

DIDOT, *Syndic.*

ABREGÉ

TRAITÉ
DE
LA COLONNE,
LA MANIERE DE LA FORMER ; & de combattre dans cet ordre.

CHAPITRE PREMIER.

Inconvéniens de notre Tactique. Quelque ſavans qu'aient été les anciens Capitaines, il eſt permis d'enchérir ſur eux.

L'Eſprit de l'homme étant fini & borné, les Arts & les Sciences ne ſauroient parvenir à la perfection, que par les efforts ſucceſſifs de ceux qui ſont venus enſuite des premieres connoiſſances; d'où il eſt aiſé de conclurre, qu'il eſt auſſi injuſte de mépriſer ce qui eſt eſtimable, parce qu'il eſt nouveau, qu'il le ſeroit d'eſtimer ce qui eſt blâmable, parce qu'il eſt ancien. Cependant c'eſt ce qui n'arrive que trop dans les choſes de la guerre.

Quelque habiles qu'aient été les Capitaines, tant anciens que modernes; quelque profonds qu'ils nous aient paru dans la ſcience militaire; elle embraſſe tant de connoiſſances, elle eſt d'uneſi grande étendue, qu'on ne peut pas dire qu'aucun l'ait pouſſée à ſon dernier dégré de perfection; & tel qui a excellé dans une de ſes parties, n'étoit que ſuperficiel dans une autre.

La Tactique eſt celle de toutes la plus négligée depuis les Grecs & les Romains : les principes s'en ſont perdus. Il n'eſt pas cependant difficile de les recouvrer avec un peu de génie & d'application.

Notre Tactique, quoiqu'on ne l'ait pas encore apperçû, eſt foible & imparfaite. Je n'attaque point ici, notre maniere de nous ranger, eu égard à la diſtribution des troupes : j'avertis ſeulement que malgré que nous la tenions des Romains, & que l'ordre de placer la cavalerie ſur les aîles, & l'infanterie dans le centre ſur deux lignes, avec une réſerve dans le centre, les corps de la ſeconde ligne placés vis-à-vis les intervalles de la premiere ; ſoit un ordre & un ſyſtème admirable pour des troupes excellemment dreſſées & diſciplinées, intrépides & bien commandées, pour qu'une ligne ſuccede à propos à celle qui eſt rompue, pour attaquer à différentes repriſes ſucceſſives ; j'avertis, dis-je, que cet ordre eſt ſi compoſé, & dépend de l'aſſemblage de tant de perfections réunies, que ſi l'on ne change rien à la diſtribution des troupes, comme auſſi dans les corps & les armes, on ne peut attendre le ſuccès que du haſard.

Ce que j'attaque principalement, eſt la maniere de combattre de nos bataillons, ſur ſi peu de hauteur, qu'ils ne ſauroient ni attaquer ni ſe défendre, indépendamment les uns des autres, pouvant être percés fort aiſément, défaut eſſentiel contre les regles de la Tactique.

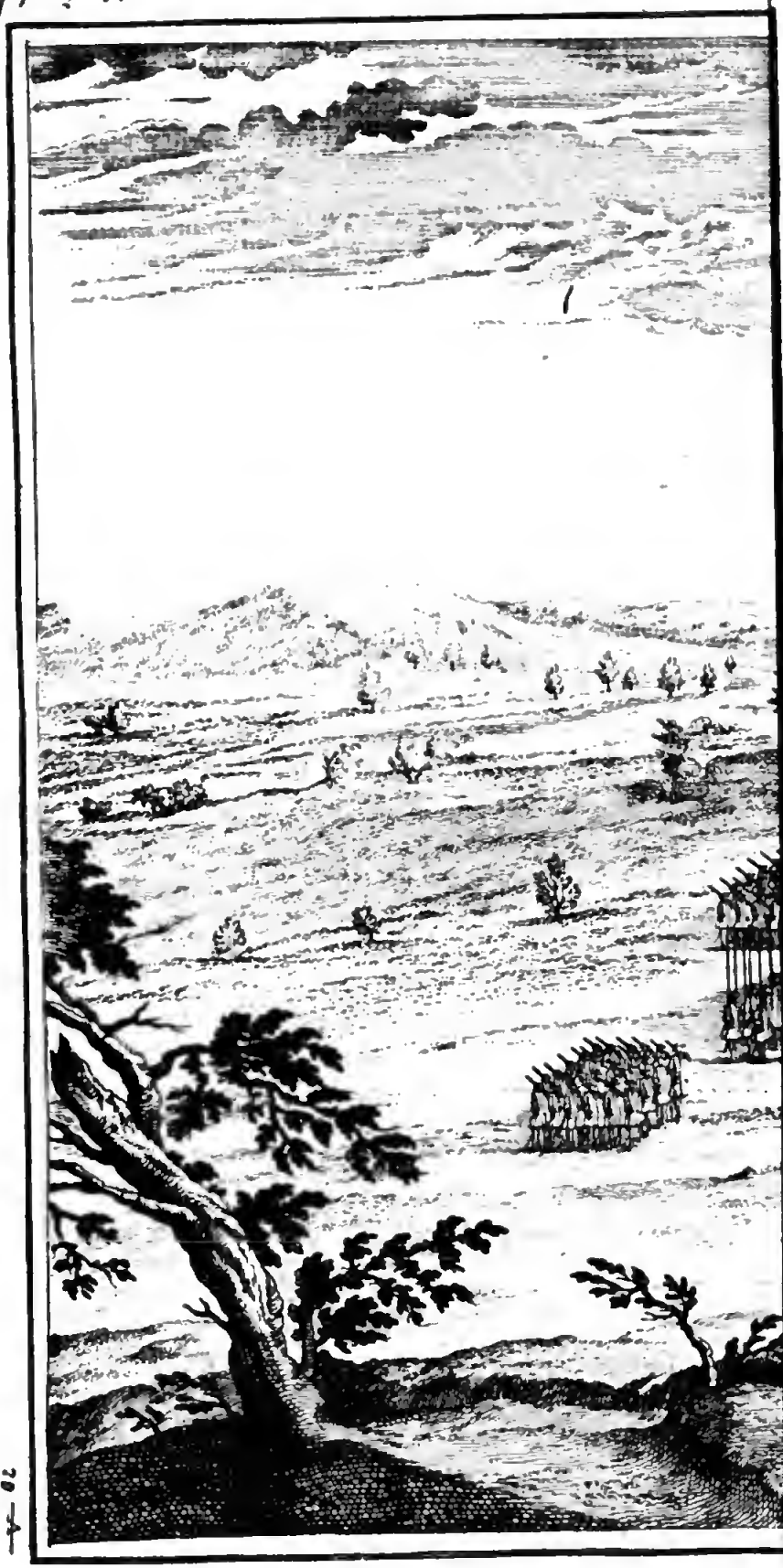
La véritable force d'un corps conſiſte dans ſon épaiſſeur, ou dans la hauteur de ſes files, dans leur union, & le preſſement des rangs à la pointe de l'épée. L'épaiſſeur rend les flancs preſque auſſi forts que le front.

Dans cet ordre tout bataillon ſe trouve en état de réſiſter, de rompre le bataillon oppoſé qui ne combattra pas ſur ce principe, & de ſe mouvoir avec bien plus de facilité & de légereté qu'un corps, qui combat ſur un grand front & peu de hauteur, lequel ne manœuvre que difficilement, & ne ſauroit éviter le flotement inſéparable des corps allongés.

On doit regarder comme une maxime, que tout bataillon, quoique plus foible, rangé ſur beaucoup de profondeur & peu de front, en doit ſurmonter un plus fort, rangé ſelon la méthode ordinaire, quoique celui-ci l'outrepaſſe à ſes aîles. En combattant ainſi, toute la force d'un bataillon eſt en lui-même, ſans que ſa défaite influe ſur ceux qui ſont à ſes côtés.

Je crois cependant que cela ne ſuffit pas : il faut quelque

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Digitized by Google

choſe de plus ſolide, & qui nous aſsûre davantage contre la crainte d'être enveloppé par le grand nombre, & d'en être accablé. Il eſt néceſſaire d'appuyer & de couvrir les petits corps par de plus gros, capables d'agir par eux-mêmes, & d'empêcher la ruine d'une ligne, en les partageant ſur tout un front, particulierement aux aîles & au centre. Ainſi mon but n'eſt que de changer une partie de la Tactique, & de ſuivre en cela ce qu'ont fait nos peres, qui ont perfectionné les connoiſſances de nos ayeux, & de tâcher à leur imitation d'approcher de plus en plus de la perfection.

CHAPITRE II.

De la colonne & de ſes parties. Ce que l'on entend par cet ordre, & cette maniere de combattre. Ses avantages ſur le quarré à centre plein.

LA colonne eſt un corps d'infanterie ſerré & *ſuppreſſé* en forme de quarré long, dont le front eſt beaucoup moindre que la hauteur, qui n'eſt pas moins redoutable par la peſanteur de ſon choc, que par la force avec laquelle il réſiſte également par-tout, & contre toutes ſortes d'efforts. Ses rangs & ſes files doivent être tellement ſerrés & condenſés, que le ſoldat ne conſerve que l'eſpace pour marcher, & ſe ſervir de ſes armes.

Ce quarré long eſt formé de pluſieurs bataillons à la queue les uns des autres, depuis un bataillon juſqu'à ſix, ſur plus ou moins de front, ſelon la ſituation du pays où il eſt obligé d'agir. Il eſt toûjours plus utile de former deux colonnes au lieu d'une trop forte, & ſur un trop grand front; dans un défilé, cela eſt ſur tout plus avantageux pour éviter la confuſion, & laiſſer par ce moyen un écoulement pour les ſections rompues, ſans embarraſſer la marche de celles qui ſuccedent.

Je fixe le front de la colonne à vingt-quatre ou trente files dans un terrein ouvert: mais dans un pays fourré & de défilés, elle peut ſe maintenir dans ſa force depuis trente-quatre juſqu'à ſeize. Je crois tout nombre plus grand ou plus petit défectueux. Je n'obſerve pas le nombre pair, parce qu'il ne me ſemble pas fort néceſſaire pour les évolutions qui lui ſont propres.

La colonne, étant compoſée de pluſieurs bataillons doit former pluſieurs corps enſemble. J'appelle le premier *A*, premiere

ſection ; le ſecond *B*, ſeconde ſection ; & le troiſieme *C*, troiſiéme ſection. Les bataillons qui la compoſent dans le combat ne laiſſeront aucun intervalle entr'eux. Il y aura ſix Capitaines, ſix Lieutenans, & ſix Sergens à la tête : le reſte des Officiers ſera reparti aux flancs, ou ſur les aîles des rangs.

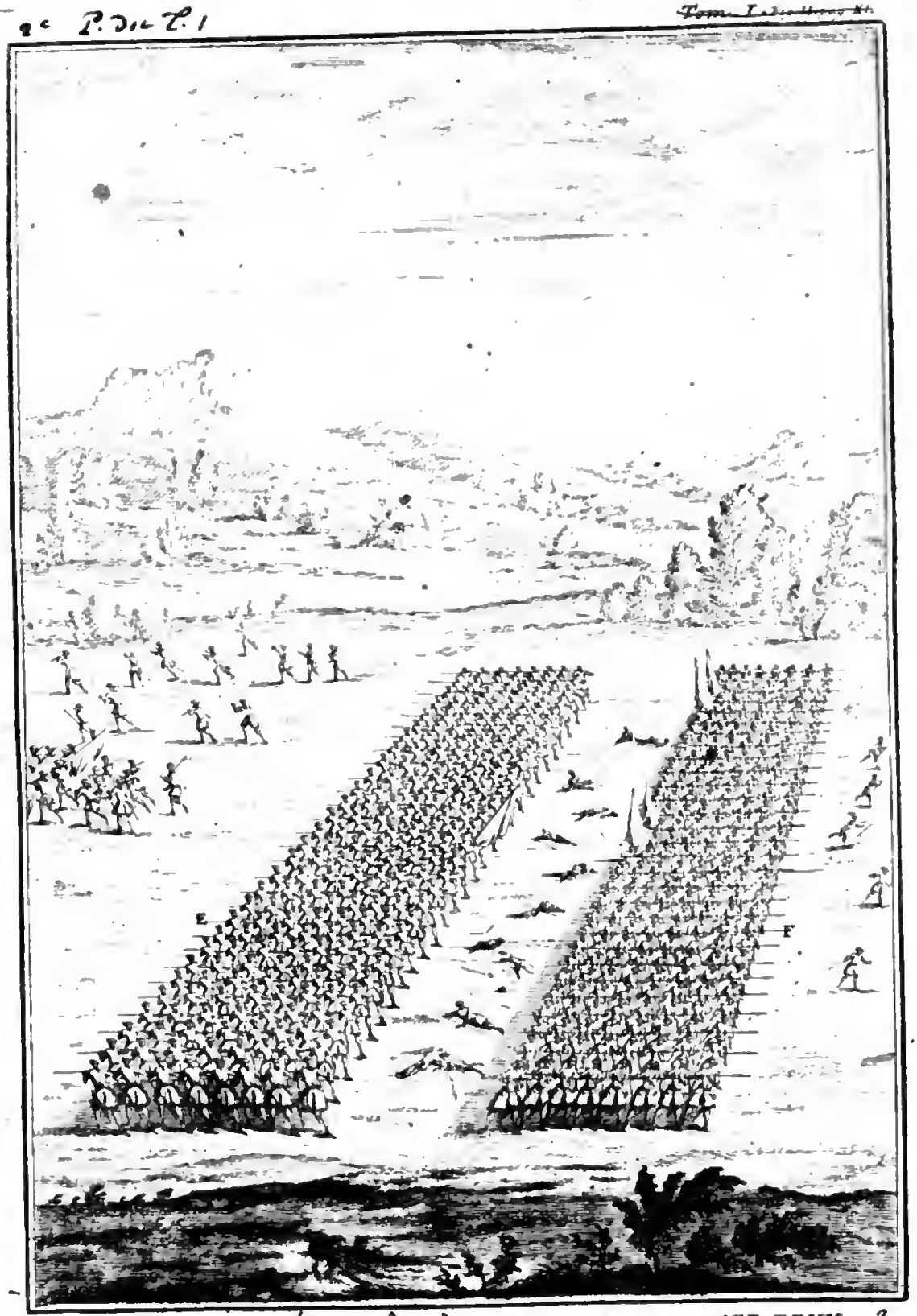
Je partage également les Officiers & les Sergens à la tête, & aux flancs de chaque ſection, & ſur tout à celle de la queue G; afin que ſi la colonne venoit à être enveloppée, & attaquée de tous côtés, l'ennemi trouve une égale force & une égale réſiſtance, ſuppoſé même que les deux premieres ſections vinſſent à être battues.

J'appelle les flancs *faces*, parce que le terme de *flanc* indique un côté foible d'un bataillon ou d'un eſcadron, au contraire de la colonne où il n'y a rien de foible.

Les compagnies de grenadiers *D*, ne feront pas corps avec la colonne. On doit les placer à la queue, ou à chacun des côtés de la derniere ſection ; étant une maxime conſtante, tant des modernes que des anciens, qu'il faut toûjours ſéparer un corps d'élite & de réputation, & le faire combattre, ſans le mêler avec un autre qui vaut moins. Le bon ſens & les regles de la guerre m'autoriſent à penſer ainſi, & l'expérience me confirme dans cette idée. Gorgidas, qui leva le bataillon ſacré des Thébains, les ayant ſéparés le long du front de ſa phalange, s'en trouva mal. Pelopidas s'en étant apperçû, par la diminution d'ardeur & de courage qu'il remarqua dans cette troupe ainſi ſéparée, ne la ſépara plus, & s'en ſervoit comme d'un ſeul corps, à la tête duquel il commençoit la charge dans les plus grandes occaſions, ſe rangeant toûjours ſur une très-grande profondeur.

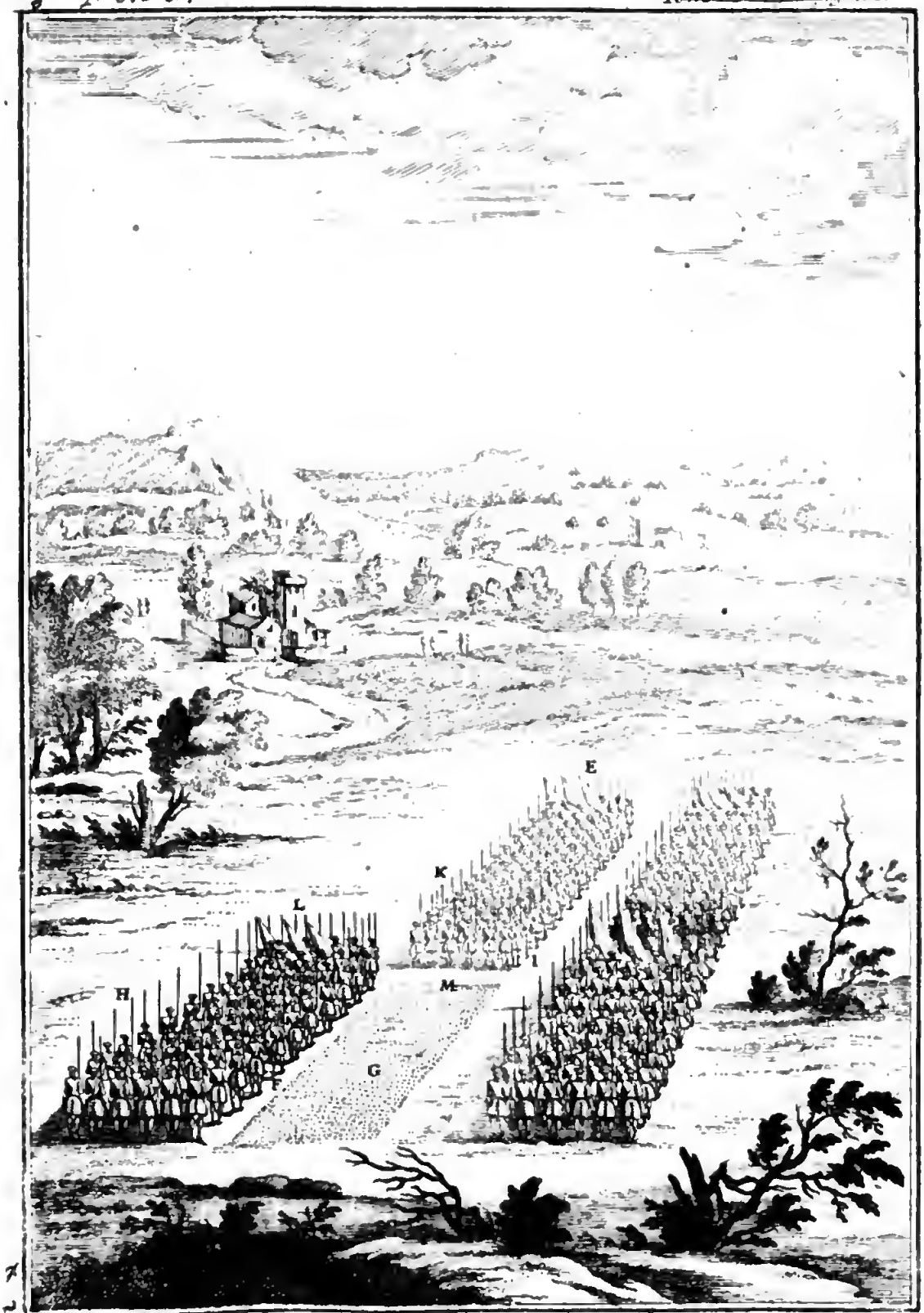
Les grenadiers ainſi diſpoſés partiront au premier choc de la colonne, contre laquelle nul bataillon mince ne ſauroit tenir, quand même il tripleroit l'épaiſſeur ordinaire ; ils partiront, dis-je, après les fuyards, ſoit pour ſe jetter dans les eſpaces d'entre les bataillons ou des eſcadrons, ou pour tout autre uſage, ſuivant la volonté du Chef. Ces petits corps ſervent comme de ſupport & de réſerve à chaque colonne ; & leur groſſeur eſt réglée ſuivant le nombre des ſections.

Je ne les fais point combattre à la tête de chaque ſection, attendu que ces têtes étant formées d'Officiers & de Sergens au premier rang, & des meilleurs ſoldats au ſecond, ſe trouvant hériſſées d'ailleurs de ſpontons, de halebardes, & de mes piques ou pertuiſannes de longueur, dont je ſuppoſe les ſoldats



COLONNE COUPÉE DE TÊTE À QUEUE, POUR EN FORMER DEUX 13.
D'UNE SEULE APRÈS AVOIR PERCÉ.

FIORVN



MOUVEMENT DES SECTIONS DE LA COLONNE

du ſecond rang armés, ainſi que de bayonnettes alternativement; chacune eſt aſſez forte pour ſoutenir & faire un bon effort, & doit paroître terrible à tout ennemi qui ne combat pas dans le même ordre, & n'eſt pas armé de la même ſorte.

On obſervera de former les colonnes en tout ou en partie, ſi elles ſont fortes, des plus braves régimens de l'armée, ſans aucun égard au rang des corps, mais à leur valeur, & au mérite de ceux qui les commandent.

Je ſuppoſe les bataillons, qui compoſent la colonne, de 500 hommes, ou de 400 fuſiliers, & 100 pertuiſanniers, non compris la compagnie de grenadiers, les Officiers & les Sergens. Je la diviſe en deux manches, ſous le nom de *Manche de la droite*, & de *Manche de la gauche*. Je ſubdiviſe encore chaque manche de cinq en cinq files. J'appelle les trois de la droite, *Diviſions de droite ;* les trois de la gauche, *Diviſions de gauche*; les deux premieres des aîles, *Diviſions des aîles ;* les deux ſuivantes, *premiere diviſion de droite, ſeconde de gauche ;* les deux dernieres du centre, *troiſieme de droite, troiſieme de gauche ;* ce qui fait trente files.

Cette diviſion eſt abſolument néceſſaire, ſoit pour ſe remettre en ligne, ſoit dans le cours du combat, ou lorſqu'on veut partager la colonne de la tête *E* à la queue *F*, pour en faire deux d'une ſeule. Ce mouvement ſe fait lorſqu'une colonne ayant percé la ligne, elle veut tomber à droite & à gauche ſur les flancs des bataillons ennemis : alors les flancs ou faces deviennent front. Voyez la figure.

Il faut bien remarquer ce que je dis ici des diviſions & ſubdiviſions de la colonne ; car outre cela l'on peut encore la faire tirer par diviſions ou pelotons de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite : ce feu eſt plus continu, plus régulier, plus sûr, & moins embarraſſé que de tirer par rangs ; c'eſt la méthode Hollandoiſe, dont je fais grand cas, à certains égards. Mais il faut de l'exercice, brûler beaucoup de poudre ; on ne ſauroit mieux faire, lorſqu'on eſt réduit à ſe battre de loin. Ce feu par pelotons eſt cependant moins propre à la colonne, ſoit qu'elle tire par tête ou par faces, qu'au bataillon formé ſur les anciens principes : mais comme la principale force de la colonne conſiſte dans l'action & le coup de main, on ne doit pas compter ſur ſon feu, elle n'en a gueres à craindre de l'ennemi non plus, puiſqu'elle doit d'abord le joindre & l'aborder à l'arme blanche ; & par-là, cet ordre convient plus à la Nation Françoiſe qu'à nulle

autre ; la vivacité naturelle à celle-ci la rendant très-redoutable pour le choc, & bien moins propre à eſſuyer un feu de pié ferme ſans s'ébranler, que la Hollandoiſe, ou autres plus flegmatiques, auxquelles il faut laiſſer le feu par pelotons, ſans vouloir ſe meſurer de la ſorte avec elles, mais au contraire les joindre corps à corps, ſans leur donner le temps d'en faire un long uſage.

J'approuve fort la diviſion d'un corps par pelotons, mais c'eſt pour des cas différens de ceux de raſe campagne.

On eſtime aujourd'hui beaucoup le bataillon quarré à centre vuide, y ayant plus d'un ſiecle que le plein s'eſt évanoüi, quoique meilleur : cependant les experts dans l'infanterie conviennent qu'il eſt très-défectueux par la foibleſſe de ſes angles.

Ceux de la colonne ne donnent au contraire aucune priſe, & ſes faces ſont ſi étendues, qu'elles fourniſſent un feu qu'il n'eſt pas aiſé d'aborder, & qui ne finit point, comme nous le ferons voir.

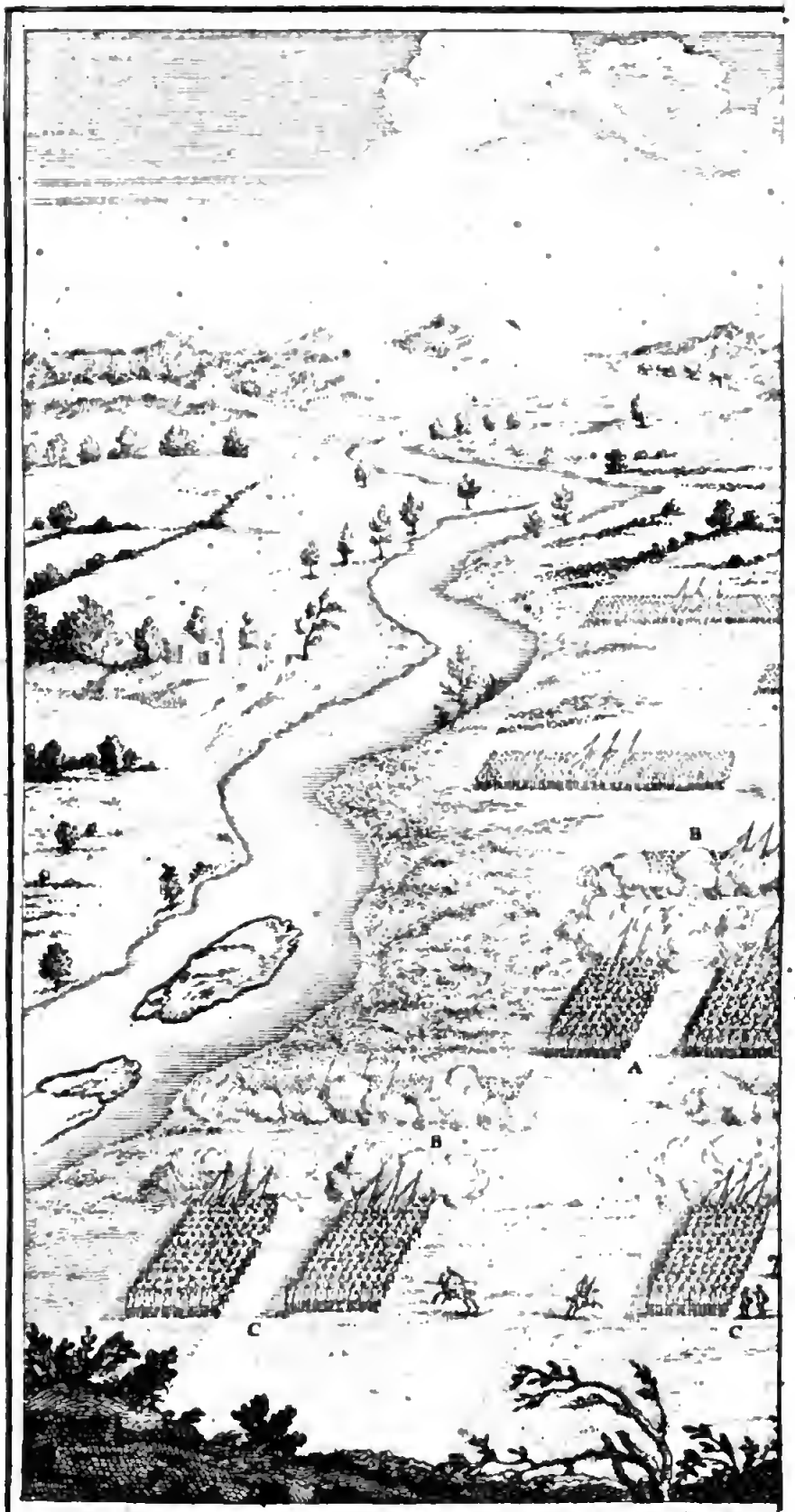
On ne ſauroit rien imaginer de plus ſimple que la maniere de la former, tout nombre lui eſt propre. On peut la former au beſoin d'un ſeul bataillon ſur vingt de hauteur : ſon ralliement eſt aiſé & facile ; elle ſe rompt & ſe remet dans un inſtant, elle conduit à toutes ſortes d'évolutions ; ce qu'on ne remarque pas dans le bataillon quarré, & encore moins dans le triangle ou le *coin* des Grecs.

Suppoſé que l'on veuille combattre une colonne, en lui oppoſant ou ſubſtituant le quarré plein, qui en effet eſt meilleur que le vuide pour la combattre, il ne faut que faire attention à la profondeur de la colonne, ainſi qu'il paroît de *G* en *D*, & l'on voit qu'elle ſurpaſſe d'un tiers celle du quarré, que je ſuppoſe formé de 3000 hommes. Je dis que les deux ſections ou bataillons *A*, *B*, feront plus d'effet par leurs différens feux, que le quarré de ſix bataillons. Ajoûtons que le feu oblique qui protége les angles, eſt de tous le plus dangereux. Ces angles d'ailleurs ne ſont pas plus expoſés que ceux de nos bataillons, qui ſont des quarrés longs : outre que l'on ne ſauroit attaquer les côtés, ou que ſi on les attaque, on ne peut le faire que par un ordre & des armes ſemblables.

Ce qu'il y a encore de plus redoutable à la colonne, c'eſt le mouvement de ſes ſections à droite & à gauche, comme on peut voir en *E*, *F*. Car ſi par exemple la colonne eſt attaquée, & que la ſection *F*, qui étoit au terrein ponctué *G*, faiſant à droite ſe porte en *F*, l'ennemi, qui eſt prêt à l'aborder, ne pourra choquer que le côté *H*, c'eſt-à-dire, la moitié d'une ſection : car ſi

Digitized by Google

4e P. Pl. 1



TERRAIN OU L'ON PEUT RANGER EN COLONN

il attaque la face *K*, de la ſection *E*, il s'expoſe à deux différens feux de la tête; *L* flanquant *K*, & *K* réciproquement *L*. Cette attaque ſeroit d'autant plus dangereuſe, que la ſection *F* peut donner de tête contre le flanc du corps qui attaqueroit.

Voilà un avantage qui ne ſe trouve point dans le quarré, ni dans quelques évolutions ou figures que ce ſoit.

Si l'on ſuppoſe que cette colonne ainſi formée, ſoit inveſtie & enveloppée de tous côtés par un corps de trois ou quatre mille hommes rangés ſelon la méthode d'aujourd'hui; voyons ce qu'elle doit faire, reſtera-t-elle immobile comme le quarré vuide? Bien loin de-là: ſa propriété naturelle étant la violence du choc, la célérité dans ſes mouvemens, & ſes différentes manœuvres dans le cours du combat, occaſionnée par la ſimplicité de ſes évolutions, pour ſe rompre & ſe remettre ſans confuſion; elle avancera ſans ceſſe, & percera ce qu'elle attaquera, dont la trop foible épaiſſeur ne ſauroit lui réſiſter; ainſi elle ne manquera point de s'ouvrir une retraite à travers des bataillons minces, outre que ſa forme s'accommode à toutes ſortes de terrein, plein, ouvert, montueux, ravineux, ou couvert, tout lui eſt égal, elle eſt propre au paſſage des défilés, aux attaques de poſtes ou de camps retranchés, & combat par-tout avec le même avantage.

Que l'on n'aille pas dire que ſes côtés ſont minces & foibles; puiſqu'un corps de 24 ou 30 files ſur 46 de profondeur, préſente toûjours à ſon flanc 24 rangs à percer, ce qu'il n'eſt pas probable que puiſſent tenter des bataillons à quatre de hauteur.

S'il s'agit de pénétrer un défilé ou une troüée garnie de bataillons dans l'ordre d'aujourd'hui, voyons l'utilité de la colonne, & ſuppoſons que la troüée ne contienne que quatre bataillons de front, *A*, ce qui oblige de former 6 lignes des 24 que l'on voit dans le plan, il eſt palpable qu'avec un tiers moins, formant les 16, *B*, ſur autant de colonnes, & les diſpoſant dans l'ordre marqué, je puis faire attaquer chacun des bataillons, *A*, par deux des miens, ce qui doit les enfoncer ſuivant toutes les regles. Si un bataillon mince ne ſauroit réſiſter à une colonne, à plus forte raiſon ne réſiſtera-t-il pas à deux.

Et dans une pareille ſituation, je prétens encore tirer cet avantage de mes colonnes, que les ayant diſpoſées ſur deux lignes, dans l'ordre oppoſé à celui de l'ennemi; c'eſt-à-dire, que mes colonnes de deux en deux étant placées vis-à-vis l'intervalle de la premiere ligne des ennemis; au moment du choc, mes colonnes dont le mouvement en avant eſt beaucoup plus rapide

que celui des bataillons ordinaires, marchant d'un pas égal & droit devant elles, attaquent en même temps la premiere & ſeconde ligne ennemie, celles de ma premiere ligne ayant pénétré par l'intervalle de celle des ennemis ſans rien craindre; puiſque le flanc qu'elle prête en paſſant eſt trop reſpectable, pour que les bataillons minces, qui ſe voyent d'ailleurs ſur le point d'être attaqués de front, oſent les interrompre dans leurs marches.

Il faudra donc que ſoit pour ſe défendre contre des corps ainſi diſpoſés, ſoit pour les attaquer, on prenne le parti de former ceux qu'on leur oppoſera ſur une plus grande hauteur, & qu'inſenſiblement pour les égaler à la force de ma colonne, on en forme autant de colonnes, ce qui prouve la bonté de cette évolution.

Si c'eſt de la cavalerie que l'on oppoſe à ces colonnes, elles lui feront eſſuyer à bout portant un feu d'autant plus redoutable, que l'élévation de l'homme à cheval lui donne lieu d'être tiré par les rangs plus reculés; & ſi cela ne l'arrête point avant que d'enfoncer cette maſſe redoutable, elle aura encore à enfoncer une double palliſſade de ſpontons, de hallebardes, de pertuiſannes fraiſées, d'autant de bayonnettes, & à eſſuyer ſur les flancs le feu des pelotons de grenadiers qui s'y doivent porter pour lors.

Ainſi mes colonnes avanceront toûjours, & par conſéquent, ſont bien plus avantageuſes que le quarré vuide, qui ne ſauroit pour ainſi dire ſe mouvoir.

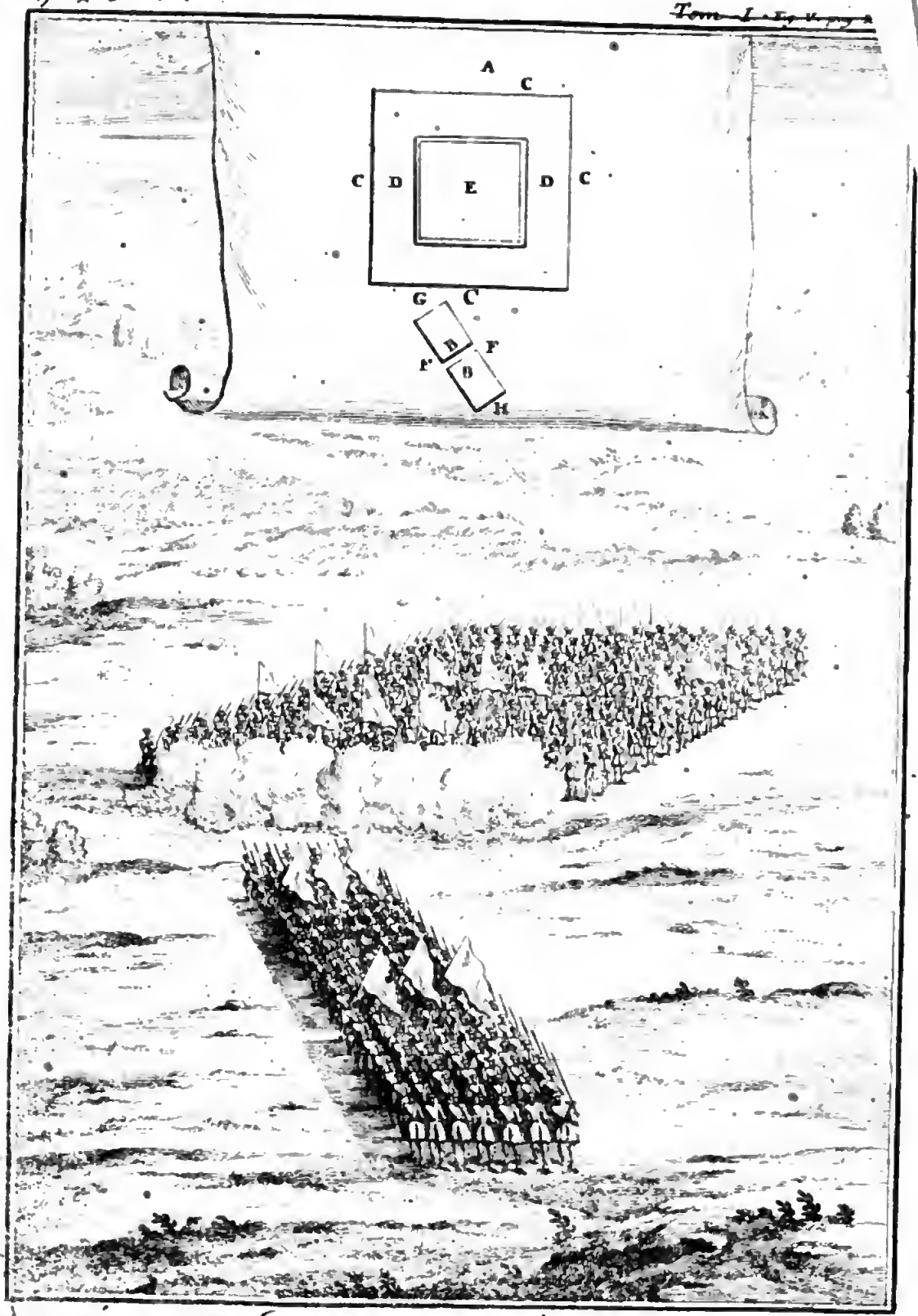
CHAPITRE III.

De l'ordre quadrangulaire, oppoſé à la colonne. Analyſe de ces deux évolutions. Que le feu de la premiere eſt inferieur à celui de la ſeconde, quoique plus foible en nombre d'hommes.

LE bataillon quarré plein eſt un corps maſſif très-lourd & très-grave dans ſes mouvemens, qui ſont tout d'une piece, qui ne peut ſe mouvoir qu'en plaine, & qui ne ſauroit marcher quand on l'attaque, ou quand même on en fait la démonſtration; ainſi rien n'eſt plus facile que de l'arrêter tant que l'on voudra. Si on le laiſſe aller, chaque variation de terrein ſont autant d'obſtacles pour lui, qui l'obligent de changer de forme. Sa compoſition alors

5e P. Du T. 1

Tom. I. Fig. II. pag. 8



CARRÉ PLEIN DE 3600. HOMMES, ATTAQUÉ PAR UNE COLONNE DE 1200.

alors l'oblige à des manœuvres longues & difficiles, ſur-tout devant un ennemi qui le ſuit & le harcele.

Plein, il eſt plus propre pour le choc que pour la retraite; & vuide, il eſt ſujet à ſe rompre de lui-même, & à ſe déſordonner & ſe confondre, pour peu que l'on ſoit obligé de marcher diligemment.

Suppoſant le terrein par-tout favorable, il doit arriver que ſi l'ennemi fait ſon principal effort ſur une des faces, il met la confuſion dans tout le corps: cette face devenant inégale aux autres par ſes pertes réiterées, ce n'eſt plus un quarré. Si la cavalerie arrive, alors ſe trouvant dépourvû des armes de longueur qui ſeules peuvent lui réſiſter, & ayant perdu la perfection de ſa figure, je défie le plus habile d'y remédier, ſur-tout ſi le quarré eſt vuide. Le plein pourroit ſe remettre, pourvû toutefois que les angles de l'un & de l'autre demeurent entiers, car s'ils ſont rompus il n'y a plus de remede. D'où l'on peut conclurre que le quarré plein non plus que le vuide ne ſont pas bons à grand'choſe, & que ſi nous n'avions rien de plus parfait, nous ſerions ſouvent embarraſſés.

Xenophon, dans ſa fameuſe retraite, fut obligé, après une expérience de pluſieurs mois de marche & d'attaque, d'abandonner l'ordre de quatre faces, pour prendre celui des deux Colonnes entre leſquelles marchoit le bagage, dont il fermoit l'ouverture de la tête & de la queue d'entre les deux Colonnes par des corps détachés, qui ne ſe mêloient point, & ſervoient de réſerve dans les arriere-gardes ou le paſſage des défilés. Ainſi cet ordre étant défectueux dans les retraites, pour leſquelles ſeules il a été inventé, à quoi donc peut-il être bon? L'on va démontrer qu'il eſt encore moins propre pour le combat.

Je ſuppoſe un quarré de 3600 hommes: je ſoûtiens qu'il eſt plus foible & moins en état d'attaquer & de ſe défendre qu'une Colonne de 1200. Cette propoſition quelque paradoxe quelle paroiſſe, eſt une verité auſſi certaine qu'une démonſtration de Mathématique.

Suppoſons le quarré *A* & la colonne *B*: ſi *A*, eſt attaqué, je mets en fait que l'on eſſuiera moins de feu du quarré *A* que de la colonne *B*. La raiſon en eſt qu'il n'y a tout au plus que 7 ou 8 rangs extérieurs des côtés *G* qui puiſſent tirer. La colonne *B*, n'attaquant qu'une des faces, n'eſſuiera que le feu de 420 hommes. Le quarré étant de 60 files en tout ſens,

les trois autres faces ne voyent rien de ce qui ſe paſſe à celle-là, & par conſéquent la colonne n'a rien à en apprehender; & la face entiere de la colonne *B*, ainſi que ſon front voyant obliquement la face *C*, & les deux côtés pouvant fournir un feu de 7 de hauteur, ainſi que le quarré, la face *C* eſſuiera le feu de 469 hommes, par conſéquent de 49 hommes de plus qu'elle n'en rendra : je ſupoſe la colonne de 24 de front ſur 50 de hauteur.

Si on objecte en faveur du quarré, que le feu des ſes quatre faces *C* eſt également reſpectable, au contraire de ma colonne qui n'a à proprement parler que celui de ſes deux faces *F*, ceux de *G* & de *H* étant peu conſidérables, j'en demeure d'accord; & je réponds à cela que ma colonne eſt deſtinée à agir à l'arme blanche, & non à eſſuyer ou rendre un feu de pié ferme, au contraire du quarré qui ne peut agir.

Le centre du quarré *E*, qui compoſe 1296 hommes, eſt inutile pour toute autre choſe que pour ſoûtenir les faces contre le choc, & dans ma colonne tout ſert ou à la multiplicité du feu ou à la violence, à la vivacité & à l'exactitude du choc ou de la marche.

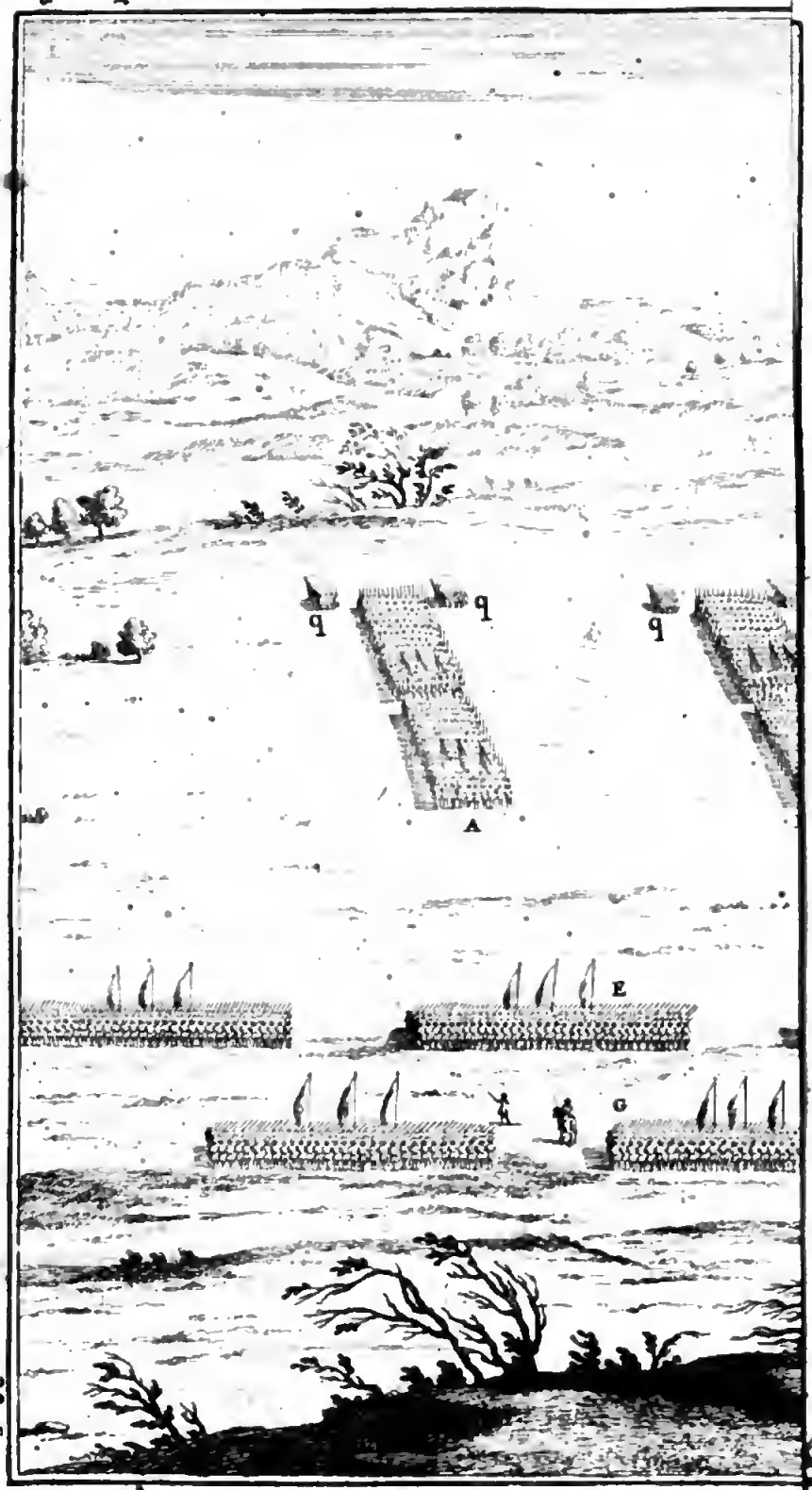
Si le quarré eſt à centre plein, faiſant attaquer l'angle *K*, ou tel autre qu'il plaira, obliquement; il n'eſt pas douteux qu'il ne ſoit enlevé par le poids de la colonne. Si le quarré eſt vuide, je fais alors attaquer une de ſes faces; qui ne tiendra pas un moment, & d'autant moins que ſelon l'uſage d'aujourd'hui elle ſera de 4 ou 5 de hauteur, qui ne ſauroit réſiſter au choc de la colonne. Il eſt donc prouvé que par nos principes le très-foible battra le fort.

Qu'on ne m'objecte pas l'exemple de l'ordre quadrangulaire dont uſa l'infanterie Françoiſe après que les Alliés eurent percé les lignes en Flandre, en 1708. comme il ne fut point attaqué, cela ne conclut rien.

Craſſus, qui commandoit l'Armée Romaine forte de ſept légions de 4000 chevaux, & d'autant d'infanterie légere, ayant uſé de cet ordre contre les Parthes, au-devant deſquels il s'étoit porté, & ſe trouvant dans une plaine unie & raſe, crut pouvoir marcher ainſi avec plus de force & de ſecurité : mais au contraire forcé de reſter immobile par la forme de ſon ordonnance, il fut battu & détruit par les ſeuls gens de trait des Parthes qui voltigeant autour de cette maſſe inactive, la détruiſirent à leur aiſe.

Digitized by Google

6ᵉ L. du T. 1



N.J.POIT

Les peuples de l'Aſie, & les Egyptiens peut être avant eux, ont combattu par gros bataillons quadrangulaires, & pleins ſéparés par intervalles les uns des autres, comme on le voit dans les batailles de Cyrus, contre Créſus, & de Cyrus le jeune contre Artaxerxès, à Cunaxa, où ces gros bataillons étoient à droite de la cavalerie de ce dernier : mais ni Créſus ni Artaxerxès ne forment point une autorité reſpectable. Dans l'ordre de bataille de Créſus, on voit quatre grands corps quarrés de 10000 piquiers chacun, formés par les Egyptiens auxiliaires, que Cyrus attaqua, ayant remarqué le foible de cet arrangement, & qu'il battit. Si ces gens là euſſent formé une phalange alignée à celle de Créſus, Cyrus eût été très-embarraſſé malgré l'excellence de ſon ordre de bataille, qui eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de profond dans la Tactique.

CHAPITRE IV.

Huit bataillons rangés en colonne, réſiſteront à une force quadruple, ils ſeront même en état de l'attaquer.

POur achever d'établir la ſupériorité qu'ont les colonnes ſur le Bataillon quarré à centre vuide, il me reſte une comparaiſon à faire pour le cas d'une retraite. Suppoſons qu'à la ſuite d'une bataille perdue, un corps de 4000 hommes ou de 8 Bataillons, forme, pour ſe retirer, un Bataillon quarré; je ne parlerai plus de l'attaquer, j'en ai démontré la facilité : mais je ſuppoſe que ſa figure parfaite le faſſe reſpecter, & que la cavalerie même n'oſe l'aborder, quoiqu'il ſoit dépourvû des armes de longueur qui ſeules peuvent lui réſiſter, voyons ce qui lui arrivera. Il ne ſauroit marcher que d'un pas très-lent ; ainſi il donnera le temps à pluſieurs corps de ſe réunir pour l'accabler d'un feu très-ſupérieur au ſien, puiſqu'il ne peut rendre qu'un feu de marche, & que ſur-tout la face qui fait l'arriere-garde n'en ſauroit fournir qu'un très-médiocre, par les demi-tours à droit continuels qu'elle eſt obligée de faire. Malgré cela je veux bien ſuppoſer que tant qu'il conſerve ſa figure, on ne l'aborde point: mais en même temps on ne peut ſe diſpenſer de con-

venir que la premiere haie, le premier défilé, ou ravin ou montagne, l'obligera à changer ſon ordre pour ne le reprendre qu'apres avoir dépaſſé cet obſtacle; & étant ſerré de près & preſque toûjours devancé par la lenteur de ſa marche, l'évolution ſoit pour ſe remettre, ſoit pour ſe rompre, eſt-elle bien aiſée, quand on a l'ennemi ſur les bras? Il s'en faut du tout, & rien ne pourra empêcher ſa perte tôt ou tard.

Comparons maintenant un pareil corps dans la même ſituation, rangé ſur quatre colonnes, *A*, *B*, *C*, *D*, de mille hommes chacune & à 40 où 45 pas de diſtance l'une de l'autre: n'eſt-il pas évident que ces colonnes, étant d'une figure plus ſimple marcheront bien plus diligemment, ſe ſoûtenant les unes les autres réciproquement & par elles-mêmes. Voilà donc un premier avantage inconteſtable: c'eſt que leur viteſſe les empêchera d'être devancées, & aſſûrera leur retraite contre tout corps d'infanterie ſur un grand front qui ne ſauroit leur tenir pié ſans ſe rompre, & par conſéquent les attaquer ſans riſquer d'être battu.

Suppoſons maintenant qu'elles ayent été devancées malgré la difficulté qu'on a eue à le faire, & que l'on oppoſe à leur paſſage une force quadruple, ſi on la diſpoſe ſuivant l'uſage actuel, c'eſt-à-dire par bataillon ſur quatre de hauteur, formant pluſieurs lignes (car ſi on n'en forme que deux, il eſt ſenſible qu'elles ſeront ſi allongées, que les quatre colonnes n'auront rien à appréhender des extrémités;) on tombe dans l'inconvénient que nous avons fait appercevoir, que les corps trop minces ſeront culbutés par le poids des colonnes ſucceſſivement, ſans tirer nulle reſſource les uns des autres.

Si cette force quadruple ainſi diſpoſée marche à mes colonnes, quel eſt le bataillon qui oſera s'engager entre deux, comme en *P*, pour y eſſuyer un feu oblique de deux faces, & celui de front des grenadiers *Q*? S'il s'en trouve d'aſſez oſés il n'y tiendront pas un moment.

Si abandonnant leur alignement, ils prennent le parti d'environner chaque colonne comme en *N*, outre que la vivacité du choc des colonnes ne leur en donnera pas le temps, c'eſt que celui qui l'entreprendra en *L*, eſt obligé de prêter le flanc durant ſon quart de converſion à la colonne de la gauche de celle qui attaque; & qu'en arrivant ſur la face de la colonne attaquée, l'extrémité qui a couru & s'eſt eſſoufflée pour accélérer ſon mouvement, ſe trouve chargée en

flanc par les Grenadiers *Q*, dans l'inſtant qu'elle l'eſt de front par la face de la colonne.

Quel parti prendre ? ſera-ce à celui qui a été propoſé, d'enchâſſer les bataillons de ſeconde ligne dans ceux de premiere, pour former une ligne pleine, & de les renforcer par ceux des troiſieme & quatrieme lignes, pour former une eſpece de phalange, ſur huit de hauteur ? ce n'eſt encore qu'oppoſer huit à quarante ; ainſi on ne doit pas mieux eſpérer du ſuccès.

Quoique par là on convienne de la défectuoſité des anciens principes, & de la néceſſité de ſe rapprocher des miens, auxquels on ſe trouve inſenſiblement entraîné, en croyant s'y oppoſer, ce que j'eſpere que l'on reconnoîtra encore mieux à la guerre, que dans les raiſonnemens : pour les autoriſer d'un exemple, il s'offre à moi celui des Cohortes Hollandoiſes qui étoient au ſervice de Vitellius, leſquelles s'étant révoltées demanderent un paſſage à ceux de Bonne, pour ſe retirer dans leur pays, qui s'étoit ſoulevé & ſouſtrait de l'obéiſſance des Romains, par les intrigues de Civilis ; ceux de Bonne l'ayant réfuſé, les Cohortes qui ſe voyoient en petit nombre, & appréhendoient toutes les forces des Romains de beaucoup ſupérieures, prirent néantmoins le parti de s'ouvrir le paſſage l'épée à la main. Ceux de Bonne marcherent à leur rencontre pour les combattre ; leur deſſein étoit de les enveloper, dit Tacite : mais pour avoir donné trop de front à leur ordre & pas aſſés de hauteur, ils furent percés aiſément ; car les autres qui étoient de vieux ſoldats s'étant ſerrés, les enfoncerent après avoir doublé les files de leurs bataillons, c'eſt-à-dire après s'être rangés ſur ſeize ou vingt de hauteur.

L'on vient de voir que ceux qui condamnent ce nouvel ordre, ſont obligés de convenir que du moins pour le combattre il faut changer l'ancien, & que les changemens qu'eux-mêmes propoſent, en ſe rapprochant de la colonne, lui donnent une approbation d'autant plus glorieuſe pour elle, qu'elle eſt forcée & arrachée par l'évidence.

Voyons maintenant un autre genre de critiques, qui en convenant que nous prouvons d'une maniere invincible l'excellence de la colonne, & que la force de l'infanterie auparavant inconnue, ſe reconnoît démonſtativement dans cette façon de combattre ; veulent perfectionner cette découverte, & ſans y ſonger la détruiſent. Ils propoſent pour cette prétendue perfection de la former ſur un plus grand front, & de

pluſieurs bataillons qui ſur quatre de hauteur diſpoſés à la queue les uns des autres, à vingt pas de diſtance, & bien alignés, feront, diſent-ils, un meilleur effet, par trois principales raiſons.

L'une que notre infanterie n'étant pas auſſi bien diſciplinée que celle des anciens Grecs & Romains, ils croyent preſqu'impoſſible de dreſſer les Soldats à former les colonnes ainſi que nous les propoſons; que ces exercices étant au-deſſus de leur portée, il faudroit un temps infini pour les rendre capables de combattre de la ſorte, qu'ils s'y trouveroient toûjours nouveaux dans une action générale, & ceux qui les commanderoient guere moins embarraſſés; ce qui n'arrivera pas dans l'ordre qu'ils propoſent, où chaque bataillon combat arrangé dans l'ordre où il eſt exercé journellement.

La 2.e que les yeux étant les premiers vaincus à la guerre, les Soldats ſeront étonnés d'un auſſi petit front pour en attaquer un grand, & ſeront ébranlés par la ſeule idée, qu'ils ſont ſi prodigieuſement débordés. Ce qui n'arrivera pas ſi l'on conſerve à chaque bataillon tout ſon front, qui eſt égal à celui du corps qu'il attaque ou dont il eſt attaqué.

Et la 3.e qu'en ſéparant par une vingtaine de pas d'intervalle chaque bataillon ainſi diſpoſé, l'on donne un écoulement néceſſaire & une diſtance avantageuſe pour faire ſuccéder les attaques les unes aux autres au cas que la premiere ni la ſeconde ne réuſſiſſent pas; & qu'il eſt impoſſible de réſiſter à tant de charges ſucceſſives de corps qui ſe ſuccedent ainſi près-à-près, & donnent le temps & le terrein à ceux qui ont été repouſſés, de ſe retirer & laiſſer le champ de bataille ſans obſtacle pour ceux qui arrivent.

Comme ceux qui avancent cette propoſition ſont des gens reſpectables par leur mérite & leur rang à la guerre, & par conſéquent dont les opinions ſont en poſſeſſion d'être reçûes avec reſpect par le public, qui a toûjours moins d'égard à ce qui eſt bon en ſoi, qu'au rang de celui qui l'a produit, il eſt néceſſaire de combattre leur ſyſtème pié à pié.

Premierement, je ne ſaurois convenir de la difficulté de l'évolution, puiſque ce n'eſt autre choſe que de doubler & quadrupler les files d'un bataillon, ce que font journellement les Soldats dans leurs exercices & dans les marches. Si c'eſt l'uſage des piques ou pertuiſannes qui paroît trop compoſé & difficile, je reponds qu'outre qu'il eſt plus ſimple que ce-

lui du fuſil la bayonnette au bout, c'eſt qu'il n'y a pas ſi longtemps qu'on l'a quitté pour qu'on l'ignore totalement : n'eſt ce pas le même que celui du ſponton & de la halebarde ? Il n'y a nulle difference, & il eſt tout auſſi aiſé d'en armer un bataillon qu'il l'eſt de le hériſſer de bayonnettes.

A l'égard de la ſeconde & troiſieme objections, quoique ce que nous avons dit juſqu'ici y reponde d'avance, je ſuis bien aiſe cependant de répéter que la force de l'infanterie conſiſte dans la profondeur de ſes files, & dans la jonction prompte & vive du corps que l'on attaque, qui rend ſon feu inutile ; & que ſi l'on oppoſe ma colonne à cette nouvelle-ci, elle enfoncera chacun de ces minces bataillons ſucceſſivement, & d'autant plus ſûrement, que le premier enfoncé ſe culbutera ſur le 2.e & ainſi de ſuite, en augmentant la confuſion ; & qu'ainſi formé, il ſera fort ordinaire que quatre bataillons ſuccombent ſous l'effort d'un ſeul, qui aura triplé ſes files.

Si ſans s'éloigner tout-à-fait de cette méthode, on propoſe de renforcer les bataillons trop minces par eux mêmes, en les faiſant ſerrer de quatre en quatre à la pointe de l'épée, de ſorte qu'ils forment une eſpece de phalange avec le front ordinaire d'un bataillon ſur ſeize de profondeur, je réponds à ce nouveau ſyſtème que le trop grand front de nos bataillons eſt un auſſi grand défaut que leur peu de profondeur, attendu qu'il produit un flottement indiſpenſable, une lenteur très-grande dans tous les mouvemens, & une difficulté inſurmontable pour la plûpart des manœuvres, en quoi il n'eſt nullement à comparer à la colonne, qui par ſon peu de front ne flotte jamais, & peut exécuter toutes ſortes de manœuvres ſur toute ſorte de terrein.

Que deviendroit un corps ou une maſſe ainſi diſpoſée, ſi on l'attaquoit par une des ſes aîles ou par un angle, ou par une attaque oblique aux angles, dans le moment qu'ayant doublé le pas pour charger, ſa longueur le fait flotter, ſi on l'attaquoit dis-je avec une de mes colonnes qui ne flotte jamais, & dont la profondeur rend le choc plus aſſûré, plus fort & plus vigoureux ? Il n'eſt pas probable qu'il réſiſte ; & s'il eſt enfoncé, comment pourra-t-il ſe rallier, ſur-tout ſi la Cavalerie ſurvient ?

D'ailleurs pour former de pareils corps il faut un plus grand nombre de bataillons, ce qui épuiſe la longueur d'une ligne, pour former des corps qui ſont de vraies buttes pour une ar-

tillerie à qui un ſi grand front donne toute la priſe qu'elle peut deſirer; joint au défaut, que les groſſes phalanges manquent d'armes de longueur qui ſont une des principales forces des nos colonnes.

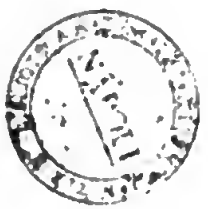
CHAPITRE V.

*L'analyſe de l'*Embolon *ou* Cuneus *des anciens, & de leur Bataillon quarré, a donné lieu à la decouverte de la colonne. Ce que c'eſt que le* Cuneus; *ce qu'on penſe de cette maniere de combattre.*

LEs premieres idées qui me vinrent de la colonne, furent le fruit des réflexions & de l'examen que j'avois faits du quarré & du *Cuneus* des anciens. Pour concevoir les raiſons qu'ils avoient de combattre ſur une ſi grande profondeur, ſans entrer dans un détail plus curieux qu'utile de l'origine de ces deux évolutions; je me bornerai à expliquer ce que c'eſt que la ſeconde, que j'ai lieu de croire que les Grecs ont pratiquée les premiers.

Comme elle ne nous eſt point du tout connue, voici en abregé ce que mes recherches m'ont appris de ſa forme & de ſon uſage.

Le terme de *Cuneus* ou Coin que les anciens Auteurs ont aſſez généralement adopté pour nous en parler, repréſente un triangle, & par conſequent il paroîtroit raiſonnable de croire que c'étoit une évolution d'Infanterie triangulaire, c'eſt-à-dire qui faiſoit face de trois côtés, & dont les angles ſe terminoient par la moindre épaiſſeur, qui eſt un homme à chaque extrémité: mais s'il eſt raiſonnable de donner cette interprétation au Coin, il ne l'eſt point du tout de penſer que cette évolution ſoit propre au combat; puiſqu'elle ne ſauroit ſe mouvoir qu'elle ne preſente ou un front, dont les flancs ſont ſi foibles qu'ils n'exiſtent pour ainſi dire pas, ou un angle qui eſt extremement aigu, formé par un ſeul homme, & qui par conſequent ne ſauroit être d'aucune ſolidité ſoit pour le choc, ſoit pour réſiſter à celui de l'Ennemi. Ainſi partant d'un principe auſſi inconteſtable, il eſt permis de lui refuſer cette ſignification, & de s'en tenir à celle que lui attribue mon Auteur



LA TÊTE DE PORC.

Auteur, ainſi que quantité d'autres, dont Ceſar eſt du nombre; ils appellent *Cuneus* un corps ou pluſieurs rangées ſur beaucoup de hauteur & peu de front, ce qui revient préciſément à la colonne.

Un ſeul Auteur moderne fait mention du triangle, dans une occaſion aſſez ſinguliere, pour que l'on puiſſe douter de la vérité, ſur-tout par la qualité de l'évolution, qui ſi elle a réſiſté comme il l'aſſûre, prouve beaucoup en faveur de la colonne qui eſt infiniment plus forte.

En 1476, trente mille Spahis, dit l'Auteur (*P. Juſtiniani & P. Javio*) étant entrés dans le Frioul, y porterent tous les maux & toutes les horreurs de la guerre, & battirent tout ce qui oſa leur réſiſter, à l'exception d'un corps d'infanterie Venitienne, commandé par *Carlo Montone*, Capitaine très-intelligent dans les évolutions connues pour lors. Ce corps, par ſes ordres s'étant formé en bataillon de figure triangulaire, fraiſé de piques & de pertuiſanes qui faiſoient front de tous côtés, rendit inutiles tous les efforts de la Cavalerie Ottomane; au moyen de quoi il ſe retira bravement dans cet ordre, juſque dans un poſte, où il ne pût être forcé.

Il eſt bien plus probable que cet Officier forma un bataillon quarré plein, qui étoit déjà connu pour lors, puis qu'outre la foibleſſe de l'évolution triangulaire pour réſiſter au choc de la cavalerie, ſur-tout à ſes angles, il eſt conſtant que cette évolution ne peut marcher un moment ſans ſe rompre & ſe détruire d'elle-même.

Malgré cela, ſi elle fut réellement capable de réſiſter à trente mille chevaux de la meilleure cavalerie Turque, que peut-on attendre d'une colonne, qui eſt un corps plus parfait, d'une figure plus ſimple, plus aiſée à former & à mouvoir, & qui a toute la force du Bataillon quarré ſans en avoir les défauts?

CHAPITRE VI.

Suite du précédent ; que la Tête de porc, *dont les Auteurs de la moyenne antiquité font mention, peut être le* Cuneus *des Grecs.*

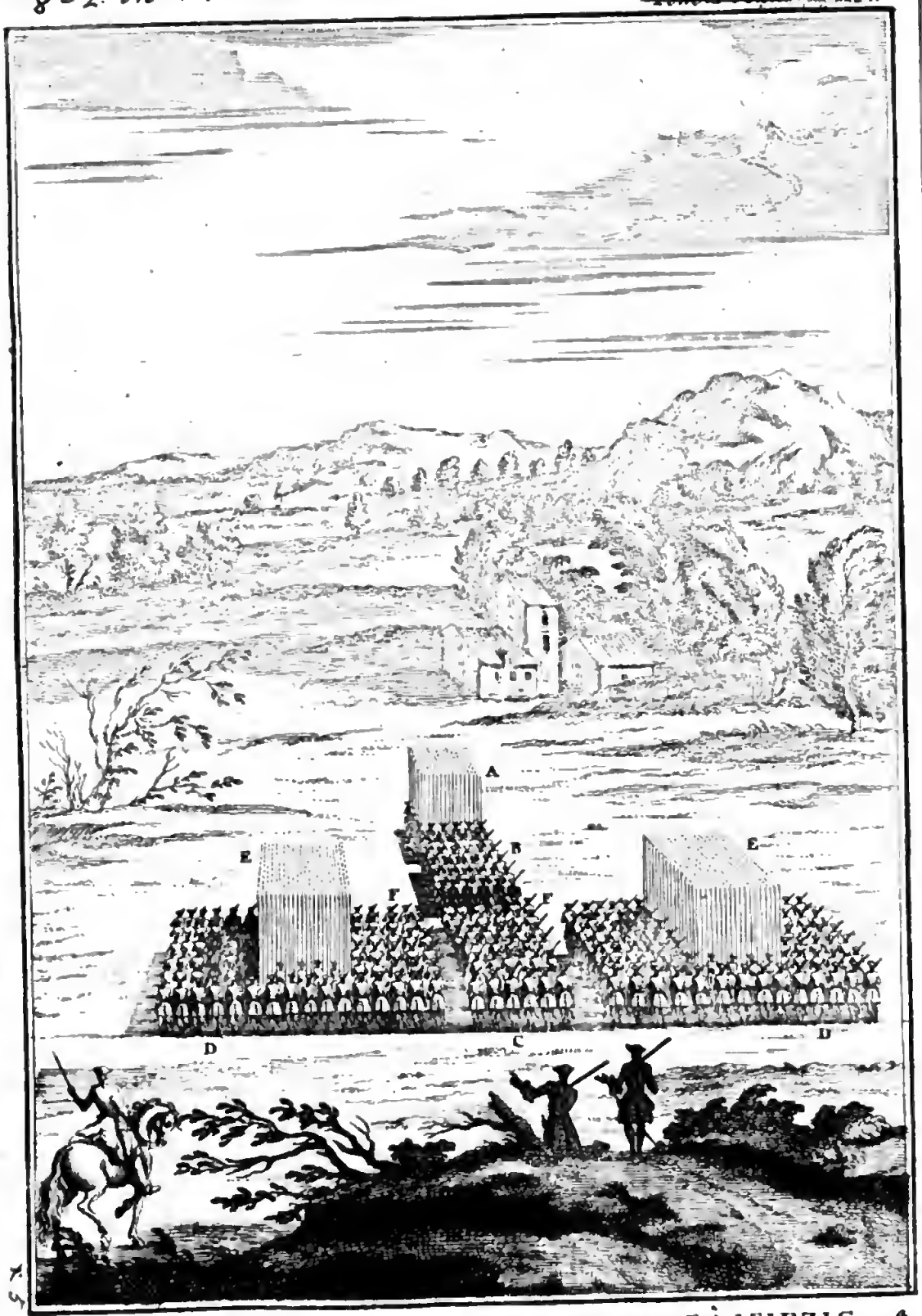
OUtre pluſieurs raiſons convaincantes, qui me ſont croire que la *Tête de porc*, étoit le veritable *Cuneus* des anciens, j'ai en faveur de cette opinion, le témoignage des auteurs du temps de l'Empereur Juſtinien, qui nous apprennent que le Coin changea de nom pour lors, & qu'il fut appellé *Tête de porc* : mais il ne changea pas pour cela de figure.

Bucelin Général Francois, le mit en œuvre au centre de ſon infanterie, contre celle de Narsès un des plus grands Capitaines de ſon temps : mais au lieu de la figure qu'on ſuppoſe qu'il donna à ſon infanterie, j'ai bien plus lieu de croire qu'il en fit un triangle plein, épointé, moins ouvert que le droit, & formé par ſections debordées, mais fort peu de l'une à l'autre & non pas un corps formé comme dans la figure. *A* dont les défauts ſont ſenſibles.

Les angles des ſections *B* paſſant trop au delà des ſections précédentes, donnent trop de priſe ſur eux, & ne fortifient aucunement *A* ; puiſque, ſoit qu'il s'agiſſe du choc, ſes ſections étant trop éloignées, ne ſauroient aborder l'ennemi ſans rompre leur ordre ; ſoit qu'il s'agiſſe de l'arme de jet ou à feu, le front d'une phalange qui ſeroit égal en fournit autant, & le fournit bien plus raproché, & plus ſûr par conſéquent.

Outre que par cette ordonnance l'on multiplie le foible de ce corps en multipliant les angles qui ſont toûjours la partie foible. Ainſi les François auroient d'autant plus aiſément été enfoncés & détruits, qu'en ce temps-là ils n'avoient nulle arme de jet, & n'avoient que la hache & l'épée, ſans armes défenſives, au contraire des Romains, dont l'exemple & les victoires continuelles, toutes occaſionnées par le défaut de nos armes, n'avoient pas encore pû corriger notre Nation, tant elle eſt aſſujettie à ſes coûtumes & à ſes anciens préjugés ; défaut qui s'eſt toûjours fait ſentir depuis l'établiſſement de la Monarchie juſque dans les derniers temps.

Digitized by Google



COLONNE DE GUSTAVE-ADOLPHE ROI DE SUEDE À LEIPZIG. 18.

Tout ce que j'ai confronté d'Auteurs, ſoit quant aux faits différens que le même rapporte, & pour leſquels il uſe des mêmes termes, ſoit quant aux mêmes faits raportés par divers Auteurs, n'a ſervi qu'à m'aſſûrer de plus en plus que le Coin & la *Téte de porc*, ſont deux expreſſions ſynonymes dont la ſeconde a ſuccédé à la premiere, ſans nul changement dans ce qu'elles expriment; l'une & l'autre étant métaphoriques, & choiſies comme plus expreſſives, pour ſignifier un corps qui entre, enfonce, & diviſe celui auquel il eſt oppoſé, comme le Coin fait, où comme la *Téte de porc*, dont toute la force gît dans cette partie de ſon corps à laquelle les autres ne ſont que ſervir de maſſe pour augmenter l'effort de celle-là. Ainſi on ne doit prendre ni l'un ni l'autre de ces termes au pié de la lettre, mais au contraire les regarder comme exprimant un corps d'un petit front ſur une grande profondeur, ainſi qu'il paroît dans la guerre que ſoûtinrent contre l'Empereur Conſtantin, les Limigantes, eſclaves qui avoient chaſſé les Sarmates leurs maîtres, de leur pays.

Ces eſclaves ſe voyant enveloppés & attaqués par l'armée Romaine, ſe ſerrerent en un gros bataillon, s'ouvrirent un paſſage au travers des Légions, & pénétrerent juſqu'à l'endroit où étoit l'Empereur; tant le choc de cette maſſe d'infanterie unie & ſerrée étoit redoutable. L'Auteur dit : Les ſoldats appellent cela faire la *Téte de porc*.

Xénophon parlant des deux ordres de bataille de Leuctre, dit que les files des Lacédémoniens n'étoient que du tiers d'un eſcouade, ce qui ne montoit pas à plus de douze hommes de hauteur, au lieu, dit-il, que celles des Thebains étoient de cinquante pour mieux enfoncer la phalange où le Roy étoit, le ſuccès dépendant de la défaite de cette phalange.

Je demande maintenant ſi les trois mille hommes d'Epaminondas rangés auſſi poſitivement que l'aſſûre l'Auteur ſur cinquante de hauteur, ont jamais pû faire un triangle: cela eſt impoſſible, ils ont formé au contraire un corps de trente de front ſur 50 de hauteur, ce qui eſt une colonne parfaite.

Cependant Xenophon pour l'exprimer ſe ſert du mot grec, *Embolon*, qui veut dire Coin; ce qui prouve qu'il n'eſt que métaphorique, ainſi que dans le combat de Tegire, où Pélopidas rangea la compagnie des trois cents en colonne, de même qu'à Leuctre où il s'étoit trouvé.

Arrien parlant d'Alexandre le Grand, ſe ſert du terme *d'Em-*

bolon pour exprimer la manœuvre que fit ce fameux Capitaine lorſqu'occupé à un ſiége il fut coupé par Glaucias Roy des Talentins, qui s'étant emparé d'un défilé, le tenoit comme enfermé dans une paſſe. Alexandre ayant quitté ſon ſiége pour forcer ce défilé, & fait pluſieurs mouvemens pour attirer ce Roy au-dehors, ſans y réuſſir, rangea tout à coup ſa phalange en pointe, dit cet Auteur, fondit ſur l'ennemi, l'enfonça, & paſſa outre.

Le fait de ſa manœuvre eſt qu'il fit une converſion, qu'ayant mis ſa phalange à ſix vingt hommes de hauteur, le flanc devint le front; & qu'ayant marché dans cet ordre le défilé ne lui permettant pas de déployer ſa phalange autrement, il paſſa ſur le ventre à ſon ennemi. Ainſi par le terme *d'Embolon* on doit entendre ici qu'il chargea par ſon flanc au lieu de ſon front.

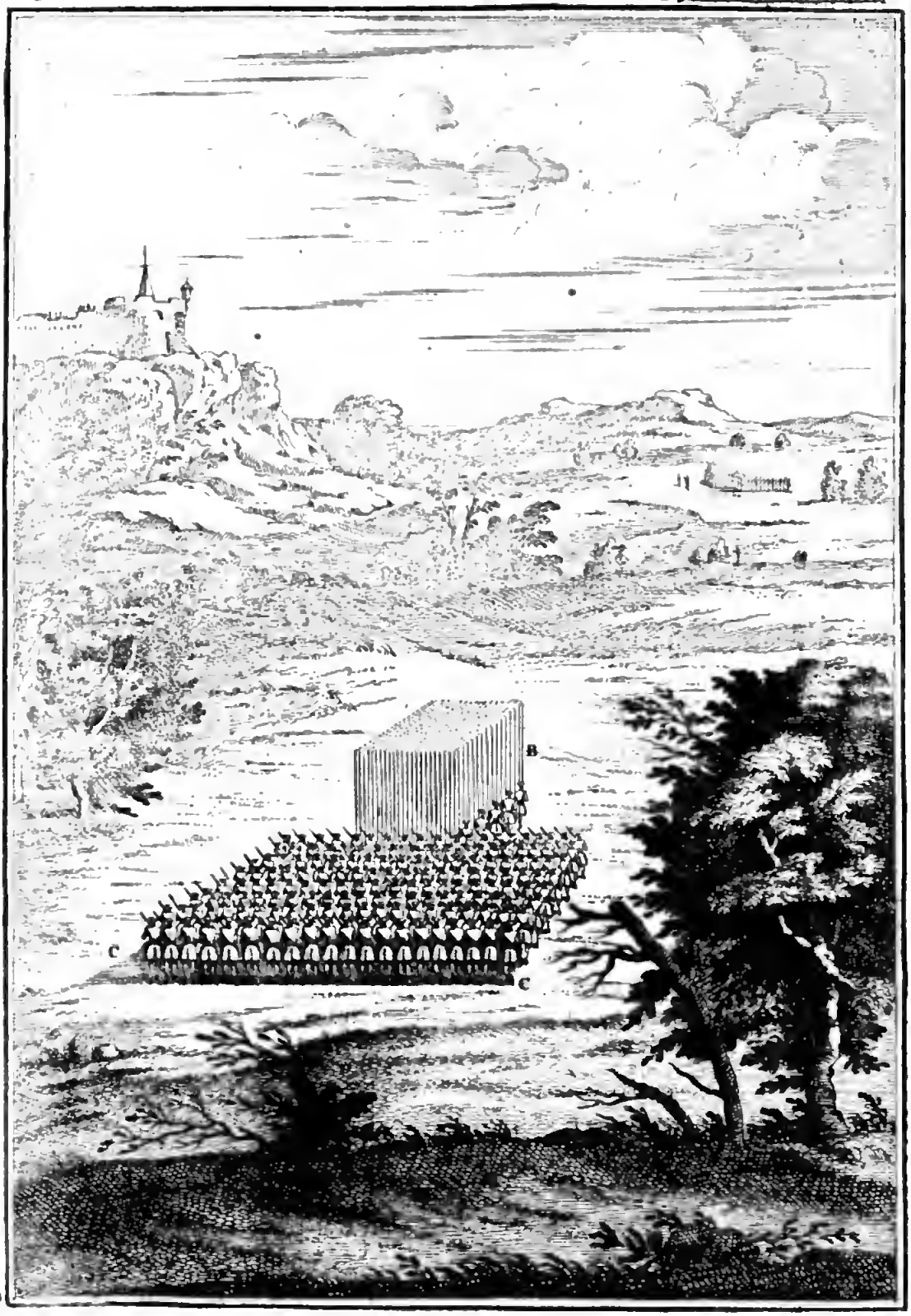
Si Frontin qui étoit un ſavant homme de guerre, me diſoit que le Coin étoit un triangle parfait, je ſerois plus porté à le croire; & je croirois auſſi cette évolution de quelque utilité, ſi Polybe & Epaminondas, tous deux gens habiles dans le métier l'euſſent préferée, l'un à la phalange doublée & triplée, & l'autre à la colonne.

On voit encore à la bataille de Nemée, que les Béotiens qui fermoient l'aile des Lacedémoniens, ſans ſe ſoucier de faire leurs files de ſeize à l'ordinaire, dit Xénophon, ſe rangerent en bataille avec beaucoup de hauteur, pour empêcher les bataillons de flotter, quoiqu'ils duſſent craindre d'être inveſtis, puis marcherent par l'aile pour s'en défendre.

Tous ces exemples & une infinité d'autres prouvent clairement que la colonne eſt très-ancienne, & a toûjours été eſtimée des grands Capitaines anciens.

Guſtave Adolphe le plus grand Capitaine & le plus profond des modernes dans l'infanterie, ayant cherché une évolution plus parfaite & plus propre à enfoncer que celles qui ſont ou qui étoient en uſage de ſon temps, forma d'abord la figure *A*, qu'il entrelaça entre les brigades de ſon infanterie comme il paroit dans les plans de la bataille de Leipſick en 1631. où les Impériaux furent totalement défaits. La manche des piquiers *A* faiſoit la premiere ſection, & les deux de mouſquetaires *B*, *C*, la 2. & la 3. derriere celle des piquiers, la ſection *C* allignée au reſte de la ligne que les deux autres débordoient totalement en avant; ainſi chaque colonne ſe trou-

Digitized by Google



COIN DE GUSTAVE. 17.

voit ſoûtenue & flanquée par les bataillons *D* de chaque brigade; de ſorte que les rentrans *F* ne pouvoient être abordés ſi l'on n'embraſſoit la colonne & tous les corps, ce que l'on ne pouvoit exécuter que par un ordre & des armes ſemblables.

Malgré tout le ſuccès qu'avoit eu ce nouvel ordre de bataille à qui ce grand Prince devoit ſur-tout le gain de celle-là, il ne laiſſa pas que d'y remarquer un défaut eſſentiel, qui étoit que les bataillons *D* faiſant avec la colonne un même corps inſéparable, ce qui empêchoit pour lors de lui donner ce nom, rendoit cette maſſe trop lourde, trop peſante & trop difficile à ſe mouvoir, en même-temps que cela retardoit l'impétuoſité de ſon choc, & l'amolliſſoit; il corrigea ce défaut à la bataille de Lutzen, comme on le verra dans la deſcription de cette bataille.

Guſtave connoiſſoit qu'outre la ſimplicité qu'on demande à une évolution, il faut que non-ſeulement elle agiſſe indépendamment de la ligne, mais qu'encore elle ſoit d'une figure capable de faire & de ſoûtenir un grand effort, de gliſſer & couler facilement par l'ouverture qu'elle s'eſt faite dans le corps & la ligne ennemie; & que les armes qui ſe ſont ouvert un paſſage ſoient ſuivies d'autres ſemblables & de feux entre-mêlés avec elles. Il connoiſſoit qu'une évolution doit être capable de ſe mouvoir & d'agir en tout ſens, par converſion de la droite à la gauche, de la gauche à la droite, en avant, en arriere, ou par les côtés. Comme ces qualités ne ſe rencontroient point dans celles dont il étoit l'inventeur, il trouva que c'étoit un grand défaut occaſionné par l'inégalité de ſes côtés, & le trop grand front de ſa baſe; car la force d'un corps conſiſte moins dans les différens feux qu'on en peut tirer, que dans la fermeté & la violence de ſon choc, qui ne giſſent point dans l'étendue d'un grand front, qui produit le flotement, choſe très-dangereuſe auſſi bien dans la cavalerie que dans l'infanterie; mais dans la profondeur de ſes files qui doivent être égales à la tête & à la queue.

Cette ſavante méthode de Guſtave ne pétit pas avec ce grand Roy.

Les Suédois combattirent & vainquirent par colonne à la bataille d'Oldendorp en 1633. Cinq Campagnes après les mêmes Suedois gagnerent une grande bataille à Witte-Weir. En 1642. le Marechal de Guebriant gagna celle de Hulſt. Dans ces deux dernieres les deux Généraux ſe rangerent ſur

une ligne de Coin ſimple, c'eſt à dire que les ſections des Mouſquetaires *C* flanquoient celles des piquiers *B*.

Guſtave penſa au moyen de perfectionner ſa méthode de Leipſick, & de la porter au point que rien ne lui pût réſiſter: il le trouva dans la colonne, qui lui parut préférable à tout autre corps diſpoſé différemment.

Pour ſatisfaire ceux qui perſiſtent à croire que les anciens faiſoient le coin de figure triangulaire, voici ce qui nous a paru de plus probable & de plus ſimple pour former cette évolution.

CHAPITRE VII.

Commandement & maniere dont on croit que les anciens formoient le coin, s'il eſt vrai qu'il fût de figure triangulaire.

LE *Coin* ſe formoit de la phalange, & ſans doute que chaque ſection ou diviſion étoit marquée, & ſavoit le mouvement qu'elle devoit faire. La phalange étoit toûjours d'un nombre pair de 4096 hommes à ſeize de profondeur, elle étoit toute compoſée d'oplites ou piquiers, car les troupes armées à la légere comme archers, frondeurs & dardeurs, ne faiſoient pas corps avec la phalange.

Les ſections pour former le *Coin* devoient être inégales, dans la proportion de quatre, ſix, ou huit files d'augmentation pour chacune des ſeconde, troiſieme, quatrieme &c. c'eſt-à-dire que ſupoſant la premiere ſection de 22 files, la ſeconde de trente, la troiſieme devoit être de 38, & ainſi des autres.

On ne formoit pas ſeulement le *Coin* d'une ſeule phalange, mais de toutes les quatre ſelon les occurrences: alors le *Coin* prenoit la figure d'un trapeſe vuidé, au lieu que celui-ci eſt plein. On augmentoit ſans doute ou l'on diminuoit les ſections ſuivant l'exigence du terrein.

COMMANDEMENT.

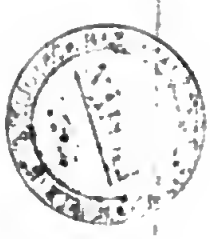
A vous phalange, pour former le coin.

Attention.

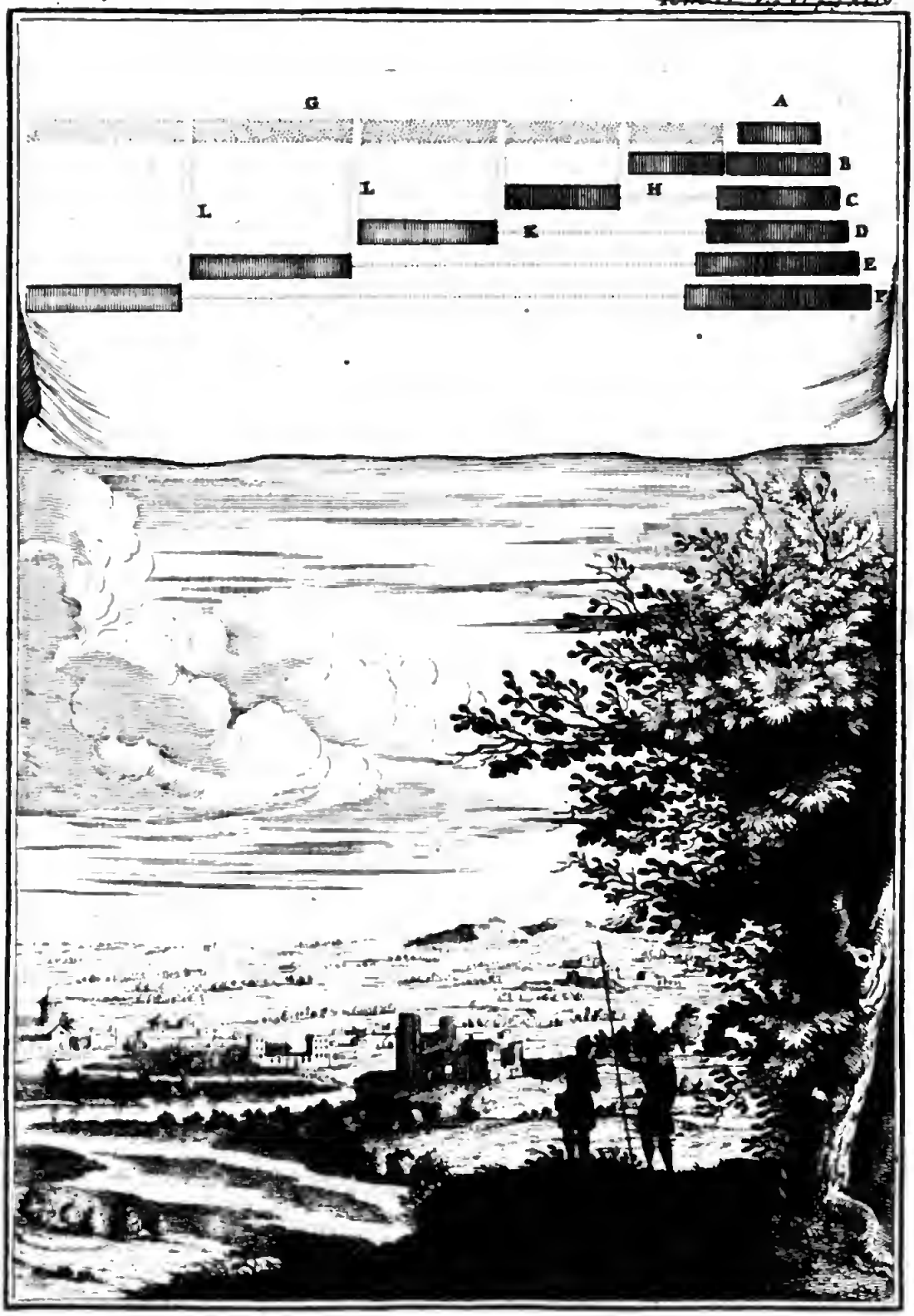
Que la Diviſion de droite ne bouge.

Demi tour à droite.

Marche.



Digitized by Google



MOUVEMENS POUR FORMER LE COIN.

A ce commandement chaque ſection partira de ſon terrein *G*. La 2.e *H* ira ſe porter à deux pas plus en arriere & à côté du dernier rang de la premiere A, & ſera alte.

La troiſiéme *K* deux pas plus bas que celle-ci, & ainſi des autres, comme il eſt marqué par le terrein ponctué; le mouvement achevé.... *à gauche formez le coin.*

Marche.

A ce commandement chaque ſection marchant par ſon flanc ira ſe placer derriere celle qui la précede. La 2.e *G* derriere la premiere A; ainſi des autres, obſervant que les files des ſections débordent toûjours celles de devant d'un nombre égal à droite & à gauche.

Remettez vous.

Le coin alors ſe trouve formé.

On peut encore le former d'une autre maniere plus courte & plus rapide : on fait marcher la ſection de la droite en avant en même temps qu'on fera ce commandement.

A vous Diviſions.

Attention.

A droite, formez le coin, Marche.

A ce commandement les Diviſions marchent par leur flanc droit juſqu'à hauteur de la premiere, où arrivant ſucceſſivement elles ſe remettent par un à gauche, & marchent diligemment à la ſuite de la premiere pour céder le terrein à celles qui ſuivent; ainſi de ſuite juſqu'à ce que la derniere ſoit arrivée à ſon poſte. Il n'eſt pas difficile de comprendre que l'on peut ſe former de la ſorte en préſence de l'ennemi. Je ne vois point d'évolution plus légere & plus ſimple après la colonne : elle vaut infiniment plus que le Bataillon; mais de cette ſuperiorité il ne s'enſuit pas qu'elle ſoit ſans défaut.

CHAPITRE VIII.

Raiſons qui autoriſent la colonne, & les avantages de cette maniere de combattre.

J'ai démontré les inconvéniens & les défauts des corps qui compoſent notre infanterie, dans la maniere dont elle combat aujourd'hui; j'ai fait voir auſſi ceux de la méthode des anciens : cela eſt néceſſaire, lorſqu'il s'agit d'établir de nou-

veaux principes; car la vérité ne ſe fait jamais mieux ſentir que par l'oppoſition du faux.

Voyons maintenant à raſſembler ſous un ſeul coup d'œil, tous les avantages de la colonne ainſi que les raiſons qui l'autoriſent.

La colonne formée ſelon nos principes eſt plus prompte dans ſes manœuvres, plus diſpoſée à en faire de toutes ſortes: elle peut les faire ſoit en ſe conſervant entiere ſoit par ſections. Elle ſe rompt & ſe remet dans un inſtant, ſe partage de tête à queue, ou ſe double, ſelon les circonſtances par des mouvemens rapides, & cela même durant l'action la plus vive.

Tout terrein lui eſt propre, elle défile & ſe forme par un ſeul commandement, ſans que ſes mouvemens donnent aucune priſe à l'ennemi, tant ils ſont prompts. Les corps qui la compoſent peuvent attaquer & ſe défendre independamment les uns des autres, elle a plus de choc & plus d'impulſion qu'aucune autre évolution.

Elle a la ſolidité & l'impulſion de la phalange doublée dont parle Polybe, ſans en avoir le foible. Quant à ſes armes nous ferons voir en ſon lieu toute leur perfection.

Il eſt moralement impoſſible qu'une colonne puiſſe être jamais rompue. Si on lui oppoſe de la cavalerie, qui eſt celle à qui cette forêt de ſpontons, de hallebardes, de pertuiſanes, de bayonnettes, & un feu ſuivi qui ne tarit point, n'en impoſera pas? & ſi ce n'eſt pas la colonne qui lui en impoſe, quelle évolution connue pourra le faire?

La colonne n'a rien de foible. Suppoſons la de trois ſections ou bataillons avec trois pas de diſtance de l'un à l'autre, ſuppoſant les bataillons à 500 hommes, non compris les grenadiers, cela fait trente files de 50 de hauteur. Si on la prend par ſon front, on a cinquante rangs à percer: ſi on la prend par ſes faces, on n'en trouve jamais moins de trente, joint a ce que ſon feu des faces eſt le plus redoutable; ſi on l'attaque par les deux faces enſemble, il ſe trouve toûjours ſoit pour le feu ſoit pour l'action, quinze rangs à qui l'on a affaire, & qui peuvent tous fournir du feu ſucceſſivement, les premiers mettant genou en terre pour en donner la facilité aux derniers. Quels ſont les corps à quatre ou cinq de hauteur qui pourront tenir longtemps ou qui oſeront aborder celui-là, ſans prendre un ordre ſemblable?

C'eſt un rempart mobile qui tire ſa force & ſa défenſe de

de lui-même, & qu'en conſéquence je voudrois que l'on formât avec l'attention qu'avoient les anciens, qui mettoient toûjours au front & aux faces, tout ce qu'ils avoient d'hommes plus braves, plus forts & plus aguerris, attendu que tout dépend d'eux, les autres ne ſervant plus qu'à les ſoûtenir & les pouſſer.

Pour une retraite c'eſt la meilleure des évolutions, puiſque c'eſt la ſeule par laquelle on peut marcher avec vîteſſe ſans ſe rompre, au moyen de quoi on évite d'être joint par tout corps, qui ne ſera pas ainſi diſpoſé.

Voilà quant à la colonne, conſidérée en elle-même : voyons la maintenant dans un ordre de bataille, & conſidérée eu égard à ſes droites & à ſes gauches, qu'elle ſoûtient, & dont elle eſt ſoûtenue.

Conſidérons d'abord, un ordre de bataille en plaine dans un terrein uni, d'une armée qui a formé de diſtance en diſtance, quelques colonnes de trois bataillons enchâſſées dans les lignes : n'eſt-il pas évident que ces colonnes ainſi diſpoſées, enfonceront tout autre corps qui ſe trouvera vis-à-vis d'elles, & qu'étant parties avec l'impulſion qui leur eſt propre, dès que la ligne eſt à 25 ou 30 pas de l'ennemi, étant ſuivies des bataillons, qui marchent d'un pas plus lent, elles auront enfoncé & diſſipé le bataillon qui leur eſt oppoſé, & ſe trouveront en état de prendre en flanc à droite ou à gauche ou des deux côtés à la fois, le reſte de la ligne ennemie, au moment qu'elle ſe trouve chargée en front, par les bataillons autrement diſpoſés ? Voilà un avantage bien réel & bien conſidérable.

En voici un ſecond : l'évolution pour former la colonne étant fort ſimple & fort aiſée, rien n'eſt plus facile que de dérober à l'ennemi la connoiſſance du lieu où elle doit agir, puiſque ſi le terrein ne favoriſe point par le moindre rideau, ou autre choſe qui puiſſe la cacher, & ſi j'ai lieu de craindre qu'il puiſſe l'appercevoir ainſi enchâſſée dans mes lignes ; (ce qui eſt aſſez difficile,) alors je differe de la former juſqu'au moment de l'action, & ayant diſpoſé d'avance les corps de derriere & ceux qui leur ſont accollés, tout en marchant je la forme, & ôte par-là à l'ennemi, le moyen & le tems de s'oppoſer à ſon effort, par un ordre ſemblable.

Dans un ordre de bataille reſſerré & étroit, qu'aura choiſi le Général plus foible ou même plus habile, car il lui eſt toûjours avantageux de les choiſir tels ; attendu que s'il n'a pas un grand nombre de régimens ſur la bonté deſquels il puiſſe compter,

il lui eſt plus avantageux de ne commencer l'action qu'avec les meilleurs, qui ſeront toûjours ſuivis dès qu'ils auront bien entamé la beſogne ; ou ſi ce n'eſt cette raiſon qui le détermine, ce doit être celle de pouvoir plus aiſément parer à tous événemens, à proportion qu'ils ſeront plus rapprochés de ſa vûe, & d'ôter à ſon ennemi tout moyen de ruſer, puiſque ſes flancs ſont couverts & qu'il n'a plus à ſonger qu'au front: dans un pareil champ de bataille dis-je, les colonnes fortifiant infiniment ſes lignes, aſſûrent d'autant mieux le ſuccès. Par cette évolution on forme moins de lignes & par conſéquent on craint d'autant moins le déſordre qui ſuit un premier choc, où l'on a été repouſſé, dont la confuſion ſe communique preſque infailliblement d'une ligne à l'autre, & qui devient d'autant plus dangereuſe & irréparable, qu'y ayant plus de lignes il eſt plus difficile à chacun de retrouver ſa place & de ſe rallier. Premier avantage.

En diſpoſant mes bataillons ſur huit de profondeur, qui eſt encore une des regles de ma nouvelle tactique & les entrelaçant, comme j'ai dit, de colonnes, je fais combattre à chaque ligne, ou pour mieux dire à chaque charge un plus grand nombre de troupes que mon ennemi ; & par conſéquent comme c'eſt une maxime preſque ſûre à la guerre que le fort doit vaincre le foible, je m'aſſûre un ſuccès preſqu'infaillible, contre un ennemi plus fort, attendu que ſa force lui devient inutile & que tant qu'il n'uſera pas de mes principes, il me cede la ſupériorité du nombre pour le combat, dont ſes plus grandes forces ne ſont plus alors que ſpectatrices. Second avantage.

Mes bataillons & mes colonnes ainſi diſpoſés, ſont plus leſtes, plus ſûrs de leurs manœuvres, & moins ſujets à flotrer ; ainſi ſe portant à l'ennemi avec plus de vivacité, la vîteſſe du mouvement accroît le courage à mes ſoldats, & cela d'autant plus qu'il prend pour timidité le pas lent & grave dont ſon ennemi avance, & qu'il ne ſauroit accélérer par la crainte de flotter & de perdre ſon ordre. Troiſieme avantage.

Pouvant me mouvoir plus vîte que mon ennemi, je ſuis plus en état de profiter des fautes qu'il peut faire dans ſa manœuvre, & je puis pour ainſi dire le ſurprendre, & l'attaquer dans le tems qu'il croit avoir le tems de les réparer. Quatrieme avantage.

J'eſſuie moins de feu à proportion que je l'aborde plutôt, ce qui eſt un cinquieme avantage bien conſidérable pour une nation infiniment plus propre au choc & au coup de main

qu'à un feu de pié ferme, auquel les nations plus froides & plus exercées excellent par-deſſus celle pour qui j'écris. Mes colonnes, étant comme on le voit, des corps dont la ſolidité eſt pour ainſi dire à toute épreuve ; j'établis à leurs flancs mes batteries, qui en ſont ſoûtenues & protégées de façon qu'elles ſe trouvent en état de me ſuivre par-tout, & par-là je ſatisfais d'autant plus l'artillerie, qui ne demande pas mieux que de tirer au plus près, & d'être aſſez bien ſoûtenue pour pouvoir ſuivre partout les troupes. Je tiens ce ſixieme avantage de la remarque de pluſieurs Officiers d'artillerie, qui ont prouvé dans l'occaſion qu'ils ne demandent qu'à aller quand ils ſont bien ſoûtenus.

Quelques perſonnes objectent que la colonne donne trop de priſe au canon, & que c'eſt un défaut dans cette évolution qui eſt d'autant plus grand qu'un ſeul coup y fait un déſordre horrible, moiſſonnant de la tête à la queue, dans une ſi grande profondeur.

Je réponds à cette objection, qu'il eſt vrai, qu'un coup de canon qui eſt bien ajuſté fait beaucoup de mal à ma colonne: mais auſſi le nombre de ceux que mes bataillons ainſi diſpoſés eſſuieront eſt ſi fort au-deſſous de celui qu'ils eſſuyeroient dans leur ordre ancien, qu'il y a encore du gain pour la colonne. Trois bataillons en colonne offrent trente pas de front, & ne donnent point d'autre priſe: & en bataille ſur quatre de hauteur, ils préſentent un front de trois cents & tant de pas ; ainſi ſi chaque coup qui porte dans ſon front ne tue que quatre hommes qu'on conſidere, combien à proportion du front ils doivent être multipliés.

Outre que toute la force de ma tactique conſiſte, je le répéte dans la vivacité du choc, & que par elle je ne donne pas le tems ni au canon, ni à la mouſquetterie, de répéter leur décharge, au contraire de ce qu'il arriveroit par la marche grave & lente des corps autrement diſpoſés, & c'eſt le ſeul moyen de vaincre l'ennemi, bien exercé au feu, qui en doit détruire un autre qui l'eſt moins, lorſqu'il voudroit diſputer le champ de bataille, comme on l'a pratiqué dans la guerre de mil ſept cents, ſans oſer en venir aux mains, dans des terreins les plus favorables.

Suppoſons maintenant, que les deux partis ayant adopté les mêmes principes, l'on vienne à oppoſer colonne à colonne, bien loin d'avoir fourni comme on pourroit dire des armes à nos

ennemis en leur apprenant une manœuvre auſſi avantageuſe; je prétens leur avoir arraché les leurs les plus formidables, qui eſt la vivacité & la multiplicité de leur feu, pour les réduire à nous attaquer par notre ſort, & à ſubir malgré eux l'épreuve du choc, auquel la Nation Françoiſe a un avantage que ſon génie plus bouillant & ſa conſtitution plus ſouple & plus adroite, lui aſſûrent pour toûjours contre tous ſes voiſins.

Et bien loin de rendre par cette découverte les actions plus meurtrieres & plus ſanglantes, je prétens qu'elles le ſeront infiniment moins. 1°. Parce qu'eſſuyant moins de feu de part & d'autre, & en venant d'abord à l'arme blanche, l'affaire eſt décidée en abordant, & l'on ne verra plus les affreuſes boucheries faites par le canon & la mouſquetterie, comme on a vû à Malplaquet.

2°. Parce que le ralliement de celui qui eſt ouvert devenant pour ainſi dire impoſſible, ſi les colonnes uſent de leurs avantages, les combats ne ſeront plus opiniâtres, & les champs de batailles diſputés ſi long-tems; ce n'eſt que la longueur des diſpoſitions & de la marche ſous le canon & le feu ennemi, qui fait périr tant de monde.

3°. Enfin parce qu'il n'y a que les têtes de mes colonnes & de mes bataillons qui croiſent l'arme blanche, & qu'ainſi leur front étant beaucoup moins étendu, dès le troiſieme rang, les autres n'ont rien à eſſuyer & ne doivent rien perdre.

Le cours de cet ouvrage fera encore mieux ſentir l'avantage de ma Tactique, dont la colonne eſt le vrai principe qui nous fait le mieux connoître la force de l'infanterie, qui eſt aſſez ſimple & aſſez aiſée, pour être miſe à la portée des eſprits les moins intelligens, & des plus lentes conceptions.

L'étude & la connoiſſance de cet art, ne demandera de leur part, qu'une application de peu de jours pour les conduire ſans peine aux différens changemens dans les ordres de bataille, qu'exigent la diverſité & la variation des terreins & des pays.

Je conſidere l'uſage des colonnes, & ma Tactique en général, comme la reſſource infaillible des foibles contre les forts, & comme le ſalut d'un Chef qui manque de cette intelligence & du coup d'œil que l'ordre trop compoſé exige, ſa ſimplicité ſuppléant au défaut de l'ancienne Tactique.

CHAPITRE IX.

Autorités & exemples de la Colonne.

L'Uſage eſt ſi ſéduiſant pour les gens qui n'aiment pas l'application, que tout ce qui tend à le détruire les bleſſe & qu'ils ne ſauroient ſe rendre à la vérité la plus évidemment démontrée, crainte de tromper leur pareſſe; peut-être que les exemples de grands hommes & de grandes actions pourront davantage ſur l'eſprit de tels gens.

Le plus ancien chez les Romains, que j'aye trouvé en faveur de la colonne eſt traduit de Polien, qui a écrit de la naiſſance de Rome, par le ſavant Bénédictin Dom Lobineau: ce morceau qui eſt encore en manuſcrit, mérite d'être rapporté tout au long.

Romulus campa à dix ſtades de la ville de Fidene, la nuit il fit ſortir ſes troupes des retranchemens, en ayant pris la moitié qu'il fit marcher de front, & ayant ordonné aux autres de marcher en colonnes; il marqua en ſecret aux Chefs ce qu'ils avoient à faire; pour lui, accompagné de quelques-uns des plus diſpos, tous armés de haches, il ſe préſenta aux murs, après avoir commandé au reſte de ce corps d'armée de ſe tenir en embuſcade près de-là.

Au point du jour il fit attaquer les portes à coups de haches: les Fidenates troublés par la témérité de cette entrepriſe, ouvrirent les portes, & fondirent en déſordre ſur les ennemis. Les Romains lâcherent le pié; les Fidenates ne voyant que ceux qui leur faiſoient face, ſans appercevoir les autres qui étoient derriere, mépriſoient ce qu'ils voyoient, & les pouſſerent vigoureuſement, dans l'eſpérance de les exterminer. Quand ils ſe furent avancés plus loin, les Chefs qui conduiſoient les colonnes couvertes par la ligne de front, les firent approcher & s'aſſeoir à terre, afin que les ennemis ne les viſſent point. Cela fait, ceux de la ligne du front prirent la fuite & s'étant coulés derriere les colonnes, firent volte face contre ceux qui les pourſuivoient. Alors les colonnes ſe leverent, & ces ſoldats frais ſe jetterent avec grand bruit ſur les Fidenates harraſſés, qui furent attaqués en même tems par ceux qui avoient fait ſemblant de fuir. Les Fidenates pouſſés de toutes parts, furent mis en déroute, & la plûpart tués, & leur Ville fut priſe.

Régulus ſe forma en colonne en Afrique, contre Xantippe, & ſi ce dernier fut victorieux, ce fut par la faute du Conſul Romain, qui ne donna pas aſſez d'intervalles entre ſes colonnes, ainſi que Varron à Cannes, qui ayant uſé du même principe fit encore des fautes plus groſſieres.

Mais Scipion ce fameux Chef, qui ne le cede qu'à peine à Céſar & aux plus fameux Généraux de l'Antiquité, ayant remarqué les fautes de ces deux Conſuls Romains, & les ayant corrigées dans ſon ordre de bataille de Zama, vainquit Annibal. Polybe qui décrit cette journée en homme de guerre, eſt celui de tous les Hiſtoriens, qui y répand le plus de clarté & de préciſion. Ce Général combattit ſur une ligne de colonnes parfaites, & quoi qu'en diſe cet Hiſtorien, ainſi que le Prince de Naſſau, ſur les raiſons qui l'y déterminerent, il me paroît qu'il n'en eut pas d'autre que de trouver une évolution capable de réſiſter avec une armée de 22. à 23. mille hommes, à une de cinquante mille rangée ſur trois groſſes lignes d'infanterie ou ſur trois phalanges. S'il n'eût uſé de la colonne, & qu'il eût combattu dans l'ordre accoûtumé, c'étoit fait de l'armée Romaine.

Lorſque Dion entra dans Siracuſe, après avoir été chaſſé par ſes Citoyens, au ſecours deſquels il étoit venu, il marcha contre les troupes de Denys en colonnes; il ſépara, (dit Plutarque,) ſes péſamment armés par petits corps, auxquels ils donna plus de profondeur que de front, & les mit chacun ſous différens Chefs, afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits, & paroître plus fort & plus redoutable.

Arſaces, dans la guerre contre Antiochus Roi de Lydie, diſpoſa ſon infanterie en forme de coin (c'eſt-à-dire en colonne) marcha droit à la phalange, l'attaqûa avec tant d'ardeur & de violence, & la preſſa ſi vivement, que ſi Antiochus n'eût pas uſé d'un ſtratagème qui lui réuſſit, en tombant ſur les derrieres des ennemis par les revers des montagnes, ſa perte étoit infaillible.

J'ai dit & prouvé que le coin n'étoit autre choſe que la colonne: je le crois d'autant plus dans cette occaſion, que le combat dont il eſt queſtion, ſe donna dans un pas de montagne très-reſſerré, où il importe d'occuper & de remplir tout le terrein, bien loin d'y préſenter une pointe, ce qui ſeroit abſurde & très-dangereux, l'ennemi pouvant s'y oppoſer & former un angle rentrant dans lequel ce coin ſeroit enveloppé & détruit.

Je réſerve deux exemples anciens & célebres des colonnes

pour le Chapitre ſuivant, & je finis celui-ci, par un qui eſt de nos jours & moins célebre.

Il eſt du Général Schoulembourg: c'eſt celui qui a défendu Corfou ſi glorieuſement, un des plus ſavans hommes d'infanterie & des plus expérimentés qui ayent paru dans notre ſiecle, & dont les actions ſont aſſez connues. Ce Général ſe retirant avec un corps d'infanterie, d'environ quatre à cinq mille hommes, à travers les plaines de Pologne, ſe vit tout-à-coup attaqué par l'intrépide Charles XII. à la tête de huit mille chevaux Suédois. Cet habile Saxon, bien loin de ſe déconcerter, ſe range en colonne, qu'il fraiſe de tout ce qu'il ſe trouve d'armes de longueur, hallebardes & pertuiſannes, & attend dans cet ordre la cavalerie Suédoiſe, qu'il repouſſe d'abord à la premiere charge. Le Roi de Suéde l'environne, l'attaque de toutes parts, il ſe trouve dans tous les fronts une égale réſiſtance; ce brave Chef ne rompt point ſon ordre, & continue ſa marche malgré les charges ſucceſſives & réitérées de cette cavalerie, qui combat devant ſon Roi, qui la mene lui-même à la charge, & qui avec toute la valeur & le courage, dont elle étoit capable eſt obligée de laiſſer échapper Schoulembourg, qui arrive à un ruiſſeau qu'il paſſe à la faveur de la nuit & du feu d'un moulin, où il avoit jetté du monde.

CHAPITRE X.

Suite du même Sujet, batailles de Leuctres & de Mantinée.

EPaminondas Général des Thébains, ſe trouvant avec 7000 hommes d'infanterie & 500 chevaux, en préſence du Roi Cléombrotte & des Lacédémoniens, plus fort que lui de moitié, lequel étoit en bataille, dans l'ordre ſuivant, ſa cavalerie *A*, en premiere ligne à la droite de ſa phalange *B*, qui formoit la ſeconde: voulant lui ôter l'avantage du grand nombre, il s'y prit ainſi. S'étant déterminé à faire ſon principal & ſeul effort avec la gauche *D* de ſon armée, il forme à cette gauche une colonne *E*, que je conjecture être de trois mille hommes de l'élite de ſon armée, ou de péſamment armés ſur cinquante de profondeur, la compagnie de trois cents *F* fermoit cette aîle. Le reſte de ſon

infanterie *G*, qui consistoit dans ses troupes légeres, qui ne faisoit pas corps avec sa premiere phalange, s'étendoit sur une ligne fort mince, sur trois ou quatre de hauteur, parce qu'il comptoit éviter tout engagement de ce côté-là. A l'égard de sa cavalerie, il se régla sur la disposition de celle de son ennemi. Etant ainsi disposé, il parut en bataille au point *M*, sur une ligne parallele à la phalange de Lacédémone, mais en s'ébranlant, tandis que la droite *N* ne bouge, tout le reste de la ligne suivant le terrein ponctué *P*, fait un quart de conversion ou demi-cercle, dont *N* est le centre, de sorte que la droite se trouva fort éloignée de l'ennemi, tandis qu'il le chargeoit avec toute sa gauche.

La cavalerie des Thébains mieux montée & meilleure que celle de Lacédémone, qui ne valut jamais rien, la culbuta de premier abord, & la renversa sur la phalange, qui en fut mise en confusion; les Thébains poussant leur pointe attaquent de front avec la colonne la droite de la phalange, tandis que la compagnie des trois cents l'attaque en flanc. La phalange peu en état de résister à un pareil effort fut bien-tôt hors d'état de se rallier, & le désordre s'étant communiqué de la droite à la gauche, la cavalerie s'étant mise à ses trousses, la victoire fut d'abord décidée, Cléombrotte fut tué & avec lui mille Lacédémoniens, des plus valeureux de Sparte, & les seuls qui furent capables de rendre quelques combats.

Cet ordre de bataille est le sixieme de Vegece, qu'il appelle (*in similitudinem veru*) c'est l'ordre oblique, dont il fait plus de cas, que d'aucuns autres des sept qu'il nous donne dans son Livre.

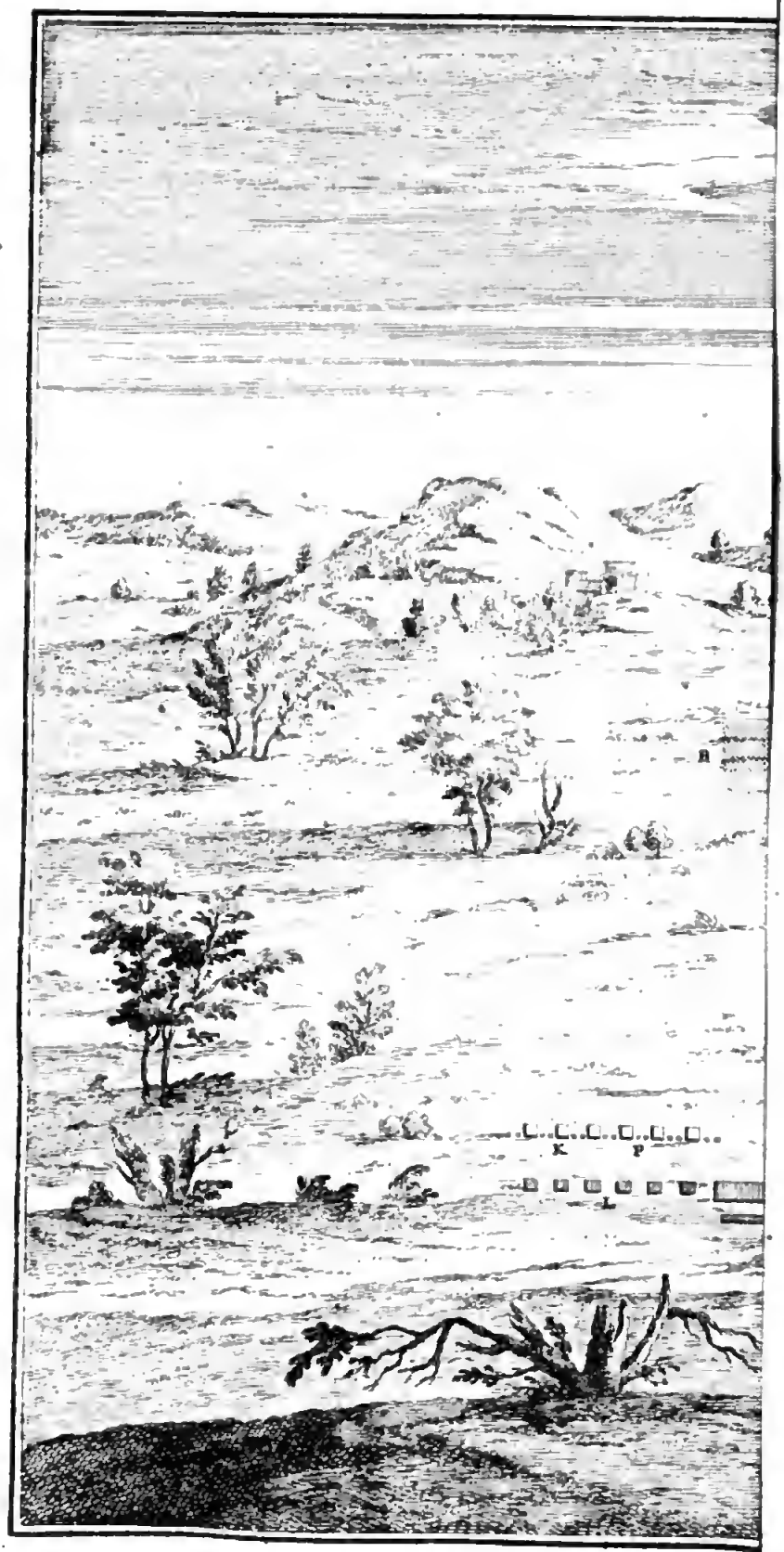
Epaminondas a paru adopter ce sentiment, & en effet l'on doit regarder cet ordre comme le plus dangereux & le meilleur; c'est la ressource des foibles, sur-tout si l'on place des colonnes à l'aîle qui doit attaquer.

Il y a beaucoup d'art & plus qu'on ne pense dans cette disposition. Les anciens quoiqu'ils n'usassent pas des colonnes, ne laissoient pas que de préferer cet ordre, à l'ordre courbe quoique beau & profond, mais moins sûr que l'oblique.

Feu son Alteſſe Royale Monseigneur le Duc d'Orléans, Régent, me parut surpris de cet ordre de bataille, que j'eus l'honneur de lui présenter: les Experts n'en penseront pas moins avantageusement, que ce Prince habile & éclairé.

Epaminondas choisit cette disposition en homme habile, & qui connoissoit

12 c P. du T.



24

connoiſſoit & faiſoit connoître à ſon infanterie ſa force, il prévit combien peu la Phalange ſur douze de hauteur, pourroit réſiſter tant au choc de ſa colonne, qu'à l'attaque en flanc de ſa troupe ſacrée, & refuſant ſa partie foible à ſon ennemi, il ſut par-là lui ôter l'avantage du nombre.

Cléombrotte au contraire, n'en ſut tirer aucun parti, & ſe contentant de marcher par ſa droite pour éviter d'être débordé, quand il apperçut la ruſe de ſon adverſaire, ne donna pas davantage de force à ſon ordonnance.

Il fit une faute conſidérable de ne pas doubler ſes files à ſa droite, à proportion qu'il voyoit l'ennemi en vouloir à cette partie; cette manœuvre étoit cependant bien aiſée & bien prompte à faire.

Et une autre grande faute qu'il fit contre toutes les regles de la guerre, c'eſt de n'avoir laiſſé dans ſa phalange aucun intervalle vis à-vis de ſa cavalerie, pour qu'elle pût ſe retirer au travers ſi elle étoit battue, comme elle le fut; peut-être alors ſe fût-elle ralliée à la faveur & ſous la protection de la phalange; au lieu qu'au contraire elle ſe mit en déſordre, faute d'intervalle. Il eût bien mieux valu jetter cette cavalerie en dehors de ſa droite, en l'entremêlant de quelques pelotons d'infanterie pour la ſoûtenir, puiſqu'il avoit lieu de ſe méfier de ſa valeur: c'étoit la méthode des Grecs.

Epaminondas ſe trouva ſi bien de cette diſpoſition, qu'il ne manqua pas de s'en ſervir à Mantinée, où il vainquit par elle ſeule. Il fut tué dans cette grande journée, & avec lui périt la gloire & l'eſpérance de Thebes.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Mantinée.

CET ordre de bataille eſt abſolument ſur les mêmes principes que celui de Leuctres. Xénophon, qui décrit cette fameuſe action en homme ſavant dans le métier, dit qu'Epaminondas, marcha dans l'ordre où il avoit réſolu de combattre. Etant arrivé ſur une hauteur à la vûe de l'ennemi, il parut ſur une ſeule ligne, l'infanterie en apparence de phalange au centre, & ſa cavalerie à ſes aîles, & fit alte dans cet ordre; ce qui fit croire à l'armée Lacédémonienne, qu'il vouloit camper où il étoit: mais elle fut bien ſurpriſe, quand elle apperçut tout-à-coup que le Général Thébain s'ébranloit, & qu'il venoit droit à eux contre leur attente.

Les aîles de cavalerie ſe ſéparant de la phalange en marchant, ſon aîle droite marcha droit devant elle, & la gauche à gauche tout à fait hors de l'infanterie, fut ſe mettre en bataille ſur une hauteur à portée de l'aîle gauche des ennemis, & s'y tint ferme.

Le premier mouvement ayant donné de l'inquiétude aux Lacédémoniens, ils en eurent bien davantage, lorſqu'ils apperçurent bientôt après que l'infanterie Thébaine ne marchoit que par la droite & que la gauche reſtoit inmobile, comme un pivot, ce qui leur fit bientôt voir qu'au lieu d'une phalange qu'ils avoient crû voir, cette droite *A* étoit une très-groſſe colonne, qui venoit les charger au centre par ſon front qu'ils avoient regardé comme le flanc. Il choqua de pointe comme une galere, dit Xénophon; il enfonça le centre des Lacédémoniens, & ayant partagé leur armée en deux, la victoire fut auſſi-tôt décidée; l'infanterie ennemie n'ayant eu ni le moyen ni le tems de ſe rallier.

La cavalerie de la droite *K*, entremêlée de pelotons d'infanterie légére *P*, ayant chargé celle de Lacédémone, qui n'étoit pas ainſi diſpoſée, la rompit ainſi qu'elle avoit fait à Leuctres; pour celle de la gauche *F* ſoûtenue de même de pelotons *G*, elle ne combattit point, & n'étoit deſtinée qu'à contenir par ſa poſition l'aîle droite des ennemis, compoſée d'Athéniens.

Outre l'excellence reconnue par expérience, qu'Epaminondas attribuoit à l'ordre oblique, voici les principales raiſons qui y déterminerent ce grand homme, pour cette journée: elles ſerviront à faire connoître ſon habileté, & ſa profondeur de génie dans les manœuvres.

Il connoiſſoit l'infanterie des Parthes, & ne la croyoit pas capable de réſiſter à l'effort de la colonne, d'autant moins qu'il n'en avoit pas une haute idée: il la chargea au centre, prévoyant bien que ſi elle étoit une fois percée & ſéparée en deux, rien ne pourroit rétablir ſon déſordre, ſur-tout ſi la colonne après avoir percé ſe partageoit à droite & à gau-

che, pour pourſuivre ſa victoire. Il ſavoit qu'une armée battue par le centre, a bien moins de reſſource que lorſqu'elle l'eſt par une aîle, y ayant une infinité de manœuvres pour rétablir un combat aux aîles, au lieu qu'il en eſt très-peu pour le rétablir au centre.

Il voulut engager le combat de cavalerie à ſa droite, parce qu'il ſavoit que la gauche de l'ennemi n'étoit que de Lacédémoniens, que ſa cavalerie étoit accoûtumée à vaincre quoiqu'inférieure en nombre, & il ne voulut pas l'engager à ſa gauche par la raiſon que la droite de l'ennemi étoit d'Athéniens qu'il reſpectoit davantage; & par ſa ſavante diſpoſition, il n'avoit que faire de les combattre, pourvû qu'il les contînt & les empêchât de quitter leurs poſtes pour venir charger ſa colonne, pendant ſon mouvement; objet qu'il remplit dans toute ſa perfection, par la manœuvre qu'il fit en envoyant ſa cavallerie d'aîle gauche ſe mettre en bataille ſur la hauteur vis-à-vis des Athéniens, qui n'oſerent marcher à ſon corps d'armée, crainte d'être pris en flanc & en queue par cette cavalerie. Tout juſqu'à la marche de ce Général eſt admirable, il marcha dans l'ordre qu'il avoit réſolu de combattre.

Ce grand homme ſavoit que les momens ſont précieux à la guerre, & que les diſpoſitions à la ſuite d'une marche en font perdre beaucoup, au lieu qu'ayant diſpoſé ſes troupes par leur ordre de marche, il ne reſte plus qu'à attaquer en arrivant.

Le tems perdu, ou mis à profit, eſt la pierre de touche d'un Général. Celui-ci fut bleſſé dans cette belle journée d'un javelot, dont il mourut deux heures après. Il dit avant que de mourir qu'il ne laiſſoit d'autre poſtérité que deux filles. Leuctres & Mantinée, deux victoires célébres, où la fortune n'eut aucune part. Ainſi périt le plus grand Capitaine, le plus honnête homme, & le plus ſavant Officier d'infanterie, que la Grece ait jamais produit, à qui l'on peut appliquer le bel éloge que Montécuculli fit de M. de Turenne, lorſqu'il apprit ſa mort: Quel dommage que la perte d'un tel homme, qui faiſoit honneur à la nature! La fortune n'avoit eu aucune part à ces deux victoires, il les dut totalement à ſon ſavoir & à la connoiſſance de la Tactique qu'il poſſédoit ſi bien; ſans cette ſcience il ne faut pas eſpérer de grandes choſes, à moins que le haſard ou la fortune ne ſoient par-tout les maîtres.

Entre pluſieurs fautes que firent les Lacédémoniens, on peut compter celle de n'avoir pas entremêlé dans leur cavalerie & leur infanterie légere, qu'ils placerent à la queue de la phalange *M*, où elle fut inutile. Outre qu'ils avoient faits leurs eſcadrons trop gros & arrangés ſur trop de hauteur, ce qui les rendit lourds & difficiles à mouvoir, au contraire de ceux de Thebes, qui étoient petits & adroits dans leurs mouvemens, & ſoûtenus de leur infanterie légere.

Cette journée que nous venons de décrire, eſt un exemple bien concluant contre l'opinion que l'attaque du centre eſt moins avantageuſe que celle des aîles; il y a tant d'exemples ſemblables que je ſuis étonné qu'elle ait prévalu chez pluſieurs perſonnes, qui n'ont pas ſans doute réfléchi que toutes les armées qui ont été attaquées par le centre ont été battues.

Je crois cependant l'attaque par l'aîle bonne, quoique je place au-deſſus celle du centre, par la raiſon qu'une armée partagée n'a nulle ref-

ſource, tandis que j'en vois une infinité contre l'autre attaque.

Guſtave Adolphe Roi de Suede, commença par le centre la bataille de Lutzen, comparable aux plus fameuſes de l'Antiquité, ſoit par l'ordre des deux armées, ſoit par la réputation des deux Chefs, les plus habiles & les plus célébres de leur ſiecle: elle mérite bien une place à côté de celle-ci.

Bataille de Lutzen.

LE grand Guſtave avoit en tête des Capitaines très-habiles & très-expérimentés, qu'il ne ſurpaſſoit que par un plus profond ſavoir dans la Tactique, l'invention & la ruſe dans l'infanterie, dont il connoiſſoit mieux qu'eux le fin & la force. Poſſédant toutes les qualités eſſentielles, ce Monarque les poſſédoit dans le plus haut dégré: il en donna la preuve dans l'ordre de bataille dont il s'agit. Je tiens ce que je vais avancer ſur cette journée de feu M. de Gadagne, un des plus ſavans Officiers Généraux d'infanterie de ſon tems, à qui j'ai oui faire le récit de cette bataille.

Walſtein, qui commandoit l'armée Impériale, informé que les Suédois s'avançoienr du côté de Lutzen, veut les prevenir & les prévient en effet, avec tout ce qu'il avoit de force en état de le ſuivre. Il ſe plaça en arrivant dans un champ de bataille aſſez étendu pour ſon nombre de troupes, & d'ailleurs fort avantageux, dans l'ordre que voici. Sa droite s'étendoit en arriere de la ville de Lutzen, qu'il ne voulut pas garnir, & à laquelle il mit le feu, pour empêcher les Suédois de s'y loger & de s'en ſervir contre lui. Il appuya ſa gauche à un petit bois, qui ſe trouve par delà le ruiſſeau de Chuſitz, lequel partageoit en deux ſon aîle gauche de cavalerie, mais ſans l'incommoder, attendu qu'il eſt pratiquable & guéable par tout, ſon front étoit en partie couvert par deux foſſés courbes qui bordoient un grand chemin qui vient de la Ville, leſquels ſe perdoient inſenſiblement à environ deux cents pas du ruiſſeau.

Il plaça ſon armée dans cet ordre; ſa cavalerie à droite & à gauche ſur deux lignes, & ſes eſcadrons de trois ou quatre cents chevaux chacun, ſur ſept ou huit de hauteur. L'aîle droite que rien ne couvroit ni ne protégeoit, fut miſe en ſûreté, tant par le feu mis à la Ville que par une brigade d'infanterie qui forma un bataillon quarré *K*, à la pointe de cette aîle.

Toute ſon infanterie qui ne conſiſtoit plus qu'en quatre brigades, de quatre bataillons chacune, qui faiſoient entr'eux plus de quatre mille hommes, fut diſpoſée dans le centre, dans l'ordre de la *Croix ſimple*, pour parler en terme de la nouvelle Tactique, chaque brigade *A*, formant un gros bataillon quarré plein, dont les piquiers *D*, occupoient le centre, & que ce Général avoit fortifié d'un peloton *B* de cinquante mouſquetaires à chaque angle pour remédier à la foibleſſe de cette ancienne évolution, qui eſt plus foible aux angles qu'aux faces. Il borda les deux foſſés d'un bon nombre de mouſquetaires, & fit placer une batterie un peu en deçà vis-à-vis la droite de ſon infanterie, près de quelques moulins à vent.

Guſtave peu accoûtumé à ſuivre les anciennes routes, ayant reconnu

cette diſpoſition, la jugea moins redoutable qu'elle ne paroiſſoit, & fit la ſienne en conſéquence pour attaquer, quoiqu'inférieur en nombre, & ſur-tout en cavalerie.

Il ſe rangea ſur deux lignes, il appuya ſa droite au bois ou l'ennemi avoit ſa gauche, & ſa gauche à Lutzen; la cavalerie ſur les aîles & l'infanterie au centre.

Il ſe garda bien de faire d'auſſi gros eſcadrons que Walſtein : outre qu'il n'en avoit pas le moyen par le nombre, c'eſt qu'il connoiſſoit la foibleſſe de la cavalerie, lorſque ſes manœuvres ſont appéſanties & flottantes; il fortifia ſes petits eſcadrons de pelotons de mouſquetaires *H*.

Son infanterie fut diviſée par bataillons; il avoit huit brigades : mais il faut obſerver que les brigades Suédoiſes ſont moins nombreuſes que les Impériales, & que d'ailleurs les ſiennes étoient fort affoiblies par les combats précédens. Il en plaça quatre à chaque ligne, & tira de chacune deux bataillons, dont il forma une colonne qui dans chaque brigade étoit placée en avant de la ligne, vis-à-vis l'intervalle des deux bataillons qui formoient la ligne; il plaça un eſcadron *L* au centre de la ſeconde ligne.

Chacune de ces huit colonnes ainſi diſpoſée étoit diviſée en deux ſections: les piquiers *M* faiſoient la tête de la premiere & les deux de mouſquetaires *N*, la ſeconde avec un petit intervalle entr'elles de tête à queue pour l'écoulement des bleſſés.

Cette diſpoſition faite, les Suédois s'ébranlent, & marchent dans cet ordre à l'ennemi.

Le feu des deux foſſés qu'il fallut eſſuyer, fit d'abord beaucoup de mal aux Suédois, mais ne les arrêta cependant qu'autant de tems qu'il fallut pour les nettoyer; ce que les colonnes exécuterent aiſément. Cette premiere expédition faite, l'armée continuant ſa marche ſans ſe déranger, arrive à l'ennemi; une colonne Suédoiſe compoſée d'un régiment vêtu de jaune, attaque le premier bataillon quarré, dont il eſſuye la décharge à bout portant : mais ſans lui donner le tems d'en faire une ſeconde, il l'enfonce malgré l'inégalité du nombre & la précaution des pelotons de mouſquetaires des angles.

Du moment que les gros corps quarrés ſont percés, leur défaite eſt aſſûrée, tant il leur eſt difficile de ſe rallier & de former quelque nouvel ordre; ainſi cette brigade Impériale quoique l'élite de l'armée de Walſtein, eſt obligée de fuir ſans avoir preſque rendu de combat.

A l'inſtant une des autres arrive dans le même ordre, mais au pas qu'exige le quarré, c'eſt-à-dire lentement & gravement; la colonne jaune l'attaque ainſi qu'elle avoit fait la premiere, l'enfonce avec autant de facilité, puiſqu'elle ne combattoit qu'avec des gens déſarmés après leur premiere décharge; cette expreſſion n'eſt point outrée : que pouvoient faire pour lors des mouſquetaires ſans bayonnette & nullement ſoûtenus par leurs piquiers, qui étant au centre ne pouvoient mouvoir leurs armes? ils n'avoient d'autre reſſource que de fuir, ainſi que firent les deux premieres brigades? Le régiment jaune fier de ſes avantages, n'héſite point d'attaquer un troiſieme quarré qui étoit la brigade qui joignoit la cavalerie à la droite : celle-ci fit plus de réſiſtance. La colonne quoiqu'obligée de reboucher ne ſe rebute pas, & charge de nouveau la brigade Impériale, qui alloit être bientôt miſe en déroute, puiſque la

confuſion commençoit à y être : mais la cavalerie qui étoit à portée, s'en étant apperçûe marche au ſecours, la délivre, & oblige le régiment jaune fort affoibli par tant de belles actions, à ſe retirer au gros avec un peu de vîteſſe.

Pendant les belles manœuvres de ce régiment, le reſte de la premiere ligne Suédoiſe n'étoit pas demeuré immobile : la cavalerie ſoûtenue de ſes pelotons d'infanterie avoit attaqué & battu l'aîle gauche de l'ennemi, & cette arme dont je fais grand cas, prouvera que le grand nombre, n'eſt pas ce qui décide les actions, puiſque les gros eſcadrons Impériaux ne tinrent pas contre les charges des petits Suédois, ſoûtenus d'un bon feu de flanc.

Ainſi de la droite de l'infanterie à la gauche de l'armée Impériale, tout fut battu mis en fuite, le canon pris & auſſi-tôt encloüé.

Le combat fut plus opiniâtre à la droite où la cavalerie étoit ſoûtenue de quelques pelotons d'infanterie & du gros bataillon quarré *K* ; mais le Duc de Weimar l'ayant fait attaquer par les troupes de la ſeconde ligne, qui n'avoient encore rien fait, cette partie après avoir réſiſté aſſez long-tems ſuivit le ſort du reſte de l'armée, & abandonna entierement le champ de bataille.

Durant le premier combat, un corps de Croates qui étoit à la gauche des Impériaux *P*, s'étant détaché de la ligne, fit un détour & revint à la faveur d'un bois, attaquer les équipages des Suédois, & ayant enveloppé quelques eſcadrons de la ſeconde ligne, y jetta quelque déſordre qui pouvoit avoir de plus grandes ſuites : mais outre que le Duc de Weimar, y étant accouru rétablit les choſes, c'eſt qu'un brouillard qui ſe leva dans le moment, déroba au reſte de l'armée la connoiſſance de cet évenement, dont la ſurpriſe auroit pû cauſer du découragement.

Nous venons de voir juſqu'ici une bataille gagnée, ainſi que nous le dirons bientôt, par la force de l'ordonnance & de la diſpoſition des Suédois : mais au moment qu'elle paroiſſoit décidée ; Papenheim étant arrivé à la tête de huit régimens frais, ce ſecours ranime les Impériaux, que Walſtein rallie d'autant plus aiſément ; & tous enſemble, ayant formé un nouvel ordre de bataille, remarchent ſur les Suédois affoiblis par les pertes qui ſont inſéparables de la victoire, les chargent, en ſont reçûs avec beaucoup de valeur. Mais ceux-ci accablés de fatigues & épuiſés, ſont à la fin obligés de céder à leur tour le champ de bataille qu'ils avoient gagné ſi rapidement, & ſe retirerent malgré eux juſqu'aux batteries encloüées des Impériaux, mais ſans perdre courage.

La ſeconde ligne marche à la premiere & s'enchâſſe, dit M. de Gadagne, dans les intervalles, ſes colonnes prennent place à côté de celle de la premiere de ſorte qu'il paroît dans le moment un nouveau front contigu, comme les phalanges des anciens, qui eſt précédé & débordé en avant par huit colonnes. Cet ordre eſt le plus terrible & le plus redoutable de tous ceux dont j'ai oüi parler depuis les anciens.

Ce mouvement fait, les Suédois s'ébranlent tous enſemble, & font un ſi puiſſant effort, que l'ennemi eſt enfoncé de toutes parts par ſes colonnes ; & dès le moment ce ne fut plus que confuſion & carnage juſqu'à la nuit, qui favoriſa la retraite des débris de l'armée des Impériaux, qui abandonna outre le champ de bataille & les bleſſés, ſon canon & ſes équipages.

L'on voit par les divers détails des actions de cette journée que la victoire des Suédois fut abſolument le fruit de la bonne diſpoſition, que Guſtave avoit faite; le régiment qui y acquit tant de gloire, & à qui preſque ſeul l'on peut attribuer la victoire, n'eût jamais oſé enviſager le grand nombre de troupes qu'il combattit & enſemble & ſucceſſivement, ſi la force de ſon ordonnance n'eût été par elle-même ſi fort ſupérieure à celle du bataillon quarré.

Outre que ceux qu'il attaqua étoient déppurvûs d'armes défenſives & de longueur, & ne pouvoient uſer de leurs piques, ſi ridiculement placées dans le centre, où le ſoldat ne pouvoit les baiſſer ni les mouvoir.

On peut auſſi attribuer la déroute de la cavalerie Impériale à leur gauche, aux pelotons d'infanterie entremêlés dans les eſcadrons Suédois, qui ayant fait eſſuyer aux Impériaux un feu de flanc, auquel ils n'étoient pas préparés, augmenterent l'audace des eſcadrons Suédois; tant une arme ſoûtenue par une autre eſt ferme & audacieuſe. Ce grand Roi n'oublia jamais cette méthode dans tous les combats qu'il a donnés. Les plus grands Capitaines anciens & modernes l'ont ſuivie, & aujourd'hui, on trouve étrange qu'on oſe la propoſer.

Guſtave périt dans cette journée, ſans que l'on ait ſû comment, ni dans quel moment: heureuſement pour les Suédois, que ſa mort fut tenue ſecrette, durant le combat, & qu'ils combattirent avec toute la confiance que leur inſpiroit ſa préſence & ſon habileté. Avec lui périt preſqu'auſſitôt l'ordre de la colonne, qu'il avoit mis en uſage avec tant de ſuccès.

L'on ne peut refuſer cependant aux Suédois le juſte témoignage dû à leur valeur, autant qu'à leur bonne diſpoſition, puiſque ce n'eſt que leur courage qui leur fit conſerver juſqu'au bout un ordre qu'ils connoiſſoient avantageux, & auquel ils dûrent leur victoire, dont les marques eſſentielles furent le champ de bataille qui leur demeura, le bagage, le canon, la perte des deux tiers de l'armée Impériale, qui ſe diſperſa pour fuir plus vîte, après avoir laiſſé dix à douze mille hommes ſur le champ de bataille; ſes principaux Chefs furent preſque tous tués, bleſſés, ou pris. Walſtein ſe retira juſqu'à Leipſick ſans débrider, & ſans attendre le jour, pendant la fuite de ſon armée juſqu'à Leutmeritz, en Boheme.

Les Suédois prirent Leipſick & pluſieurs autres Villes, & tous ces avantages n'empêcherent pas de chanter le *Te Deum* à Vienne, comme pour une bataille gagnée. La mort de Guſtave fut ſans doute, regardée comme plus avantageuſe encore, que les pertes qu'elle cauſa ne furent nuiſibles, & on y appliqueroit ce *Te Deum* ſi déplacé, s'il n'étoit trop odieux, de ſe réjouir de la mort d'un auſſi grand homme.

CHAPITRE XI.

Commandement pour former la Colonne. La maniere de combattre dans cet ordre.

CEtte évolution n'eſt pas fort difficile, puiſqu'il ne s'agit que de doubler, tripler, quadrupler, & quintupler les files, plus ou moins ſelon la force des corps. Parmi pluſieurs méthodes : voici ce me ſemble, la plus ſimple de la former.

Il faut d'abord marquer un bataillon par diviſions égales, & dont le front ſoit réglé ſur celui que l'on veut donner à la colonne. Suppoſons le bataillon de 550, les grenadiers compris, ſur cinq de hauteur, qui eſt la moindre qu'on puiſſe lui donner pour le choc.

Suppoſant l'armée en bataille à l'ordinaire ſur deux lignes, & une réſerve, l'infanterie au centre, la cavalerie aux aîles, ayant diſtribué & placé les corps qui doivent former la colonne, & ſéparer les grenadiers des bataillons : on commencera par ce commandement.

A vous Bataillon.
Attention.
A droite par diviſions; triplez vos files.

A ce commandement, la diviſion du centre du bataillon, rentre dans celle de la droite, le premier rang derriere le premier, le ſecond derriere le ſecond, ainſi des autres.

Enſuite la diviſion de la gauche rentre dans les deux premieres, le premier rang derriere celui qui formoit le premier de la diviſion précédente, le ſecond derriere le ſecond, ainſi des autres.

Je ſuppoſe par-là, la colonne ſur trente de front, qui aura par cet arrangement quinze de profondeur. J'en aimerois mieux vingt-quatre.

Les bataillons ainſi diſpoſés, du moins ceux qui doivent former la même colonne, prendront la queue les uns des autres.

Si l'on veut former deux colonnes d'une ſeule, ou la couper en deux, de tête à queue, on fait ce commandement.

A droit & à gauche, formez deux Colonnes.
Marche...
Halte...

Ce

Ce commandement ſe fait lorſqu'après avoir percé une ligne, elle tient encore ferme dans les lieux où il n'y a pas de colonne pour la charger; alors pour profiter de tout l'avantage que la colonne doit procurer: on fait cette évolution pour charger en flanc, à droite & à gauche tout ce qui réſiſte. Ce mouvement eſt ſi naturel, que le ſoldat le ſera aiſément dans l'action.

Pendant ce tems on peut lâcher les grenadiers ſur les derrieres de l'ennemi.

Si la ſeconde ligne s'avançoit au ſecours de la premiere, ou qu'on le craignît, on doit ſe conſerver en colonne pour marcher à elle & laiſſer le reſte de la beſogne, de cette premiere aux bataillons qui ſont entre les colonnes; ou tout au plus permettre à la troiſieme ſection de pourſuivre les flancs de cette premiere ligne battue.

Pendant ce tems l'on fait avancer ſa deuxieme ligne.

L'on expliquera dans différens endroits de ce Commentaire, les divers mouvemens, ſuivant les différentes occurrences d'attaques, de défenſes, ou de combats en ligne, &c.

On doit regarder comme une maxime conſtante, que toute armée percée & ouverte en pluſieurs endroits ſur tout le front de ſa ligne, & même dans un ſeul endroit, ne ſauroit trouver de remede contre les corps qui l'ont pénétrée, parce que les bataillons ou les eſcadrons qui ſont à côté ne ſauroient leur donner ſecours. Ni la ſeconde ligne, ni la réſerve ne ſeront pas d'un grand ſecours, attendu que les vainqueurs en ayant auſſi, il ſe trouve toûjours deux bonnes lignes contre une ſeule, ou trois contre deux.

Pour faire mieux ſentir la ſolidité de notre nouveau ſyſtème de Tactique, je rapporte à côté des plans des actions que notre Auteur rapporte, un ſecond plan conforme au tems, aux lieux, à la nature des armes, & au génie de notre nation, combiné d'après les principes de cette Tactique, pour qu'on en connoiſſe d'autant mieux le bon, par oppoſition aux anciens uſages.

Lorſqu'une colonne environnée, eſt obligée à faire feu de pié ferme, (ce qui ne doit guere arriver); le feu le meilleur pour elle me ſemble celui par rang ou par deux rangs, (à la réſerve des deux premiers de front), en commençant le feu par le centre.

Alors crainte des mal-adroits, qui pourroient tirer trop bas, il faut que les rangs de devant ceux qui tirent, qui doivent être

le genou en terre, baiſſent beaucoup la tête pour éviter les accidents.

Cette maniere de tirer par deux & par trois rangs, n'eſt pas nouvelle : c'eſt celle que Montécuculi propoſe dans ſes Mémoires, pour les corps qui ſont ſur beaucoup de hauteur, & contre laquelle il eſt bien difficile de tenir long-tems.

Il me reſte à ajoûter à l'égard de l'exercice & de la manœuvre d'un grand corps, ou de toute une armée, à laquelle il n'y a nulle voix qui puiſſe ſe faire entendre, que je voudrois que l'on fît tous les mouvemens au ſon du tambour, chaque évolution diſtinguée par une batterie unanime, pour celle-là, & diſtinguée de toutes les autres. Et pour éviter que la batterie d'un bataillon ne fût priſe pour celle d'un autre. Je voudrois ajoûter à chaque régiment deux corps de chaſſe, dont les différents ſons diſtingueroient les diverſes manœuvres ; cet inſtrument dont les anciens ſe ſervoient à la guerre, eſt celui de tous, dont les ſons, ſont plus militaires.

Lorſqu'on entrelace les colonnes dans une ligne, on doit les porter entre deux brigades, & les placer aux endroits où l'on veut faire effort.

C'eſt ſur ces principes que je propoſai le ſecours de Douay en 1710. l'infanterie par colonnes de deux & de trois bataillons entre les intervalles des brigades, la cavalerie ſur deux lignes la ſoûtenant, les eſcadrons entrelacés de gros pelotons, & de gros bataillons aux aîles, ſur dix de hauteur, & quelques autres répandus ſur tout le front de la premiere ligne.

Cet ordre n'étoit pas fait au haſard, on n'ignoroit rien de la diſpoſition de l'ennemi, & du déſavantage de leur poſte, & ce fut là-deſſus qu'on ſe régla.

CHAPITRE XII.

Des armes de l'infanterie. La pique en devroit être inſéparable. Avantages & défauts de cette arme.

C'Eſt une objection bien fondée, à me faire ſur ma colonne, dont on vient de voir l'avantage démontré, que le défaut de ſes armes ſi elle n'en avoit pas d'autres, que celles dont uſe aujourd'hui l'infanterie. Mais en même tems que l'on a reconnu ſon utilité, le Lecteur habile a dû apperçevoir la néceſſité des armes de longueur non-ſeulement pour la colonne, mais pour tout corps d'infanterie.

Dans l'embarras du choix de ces armes, la pique ſe préſente la premiere. Malgré la prévention, où l'on eſt contre ſon rétabliſſement; avant de décider, examinons ſes avantages & ſes défauts.

Un de nos Maîtres a dit, que la pique eſt la reine des armes, & le ſoûtien de toutes les autres. Il faut pluſieurs ſortes d'armes dans l'infanterie, afin qu'en quelques ſituations où l'on ſe trouve, l'on ait toûjours des moyens pour attaquer & pour ſe défendre, c'étoit la maxime des Romains.

Le grand & l'unique avantage de celle-ci, eſt contre la cavalerie, dont elle arrête & repouſſe le choc d'aſſez loin, pour que le ſoldat qui s'intimide naturellement, lorſque le cavalier à cheval eſt ſur lui, n'ait pas le même ſujet de crainte lorſqu'il comprend qu'aucun cheval ne peut paſſer outre cette paliſſade portative, d'un nombre de piques bien affermies & préſentées à une juſte hauteur.

Le ſecond avantage de cette eſpece d'arme eſt le choc, ſur-tout pour la nation Françoiſe, qui doit ſentir par-là ſa ſupériorité, ſur les autres nations voiſines.

La Noue célebre Officier d'infanterie, & qui a excellemment écrit de la guerre, s'éleve contre ceux qui rejettent l'uſage de la pique: il la propoſe comme une arme excellente. Cette arme a pour elle les battailles de Caſilin, que j'ai citées plus haut, celle de Courtray, où les Flamands battirent les François, parce que ceux-ci n'avoient point de piques, & l'exemple des Suiſſes, qui battirent le Duc de Bourgogne, dans cette grande

& fameuſe bataille qu'il ne perdit que faute de piques, contre une nation qui en avoit.

Ses défauts ſe feront mieux ſentir, par les divers exemples que je vais rapporter, qui tous accuſent ſa trop grande longueur de foibleſſe, & non-ſeulement d'inutilité, mais encore d'être la ſource de tous ſes défauts.

Polybe nous fait appercevoir un défaut dans la phalange, provenant de ce qu'elle étoit armée ſimplement de piques, & qu'un corps tout de piquiers dans un terrein inégal, ne peut s'empêcher de laiſſer des vuides, dont les Romains profitoient, ayant grand ſoin pour cela d'attirer toûjours la phalange dans ces ſortes de pays. Voilà donc un premier défaut, qui eſt de n'être pas propre à tous les terreins.

Le ſecond eſt que dans un corps uni & ſerré ſur une grande profondeur, les piques des rangs troiſieme, quatrieme, &c. reſtent comme immobiles & ſans effet, attendu que leur longueur les embarraſſe entre les coudes des ſoldats des premiers & ſeconds, & outre qu'elles embarraſſent ceux-ci; c'eſt que ceux à qui elles appartiennent, ſe trouvent empêchés à la mouvoir dans aucuns ſens. S'ils les relevent, outre qu'elles n'ont plus de force, elles ne ſauroient plus nuire à l'ennemi. Si ceux du premier & du ſecond rang veulent pour mieux ſe ſervir des leurs les racourcir, alors l'extrémité qu'ils mettent en arriere ſe trouvant dans les jambes des rangs de derriere; les voilà encore rendues immobiles. Ainſi il n'étoit pas difficile aux Romains de gagner le fort des deux premiers rangs, après quoi ils ne trouvoient plus nulle réſiſtance, armés qu'ils étoient de boucliers & d'épées courtes & tranchantes, plus avantageuſes que les longues, non-ſeulement pour des troupes couvertes d'armes défenſives, mais contre des piquiers, dont il faut d'abord gagner le fort.

Carmagnole Général de Viſconti, Duc de Milan, Capitaine brave & réſolu, trouvant dans une raſe campagne, dix-huit mille piquiers Suiſſes; n'ayant que quelque infanterie à leur oppoſer, & ſix mille chevaux, quoique repouſſé à la premiere charge, ne ſe rebuta point: mais s'étant approché de nouveau de ce corps, il fit mettre pied à terre à ſes gens-d'armes armés de toutes pieces, qui ſerrés & en bon ordre chargerent l'épée à la main ces piquiers, gagnerent le fort des piques des premiers rangs; & dès ce moment ne trouvant plus de réſiſtance, ils détruiſirent ce gros corps, dont la fermeté augmenta la perte. Ceux des derniers rangs, voulant ſoûtenir & pouſſer les premiers, les

empêchoient même de mettre l'épée à la main, tant ils étoient embarraſſés dans leurs piques. Il n'échappa que trois mille hommes, qui mirent bas les armes, & auxquels on fit quartier, le reſte ayant été tué.

Cet exemple, eſt une preuve de l'aſcendant que l'audace & l'adreſſe ont ſur le nombre; & de celui qu'ont certaines armes ſur d'autres, ainſi qu'il prouve la foibleſſe d'un corps tout de piquiers, & combien la longueur de cette arme la rend défectueuſe.

J'ai lû dans les Mémoires de Villars, qui écrit les actions du Maréchal de Briſſac, un des plus grands Capitaines de ſon ſiecle, un fait qui va trop bien à mon ſujet, pour ne pas le rapporter.

Je ne veux, (dit-il), *à ce propos oublier de repréſenter ici une nouvelle ſorte de combat que le Maréchal avoit inventée, pour s'en ſervir le jour de la bataille. Mais en premier lieu, il faut ſavoir que* Santia *eſt ſitué en une grande campagne traverſée de long en long, & juſqu'au de-là de la ville, d'un profond ruiſſeau, large de ſept à huit piés, duquel les ennemis avoient détourné l'eau. Le Maréchal donc, qui l'avoit déja fort curieuſement reconnu, à la même intention qui ſe préſentoit lors, avoit délibéré de marcher avec l'armée tout le long de ce ruiſſeau, qu'il farciroit d'arquebuziers: & que d'autre côté il couvriroit l'armée par les flancs avec quarante chariots armés, chargés de vivres, chacun d'eux accompagnés de deux ſacres & dix arquebuſiers, qui ſortiroient & rentreroient par les intervalles qu'il y auroit d'un chariot à l'autre. En tête d'un chacun bataillon, il y devoit avoir, au derriere des deux premiers rangs de piquiers, cent fort réſolus ſoldats, ayant chacun un bouclier & une épée courte & large de quatre doigts, & bien affilée, avec commandement, en même tems que les bataillons s'entrechoqueroient avec les piquiers, de ſe courber par deſſous les nôtres; & ainſi courbés, ſe jetter dans les jambes des ennemis, & leur tailler force jarretieres rouges, eſtimant que ce ſeroit une exécution, & une forme nouvelle de combat, qui donneroit grand avantage aux nôtres & le contraire aux ennemis, leſquels étant inveſtis ne pourroient baiſſer les piques à leur défenſe.*

L'on comprend aiſément, la bonté de cette invention & ſa facilité dans l'exécution, vû la longueur des piques; s'il y eût eu quelques armes courtes entremêlées parmi, ce projet eût été défectueux, ainſi que l'action ſuivante impoſſible. Je veux parler de celle que rapporte le Pere Daniel, de Fabien Offi-

cier du régiment de Jacob, qui à la bataille de Ravenne, comptant ſur ſa taille & ſa force, en abordant un bataillon de piquiers Eſpagnols, prit la ſienne en travers, & l'ayant poſée ſur les bouts de celles des ennemis, les abattit dans toute la longueur de celle qu'il tenoit, de ſorte que leurs fers étant contre terre & ne pouvant les relever, il fut aiſé aux François de profiter de cette troüée, pour enfoncer ce corps ennemi. Ce brave Officier y fut tué, en ouvrant aux ſiens le chemin aſſûré de la victoire, ce qu'il n'eût ôſé tenter s'il ſe fût trouvé parmi des armes courtes, ou que la pique n'eût pas été ſi longue.

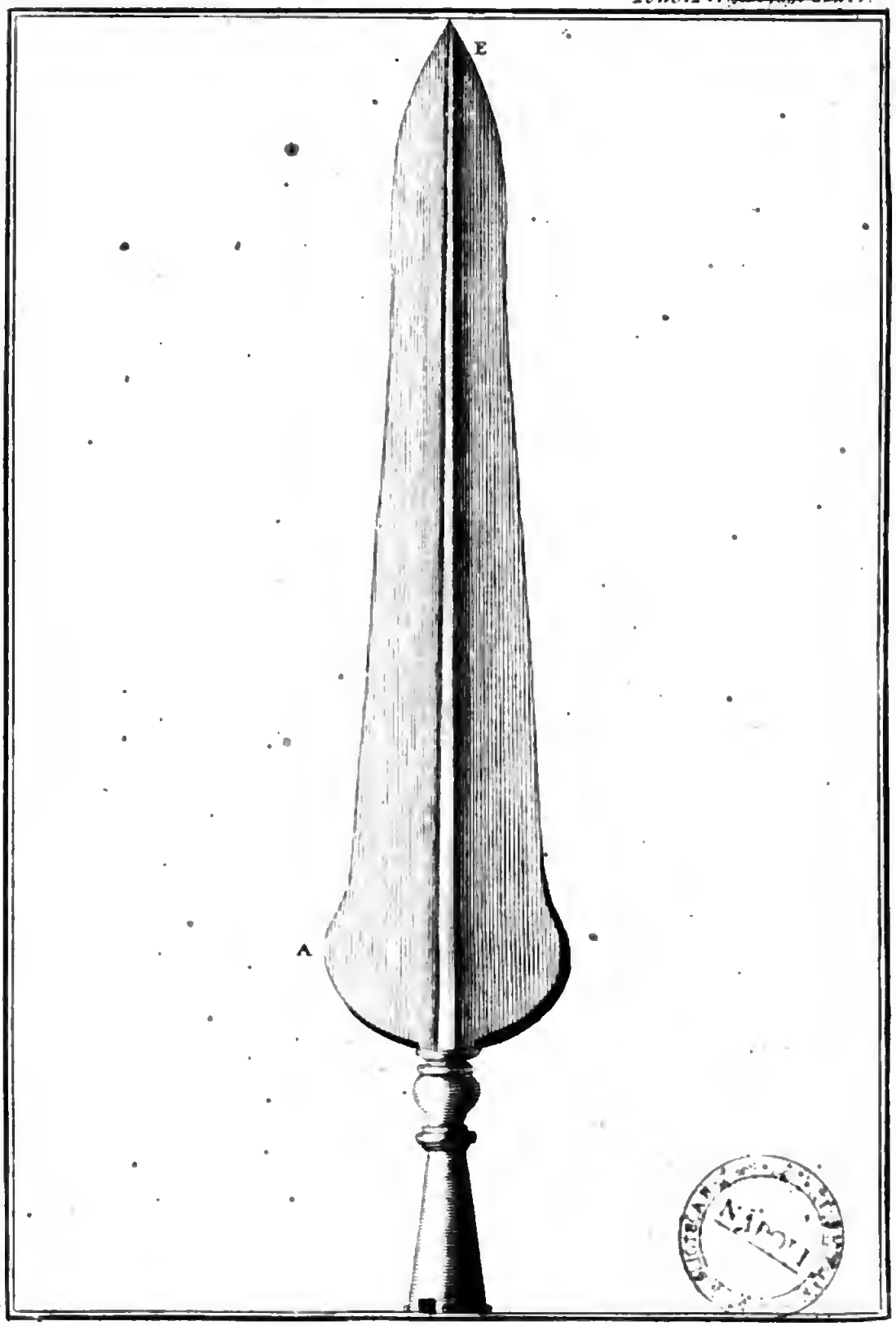
Il eſt donc certain qu'une arme qui paſſe douze piés dans ſa longueur eſt trop longue, peſe trop à la main, & perd toute ſa force; ſes coups ſont moins vifs & moins redoublés, & le troiſieme rang ne ſauroit s'en ſervir.

Il eſt encore certain par les exemples ci-deſſus, qu'il faut des armes courtes pour entremêler les longues, & empêcher l'ennemi d'en gagner le fort; ainſi qu'il en faut de longues parmi les courtes, pour éloigner la cavalerie, & tous corps qui en auroient de longues; pour porter des coups à travers une haie, au de-là d'un retranchement, & fortifier un premier rang, des armes plus longues, & aiſées à manier du ſecond. Ainſi la pique ayant trop de défauts, je propoſe à ſa place une ſorte d'arme, qui eſt à proprement parler, une pertuiſanne de onze piés dans toute ſa longueur, le fer de deux piés de long, ſur cinq pouces dans ſa plus grande largeur, à l'endroit *A*, le bord couvert de quatre petites bandes de fer pour réſiſter aux coups de taille, le fer d'un acier excellent & aceré, fortifié d'une arrête, d'environ une ligne & demie.

Cette arme eſt aiſée à manier, n'eſt ni trop longue, ni trop courte; ſes bleſſures, ainſi que ſes coups ſont fort redoutables, d'autant plus qu'elle eſt tranchante, que ſes coups ſont plus aſſûrés, plus réitérés & plus capables de réſiſter à un grand effort, que ceux de la pique. Sa vûe donne de la terreur, un ſeul coup ſuffit pour mettre le cavalier & le cheval hors de combat; elle n'a point les défectuoſités de la hallebarde, que j'ai démontrées dans un Traité Analytique des armes blanches.

Je tiens cette eſpece d'arme abſolument néceſſaire dans l'infanterie, par les raiſons que j'ai expoſées, & ſon mêlange avec les ſpontons, hallebardes, & bayonnettes, eſt indiſpenſable.

Les piquiers étoient jadis en trop grand nombre, aujourd'hui



LA PERTUISANNE DE L'AUTEUR.

dans ce qui compoſe la colonne, je crois qu'un cinquieme d'arme ſemblable eſt ſuffiſant. On les mêlera alternativement avec un fuſilier, au premier rang de chaque ſection, & dans les deux files des aîles de la droite & de la gauche.

Et l'infanterie étant ainſi armée, le ſera très-bien, & ſatisfera à la néceſſité qu'il y a d'avoir des armes de différentes eſpeces, pour les différens cas de la guerre.

Fin du Traité de la Colonne.

TABLE
DES CHAPITRES
Du Traité de la Colonne.

CHAPITRE PREMIER. *Inconvéniens de notre Tactique. Quelque ſavans qu'aient été les anciens Capitaines, il eſt permis d'enchérir ſur eux.* page j.

CHAP. II. *De la Colonne, & de ſes parties. Ce qu'on entend par cet ordre, & cette maniere de combattre. Ses avantages ſur le quarré à centre plein.* p. iij.

CHAP. III. *De l'ordre quadrangulaire oppoſé à la colonne. Analyſe de ces deux évolutions. Que le feu de la premiere eſt inférieur à celui de la ſeconde, quoique plus foible en nombre d'hommes.* p. viij.

CHAP. IV. *Huit bataillons rangés en colonne, réſiſteront à une force quadruple, ils ſeront même en état de l'attaquer.* p. xi.

CHAP. V. *L'analyſe de l'*Embolon *ou* Cuneus *des Anciens & de leur bataillon quarré, a donné lieu à la découverte de la Colonne. Ce que c'eſt que le* Cuneus*; ce qu'on penſe de cette maniere de combattre.* p. xvi.

CHP. VI. *Suite du précédent; que la* Tête de porc, *dont les Auteurs de la moyenne antiquité font mention, peut être le* Cuneus *des Grecs.* p. xviij.

CHAP. VII. *Commendement & maniere dont on croit que les anciens formoient le coin, s'il eſt vrai qu'il fût de figure triangulaire.* p. xxij.

CHAP. VIII. *Raiſons qui autoriſent la Colonne, & les avantages de cette maniere de combattre.* p. xxiij.

CHAP. IX. *Autorités & exemples de la Colonne.* p. xxix.

CHAP. X. *Suite du même Sujet, batailles de Leuctres & de Mantinée.* p. xxxj.

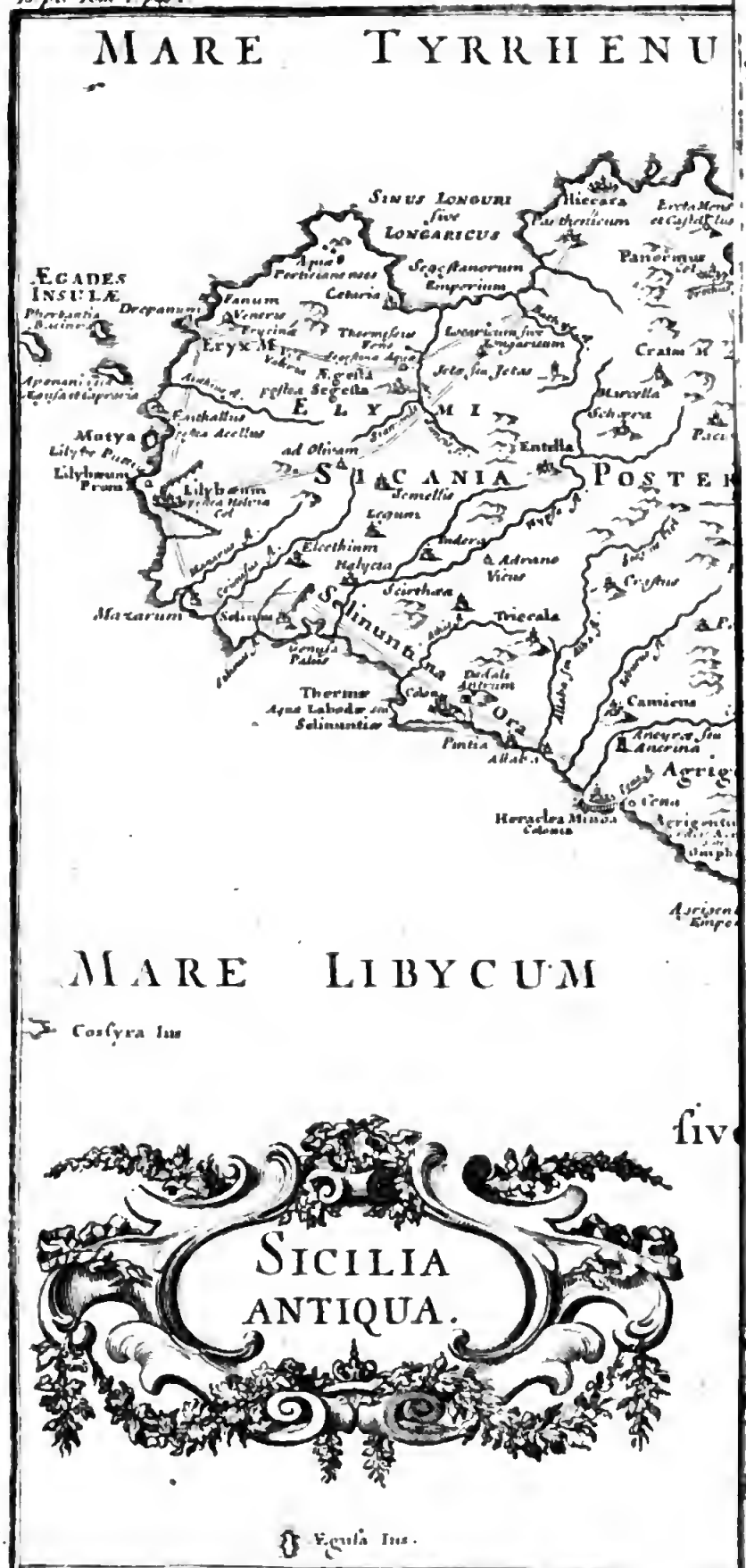
OBSERVATIONS *ſur la bataille de Mantinée.* p. xxxv.

BATAILLE *de Lutzen.* p. xxxviij.

CHAP. XI. *Commandemens pour former la Colonne, & la maniere de combattre dans cet ordre.* p. xl.

CHAP. XII. *Des armes de l'infanterie. La pique en devroit être inſéparable. Avantage & défaut de cette arme.* p. lxiij.

HISTOIRE


MARE TYRRHENU
Sinus Longuri sive Longaricus
Hiccara
Panormus
Egades Insulæ
Fanum Veneris
Eryx M.
Thermæ
Segestanorum Emporium
Crata M.
Marella
Entella
Motya
Lilybæum Prom.
Lilybæum
Sicania Poster
Selinuntina
Triocala
Camicus
Agrig
Heraclea Minoa
MARE LIBYCUM
Corsyra Ins
SICILIA ANTIQUA.
Ægusa Ins.

ABREGÉ
DES COMMENTAIRES
DE M. DE FOLARD,
SUR L'HISTOIRE
DE POLYBE.

LIVRE PREMIER.

PRFACE DE L'AUTEUR.

SI les Hiſtoriens qui ont paru avant nous avoient omis de faire l'éloge de l'Hiſtoire, il ſeroit peut-être néceſſaire de commencer par-là, pour exciter tous les hommes à s'y appliquer. Car quoi de plus propre à notre inſtruction que la connoiſſance des choſes paſſées ? Mais comme la plûpart d'entr'eux ont eu ſoin de nous dire & de nous répéter preſque à chaque page, que pour apprendre à gouver-

ner il n'y a pas de meilleure école, & que rien ne nous fortifie plus efficacement contre les viciſſitudes de la fortune, que le ſouvenir des malheurs où les autres ſont tombés ; on me blâmeroit de revenir ſur une matiere que tant d'autres ont ſi bien traitée. Cela me conviendroit d'autant moins, que la nouveauté des faits que je me propoſe de raconter ſera plus que ſuffiſante pour attirer tous les hommes, ſans diſtinction, à la lecture de mon Ouvrage. Il n'y en aura point de ſi ſtupide & de ſi groſſier, qui ne ſoit bien aiſe de ſavoir par quels moyens & par quelle ſorte de gouvernement il s'eſt pû faire que les Romains, en moins de cinquante-trois ans ſoient devenus maîtres de preſque toute la terre. Cet évenement eſt ſans exemple. D'un autre côté quelle paſſion ſi forte pour les ſpectacles, ou pour quelque ſorte de ſcience que ce ſoit, qui ne cede à celle de s'inſtruire de choſes ſi curieuſes & ſi intéreſſantes ?

Pour faire voir combien mon projet eſt grand & nouveau, jugeons de la République Romaine, par les Etats les plus célebres qui l'ont précédée, dont les hiſtoires ſont venues juſqu'à nous, & qui ſont dignes de lui être comparés. Les Perſes ſe ſont vûs pendant quelque tems un Empire aſſez érendu : mais ils n'ont jamais entrepris d'en reculer les bornes au-delà de l'Aſie, qu'ils n'ayent couru riſque d'en être dépouillés. Les Lacédémoniens eurent de longues guerres à ſoûtenir pour avoir, ſur la Grece, l'autorité ſouveraine : mais à peine en furent-ils paiſibles poſſeſſeurs pendant douze ans. Le Royaume des Macédoniens ne s'étendoit que depuis les lieux voiſins de la mer Adriatique juſqu'au Danube, c'eſt-à-dire, ſur une très-petite partie de l'Europe ; & quoiqu'après avoir détruit l'Empire des Perſes, ils ayent réduit l'Aſie ſous leur obéiſſance : cependant, malgré la réputation où ils étoient d'être le plus puiſſant & le plus riche peuple du monde, une grande partie de la terre eſt échappée à leurs conquêtes. Jamais ils ne firent de projet ni ſur la Sardaigne, ni ſur la Sicile, ni ſur l'Afrique. Ces nations belliqueuſes qui ſont au couchant de l'Europe leur étoient inconnues. Mais les Romains ne ſe bornerent pas à quelques parties du monde ; preſque toute la terre fut ſoûmiſe à leur domination ; & leur puiſſance eſt venue à un point que nous admirons aujourd'hui, & au-delà duquel il ne paroît pas qu'aucun peuple puiſſe jamais aller. C'eſt ce que l'on verra clairement par le récit que j'entreprens de faire, & qui mettra en évidence les avanta-

ges que les curieux peuvent tirer d'une exacte & fidele Hiſtoire.

Celle-ci commencera, par rapport au tems, à la cent quarantieme Olympiade. Par rapport aux faits, nous la commencerons chez les Grecs par la guerre que Philippe fils de Démétrius & pere de Perſée, fit avec les Achéens aux peuples de l'Etolie, & que l'on appelle la guerre Sociale : chez les Aſiatiques, par celle qu'Antiochus & Ptolomée Philopator, ſe déclarerent pour la Céléſyrie ; dans l'Italie & l'Afrique, par celle des Romains contre les Carthaginois, & que d'ordinaire on appelle la guerre d'Annibal. Tous ces évenemens ſont la ſuite de l'Hiſtoire d'Aratus le Sicyonien. Avant cela les choſes qui ſe paſſoient dans le monde n'avoient entr'elles nulle liaiſon; chacun avoit ſes raiſons pour entreprendre & pour exécuter, qui lui étoient particulieres. Chaque action étoit propre au lieu où elle s'étoit paſſée. Mais depuis, tous les faits ſe ſont réunis comme en un ſeul corps, les affaires de l'Italie & de l'Afrique n'ont formé qu'un tout avec celles de l'Aſie & de la Grece, toutes ſe ſont rapportées à une ſeule fin ; & c'eſt pour cela que nous avons fixé à ces tems-là, le commencement de cette Hiſtoire. Car ce ne fut qu'après s'être ſoûmis les Carthaginois par la guerre dont nous parlions tout à l'heure, que les Romains, croyant s'être ouvert un chemin ſûr à la conquête de l'Univers, oſerent porter leurs vûes plus loin, & faire paſſer leurs armées dans la Grece, & dans le reſte de l'Aſie.

Si les Etats, qui ſe diſputoient entr'eux l'Empire ſouverain, nous étoient bien connus, peut-être ne ſeroit-il pas néceſſaire de commencer par montrer quel étoit leur projet & quelles forces ils avoient lorſqu'ils s'engagerent dans une ſi grande entrepriſe. Mais parce que la plûpart des Grecs ne ſavent quelle étoit la forme du gouvernement des Romains & des Carthaginois, ni ce qui s'eſt paſſé parmi ces peuples, nous avons crû qu'il étoit à propos de mettre ſur ce ſujet deux Livres à la tête de notre Hiſtoire; afin qu'il n'y ait perſonne en la liſant qui ſoit en peine de ſavoir par quelle politique, quelle force & quels ſecours, les Romains ont formé des projets qui les ont rendus maîtres de la terre & de la mer. Après la lecture de ce que nous dirons par avance dans ces deux Livres, on verra que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils ont conçû le deſſein de rendre leur empire univerſel, & que pour exécuter ce projet, ils ne pouvoient pren-

dre des meſures plus juſtes. Car ce qui diſtingue mon Ouvrage de tout autre, c'eſt le rapport qu'il aura avec cet évenement qui fait l'admiration de nos jours. Comme la fortune a fait pencher preſque toutes les affaires du monde d'un ſeul côté, & ſemble ne s'etre propoſé qu'un ſeul but : ainſi je ramaſſerai aux Lecteurs ſous un ſeul point de vûe les moyens dont elle s'eſt ſervie pour l'exécution de ce deſſein.

C'eſt là le principal motif qui m'a porté à écrire. Un autre a été, que je ne voyois perſonne de nos jours qui eût entrepris une Hiſtoire univerſelle. Cela m'auroit épargné bien des ſoins & bien de la peine. Il y a des Auteurs qui ont décrit quelques guerres particulieres, on en voit qui ont ramaſſé quelques événemens arrivés en même-tems : mais il n'y a perſonne, au moins que je ſache, qui aſſemblant tous les faits & les rangeant par ordre, ſe ſoit donné la peine de nous en faire voir le commencement, les motifs, la fin. Il m'a paru qu'il ne falloit pas laiſſer dans l'oubli le plus beau & le plus utile ouvrage de la fortune. Quoique tous les jours elle invente quelque choſe de nouveau, & qu'elle ne ceſſe d'exercer ſon pouvoir ſur la vie des hommes, elle n'a jamais rien fait qui approche de ce que nous voyons aujourd'hui. Or c'eſt ce que l'on n'apprend pas dans les Hiſtoriens particuliers. On ſeroit ridicule ſi après avoir parcouru les Villes les plus célebres l'une après l'autre, ou les avoir vûes peintes ſéparément, on s'imaginoit pour cela connoître la forme de tout l'Univers, & en comprendre la ſituation & l'arrangement. Il en eſt de ceux qui pour ſavoir une Hiſtoire particuliere ſe croyent ſuffiſamment inſtruits de tout, comme de ceux qui après avoir examiné les membres épars d'un beau corps, ſe mettroient en tête qu'il ne leur reſte plus rien à apprendre ſur ſa force & ſur ſa beauté. Qu'on joigne enſemble & qu'on aſſortiſſe les parties, qu'on en faſſe un animal parfait, ſoit pour le corps, ſoit pour l'ame, & qu'on le leur montre une ſeconde fois, ils reconnoîtront bientôt que la prétendue connoiſſance qu'ils en avoient d'abord, étoit bien plus un ſonge qu'une réalité. Sur une partie on peut bien prendre quelque idée du tout, mais jamais une notion diſtincte. De même l'hiſtoire particuliere ne peut donner que de foibles lumieres ſur l'hiſtoire univerſelle. Pour prendre goût à cette étude & en faire profit, il faut joindre & approcher cet événement, il faut en diſtinguer les rapports & les différences.

Nous commencerons le premier Livre où finit l'hiſtoire de Timée, je veux dire par la premiere expédition que les Romains firent hors de l'Italie, ce qui arriva en la cent vingt-neuvieme Olympiade. Ainſi nous ſerons obligés de dire quand, comment & à quelle occaſion, après s'être bien établis dans l'Italie, ils entreprirent d'entrer dans la Sicile. Car c'eſt dans ce pays qu'ils porterent d'abord leurs armes. Nous nous contenterons de dire ſimplement le ſujet pour lequel ils ſortirent de chez eux, de peur qu'à force de chercher cauſe ſur cauſe, il ne nous en reſte plus pour en faire le commencement & la baſe de notre Hiſtoire. Pour le tems il nous faudra prendre une époque connue, dont tout le monde convienne & qui ſe diſtingue par elle-même : ce qui n'empêchera pas que reprenant les choſes d'un peu plus haut, nous ne rapportions du moins en abrégé tout ce qui s'eſt paſſé dans cet intervalle. Cette époque ne peut être ignorée ou même diſputée, que tout ce que l'on raconte enſuite ne paroiſſe douteux & peu digne de foi ; au lieu que lorſqu'elle eſt une fois bien établie, on ſe perſuade aiſément que tout le reſte eſt certain.

CHAPITRE PREMIER.

Premiere expédition des Romains hors de l'Italie. Meſſine eſt ſurpriſe par les Campaniens, & Rhége par quatre mille Romains. Rome punit cette derniere trahiſon. Les Campaniens ou Mamertins battus par Hiéron Préteur de Syracuſe, implorent le ſecours des Romains & l'obtiennent, quoique coupables de la même perfidie, que les Rhéginois. Défaite des Syracuſains & des Carthaginois. Retraite de Hiéron.

Premiere expédition des Romains hors de l'Italie.

CE fut donc la dix-neuvieme année après le combat naval donné près de la ville d'Ægoſpotame dans l'Helleſpont, & la ſeizieme avant la bataille de Leuctres, l'année que les Lacédémoniens, par les ſoins d'Antalcide, firent la paix avec les Perſes, que Denys l'ancien après avoir vaincu les Grecs d'Italie ſur les bords de l'Ellépore, fit le ſiége de Rhége, & que les Gaulois s'emparerent de Rome, à l'exception du Capitole: ce fut, dis-je, cette année que les Romains ayant fait une treve avec les Gaulois aux conditions qu'il plut à ceux-ci d'exiger, après avoir contre toute eſpétance regagné leur patrie, & avoir un peu augmenté leurs forces, déclarerent enſuite la guerre à leurs voiſins. Vainqueurs de tous les Latins ou par leur courage ou par leur bonheur, ils porterent la guerre chez les Tyrrhéniens, de-là dans les Gaules, & enſuite chez les Samnites, qui à l'Orient & au Septentrion confinent au pays des Latins. Quelque tems après, & un an avant que les Gaulois fiſſent une irruption dans la Gréce, fuſſent défaits à Delphes & ſe jettaſſent dans l'Aſie, les Tarentins craignant que les Romains ne tiraſſent vengeance de l'inſulte qu'ils avoient faite à leurs Ambaſſadeurs, appellerent Pyrrhus à leur ſecours. Les Romains s'étant ſoûmis les Tyrrhéniens & les Samnites, & ayant gagné pluſieurs victoires ſur les Gaulois répandus dans l'Italie, ils penſerent alors à la conquête du reſte de ce pays, qu'ils ne regardoient plus comme étranger, mais comme leur appartenant en propre; au moins pour la plus grande partie. Exercés & aguerris par

les combats qu'ils avoient ſoûtenus contre les Samnites & les Gaulois, ils entreprirent Pyrrhus, le chaſſerent d'Italie, & défirent enſuite tous ceux qui avoient pris parti pour ce Prince.

Meſſine eſt ſurpriſe par les Campaniens.

Après avoir vaincu leurs ennemis & ſubjugué tous les peuples de l'Italie aux Gaulois près, ils conçurent le deſſein d'aſſiéger les Romains qui étoient alors dans Rhége.

Ces deux villes Meſſine & Rhége, toutes deux bâties ſur le même détroit, eurent à peu près le même ſort. Peu avant le tems dont nous venons de parler, les Campaniens qui étoient à la ſolde d'Agathoclés, charmés depuis longtems de la beauté & des autres avantages de Meſſine, eurent la perfidie de s'en ſaiſir ſous le beau ſemblant d'y vivre en bonne intelligence avec les citoyens. Ils y entrerent comme amis : mais ils n'y furent pas plutôt, qu'ils chaſſerent les uns, maſſacrerent les autres, prirent les femmes & les enfans de ces malheureux, ſelon que le haſard les firent alors tomber entre leurs mains, & partagerent entr'eux ce qu'il y avoit de richeſſes dans la ville & dans le pays.

Et Rhége par 4000. Romains.

Peu après, leur trahiſon trouva des imitateurs. L'irruption de Pyrrhus en Italie, & les forces qu'avoient ſur mer les Carthaginois, ayant jetté la crainte & l'épouvante parmi les Rhéginois, ils implorerent la protection & le ſecours des Romains. Ceux-ci vinrent au nombre de quatre mille ſous la conduite de Décius Campanus. Pendant quelque tems ils garderent fidélement la ville : mais ébloüis de ſes agrémens & des richeſſes des citoyens, ils firent alliance avec eux, comme avoient fait les Campaniens avec les Meſſinois, chaſſerent une partie des habitans, égorgerent l'autre, ſe rendirent maîtres de la ville.

Rome punit cette trahiſon.

Les Romains furent très-ſenſibles à cette perfidie. Ils ne purent y apporter de remede ſur le champ, occupés qu'ils étoient aux guerres dont nous avons parlé : mais dès qu'ils les eurent terminées, ils mirent le ſiége devant Rhége. La ville fut priſe, on paſſa au fil de l'épée le plus grand nombre de ces traîtres, qui prévoyant ce qui devoit leur arriver s'étoient défendus avec furie. Le reſte qui montoit à plus de 300 pris priſonnier & envoyé à Rome, y fut conduit ſur le marché par les Préteurs, battu de verges & mis à mort : exemple de punition que les Romains crurent néceſſaire pour rétablir chez leurs Alliés la bonne opinion de leur foi. On rendit auſſi aux Rhéginois leur pays & leur ville. Pour les Mamertins, c'eſt-à-dire les peuples

de la Campanie, qui s'étoient donné ce nom après avoir ſurpris Meſſine, tant qu'ils furent joints avec les Romains qui avoient envahi Rhége, non-ſeulement ils demeurerent tranquilles poſſeſſeurs de leur ville & de leur pays, mais ils inquiéterent fort les Carthaginois & les Syracuſains pour les terres voiſines, & obligerent une grande partie de la Sicile à leur payer tribut : mais ceux qui tenoient Rhege n'eurent pas été plutôt aſſiégés, que les choſes changerent de face. Car privés de leur ſecours, ils furent eux-mêmes repouſſés & renfermés dans leur ville par les Syracuſains pour les raiſons que je vais dire.

Commencement d'Hiéron.

La diſſenſion s'étant miſe entre les citoyens de Syracuſe & leurs troupes, celles-ci s'arrêtant autour de Margane, élûrent pour chefs Artémidore & Hiéron, qui dans la ſuite les gouverna. Le dernier étoit alors fort jeune à la vérité, mais d'une prudence & d'une maturité qui annonçoient un grand Roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moyen de quelques amis, & maître de ces gens qui ne cherchoient qu'à brouiller, il ſe conduiſit avec tant de douceur & de grandeur d'ame, que les Syracuſains, quoique mécontens de la liberté que s'étoient donnée les Soldats, ne laiſſerent pas de le faire Préteur d'un conſentement unanime. Dès ſes premieres démarches, il fut aiſé de juger que ce Préteur aſpiroit à quelque choſe de plus qu'à cette charge. En effet voyant qu'à peine les troupes étoient ſorties de la ville, que Syracuſe étoit troublée par des eſprits ſéditieux & amateurs de la nouveauté, & que Leptinés diſtingué par ſon crédit & ſa probité, avoit pour lui tout le peuple, il épouſa ſa fille, dans le deſſein d'avoir toûjours dans la ville par cette alliance un homme ſur lequel il pût compter, lorſqu'il ſeroit obligé de marcher à la tête des armées. Pour ſe défaire enſuite (*a*) des vétérans étrangers, eſ-

(*a*) *Pour ſe défaire enſuite des vétérans étrangers.*] La corruption des mœurs conduit bien-tôt au mépris des loix militaires. Lorqu'un corps de troupes à qui la punition a manqué dans les premiers momens, où elle eſt ſi néceſſaire, vient à donner des marques de ſédition par quelques coups d'éclat, ſi les mœurs en ſont corrompues, c'eſt un mal ſans remede. Si on le remarque bien, de pareils déſordres tirent toûjours leur origine du luxe, de la débauche & de la négligence des Officiers, qui ſont de grands maux dans un Etat.

Les ſoldats accoûtumés d'abord à mépriſer de tels Chefs, n'ont qu'un pas à faire du mépris à la déſobéiſſance & à la révolte.

Hiéron prit le ſeul parti qui reſte contre des mutins, qui en ſont venus à ce point de déſobéiſſance & d'indépendance, d'élire leur Chef & leurs Magiſtrats. Si les Empereurs Romains euſſent traité ainſi les Cohortes Prétoriennes, après que leur premiere ſédition étant demeurée impunie, le mal devint ſans remede; ce corps qui devint bien-tôt l'aſyle des ſcélérats, des traitres, des voleurs & des aſſaſſins, tous gens que l'impunité y attiroient : n'en ſeroit pas venu au point d'égorger ſes Empereurs

prits

prits remuans & mal intentionnés, il mena l'armée contre les Mamertins comme contre des Barbares qui occupoient Meſſine. Campé auprès de Centoripe, il range ſon armée en bataille le long du Cyamozore, tenant à l'écart la cavalerie & l'infanterie Syracuſaine, comme s'il en eût eu affaire dans un autre endroit. Il n'oppoſe aux Mamertins que les ſoldats étrangers, les laiſſe tous tailler en pieces, & pendant le carnage il retourne tranquillement à Syracuſe avec les troupes de la ville. L'armée ainſi purgée de tout ce qui pouvoit y cauſer des troubles & des ſéditions, il leva par lui-même un nombre ſuffiſant de troupes à ſa ſolde, & remplit enſuite paiſiblement les devoirs de ſa charge. Les Barbares fiers de leurs premiers ſuccès ſe répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes Syracuſaines qu'il avoit bien armées & bien aguerries, & leur livra la bataille dans la plaine de Mile ſur le bord du Longanus. Une grande partie des ennemis reſta ſur la place, & les Chefs furent pris priſonniers. Retourné à Syracuſe, il y fut déclaré Roi par tous les Alliés.

Les Mamertins implorent & obtiennent le ſecours des Romains.

La perte de cette bataille jointe à la priſe de Rhége dérangea entierement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils ſe livrerent eux & leur citadelle. Les autres abandonnerent la ville aux Romains, & les firent prier de venir à leur ſecours, grace, diſoit-on, qu'ils ne pouvoient refuſer à des gens qui étoient de même nation qu'eux. Les Romains héſiterent longtems ſur ce qu'ils répondroient. Cette demande leur parut d'abord tout-à-fait déraiſonnable. Après avoir puni avec une extrême ſévérité leurs propres citoyens pour avoir trahi les Rhéginois; ils ne pouvoient avec juſtice envoyer du ſecours aux Mamertins, qui s'étoient emparés par une ſemblable trahiſon non-ſeulement de Meſſine, mais encore de Rhége. D'un autre côté il étoit à craindre que les Carthaginois, déja maîtres de l'Afrique, & de pluſieurs provinces de l'Ibérie & de toutes les Iſles des mers de Sardaigne & de Tyrrhénie, s'emparant encore de la Sicile, n'envelopaſ-

même, & de mettre l'Empire à l'enchere, comme ils firent après avoir égorgé Sévere.

Le ſeul remede à de tels maux, étoit de les dépayſer, les envoyer dans les armées & les tirer d'une Capitale, dont il eſt bien difficile que la corruption ne ſe communique à un corps de troupes, qui n'a point d'autre réſidence.

Quelques Empereurs Muſulmans ayant voulu employer contre les Janiſſaires, le remede d'Hiéron, mais ayant manqué d'adreſſe & du courage néceſſaire pour les mener eux-mêmes dans les occaſions où la guerre leur en eût fait raiſon, y ont échoué, & ne peuvent s'en prendre qu'à leur lâcheté.

ſent toute l'Italie & ne devinſſent des voiſins formidables, & l'on voyoit clairement qu'ils ſubjugueroient bien-tôt cette Iſle, ſi l'on ne ſecouroit les Mamertins. Meſſine leur étant abandonnée, ils ne tarderoient pas longtems à prendre Syracuſe. Souverains, comme ils étoient, de preſque tout le reſte de la Sicile, cette expédition leur devoit être aiſée. Les Romains prévoyant ce malheur & jugeant qu'il ne falloit pas perdre Meſſine, ni permettre aux Carthaginois de ſe faire par-là comme un pont pour paſſer en Italie, furent longtems à délibérer. Le Sénat même partagé également entre le pour & le contre, ne voulut rien décider. Mais le peuple accablé par les guerres précédentes & ſouhaitant avec ardeur de réparer ſes pertes; pouſſé encore à cela tant par l'intérêt commun, que par les avantages dont les Préteurs flattoient chaque particulier, le peuple, dis-je, ſe déclara en faveur de cette entrepriſe, & l'on en dreſſa un plébiſcite. Appius Claudius, l'un des Conſuls, fut choiſi pour conduire le ſecours, & on le fit partir pour Meſſine. Les Mamertins auſſi-tôt, partie par menaces, partie par ſurpriſe, chaſſerent de la citadelle le Préteur qui y commandoit de la part des Carthaginois, appellerent Appius, & lui ouvrirent les portes de la ville; & l'infortuné Préteur, ſoupçonné d'imprudence & de lâcheté fut attaché à un gibet.

Défaite des Syracuſains & des Carthaginois.

Les Carthaginois, pour reprendre Meſſine, firent avancer auprès du Pélore une armée navale, & placerent leur infanterie du côté de Sénes. En même tems Hiéron profite de l'occaſion qui ſe préſentoit de chaſſer tout à fait de la Sicile les Barbares qui avoient envahi Meſſine; il fait alliance avec les Carthaginois, & auſſitôt part de Syracuſe pour les aller joindre. Il campe vis-à-vis d'eux proche la montagne nommée Chalcidique, & ferme encore le paſſage aux aſſiégés par cet endroit. Cependant Appius Général de l'armée Romaine traverſe hardiment le détroit pendant la nuit (*a*) & entre dans la vil-

(*a*) *Cependant Appius Général de l'armée Romaine, traverſe hardiment le détroit pendant la nuit.*] S'il faut s'en rapporter à Frontin, le paſſage fut dû plutôt à l'habileté du Conſul qu'à la fortune. Il dit que ſur ce que les Carthaginois parurent s'oposer d'abord à ce paſſage, le Conſul ayant fait mine de retourner à Rome, comme s'il étoit dégouté de l'entrepriſe, ou qu'il la crût impoſſible; les Carthaginois ſe retirerent croyant n'avoir plus rien à appréhender, alors Claudius ayant reviré de bord paſſa ſans danger.

C'eſt une illuſion toute pure que les radeaux ſur leſquels quelques Auteurs prétendent que ſe fit ce paſſage: il n'y a qu'à connoître la mer & ſur tout ce détroit pour en ſentir tout le ridicule, & l'impoſſible.

Mais il eſt plus conſtant que manquant de vaiſſeaux de haut bord, ils ſe ſervirent des galeres qu'ils avoient empruntées des

le. Mais la voyant preſſée de tout côté, & faiſant réflexion que ce ſiége pourroit bien ne lui pas faire d'honneur, les ennemis étant maîtres ſur terre & ſur mer; pour dégager les Mamertains, il fit d'abord parler aux Carthaginois & aux Syracuſains, qui ne daignerent pas ſeulement écouter ceux qu'il avoit envoyés. Enfin la néceſſité lui fit prendre le parti de haſarder une bataille, & de commencer par attaquer les Syracuſains. Il met ſon armée en marche, il la range en bataille, & trouve heureuſement Hiéron diſpoſé à ſe battre. Le combat fut long, Appius remporta la victoire, repouſſa les ennemis juſques dans leurs retranchemens, & après avoir abandonné la dépouille des morts aux ſoldats, il reprit le chemin de Meſſine.

Retraite d'Hiéron.

Hiéron ſoupçonnant quelque choſe de ſiniſtre de cette affaire, la nuit étant venue, retourna promptement à Syracuſe. Cette retraite rendit Appius plus hardi; il vit bien qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & qu'il falloit attaquer les Carthaginois. Il donne ordre aux ſoldats de ſe tenir prêts, & dès la pointe du jour il va droit aux ennemis, en tue un grand nombre, & contraint le reſte de ſe ſauver dans les villes circonvoiſines: puis pouſſant ſa fortune, il fait lever le ſiége, il ravage les campagnes des Syracuſains & de leurs Alliés, ſans que perſonne oſât lui réſiſter, & pour comble met enfin le ſiége devant Syracuſe.

Tarentins, des Locres, des Eléates, & des Napolitains. Ces bâtimens étoient tels qu'il les faut pour ſurprendre le paſſage avec rapidité, à la faveur de la nuit & des rames.

OBSERVATIONS.

Sur les deux combats de Meſſine.

§. I.

Raiſons de la premiere guerre des Romains contre les Carthaginois.

TOus les Hiſtoriens s'accordent à dire que cette guerre fut injuſte, je ne ſais ſur quoi fondé, car de quel côté que l'on tourne les motifs des Romains, il ne me paroît pas qu'on puiſſe les taxer d'injuſtice. Les Carthaginois n'avoient aucun droit ſur les Mamertins. Ce n'étoit point à eux que la punition du crime de ces uſurpateurs appartenoit : cette entrepriſe de leur part ne dénotoit-elle pas aſſez d'ambition & d'envie de s'aggrandir pour réveiller la prudence des Romains? & ceux-ci n'euſſent-ils pas été traités avec raiſon de mauvais politiques & peu prévoyans, s'ils euſſent ſouffert que par la priſe de Meſſine, ces peuples ambitieux ſe fuſſent ouvert la domination de la Sicile. On ne peut point appeller injuſte une guerre entrepriſe pour mettre à couvert ſa liberté, lorſqu'elle eſt menacée auſſi viſiblement.

En matiere de politique ce n'eſt point le préſent ſeul qui décide de la juſtice, mais bien plutôt un avenir probable autant que le peut être un tems dont les évenemens ſont ſi fort éloignés de notre connoiſſance; mais qui cependant acquiert un dégré de certitude par la ſimilitude des ſuites qu'ont eu de ſemblables évenemens dans les ſiecles paſſés.

On ne peut pas ſuppoſer raiſonnablement dans l'entrepriſe des Carthaginois, le motif de punir les Mamertins, puiſqu'ayant été déja maîtres de la citadelle de Meſſine, qui leur donnoit le moyen de rendre la liberté aux Meſſinois, en chaſſant les uſurpateurs, ils n'avoient pas daigné le faire. Ainſi les Romains, à qui d'ailleurs il n'appartenoit pas davantage de punir les Mamertins, pouvoient légitimement s'oppoſer à une ſeconde uſurpation. En rigueur le crime des Mamertins les privoit de tous droits de ſouveraineté, qui retournoit aux Meſſinois : mais ceux-ci n'exiſtant plus & ayant été égorgés lors de l'uſurpation, à la réſerve de leurs femmes qui étoient devenues celles des Mamertins, & en avoient des enfans, Meſſine pouvoit être regardée comme n'appartenant à perſonne, pas même à elle-même. Ainſi elle étoit au premier occupant. Les droits des Carthaginois & des Romains étoient égaux pour lors : & le ſecours demandé à ces derniers par les habitans ne faiſoit-il pas pencher en leur faveur?

Quoi qu'il en ſoit, il paroît que ce qui détermina les Romains à cette expédition, fut moins l'envie de ſecourir un peuple qui ne le méritoit guere, que la juſte crainte de l'aggrandiſſement des Carthaginois, qui une fois maîtres de la Sicile, n'euſſent pas tardé à tenter la conquête de l'Italie, où cette Province leur préparoit un paſſage ſi aiſé.

Le droit des gens n'y fut point bleſſé, les Romains n'ayant nul traité avec Hiéron, ni avec les Carthaginois, & ayant promis de ſecourir les Mamertins.

Appius après ſon entrée dans Meſſine, la fit ſavoir aux aſſiégeans, & ce ne fut que ſur le refus d'entendre ſes propoſitions qu'il ſe détermina à les attaquer.

Cette matiere m'a paru d'autant plus mériter cette digreſſion qu'il eſt eſſentiel d'approfondir les motifs d'une guerre, qui a été la ſource de tant d'évenemens fameux, & comme le premier pas que les Romains ont fait vers l'Empire du monde.

D'ailleurs, je ſuis bien aiſe de faire remarquer en paſſant, de quelle conſéquence ſont les fautes à la guerre. Celle que fit Hiéron & les Carthaginois, en ne bloquant pas Meſſine ſuffiſamment, qui d'abord n'offre à nos yeux que la levée du ſiége comme ſa ſeule ſuite, fut la ſource de la perte de la Sicile pour Carthage; de la conquête qu'en firent les Romains, & ſucceſſivement de la ruine de Carthage.

§. II.

Combat de Meſſine. Fautes des Généraux Carthaginois & Syracuſains. Soupçon ſur la retraite de Hiéron Roi de Syracuſe.

QUelque ſuccint que ſoit Polybe dans le récit des deux combats de Claudius, contre les Carthaginois & les Syracuſains, on ne laiſſe pas que d'en tirer les réflexions ſuivantes.

Les Mamertins étoient réduits à l'extrémité quand les Romains arriverent. Appius en homme habile, tire ſon ſalut de la néceſſité même, & ne voyant d'autre reſſource que de combattre, il le fait en grand Capitaine, & ayant apperçû le défaut de diſpoſition de ſon ennemi, il en profite.

Ce défaut étoit dans l'éloignement & le peu de communication des Syracuſains aux Carthaginois, qui fit qu'Appius put combattre ces deux armées ſéparément & ſucceſſivement, & par conſéquent à armes égales, puiſqu'ils avoient ſi mal profité de leur ſupériorité.

Le Romain ne perd point de tems: tout dépend dans pareille expédition de la diligence, pour que les différents quartiers ne puiſſent ſe ſecourir, ni ſe renforcer mutuellement.

Hiéron ſort de ſon camp pour combattre, & par conſéquent ôte encore aux Carthaginois le tems de le ſecourir, puiſqu'il devance par-là le moment du combat. Les Romains ſont victorieux. Il ſe retire dans ſes retranchemens, dont il n'auroit pas dû ſortir.

J'ignore les raiſons pour leſquelles Claudius ne tenta pas de l'y for-

cer, mais il ne le fit pas. Nous voyons dans le premier combat les fautes de la diſpoſition générale des aſſiégeans ; celle de ne s'être pas ſecouru mutuellement, qui eſt la premiere ; la ſeconde de Hieron, de n'avoir pas diſputé ſes retranchemens, bien loin d'en ſortir, pour donner d'autant plus de tems aux Carthaginois de le ſecourir, éloigner de plus en plus les aſſiégés de leur ville, & fournir le moyen par-là aux Carthaginois de leur couper la retraite, & de les attaquer par leurs derrieres.

Troiſieme faute (s'il en fut une) à Hiéron, d'avoir abandonné la partie pendant la nuit au lieu de reſter dans ſes retranchemens encore tout entier, ce qui eût fort embarraſſé Claudius. L'habile Romain appercevant cette derniere faute, ne perd encore point de tems pour en profiter, & part auſſi-tôt pour combattre les Carthaginois, qui dénués du ſecours de Hiéron, furent auſſi défaits ; ſoit que ces derniers ayent tenu dans leurs poſtes, ou par préſomption ou par fauſſe valeur. C'eſt une grande faute à eux de n'avoir pas fait leur retraite en même tems qu'Hiéron, s'ils ont ſû qu'il faiſoit la ſienne.

Ainſi je ne vois que fautes de la part des aſſiégeans, & habileté & vivacité pour en profiter de la part du Conſul Romain.

A l'égard de la retraite d'Hiéron, elle peut avoir pluſieurs motifs.

Le premier l'inaction des Carthaginois, pendant ſa défaite, qui lui fit croire que ces peuples deſiroient ſa perte ou ſon affoibliſſement, & par conſéquent le porta à leur rendre la pareille, en les abandonnant à ſon vainqueur.

Le ſecond pourroit être la crainte de leur aggrandiſſement qui l'empêcha de travailler efficacement à les mettre en poſſeſſion de Meſſine, qui eût été le prix de ſa victoire : & l'on pourroit conjecturer de-là qu'il étoit d'intelligence avec les Romains, qu'il craignoit moins & dont la probité reconnue récemment par la punition qu'ils venoient de faire de leurs propres citoyens dans Rhége, lui donnoit plus de confiance dans leur alliance.

Le Troiſieme fut peut-être, ſans aucune intelligence avec le Conſul, de profiter de l'heureuſe circonſtance de mettre ces deux Républiques aux mains, pour joüir durant leur guerre de la libre poſſeſſion de ſes Etats, par une exacte neutralité, qu'il ſut garder dans la ſuite mieux qu'aucun Souverain, en ſe conſervant l'amitié des deux partis.

§. III.

Eloge d'Hiéron.

HIéron naquit à Syracuſe, d'un pere illuſtre par ſa naiſſance, deſcendant de Gelus, lequel avoit autrefois regné en Sicile : il avoit eu de la peine à le reconnoître d'abord vû la naiſſance très-diſproportionnée de ſa mere. Il y fut déterminé dit-on, par certains prodiges, & ſe réſolut à le faire élever avec grand ſoin. Les Syracuſains remarquerent en lui tant de vertus & de talens, qu'ils le créerent d'abord Magiſtrat, puis Capitaine Général dans la guerre qu'ils eurent contre les Carthaginois ; il leur livra pluſieurs combats avec ſuccès, & tant d'applaudiſſe-

mens de la part de ſes citoyens, qu'ils l'élûrent Roi. Pyrrhus Roi des Epirottes lui donna de grandes marques d'eſtime & d'amitié. Il étoit bien fait, fort & vigoureux, agréable dans la converſation, d'une grande probité dans les affaires, n'ordonnant rien que de juſte & de raiſonnable; en un mot il ne lui manquoit aucune des vertus & des grandes qualités qui forment les Souverains. Sa prudence & ſon adreſſe, lui acquirent l'eſtime des Carthaginois & des Romains.

La ſituation de ſon Etat le mettant pour ainſi dire toûjours entre ces deux Puiſſances ennemies, il eſt peut-être le ſeul qui ait pû conſerver dans la neutralité exacte qu'il obſerva, l'amitié des deux partis, & même leur confiance.

Il ſut par-là garantir ſon pays des maux d'une guerre qui ſe faiſoit à ſa porte; ce qui lui acquit d'autant plus l'amour de ſes peuples.

Il ſe vit également néceſſaire aux deux partis, & s'il parut pencher ce fut peut-être en faveur de la probité & de la franchiſe des Romains.

L'on doit attribuer la réuſſite dans un parti auſſi difficile à ſoûtenir ſans échec, aux ſervices qu'il rendit, ſoit d'armes & d'argent aux Romains dans la premiere & la ſeconde guerre Punique, ſoit aux Carthaginois lorſqu'étant chaſſés de la Sicile, leurs propres armées ſe ſoûleverent contr'eux : ſervices qui ne furent point arrachés par l'intérêt ou par la crainte, ce fut de ſa part grandeur d'ame & magnanimité : ſa libéralité s'étendoit ſur les particuliers illuſtres, ainſi que ſur les peuples entiers.

Ce fut cette neutralité ſi rare & ſi exacte qui caractériſa principalement ſon regne. Bien différent de ceux des Princes d'aujourd'hui, qui en faiſant acheter leur ſecours & même leur neutralité, diſpenſent par cette eſpece de vente, celui qu'ils obligent d'aucune reconnoiſſance. Quelque grands que puiſſent être les bienfaits, dès qu'ils ſont acquis par des traités, que la néceſſité extorque, ils perdent ce titre; & l'on doit s'attendre que l'obligé dans la premiere occaſion deviendra ennemi par le ſeul motif de ſon intérêt, ſans qu'on ſoit en droit de le blâmer.

§. IV.

Parallelle de la neutralité que tinrent les Venitiens en 1701, entre les Impériaux & les François, avec celle d'Hiéron. Il eſt plus avantageux de ſe déclarer que de demeurer neutre. Exemples des Siennois & de Léon X.

LEs Venitiens ſuivirent des maximes bien différentes de celles du Roi de Syracuſe, dans la guerre de 1701, entre les Impériaux & les François. Peut-être fut-ce l'exemple de ce ſage Roi, qui les porta à cette neutralité, dont ils crurent tirer autant davantage qu'Hiéron; & qu'ils imaginerent que ſans l'imiter dans ſon déſintéreſſement & ſes libéralités, ils attireroient dans leurs Etats, tout l'argent des deux armées par la vente de leurs denrées. Mais il leur manquoit un Hiéron, pour

les conduire & ſavoir ménager le caractere des deux nations, auſſi bien que les évenemens.

Bien loin d'en uſer noblement à l'égard des François, le Sénat exigea le payement & le dédommagement des dégâts indiſpenſables qu'ils faiſoient dans leur marche & leurs campemens. Ils en imaginoient quelquefois qui n'exiſtoient point : on ſuppoſoit des maraudes pour avoir quelque choſe à demander ; & à proportion que les François uſoient de modération & de prieres, ceux-ci augmentoient en menaces, & hauſſoient d'autant le ton que les François paroiſſoient l'abbaiſſer.

Le Prince Eugene, perſuadé de la fauſſeté des principes ſur leſquels la France ſe conduiſoit pour lors, prit en arrivant un ton tout différent ; il fourragea les Venitiens, & y ſouffrit tranquillement la maraude. Il les traita en gens dont il ne redoutoit nullement la puiſſance, il alla même plus loin, il les fit contribuer ſous le nom de prêt, tandis qu'il pilloit leur pays, & n'eut pour eux nulle ſorte de ménagement. Le Grand Prieur de France, ſur la fin enhardi par l'exemple des Allemands, fit brûler un village près de Véronne, pour une bagatelle. Le Sénat ne parut pas s'en reſſentir ; ſa mauvaiſe politique ne lui acquit point d'amis, & ne le garantit d'aucuns des maux de l'ennemi : ceſt le ſort ordinaire des Etats neutres. Aucun des Partis ne ſauroit aujourd'hui ſe perſuader qu'ils tiennent équitablement la balance, & chacun qui ne la voit pas pencher de ſon côté, croit qu'elle penche vers ſon ennemi : d'où il ſe regarde comme en droit d'agir hoſtilement.

C'eſt ce qui fait qu'il vaut infiniment mieux ſe déclarer pour l'un des deux, après une mûre délibération pour fixer le choix. Dès qu'il eſt fait ſi vous avez par-là un ennemi, du moins vous acquérez un ami, qui vous défend & vous protége, tandis qu'à la fin d'une neutralité, dont on a eſſuyé tous les maux, on ſe voit haï & mépriſé également par les deux.

La politique des François, dans l'occaſion dont il s'agit, fut tout auſſi mauvaiſe que celle des Venitiens, dont ils ne furent pas plus aimés pour les avoir ménagés, & ces ménagemens cauſerent la perte de l'Italie, puiſque le Prince Eugene, moins circonſpect, entra par l'Etat de Veniſe en Italie, tandis que ſi l'on eût été camper au-delà de la Dige, on l'en eût empêché, & l'on ſe fût procuré des quartiers d'hyver aux dépens des Princes neutres, qui auroient fait grand bien aux troupes, en ménageant les pays du Roi. Dans le fond ces pays neutres nous étoient encore plus ennemis, que les Allemands.

Les Siennois dans ſemblable occaſion ſe trouverent très-mal de la neutralité dans une certaine guerre, où ils finirent par être pillés & ſaccagés par les deux Partis.

Le Pape Léon X. imagina une neutralité d'une eſpece toute ſinguliere : voyant François I. & les Suiſſes engagés dans une guerre au ſujet du Milanois, chacun d'eux tâchant de l'attirer à lui, il réſolut de paroître neutre, & de profiter de l'occaſion pour chaſſer les deux Partis de l'Italie ; dans l'idée où il étoit qu'une action entre deux Nations ſi agguerries, ne pourroit qu'être très-chere & très-meurtriere même pour le victorieux, & que ſes troupes ſurvenant la-deſſus, il leur ſeroit aiſé d'accabler le vainqueur & de le chaſſer.

Pour cela il ſe joignit aux Eſpagnols

gnols, & fit approcher ſon armée de la frontiere comme pour couvrir ſimplement ſon pays : mais cette politique ne tint pas contre la terreur que la victoire des François inſpira à ſon armée, qui s'enfuit à la premiere nouvelle, comme ayant la conſcience chargée d'un mauvais deſſein.

L'on voit tous les jours l'excellence & la ſolidité de certaines maximes du Général Bannier : qu'il ne faut point ſouffrir qu'un Prince neutre demeure armé, parce qu'on ne peut s'aſſûrer de lui, & qu'il eſt toûjours en état de prendre un parti, ſelon le ſuccès du vainqueur. On doit l'aller chercher chez lui pour le contraindre à ſe déclarer.

Thucydite rapporte un exemple de la même eſpece que la ruſe du Pape Léon, que je ne puis m'empêcher de rapporter. Le voici : *Dans la guerre de ceux de Corcyre contre les Corinthiens, les Athéniens prirent part pour les premiers, mais aſſez foiblement & pour empêcher ſeulement que cette République ne tombât au pouvoir de l'autre. Ils ne vouloient pas abandonner à leurs ennemis, une République puiſſante ſur mer, mais laiſſer matter les uns & les autres par une longue gnerre, pour triompher après du plus foible.*

§. V.

Conduite que doit tenir dans une place aſſiégée un Général, qui ſe voit dans certaines extrémités.

JE tiens pour une maxime, que tout grand corps qui ſe jette dans une place aſſiégée & qui s'y voit inveſti tout auſſi-tôt, ne doit jamais attendre que l'on vienne à lui, & doit regarder le coup d'éclat comme l'unique remede à ſon mal.

Il faut cependant conſidérer deux choſes : l'une, ſi en ſe hâtant trop on a lieu de craindre d'empirer ſa condition, & l'autre ſi l'on attend du ſecours & que l'on ait une autre voie moralement ſûre, pour ſe tirer de-là par le ſecours étranger. Alors il eſt d'autres regles à ſuivre.

Mais lorſqu'il n'y a rien à eſpérer que de ſoi-même & de ſon courage, alors il faut ſuivre l'exemple de Claudius. Notre Auteur rapporte qu'il étoit à l'extrémité, & qu'il ne lui reſtoit d'autres reſſources que celle qu'il prit ; & c'eſt de ſa conduite ſi belle & aujourd'hui ſi rare, que je vais tirer les maximes ſuivantes.

Dans les entrepriſes néceſſaires & indiſpenſables, on ne doit point s'attacher à l'exactitude des regles de la prudence. Il faut au contraire pouſſer la réſolution au-delà des bornes de la hardieſſe.

Il s'agit ſeulement de bien diſcerner l'impoſſible pour l'éviter, & le poſſible pour s'y attacher.

Celui qui dans l'examen de l'exécution, voudra s'attacher & s'arrêter à tous les obſtacles qui ſe préſentent, n'exécutera jamais rien. Mais c'eſt le défaut ordinaire des eſprits trop fins, ou de ceux qui ſont lents à réſoudre. Ceux-là ne doivent pas conſulter leurs ſemblables.

Suppoſons donc ici un homme ferme & hardi, dans le cas de Claudius.

Son premier ſoin doit être non la connoiſſance du nombre de ſon ennemi, puiſque ce n'eſt point le nombre qu'il doit conſulter, mais la connoiſſance de ſa poſition, des poſtes qu'il occupe, & celle du chemin qu'il doit tenir pour aller à lui, qui peut être plus long ou plus court ſuivant la nature du pays, y ayant telle place que l'on bloque mieux de loin que de près, par certains camps ou poſtes avantageux, qui occupent les paſſages, ſur-tout celle dont la garniſon eſt aſſez forte, pour entreprendre ſur celui qui la bloque.

Cette reconnoiſſance ne doit point ſe faire hors le cas de néceſſité par les yeux d'autrui. Il faut que le Général voye par lui-même, & commence à vaincre par les yeux : on ne délibére jamais bien ſur le rapport d'autrui, ou du moins jamais ſi bien que ſur le ſien.

Ce ſont ces connoiſſances générales, qui déterminent la poſſibilité, & le courage qui réſout.

Les poſtes étant reconnus, ainſi que le pays, il faut s'attacher à connoître quelle communication ont les divers quartiers ou camps, & quels moyens l'on peut employer pour les empêcher de s'entre-ſecourir. Dans l'occaſion dont il s'agit, il étoit reconnu que les aſſiégeans occupoient deux camps éloignés l'un de l'autre, & ſans communication ; l'un & l'autre étant rétranché.

La reconnoiſſance de la nature du retranchement, de ſa hauteur, de ſon épaiſſeur, du foſſé & des endroits plus ou moins foibles doit ſe faire par les yeux d'autrui. Il ne ſeroit ni de la regle, ni de la prudence d'un Général de la faire par lui-même. Tout ce que j'ai dit ci-deſſus étant fait, & les maximes que je donne dans cet ouvrage, pour l'attaque d'un camp rétranché, étant miſes en œuvres, ainſi que l'on pourra les trouver dans l'attaque du camp rétranché de Cléomene, par Antigonus ; il ne reſte plus au Gouverneur qu'à agir. Pour le faire avec ſûreté, premierement, il doit garder le ſecret le plus inviolable, comme l'ame de ſon entrepriſe.

Il doit employer ſoit dans la délibération, ſoit dans l'action, la vivacité & la promptitude ; ces ſortes d'entrepriſes en dépendent principalement. Le premier lui eſt aiſé, vû que dans une place les eſpions n'ont point un auſſi libre accès ; & le ſecond lui eſt d'autant plus facile qu'étant plus près de l'ennemi, il ne doit point rencontrer d'obſtacles dans ſa marche.

Il doit choiſir la nuit pour attaquer, vû que l'obſcurité augmente le déſordre & l'épouvante chez l'attaqué, qui ne ſait ni ou courir, ni contre qui il a affaire.

A l'entrée de la nuit ſous prétexte de la néceſſité où il eſt d'apprendre des nouvelles de l'ennemi, ſous mille prétextes aiſés à trouver, & tous apparens dans une pareille circonſtance, il détachera deux ou trois cents hommes bien pourvûs de munitions, auquel il ordonnera de s'approcher du camp, qu'il ne veut point attaquer, avec un grand ſilence, pour tâcher en ſe diviſant en quatre petites troupes, qui ſe communiqueront par des ſentinelles doubles, de s'emparer de la communication d'un camp à l'autre, toûjours ſous prétexte d'enlever les courriers ou quelqu'autre ennemi, qui puiſſe donner des nouvelles. Il ordonnera aux Officiers & Sergens qu'il aſſemblera chez lui, de ne point s'inquiéter de ce qu'ils pourront enten-

dre ailleurs, & de ne point quitter leurs poſtes, ſans de nouveaux ordres tant que la nuit durera; & ſi l'on vient à marcher à eux, de faire le plus grand feu qu'ils pourront.

Ce détachement ainſi placé eſt uniquement deſtiné à tenir l'ennemi en échec, & l'mpêcher de ſortir de ſon camp, tant qu'il entend ſi près de lui un feu dont il ne connoît point la cauſe, & qui lui fait appréhender une véritable attaque dans cet endroit. Le Commandant de ce détachement, doit avoir ordre de faire feu dès qu'il entendra commencer l'attaque de l'autre camp.

Le détachement parti, on fera prendre les armes à tout ce qu'il y a de troupes dans la place; & tandis que l'on diſtribuera les munitions, qu'on mettra du fumier ſur les ponts pour empêcher le bruit que fait la cavalerie: le Général aſſemblera le Conſeil de guerre, non-ſeulement les Officiers Généraux, mais tous les Commandans, & Majors des corps, & leur parlera en ces termes.

Ceci n'eſt point un conſeil de guerre aſſemblé pour choiſir le parti que nous avons à prendre: il n'y en a qu'un; c'eſt celui que j'ai choiſi, & qui, ſans doute eſt du goût de tout le monde, puiſqu'il eſt le plus glorieux, & tel que de braves gens n'en doivent jamais imaginer d'autre. Ainſi je ne vous demande d'avis & de conſeil que ſur les moyens de l'exécuter. Voici mon plan, je vous prie, de m'écouter attentivement, & ſi quelqu'un imagine quelque choſe de plus avantageux, ou de plus aſſûré pour l'exécution, non-ſeulement je le prie, de m'en faire part, mais je lui donne ma parole, que je ne lui en déroberai point la gloire; au contraire, je ſerai le premier à lui en faire tout l'honneur, & à en rendre compte.

L'entrepriſe eſt auſſi belle, auſſi hardie & auſſi courageuſe que la néceſſité l'exige: il faut aller tête baiſſée, contre les obſtacles. J'ai pourvû à tout autant que je l'ai pû, & j'eſpére que ſecondé par d'auſſi braves gens, il n'eſt rien d'impoſſible; & comme il n'eſt rien qui ſoit téméraire, quand il s'agit de ſe tirer de l'état où nous ſommes, qui ne nous laiſſe que notre courage pour reſſource, c'eſt de lui ſeul que dépend notre ſalut, qui nous ſera d'autant plus glorieux que la fortune n'y aura nulle part.

Après s'être expliqué de la ſorte, & avoir ſur-tout fermé la bouche à tout conſeil timide, ou contraire au parti pris, le Général donnera à chacun ſon poſte, ſes ordres & ſa beſogne. Il défendra ſur-tout à qui que ce ſoit de quitter ſa diviſion, quoi qu'il arrive à côté de lui, & préviendra par-là ce qui arrive ſouvent, qu'un Officier Général ſoit par zele, ſoit peut-être par des motifs que l'on n'oſeroit dire, quitte ſon poſte pour aller ſe faire voir ailleurs, dans le tems que ſa préſence alloit devenir néceſſaire où il étoit.

M. le Prince Eugene, avoit donné un ordre ſemblable à la bataille de Malplaquet, qui fut obſervé juſqu'à la mort par pluſieurs qui n'y euſſent peut-être pas reſté juſques-là ſans cet ordre poſitif.

Il m'a été conté à ce ſujet un fait aſſez curieux. Un Officier Général Anglois, qui avoit reçû de Mylord Marlborough, un ordre pareil & que l'on ne pouvoit point excuſer de l'avoir tranſgreſſé par d'autre motif que par le zele, vint au galop pour avertir ce Général, que ſa diviſion

avoit beſoin d'être ſoûtenue, & qu'elle étoit mal menée. Mylord ayant reçû cet avis avec quelque eſpece d'indignation, lui fit ſentir qu'il n'avoit que faire de venir apprendre lui-même cette nouvelle, tandis qu'il devoit être ailleurs. Ce reproche lui fut ſi ſenſible, qu'il jura de s'en venger, & en effet arrivé en Angleterre, ſon principal ſoin fut de cabaler dans le Parlement, dont il étoit membre, & de ſe jetter du côté de la Cour avec tant de chaleur qu'il ne contribua pas peu à accélérer la paix avec la France: choſe que Mylord Marlborough craignoit par-deſſus tout.

C'eſt ainſi que de pures bagatelles ſouvent ſont la ſource des plus grands évenemens, ainſi qu'elles en font quelquefois échoüer des mieux concertés. Belle leçon auſſi pour apprendre qu'il ne faut jamais dans quelque rang que l'on ſoit, choquer les gens d'eſprit & de cœur, quelque petits qu'ils ſoient.

Pour dire encore un mot de notre Général, réduit à l'extrémité, je finis ce chapitre par la réflexion, qu'il en eſt bien peu d'un eſprit aſſez ferme, aſſez fixe, & aſſez courageux, pour oſer enviſager les entrepriſes qui paroiſſoient téméraires. D'où vient cela? c'eſt qu'ils n'ont pas la précaution de ne point écouter les conſeils lâches & timides, qui dans les affaires que la néceſſité ſeule doit déterminer, ne manquent point de colorer leur timidité du vain nom de prudence, & employent tout leur eſprit à dégager leurs cœurs abattus, dans la confiance que quelques fautes que faſſe le Général, elles ne tomberont dans le fond que ſur lui, & qu'ils en retireront le honteux avantage de s'être mis en ſûreté.

Pour ſe garantir d'un poiſon ſi dangereux, il faut ſe mettre ſur-tout dans la tête, qu'il n'eſt rien de téméraire lorſque la néceſſité parle, que la réuſſite doit combler d'une gloire d'autant plus pure qu'elle aura ſurmonté plus d'obſtacles, & que les honnêtes gens pour l'eſtime deſquels ſeuls l'on doit travailler, ne blâmeront jamais un Général d'avoir échoüé, lorſqu'il a pris le ſeul parti qui lui reſtoit, & qu'il a fait tout ce qui dépendoit de lui, pour en aſſûrer le ſuccès.

Tout un corps de troupes réduit à l'extrémité, eſt un corps perdu pour ſon Prince. Peut-on héſiter à ſe perdre plutôt par une infamie, qu'à riſquer de ſe tirer d'affaire par ſon courage, & choiſir de ſe rendre, tandis qu'il reſte encore le moyen de mourir avec gloire.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Matiere des deux premiers Livres qui ſervent comme de préambule à l'Hiſtoire de Polybe. Jugemens que cet Hiſtorien porte de Philinus & de Fabius.

TElle fut la premiere expédition des Romains hors de l'Italie, & les raiſons pourquoi ils la firent alors. Rien ce me ſemble n'étoit plus propre à établir la premiere époque de notre Hiſtoire. Nous avons remonté un peu haut, pour ne laiſſer aucun doute ſur ce qui a donné lieu à cet évenement. Car pour mettre les Lecteurs en état de bien juger du faîte de grandeur où l'Empire Romain eſt parvenu, il étoit bon d'examiner de ſuite, comment & en quel tems les Romains, chaſſés preſque de leur propre patrie, commencerent à avoir de plus heureux ſuccès; en quel tems encore & comment, l'Italie ſubjuguée, ils penſerent à étendre leurs conquêtes au-dehors. Qu'on ne ſoit donc pas ſurpris ſi dans la ſuite, parlant des Etats qui ont fait le plus de bruit dans le monde, j'avance dans les tems plus reculés. C'eſt pour commencer aux choſes qui font connoître pour quelles raiſons, en quel tems & par quels moyens chaque peuple eſt arrivé au point où nous le voyons. Mais il eſt tems de revenir à notre ſujet. Voici en peu de mots dequoi traiteront les deux premiers Livres, qui ſeront comme le préambule de cet Ouvrage.

Nous commencerons par la guerre que ſe firent en Sicile les Romains & la République de Carthage. Suivra la guerre d'Afrique, qui ſera elle-même ſuivie de ce que firent dans l'Eſpagne Amilcar, Aſdrubal & les Carthaginois. Ce fut alors que les Romains paſſerent dans l'Illyrie & dans ces parties de l'Europe. Enſuite viendront les combats que les Romains eurent à ſoûtenir dans l'Italie contre les Gaulois. Nous finirons le préambule & le ſecond Livre par la guerre appellée de Cléomene, laquelle ſe fit en ce tems-là chez les Grecs. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces guerres: notre deſſein n'étant pas d'en écrire l'Hiſtoire, mais ſeulement de les mettre en racourci ſous les yeux pour préparer à la lecture des faits que nous avons à raconter. Dans cet abrégé nous ferons enſorte que les derniers évenemens ſoient

liés avec ceux qui commenceront notre hiſtoire. Cette liaiſon juſtifiera la penſée que j'ai eue de rapporter en peu de mots ce qui ſe trouve chez les autres Hiſtoriens, & facilitera l'intelligence de ce que je dois dire. Nous nous étendrons un peu plus ſur la guerre des Romains & des Carthaginois en Sicile. Car on auroit peine à en trouver une qui ait été plus longue, à laquelle on ſe ſoit préparé avec plus de ſoin, où les exploits ſe ſoient ſuivis de plus près, où les combats ayent été en plus grand nombre, où il ſe ſoit paſſé de plus grandes choſes. Comme les coûtumes de ces deux Etats étoient alors fort ſimples, leurs richeſſes médiocres, & leurs forces égales, c'eſt de cette guerre plutôt que par celles qui l'ont ſuivie, que l'on peut bien juger de la conſtitution particuliere de ces deux Républiques.

Jugement que porte Polybe de Philinus & de Fabius.

Une autre raiſon encore m'a engagé à un plus long détail ſur cette guerre, c'eſt que Philinus & Fabius qui paſſent pour en avoir parlé plus ſavamment, ne nous ont pas rapporté les choſes avec autant de fidélité qu'ils doivent. Je ne crois pas qu'ils ayent voulu mentir, leurs mœurs & la ſecte qu'ils profeſſoient les met à couvert de ce ſoupçon : mais il me ſemble qu'il leur eſt arrivé ce qui arrive d'ordinaire aux amans à l'égard de leurs maîtreſſes. Le premier, ſuivant l'inclination qu'il avoit pour les Carthaginois, leur fait honneur d'une ſageſſe, d'une prudence & d'un courage qui ne ſe démentent jamais, & repréſente les Romains d'une conduite toute oppoſée. Fabius au contraire donne toutes ces vertus aux Romains & les refuſe toutes aux Carthaginois. Dans toute autre circonſtance une pareille diſpoſition n'auroit peut-être rien que d'eſtimable. Il eſt d'un honnête homme d'aimer ſes amis & ſa patrie, de haïr ceux que ſes amis haiſſent, & d'aimer ceux qu'ils aiment : mais ce caractere eſt incompatible avec le métier d'Hiſtorien. On eſt alors obligé de loüer ſes ennemis, lorſque leurs actions ſont vraiment loüables ; & de blâmer ſans ménagement ſes plus grands amis, lorſque leurs fautes le méritent. La vérité eſt à l'hiſtoire ce que les yeux ſont aux animaux.

Si l'on arrache à ceux-ci les yeux, ils deviennent inutiles, & ſi de l'hiſtoire on ôte la vérité, elle n'eſt plus bonne à rien. Soit amis, ſoit ennemis, on ne doit à l'égard des uns & des autres conſulter que la juſtice. Tel même a été blâmé pour une choſe, qu'il faut loüer pour une autre ; n'étant pas poſſible qu'une même perſonne viſe toûjours droit au but, ni vraiſſemblable qu'elle

s'en écarte tôûjours. En un mot, il faut qu'un Hiſtorien, ſans aucun égard pour les auteurs des actions, ne forme ſon jugement que ſur les actions mêmes.

Quelques exemples ſeront mieux ſentir la ſolidité de ces maximes. Philinus, entrant en matiere au commencement de ſon ſecond Livre, dit que les Carthaginois & les Syracuſains mirent le ſiége devant Meſſine, qu'à peine les Romains furent arrivés par mer dans cette ville qu'ils firent une ſortie ſur les Syracuſains; qu'en ayant été repouſſés avec perte ils rentrerent dans Meſſine; que revenus enſuite ſur les Carthaginois, il perdirent beaucoup de monde ou tué ou fait priſonnier. Il dit de Hiéron, qu'après la bataille la tête lui tourna tellement, que non-ſeulement il mit le feu à ſon camp & s'enfuit de nuit à Syracuſe, mais encore abandonna toutes les fortereſſes qui étoient dans la campagne de Meſſine. Il n'épargne pas davantage les Carthaginois: à l'entendre ils quitterent leur retranchement auſſi-tôt après le combat, ils ſe diſperſerent dans les villes voiſines, aucun n'oſa ſe montrer au dehors. Les Chefs voyant les troupes ſaiſies de frayeur, craignirent de s'expoſer à une bataille déciſive. Selon lui encore les Romains, pourſuivant les Carthaginois ne ſe contenterent pas de déſoler la campagne, ils entreprirent encore d'aſſiéger Syracuſe. Tout cela eſt à mon ſens fort mal aſſorti & ne mérite pas même d'être examiné. Ceux qui ſelon cet Hiſtorien aſſiégeoient Meſſine, & remportoient des victoires, ſont ceux-là même qui prennent la fuite, qui ſe réfugient dans les villes qui ſont aſſiégés, qui tremblent de peur; & au contraire ceux qu'il nous dépeignoit comme vaincus & aſſiégés, il nous les fait voir enſuite pourſuivant les ennemis, ſe rendant maîtres de tout le pays & aſſiégeant Syracuſe. Quel moyen d'accorder enſemble ces contrariétés? Il faut de néceſſité ou que ce qu'il avance d'abord ou que ce qu'il dit des évenemens qui ont ſuivi, ſoit faux. Or ces évenemens ſont vrais. Il eſt ſûr que les Carthaginois & les Syracuſains ont déſerté la campagne, & que les Romains auſſitôt ont mis le ſiége devant Syracuſe. Il convient lui-même qu'Echetla, ville ſituée entre les terres des Syracuſains & celles des Carthaginois, fut auſſi aſſiégée. On ne doit donc faire aucun fond ſur ce qu'il avoit aſſûré d'abord, à moins qu'on ne veuille croire que les Romains ont été en même tems & vaincus & vainqueurs. Tel eſt le caractere de cet Hiſtorien d'un bout à l'autre de ſon ouvrage, & l'on verra en ſon tems que Fabius n'eſt

pas exempt du même défaut. Mais laiſſons là enfin ces deux Ecrivains, & par la jonction des faits tâchons de donner aux Lecteurs une idée juſte de la guerre dont eſt queſtion.

CHAPITRE III.

M. Octacilius & M. Valerius Conſuls font alliance avec Hiéron. Préparatifs des Carthaginois. Siége d'Agrigente. Premier combat d'Agrigente. Second combat, & retraite d'Annibal.

DEs qu'à Rome on eut avis des ſuccès d'Appius dans la Sicile, on créa Conſuls M. Octacilius & M. Valerius, & on leur donna ordre d'y aller prendre leur place. Leur armée conſiſtoit en quatre légions, ſans compter les ſecours que l'on tiroit ordinairement des Alliés. Ces légions chez les Romains ſe levent tous les ans & ſont compoſées de quatre mille hommes d'infanterie & de trois cents chevaux. A l'arrivée des Conſuls, pluſieurs villes des Carthaginois & des Syracuſains ſe rendirent à diſcrétion. La frayeur des Siciliens jointe au nombre & à la force des légions Romaines, faiſant concevoir à Hiéron que celles-ci auroient le deſſus, il dépêcha aux Conſuls des Ambaſſadeurs pour traiter de paix & d'alliance. On n'eut garde de refuſer leurs offres, on craignoit trop que les Carthaginois tenant la mer ne fermaſſent tous les paſſages pour les vivres : crainte d'autant mieux fondée, que les premieres troupes qui avoint traverſé le détroit, avoient beaucoup ſouffert de la diſette. Une alliance avec Hiéron mettoit de ce côté-là les légions en ſûreté, on y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le Roi rendroit aux Romains ſans rançon ce qu'il avoit fait ſur eux de priſonniers, & qu'il leur payeroit cent talens d'argent. Depuis ce tems Hiéron, tranquille à l'ombre de la puiſſance des Romains, à qui dans l'occaſion il envoyoit des ſecours, régna paiſiblement à Syracuſe, gouvernant en Roi qui ne cherche & n'ambitionne que l'eſtime & l'amour de ſes ſujets. Jamais Prince ne s'eſt rendu plus recommandable, & n'a joüi plus longtems des fruits de ſa ſageſſe & de ſa prudence.

Préparatifs des Carthaginois.

On apprit à Rome avec beaucoup de joie l'alliance qui s'étoit faite avec le Roi de Syracuſe, & le peuple ſe fit un plaiſir de la ratifier.

ratifier. On ne crut pas après cela qu'il fût néceſſaire d'envoyer en Sicile toutes les troupes, deux légions ſuffiſoient : parce que Hiéron s'étant rangé du parti de Rome, le poids de cette guerre n'étoit plus à beaucoup près ſi peſant, & que par-là les armées auroient en abondance toutes ſortes de munitions. Les Carthaginois voyant qu'Hiéron leur avoit tourné le dos, & que les Romains avoient plus à cœur que jamais d'envahir la Sicile, ils penſerent de leur côté à ſe mettre en état de leur tenir tête & de ſe maintenir dans cette Iſle. Ils firent de grandes levées de ſoldats de-là la mer, dans la Ligurie, dans les Gaules, plus grandes encore dans l'Eſpagne, & les envoyerent toutes en Sicile; & comme Agrigente étoit la ville la plus forte & la plus importante de toutes celles qui leur appartenoient, ils y jetterent tous leurs vivres & toutes leurs troupes, & en firent leur place de guerre.

Siége d'Agrigente.

Les Conſuls qui avoient fait la paix avec Hiéron, étant de retour à Rome, on leur donna pour ſucceſſeurs dans cette guerre L. Poſthumius & Q. Mamilius, qui ayant pénétré d'abord où tendoient les préparatifs que les Carthaginois avoient faits à Agrigente, pour commencer la campagne par un exploit conſidérable, laiſſerent là tout le reſte, furent avec toute leur armée attaquer cette ville, & camperent à huit ſtades (*a*) de la place & renfermerent les Carthaginois dans ſes murs. C'étoit alors le tems de la moiſſon. Un jour que les ſoldats, qui prévoyoient que le ſiége ne ſe termineroit pas ſi-tôt, s'étoient débandés dans la campagne pour ramaſſer des grains, les Carthaginois les voyant ainſi diſperſés, fondirent ſur ces fourrageurs & les mirent aiſément en fuite. Enſuite ils ſe partagerent, les uns courant au camp pour piller, les autres aux corps de garde pour les égorger. Ici comme en pluſieurs autres rencontres, les Romains ne dûrent leur ſalut qu'à cette diſcipline excellente, qui ne ſe

(*a*) *Camperent à huit ſtades de la place.*] Il y a eu anciennement deux eſpeces de ſtades, l'un plus, l'autre moins long. Il paroit dans cet endroit qu'il faut s'en tenir aux ſtades Grecs, dont Polybe prétend parler; ſa longueur ordinaire étoit de 150 pas.

Aujourd'hui une armée n'oſeroit camper à une ſi petite diſtance des remparts, attendu que le canon l'en délogeroit bien vîte. Ce même eſpace trop reſſerré pour nous, paroit à quelques-uns, beaucoup trop étendu pour les anciens, dont les machines de jet ne portoient pas ſi loin : mais on ſe tromproit de le croire, la catapulte portoit à plus d'un mille d'Italie.

Il eſt vrai que Tite prit ſon quartier au ſiége de Jeruſalem, à deux ſtades de la ville (dit Joſeph) : mais la raiſon en eſt, que les Juifs étoient dépouvûs de machines de jet, ou en ignoroient l'uſage. Agrigente au contraire en étoit abondamment pourvûe. Ainſi il ne faut pas d'autre motif de l'éloignement de la circonvallation des Romains, & de leur ligne de contrevallation.

trouve chez aucun autre peuple. Accoûtumés à voir puni de mort quiconque lâche le pié dans le combat ou abandonne ſon poſte, ils ſoûtiennent le choc avec vigueur, quoique les ennemis fuſſent ſupérieurs en nombre ; il leur périt beaucoup de monde, mais il en périt bien plus du côté des Carthaginois, qui furent enfin envelopés, lorſqu'ils touchoient preſque au retranchement pour l'arracher. Une partie fut paſſée au fil de l'épée, le reſte fut pourſuivi avec perte juſques dans la ville. Ce combat rendit les Carthaginois plus reſervés dans les ſorties, & les Romains plus circonſpects dans leurs fourrages. Les premiers ne ſe préſentant plus que pour de légeres eſcarmouches, les Conſuls partagerent leur armée en deux corps ; l'un fut poſté devant le Temple d'Eſculape, l'autre campa du côté de la ville qui regarde Héraclée, & on fortifia l'intervalle qui étoit des deux côtés entre la ville & les légions. On tira du côté de la ville une ligne pour ſe défendre contre les ſorties, & une du côté de la campagne pour arrêter les irruptions du dehors, & couper le paſſage à tous les ſecours que l'on pourroit tenter. Des gardes avancées étoient diſtribuées ſur tout le terrein qui reſtoit entre les lignes & le camp, & d'eſpace en eſpace, on avoit pratiqué des fortifications aux endroits qui y étoient propres. Les Alliés amaſſoient les vivres & les autres munitions, & les apportoient à Erbeſſe, ville peu éloignée du camp, d'où les Romains les faiſoient venir, de ſorte qu'ils ne manquoient de rien.

Premier combat d'Agrigente.

Les choſes demeurerent en même état pendant cinq mois ou environ. Rien de déciſif de part ni d'autre, tout ſe paſſoit en eſcarmouches. Cependant les Carthaginois ſouffroient beaucoup de la famine, à cauſe du grand monde qui s'étoit retiré dans Agrigente, car il y avoit au moins cinquante mille hommes. Annibal, qui les commandoit, ne ſachant plus où donner de la tête, envoyoit coup ſur coup à Carthage, pour avertir de l'extrémité où la ville étoit réduite & demander du ſecours. On chargea ſur les Vaiſſeaux de nouvelles troupes & des éléphans, que l'on fit conduire en Sicile, & qui devoient aller joindre Hannon, autre Commandant des Carthaginois. Celui-ci aſſembla toutes ſes forces dans Héraclée, fit dans Erbeſſe des pratiques qui lui en ouvrirent les portes, & priva par-là les légions des vivres & des autres ſecours qui leur venoient de cette ville. Alors les Romains, aſſiégeans tout enſemble & aſſiégés, ſe trouverent dans une ſi grande diſette de vivres &

d'autres munitions, qu'ils mirent ſouvent en délibération s'ils ne leveroient pas le ſiége; & cela ſeroit arrivé, ſans le zele & l'induſtrie du Roi de Syracuſe, qui fit paſſer dans leur camp un peu de tout ce qui leur étoit néceſſaire. Hannon voyant d'un côté les légions Romaines affoiblies par la peſte & par la famine, & de l'autre ſes troupes en état de combattre, après avoir donné ordre à la cavalerie Numide de prendre les devans, de s'approcher du camp des ennemis, d'eſcarmoucher pour attirer leur cavalerie à un combat, & enſuite de reculer juſqu'à ce qu'il fût arrivé; Hannon, dis-je, part d'Héraclée avec ſes éléphans, qui étoient au nombre de cinquante, & tout le reſte de ſon armée. Les Numides, ſelon l'ordre qu'ils avoient reçû, en étant venus aux mains avec une des légions, la cavalerie Romaine ne manqua pas d'accourir ſur eux. Ceux-ci ſe battent en retraite, comme il leur avoit été ordonné, en attendant que les autres troupes les euſſent joints. Alors ils font volteface, environnent les ennemis, en jettent un grand nombre par terre, & pourſuivent le reſte juſques dans leur camp. Après cet exploit Hannon s'empara d'une colline appellée Torus qui dominoit ſur l'armée Romaine, & qui en étoit éloignée de dix ſtades & s'y logea.

Second combat & retraite d'Annibal.

Pendant deux mois il ne ſe fit chaque jour que de légeres attaques qui ne décidoient rien. Cependant Annibal élévoit des fanaux & envoyoit ſouvent à Hannon pour lui faire connoître l'extrême diſette où il ſe trouvoit, & le nombre des ſoldats que la famine contraignoit de déſerter. Sur cela Hannon prend le parti de haſarder une bataille. Les Romains pour les raiſons que nous avons dites n'y étoient pas moins diſpoſés. Les armées de part & d'autre s'avancent entre les deux camps, & le combat ſe donne. Il fut long, mais enfin les troupes à la ſolde des Carthaginois, qui ſe battoient à la premiere ligne, furent miſes en fuite, & tombant ſur les éléphans & ſur les rangs qui étoient derriere elles, jetterent le trouble & la confuſion dans toute l'armée des Carthaginois. Elle plia de toute part. Il en reſta une grande partie ſur le champ de bataille, quelques-uns ſe ſauverent à Héraclée, la plûpart des éléphans & tout le bagage demeurerent aux Romains. La nuit venue, on étoit ſi content d'avoir vaincu & en même tems ſi fatigué, que l'on ne penſa preſque point à ſe tenir ſur ſes gardes. Annibal ne voyant plus de reſſource, profita de

cette négligence pour faire un dernier effort. Au milieu de la nuit il ſortit d'Agrigente avec les troupes étrangeres, combla les lignes de groſſes nates & reconduiſit ſon armée à la ville, ſans que les Romains s'apperçuſſent de rien. A la pointe du jour ceux-ci ouvrant enfin les yeux, ne donnerent d'abord que légerement ſur l'arriere-garde d'Annibal : mais peu après ils fondent tous aux portes ; n'y trouvant rien qui les arrête, ils ſe jettent dans la ville, la mettent au pillage, font quantité de priſonniers & un riche butin.

OBSERVATIONS

Sur le blocus d'Agrigente, & ſur la bataille qui fut donnée entre les armées Romaine & Carthaginoiſe.

§. I.

Fautes à la guerre le plus ſouvent dangereuſes, quelquefois ſalutaires. Exemple tiré de la conduite des Romains & des Carthaginois, dans le ſiége d'Agrigente.

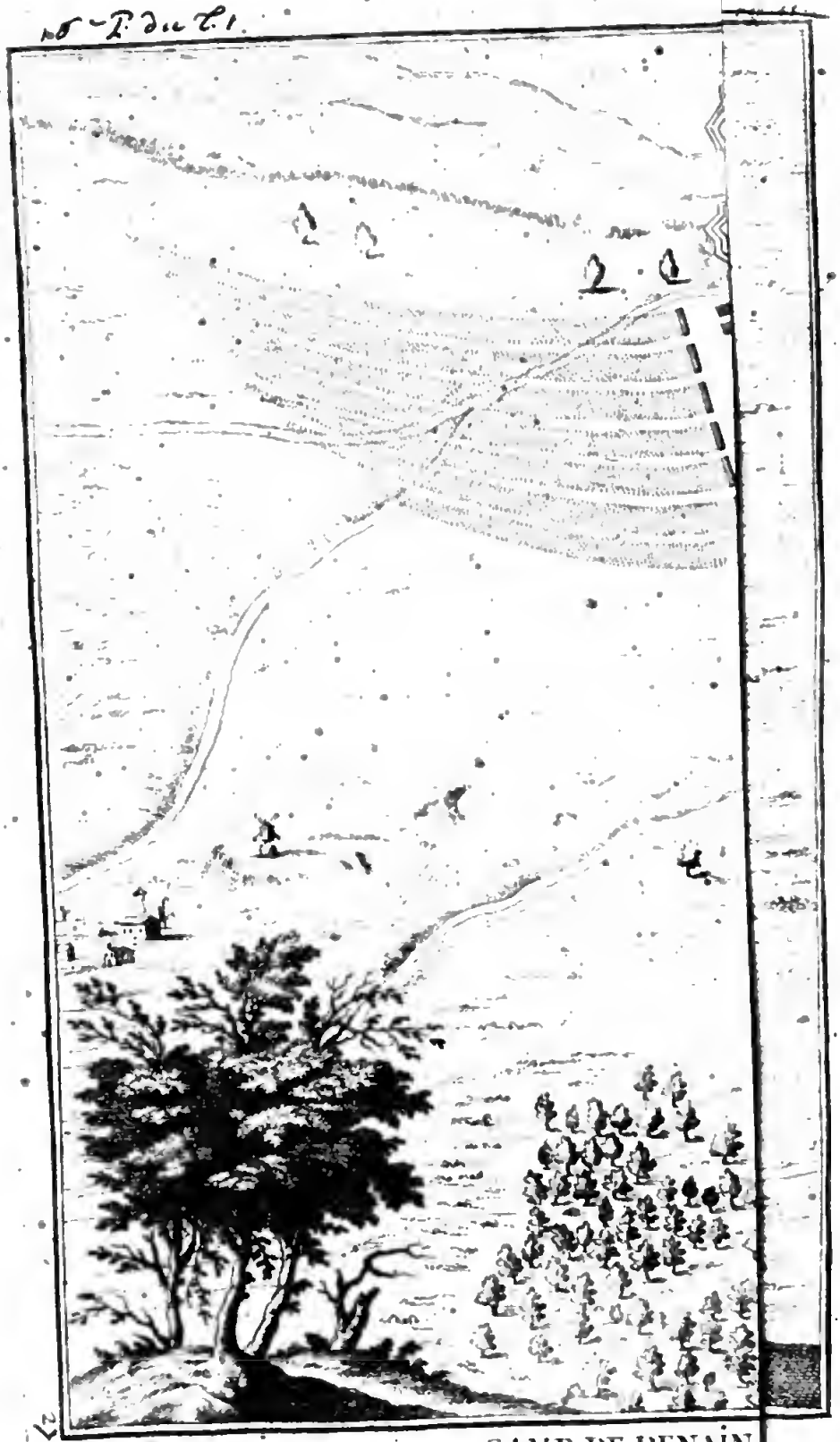
IL n'eſt point de petites fautes à la guerre, & il eſt rare que les grandes cataſtrophes n'en tirent leur origine, les plus petites en entraînant de plus grandes, ſur-tout ſi l'on n'a la préſence d'eſprit & la capacité néceſſaire pour parer aux premiers progrès.

Si elles ſont la ſource de plus grandes cataſtrophes, on peut auſſi les regarder d'un autre côté, comme la cauſe des plus grands évenemens & comme l'occaſion de la découverte des talens des plus grands Généraux, qui ont ſouvent tiré leurs reſſources de ces fautes mêmes. Souvent la perte eût été infaillible ſi les fautes n'euſſent fait appercevoir le danger de plus près. Ce n'eſt point les hommes ordinaires qui profitent de leurs fautes & en tirent avantage ; cela eſt réſervé aux grands hommes, aux hommes fermes, aux grands cœurs & aux bons eſprits. Les autres ſont abattus par les premiers revers ; & leur découragement, empire & précipite leur perte.

L'exemple dont il s'agit vérifie pleinement ce que j'avance, les Romains aſſiégeant Agrigente, mettent leurs magaſins dans Erbeſſe. Ils n'ont que cette reſſource, ils la gardent mal ou bien. Ils avoient mal choiſi le poſte de leur dépôt, il leur eſt enlevé ; leur perte dès ce moment paroît inévitable.

Hannon après avoir exécuté habilement ce projet, raiſonne en habile homme : il ne veut plus riſquer une action contre un ennemi que la famine va infailliblement lui ſoûmettre. Rien de mieux concerté,

Digitized by Google



CAMP DE DENAIN.

il enchaîne pour ainſi dire la victoire, tant elle étoit certaine : mais l'évenement ſe joüe des meſures les plus aſſûrées. D'un côté on voit une faute capitale, de l'autre un habileté ſolide & demontrée. Cependant ce ſont les abbois auxquels la ville eſt réduite, qui détruiſent un projet auſſi bon ; & les Romains ſe tirent d'un pas ſi mauvais, parce qu'il a paru plus dangereux pour eux. Hannon, n'attaque pas en arrivant une circonvallation toûjours aiſée à emporter dans les commencemens, il n'a garde de mettre au haſard la levée d'un ſiége, dont il ſe croit aſſûré. Il eſt obligé cependant à en venir à un combat : la fortune rentre dans tous ſes droits. Il eſt battu & les Romains ſortent avec gloire d'un précipice où ils s'étoient honteuſement jettés. Quelle eſt après leur faute la ſource de leur bonheur ? leur courage, leur patience, la capacité de Poſthumius, qui connoît l'état de la ville, qui prévoit que certainement elle eſt plus preſſée que lui quoiqu'il ſoit à l'extrémité : d'un autre côté la grandeur de l'évenement, la honte d'échoüer dans le commencement d'une guerre, qui décide ſouvent de toute la ſuite, le préſerve du trouble qu'inſpire un danger ſi preſſant ; & conſervant tout ſon jugement, il prend un parti qui ne paroît peut-être ſûr qu'à lui ſeul, parce que les autres n'oſent l'enviſager. C'eſt-là ce qui caracteriſe les grands hommes, & ce qui eſt la pierre de touche des Généraux.

Hannon eſt grand, il eût perdu les Romains s'il eût cru qu'ils pouvoient lui échapper : la ſûreté de ſon projet & l'évenement qu'il prévoit lui ferment les yeux ſur tout le reſte ; il ne ſonge qu'à s'aſſûrer de ſa proie, & perd de vûe la ſituation d'Agrigente, il ſe met à la place de ſon ennemi, il n'imagine point de reſſource, il eſt perſuadé dès-lors qu'il n'en a point : voilà en quoi il eſt moins grand. Dans cette occaſion une faute a produit & comme attiré à elle la victoire, & une conduite prudente & ſage a cauſé la défaite de celui qui l'a tenue.

§. II.

Parallelle de l'affaire d'Agrigente, & de celle de Denain. Imprudence des Alliés. Belle manœuvre du Maréchal de Villars.

L'Affaire de Denain nous offre un évenement dont bien des circonſtances ſont ſemblables à celles d'Agrigente. L'extrémité où ſe trouvoit la France, par la priſe de Landrecy, ſembloit préparée par les deſtins pour montrer que la vertu courageuſe & conſtante dans les approches des maux les plus accablans, tire de ſes bleſſûres même une nouvelle vigueur, qui lui fait ſurmonter les plus grands obſtacles.

C'eſt ce qui a principalement couronné le Maréchal de Villars, ſa conduite dans cette occaſion eſt une ſource inépuiſable d'inſtruction pour les gens de guerre, & un ſujet d'admiration qui ne tarit point ; voyons-en les principales circonſtances.

Les Alliés, ouvrirent la campagne avec l'appareil convenable & conforme au projet qu'ils avoient de pénétrer juſqu'au cœur du Royaume. Ils avoient raiſon de faire de grands

préparatifs puiſque le chemin d'une capitale comme Paris, n'eſt jamais aiſé quelqu'aplani qu'il paroiſſe. Après la priſe du Queſnoy ils aſſiégent Landrecy qui ſembloit la derniere reſſource de la France, & qui eſt regardée par pluſieurs comme une Bicoque. Plus l'entrepriſe paroiſſoit aſſûrée pour eux, plus elle demandoit de précautions contre la hardieſſe, même contre la témérité, reſſource ordinaire du déſeſpoir auquel ils nous voyoient réduits.

Ils avoient établi leurs magaſins à Marchienne à neuf lieues de leur ſiége, ainſi que les Romains à Erbeſſe, & avoient encore encheri ſur l'imprudence de ceux-ci qui manquerent à périr pour les avoir éloignés de cinq lieues de leur camp.

Dans la néceſſité où ſe trouvoit le Maréchal de Villars, de ne plus s'attacher aux regles exactes de l'extrême prudence; & de ſauver la France par un coup même téméraire, s'il l'eût fallu; cette faute dans la diſpoſition de l'ennemi lui en préſente un, dont le ſuccès eſt preſqu'aſſûré. Ce projet d'abord conçû & enfanté par un homme d'un eſprit ferme, pénétrant, & qui connoiſſoit parfaitement le pays, eſt propoſé à la Cour, & tout de ſuite accepté par le Maréchal, qui ſe voit par ſa réuſſite maître des magaſins de ſon ennemi.

Quoi que l'entrepriſe fût délicate, ſon grand cœur lui en fit enviſager les obſtacles avec la confiance qu'inſpire la néceſſité aux ames au-deſſus du commun.

L'ennemi pour communiquer avec ſes magaſins avoit conſtruit une double ligne (2) de Marchienne, à Denain (3) & de-là vers leur armée; ils batiſerent cette communication (4) du nom de grand chemin de Paris. Cette ligne fut fortifiée avec aſſez de négligence, ainſi que le poſte de Denain, qui fut retranché par un ouvrage qui embraſſoit plus de terrein qu'il n'en eût fallu pour une armée de vingt mille hommes; on jette dans ce poſte important un corps de dix-huit à vingt bataillons, quelques eſcadrons, & un médiocre Général. Le Maréchal de Villars, inſtruit de tant de négligences & de la ſécurité où vivoient les ennemis, tâche de l'entretenir encore; & avec tout le ſecret, l'adreſſe & la diligence poſſible, en même tems qu'il leur donne de la jalouſie par ſa droite, il fait un mouvement par ſa gauche, qu'il dérobe entierement à ſon ennemi, paſſe l'Eſcaut ſur un pont, & enveloppe Denain, après avoir forcé la double ligne dans la plaine.

Le Maréchal de Monteſquiou qui commandoit dans cette partie, après quelqu'incertitude de ce qu'il feroit, vû que ſes forces n'étoient pas encore arrivées, appercevant du mouvement dans leur camp, dont il voyoit pour lors la foibleſſe, ne perd point de tems, l'attaque entre les deux lignes (5) & le force à la tête de l'infanterie, ſans preſque y perdre perſonne. Il pouſſe tout ce qu'il trouve juſqu'à l'Eſcaut, les fuyards ayant ſurchargé le pont il rompt, & tout ce qui reſte en deçà eſt culbuté, noyé ou pris. Ainſi s'évanoüirent avec le grand chemin de Paris les vaſtes projets des Alliés. Le Prince Eugene qui accourut à ce poſte n'y fut plus à tems, & verifia, mais trop tard, combien il eût été plus prudent à eux, de ſuivre l'avis qu'il avoit ouvert en plaçant leurs magaſins au Queſnoy, quoiqu'il ne parût pas aſſez de mépris de nos forces dans cette précaution. Tel fut l'évene-

ment ; voyons maintenant quel fut l'ordre de bataille pour l'attaque du retranchement, afin d'y chercher notre inſtruction. Le Maréchal de Monteſquiou rangea quarante bataillons non ſur pluſieurs lignes ſelon la méthode ordinaire, lorſqu'on combat ſur un grand front, mais en colonne, ſi l'on peut donner ce nom à des bataillons ſur quatre de hauteur à la queue les uns des autres avec un intervalle de l'un à l'autre. J'ai fait voir le foible de cet ordre dans le Traité de la Colonne, & l'on ſent aſſez celui de pluſieurs lignes ſur un front égal puiſqu'il retablit l'égalité avec l'ennemi & que ce doit être alors le plus ou moins de courage, ou la fortune qui décide. Mais ſi au lieu de ces deux ordres-là, on eût pris celui que je propoſe dans le plan ci-joint, & qu'on eût formé des quarante bataillons, vingt colonnes de deux bataillons chacune, comme on les voit en (6) & les grenadiers à la queue & vis-à-vis l'intervalle d'une colonne à l'autre, comme en (7) la cavalerie (8) derriere les colonnes pour les ſoûtenir & entrer dans les retranchemens après elle par les premieres ouvertures que lui auroient fait les colonnes, n'eſt-il pas ſenſible que quand même le retranchement eût été plus fort & mieux garni, du moins quelqu'une des colonnes eût pénétré, ſur tout par le moyen des grenadiers placés dans les intervalles, afin d'empêcher que les troupes ennemies qui ſont dans l'endroit de l'intervalle des colonnes, ne quittent leurs poſtes pour s'oppoſer à ces colonnes, & cela par la crainte que les grenadiers ne profitent du vuide. Une ſeule de ces colonnes ayant percé, cela ſuffit pour aſſûrer la victoire ; & toute la bonne conduite, la valeur & l'habileté que l'on voudra ſuppoſer dans l'ennemi ainſi attaqué, ne le ſauroit garantir de ſa prompte défaite. L'ordre ſerré & condenſé uni & ſur plus de profondeur que de front eſt ſur-tout néceſſaire dans l'attaque des poſtes, des retranchemens, & les inſultes de camp, où il ſeroit tout à fait abſurde de s'amuſer à tirailler ; ainſi que dans tous les coups de main, où tout conſiſte dans la diligence, la vivacité & l'impétuoſité des aſſiégeans.

Dans l'action dont il s'agit, il étoit d'autant plus néçeſſaire d'aſſûrer la réuſſite par une diſpoſition pareille, que ſi Mylord d'Albemarle eût été plus habile & qu'il eût diſputé tant ſoit peu plus longtems ſon terrein, le Prince Eugene qui accourut à ſon ſecours avec une diligence incroyable, eût rétabli l'affaire, ou du moins étant arrivé à tems, je ne ſai ce qui en ſeroit arrivé.

Juſqu'ici nous pouvons comparer Denain, à Erbeſſe ; & le rapport de ces deux entrepriſes eſt ſenſible. Ce ſont deux armées aſſiégeantes à qui l'on coupe les vivres, mais dès ce moment leur conduite devient oppoſée, les Romains ne ſe rebutent point, ils tirent leur ſalut de leur néceſſité même ; & les Alliés au contraire perdent la tête & par conſéquent le courage, & après avoir négligé juſqu'aux plus ſimples précautions pour leur ſûreté, ils ne font rien de tout ce que l'on devoit attendre de leurs Généraux, & de ce qu'ils étoient en pouvoir de faire ; ce qui fait préſumer que le Prince Eugene ne fut pas le maître dans une conjoncture ſi propre à faire paroître ſon habileté.

Avant d'entrer dans le détail de ce qu'ils devoient faire après l'évenement, je ſuis bien aiſe de faire

remarquer que ſi le Comte d'Albemarle eût eu plus d'habileté, de préſence d'eſprit & d'expérience, on ne lui eût pas dérobé le paſſage de l'Eſcaut, ſur lequel il devoit ſurtout ſe précautionner. Il avoit quoi qu'il en diſe des forces ſuffiſantes pour l'empêcher, & donné du moins le tems aux corps les plus voiſins de marcher à ſon ſecours; & cela d'autant plus aiſément que la garniſon de Valenciennes fit un contre-tems, & que l'armée ne fit pas aſſez de diligence par la faute des attelages des pontons, qu'il fallut attendre trois heures au bord de l'Eſcaut; belle leçon pour ceux qui ſe trouveront jamais dans le cas de dépendre du paſſage d'une riviere; il faut dans ces ſortes d'occaſions non-ſeulement doubler les attelages des pontons, mais encore les faire marcher à la tête de tout.

Le Connétable... manqua le ſecours de Saint Quentin, qu'aſſiégeoient les Eſpagnols, lequel il comptoit ſecourir par dix ou douze batteaux qu'il portoit avec lui, & qu'il prétendoit jetter ſur la riviere. Les ayant mis à la queue de ſes troupes, il perdit tant de tems à les attendre, que les Eſpagnols, non-ſeulement parerent le coup, mais encore l'ayant attaqué dans ſa retraite, le défirent totalement.

Si durant les trois heures qu'il fallut attendre ſur l'Eſcaut, le Comte d'Albemarle fût ſorti à la tête de ſa cavalerie, & qu'il s'y fût porté ſuivi d'une partie de ſon infanterie, que devenoit un ſi beau projet? auroit-on défilé ſur les ponts devant lui? joint à ce que l'on eut à peine paſſé que l'on ſe trouva dans un marais qu'on eut beaucoup de peine à traverſer pour ſe former dans la plaine. Mais le Maréchal de Villars étoit heureux, & ſon étoile voulut que cette faute ne lui fît aucun obſtacle, au contraire du Connétable, dont la pareille cauſa la ruine.

Pour revenir à ce qui reſtoit à faire aux Alliés, après leur diſgrace: pluſieurs ont prétendu qu'ils devoient lever le ſiége comme ils firent, & marcher droit à Arras: mais ſelon moi, ce parti ne valoit rien, comme il me ſeroit aiſé de le démontrer.

J'ai appris d'un de leurs Généraux de grande réputation qu'il y avoit dans leur camp tout au moins pour dix ou douze jours de ſubſiſtance, cela devoit ſuffire pour achever leur ſiége, qu'il falloit de ce moment preſſer ſans menagement d'hommes ni d'artillerie. On ſait par ce que l'on prit depuis au Queſnoy combien ils abondoient en munitions de guerre; ainſi ils étoient en état de continuer.

Du moins quant aux munitions Mons & Bruxelles leurs euſſent aſſez fourni de vivres durant ce tems, pour attendre de plus grands ſecours des places de l'Eſcaut; & en plaçant leur armée d'obſervation ſur cette riviere pour ſe rapprocher de leurs vivres par leur droite, le Maréchal de Villars, n'eût oſé tenter de la paſſer pour les combattre; outre que la ſituation du pays ne le permettoit pas, tant il eſt coupé de ravins, de hauteur, de ruiſſeaux, & parſemé de chicannes, d'où il réſulte qu'il eſt fort dangereux de s'y engager. La cavalerie y étant inutile qui empêchoit les Alliés de détacher la plus grande partie de la leur, tous leurs houſſards & leurs grenadiers, & de les faire pénétrer en France, tandis que toutes nos forces étoient dans l'armée du Maréchal? Combien de courriers n'ont-ils pas

reçû

reçû pour tout abandonner & venir courir au plus preſſé, c'étoit la ſuite néceſſaire de la hardieſſe de leur démarche. Il falloit que le Maréchal abandonnât tous les fruits de ſa belle action; je l'avois même mandé à la Cour. L'évenement ſembla me démentir: mais l'évenement ne prouve pas que jaye mal raiſonné, il prouve ſeulement que les Généraux Alliés ont mal raiſonné eux-mêmes dans le parti qu'ils prirent; & les Romains très-bien dans celui qu'ils embraſſerent après la ſurpriſe d'Erbeſſe, avec des reſſources infiniment moindres que celles des Alliés auprès de Denain.

§. III.

Problème militaire. Après l'affaire de Denain, les François pouſſerent-ils leurs avantages auſſi loin qu'ils pouvoient aller?

SAns vouloir entreprendre de décider ſi l'on pouvoit ajoûter quelque choſe aux ſuites ſi avantageuſes, ſi brillantes & ſi profondes, qu'eut l'affaire de Denain, j'eſpere que l'on ne trouvera pas mauvais que j'en expoſe ici quelques-unes qui ont été négligées & qui m'ont dès-lors parû très-poſſibles.

Si ce fut la faute du Maréchal de Villars, rien n'eſt plus utile pour l'inſtruction que les fautes des grands hommes. Quelques grands qu'ils ſoient ils ne ſont point infaillibles, & ce n'eſt point attenter à leur gloire que de les placer au-deſſous de la Divinité; celle que s'eſt acquis ce grand homme eſt trop éclatante pour que rien puiſſe la ternir.

Les malheurs dont il venoit de tirer la France étoient un témoignage trop récent de l'inconſtance de la fortune pour oſer compter ſi fort ſur ſa durée, & il n'arrive que trop d'éprouver les revers, dans le tems de la plus grande proſpérité. Si les victoires les plus éclatantes enhardiſſent, elles ne doivent point aveugler; & la circonſpection, qu'elles ne doivent pas étouffer, empêche d'oſer tout ce que l'on croit pouvoir.

L'Antagoniſte qu'avoit ce Général ne lui cédoit ni en habileté, ni en intelligence: ainſi ce n'étoit pas une faute que d'avoir agi plûtôt en conſequence de ce qu'il devoit faire, que de ce qu'il fit.

Mais pour laiſſer le Lecteur éclairé en état de decider, voici un court expoſé de la ſituation de l'ennemi & de ſes places, après l'affaire de Denain. Il ſe trouvoit environné de rivieres impratiquables, & réduit à ne ſavoir où ſe tourner par la perte de ſes magaſins. C'étoit partant delà qu'il ſembloit d'autant plus aiſé d'entreprendre à la fois ſur toutes ſes conquêtes, où il ſembloit qu'il n'y avoit qu'à ſe préſenter. Qui peut tenter pluſieurs choſes à la fois, doit n'en négliger aucunes, courir à toutes, & mettre en œuvre l'eſcalade, le petard & tout ce que nous pouvons & devons imaginer, lorſque la fortune nous rit.

Il y avoit ſi peu de monde à Doüay, qu'il ſembloit infaillible de l'emporter d'inſulte & par eſcalade, bloquant la place dès le jour même pour empêcher que rien n'y entrât, attaquant le lendemain toutes les

portes à la fois & faiſant une infinité de vraies ou de fauſſes attaques. Il eſt impoſſible que quelqu'une n'eût réuſſi, n'y ayant pas même dans la place dequoi garder les portes.

Je puis citer en faveur de ce projet ce qui arriva à Modene, en 1707, dont je fus témoin. Il n'y avoit que deux bataillons, l'un dans la ville, l'autre dans la citadelle: le Général Walis nous accabla de tant de différentes attaques, que nous ayant réduits à rien il nous emporta en deux endroits; toutes les portes furent petardées en même tems; il s'en faut bien que Modene ne ſoit d'une auſſi grande garde que Doüay.

Si Doüay n'étoit pas inſultable, d'autres places l'étoient, il n'y avoit dans Lille que deux bataillons qu'on jetta dans la citadelle ſur la nouvelle de notre victoire; il n'y avoit donc qu'à y courir. Tournay fut preciſément dans le même cas: les bourgeois nous y deſiroient, les foſſés étoient ſecs pour la plûpart. Il n'y avoit qu'un ſeul bataillon à Bethune, & un foſſé ſec du côté de la porte d'Arras; autant à Aire, & pas plus de cent hommes à Saint Venant.

Si on objecte que vingt mille hommes euſſent à peine ſuffi pour cette entrepriſe, & que ce détachement eût trop affoibli l'armée: pour répondre à cette objection, il ne faut que connoître la poſition où étoit l'armée au camp d'Anchin, & tout l'avantage du poſte, pour être aſſûré que l'on pouvoit s'y affoiblir ſans danger pour des raiſons auſſi importantes, même en détacher juſqu'à trente mille hommes ſans crainte. Peut-être manquoit-on de petards: mais on n'en doit jamais manquer dans les places frontieres, non plus que d'échelles, que l'on trouve par-tout: Qu'on ne diſe point que je raiſonne d'après l'évenement: je pourrois prouver par des Lettres des Généraux, que j'avois prevû d'un peu loin tous les avantages que l'on pouvoit tirer de l'entrepriſe de Denain, ainſi que par les Lettres que le Maréchal & ſon frere me firent l'honneur de m'écrire ſur ma propoſition, leſquelles me firent connoître ce que j'ai dit tout à l'heure, que l'on raiſonnoit plus ſur ce que l'ennemi pouvoit, que ſur ce qu'il fit. Il eſt encore vrai de dire que la raiſon a diverſes faces, & qu'il n'eſt pas donné à tous ceux qui ne ſont pas dans le ſecret, de les connoître toutes.

Je ne veux pas quitter ce ſujet ſi neuf & ſi intéreſſant ſans faire obſerver après le paſſage de l'Eſcaut un moyen peu connu, d'infaillibilité pour le projet de Denain. Supoſé que ce poſte ſe fût trouvé trop bien retranché & gardé pour n'oſer l'attaquer, il ſuffiſoit pour déconcerter l'ennemi, après avoir paſſé l'Eſcaut, de le bloquer de ce côté par une ligne du haut au bas Eſcaut, devant laquelle il n'auroit jamais oſé déboucher, cette ligne étant appuyée par la droite à l'inondation de Bouchain, & par la gauche à celle de Valenciennes. L'armée campée étoit maîtreſſe de tous les magaſins des Alliés, & les eût réduits à mourir de faim ou à quitter leur ſiége, par la faute qu'ils avoient faite de ne pas placer leurs magaſins au Queſnoy laquelle le Prince Eugene avoit ſi fort condamnée, mais qu'il ne put pas rectifier.

§. IV.

Embarras réciproques des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Importance de bien munir les places. Conduite que l'on doit tenir quand les munitions manquent. Faute commiſe au ſiége de Tournay.

IL eſt aujourd'hui tant d'exemples qu'un ennemi s'eſt laiſſé enfermer dans une place, & s'eſt laiſſé bloquer par des forces très-inférieures aux ſiennes, que l'on ne doit plus en être ſurpris; il ſe trouve ſi ſouvent des gens dépourvûs de jugement, de hardieſſe & du moindre courage, qu'il n'eſt pas étonnant qu'ils manquent à mettre en œuvre tout ce que l'art & les forces, les mettent en état d'entreprendre pour ſe tirer de-là. C'eſt cependant une entrepriſe toûjours courageuſe pour celui qui aſſiége un ennemi pareil: mais elle l'eſt bien davantage lorſque l'aſſiégeant doit craindre pour lui-même de ſe voir aſſiéger ou bloquer à ſon tour.

C'eſt ce qui arriva aux Romains devant Agrigente, & ce qui arriva en 1640, au Comte d'Harcourt, qui pour avoir négligé de pourvoir ſon camp, ſe vit à la veille de mourir de faim.

Le Prince Thomas s'étant rendu maître de la ville de Turin, voulut aſſiéger la citadelle: M. d'Harcourt vint au ſecours & aſſiégea le Prince Thomas. Les Eſpagnols commandés par Leganez, accourent au ſecours du Prince Thomas, & réduiſent M. d'Harcourt à la même diſette que celle qu'il faiſoit endurer au Prince Thomas: mais comme il la ſupporta avec une conſtance qui n'a guere d'exemple depuis les Romains, il eut le même bonheur, la ville fut obligée de capituler & Leganez ſe retira, à la vérité ſans avoir fait montre de bonne conduite, & encore moins de valeur.

Dans ces deux exemples l'on apperçoit des fautes bien remarquables d'imprudence, & les mêmes que celles des Romains & des Carthaginois. Ces premiers établiſſent avec la plus grande ſécurité leurs magaſins à Erbeſſe, à cinq lieues de leur camp, & le Général d'Harcourt un des plus grands hommes de ſon ſiecle, tire ſes vivres de Suze; malgré cet éloignement, il néglige ainſi que ces anciens, d'en pourvoir ſon camp, quoiqu'il en eût eu le temps; Leganez arrive, qui comme un autre Hannon lui enleve ſon Erbeſſe, & le réduit à l'extrémité. Mais Harcourt ayant imité les Romains dans leur imprudence, les imite auſſi dans ſa conſtance: il endure la faim ſans ſe rebuter, & fait oublier, & pour ainſi dire, pardonner ſa faute par l'heureux ſuccès que ſon courage lui procure; bien different en cela des Alliés devant Landrecy, dont la conduite eſt reſtée dans toute ſon évidence de honte & de foibleſſe.

Avant que d'examiner celle d'Hannon, il eſt bon de dire un mot de la faute des Carthaginois qui avoient ſi mal pourvû de vivres Agrigente, ce ne ſera pas la ſeule dans ce genre. Le Senat fut toûjours épouvanté d'un effort de finance,

quelque néceſſaire qu'il fût, & n'en fit jamais que lorſqu'il n'étoit plus temps, & que le remede devenoit inutile par la perte des affaires.

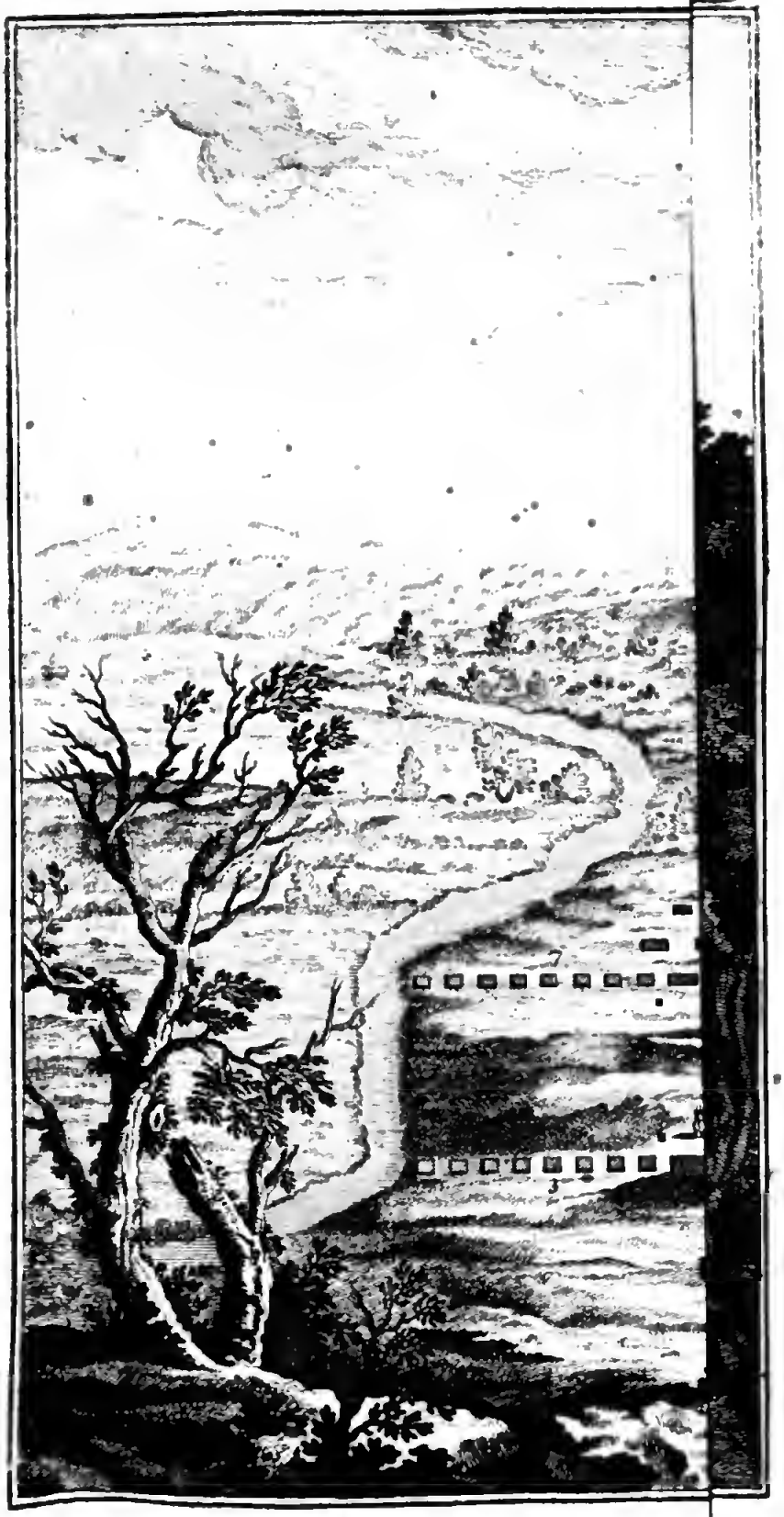
La plûpart des places ne ſe perdent ordinairement que par le défaut de ſubſiſtance, par l'ignorance, où le défaut d'attention à une maxime ſi connue, ſi approuvée & ſi bonne, qu'il ne ſuffit pas de pourvoir une place des vivres néceſſaires pour le temps de ſa défenſe ; mais qu'il faut encore qu'elle s'en voye pour un long temps ; un grand Miniſtre dit pour un an au moins, parce que ce terme donne le temps de les ſecourir commodément. En effet qu'arrive-t-il à une ville grande & peuplée d'habitans ou d'une garniſon nombreuſe qui n'a des vivres que juſtement pour le temps qu'elle peut tenir contre une attaque réguliere & bonne? Deux choſes : ou que l'ennemi qui ne manque gueres d'en être inſtruit, tourne ce ſiége en blocus, & s'en rend maître par là ſans coup ferir ; ou que le Gouverneur eſt obligé de capituler auſſi promptement contre une attaque molle & mal conduite, qui traîne en longueur, qu'il auroit fait contre une bonne, ſavante & vigoureuſe. D'ailleurs combien n'a-t-on pas vû de Gouverneurs pouſſer l'opiniâtreté de leurs belles défenſes au déla des limites imaginées même par les Généraux & les Miniſtres!

Quel dommage, ſi d'auſſi braves gens faute de vivres euſſent été obligés de ſuivre les regles ordinaires, & malheureuſement trop communes!

Agrigente n'ayant pas été ſuffiſamment pourvûe, ne put être ſecourue à tems, ou du moins ne put profiter du ſecours qu'Hannon croyoit infaillible, & qui l'eût été en effet ſi cette ville eût pû tenir quelques jours de plus. Examinant en cela la conduite d'Annibal qui en étoit Gouverneur, je trouve qu'il ne fit point ce qu'on doit en pareille occaſion. Un Gouverneur que la faim preſſe avec une garniſon nombreuſe doit faire de grandes ſorties ; c'eſt-là le cas de prodiguer ſa garniſon, & de perdre des hommes pour gagner des jours, on ne les prodigue point en vain, & outre les pertes que l'on cauſe par là à ſon ennemi, on remplit par des ſorties nombreuſes & ſouvent réitérées, le ſeul objet que l'on doive avoir ; le nombre d'hommes mis dans une place pour la défendre, ne doit-il pas être ſacrifié à cet uſage? qu'ils périſſent ſur une brêche par des aſſauts réitérés, ou en dehors par des ſorties néceſſaires, leur vie n'eſt pas moins conſacrée au ſalut de la place, avec la différence que les pertes dans un aſſaut ſont des dommages très-conſidérables pour une garniſon, & que dans des ſorties qui ont un auſſi bon motif, plus les pertes ſont grandes, plus l'on recule la reddition de la place, c'eſt gagner alors que de perdre du monde. Annibal avoit fait une premiere ſortie ſi heureuſe qu'elle eût peut-être décidé, s'il l'eût faite plus nombreuſe : & s'il eût pouſſé plus loin, que ne devoit-il pas attendre du ſuccès de celles qui devoient ſuivre!

Les Romains ſur-tout depuis l'arrivée d'Hannon, euſſent été très-embarraſſés d'en ſoûtenir de plus fortes, Annibal par là eût gagné un mois. Il paroît ſuivant Polybe, qu'il n'en falloit pas davantage pour le ſauver, vû l'extrémité qu'éprouvoient les Romains. Quand même ils euſſent pouſſé juſqu'à ce terme, Annibal ſe fût du moins garanti du

17e Pan. Lo



N. POLI

Digitized by Google

juſte blâme d'avoir manqué par cet endroit.

Le dernier ſiége de Tournay nous fournit un exemple qui va à notre ſujet. Le Maréchal de Villars en 1709, s'attendant à être attaqué, renforça ſon armée aux dépens des garniſons : celle de Tournay, quoique cette place reſtât en avant de lui, ne fut pas exceptée. L'ennemi en voyant retirer une partie de la garniſon & des vivres; vint l'aſſiéger, M. de Hautefort de Surville la défendit. La ville fut bien-tôt obligée de céder à trois attaques que firent les Alliés, c'étoit beaucoup trop pour une foible garniſon, il fallut ſe retirer dans la citadelle, pour la défenſe de laquelle il reſtoit beaucoup trop de monde, pour qui il n'y avoit qu'un mois de vivres. Surville le donna à connoître aux Alliés par une eſpece de négociation qui ne fut nullement approuvée. Il n'uſa point de l'expédient qu'Annibal eût dû prendre, il ne fit point de ſortie & ſe vit obligé à capituler à la fin de ſes ſubſiſtances malgré la faute qu'avoit fait l'ennemi, qui connoiſſoit ſon état & devoit ſe bien garder de l'aſſiéger, mais au contraire le bloquer puiſqu'il épargnoit par là de grandes dépenſes & des hommes.

Pouvoient-ils eſpérer de la prendre avant un mois, puiſque ſi elle eût été pourvûe ſuffiſamment, elle devoit en tenir ſix de tranchée ouverte.

Outre cette faute M. de Surville, fit encore celle de ne s'être pas pourvû davantage aux dépens des habitans qui avoient des vivres chez eux, & à la recherche deſquels il employa des gens qui le tromperent; il n'uſa pas du ton d'un Gouverneur qui doit être obéi. Ce Général s'étoit diſtingué à la défenſe de Lille, ſous le Maréchal de Boufflers; mais tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier. Revenons à notre ſujet.

Hannon avoit pris le bon parti; les Romains ne pouvoient lui échaper, il s'étoit ſi bien poſté qu'il n'avoit pas même à craindre un coup de déſeſpoir de leur part, tant il étoit retranché & précautionné dans ſon Camp.

Mais le manque de vivres dans Agrigente, dérange & renverſe toutes ſes eſpérances, il eſt obligé d'en venir aux mains. Deux partis s'offroient à lui, ou la bataille rangée, ou l'attaque de la circonvallation, & des lignes des Romains. L'on va voir qu'il prit le pire, celui de la bataille où le fort a pour l'ordinaire tant de part, tandis qu'en attaquant les lignes, il eût pû eſperer de pénétrer par quelque endroit, trouvant les forces de ſon ennemi allongées & enervées par le grand terrein qu'elles devoient occuper, & ſe procurant par là l'avantage de la diverſion que la garniſon pouvoit & devoit faire.

§. V.

Ordres de bataille des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Terrein que les uns & les autres occupoient. Victoire des Romains.

IL y a toute apparence que ce qui détermina Hannon à préſenter la bataille rangée aux Romains, outre ſa ſupériorité dans le nombre, fut le combat qui précéda cette bataille, dans lequel il remporta quelques avantages; raiſonnant ſur les Romains comme ſur des troupes peu aguerries, que ces ſortes de petits déſaſtres épouvantent & abbatent. La maxime, ſouvent bonne, ne l'eſt pas contre des troupes guerrieres, qui au contraire ne reſpirent que la vengeance. Notre auteur paſſe ſi rapidement ſur le récit de cette bataille, qu'il ne nous reſte d'autre reſſource que celle des conjectures, que je vais hazarder, mais qui ſûrement ſeront bonnes.

La Tactique très-connue des Carthaginois nous fait croire que dans cette journée ils combattirent ſur deux lignes d'infanterie (2) en phalange, c'eſt-à-dire en corps contigu, & ſans intervalle; mauvaiſe maxime ſuivant la bonne Tactique. La cavalerie ſur une ſeule ligne aux aîles rangée par eſcadrons (3.) les éléphans (4.) diſpoſés ſur une ligne dans tout le front de l'infanterie. Il n'eſt pas queſtion des armés à la legere: quand il y en avoit, ils les entremêloient avec la cavalerie. Les Romains avoient une méthode toute differente, c'eſt celle que nous ſuivons aujourd'hui: ils combattoient ſur deux lignes (5.) & une réſerve (6.) chaque ligne par corps ſéparé, placé de diſtance en diſtance, tant plein que vuide; ceux de la ſeconde vis-à-vis les intervalles de la premiere; la réſerve compoſée des Triaires, vieux ſoldats d'une valeur éprouvée, mais qui étoient en trop petit nombre pour mériter le nom de ligne, quoiqu'ils fuſſent diſtribués vis-à-vis les intervalles de la ſeconde. La cavalerie (7.) & (8.) aux aîles de l'infanterie; & les armés à la legere (9.) par pelotons diſtribués ſur tout le front de la premiere ligne. Voilà quant à l'ordonnance des deux armées: voyons la ſituation du terrein.

Je ſerois porté à croire qu'il étoit reſſerré, vû que Hannon qui étoit le plus fort, fut battu: ce qui arrive bien plus ſouvent dans un terrein, dont la nature étroite égaliſant le front, égaliſe, pour-ainſi-dire, les forces; ce qui joint à une diſpoſition plus ruſée & meilleure de la part du foible, lui aſſûre la victoire; avantage dont il ne doit jamais manquer de ſe ſervir, & dont les Généraux doivent ſe faire une maxime.

Les deux phalanges des Carthaginois, qui pour l'ordinaire n'en compoſoient qu'une, prouvent le pays reſſerré en cet endroit, ce qui les obligea à faire deux lignes au lieu d'une.

Et ce qui conclut bien plus préciſément que le raiſonnement, c'eſt l'exiſtence actuelle du terrein. Agrigente eſt ſituée au confluent de

l'Agragas & du Nipſa, deux petites rivieres entre leſquelles étoit placé le camp des Carthaginois, ayant Erbeſſe ſur leurs derrieres, & la partie de la circonvallation des Romains en front; ainſi il n'eſt plus douteux que ce fut entre ces deux rivieres que ſe donna la bataille.

Pour cette fois les Romains ne trouverent rien de redoutable dans ſes éléphans: ils n'en ſouffrirent pas grand mal, ces animaux durent paſſer entre les intervalles des corps, qui les laiſſerent aller, & tomberent ſur l'infanterie Carthaginoiſe.

L'auteur ne parle point de cavalerie, puiſque Hannon fut battu. Il y a apparence qu'il n'en fut pas mieux ſervi que de ſon infanterie.

Les Romains victorieux ſe dédommagerent de leur faim paſſée, ainſi que de leur ſouffrance, par le pillage général du camp des vaincus.

§. VI.

Annibal ſort d'Agrigente, & échappe aux vainqueurs. Exemples de pareilles ruſes. Courte digreſſion ſur les Généraux qui ne partagent pas la gloire d'une action avec celui dont ils en ont reçû le projet.

IL n'eſt que trop ordinaire que l'on ſe néglige après les victoires, & il ſemble que plus elles ſont déciſives, plus la joie qu'elles inſpirent étouffe la vigilance. Annibal ne douta point que ce ne fût la même choſe dans le cas où ſe trouvoient les Romains; & profitant de la premiere nuit & de la ſécurité qui ſuivit leur victoire, faute de meilleure reſſource, il ſort promptement de ſa place, & ayant comblé ſans bruit les foſſés de la contrevallation & de la circonvallation des Romains, il s'échappa à travers leurs lignes, avec tant de conduite, de bonheur & de diligence, qu'à peine les Romains purent-ils joindre ſon arriere-garde, qu'ils n'entamerent point.

Parmi les exemples de ſemblables ruſes que nous fournit l'hiſtoire, je remarque ſur-tout celle de la garniſon de Platée, qui ſurmonta dans l'exécution une foule d'obſtacles, & par là mérite d'avoir place dans un ouvrage de la nature de celui-ci, quelque long qu'en paroiſſe le récit. Voici les termes de Thucydide.

Lorſque tout fut prêt pour l'exécution, les aſſiégés ſortirent pendant une nuit ſans lune, & un grand orage, ſous la conduite du devin Theenet, & du Général Eupolpide, qui étoient les auteurs de l'entrepriſe. Après avoir paſſé le premier foſſé, ils s'approcherent de la muraille de la circonvallation, ſans être découverts à cauſe de l'obſcurité de la nuit, outre que le vent & la pluie empêchoient qu'on ne pût rien entendre. Ils marchoient un peu éloignés, pour ne point s'entrechoquer avec leurs armes qui étoient legeres, pour être plus agiles, & ils n'avoient de chauſſure qu'à un pié, pour ne pas gliſſer ſi facilement dans la boue. Ceux qui portoient les échelles, les poſerent dans l'eſpace qui étoit entre les tours, où ils ſavoient qu'il n'y avoit perſonne, à cauſe de la pluie; à l'inſtant monterent douze

hommes, ſans autres armes que la cuiraſſe & le poignard, ſous le commandement d'Aminée fils de Corebe, & marcherent auſſitôt vers les tours, ſix d'un côté & ſix de l'autre; ils furent ſuivis par des ſoldats armés ſeulement de javelots, pour monter plus aiſément, & l'on portoit après eux leurs boucliers, pour s'en ſervir dans la mêlée. Comme la pluſpart de ceux-ci étoient au haut du mur, ils furent découverts par le bruit d'une tuile que l'un d'eux fit tomber en montant, pour avoir empoigné le parapet pour ſe tenir plus ferme. Incontinent on jette un cri du haut des tours, & tout le camp s'approche du mur & le borde, ſans ſavoir ce que c'étoit, à cauſe de l'orage & de la nuit. D'ailleurs ceux qui étoient reſtés dans la ville, donnerent l'alarme en même temps d'un autre côté pour faire diverſion: ſi bien que l'ennemi en ſuſpens n'oſoit pas quitter ſon poſte; mais un corps de réſerve de trois cents hommes, deſtiné pour les accidens inopinés, ſortit de la circonvallation pour courir au bruit, & l'on leva des flambeaux du côté de Thebes, pour montrer que c'étoit de ce côté là qu'il falloit courir: ceux de la ville pour confondre ce ſignal, en leverent d'autres en même temps de divers endroits; car ils les tenoient tous prêts ſur la muraille: cependant les premiers qui étoient montés, s'étant ſaiſis de deux tours qui flanquoient l'intervalle où étoient plantées les échelles, & ayant tué ceux qui les gardoient, les autres qui les avoient ſuivis défendirent le paſſage, pour empêcher qu'on ne vint à eux: & poſant des échelles du haut de la muraille contre les tours, firent monter des gens pour leur ſervir de renfort, & empêcher l'approche, tant d'en haut que d'en bas à coups de traits. Pendant ce temps-là on eut le loiſir de planter pluſieurs échelles & d'abbatre le parapet, pour faire monter le reſte plus aiſément. A meſure qu'ils montoient ils redeſcendoient de l'autre côté, & ſe rangeoient ſur le bord du foſſé qui étoit en dehors, pour tirer contre ceux qui ſe preſentoient. Après qu'ils furent paſſés, ceux qui étoient dans les tours, deſcendirent les derniers, & coururent au foſſé pour paſſer comme les autres: mais là-deſſus arriva la troupe des trois cens avec des flambeaux. Toutefois comme on les voyoit mieux à la clarté des flambeaux, qu'on n'en étoit vû, on tiroit contre eux plus juſte; de ſorte que les derniers paſſerent le foſſé ſans être attaqués au paſſage, mais ce ne fut qu'avec peine, parce qu'il étoit gelé, & que la glace ne portoit pas à cauſe du dégel & de la pluie; ſi bien que le mauvais temps nuiſoit autant au paſſage qu'il contribuoit au ſuccès de l'entrepriſe. Lorſqu'ils furent tous paſſés, ils prirent le chemin de Thebes, pour couvrir mieux leur retraite, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils ſe duſſent ſauver vers une ville ennemie; auſſi virent-ils les aſſiégeans avec les flambeaux qui les cherchoient ſur le chemin d'Athenes.

Outre cette retraite admirable par elle-même, la défenſe ne l'avoit pas moins été, & ce ne fut qu'après que la garniſon réduite à près de cinq cents hommes, eut obligé l'aſſiégeant par ſa longue défenſe à tourner le ſiége en blocus, qu'elle tenta de s'échapper en partie, & qu'elle réuſſit. N'eſt-ce pas là tout ce que l'on peut attendre d'un gouverneur? ces ſortes d'exemples ſont très-rares dans l'hiſtoire. Memnon Grec de naiſſance, & cependant général de l'armée des Perſes, & un des plus célébres que la Grece ait produits

produit, nous fournit un pareil exemple dans la défenſe d'Halycarnaſſe. Après avoir défendu très-long-temps & très-opiniâtrement ſa place, dont les ennemis avoient déja occupé une partie par leurs travaux; ne croyant pas digne de ſon grand cœur de capituler, & trouvant dans Orondat & le reſte de ſa garniſon un courage égal au ſien, il met le feu à l'arſenal & au quartier le plus voiſin de l'attaque; & après avoir jetté une garniſon dans la citadelle, il ſe retire à la faveur de la nuit dans l'iſle de Cos, emportant avec lui ce qu'il avoit de plus précieux.

La retraite de Pompée ne doit pas être oubliée ici. Ce grand capitaine s'étant enfermé dans Brunduze avec 25. cohortes, ne tarda pas à reconnoître ſa faute, & à s'appercevoir que la mer ſur laquelle il avoit compté pour ſa retraite, alloit bientôt lui devenir inutile, par l'habileté de ſon adverſaire, qui en effet avoit réſolu & entrepris de la lui barrer par une jettée & une eſtacade qui avançoit déja beaucoup; alors penſant à aſſûrer ſon embarquement, *il fit boucher, dit Ceſar, les portes de la ville, & les avenues des places & des carrefours, & pratiquer dans les rues de grandes coupures garnies de pieux par dedans, & de bâtons brûlés par le bout, & couvertes de claies avec un peu de terre par deſſus. Il ferma auſſi les avenues de groſſes pieces de bois, en forme de paliſſades, & lorſque tout fut fait, il embarqua ſans bruit ſes ſoldats après avoir diſpoſé quelques gens de trait le long des murs, avec ordre d'en partir au premier ſignal; & pour cet effet il leur laiſſa des chaloupes.* Il réuſſit ainſi qu'il l'avoit projetté, & fut d'autant plus heureux que la mer ne s'oppoſa point à ſon embarquement ainſi qu'il arrive ſouvent ſur cet élement; & que la ſageſſe de ſes meſures ne fut déconcertée par aucun transfuge, dont il eſt bien difficile de ſe garder dans une guerre civile, où chacun change de parti ſuivant ſon gré.

Un autre exemple de nos jours, non moins inſtructif, eſt celui de M. de Peri maréchal de camp, qui commandoit à Haguenau dans la guerre de 1701. y ayant été aſſiégé par le comte de Thungen ſur la fin de la campagne de 1705. & voyant que le ſeptieme jour de l'ouverture de la tranchée, il avoit une breche au corps de la place qui le mettoit en danger, il demanda à capituler & à ſortir avec les honneurs de la guerre, ce qui lui fut refuſé. L'on continua à élargir la breche, & le danger augmentant, ſans lui faire perdre courage; un officier de ſa garniſon fort au fait du pays & des poſtes des aſſiégeans, lui propoſa de s'échapper avec ſa garniſon en forçant la chauſſée de Saverne qui étoit mal gardée, & ſe retirant par le côté des marais. Peri ayant goûté cet avis, & en ayant examiné la poſſibilité, qui lui parut d'autant plus grande que l'ennemi ne s'y attendoit nullement; après avoir beaucoup loüé l'auteur de cet expédient, & lui avoir recommandé le plus grand ſecret: pour cacher d'autant mieux ſon deſſein, il fit aſſembler le conſeil de guerre, & ayant fait part à tout le monde du refus que lui faiſoit l'ennemi, il ajoûta qu'il n'étoit point dans le deſſein de ſe rendre, & qu'il eſpéroit que perſonne ne s'oppoſeroit au parti qu'il avoit pris de défendre la breche juſqu'au dernier vivant; qu'il avoit fait aſſem-

bler le conſeil de guerre pour leur faire part de ſa derniere réſolution, & avertir un chacun de s'y préparer. Cette reſolution fut d'autant moins goûtée qu'aujourd'hui l'on ne penſe plus que nos peres tiroient du corps de la place leur principale défenſe, & qu'ils y eſſuyoient communément plus d'un aſſaut. Un ſeul officier cependant fut de ſon avis. Le gouverneur ayant congedié le conſeil de guerre, retint cet homme dont le courage lui plut, & lui ayant fait part de ſon véritable projet, le chargea de l'arriere-garde. A l'entrée de la nuit, ayant fait prendre les armes à ſa garniſon, comme pour ſe porter ſur la breche, il ſort ſecretement, laiſſant quelques tirailleurs ſur l'attaque, & marche avec tant de ſilence & de ſageſſe, qu'ayant enfilé la chauſſée du côté de Mariendal, la garniſon arriva à Saverne, ſans avoir rencontré le moindre obſtacle. Celui qui faiſoit l'arriere-garde eut autant de bonheur: il traverſa la montre, ſe jetta dans le bois & ne perdit perſonne. Thungen étoit ſi peu préparé à un pareil évenement, qu'il étoit grand jour, avant que les aſſiégeans ſe fuſſent apperçûs qu'ils n'avoient plus d'ennemis.

Rien ne manqueroit à la gloire que M. de Peri s'acquit par cette retraite, ſi on ne l'eût accuſé de n'en avoit pas fait tout l'honneur qu'il devoit à celui qui la lui propoſa, & lui fournit les moyens de l'exécuter. Il crut peut-être par ce juſte partage qu'il diminueroit la ſienne, & ne reflechit pas aſſez à cette belle maxime, que s'il eſt glorieux à un général de ſuivre un projet dont il ne ſait que reconnoître la ſolidité, ſans en être l'auteur, il lui eſt encore plus honteux de s'en attribuer mal-à-propos l'invention.

Mais il n'eſt que trop commun à la guerre de voir de pareils larcins commis par les plus grands généraux. De Seuil fit une très-belle action à la bataille de Caſtillon, un autre s'en orna. Ceux qui ſont entichés d'un pareil vice, devroient ſans ceſſe lire la vie de Sylla & d'Agricola. Tacite dit du dernier, que s'il ſe faiſoit redouter de l'ennemi, il ne ſe faiſoit pas moins aimer des ſiens, ſe rendant témoin irréprochable de la valeur de chacun, & ne dérobant jamais la gloire à perſonne.

Plutarque dit du premier qu'il éleva deux trophées l'un pour une bataille qu'il gagna dans la plaine où il vainquit Achelaüs, & l'autre ſur le ſommet de Thurium, d'où il avoit délogé les barbares en les tournant, & ſur ces trophées étoit gravé en lettres grecques: *A la valeur d'Homoloicus & d'Anaxidamus*, pour marquer que c'étoit à ces deux hommes qu'il devoit ſa victoire: le trait eſt d'autant plus beau que ces deux perſonnages n'étoient pas Romains, ils étoient nés à Cheronée en Grece, & ils ſoffrirent à Sylla d'aller gagner la cime du Thurium avec un petit nombre de ſoldats d'élite.

M. de Barbeſieux commandant à Marſeille en 1535. n'étoit pas un Sylla, en voici la preuve. Charles-Quint étant entré en Provence, & s'étant aſſez amuſé à Aix pour donner le temps de fortifier Marſeille, au lieu de commencer par s'en aſſûrer pour en tirer ſes vivres, ſe vit dans le cas de manquer de moulins par la précaution qu'on avoit eue de les ruiner tous à l'exception de celui d'Aubagne.

Le Roi François I. qui s'étoit

avancé juſqu'à Avignon pour défendre la Durance, ou pour combattre en deçà, avoit écrit aux Marſeillois de détruire ce moulin : mais M. de Barbeſieux regardant l'entrepriſe comme impoſſible, avoit répondu pluſieurs fois au Roi que ce poſte étoit trop bien gardé, & trop voiſin de l'armée Impériale, pour oſer le tenter, ce qui déſeſpéroit le Roi qui ſentoit l'importance de détruire ce moulin. Le capitaine Montluc ayant reconnu par les gens du lieu que l'entrepriſe étoit hardie, mais non pas impoſſible, malgré l'éloignement d'Aubagne qui eſt à quatre heures de Marſeille, propoſe à M. de Barbeſieux de s'en charger, & inſiſta de façon qu'on lui confia ſix-vingts ſalades pour l'exécution, c'eſt tout ce qu'il en voulut, malgré que l'ennemi y fût beaucoup plus fort. On peut voir dans ſes mémoires la maniere dont il s'y prit, qui eſt belle, ſavante & inſtructive, il réuſſit & détruiſit le moulin.

Je penſois, dit ce ſçavant officier, *que M. de Barbeſieux, lorſque le Roi arriva à Marſeille, me préſenteroit à Sa Majeſté & lui dit comme j'avois fait l'entrepriſe, afin d'être connu de Sa Majeſté ; mais tant s'en faut qu'il le fit, qu'au contraire il s'attribua tout l'honneur, diſant que c'étoit lui qui avoit inventé ladite entrepriſe, & qu'il nous l'avoit baillé à exécuter. M. de Monpezat ſe trouva fort malade, qui ne put rien dire ; de ſorte que je demeurai autant inconnu du Roi que jamais ; ce que je ſus du Roi Henri de Navarre, qui m'a dit avoir lû les lettres que ledit ſieur de Barbeſieux avoit écrites au Roi, par leſquelles il s'attribuoit tout l'honneur de ladite entrepriſe. M. de Lautrec n'eût pas fait cela. Il ſied mal de dérober l'honneur d'autrui ; il n'y a rien qui décourage tant un bon cœur. M. de Tavanne qui eſt en vie, peut témoigner de la vérité, & ſi eſt-ce que ces ruptures de moulin tant d'un côté que d'autre, mêmement de celui-là, mirent le camp de l'Empereur en ſi grande néceſſité, qu'ils mangeoient le blé à la Turque, & les raiſins qu'ils mangeoient, mirent leur camp en ſi grand déſordre de maladie & mortalité, mêmement parmi les Allemands, que je penſe qu'il n'en retourna jamais mille en leur pays.*

§. VII.

Blocus d'Agrigente. Il eſt plus prudent de bloquer que d'aſſiéger en forme les villes d'une grande étendue. Quand les lignes ſont menacées, ſouvent le plus ſûr eſt d'en ſortir. Affaire de Turin en 1706.

CE qui détermina les Romains à tourner le ſiége d'Agrigente en blocus, fut ſans doute la perte de leurs machines, & c'eſt ce qui les ſauva, puiſqu'il leur eût été bien difficile de pourvoir à la garde de leurs tranchées & à leur circonvallation.

C'eſt une opération bien délicate que le ſiége d'une grande ville, & bien incertaine quand elle eſt bien munie & défendue par un habile homme & une nombreuſe garniſon, ſur-tout ſi l'on manque d'une armée d'obſervation, pour contenir

celle de l'ennemi, & l'empêcher de ſecourir la place. Je ne ſai même ſi lorſqu'on en a une, on eſt bien en ſûreté : un général habile trouve plus de moyen de ſecourir une place que l'on ne s'imagine ; un ſeul mouvement fait à propos & tiré ſur le temps, ſuffit quelquefois, témoin Denain. D'ailleurs ſuppoſant que celui qui obſerve ſoit égal en habileté & en expérience à ſon adverſaire, peut-on répondre que cet adverſaire ne le joindra pas corps à corps ? alors c'eſt le ſort d'une bataille qui décide du ſuccès du ſiége ; & ſi on la perd que ne perd-on pas pour s'être mis au haſard qui décide preſque toûjours des batailles.

Ici il ne s'agit point d'armée d'obſervation : toutes les forces des Romains étoient réunies & employées au ſiége, & dans pareil cas je crois le blocus plus prudent & plus aſſûré.

Ceſar n'eut garde d'aſſiéger Alexia, il ſe contenta de bloquer cette place par ces deux lignes ſi célébres dans l'hiſtoire : mais plus prudent que Poſthumius, que le général d'Harcourt, & que les Alliés devant Landreci ; il munit ſon camp de toutes ſortes de vivres & de munitions, qu'il ne jugea pas à propos de tirer au jour la journée de ſes places voiſines.

Le Cardinal de Richelieu fit une pareille faute au ſiége d'Arras en 1640 : s'il n'en fut pas puni, ce fut la faute du Cardinal Infant qui négligea de ſe camper entre ſon camp & ſes ſubſiſtances, comme il le pouvoit. Il perdit tout ſon temps à déliberer, & finit par attaquer ſans ſuccès les lignes des François qu'ils avoient eu le temps de renforcer : mais s'il eût pris le parti contraire, le Cardinal de Richelieu pour avoir negligé de ſe pourvoir de vivres, au moins pour trois mois ; comme on le doit dans des entrepriſes de cette conſéquence, ſe trouvoit obligé à lever le ſiége. Et ce n'étoit pas là le pire ; car il n'eût plus eu de retraite qu'en paſſant ſur le ventre des Eſpagnols fort ſupérieurs en nombre, & dont les troupes étoient l'élite de l'Eſpagne.

Ce qui détermina le Cardinal Infant à attaquer plutôt les lignes qu'à leur couper les vivres, ce fut l'idée de remporter un avantage plus brillant, & qu'il regardoit comme d'autant plus aſſûré qu'il comptoit trouver les François affoiblis & ruinés par les fatigues du ſiége : mais outre qu'il n'eſt jamais prudent d'attendre qu'une place ſoit à l'extrémité pour la ſecourir, c'eſt que les troupes qui l'aſſiégent, en ſont plus aguerries par le ſiége même, & c'eſt alors expoſer une armée aguerrie contre une autre qui l'eſt encore davantage ; ainſi qu'il eſt prudent & avantageux de commencer une guerre par un ſiége important, qui aguerriſſe les nouvelles levées.

Lorſque le Cardinal Infant ſe préſenta pour attaquer les lignes d'Arras, il y eut pluſieurs avis. La Meilleraye propoſa de ſortir des lignes, & d'aller au devant de l'ennemi : mais on lui objecta que la levée des quartiers laiſſant aux ennemis le moyen de ſecourir pour lors la place, tandis qu'ils ne ſe préſentoient peut-être que pour donner le change, il leur ſuffiſoit pour faire lever le ſiége, d'y jetter le moindre ſecours. Ce raiſonnement étant ſage & prudent autant que conforme aux conjonctures, il fut décidé qu'on ne ſortiroit point. Si l'on eût refléchi à l'exemple d'Hannon, on fût peut-être ſorti. Quoi qu'en di-

ſent certaines gens, c'eſt à mon avis une des plus belles actions qu'ait fait le Prince Eugene, que de ſortir de ſes lignes au dernier ſiége de Belgrade.

C'eſt encore aujourd'hui une queſtion inſtructive, & par conſéquent utile à diſcuter dans cet ouvrage, ſi l'on devoit ſortir des lignes à Turin : ſans entrer dans d'autres détails de cet évenement, un homme du métier la réſoudra ſans peine. D'abord après que les ennemis eurent paſſé le Pô, ſans doute le meilleur parti eût été de marcher au-devant d'eux ſans délais & ſans délibérer ; au contraire après qu'ils eurent paſſé la Doire, il ne falloit plus ſortir des lignes. Pourquoi cela ? c'eſt qu'il ne reſtoit à défendre qu'un très-petit front de la circonvallation : les autres fronts étoient raſſûrés par ce mouvement déciſif de l'ennemi ; & s'il força cette partie de lignes, c'eſt par la faute que l'on fit de ne pas les garnir ; d'autant plus que l'on avoit des troupes de reſte dans des lieux où elles devenoient inutiles. Cette négligence fut pouſſée au point que la brigade de la Marine fut obligée de garnir le retranchement ſur deux de hauteur.

Le deſſein de M. le Duc d'Orléans étoit de lever tous les quartiers pour attaquer l'ennemi au paſſage du Pô, à Veillane. C'étoit ſans doute le meilleur & le plus honorable parti qu'il y eût à prendre : mais il en fut empêché par un ordre du Roi que produiſit le Maréchal de Marſin, d'acquieſcer à ſon avis : ce Général l'avoit tenu ſecret, & l'avoit reçu en conſéquence de ce qu'il avoit mandé à la Cour, qu'il étoit beaucoup plus avantageux d'attendre l'ennemi dans les lignes, que d'aller au devant de lui, cet avis étoit appuyé de raiſons ſpécieuſes, & faiſoit ſans doute abſtraction de la foibleſſe où l'étendue de la circonvallation nous réduiſoit dans tous les fronts. Cette réſolution qui devoit cauſer tant de malheurs, n'en eût cependant cauſé aucuns, bien loin de-là, ſi l'on n'eût pas fait d'autres fautes, puiſque l'ennemi en paſſant la Doire, & nous délivrant par-là de toute crainte ſur le côté d'entre le Pô & la Doire, nous mettoit en état de le repouſſer avec perte, à l'attaque de la partie endeçà de la Doire. Il eſt vrai que le retranchement y étoit moins bon : mais il devenoit notre fort par le nombre de troupes qu'on y pouvoit employer.

M. le Maréchal de Marſin pouvoit y faire marcher vingt bataillons, & autant d'eſcadrons, & en tirer encore quinze des quarante que commandoit M. d'Albergotti ſur la hauteur des Capucins. Les ordres en furent donnés par M. le Duc d'Orléans, mais ils ne furent pas executés. Malgré la proximité où ils étoient de l'endroit attaqué, M. d'Albergotti ſe défendit d'envoyer les ſiens ſous le prétexte qu'il alloit être attaqué : mais M. le Maréchal & lui devoient ſavoir qu'il n'y avoit d'ennemis dans cette partie que cinq à ſix mille hommes des milices du païs, & deux bataillons de troupes réglées ; & que ces miſérables païſans n'étoient ni d'humeur ni en état d'attaquer vingt mille hommes retranchés ? On n'ignoroit pas d'ailleurs que l'ennemi étoit en entier de l'autre côté de la Doire, qu'il n'avoit fait nulle diſtraction de ſes forces, & qu'il ne pouvoit entreprendre que là, depuis qu'il avoit paſſé la Doire ; tout cela ſe voyoit de la hauteur

des Capucins, ſans pouvoir engager M. d'Albergotti à donner le ſecours qu'on lui demandoit, ni le Maréchal à ſe ſervir de ſon autorité.

Que peut-on penſer après cela de la conduite de M. d'Albergotti, ainſi que des éloges qu'on lui a prodigués, ſans avoir rien dit de nombre d'Officiers généraux, qui penſerent toujours bien & agirent de même dans cette action ?

Pour dire un mot du caractere militaire de M. d'Albergotti, tandis que nous en ſommes à lui, perſonne n'ignore qu'il étoit Italien, d'une des meilleures maiſons de Florence; qu'il étoit venu très-jeune en France, où il a porté une grande inclination pour les armes. Il étoit d'une humeur ſombre & mélancholique, grave, compoſé & retiré en lui-même, l'air imperieux & penſif, allant à ſes fins autant bien qu'aucun homme de ſon pays; parlant peu, & donnant lieu par-là de croire qu'il penſoit beaucoup; prévenu en faveur de ſes ſentimens, juſqu'à dédaigner ceux d'autrui, circonſpect au de-là des bornes. Jamais il ne ſe croyoit aſſez de troupes; ce qu'il falloit éviter, il le prévoyoit avant qu'il arrivât, & pour n'y pas tomber il trouvoit dans ſon fonds des précautions ſans nombre. Cette fecondité eſt bonne : mais il faut la reſtraindre aux précautions néceſſaires, ſans cela elle étouffe le vrai courage & produit bien des fautes. D'ailleurs c'étoit un homme qui avoit du courage, & l'a montré quand il en étoit beſoin. Il avoit un grand talent dans le détail des choſes militaires: mais parmi pluſieurs belles qualités, nous ne pouvons convenir qu'il eût celles qui compoſent le Général d'armée. L'affaire dont il s'agit, n'appuie-t-elle pas bien ce ſentiment, & ne fut-il pas la principale cauſe de cette malheureuſe affaire ? Après en avoir été ſpectateur immobile, il ſe retira avec ſes 40 bataillons à Pignerol. Malgré tous les panégyriſtes de cette retraite, on ne peut la qualifier de ce nom, ce ne fut qu'une marche précipitée. On ne peut appeller belle retraite que la marche d'un corps d'armée qui eſt ou coupé ou harcellé, ou entouré d'ennemis dont il ſe dégage, ou par la force ou par la ruſe, ſoit en combattant, ſoit en donnant le change, & ſurmontant par ſon courage & par ſon adreſſe les obſtacles des attaques réitérées, ou du terrein dangereux, par des mouvemens bien concertés, comme celles du Général Bannier, ſi célébres dans l'hiſtoire : mais ici ce ſont 40 bataillons qui marchent depuis la hauteur des Capucins juſqu'à Pignerol, ſans être attaqués & ſans mauvaiſe rencontre.

CHAPITRE IV.

Les Romains ſe mettent en mer pour la premiere fois : maniere dont ils s'y prirent. Imprudence de Cn. Cornelius & d'Annibal. Corbeau de C. Duillius. Bataille de Mile. Petit exploit & mort d'Amilcar. Siéges de quelques villes de Sicile.

LA nouvelle de la priſe d'Agrigente remplit de joie le Sénat, & lui donna de plus grandes idées qu'il n'avoit eues juſqu'alors. C'étoit trop peu d'avoir ſauvé les Mamertins, & de s'être enrichi dans cette guerre : on penſa tout de bon à chaſſer entierement les Carthaginois de la Sicile ; rien ne parut plus aiſé & plus propre à étendre beaucoup la domination Romaine. Toutes choſes réuſſiſſoient aſſez à l'armée de terre ; les deux Conſuls nouveaux, L. Valerius & T. Octacilius, ſucceſſeurs de ceux qui avoient pris Agrigente, faiſoient dans la Sicile tout ce que l'on pouvoit attendre d'eux. D'un autre côté comme les Carthaginois primoient ſans contredit ſur la mer, on n'oſoit trop répondre du ſuccès de la guerre. Il eſt vrai que depuis la conquête d'Agrigente beaucoup de villes du milieu des terres, craignant l'infanterie des Romains, leur avoient ouvert leurs portes : mais il y en avoit un plus grand nombre de maritimes que la crainte de la flotte des Carthaginois leur avoit enlevées. On balança longtems entre les avantages & les inconvéniens de cette entrepriſe : mais enfin le dégat que faiſoit ſouvent dans l'Italie l'armée navale des Carthaginois, ſans que l'on pût s'en venger ſur l'Afrique, fixa les incertitudes, & il fut réſolu que l'on ſe mettroit en mer auſſi-bien que les Carthaginois. Et c'eſt en partie ce qui m'a encore porté à m'étendre un peu ſur la guerre de Sicile, pour ne pas laiſſer ignorer en quel tems, de quelle maniere, & pour quelles raiſons les Romains ont commencé à équiper une flotte.

Ce fut pour empêcher que cette guerre ne tirât en longueur que la penſée leur en vint pour la premiere fois. Ils eurent d'abord cent galeres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs. Maniere dont ils s'y prirent.

La choſe ne fut pas peu embarraſſante. Ils n'avoient pas alors d'ouvriers qui ſuſſent la conſtruction de ces bâtimens à cinq rangs, & perſonne dans l'Italie ne s'en étoit encore ſervi. Mais c'eſt où ſe fait mieux connoître l'eſprit grand & hardi des Romains. Sans avoir de moyens propres, ſans en avoir même aucun de quelque nature qu'il fût, (a) ſans s'être jamais fait aucune idée de la mer, ils conçoivent ce projet pour la premiere fois, l'exécutent avec tant de courage, que dès-lors ils oſent attaquer les Carthaginois, à qui de tems immémorial on n'avoit conteſté la ſupériorité ſur la mer. Mais voici une autre preuve de la hardieſſe prodigieuſe des Romains dans les grandes entrepriſes. Lorſqu'ils réſolurent de faire paſſer leurs troupes à Meſſine, ils n'avoient ni vaiſſeaux pontés, ni vaiſſeaux de tranſport, pas même une felouque; mais ſeulement des bâtimens à cinquante rames, & des galères à trois rangs, qu'ils avoient empruntées des Tarentins, des Locres, des Eleates & des Napolitains. Ce fut ſur ces vaiſſeaux qu'ils oſerent tranſporter leurs armées.

Lorſqu'ils traverſerent le détroit, les Carthaginois étant venus fondre ſur eux, & un vaiſſeau ponté qui s'étoit préſenté d'abord au combat, ayant échoüé & étant tombé en leur puiſſance, ils s'en ſervirent comme de modele pour conſtruire toute leur flotte: de ſorte que ſans cet accident, n'ayant aucune expérience de la marine, ils auroient été contraints d'abandonner leur entrepriſe. Pendant que les uns étoient occupés à la fabrique des vaiſſeaux, les autres amaſſoient des matelots & leur apprenoient à ramer. Ils les rangeoient la rame à la main ſur le rivage dans le même ordre que ſur les bancs. Au milieu d'eux étoit un Commandant. Ils s'accoûtumoient à ſe renverſer en arriere, & à ſe baiſſer en devant tous enſemble, à commencer & à finir à l'ordre. Les matelots exercés, & les vaiſſeaux conſtruits, ils ſe mirent en mer, s'éprouverent pendant quelque tems & voguerent le long de la côte d'Italie.

Fautes du Conſul & d'Annibal.

Cn. Cornelius qui commandoit la flotte, après avoir donné ordre aux pilotes de cingler vers le détroit dès que l'on ſeroit en état de partir, prit avec dix-ſept vaiſſeaux la route de Meſſine, pour y

(a) *Sans s'être jamais fait aucune idée de la mer.*] Par la ſuite même de notre Auteur ainſi que par pluſieurs paſſages, entr'autres, de M. Huet, que l'on peut vérifier, il faut interpréter cet endroit ainſi: Ce fut là l'époque des grands travaux des Romains ſur mer, & tous ce qu'ils avoient fait juſqu'alors ſur cet élement ne mérite pas d'etre cité auprès de ce qui ſuivit le tems dont parle notre Auteur.

tenir

tenir prêt tout ce qui ſeroit néceſſaire. Lorſqu'il y fut arrivé, une occaſion s'étant préſentée de ſurprendre la ville des Lipariens, il la ſaiſit trop légerement, & s'approcha de la ville. A cette nouvelle Annibal, qui étoit à Palerme, fit partir le Sénateur Boode avec une eſcadre de vingt vaiſſeaux. Celui-ci avança pendant la nuit, & envelopa dans le port celle du Conſul. Le jour venu, tout l'équipage ſe ſauva à terre : & Cornelius épouvanté, ne ſachant que faire, ſe rendit aux ennemis; après quoi les Carthaginois retournerent vers Annibal, menant avec eux, & l'eſcadre des Romains, & le Conſul qui la commandoit. Peu de jours après, quoique cette aventure fît beaucoup de bruit, il ne s'en fallut preſque rien qu'Annibal ne tombât dans la même faute. Ayant appris que les Romains rangeant la côte d'Italie approchoient, il voulut ſavoir par lui-même combien ils étoient, & dans quel ordre ils s'avançoient. Il prit cinquante vaiſſeaux : mais en doublant le promontoire d'Italie, il rencontra les ennemis voguant en ordre de bataille. Pluſieurs de ſes vaiſſeaux furent pris, & ce fut un miracle qu'il pût ſe ſauver lui-même avec le reſte.

Les Romains s'étant enſuite approchés de la Sicile, & y ayant appris l'accident qui étoit arrivé à Cornelius, ils envoyerent à C. Duillius, qui commandoit l'armée de terre, & l'attendirent. Sur le bruit que la flotte des ennemis n'étoit pas loin, ils ſe diſpoſerent à un combat naval. Mais comme leurs vaiſſeaux étoient mal conſtruits, & d'une extrême peſanteur, quelqu'un ſuggéra qu'il falloit ſe ſervir de ce qui fut depuis ce tems-là appellé des Corbeaux. Voici ce que c'étoit.

Une piece de bois ronde, longue de quatre aunes, groſſe de trois palmes de diametre, étoit plantée ſur la proue du navire : au haut de la poutre étoit une poulie; & autour, une échelle cloüée à des planches de quatre piés de largeur, ſur ſix aunes de longueur, dont on avoit fait un plancher percé au milieu d'un trou oblong, qui embraſſoit la poutre à deux aunes de l'échelle. Des deux côtés de l'échelle ſur la longueur, on avoit attaché un garde-fou qui couvroit juſqu'aux genoux. Il y avoit au bout du mât un piece de pilon de fer pointu, au haut duquel étoit un anneau; de ſorte que toute cette machine paroiſſoit ſemblable à celles dont on ſe ſert pour faire la farine. Dans cet anneau paſſoit une corde, avec laquelle, par le moyen de la poulie qui étoit au haut de la poutre, on enlevoit les corbeaux lorſque les vaiſſeaux s'approchoient, & on les jettoit ſur

les vaiſſeaux ennemis, tantôt du côté de la proüe, tantôt ſur les côtés ſelon les différentes rencontres. Quand les corbeaux accrochoient un navire, ſi les deux étoient joints par leurs côtés, les Romains ſautoient dans le vaiſſeau ennemi d'un bout à l'autre; s'ils n'étoient joints que par la proüe, ils avançoient deux à deux au travers du corbeau. Les premiers ſe défendoient avec leurs boucliers des coups qu'on leur portoit en devant; & les ſuivans pour parer les coups portés de côté, appuyoient leurs boucliers ſur le garde-fou. Après s'être ainſi préparé, on n'attendoit plus que le tems de combattre.

Bataille de Myle.

Auſſi-tôt que Duillius eut appris l'échec que l'armée navale avoit reçû, laiſſant aux Tribuns le commandement de l'armée de terre, il alla joindre la flotte: & ſur la nouvelle que les ennemis faiſoient le dégât ſur les terres de Myle, il la fit avancer toute de ce côté là. A l'approche des Romains, les Carthaginois mettent avec joie leurs cent trente vaiſſeaux à la voile: inſultant preſque au peu d'expérience des Romains, ils tournent tous la proüe vers eux, ſans daigner ſeulement ſe mettre en ordre de bataille. Ils alloient comme à un butin qui ne pouvoit leur échapper. Leur Chef étoit cet Annibal, qui de nuit s'étoit furtivement ſauvé avec ſes troupes de la ville d'Agrigente. Il montoit une galere à ſept rangs de rames, qui avoit appartenu à Pyrrhus. D'abord les Carthaginois furent fort ſurpris de voir au haut des proües de chaque vaiſſeau, un inſtrument de guerre auquel ils n'étoient pas accoûtumés. Ils ne laiſſerent cependant pas d'approcher de plus en plus; & leur avant-garde, pleine de mépris pour les ennemis, commença la charge avec beaucoup de vigueur: mais lorſqu'on fut à l'abordage, que les vaiſſeaux furent accrochés les uns aux autres par les corbeaux, que les Romains entrerent au travers de cette machine dans les vaiſſeaux ennemis; qu'ils ſe battirent ſur leurs ponts; ce fut alors comme un combat ſur terre; une partie des Carthaginois fut taillée en pieces, les autres affrayés mirent bas les armes. Ils perdirent dans ce premier choc trente vaiſſeaux & tout l'armement. La galere Capitaineſſe fut auſſi priſe, & Annibal au déſeſpoir fut fort heureux de pouvoir ſe ſauver dans une chaloupe. Le reſte de la flotte des Carthaginois faiſoit voile dans le deſſein d'attaquer les Romains: mais lorſqu'ils virent de près la défaite de ceux qui les avoient précédés, ils ſe tinrent à l'écart & hors de la portée des corbeaux. Cependant à la faveur dela

légereté de leurs bâtimens, ils avancerent les uns vers les côtés, les autres vers la poupe des vaiſſeaux ennemis, comptant ſe battre par ce moyen ſans courrir aucun riſque ; mais ne pouvant, de quelques côtés qu'ils tournaſſent, éviter cette machine, dont la nouveauté les épouvantoit, il ſe retirerent avec perte de cinquante vaiſſeaux. Une journée ſi heureuſe redouble le courage & l'ardeur des Romains (*a*). Ils ſe jettent dans la Sicile, font lever le ſiége de devant Egeſte, qui étoit déja réduite aux dernieres extrémités, & prennent d'emblée la ville de Macella.

Après la bataille navale, Amilcar Chef de l'armée de terre des Carthaginois, ayant appris à Palerme, où il campoit, que dans l'armée ennemie les Romains & les Alliés n'étoient pas d'accord, que l'on y diſputoit qui des uns ou des autres auroient le premier rang dans les combats, & que les Alliés campoient ſéparément entre Parope & Termine, il tomba ſur eux avec toute ſon armée pendant qu'ils levoient le camp, & en tua près de trois mille. Il prit enſuite la route de Carthage avec le reſte des vaiſſeaux qui avoient échappé au dernier combat, & de-là il paſſa ſur d'autres en Sardaigne, avec quelques Capitaines de galere des plus expérimentés. Peu de tems après ayant été envelopé par les Romains, dans je ne ſai quel port de Sardaigne, (car à peine les Romains eurent-ils commencé à ſe mettre en mer, qu'ils penſerent à envahir cette iſle ;) & y ayant perdu

Petit exploit & mort d'Amilcar.

(*a*) *Une journée ſi heureuſe redouble le courage & l'ardeur des Romains.*] Ceux qui par leur défaite & leurs pertes réitérées ſe ſont fait une idée avantageuſe de leurs ennemis, ſentent ranimer d'autant plus leur eſpoir, par les plus petits avantages, à plus forte raiſon par une victoire complette; alors tout leur rit, & ils ne doutent plus de rien.

Souvent une bataille perdue, mais qui eſt longtems diſputée, produit un même effet : on l'a pû vérifier après la bataille de Malplaquet, où le champ de bataille ſeul fut la marque de la victoire de l'ennemi, qui fut pluſieurs fois ſur le point de le céder ; on ne vit jamais dans les peuples plus d'empreſſement & d'ardeur à fournir de quoi réparer la perte que l'on avoit faite dans cette célebre journée.

Les Romains pour donner à Duillius des marques de leur gratitude lui accorderent le premier triomphe naval, & lui érigerent une colonne nommée Roſtrale des proües de navires, dont l'architecture étoit orné. On en déterra un morceau vers la fin du ſeizieme ſiécle. Outre ces deux récompenſes, on lui accorda encore ainſi qu'à ſes deſcendans, par un decret public le droit de ſe faire reconduire chez lui avec des flambeaux & au ſon de la flûte toutes les fois qu'il ſouperoit en ville.

Rien n'eſt plus beau dans les Princes, ni plus capable de former de grands ſujets & de donner de l'émulation, que de continuer les honneurs aux deſcendans de ceux qui leur ont rendu de ſignalés ſervices.

Les deſcendans de Themiſtocles, dit Plutarque, ſix cents ans après ſa mort conſervoient encore à Magnéſie certains honneurs, que le Roi de Perſe Artaxercès, lui avoit accordés.

quantité de vaiſſeaux, il fut pris par ceux de ſes gens qui s'étoient ſauvés, & puni d'une mort honteuſe.

Siége de quelques villes. Dans la Sicile les Romains ne firent la campagne ſuivante rien de mémorable. Mais A. Atilius Regulus & C. Sulpicius, Conſuls, s'étant venus mettre à leur tête, ils allerent à Palerme, où les Carthaginois étoient en quartier d'hyver. Etant près de la ville, ils rangent leur armée en bataille : mais les ennemis ne ſe préſentent pas, ils marchent vers Ippana, & la prennent du premier aſſaut. La ville de Muttiſtrate, fortifiée par ſa propre ſituation, ſoûtint un long ſiége, mais elle fut enfin emportée. Celle des Camariniens, qui peu auparavant avoit manqué de fidélité aux Romains, fut auſſi priſe après un ſiége en forme, & les murailles renverſées. Ils s'emparerent encore d'Enna & de pluſieurs autres petites villes des Carthaginois. Enſuite ils entreprirent d'aſſiéger celle des Lipariens.

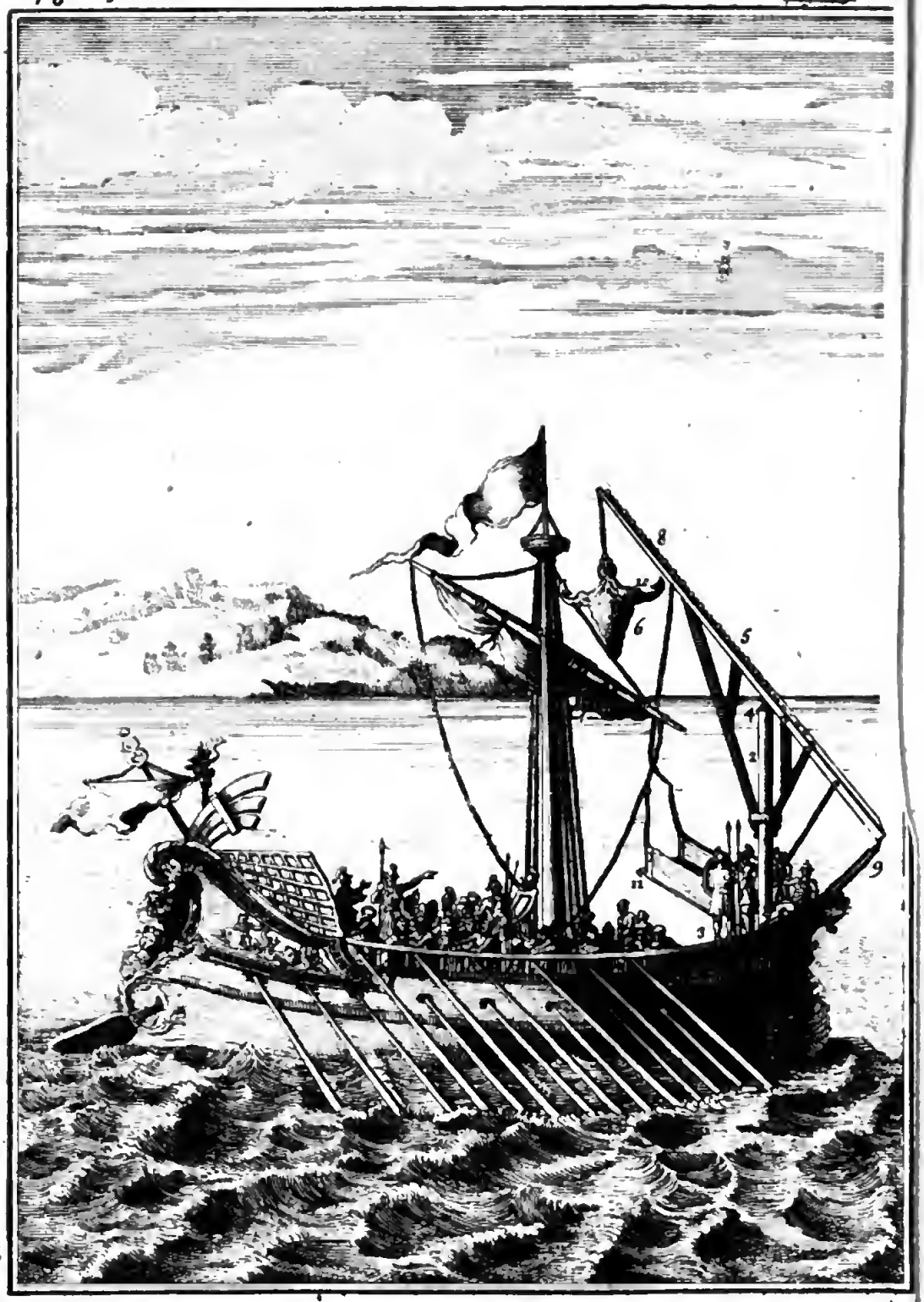
OBSERVATIONS.

Sur la bataille navale de Millazzo entre le Conſul Duillius & Annibal, Général des Carthaginois.

§. I.

Ordre de bataille des deux armées. Précipitation d'Annibal ; cauſe de ſa défaite.

SI M. de Folard convient lui-même que l'on doit trouver extraordinaire qu'un homme qui n'eſt marin ni de profeſſion ni de fait, ſe mêle de commenter un combat naval ; il me doit paroître à moi-même trop imprudent de le ſuivre pour que j'oſe le tenter : je n'ai point pour me redreſſer dans un pays tout à fait inconnu pour moi, les mêmes moyens qu'il allegue. Il avoit, dit-il, fait quelques voyages ſur mer, & il s'eſt appliqué à en prendre quelques connoiſſances pour en raiſonner pertinemment, c'eſt aſſez pour lui : mais pour ſon abbréviateur ce n'eſt point aſſez puiſque le ſtyle ſerré & concis, tire tout ſon principe & ſon énergie de la parfaite connoiſſance des choſes dont on traite. Ainſi pour ne point tomber de deſſein prémédité dans un ridicule auſſi grand que celui de raiſonner de ce que l'on ne connoît preſque pas, je renvoie le Lecteur curieux à mon Auteur pour cette Partie de ſes Commentaires, ainſi que pour la connoiſſance des trois fem-



CORBEAU DE DUILLIUS.

mes, qu'il aſſûre avoir aſſez bien connues, pour pouvoir les citer à côté de celle de Duillius, qui répondit ſi ingénuement aux reproches qu'il lui fit de ne l'avoir pas averti qu'il avoit l'haleine puante, qu'elle croyoit que tous les hommes étoient de même.

Cependant je vais tâcher de raſſembler dans cet article, quelques maximes qui conviennent également à la guerre de terre, & à celle dont il s'agit pour ce moment, & qui ſont très-bonnes à connoître.

Annibal aborda les Romains le cœur enflé peut-être du ſuccès de ſa retraite d'Agrigente, & rempli de mépris pour leur ſavoir & leur capacité ſur mer. Autant ce mépris eſt bon à inſpirer aux ſoldats, autant le Général doit-il s'en défendre, & s'accoûtumer à ne jamais mépriſer ſon ennemi quelque foible & ignorant qu'il lui paroiſſe. Si les précautions ſont même très-néceſſaires contre un ennemi, après des victoires pluſieurs fois réitérées, à plus forte raiſon convient-il d'en prendre contre celui dont on ne connoît point encore ni l'adreſſe, ni la manœuvre. L'invention ſeule du corbeau peu formidable par elle-même, ſuffit pour déconcerter les Carthaginois, & intimider tous leurs équipages, preuve qu'ils ne devoient pas en mépriſer les Auteurs.

Il eſt encore une bonne inſtruction à tirer de cette invention, c'eſt qu'à la guerre tout ce qui eſt inuſité & nouveau a cela d'avantageux qu'il frappe l'ennemi. Le courage, ainſi que la peur, ſont les enfans de l'imagination, tout ce qui ſurprend, la remue & ſouvent lui fait ſubſtituer l'épouvante au courage le plus aſſûré. Le ſoldat eſt ſur-tout ſuſceptible de cette révolution; il eſt de l'habileté, quand on le peut, de lui ménager ces coups de ſurpriſe pour les tourner contre ſon ennemi ou pour s'en garantir par une circonſpection plus exacte.

§. II.

Corbeau des Anciens. Pourquoi ainſi nommé. Qui en eſt l'inventeur.

IL y avoit pluſieurs ſortes de machines de guerre chez les anciens qui quoique différemment conſtruites & ſervant à divers uſages, portoient toutes le nom de corbeau, ſans qu'on puiſſe décider pourquoi elles portoient ce nom? L'inventeur n'eſt guere plus facile à découvrir; ſuivant les uns, ce fut Diades, ſuivant d'autres Archimede, qui ſe rendit ſi célebre par ſes machines au ſiége de Syracuſe. D'autres la donnent à Chariſton, d'autres aux Tyriens, n'importe qui en fût l'auteur: il ſuffit de ſavoir que les Romains dûrent leurs deux grandes & premieres victoires navales, à cette invention.

Le corbeau d'Archimede étoit bien différent de celui des Romains: c'étoit un guindage qui tournoit à divers ſens, qui accrochoit & enlevoit tout ce qu'il pouvoit ſaiſir, au lieu que celui de Duillius eſt tout différent, il accroche & il amene mais n'enleve point.

§. III.

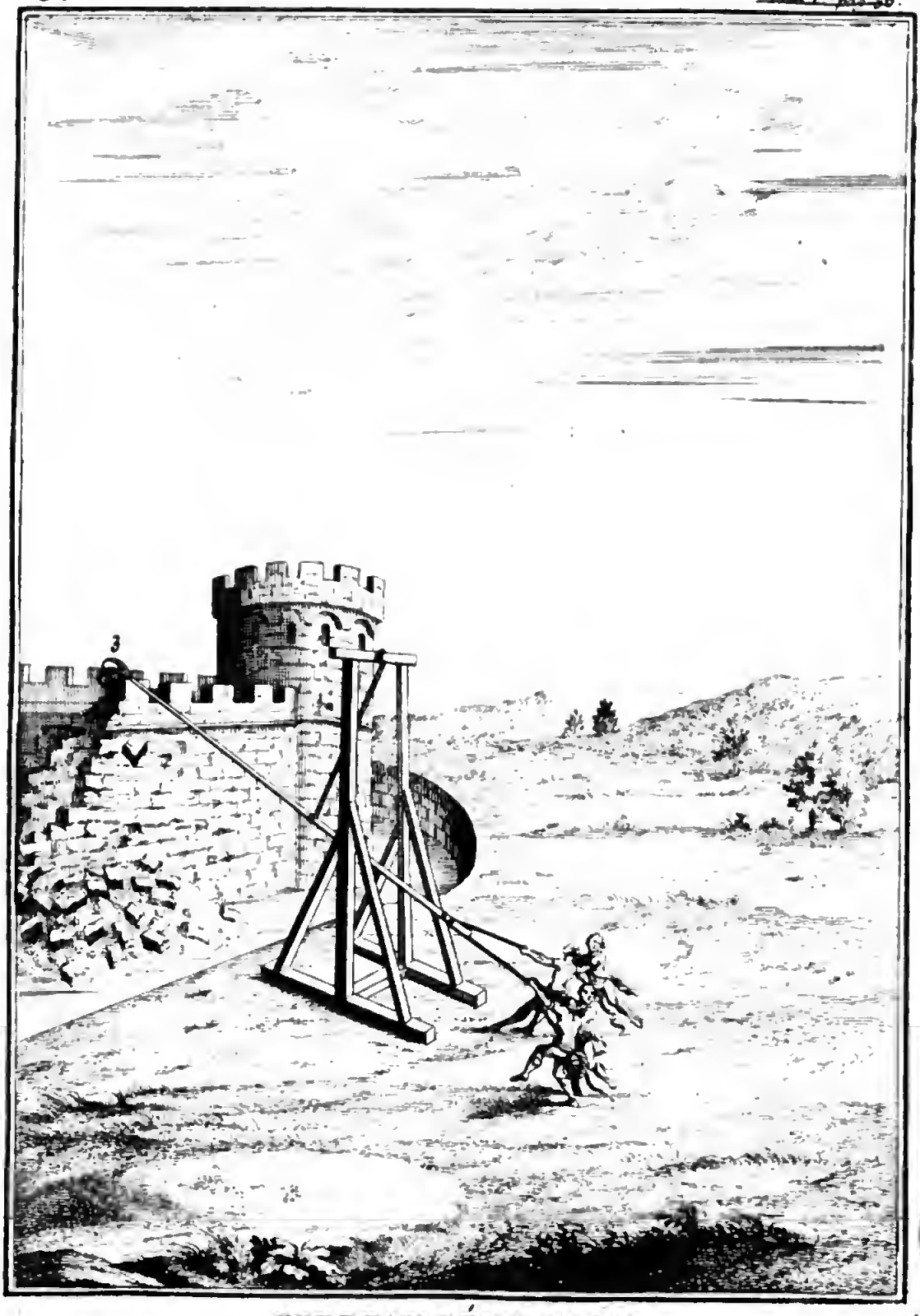
Deſcription du Corbeau de Duillius.

LE corbeau étoit une machine aſſez ſemblabe à la grue dont on ſe ſert pour élever des fardeaux. Il y avoit un mât (2) ou un arbre qui s'élevoit ſur le château de proue (3) de la hauteur de quatre braſſes. Ce mât avoit trois palmes de diametre, & ſervoit de poinçon par en haut; (4) la longue piéce de bois, qu'on appelle le rancher dans les grues, & qui portoit le corbeau, ou le coin de fer, étoit poſée ſur le pivot de fer, qui étoit au bout du poinçon. Le rancher tournoit aiſément, & de tous les côtés ſur ſon pivot, aſſûré par le moyen de la ſellette, ſur laquelle s'appuyoient les liens. Au bout du rancher (5) il y avoit une poulie pour paſſer la corde (8), au bout de laquelle étoit ſupendu le corbeau (6) fort pointu, dit l'auteur. Il n'étoit donc pas fait en maniere de pilon, ſa figure devoit donc être telle que je la repréſente, en cone ou pyramidale. Ce cone devoit être de fer fondu & très-péſant, afin que tombant de ſon propre poids, en lâchant la corde à l'endroit, (9) il pût percer le pont de proue : mais comme il eût pû ſortir par le même trou qu'il avoit fait en entrant, il falloit qu'il y eût des crochets de fer mobiles (10) engagés par des charnieres, afin que le corbeau ayant crevé le pont, les crochets ou pates de fer ſe pliaſſent & ſe rouvriſſent d'elles-mêmes, ou ſe priſſent à tout ce qu'elles rencontroient. Sans doute le bout du cable étoit allongé d'une chaîne de fer. Dès qu'un vaiſſeau ainſi armé approchoit d'un autre, à la portée de la machine, on lâchoit la corde pour faire tomber le corbeau du plus haut du rancher, & auſſitôt qu'il étoit tombé, on abbattoit le pont, (11) au bout duquel il y avoit des griffes de fer pour accrocher le bordage; le pont ſans doute étoit ſuſpendu ainſi que le ſont les ponts levis des guichets dans certaines places de guerre: au moyen de quoi on comprend facilement comment un vaiſſeau ainſi accroché étoit attaqué & abordé tout du long, s'il prêtoit le côté, ou ſimplement par la proue par le pont ou le corbeau, s'il étoit abordé par-là.

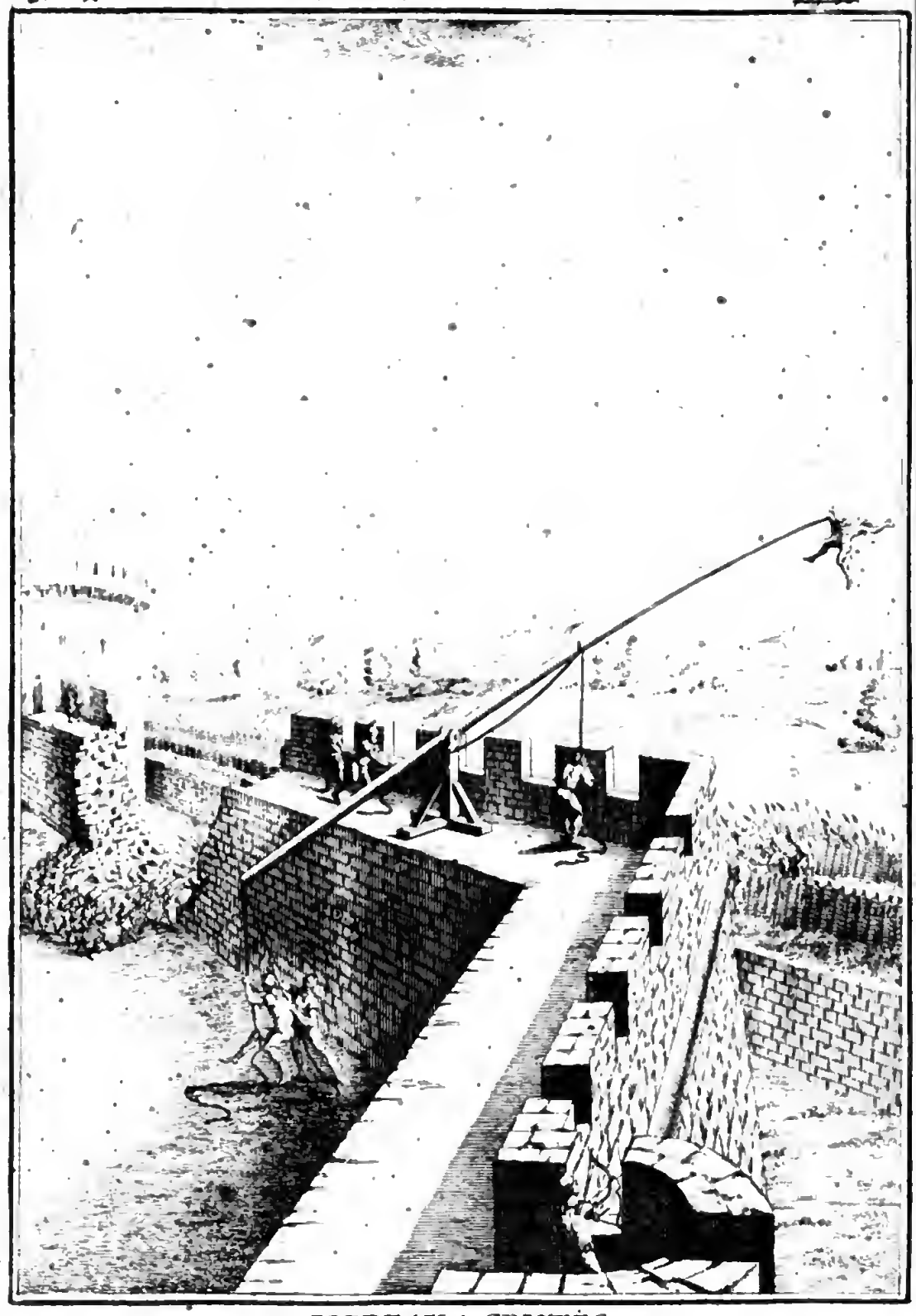
Les Maltois mettent aujourd'hui en uſage une maniere d'abordage à peu près ſemblable. Lorſque leurs galeres veulent aborder un vaiſſeau corſaire, un nombre de matelots & de ſoldats armés ſe placent comme à cheval à la queue les uns des autres ſur l'extrémité de la grande vergue, où ils ſe tiennent ainſi couchés le long de la vergue, dont l'épaiſſeur les garantit en partie de la mouſquetterie. Dès que la galere eſt aſſez à portée pour cela, on baiſſe la vergue en façon de baſcule, & les matelots ſe trouvent par-là tout portés ſur le pont du vaiſſeau corſaire, dont pour l'ordinaire ils ſe rendent maîtres beaucoup plus facilement par-là.

LE DAUPHIN DES GRECS.

Digitized by Google

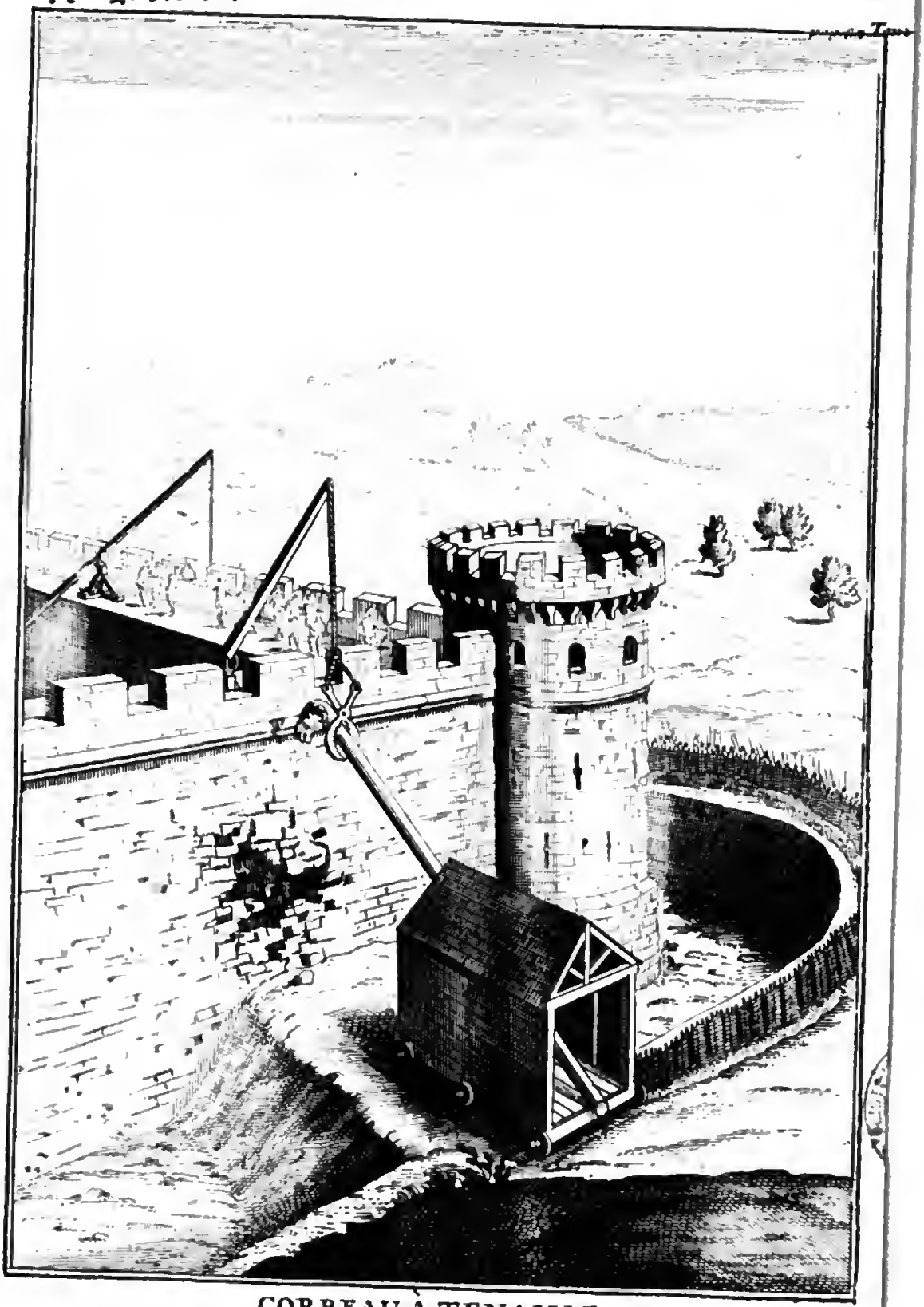


CORBEAU DÉMOLISSEUR.



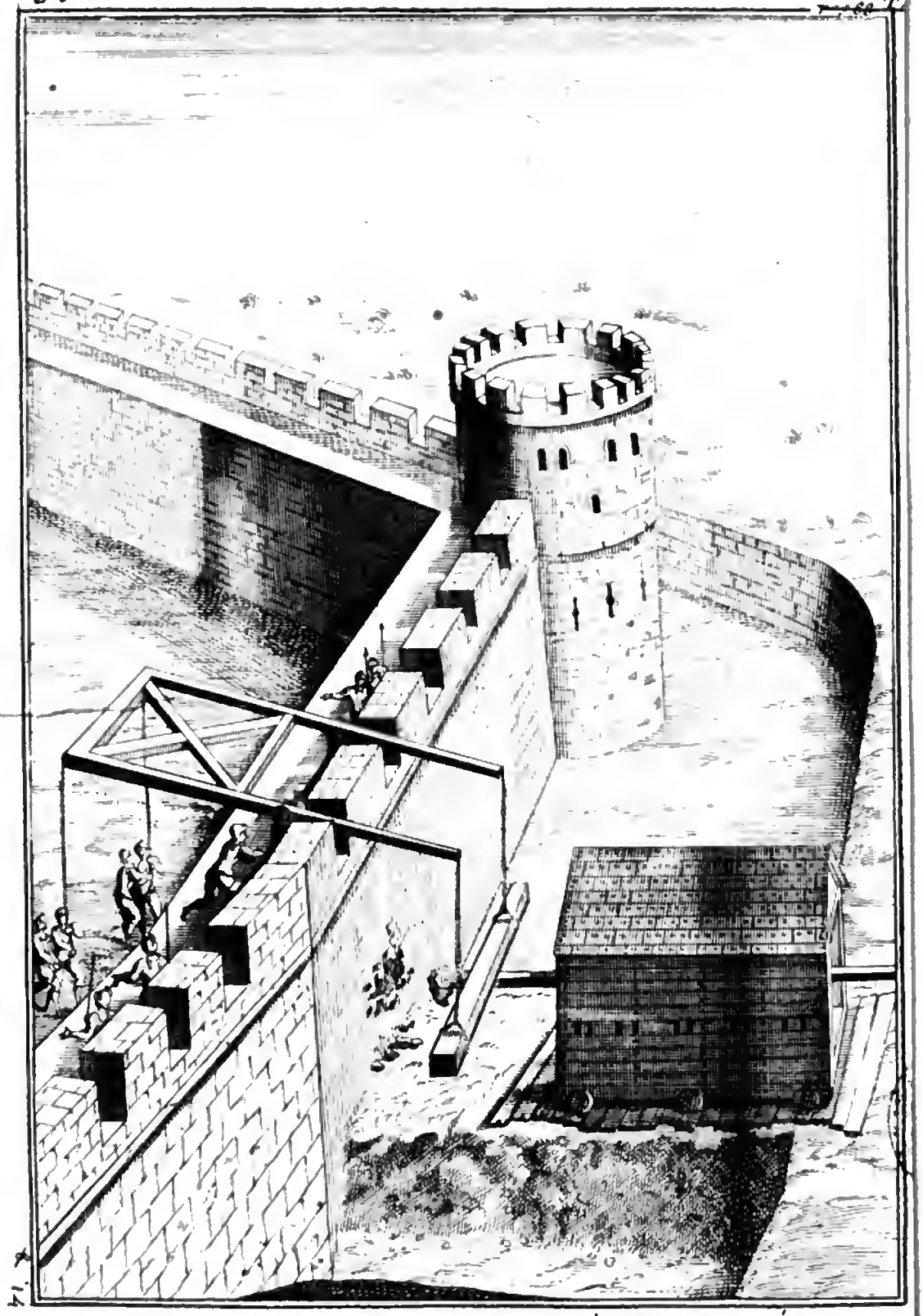
CORBEAU A GRIFFES,
avec lequel on enlevoit les hommes dans les assauts, ou dans les escalades.

Digitized by Google



CORBEAU À TENAILLE,
qui servoit à pincer les Beliers.

Digitized by Google



CORBEAU DOUBLE POUR ROMPRE L'EFFORT DU BÉLIER.

§. IV.

Le Dauphin. Le Corbeau démoliſſeur. Le Loup. Le Corbeau à griffes.

LE Dauphin vraiſſemblablement n'étoit autre choſe qu'une maſſe de fer fondu (2) & ſuſpendue au bout des antennes des vaiſſeaux, il falloit qu'elle fût d'un poids énorme, pour produire l'effet que les auteurs lui attribuent, qui eſt de percer par ſa chûte depuis le pont juſqu'au fond de cale du vaiſſeau; ſans doute que cette maſſe avoit la forme d'un Dauphin. Thucydide parlant du fameux combat donné dans l'un des ports de Syracuſe, où les Atheniens furent défaits par les Syracuſains, dit que ces derniers les pourſuivant juſques vers la terre, furent empêchés de paſſer outre par les antennes des navires qu'on baiſſa ſur le paſſage où pendoient des Dauphins de plomb, capables de les ſubmerger; & deux Galeres qui s'emporterent au delà, furent briſées.

Nos bombes ſuſpendues à des allonges aux extrémités, ou au bout des vergues, ne feroient-elles pas un grand déſordre?

Vitruve nous parle du corbeau démoliſſeur de Diades: je crois que c'eſt à peu près la même machine dont parle Vegece, qu'il appelle tortue, & qui étoit conſtruite à peu près comme le belier, & ſuſpendue en dedans de la galerie; avec cette difference que l'extrémité des pieces de bois étant armée d'eſpece de griffes, ſe dirigeoient contre les creneaux pour les abbattre, & arracher les pierres d'où ils prénoient le nom de corbeau démoliſſeur.

Céſar fait mention de cette machine dans ſes commentaires: il dit que les Gaulois aſſiégés dans Bourges, détournoient les crocs dont on tiroit à bas les debris de la muraille, & après les avoir accrochés, les enlevoient en haut avec des machines.

Vegece parlant de ces machines, les appelle loup, & Iſidore *lupum arpagonem*, parce qu'ils pinçoient & accrochoient; ainſi que Vitruve appelle louve une eſpece de ciſeau crochu en dedans à ſes extrémités, avec lequel on ſaiſiſſoit de groſſes pierres pour les enlever par le moyen d'une grue. Cette machine exiſte encore ſous ce nom.

Tacite parle dans la guerre de Civilis, d'une machine ſemblable au corbeau, lorſqu'il fait mention de l'attaque du camp des Romains par les rébelles L'adreſſe & l'expérience, dit-il, étoient du côté des Romains, ils oppoſoient de nouvelles inventions à celles des ennemis, & avoient fait une machine ſuſpendue & branlante, qui ſe baiſſant, les alloit prendre dehors, puis ſe tournant tout à coup, les jettoit ſur les remparts. Archimede l'employa au ſiége de Syracuſe, dit Polybe; *ſans parler des pertes que cauſoient les crocs de fer qui enlevoient les hommes armés, les fracaſſoient & briſoient contre terre, ou les précipitoient dans la mer.* Cette machine n'a que faire d'explication, elle eſt fort ſimple, ainſi qu'on peut la voir dans la figure.

§. V.

Corbeau à tenaille dont on ſe ſervoit pour accrocher & attirer le bélier. Corbeau double pour en abaiſſer la tête & en rompre le coup. Corbeau des Tyriens.

LE corbeau à tenailles eſt le même que Vegece appelle loup, c'étoit un corbeau qui avoit à ſon extrémité des tenailles courbées, & qui fut inventé pour ſaiſir & enlever le bélier par ſa tête ; toutes les ſortes de corbeaux & autres machines furent miſes en uſage au ſiége de Biſance, ſous l'Empereur Severe, par un bourgeois de Nicée nommé Priſque, qui avoit un art tout particulier pour ces inventions.

A Platée l'on en mit auſſi beaucoup en uſage ; Thucydide dit que les aſſiégés rompoient l'effort du bélier avec des cordes qui en détournoient le coup. Sans doute que ces cordes miſes au bout d'un loup formoient quelques gances ou lacs courans qui enlevoient le bélier.

Ils uſoient encore d'une longue poutre ſuſpendue à un corbeau double, par ſes extrémités qu'ils laiſſoient tomber ſur la tête du bélier qu'elle frappoit en travers, & dont elle rabattoit le coup.

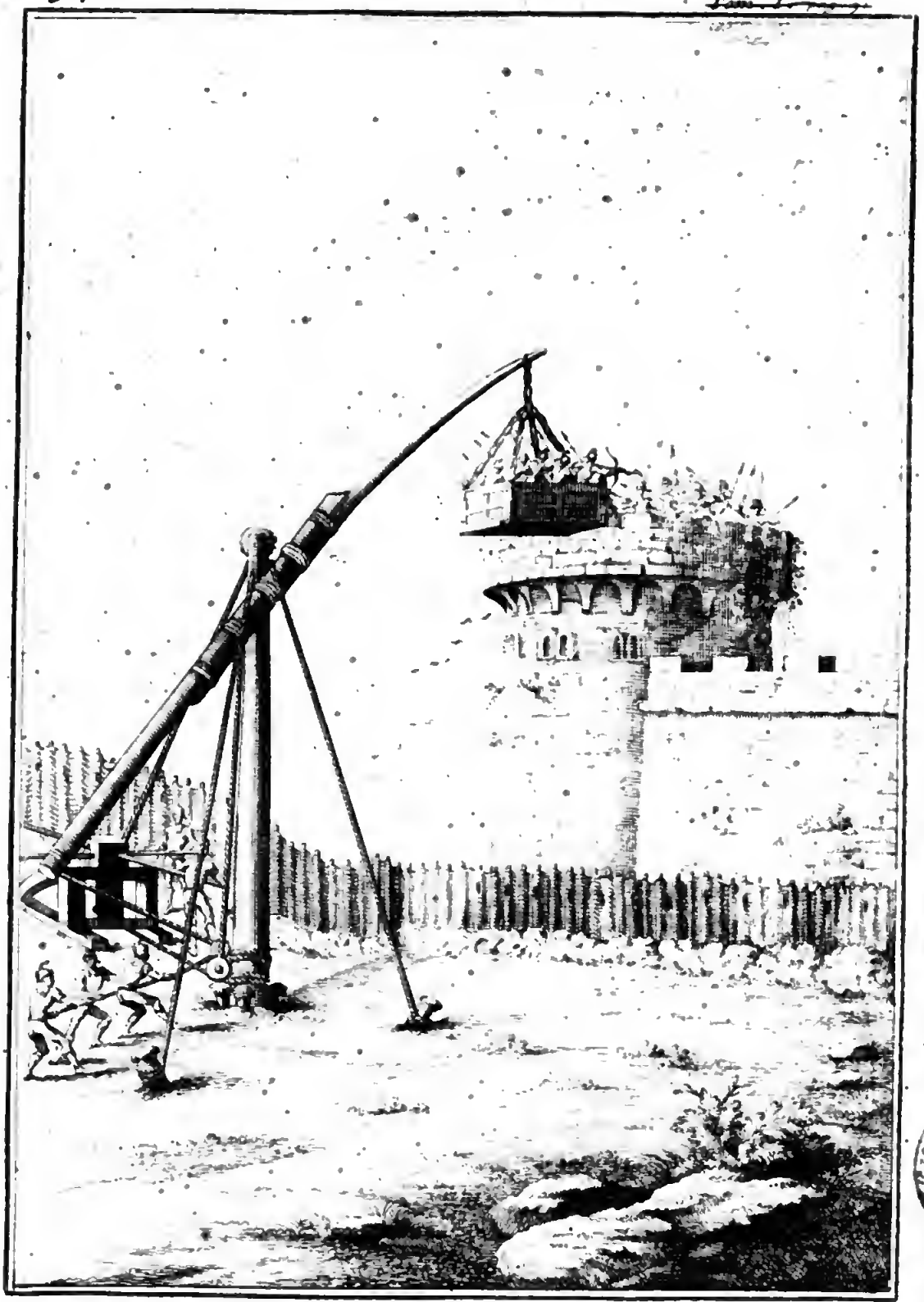
Les Tyriens en avoient inventé une d'une nouvelle eſpece, qui conſiſtoit en faux emmanchées au bout des vergues de leurs galeres, & ils s'en ſervoient pour couper en les baiſſant ſur les béliers, les gros cables dont ils étoient ſuſpendus ; ce qui les rendoit inutiles. On ne finiroit point à citer tous les endroits où il eſt fait mention des corbeaux dans l'hiſtoire ancienne, non plus qu'à en détailler les differentes eſpeces : mais il ſuffit pour l'inſtruction que nous cherchons, de citer les plus remarquables, vû qu'il eſt une infinité d'occaſions à la guerre, où l'on ſent l'avantage d'avoir meublé ſa mémoire de ces inventions utiles,

§. VI.

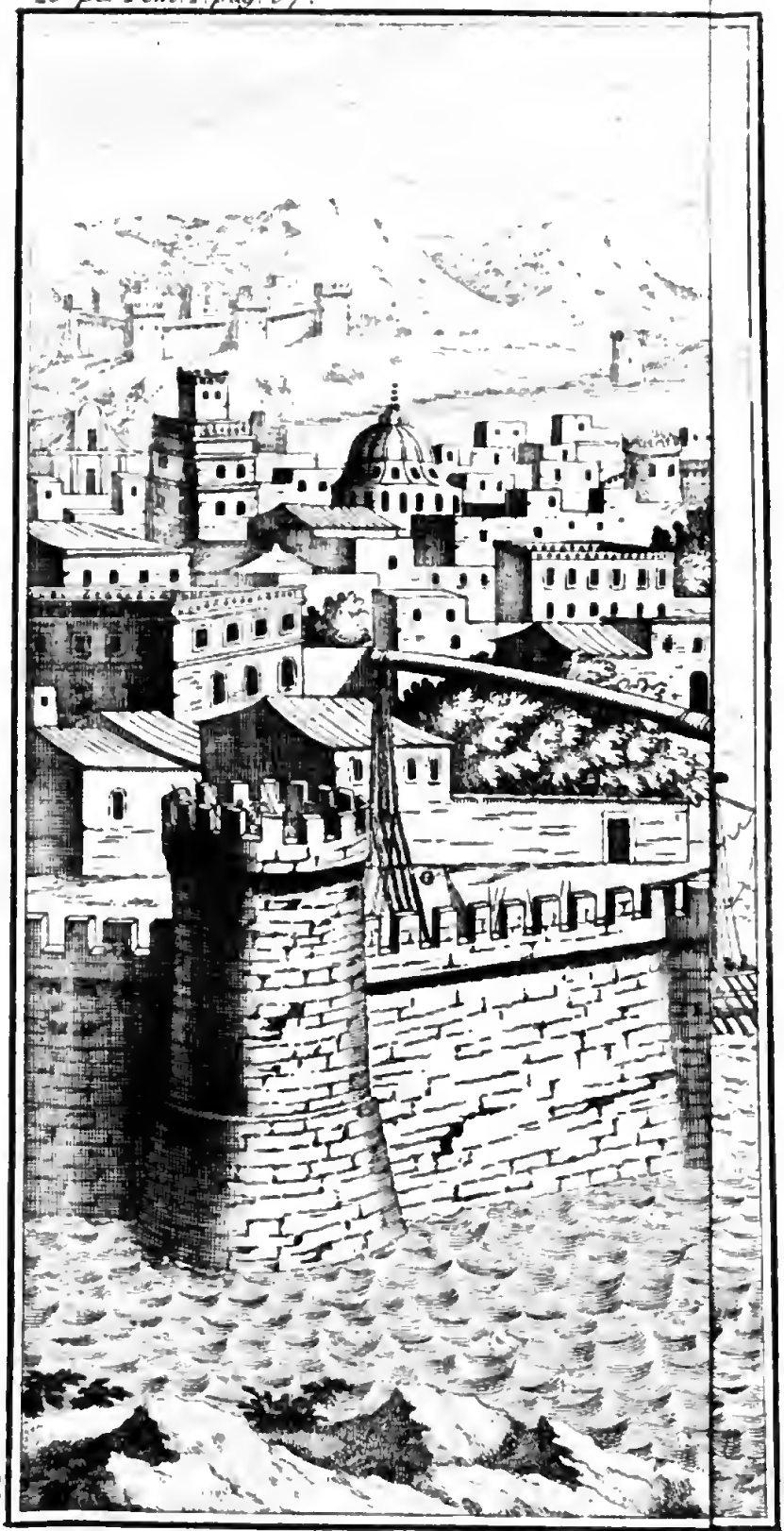
Corbeau à lacs courans, & à pinces. Le Tellenon.

OUTRE l'exemple de Platée, Tite-Live nous fait encore mention du corbeau à lac courants & à pince, lorſqu'il dit que ceux qui défendoient Heraclée contre les Romains, manquoient de ces ſortes de machines ; ils recouroient plûtôt à la force ouverte qu'à l'art : car ils ne faiſoient que de grandes ſorties pour tâcher de brûler ou de ruiner les machines & les batteries des Romains, ſans ſonger à parer l'effet des béliers, au moyen des lacs courans qui étoient alors en uſage.

Au ſiége d'Ambracie, la garniſon ſe conduiſit bien différemment contre le conſul Fulvius, elle mit en œuvre tout ce que l'art & les connoiſſances de ce temps-là purent lui ſuggérer. Les Romains, dit Tite-Live, formerent cinq attaques,



CORBEAU A CAGE, OU LE TELLENNON,
dont les anciens se servoient pour transporter des hommes sur les deffenses des villes assiegées.



CORBEAU D'ARCHIMEDE SELO

taques, ce qui étoit très-rare dans les ſiéges, tant des Grecs que des Romains; les murailles étoient très-fortes, les aſſiégeans éleverent pluſieurs batteries de béliers, que les aſſiégés rendirent bientôt inutiles, par le moyen de leurs corbeaux à baſcule, au bout deſquels ils ſuſpendoient de groſſes maſſes de plomb ou de gros quartiers de pierres qu'ils élevoient & faiſoient tomber ſur les béliers, ce qui rompoit la force des coups.

Pour ſe défendre des corbeaux démoliſſeurs, avec leſquels les Romains arrachoient les pierres ébranlées par le bélier, ainſi que les créneaux; ils employoient les baſcules pour les briſer, ou le corbeau à lacs courans & à pince, avec leſquels ils enlevoient ces grands crocs emmanchés par deſſus la muraille.

Le tellenon dont parle Vegece, tout ridicule qu'il eſt, & quoiqu'il ne paroiſſe pas fort utile, mérite d'avoir place ici. La figure jointe à ce que dit Vegece, le fera très-bien connoître.

Il eſt, dit-il, compoſé d'un gros pieu planté en terre, qui ſert de point d'appui à une longue piece de bois miſe en travers & en équilibre: de telle ſorte qu'en baiſſant un bout, l'autre s'éleve à l'une de ſes extrémités. Il y a une machine faite de planche, ou garnie d'un tiſſu d'oſier, capable de contenir trois ou quatre hommes armés, qu'on éleve ou qu'on tranſporte ſur la muraille. Cette invention du corbeau peut conduire plus loin qu'à ce petit tranſport d'hommes en cage, & je m'étonne que tant d'habiles méchaniciens n'ayent pas réfléchi que, puiſque l'on manie ſi aiſément la grande vergue d'une galere ſuſpendue & accolée au mât de maître, par les racages qui ne laiſſent aucun flottement, quoique cette vergue ſoit quelquefois de vingt-deux toiſes de long, on pourroit manier de même une échelle planchée, ou une maniere de pont à ſambuque, aſſez large pour y paſſer deux hommes de front. Cette ſambuque ſuſpendue eſt infiniment moins compoſée que celle de Marcellus au ſiége de Syracuſe. Il n'eſt pas impoſſible de fixer l'arbre ou le mât à quoi elle ſeroit ſuſpendue, lequel n'étant élevé que de huit piés ſur ſes racineaux, ſeroit de plus appuyé & retenu par de puiſſantes contrefiches, comme l'arbre de nos grues, arrêté encore par ſes quatre côtés, par autant de cables amarrés à deux aubans.

Cette machine ſeroit fort ſimple & aiſée à mouvoir par une puiſſance très-médiocre, la ſuppoſant ſuſpendue comme la vergue d'une galere avec ſes mouffles à pluſieurs roues, pour l'élever ou l'abbaiſſer ſelon le cas. Joſephe rapporte qu'Hérode, pour détruire un grand nombre de brigands qui déſoloient le pays, & s'étoient retirés dans des cavernes preſqu'inabordables par l'eſcarpement des rochers, avoit fait deſcendre dans des cages à peu près ſemblables à celle du tellenon des ſoldats qui tuoient ceux qui étoient dans ces cavernes, ou les y fumoient ou brûloient. Quoi qu'il en ſoit, je crois que le tellenon étoit deſtiné tout ſimplement à élever des hommes à portée de découvrir ce qui ſe faiſoit dans les tours ou derriere les murs des villes aſſiégées, & non pour attaquer.

§. VII.

Le Polyſpaſte & le Corbeau d'Archimède.

JUSQU'ICI nous avons traité des petits corbeaux de toutes eſpeces, mais ce ne ſont du moins, quant à ceux qui enlevent, que des diminutifs des grands, qui nous reſtent à décrire. Ceux-ci ſont des eſpeces de prodiges de méchanique, par les fardeaux & les maſſes effroyables qu'ils enlevoient, comme un hélépole, un vaiſſeau tout armé; en un mot des fardeaux incroyables.

Il eſt fait mention de ces furieux corbeaux au ſiége de Samos, & un peu avant à celui de Rhodes; c'eſt Vitruve qui nous l'apprend dans Perrault : voici ces paroles. *On dit qu'il y avoit un architecte Rhodien, nommé Diognete, à qui la République de Rhodes faiſoit une penſion annuelle fort honorable à cauſe de ſon mérite : un autre architecte nommé Callias, étant venu d'Arado à Rhodes, & ayant demandé au peuple d'être entendu, propoſa un modele où étoit un rempart, ſur lequel il avoit poſé une machine qui étoit ce guindage qui ſe tourne aiſément, avec quoi il prit & enleva un hélépole qu'il avoit fait approcher de la muraille, & le tranſporta au dedans du rempart. Les Rhodiens voyant l'effet de ce modele avec admiration, ôterent à Diognete la penſion qu'ils lui avoient donnée, & la donnerent à Callias.*

Plutarque dit d'un ſemblable corbeau : *On voyoit ſur les murailles de grandes machines, qui avançant & baiſſant tout d'un coup ſur les galeres de groſſes poutres, d'où pendoient des antennes armées de crocs, les cramponoient, & les enlevant enſuite par la force des contrepoids, elles les lâchoient tout d'un coup & les abîmoient; ou après les avoir enlevées par la proue avec des mains de fer, ou des becs de grues, & les avoir dreſſées ſur la poupe; elle les plongeoient dans la mer, où elles les ramenoient vers la terre avec des cordages & des crocs; & après les avoir fait pirouetter long temps, elles les briſoient & les fracaſſoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient au deſſous des murailles, & écraſoient ainſi tous ceux qui étoient deſſus; à tout moment des galeres enlevées & ſuſpendues en l'air, où elles tournoient avec rapidité, préſentoient un ſpectacle affreux, & après que tous les hommes qui les montoient, étoient diſperſés par la violence du mouvement, & jettés fort loin, comme avec des frondes, elles alloient ſe briſer contre les murailles; ou les engins venant à lâcher priſe, elles tomboient & s'abîmoient dans la mer.* Polybe dit la même choſe de celui d'Archimede, mis en œuvre au ſiége de Syracuſe.

Voilà des effets ſi prodigieux du corbeau, que l'on ſeroit tenté de ſuſpendre ſa croyance ſur la vérité de ſon exiſtence : mais Polybe lui-même profond militaire, qui écrivoit dans Rome, les faits, dans leſquels Rome étoit blâmée ou avoit eu du deſſous, qui d'ailleurs écrivoit ce qu'il rapporte, du vivant & ſur le récit des Généraux qui en avoient été témoins au ſiége de Syracuſe, ſe trouvant d'ailleurs con-

venir dans ce fait avec une infinité d'auteurs, qui tous parlent de ce prodigieux corbeau; Polybe, dis-je, me paroît un garant ſuffiſant de l'exiſtence de cette belle machine.

Avec un peu de réflexion je ne crois pas que l'on doive trouver cette invention un ſecret impénétrable : une étude un peu conſtante, jointe à beaucoup de différentes expériences pour connoître & perfectionner les forces mouvantes, peuvent conduire fort loin, en partant de la ſimple connoiſſance de la force du lévier augmentée par la jonction d'un autre, ou de pluſieurs autres puiſſances; je crois qu'il ne faudroit point déſeſperer, ſinon de découvrir ce fameux corbeau, du moins quelque autre machine, peut-être auſſi ſimple, & non moins utile pour enlever de ſi grands fardeaux. Archimede, dit-on, ne demandoit qu'un point d'appui, pour enlever la terre.

Je ne ſuis pas autant étonné qu'il enlevât des vaiſſeaux armés, que de la rapidité, de la vîteſſe, & de la promptitude avec laquelle il les embraſſoit, & ſur le champ les faiſoit piroüetter dans les airs, joint à ce que les vaiſſeaux étant des corps agiles & aiſés à mouvoir; il leur eût été facile d'éviter l'effet de ces corbeaux, s'ils s'étoient fixés à tels ou tels endroits du rempart, & ſurtout s'ils pouvoient être apperçûs par les dehors. Il n'eſt pas néceſſaire d'expliquer la conſtruction que l'on en imagine, la figure ſuffit pour la faire connoître.

CHAPITRE V.

Echec réciproque des Romains & des Carthaginois. Bataille d'Ecnome. Ordonnance des Romains & des Carthaginois. Choc, & victoire des Romains.

L'Année ſuivante Régulus aborde à Tyndaride, & y ayant apperçû la flotte des Carthaginois qui paſſoit ſans ordre, il part le premier avec dix vaiſſeaux, & donne ordre aux autres de le ſuivre. Les Carthaginois voyant les ennemis les uns monter ſur leurs vaiſſeaux, les autres en pleine mer, & l'avant-garde fort éloignée de ceux qui la ſuivoient, ils ſe tournent vers eux, les envelopent, & coulent à fond tous leurs bâtimens, à l'exception de celui du Conſul, qui courut lui-même grand riſque; mais comme il étoit mieux fourni de rameurs, & plus léger, il ſe tira heureuſement de ce danger. Les autres vaiſſeaux des Romains arrivent peu de tems après, ils s'aſſemblent & ſe rangent de front, ils chargent les ennemis, prennent dix

vaiſſeaux, & en coulent huit à fond. Le reſte ſe retira dans les Iſles de Lipari. Les deux partis ſe faiſant honneur de la victoire, on penſa plus que jamais de part & d'autre à ſe faire des armées navales, & à ſe diſputer l'empire de la mer. Pendant toute cette campagne les troupes de terre ne firent rien que de petites expéditions, qui ne valent pas la peine d'être remarquées.

Bataille d'Ecnome. L'Eté ſuivant on ſe met en mer. Les Romains moüillent à Meſſine avec trois cents trente vaiſſeaux pontés: de là laiſſant la Sicile à leur droite, & doublant le cap Pachynus, ils cinglent vers Ecnome, parce que l'armée de terre étoit aux environs. Pour les Carthaginois, ils allerent prendre terre à Lilybée avec trois cents cinquante vaiſſeaux pontés. De Lilybée, ils furent à Heraclée de Minos. Le but des premiers étoit de paſſer en Afrique, d'en faire le théatre de la guerre, & de réduire par-là les Carthaginois à défendre, non la Sicile, mais leur propre patrie. Les Carthaginois au contraire, ſachant qu'il étoit aiſé d'entrer dans l'Afrique, & de la ſubjuguer, ne craignoient rien tant que cette diverſion, & vouloient l'empêcher par une bataille.

Comme ces vûes oppoſées annonçoient un combat prochain; les Romains ſe tinrent prêts, & à accepter le combat, ſi on le leur préſentoit, & à faire irruption dans le pays ennemi, ſi l'on n'y mettoit pas obſtacle. Ils choiſiſſent dans leurs troupes de terre ce qu'il y avoit de meilleur, & diviſent toute leur armée en quatre parties, dont chacune avoit deux noms, la premiere s'appelloit la premiere légion, & la premiere flotte, & ainſi des autres. Il n'y avoit que la quatrieme qui n'en eût pas. On l'appelloit les Triaires, comme on a coûtume de les appeller dans les armées de terre. Toute cette armée navale étoit compoſée de cent quarante mille hommes, chaque vaiſſeau portant trois cents rameurs & ſix vingt ſoldats. Les Carthaginois, de leur côté, mirent auſſi tous leurs ſoins à ſe diſpoſer à un combat naval. Si l'on conſidere le nombre de vaiſſeaux qu'ils avoient, il falloit qu'ils fuſſent plus de cent cinquante mille hommes. Qui peut, je ne dis pas voir, mais entendre ſeulement parler d'un ſi grand nombre d'hommes & de vaiſſeaux, ſans être frappé, & de l'importance de l'affaire qui ſe va décider, & de la puiſſance de ces deux Républiques?

Ordonnance des Romains Les Romains faiſant réflexion qu'ils devoient voguer obli-

quement, & que la force des ennemis consistoit dans la légereté de leurs vaisseaux, songerent à prendre une ordonnance qui fût sûre, & qu'on eût peine à rompre. Pour cela les deux vaisseaux à six rangs que montoient les deux Consuls Régulus & Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étoient suivis chacun d'une ligne de vaisseaux. La premiere flotte faisoit une ligne, & la seconde l'autre: les bâtimens de chaque ligne s'écartant, & élargissant l'intervalle à mesure qu'ils se rangeoient, & tournant la proüe en dehors. Les deux premieres flottes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, de la troisieme on forma une troisieme ligne qui fermoit l'intervalle, & faisoit front aux ennemis: en sorte que l'ordre de bataille avoit la figure d'un triangle. Cette troisieme flotte remorquoit les vaisseaux de charge. Enfin la quatrieme flotte ou les Triaires venoient après, tellement rangés, qu'ils débordoient des deux côtés la ligne qui les précédoit: de cette maniere, l'ordre de bataille représentoit un coin ou un bec, dont le haut étoit creux, & la base solide, mais fort dans son tout, propre à l'action & difficile à rompre.

Ordonnance des Carthaginois.

Pendant ce tems-là les Chefs des Carthaginois exhorterent leurs soldats, leur faisant entendre en deux mots qu'en gagnant la bataille ils n'auroient que la Sicile à défendre, mais que s'ils étoient vaincus, c'en étoit fait de leur propre patrie & de leurs familles: ensuite fut donné l'ordre de mettre à la voile. Les soldats l'exécuterent en gens persuadés de ce qu'on venoit de leur dire. Leurs Chefs, pour se conformer à l'ordonnance de l'armée Romaine, partagent leur armée en trois corps, & en font trois simples lignes. Ils étendent l'aîle droite en haute mer, comme pour envelopper les ennemis, & tournent les proües vers eux. L'aîle gauche, composée d'un quatrieme corps de troupes, étoit rangée en forme de tenaille, tirant vers la terre. Hannon, ce Général qui avoit eu du dessous au siége d'Agrigente, commandoit l'aîle droite, & avoit avec soi les vaisseaux & les galeres les plus propres par leur légereté pour envelopper les ennemis. Le Chef de l'aîle gauche étoit cet Amilcar, qui avoit déja commandé à Tyndaride.

Choc, & victoire des Romains.

Celui-ci ayant mis le fort du combat au centre de son armée, se servit d'un stratagème pendant la bataille. Comme les Carthaginois étoient rangés sur une simple ligne, & que les Romains commençoient par l'attaque du centre; alors pour défu-

nir leur armée, le centre des Carthaginois reçoit ordre de faire retraite. Il fuit en effet, & les Romains le pourſuivent. La premiere & la ſeconde flotte, par cette manœuvre, s'éloignoient de la troiſieme, qui remorquoit les vaiſſeaux, & de la quatrieme où étoient les Triaires deſtinés à les ſoûtenir. Quand elles furent à une certaine diſtance, alors du vaiſſeau d'Amilcar s'éleve un ſignal, & auſſi-tôt toute l'armée des Carthaginois fond en même tems ſur les vaiſſeaux qui pourſuivoient. Les Carthaginois l'emportoient ſur les Romains par la légereté de leurs vaiſſeaux, par l'adreſſe & la facilité qu'ils avoient tantôt à approcher, tantôt à reculer : mais la vigueur des Romains dans la mêlée, leurs corbeaux pour accrocher les vaiſſeaux ennemis, la préſence des Généraux qui combattoient à leur tête & ſous les yeux deſquels ils brûloient de ſe ſignaler, ne leur inſpiroient pas moins de confiance qu'en avoient les Carthaginois. Tel étoit le choc de ce côté-là.

En même tems Hannon, qui au commencement de la bataille commandoit l'aîle droite à quelque diſtance du reſte de l'armée, vient tomber ſur les vaiſſeaux des Triaires, & y jette le trouble & la confuſion. Les Carthaginois qui étoient proche de la terre, quittent auſſi leur poſte, ſe rangent de front, oppoſant leurs proües, & fondent ſur les vaiſſeaux qui remorquoient, ceux-ci lâchent auſſi-tôt les cordes, & en viennent aux mains : de ſorte que toute cette bataille étoit diviſée en trois parties, qui faiſoient autant de combats fort éloignés l'un de l'autre. Mais parce que ſelon le premier arrangement les parties étoient d'égales forces, l'avantage fut auſſi égal, comme il arrive d'ordinaire lorſqu'entre deux partis les forces de l'un ne cedent en rien aux forces de l'autre. Enfin le corps que commandoit Amilcar ne pouvant plus réſiſter, fut mis enfuite, & Manlius attacha à ſes vaiſſeaux ceux qu'il avoit pris. Régulus vient au ſecours des Triaires & des vaiſſeaux de charge, mênant avec lui les bâtimens de la ſeconde flotte qui n'avoit rien ſouffert. Pendant qu'il eſt aux mains avec la flotte d'Hannon, les Triaires qui ſe rendoient déja reprennent courage, & retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois attaqués devant & derriere, embarraſſés & enveloppés par le nouveau ſecours, plierent & prirent la fuite.

Sur ces entrefaites Manlius revient, & apperçoit la troiſieme flotte acculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aile gau-

che. Les vaiſſeaux de charge & les Triaires étant en ſûreté, ils ſe joignent Régulus & lui, pour courir la tirer du danger où elle étoit: car elle ſoûtenoit une eſpece de ſiége, & elle auroit peu réſiſté, ſi les Carthaginois par la crainte d'être accrochés, & de mettre l'épée à la main, ne ſe fuſſent contentés de la reſſerrer contre la terre. Les Conſuls arrivent, entourent les Carthaginois, & leur enlevent cinquante vaiſſeaux & leur équipage. Quelques-uns ayant viré vers la terre, trouverent leur ſalut dans la fuite. Ainſi finit ce combat en particulier: mais l'avantage de toute la bataille fut entierement du côté des Romains. Pour vingt-quatre de leurs vaiſſeaux qui périrent, il en périt plus de trente du côté des Carthaginois. Nul vaiſſeau équipé des Romains ne tomba en la puiſſance des leurs ennemis, & ceux-ci en perdirent ſoixante-quatre.

OBSERVATIONS

Sur les deux combats de Tyndaride.

§. I.

Fautes de part & d'autre.

NOUS venons de voir dans le chapitre précédent la faute que fit Annibal, d'attaquer les Romains avec une partie de ſes forces, laiſſant le reſte en arriere, avec ordre de le ſuivre. Quoi qu'elle fût recente, elle ne fit pas aſſez d'impreſſion ſur Régulus, que nous voyons en faire une toute pareile dans ce chapitre ci, au premier combat de Tyndaride, comme pour donner aux Carthaginois une revanche. On ne peut attribuer la faute de Régulus qu'à un mépris trop grand de ſon ennemi, & une grande préſomption de ſes propres forces: on ne ſauroit appeller ce ſentiment dans un Général, du nom de valeur ou de courage; cette vertu renferme en elle-même un fond de prudence, ſans laquelle elle doit perdre ſon nom, pour n'être plus appellée que folie & témérité; & tout Général qui peut attaquer ſon ennemi avec toutes ſes forces, & n'en prend pour le faire qu'une partie, mérite d'être battu, & encore plus blâmé, quand même le ſuccès ſeroit à ſon avantage. Le caractere de ces hommes qui croyent que la valeur ſeule remplit tous les devoirs du commandement à la guerre, ne fut jamais la marque d'un bon Général: ce n'eſt pas le tout que de ſonger à la victoire, il faut au préalable ſonger aux précautions néceſſaires pour ſe l'aſſûrer.

Régulus après une faute auſſi con-

ſidérable ne perd pas courage, il tire de ſa faute même un nouvel aiguillon de vaincre pour la réparer: le voilà qui redevient Général dans ce nouveau moment. Il apprend par ſon expérience, non pas à ne rien tenter, mais à entreprendre de nouveau & avec précaution & courage tout enſemble, & nous fournit par-là un double ſujet d'inſtruction & d'admiration. Non ſeulement il n'eſt point abbatu, mais il conçoit dans le moment la conſéquence de ne perdre aucun temps; il ſent qu'il eſt à craindre pour lui de reſter dans un port où il a tout à redouter d'un ennemi devenu avantageux par ſa victoire, & qui peut l'y bloquer ou l'y brûler; il en ſort non plus comme la premiere fois, mais avec ordre & précaution, toute ſa flotte enſemble, & comme un homme réſolu de ſe venger à coups ſûrs: tous ces traits ſont auſſi beaux qu'ils ſont rares, & dignes d'imitation.

Amilcar au contraire, à qui ſa victoire a enflé le courage, & qui ne fait pas réflexion qu'il le doit plus à la faute de ſon ennemi, qu'à ſon courage ou à ſa bonne diſpoſition, ne doute plus de rien: il oublie & l'exemple de ſon prédéceſſeur Annibal, & celui de Régulus même, il le voit ſortir en bon ordre, pour recommencer le combat; il néglige de ſe rallier, il croit que ſon ennemi ne ſauroit ſeulement ſoûtenir ſon approche, & donne à plein dans la même faute, il combat avec inégalité, & perd le peu de vaiſſeaux qui étoient avec lui, tandis qu'il laiſſe échaper deux moyens de vaincre, ou pour mieux dire, d'aſſûrer ſa victoire déja entamée, l'un de revirer de bord, ou de mettre en paſſe, pour attendre le reſte de ſes vaiſſeaux, ou pour les retourner joindre, & donner une ſeconde bataille à un ennemi déja affoibli par ſa premiere perte; & l'autre de bloquer avec ce qu'il avoit, l'entrée du port, pour attendre ſa flotte, & empêcher l'ennemi de déboucher devant lui avant ſa jonction, ſuppoſé que ce qu'il avoit, ſuffît pour cela.

Demetrius, avec ſeulement dix vaiſſeaux, bloqua l'entrée du port de Salamine, & rendit inutile par-là ſoixante vaiſſeaux que Menelas y commandoit, & ſur leſquels Ptolomée comptoit pour le vaincre plus ſûrement, leur ayant donné ordre d'en ſortir pendant le combat, pour charger l'arriere-garde de Demetrius, qui ayant craint cette ruſe, ſut ſi bien s'en garantir.

Un parti ſemblable dans la ſituation d'Amilcar, nous l'eût preſenté comme un Général non-ſeulement courageux, mais habile & prudent, rien n'eſt malheureuſement ſi commun que les Généraux, qui ne manquent ni de l'une ni de l'autre de ces vertus, mais à qui les bons ou les mauvais ſuccès ſont également tourner la tête au point qu'ils ne ſavent ni profiter des uns, ni apporter de remede aux autres.

Ceux-là paroiſſent toûjours ailleurs qu'à la guerre fort habiles, & ſavent ſi bien employer leurs eſprits à ſéduire en leur faveur, qu'il n'eſt pas étonnant de les voir toûjours élevés & récompenſés par ceux qui ne s'étant pas trouvés ſur les lieux, ne ſavent pas qu'ils ont coûtume de dépoſer leur eſprit & leurs talens, lorſqu'il s'agit de prendre un parti prompt & déciſif.

Les grades ainſi accordés à ceux qui, quoiqu'habiles hors de l'occaſion, ne manquent pas de ſe faire battre

battre preſque toûjours, ſont une eſpece d'indemnité que la fortune leur doit, & qu'elle ſemble leur accorder, pour montrer aux autres qu'ils ſont aſſez recompenſés par la gloire qu'ils tirent de leurs actions réellement belles. Ce fut la réponſe d'un Miniſtre à Mylord Clare après la bataille d'Hocſtet, où il avoit été bleſſé, lorſque de retour à la Cour il ſe plaignoit qu'on l'avoit oublié dans une promotion: ce Mylord lui dit plaiſamment qu'il ſauroit bien l'obliger à le bien traiter; car je me ferai battre, & m'enfuirai auſſi vite que les autres. Le Roi qui chériſſoit la vraie valeur lui rendit juſtice, & lui accorda ſa juſte demande.

Les Carthaginois ne récompenſoient point les fautes, ſur-tout quand elles étoient capitales; ils faiſoient mettre en croix leurs Généraux, & les Atheniens les exiloient, ou leur faiſoient prendre de la ciguë. Si Amilcar ne fut pas puni, c'eſt que les deux parties s'attribuerent la victoire.

§. II.

Après avoir été battu, une retraite honorable eſt quelque choſe, mais un grand Général peut faire plus. Preuves de cette vérité.

C'EST une vérité pour la plûpart du temps très-conſtante, que le vainqueur ſe laiſſe enivrer de ſa victoire; & d'un homme prudent, dévient ou téméraire ou inconſideré. Ce ſont les dangers auxquels la ſécurité nous expoſe; & quel eſt celui qui ne ſe croit pas en ſûreté, dès-lors qu'il vient de vaincre? Sans doute ce ne fut pas une des moindres raiſons qui détermina Régulus à prendre ſi promptement ſa revanche. Le retour du vaincu toûjours inopiné, puiſqu'il eſt ſi rare, dut étonner le Général Carthaginois, & ſa défaite en eſt une preuve convaincante, puiſqu'il étoit lui-même perdu ſans l'arrivée du reſte de ſa flotte, qui lui aida à faire ſa retraite, laquelle il fit en bon ordre, & ſans être entamé: mais s'il crut que par cette retraite d'ailleurs bonne & honorable, il avoit rempli tous les devoirs du Généralat, je ſoutiens qu'il ſe trompoit très-fort; & pour s'en convaincre, il n'avoit qu'à jetter les yeux ſur Régulus, qui dans la pareille ſituation venoit de prendre un parti tout différent, & qui lui avoit ſi bien réuſſi.

On peut regarder comme une maxime que, quelque battue que ſoit une armée, tant qu'il reſte du courage & de la bonne volonté dans les troupes, un Chef habile & de grande valeur ne doit déſeſpérer de rien.

A la guerre le mal eſt toûjours plus dans l'opinion que dans la choſe même. Que l'on conſidere ce que c'eſt que l'on perd dans la plûpart des batailles, & l'on verra que c'eſt le plus ſouvent très-peu de choſe, qu'on ſe groſſit à ſoi-même par l'opinion. On a vû les plus grands Capitaines, après des échecs pareils, prendre le parti d'une belle retraite, ſavante, bien ordonnée, & par-là fort honorable: leurs exem-

ples autoriſent, & on croit avoir fait beaucoup en les imitant. Sans doute, c'eſt avoir fait quelque choſe: mais on ne peut pas appeller cela avoir épuiſé les dernieres reſſources, & un courage véritablement grand va par de-là : il eſt aiguillonné par deux motifs capitaux, la honte d'avoir été vaincu, qui l'engage à chercher ſa revanche, & la négligence & le peu de précaution du victorieux, qui lui offrent un ſi beau moyen de la prendre. Rempli de ces deux motifs ſi preſſans, il remarche à ſon ennemi, comme fit Régulus, le ſurprend & le terraſſe plus facilement. Qui peut avoir vû des actions à la guerre, ſans ſentir le vrai de cette maxime ? & qui ne ſait quand il s'y eſt trouvé, la négligence & le deſordre où ſe trouve une armée dans le moment qui ſuit celui de ſa victoire ; il ne s'agit donc que de le prendre ce moment par un retour auſſi prompt que courageux.

Ce que j'avance n'eſt pas ſans exemple, & non ſeulement on a vû des Régulus, qui après la perte d'une ſeule Eſcadre ou d'une ſeule diviſion, ſont revenus en bon ordre ſur le victorieux, qu'ils ont vaincu à leur tour ; mais on a vû des armées entieres ayant été battues & diſſipées ſi entierement, qu'on les croyoit hors d'état de ſe relever jamais, qui après la perte de leur camp, de leurs bagages, de leurs canons même, ſe ſont ralliées, ont remarché à l'ennemi, & par l'habileté & l'adreſſe de leur chef, ont détruit le victorieux dans le moment de ſa joie & de ſon triomphe. Outre pluſieurs exemples qui trouveront leur place dans la ſuite de cet ouvrage, Caſſander un des ſucceſſeurs d'Alexandre, m'en fournit un que je vais rapporter.

Ayant envoyé Nicanor avec une flotte de ſix-vingts voiles, pour combattre Clite ſon ennemi, les armées ſe rencontrerent à la hauteur de Byſance : celle de Nicanor fut défaite, ayant eu 17 vaiſſeaux coulés à fond, & quarante de pris, le reſte gagna avec beaucoup de peine le port de Chalcédoine.

Antigone qui ne manquoit point de reſſources dans les plus grandes diſgraces, n'eut pas plûtôt appris la perte de la bataille, que rempli de la certitude que ſon ennemi Clite vivoit dans la plus grande ſécurité, & par ſa négligence lui donnoit beau jeu pour ſa revanche, aſſûré par une conſéquence auſſi ordinaire, qu'il auroit mis à terre une partie de ſes troupes, pour joüir plus tranquillement de ſa victoire & du repos ; ayant obtenu des citoyens de Byſance un nombre de petits navires, il embarqua deſſus un grand nombre d'arbalêtriers, & partie de ſa meilleure infanterie legere, avec leſquels ayant paſſé en Europe avec une extrême rapidité, & jetté l'ancre tout proche de l'endroit où l'ennemi campoit négligemment, ainſi qu'il l'avoit prevû ; il profite de la nuit pour le ſurprendre, & le taille en pieces, ſans que celui-ci eût le temps de prendre aucun parti. Antigone ayant en même temps ordonné à Nicanor de remettre à la voile avec les débris de ſa flotte, & de marcher à celle des ennemis ; il fut tout auſſi heureux ſur mer que ſur terre, où la ſupriſe fut par-tout égale, & la victoire auſſi complette. Il en coûta la vie à Clite, qui prétendoit gagner la Thrace par terre, & qui fut découvert & tué par des ſoldats de Lyſimaque.

Ces ſortes de deſſeins ne ſont pas communs, & demandent autant de détails, de précautions & de meſures pour l'exécution, qu'ils demandent de ſagacité, de pénétration, & de fermeté dans le Général qui les conçoit. Il faut entr'autres choſes un ſecret impénétrable & un ordre bien exact dans la marche, pour en dérober la moindre connoiſſance à l'ennemi; en un mot il faut pour pareille entrepriſe réunir toutes les parties de l'homme de guerre.

Néoptoleme, après avoir eu la fermeté de concevoir un pareil deſſein, & après avoir perſuadé à Antigone & à Polyſpercon, chez qui il étoit réfugié, de marcher avec lui contre Eumene ſon vainqueur, pour avoir manqué d'être lui-même ſur ſes gardes dans ſa marche, fut ſurpris par Eumene, qui en avoit eu avis, & taillé en pieces une ſeconde fois. Belle leçon, pour nous apprendre qu'il ne ſuffit point d'imaginer de grandes choſes, ſi l'on n'a pas l'intelligence, & la conduite néceſſaire pour l'exécution.

Comme tout ce que j'aurois à dire ſur cette matiere, regarde ſurtout les ſurpriſes des armées & des camps; je ne m'étendrai pas davantage ici, ayant traité cette matiere avec toute l'application dont je ſuis capable.

J'ajoûte ici ſimplement qu'il y a beaucoup moins de diſtance que l'on ne l'imagine, entre une belle retraite, & le parti que je propoſe; puiſque l'un & l'autre ſuppoſent des troupes ralliées, de la diſcipline, de la valeur, & de l'intelligence dans les Chefs particuliers, avec de pareils ſecours & des troupes, comme l'on dit, dans la main. Il eſt preſque auſſi aiſé de marcher à l'ennemi, que de ſe retirer devant lui, peut-être même plus aiſé.

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale d'Ecnome.

§. I.

Que l'habilité du Général, ſupplée au nombre & à la valeur.

LA bataille navale, qui fait le ſujet de ces obſervations, eſt ſans doute une des plus fameuſes de l'antiquité, non-ſeulement par la grandeur des armées qui ont combattu, mais par l'expérience & l'habileté des Chefs, qui doit exciter & redoubler l'attention des gens du métier; puiſque les connoiſſeurs ſont bien plus touchés de l'ordre & de la diſpoſition dans les actions générales, que du ſuccès qu'elles ont eu, ou du plus ou moins de carnage.

Que la victoire ſe range un jour de bataille du côté du plus courageux ou du plus fort, le Général n'en doit pas tirer avantage, & celui qui n'eſt rendu célebre que par des victoires de cette eſpece,

n'eſt rien moins que tel dans l'eſprit des juges compétens & équitables. Pour de pareilles victoires, en effet, à qui doit-on rendre graces? puiſqu'il n'y paroît ni ſcience ni art, ni diſpoſition, ſera-ce au Général, de qui ces choſes-là dépendent? non ſans doute, il n'y a rien mis du ſien, ce ne ſera donc qu'au courage, ou au plus grand nombre de troupes, & qu'en doit-il revenir à celui qui n'a fait qu'honorer leur victoire de ſa préſence? Il n'a rien imaginé, il a ſuivi la routine des ordres de bataille, on s'eſt ébranlé, on s'eſt battu même avec opiniâtreté; n'étoit-il pas juſte que le plus courageux & le plus conſtant l'emportât? cela eſt arrivé: le Général y a-t-il été pour quelque choſe? Mais au-contraire il n'avoit que l'expérience pour lui, d'ailleurs moins fort qu'un ennemi, auſſi on peut être plus courageux que lui. Il a ſû par une diſpoſition habile & ſavante, par une conduite prévûe & bien amenée, par une ruſe peu connue, par un ordre conforme au terrein, dont il a ſû tirer tout l'avantage, il a ſû dis-je, enchaîner la victoire; c'eſt lui qui a vaincu, c'eſt lui qui doit être immortaliſé, & de lui, dont on doit dire avec raiſon, M. tel a gagné telle ou telle bataille: il n'y a que les experts dans le métier qui ſoient capables de cette analyſe militaire.

D'où vient que les Grecs, & après eux les Romains, envioient ſi peu la ſupériorité du nombre aux nations barbares, contre leſquelles ils étoient en guerre? D'où vient même qu'ils les mépriſoient? étoit-ce mépris pour leur courage ou confiance dans le leur propre? non ſans doute, puiſque les uns & les autres ont eu à faire à des nations qui ne leur cédoient en rien pour cette partie.

Les Grecs n'ont pas toûjours eu à faire aux Perſes, (& même ceux-ci, ſous la conduite de Memnon, les euſſent peut-être arrêtés tout court, ſi cet habile chef eût été écouté. Ne montrerent-ils pas du courage au paſſage du Granique?) & leurs autres ennemis n'ont-ils pas montré qu'ils en avoient autant que les plus braves d'entre les Grecs?

Cependant à courage égal ils ont toûjours ſurmonté le grand nombre, ainſi que les Romains: d'où vient cela? de l'habileté des Généraux, qui connoiſſoient à fond l'avantage de la tactique, qui formoient des ordres de bataille, contre leſquels le grand nombre venoit échoüer, & qui s'aſſûroient par la diſcipline & l'excellence de leurs manœuvres, autant de victoires, qu'ils donnoient de combats, & ſavoient par ces grandes parties, ſuppléer au défaut du nombre & de la valeur.

Dans l'action dont il s'agit, on doit regarder la valeur comme égale entre les Romains & les Carthaginois, l'expérience l'étoit auſſi: mais la diſpoſition étant meilleure de la part des Romains, la ſupériorité du nombre des Carthaginois ne put l'emporter.

On ne peut qu'être étonné de la grandeur des deux armées, plus encore de celle des Romains, puiſque Rome dans ſa naiſſance étoit ſi pauvre & ſi dénuée des choſes néceſſaires, pour completer une armée navale: mais l'étonnement doit être bien plus grand, quand on conſidere que cette République, depuis ſi puiſſante & ſi riche, n'a jamais pû pouſſer plus loin ſes forces navales.

Il n'y a guere d'exemples de

plus grandes forces navales, que celles des Perſes à Salamine, qui y combattirent avec une flotte de 1207 vaiſſeaux de guerre, & près de 500000 hommes d'équipages: mais ce qui prouve en faveur de ce que j'avance, c'eſt que Xercès fut battu par 271 navires, moyennant l'adreſſe de ſon antagoniſte, & des chefs particuliers qu'il avoit en tête.

C'eſt une maxime inconteſtable, que dans les batailles rangées, la valeur ſoûtenue de la ſupériorité du nombre doit échoüer contre une diſpoſition plus ſavante & plus ruſée.

§. II.

Motif de la bataille. Ordonnance des deux armées. Fautes des Amiraux Romains, quoique victorieux.

TOut cet article traite, à ce qu'il me paroît, avec habileté, tant de l'ordre de bataille des deux armées, que des fautes réciproques des deux partis, durant le cours de l'action, ainſi que de ce que chacun eût dû faire: mais comme je l'ai déja dit, il me ſiéroit mal de ſuivre mon auteur dans un pays qui m'eſt ſi fort inconnu: ainſi je renvoie à lui-même le lecteur curieux des faits de marine, & crois, ſans oſer le décider, qu'il trouvera dans cet article des inſtructions bonnes à recueillir en paſſant, tant ſur cette action que ſur celle de Patras entre les Lacédemoniens & les Athéniens, qui commandés par Phormion, remporterent une victoire complette.

CHAPITRE VI.

Les Romains paſſent en Afrique, aſſiégent Aſpis, & déſolent la campagne. Régulus reſte ſeul dans l'Afrique, & bat les Carthaginois devant Adis. Il propoſe des conditions de paix, qui ſont rejettées par le Sénat de Carthage.

APrès cette victoire les Romains ayant fait de plus groſſes proviſions, radoubé les vaiſſeaux qu'ils avoient pris, & monté ces vaiſſeaux d'un équipage ſortable à leur bonne fortune, ils cinglerent vers l'Afrique. Les premiers navires aborderent au Promontoire d'Hermée, qui s'élevant du golfe de Carthage, s'avance dans la mer du côté de Sicile. Ils attendirent

là les bâtimens qui les ſuivoient ; & après avoir aſſemblé toute leur flotte, ils rangerent la côte juſqu'à Aſpis. Ils y débarquerent, tirerent leurs vaiſſeaux dans le port, les couvrirent d'un foſſé & d'un retranchement ; & ſur le refus que firent les habitans d'ouvrir les portes de leur ville, ils en firent le ſiége.

Ceux des ennemis qui après la bataille étoient revenus à Carthage, perſuadés que les Romains enflés de leur victoire, ne manqueroient pas de faire bien-tôt voile vers cette ville, avoient mis ſur mer & ſur terre des troupes pour en garder la côte. Mais lorſqu'ils apprirent que les Romains avoient débarqué, & qu'ils aſſiégeoient Aſpis, ils déſeſpérerent d'empêcher la deſcente, & ne ſongerent plus qu'à lever des troupes, & à garder Carthage & les environs. Les Romains, maîtres d'Aſpis, y laiſſent une garniſon ſuffiſante pour la garde de la ville & du pays. Ils envoyent enſuite à Rome pour y faire ſavoir ce qui étoit arrivé, & pour y prendre des ordres ſur ce qui ſe devoit faire dans la ſuite. En attendant ces ordres, toute l'armée fit le dégât dans la campagne. Perſonne ne faiſant mine de les arrêter, ils ruinerent pluſieurs maiſons de campagne magnifiquement bâties, enleverent quantité de beſtiaux, & firent plus de vingt mille eſclaves.

Régulus reſte ſeul dans l'Afrique. Bataille d'Adis.

Sur ces entrefaites arriverent à Rome des courriers, qui apprirent qu'il falloit qu'un Conſul reſtât avec des troupes ſuffiſantes & que l'autre conduisît à Rome le reſte de l'armée. Ce fut Régulus qui demeura avec quarante vaiſſeaux, quinze mille fantaſſins, & cinq cents chevaux. Manlius prit les rameurs, & les captifs, & raſant la côte de Sicile arriva à Rome ſans avoir couru aucun riſque.

Les Carthaginois voyant que la guerre alloit ſe faire avec plus de lenteur, (a) élûrent d'abord deux Commandans, Aſdrubal fils

(a) *Les Carthaginois voyans que la guerre alloit ſe faire avec plus de lenteur.*] On ne reconnoit plus ici la ſageſſe des Romains, & l'on ne s'attend point qu'après d'auſſi grands préparatifs pour porter la guerre en Afrique, & un ſuccès auſſi déciſif que celui de la bataille d'Ecnome ; ſur le point de ſoûmettre Carthage infailliblement, ils rappelleront une partie ou pour mieux dire preſque toutes leurs forces ſans raiſon, ſans beſoin, & laiſſeront dès ce moment tous les débris de l'armée vaincue à Ecnome, & refugiés en Sicile, maitres de courir en Afrique au ſecours de leur capitale. Il ſeroit à deſirer que notre Auteur nous eût fait part de ce qu'il penſoit d'une manœuvre auſſi étrange, ainſi que des raiſons qui empêcherent les débris reſtés en Sicile, de ſecourir puiſſamment Carthage, dans le tems que le Conſul Régulus avec le peu de monde qui lui étoit reſté, avoit eu l'audace d'aſſiéger cette capitale, & de la réduire à ce point d'extrémité que nous allons voir.

C'eſt une grande faute à la guerre que

de Hannon, & Boſtar. Enſuite ils rappellerent d'Héraclée Amilcar, qui ſe rendit auſſi-tôt à Carthage, avec cinq cents chevaux & cinq mille hommes d'infanterie. Celui-ci en qualité de troiſieme Commandant, tint conſeil avec Aſdrubal ſur ce qu'il y avoit à faire, & tous deux furent d'avis de ne pas ſouffrir que le pays fût impunément ravagé. Peu de jours aprés Régulus ſe met en campagne, emporte du premier aſſaut les places qui n'étoient pas fortifiées, & aſſiége celles qui l'étoient. (*a*) Arrivé dans Adis, place importante, il l'inveſtit, preſſe les ouvrages, & fait le ſiége en forme. Pour donner du ſecours à la ville, & défendre les environs du dégât, les Carthaginois font approcher leur armée, & campent ſur une colline, qui à la vérité dominoit les ennemis, mais qui ne convenoit nullement à leurs propres troupes. Leur principale reſſource étoit la cavalerie & les éléphans, & ils laiſſent la plaine pour ſe poſter dans des lieux hauts & eſcarpés; c'étoit montrer à leurs ennemis ce qu'ils devoient faire pour leur nuire. Régulus ne manqua pas de profiter de cette leçon. Habile & expérimenté,

de s'affoiblir, lorſqu'en ne le faiſant pas, on peut remplir avec certitude ſes projets.

(*a*) *Emporte les Places qui n'étoient pas fortifiées, & aſſiége celles qui l'étoient.*] C'eſt la ſeule façon pour attaquer une Capitale de ne rien laiſſer ni derriere ſoi, ni autour de ſoi, du moins quand la Capitale dont il s'agit eſt bien fortifiée, grande & peuplée, trois choſes qui doivent faire rencontrer beaucoup d'obſtacles dans un ſiége; les aſſiégés y trouvent des reſſources infinies du côté de la défenſe & du nombre de ſoldats; chacun pour lors le devient, & ils s'aguerriſſent les uns & les autres par l'habitude au danger & la néceſſité de ne pas ſuccomber, ce qui fait trainer le ſiége en longueur, & fait ſentir par la ſuite l'incommodité d'avoir laiſſé derriere ſoi des petites Places, qui coupent ou déſolent vos convois, ou vous ruinent en détail par les groſſes eſcortes qu'elles obligent à leur donner.

Le dernier ſiége de Turin, & même celui de Barcelone dans la même campagne, font bien à ce ſujet. Dans le premier ce fut une faute de la part de l'Aſſiégeant, que le mépris qu'il fit du peu de Places du Piedmont qui reſtoient à ſoûmettre, laquelle nous fit ſentir qu'en prenant Coni qui étoit celle de toutes qui pouvoit le plus arrêter, l'expédition de Turin devenoit immanquable, il n'étoit plus queſtion d'épuiſer le Royaume par des préparatifs d'une dépenſe énorme, il n'eût pas été néceſſaire pour lors d'aſſiéger cette Capitale, mais ſimplement de la bloquer par de bons poſtes bien munis & bien fortifiés, de faire le dégât exactement entre les portes & la ville, qui n'ayant plus de ſecours à eſpérer, fût tombée infailliblement d'elle-même. M. le Duc de Savoye, tout grand Capitaine & grand politique qu'il étoit, ſe trouvant ſans aucun aſyle pour lui, eût été obligé d'abandonner le pays avec ſon peu de troupes, & n'eût pas eu le moyen d'entretenir comme il fit dans le bout de frontiere qui lui étoit demeuré, cette guerre fine & ruſée qui fit donner le Général François dans des piéges ſi ſouvent répétés, & qui occaſionna dans la ſuite ce grand évenement de la levée du ſiége. Dans un projet de campagne que j'avois préſenté alors, j'avois expoſé ces raiſons: mais on répondit à M. de Vendôme qui penchoit lui-même pour le ſiége, qu'une fois Turin tombé le reſte tomberoit. L'on fit la même réponſe à M. de Teſſé ſur le ſiége de Barcelone? mais celui-là le déconſeilloit par les mêmes motifs que j'alléguois pour détourner de l'autre.

il comprit d'abord que ce qu'il y avoit de plus fort & de plus à craindre dans l'armée des ennemis, devenoit inutile par le déſavantage de leur poſte, & ſans attendre qu'ils deſcendiſſent dans la plaine, & qu'ils s'y rangeaſſent en bataille; ſaiſiſſant l'occaſion, dès la pointe du jour il fait monter à eux des deux côtés de la colline. La cavalerie & les éléphans des Carthaginois ne furent d'aucun uſage. Les ſoldats étrangers ſe défendirent en gens de cœur, renverſerent la premiere légion, & la mirent en fuite. Mais dès qu'ils eurent été renverſés eux-mêmes par les ſoldats qui montoient d'un autre côté, & qui les enveloppoient, tout le camp ſe diſſipa. La cavalerie & les éléphans gagnent la plaine le plus vîte qu'ils peuvent, & ſe ſauvent. Les Romains pourſuivent l'infanterie pendant quelque tems, mettent le camp au pillage; puis ſe répandant dans le pays, ravagent impunément les villes qu'ils rencontrent. Ils ſe ſaiſirent entr'autres de Tunis, & y poſerent le camp, tant parce que cette ville étoit très-propre à leurs deſſeins, qu'à cauſe que ſa ſituation eſt très-avantageuſe pour infeſter de là Carthage & les lieux voiſins.

Ils propoſent des conditions de paix, qui ſont rejettées par le Sénat de Carthage.

Après ces deux défaites, l'une ſur mer & l'autre ſur terre, cauſées uniquement par l'imprudence des Généraux, les Carthaginois ſe trouverent dans un étrange embarras. Car les Numides faiſoient encore plus de ravages dans la campagne que les Romains. La terreur étoit ſi grande dans le pays, que tous les gens de la campagne ſe refugierent dans la ville. La famine s'y mit bien-tôt à cauſe de la grande quantité de monde qui y étoit, & l'attente d'un ſiége jettoit tous les eſprits dans l'abattement & la conſternation. Régulus après ces deux victoires, ſe regardoit preſque comme maître de Carthage. Mais de crainte que le Conſul, qui devoit bien-tôt arriver de Rome, ne s'attribuât l'honneur d'avoir fini cette guerre, (*a*) il exhorta

(*a*) *De crainte que le Conſul qui devoit bientôt arriver de Rome, ne s'attribuât l'honneur d'avoir fini cette guerre.* Regulus craint pour ſon triomphe, il l'avoit acquis déja par deux grandes victoires, il ne veut pas que ce ſoit ſon ſucceſſeur qui l'obtienne à ſon préjudice, & il offre la paix à ſon ennemi pour n'avoir rien à partager avec un autre, qui dans la réalité, n'eût eu rien à prétendre, puiſque c'étoit uniquement l'ouvrage de Regulus, qu'il ſeroit venu conſommer. Ce Romain ne couroit point après les richeſſes: il croyoit qu'il eſt d'autres qualités qui font le Heros véritable, & qui ne doivent pas être confondues avec celle-ci. Il craignoit de les flétrir par l'avarice & par le pillage des peuples, il étoit du nombre rare des Héros véritables qui laiſſent à leurs ſoldats, ce que les Heros du commun, & qui doivent tout à la fortune réſervent uniquement pour eux mêmes.

les

les Carthaginois à la paix. Il fut écouté avec plaiſir. On lui envoya les principaux de Carthage, qui conférerent avec lui; mais loin d'acquieſcer à rien de ce qu'on leur diſoit, ils ne pouvoient ſans impatience entendre les conditions inſupportables (*a*) que le Conſul vouloit leur impoſer. En effet Régulus

L'antiquité nous fournit trois ou quatre de ces hommes rares, & de-là à M. de Turenne il y a un vuide de deux mille ans; de ce grand homme juſqu'à d'autres Chefs auſſi déſintéreſſés il s'en faut bien que le vuide ne ſoit auſſi grand: mais moins ces maximes ſont ſuivies, plus l'eclat de ceux qui ne s'en ſont point écartés doit être rehauſſé.

Regulus trouvoit plus d'avantage dans la paix que dans la priſe de Carthage, il touchoit à l'une & à l'autre, il avoit pouſſé plus loin que perſonne les ſuites de ſes victoires: une bataille qu'il perd lui arrache juſqu'aux moindres de ſes avantages.

Il eſt des Généraux d'ailleurs habiles & expérimentés, mais que la paſſion de s'enrichir ou de ſe rendre plus conſidérables, poſſede au point de leur faire oublier & le bien de la patrie, & l'amour de la véritable gloire; ceux-là ne ſont pas toûjours d'humeur de pouſſer trop loin leurs avantages, ils veulent faire durer la beſogne. Dès qu'au commencement ils ſe ſont faits une réputation aſſez bien établie pour s'aſſûrer le commandement, ils ne ſont plus que le moins quand ils peuvent le plus: mais comme ce moins eſt pour l'ordinaire le gain de quelque bataille peu déciſive, on ne manque pas à la Cour de les exalter, même à l'armée, où il eſt très-peu de bons Juges. On eſt ébloüi d'un champ de bataille, du canon, des étendarts, & des drapeaux, des hommes pris; & les ſuites ne ſont plus contées pour rien. Si quelqu'un fait appercevoir qu'elles auroient dû être plus conſidérables, que la paix même pouvoit en être le fruit; obſervations ſuperflues. Le Prince qui ne ſoupçonne aucune mauvaiſe volonté ne le blâme pas; & cet homme qui pouvoit tout d'un coup terminer les plus grands deſſeins, acquiert des dégrés plus éminens de grandeur, à meſure que par ſa malice il multiplie ſes heureux ſuccès, aux dépens du ſang du Citoyen & de la ruine de ſon peuple.

C'eſt-là le plus ſouvent la cauſe éternelle de l'inutilité des batailles. Combien de gens ſeroient à même s'ils vouloient parler, de prouver ſur le rapport de leurs yeux & de leurs oreilles, que ce blâme donné ſi ſouvent n'eſt la plûpart du tems que trop juſte.

Quand on a fait ce reproche au Maréchal de Luxembourg au ſujet de la bataille de Fleurus, on l'a fait à tort: c'eſt un ſecret hiſtorique que je réſerve pour mes mémoires, où il en eſt bien d'autres.

Beaucoup de gens ont blâmé le Maréchal de Montrevel, qui étoit un Officier d'un très-grand mérite, d'avoir ainſi voulu prolonger la guerre des Fanatiques des Cevennes, laquelle lui étoit, diſoit-on, aſſez lucrative, ſes ennemis ne l'épargnerent pas. Il eſt vrai qu'il négligea long-tems un projet du Sieur Tenien, Curé de Montpezat, qui y auroit mis fin & eût exterminé tous ces rebelles, il crut plus utile ou plus conforme aux intentions de la Cour, de faire beaucoup d'exemples de ſévérité à Niſmes, envers les Religionnaires qu'on eſperoit à la Cour intimider par ces ſupplices: mais l'on ne tarda pas à reconnoître que cette guerre au contraire n'en devenoit que plus acharnée & plus cruelle; le Général en remporta la haine publique, & la Cour ſe vit contrainte de lui ſubſtituer le Maréchal de Villars. Alors M. de Montrevel eux recours avant ſon arrivée au projet du Sieur Tenien, & ſans vouloir l'exécuter en entier, il ne laiſſa pas de détruire un grand nombre de ces rebelles; de quoi le Sieur Tenien ne tira nulle récompenſe, pas même le moindre bénéfice, qui ne coûte rien à donner.

Le Maréchal de Villars ayant pris des routes oppoſées, & paroiſſant vouloir finir de bonne foi, en vint bientôt à bout, & acquit en même tems autant d'amour des peuples que ſon prédeceſſeur en avoit emporté de haine. Celui-ci qui fût envoyé commander à Bordeaux, y fit bientôt connoître que ſon naturel avoit été contraint par des ordres ſupérieurs, & qu'il avoit autant de plaiſir que perſonne à ſe faire aimer, & autant de moyen d'y réuſſir.

(*a*) *Ils ne pouvoient ſans impatience en-*

parloit en maître, & croyoit que tout ce qu'il vouloit bien accorder, devoit être reçû comme une grace & avec reconnoiſſance. Mais les Carthaginois, voyant que quand même ils tomberoient en la puiſſance des Romains, il ne pouvoit rien leur arriver de plus fâcheux que les conditions qu'on leur propoſoit, il ſe retirerent non-ſeulement ſans avoir conſenti à rien, mais encore fort offenſés de la peſanteur du joug dont Régulus prétendoit les charger. Le Sénat de Carthage, ſur le rapport de ſes Envoyés, réſolut, quoique les affaires fuſſent déſeſpérées, de tout ſouffrir & de tout tenter, plutôt que de rien faire qui fût indigne de la gloire que leurs grands exploits leur avoient acquiſe.

tendre les conditions inſupportables qu'il vouloit leur impoſer.] Il eſt beaucoup d'exemples dans l'Hiſtoire que la dureté du joug que l'on veut impoſer aux ennemis les ranime à un tel point qu'ils ſemblent reprendre de nouvelles forces, parce qu'ils apprennent dès-lors à mieux connoître celles qu'ils ont, & qu'ils ſecouent avec vigueur ce même joug, qu'avec un peu plus de modération on étoit prêt de leur faire porter ſans murmure.

On demandoit un jour à Eſope quelles étoient les occupations ordinaires de Jupiter, il répondit : *Il abaiſſe les choſes hautes, & éleve les baſſes* ; c'étoit en deux mots faire l'abregé de l'hiſtoire humaine. Comme il eſt rare que le Tout-Puiſſant permette des évenemens ſans une cauſe naturelle, il a voulu que le déſeſpoir fût d'ordinaire la cauſe du recouvrement de la liberté, & que ceux qui paroiſſoient il n'y a qu'un moment, & ſurtout aux yeux de leurs ennemis ſi découragés, ſi abattus & ſi humiliés, qu'on ne croyoit rien riſquer en appéſantiſſant leur dépendance; ceux-là même, aiguillonnés par la honte & le déſeſpoir, ſe ſoient relevés avec audace; & ayent ſécoué d'autant plus aiſément le joug que celui qui l'impoſoit s'y attendoit le moins.

La ſituation des Carthaginois a beaucoup de reſſemblance à celle de la France aux Conférences de Gertruidemberg, en 1710. Les Alliés enflés plus encore de notre timidité que de leurs ſuccès, & s'imaginant que le Royaume étoit encore plus ſur ſa ruine qu'il ne le paroiſſoit, puiſqu'on leur offroit des conditions fort au-deſſus de leurs eſpérances, crurent pouvoir uſer des circonſtances pour ſe venger pleinement du paſſé, & donner un libre cours à leur haine & à leur ambition ; ils pouſſerent les choſes juſqu'à vouloir déthroner un Roi légitime, & partager entre-eux la Monarchie d'Eſpagne, dans l'un & l'autre monde. Non contents de ces chimériques idées, ils joignent encore à des propoſitions ſi déraiſonnables, le mépris pour les Plénipotentiaires, à qui ils ſemblent ne pas daigner parler. Ce dernier affront réveille la létargie du Gouvernement qui étoit il y a ſi peu d'années en état de donner des loix à l'Europe. Dès-lors qu'on ne ſe croit plus abattu, on ſe retrouve encore capable de généreux efforts. On met un Xantippe à la tête des armées, qui par l'affaire de Denain rétablit tout, & met ces fiers ennemis au point de demander eux-mêmes la paix.

OBSERVATIONS

Sur la bataille d'Adis.

§. I.

Polybe trop concis dans l'abbrégé qu'il fait de cette action. Importance de connoître les lieux, quand on écrit l'hiſtoire.

LEs ſurpriſes d'armées ſont des actions ſi rares & ſi intéreſſantes, qu'il ſeroit à déſirer pour notre inſtruction que Polybe ſe fût un peu plus étendu ſur le récit des circonſtances de la bataille d'Adis. Cela nous ſeroit d'autant plus avantageux que l'attention qu'a eu cet Ecrivain de ſe tranſporter ſur les lieux de la plûpart des combats qu'il a décrits, ne laiſſe rien à déſirer dans les récits qu'il en fait, & tranſporte, pour ainſi dire, ſon Lecteur ſur les lieux-mêmes; que n'a-t-il penſé de même pour Adis lieu à portée duquel il nous apprend qu'il a été dans ſon voyage d'Afrique.

On ne ſauroit douter que cette attention de la part des Auteurs militaires ne répande une grande clarté ſur leurs écrits, puiſqu'ils commencent eux-mêmes par s'aſſûrer de ce qu'ils veulent décrire, & qu'ainſi tranſportés ſur le champ de bataille il leur eſt bien aiſé, non-ſeulement de comprendre, mais de faire comprendre aux autres ce qu'ils ont oüi dire ou lû des récits contemporains.

Malgré la conciſion de Polybe, nous ne laiſſerons pas que de faire quelques obſervations à travers les ténebres où il nous laiſſe, aidés de la conjecture & de la connoiſſance de la Tactique reſpective des deux Nations.

§. II.

Inutilité d'une armée de ſecours, quand elle reſte dans l'inaction, quelque poſte qu'elle occupe.

REgulus ne perdant point de vûe ſon projet de marcher droit à Carthage, & de ne laiſſer rien en arriere qui pût le faire échoüer, après la priſe d'Aſpis, vient aſſiéger Adis. Les Carthaginois en étant inſtruits, réſoulurent de lui faire lever le ſiége, & ayant mis pour cela une armée en campagne, forte ſurtout en éléphans & en Cavalerie, & plus propre par-là à la guerre de plaine qu'à celle de montagne, ne laiſſent pas que de traverſer celles qui les ſéparoient de l'armée Romaine, ſans mauvaiſes rencontres. Etant arrivés ſur le penchant des montagnes, & à la vûe de l'armée Romaine, je ne ſai par quelles conſidérations ils ne jugerent pas à propos de ſe mettre en plaine, ce qui, ce ſemble, leur devoit tenir à cœur, vû la qualité des armes de leurs armées; au contraire ils prennent un poſte de montagne qui leur paroît avantageux & y reſtent.

Si Polybe eût été capable d'omettre une circonſtance auſſi intéreſſante que l'eût été celle de couper par ce poſte les vivres des Romains, tout juſqu'à la réſolution de Regulus, nous porteroit à croire que c'eſt cette conſidération qui arrêta dans cet endroit les Carthaginois.

Mais nous ſommes certains qu'il n'eût pas obmis une circonſtance auſſi capitale; ainſi toutes nos conjectures ne peuvent porter que ſur le projet formé par ceux-ci pour jetter du ſecours dans la place. Dès-lors nous concluons que les Carthaginois étoient mal conduits, par deux raiſons capitales: l'une que c'eſt ne rien faire de déciſif que de jetter du ſecours dans une place aſſiégée qu'on peut ſecourir autrement, puiſque ce n'eſt que retarder ſa priſe, ſi elle eſt aſſiégée par un Général ferme, & qui ne ſoit pas capable de ſe laiſſer diſſuader de ſon entrepriſe par un évenement auſſi embarraſſant pour lui.

L'autre raiſon eſt que ſuppoſant, même le ſecours jetté dans la place, ſuffiſant pour remplir l'objet capital, c'eſt s'ôter à ſoi-même les moyens de l'y faire entrer, que de venir camper à la vûe de l'aſſiégeant: n'eſt-ce pas l'avertir de redoubler de vigilance & d'attention, de reſſerrer de plus en plus ſa proie à meſure qu'il voit de plus près celui qui veut la lui ravir; & demeurant ainſi dans l'inaction, & ſi fort dans ſon voiſinage, c'eſt le mettre à même d'entreprendre ſur l'armée de ſecours, après qu'il en a bien reconnu & l'inaction & la poſition déſavantageuſe.

C'eſt une maxime en matiere de ſurpriſe, que plus un poſte eſt aſſûré par ſon aſſiette, plus il eſt ſuſceptible de ſurpriſe, parce que celui qui le défend, y vit dans une plus grande ſécurité. Les Carthaginois ayant ſans doute acquis cette ſécurité occaſionnerent leur perte, & donnerent par-là à Regulus la penſée de ſe délivrer d'un voiſinage ſi incommode.

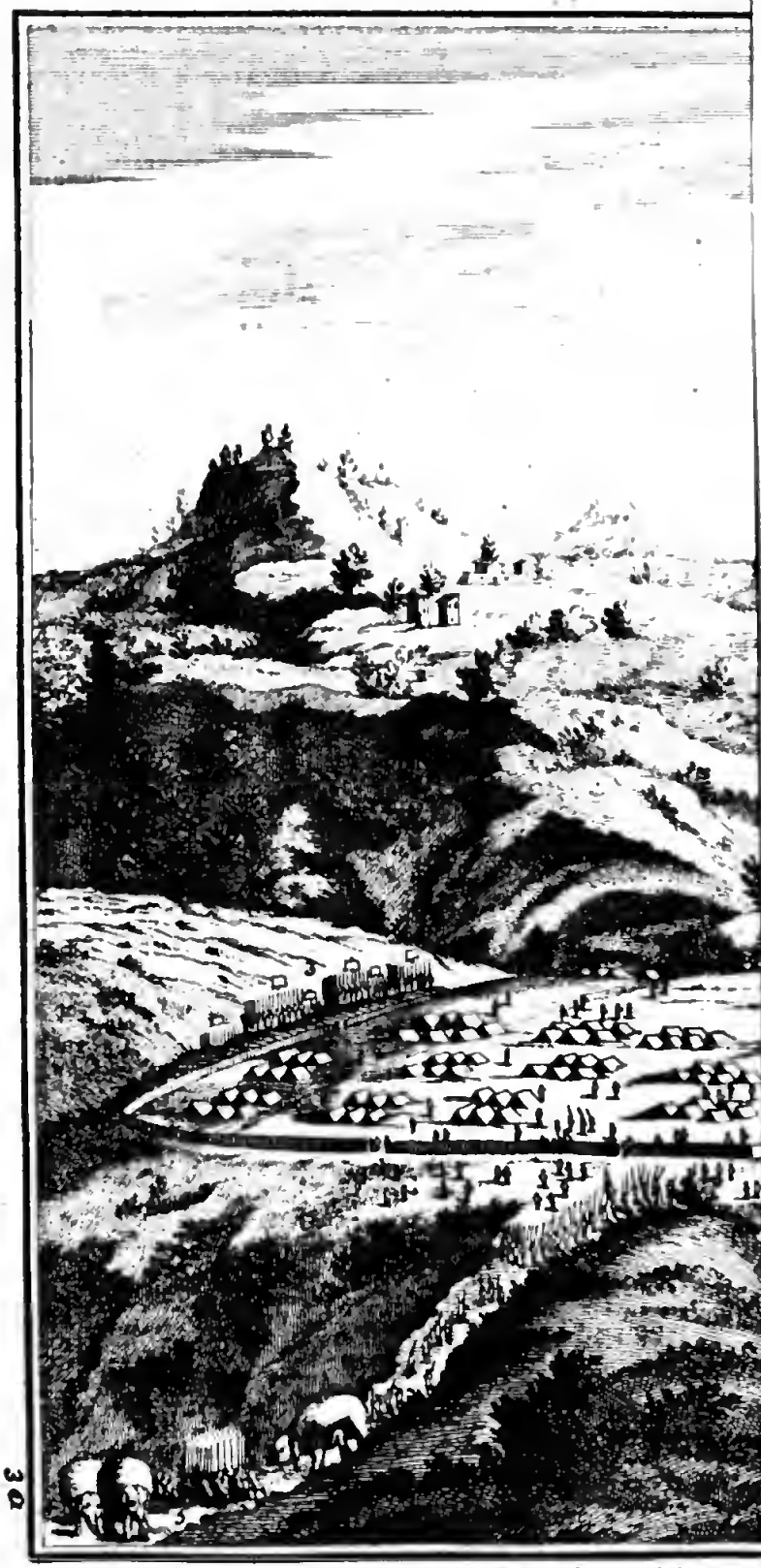
§. III.

Surpriſe du camp des Carthaginois par les Romains. Exemple de pareille ſurpriſe dans la guerre d'Alexandrie. Plus de gloire à entreprendre deux choſes, quand on le peut, que de ſe borner à une ſeule.

QUoiqu'il s'agiſſe ici d'une ſurpriſe, il paroît par les circonſtances du combat, que l'armée de Carthage eut le tems de ſe former ſur la pente de la montagne du côté de la plaine, & c'eſt dans cette idée que je joints ici un plan de diſpoſition, tel qu'il a dû être entre ces deux peuples dont nous connoiſſons d'ailleurs la tactique.

Le Général Romain ayant reconnu que l'ennemi perdoit, en s'obſtinant à demeurer dans ſon poſte, tout l'avantage de ſa ſupériorité en Cavalerie & en Eléphans, & d'ailleurs ne voulant pas donner le tems à cette armée intimidée par ſes défaites précédentes, de ſe raſſûrer par la vûe plus raprochée de ſon vainqueur; perſuadé qu'on ſe familiariſe au danger quand on le voit ſans ceſſe, & que ce qui de loin nous paroît redoutable, n'eſt rien moins que tel, quand nous le conſidérons avec aſſiduité & habitude; craignant peut-être encore que le général ennemi, n'attendît

26 Pl. 1



2. *Armée Carthaginoise en bataille sur la pente de la Montagn*
3. *Corps detaché de l'Armée Romaine sur les derrieres*
du Camp Carthaginois.

30

NÎMES

Digitized by Google

que d'avoir raſſuré ſes troupes pour deſcendre dans la plaine & l'attaquer avec tout ſon avantage, il prit le parti de le prevenir, & dans ce deſſein raiſonnant en habile homme ſur la poſition de cette armée, il fonde toutes ſes eſpérances ſur l'endroit du camp le plus fort, & par-là le plus négligé. Il ordonne à un gros corps de tourner le poſte par un long détour, & de marcher lui-même avec le reſte de ſon armée (4) droit au camp de Carthage, bien perſuadé que ſon ennemi ſe porteroit au-devant de lui avec toutes ſes forces. En effet, il ne le ſurprit point, & ceux-ci s'étant mis promptement en bataille, (2) le reçoivent avec vigueur, le chargent & le repouſſent même juſqu'aux piés de la montagne, mais à quoi ſert d'être ſur ſes gardes pour n'être pas ſurpris d'un côté, dès que l'on en néglige un autre. Le détachement de Regulus étant arrivé ſur les derrieres (3) & ayant la hauteur pour lui, fit un effet ſi déciſif, que dans le même moment que les Carthaginois commençoient à vaincre, ils furent chargés en queue par ces nouveaux ennemis : leur Cavalerie, leurs Eléphans, leurs bagages ne ſervent plus qu'à embarraſſer dans un pareil champ de bataille, & les Romains remontant du bas de la montagne avec plus d'aſſûrance, achevent de défaire cette armée, ſi mal campée, & qui ne peut plus ſe remettre de ſon premier déſordre, faute de terrein & d'avoir pourvû à la ſûreté de ſes derrieres.

Ce qui nous montre qu'il n'y a jamais de poſte, ſi fort ſoit-il, que l'on ne puiſſe eſpérer par là même de pouvoir ſurprendre. L'entrepriſe de Céſar, ſur le camp de Ptolomée eſt à-peu-près ſemblable. Voici ce qu'il en dit lui-même.

On ne pouvoit aborder le camp du Roi que par deux endroits, l'un du côté de la plaine dont l'accès étoit très-facile, mais défendu par le plus grand nombre des ennemis, & les plus vaillans; & l'autre du côté du Nil, par un petit intervalle qui étoit entre la riviere & le camp : mais on avoit à dos leurs vaiſſeaux, qui étoient bordés de gens de traits. Céſar voyant avec quelle ardeur ſes gens donnoient de part & d'autre ſans aucun fruit, & ayant pris garde que la face du camp qui étoit ſur le haut de la montagne, étoit comme abandonnée à cauſe de l'avantage du lieu; outre que ceux qu'on y avoit mis pour la défendre, ſoit par valeur ou par curioſité étoient deſcendus vers le lieu où l'on combattoit; il envoya de ce côté-là Corſulenus avec des troupes, qui tournerent la montagne & donnerent par-là avec tant de vigueur, que les ennemis qui combattoient de l'autre côté étonnés du bruit qu'ils entendoient à leurs épaules, abandonnerent la défenſe pour ſe ſauver de-çà de-là. Le camp fut donc forcé de tous côtés preſqu'en même tems; mais premierement par l'attaque de Corſulenus, brave & expérimenté Capitaine, qui s'étant rendu maître du ſommet de la montagne vint fondre ſur les ennemis & en fit grand carnage.

Outre l'inſtruction que nous pouvons tirer de ces deux actions, pour la guerre de montagne, Regulus nous en préſente encore une autre très-intéreſſante. Ce Conſul s'il eût été un Général ordinaire, eût cru faire tout pour ſa gloire & pour l'avantage des Romains de continuer ſon ſiége, & de prendre la ville en préſence de ſon ennemi : mais comme il ne ſavoit pas faire

le moins lorſqu'il pouvoit le plus, & qu'il voyoit l'occaſion belle d'entreprendre deux grandes choſes à la fois, il n'en négligea aucune, & ſe couvrit par-là d'une double gloire. Il n'appartient qu'à des talens éminens & à des génies préciſément faits pour la guerre, de concevoir & d'enfanter des deſſeins de cette nature.

Ce que nous loüons aujourd'hui dans ce grand homme pourroit devenir fort dangereux & blâmable dans un autre, & l'on taxeroit avec raiſon d'imprudence, celui qui occupé à un ſiége d'importance, & dans la certitude d'en venir à bout, quitteroit cette certitude pour courir le haſard d'une bataille toujours incertaine, & peut-être inutile à ſon objet.

Lorſque dans une pareille circonſtance l'on eſt pouvû abondamment de vivres, qu'on ade très-bonnes lignes contre le ſecours étranger, c'eſt une maxime aſſurée, qu'il faut ſe tenir clos & couvert, & ne ſonger qu'à terminer ſon ſiége : mais comme à la guerre nuls cas ne ſont deux fois les mêmes, & que tout dépend du temps, des lieux, des occaſions, de la nature, des forces, & des diverſes conjectures; c'eſt à un Général habile de tranſgreſſer ou reſpecter les régles, mais non pas celle-ci, de ne rien entreprendre, ſi l'on n'a pour but des avantages réels & ſolides, & de ne rien haſarder ſans de puiſſantes raiſons d'évidence en faveur du ſuccès. Il ne faut pas cependant ſurtout pour les ſurpriſes d'armée, s'arrêter à tous les obſtacles qui ſe préſentent, on n'entreprendroit jamais rien : mais lorſqu'on roule ſur de grandes penſées que l'on connoît ſes forces, la bonne volonté de ſes troupes & que l'on ſent de quoi l'on eſt capable ſoi-même, on eſt en état d'entreprendre & même deux choſes à la fois, ainſi que Regulus.

§. IV.

Parallelle de la bataille d'Adis & de celle de Spire, par M. le Maréchal de Tallard.

Je trouve tant dans les évenemens perſonnels que généraux arrivés ſous leurs ordres beaucoup de rapports entre le Maréchal de Tallard & Regulus, ſur-tout dans la bataille de Spire.

Le Maréchal de Tallard ayant aſſiégé Landau en 1703. M. de Naſſau-Idelbourg qui commandoit l'armée des Alliés contre la France, apprenant que cette place étoit preſſée & ſur ſes fins, força pluſieurs marches pour la ſecourir. M. de Tallard inſtruit & de ſes intentions & de la jonction du Corps que commandoit M. le Prince de Heſſe depuis Roi de Suede, à celui de M. de Naſſau, prit dès le moment la réſolution de ne point attendre l'ennemi dans ſes lignes, mais de le prevenir & lui épargner une partie du chemin. Déterminé à cela ſurtout par l'étendue de ſa convallation, qu'il prévoyoit ne pouvoir défendre en même temps dans tout ſon front & contre l'armée ennemie & contre une garniſon très-nombreuſe; ayant pris un parti auſſi ſenſé, pluſieurs conſidérations l'occupoient & ſe contrarioient dans ſon eſprit : d'un côté le retardement du Corps que M. de Pracontal lui amenoit de Flandre, dont il n'avoit pas même de nouvelles poſitives, de l'autre la néceſſité de prevenir l'ennemi

ſur le Spirbak pour lui en diſputer le paſſage. Etant dans cette perplexité, & n'ayant pas de nouvelles certaines de la marche des Alliés; arrive un homme de Mayence envoyé de bon lieu, qui lui apprend que les ennemis ne ſont qu'à deux marches, & qu'ils avancent à lui. Cet homme n'avoit point de lettre de créance: comment ſe déterminer ſur un ſimple avis de cette eſpéce, & à la guerre, où l'on doit être continuellement en garde contre la ruſe & l'artifice? Le Maréchal pour connoître la vérité dit à cet homme, que ſi ſa nouvelle eſt bonne il lui fera compter trois cents piſtoles ſur le champ; mais qu'au contraire il le fera pendre ſi elle eſt fauſſe. Le meſſager accepte le parti volontiers, & on le fait garder à vûe.

La certitude de ſon rapport ne tarda pas à être confirmée bientôt de toutes parts, & M. de Tallard en conſéquence décampe de ſes lignes après avoir aſſûré la tranchée, & va camper le 14. Novembre à un poſte très-avantageux, où M. de Pracontal le joignit avec ſa cavalerie, ſi foible qu'elle ſe montoit à peine à dix-huit cents chevaux; ſon infanterie ne put joindre ce jourlà, il fut ordonné qu'elle releveroit les tranchées, & & que celle des tranchées viendroit à l'armée pour plus de diligence.

Le 15. M. de Tallard ſe met en marche dans la réſolutionou de diſputer le paſſage du Spirbak, ou de combattre l'ennemi à demi paſſé, ou au pis aller de le combattre dans la plaine à avantage égal du côté du terrein. Alors quoique plus foible du tiers il comptoit ſur le courage de ſes troupes & ſur ſon habileté, & regardoit ce danger comme bien moindre que celui qu'il eût couru en défendant ſa circonvallation.

Tout dépendoit de ſa grande diligence, ſurtout ayant appris que l'ennemi etoit ſur le Spirbak: dèslors ſans attendre le reſte de ſon infanterie, il marcha extrèmement vîte. Quelques meſures que l'on prenne dans des mouvemens de cette eſpece, il eſt impoſſible de conſerver l'union dans la longueur des colonnes ſurtout d'infanterie, il ne ſe peut pas que lorſque la tête marche un grand pas, la queue arrive à ſa diſtance, il faudroit pour cela qu'elle courût.

La tête de ſon armée ainſi allongée arriva dans la plaine de Spire, où toute ſa cavalerie eut le temps d'entrer, & ſurprit totalement les ennemis qui croyoient M. de Tallard occupé à ſon ſiége, & n'avoient pas prévû qu'il pouvoit & devoit venir à leur rencontre. Leur ſécurité étoit ſi grande qu'ils n'avoient pas envoyé le moindre parti aux nouvelles, & qu'après avoir fait jetter leurs ponts ſur le Spirbak, & avoir mis leurs troupes en train de défiler par-deſſus, les Généraux étoient entrés dans leur logement & s'y étoient mis à manger & boire, au point que la plûpart d'eux s'en reſſentoient quand il fallut monter à cheval. Si au lieu de cette confiance ils euſſent rempli ſimplement les devoirs de leurs Charges, & ſe fuſſent occupés à être préſens à un paſſage auſſi eſſentiel, & à reconnoître tandis que les troupes défiloient, & le camp qu'elles alloient occuper, & un champ de bataille à tout événement; je veux même qu'ils euſſent omis d'envoyer des partis pour ſavoir ſi les François étoient encore dans leurs lignes; du moins ils euſſent été par ces pe-

tites précautions en état de faire quelques diſpoſitions. Bien loin de là, le premier avis qu'ils eurent de l'arrivée du Maréchal de Tallard, leur fut donné par un Meunier, auquel ils n'ajoûterent nulle foi, tant ils étoient prevenus de l'idée qu'il alloit lever le ſiége à la nouvelle de leur approche; enfin leurs gardes avancées ayant donné avis que l'on voyoit un grand corps de cavalerie dans la plaine, & des têtes d'infanterie qui ſe mettoient en bataille, joint à beaucoup de pouſſiere ſur le chemin de Landau, il eſt à préſumer qu'ils ne douterent plus, & qu'ils commencerent à ſe diſpoſer au combat. Cette grande ſécurité changea tout d'un coup, & perſonne n'ayant prévû le cas, perſonne ne ſut par où s'y prendre pour le parer, la tête tourna à tout le monde. Les François s'apperçurent aiſément de ce trouble par l'agitation & les différens mouvemens des troupes Alliées. M. de Tallard qui s'étoit porté en avant à la tête de la cavalerie, & qui ſe faiſoit rendre compte de ce que l'on voyoit, craignit d'abord d'être ſurpris lui-même avec la moitié de ſon armée, le reſte étant encore loin: mais lorſqu'on l'aſſûra de l'incertitude des mouvemens des Alliés, dès-lors il comprit qu'il pouvoit en ſûreté attendre encore que ſon monde eût groſſi; & ayant envoyé des ordres coup ſur coup pour faire hâter la marche, il fit former ſa cavalerie à la droite & à la gauche ſur les aîles, la droite au Rhin & la gauche vers le Spirbak.

La tête de l'infanterie commençoit à remplir le centre, & l'on y formoit les brigades à meſure qu'elles arrivoient ſans égard à leurs rangs, de ſorte qu'il y avoit bien du vuide entre celles que l'on tâchoit de remplir par celles qui ſuccédoient. Cependant la Cavalerie ſe déployant à meſure qu'elle avançoit dans la plaine, il y avoit preſques deux lignes de formées à la droite; la premiere l'étoit entierement. M. de Pracontal officier de grande réputation, étant à la gauche l'avoit formée en potence parce que l'on étoit débordé à cette aîle. Pour lors M. de Tallard bien informé de tout ce qu'on voyoit, ſachant que ſa premiere ligne d'infanterie étoit preſque arrivée, & ſurtout les vieux corps, prévoyant auſſi qu'il y avoit de l'inconvénient à différer l'attaque, crainte que l'ennemi ne revint de ſa ſurpriſe, dont il paroiſſoit encore émû & flottant, crut beaucoup plus prudent de preſſer le combat. Dans le tems qu'il s'y diſpoſoit, la gauche de la cavalerie ennemie s'étant ébranlée vint charger notre droite, M. de Puyguion qui la commandoit fut au-devant de l'ennem, qu'il chargea avec vigueur, & qu'il culbuta juſques ſur un gros corps d'infanterie, & un régiment de grenadiers dont le feu violent l'obligea de revenir après qu'il ſe fut abandonné trop loin. La cavalerie ennemie s'étant ralliée à la faveur de ce feu revint bientôt prendre ſa revanche, & la prit en effet: mais ayant craint à la vûe de notre infanterie qui arrivoit, le pareil ſort de la Françoiſe à ſa premiere charge, elle n'oſa la pouſſer plus loin. Le combat s'engagea preſque en même temps à l'infanterie, non pas tout enſemble, mais ſucceſſivement & par brigades, que les Généraux menoient à la charge, à meſure qu'elles arrivoient, quoique recrues

&

& fatiguée de la marche & de ſa vitesse. Elles ne laiſſerent pas que de combattre avec avantage, celles des ennemis fraîches & ſans ceſſe renouvellées par d'autres auſſi fraîches, ce fut pour ainſi dire une multitude de combats particuliers dans des tereins tous différens, & qui furent longs & opiniâtres. Le régiment de Navarre & celui du Roi renverſerent tout ce qui ſe préſenta devant eux, avec un courage & une valeur qui ne leur permettoit pas de conſidérer le fond inépuiſable des troupes qu'ils attaquoient & qui ſe ſuccédoient ſans ceſſe.

La victoire demeura toute entiere aux François, & fut dûe principalement à la ſurpriſe de l'ennemi qui ne s'attendoit à rien moins, qu'à nous voir à Spire, & à ce que le Maréchal de Tallard connoiſſant comme il faiſoit le caractere & l'humeur de la Nation qui ſympathiſoit au ſien, fit charger partout la bayonnette au bout du fuſil ſans s'amuſer à faire feu; maxime que les François ne doivent jamais oublier, qui fait la principale force de la Nation, & tout ce que nous avons de plus redoutable à oppoſer à nos ennemis. C'eſt à cette maxime que nous devons toutes nos victoires du ſiécle paſſé, & à la contraire que l'on doit attribuer nos défaites.

Ceux qui ſont à même de commander nos armées, ou que leur naiſſance doit y conduire ſont exhortés, outre l'étude de leur métier, ſans laquelle on ſe déshonore, de s'imprimer bien fortement dans la mémoire, que les Condés & les Turennes qui ſont encore & ſeront long temps nos maîtres, ne combattoient pas autrement, & battoient toûjours.

Le Maréchal de Tallard en uſant ainſi fit perdre à nos ennemis plus flegmatiques que nous, tout l'avantage de leur feu, ſur lequel il comtoient, & qui n'eſt nullement redoutable pour ceux qui en viennent d'abord à la bayonnette. Il ſuivit la maxime de Lucullus, qui avant que de charger dans la bataille qu'il donna contre Tigrane, dont les troupes étoient fort exercées à la fleche qui étoit l'arme de jet, comme l'eſt aujourd'hui le fuſil, fit marcher les ſiennes, tout en arrivant à l'ennemi, pour lui dérober cet avantage & le rendre inutile.

Pour en revenir à la bataille de Spire, le bagage, les munitions & l'artillerie des Alliés fut la proie des François, joint à un ſi grand nombre de drapeaux que le Maréchal écrivit au Roi: Nous avons plus pris de drapeaux & d'étendarts que votre Majeſté n'a perdu de ſoldats.

Le Maréchal ainſi que Regulus fut couronné de gloire par cette victoire. L'un & l'autre au bout d'un an furent humiliés, battus & priſonniers de guerre.

La défaite de l'un fait quitter l'Afrique aux Romains où ils abandonnerent tous leurs projets, & celle de l'autre fit évanoüir ceux de la France en Allemagne, dont ſes troupes furent entierement chaſſées.

Regulus priſonnier chez des barbares qui n'étoient point accoûtumés à reſpecter la vertu ni à la connoître, périt dans ſa priſon, pour la gloire de ſa patrie; & Tallard au contraire priſonnier d'une Nation qui ſait la connoître, & qui non-ſeulement la reſpecte mais la chérit, y eſt bien traité, & y rend à ſa patrie un ſervice plus ſignalé

encore que la victoire dont nous parlons, puiſque c'eſt à lui ſeul qu'eſt dû d'avoir détaché les Anglois de la ligue, & procuré par-là la paix à ſon pays.

C'eſt le propre des belles actions comme des beaux ouvrages d'être critiqués. Bien des gens ont accuſé le Maréchal de Tallard, d'avoir été ſurpris lui-même, voulant ſurprendre l'ennemi : mais c'eſt qu'apparemment ils ignoroient que M. de Tallard avoit un projet double très-beau & très ſolide, d'attaquer l'ennemi à demi paſſé, ou de le combattre en plaine, s'il manquoit le moment du paſſage, avec beaucoup moins de déſavantage qu'il n'eût fait dans ſes lignes. Il n'eſt pas étonnant qu'il ait manqué le premier ayant été retardé comme il le fut par ſon infanterie qui ne pouvoit venir plus vîte, & dont il n'avoit pû régler la marche; & quant au ſecond, quoiqu'il ne parût pas avoir le temps néceſſaire pour ſe mettre en bataille, il comprit combien il lui importoit de ne pas donner davantage de temps à ſon ennemi, dont la ſurpriſe fut totale, & fit d'autant plus d'impreſſion ſur leurs ſoldats qu'ils les avoient flattés que les François n'oſeroient les attendre, de ſorte que ceux-ci les voyant venir les attaquer, perdirent en un moment la confiance à leurs Généraux, & prirent d'autant plus de terreur de cette marche inopinée des François, qu'ils croyoient qu'elle avoit quelque choſe de ſurnaturel.

L'heure qui manqua à M. de Tallard pour attaquer l'ennemi au moment du paſſage du Spirbak, doit faire ſentir combien à la guerre les momens ſont précieux, puiſque une heure plutôt ſa victoire étoit poſitive autant qu'elle peut l'être, & qu'au lieu de cette certitude elle court les haſards qui ſont inſéparables d'une bataille, où l'on n'a ni l'avantage du terrein ni du nombre.

§. V.

Fautes des Généraux Carthaginois. Il ne faut approcher d'une place aſſiégée que dans le deſſein de la délivrer par quelque action de vigueur. Secours de Doüay.

LA marche des Carthaginois à travers les montagnes, ne nous laiſſe aucun doute ſur leur intention fixe & déterminée de ſecourir Adis : mais il leur arriva ce qui arrive aux Généraux timides, lâches & malhabiles, que la préſence de l'ennemi trouble & déconcerte, au point qu'ils ne voient plus que dangers & inconvéniens par-tout, qui font évanoüir tous les projets faits de loin; au contraire de ceux qui ſont habiles & courageux; car à ceux-ci la préſence de l'ennemi leur enfle le courage, & leur fait ouvrir les yeux ſur une infinité de reſſources & de moyens de réuſſir, auxquels ils n'avoient pas pû penſer encore.

Si les Carthaginois moins entreprenans de loin & plus aviſés, euſſent eu un deſſein tout different, & qu'ils euſſent pris le parti de s'aſſûrer, ſans coup férir des paſſages des montagnes avec leur infanterie, & de reprendre leur cavalerie légere dans la plaine, pour reſſerrer les aſſiégeans, leur ôter les fourrages, & leur enlever leurs convois, en coupant leur communication avec Aſpis, d'où ils tiroient leurs ſubſiſ-

tances; & s'ils les euſſent bloqués en même temps par mer, il n'y a pas de doute qu'ils n'euſſent réuſſi, & que Régulus n'eût levé le ſiége. Le pis aller (ne pouvant mieux faire) eût été de les retarder; ce qui étoit plus avantageux & plus honorable que de faire ce qu'ils firent.

Outre l'irréſolution toûjours honteuſe dans un Général, il y a un danger réel & viſible à s'approcher d'une place, comme pour la ſecourir, ſans en avoir l'intention.

Ce voiſinage fait diligenter l'ennemi, & lui fait preſſer la place d'autant plus vivement, lui accroît d'autant plus le courage, qu'il voit que l'on n'oſe rien tenter contre lui, & abbat d'autant celui de l'aſſiégé, qui ne doute plus de ſa perte, & de l'impoſſibilité où eſt ſon Général de le ſecourir; outre que celui qui s'eſt ainſi approché, donne ſouvent priſe ſur lui à un ennemi entreprenant, qui en profite, comme fit Régulus.

Si des ordres ſupérieurs, comme il en peut arriver, retiennent un Général, & l'empêchent d'entreprendre, ſon approche de l'ennemi ne ſert plus alors qu'à le couvrir du blâme de timidité, tant que l'on ignore les raiſons de ſon inaction; de ſorte qu'il n'y a nulle circonſtance, où l'on doive s'approcher d'un ſiége, dès que l'on n'a pas l'intention de tout tenter pour le faire lever.

Les plus grands hommes ne ſont pas exempts de blâme, & s'il eſt permis de les cenſurer pour l'inſtruction de ceux qui ſuivront, c'eſt ici le lieu de parler du ſecours de Douay, que tenta le Maréchal de Villars, & qu'il ne pouſſa point juſqu'à la réuſſite, ſans doute par des ordres, ſans leſquels il ſeroit encore plus blâmable.

Les Alliés ſous les ordres de Mylord Marlboroug, voulant faire le ſiége de Douay en 1710, crurent néceſſaire pour cela de nous prevenir, en ſe mettant en campagne de fort bonne heure, pour occuper la Deule. Ils y réuſſirent malgré tout l'avantage que nous offroit cette riviere, & ſes bords marécageux, ainſi qu'un retranchement qui régnoit tout du long, depuis l'année précédente, qui leur avoit fait croire que notre premier deſſein ſeroit de leur diſputer ce paſſage. Mais ils ſe trompoient, car M. le Maréchal de Monteſquiou, qui commandoit ſur la frontiere de Picardie, à la premiere nouvelle de leur mouvement, ayant aſſemblé un corps de troupes, ne jugea pas à propos de s'y porter, quoi que l'on fût aſſûré qu'ils en vouloient à Douay, & que pour cela ils avoient un pays fort coupé à traverſer, outre la Deule, pour entrer dans la plaine de la Baſſée. Habile & éclairé comme il l'étoit, il n'eſt pas poſſible qu'il n'eût ſenti la facilité où il ſe trouvoit, de s'oppoſer à tous les mouvemens de l'ennemi, & de le prevenir par tout où ils voudroient ſe porter; cependant il ne voulut pas diſputer cette riviere, que l'ennemi paſſa ſans difficulté au pont Aventin, le 20 avril. Le 22 il marcha au Maréchal, qui ſe croyoit en ſûreté derriere la Scarpe proche de Vitry; il l'attaqua, le batit ſans réſiſtance, & lui prit une partie de ſes équipages, attendu la ſurpriſe qui les fait perdre ordinairement, & le 23 la place fut inveſtie.

Le Maréchal de Villars à cette nouvelle aſſemble ſon armée ſous Cambray, diſant hautement qu'il

marchoit droit à l'ennemi ; ce qui me fit douter dès lors qu'il avoit des ordres contraires, attendu que la Cour ſuivoit beaucoup le conſeil du Maréchal de Bervick, qui ne penſoit pas qu'il faliût rien haſarder ; quoiqu'il ſemble que la conjoncture demandoit de la vivacité.

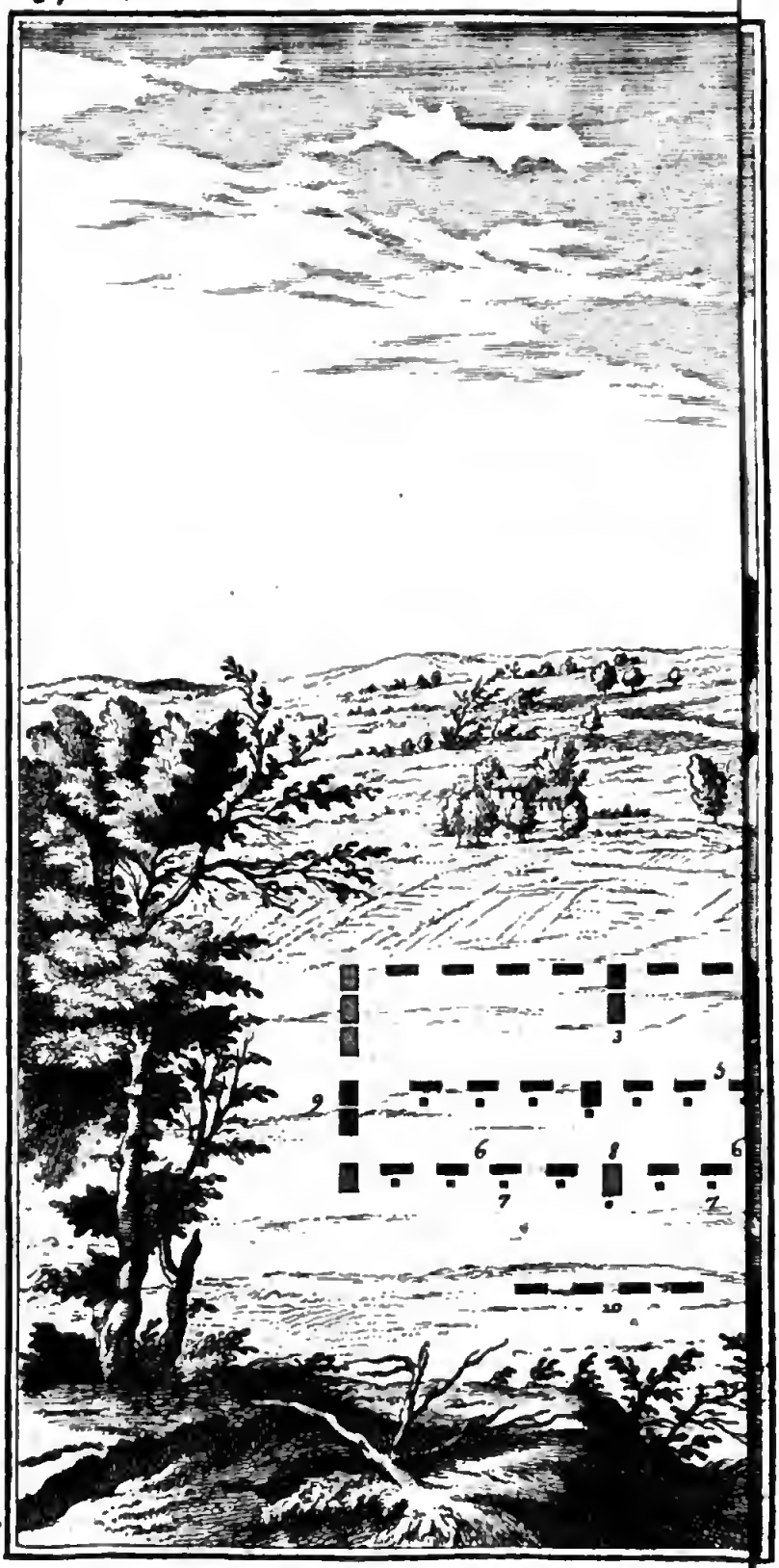
Quoi qu'il en ſoit, l'armée marcha aux ennemis, & paſſa la Scarpe à Arras, ſans entendre parler d'eux, elle entra dans la plaine d'Iſle, ſur vingt colonnes, & ſe mit en bataille ſelon la méthode ordinaire ; c'eſt-à-dire la cavalerie ſur les aîles, & l'infanterie au centre, ſans faire réfléxion, que ce que nous avions de plus fort & de plus redoutable, ſe trouvoit inutile ; c'étoit la droite, où étoit l'élite de notre cavalerie, laquelle faiſoit une ligne oblique, ainſi qu'une partie de l'infanterie, juſqu'à la Scarpe, à cauſe d'un crochet que formoit l'ennemi à ſa gauche, qui empêchoit l'armée Françoiſe de former une parallelle à celle des Alliés, de ſorte que la droite s'en trouvoit fort éloignée. On étendit la gauche juſqu'à un marais qui regne le long du ruiſſeau de Lens, entre Noyelle & Lens : cette gauche ſe trouvoit très-près du camp de Mylord Duc ; en face de l'armée étoit la hauteur du bois Bernard, qui couvroit preſque le centre de l'infanterie, & empêchoit qu'on ne pût voir tous les mouvemens qu'on voudroit y faire ; ce qui n'eſt pas un petit avantage pour un Général fin & ruſé, & qui ne ſuit pas les routes ordinaires.

Cette hauteur s'éleve doucement juſqu'à la cenſe du bois Bernard, où elle forme une petite plaine, pelée & unie, qui fait le haut de la ſommité, & qui continue dans toute ſon étendue : ſes deux extrémités tombent en pente inſenſible, celle de la droite va finir à un grand ravin très-profond, & d'un abord très-difficile, qui commence au deſſous du château de Vilerval, que nous avions derriere le centre de la ligne, & va finir au village d'Iſle, qui étoit en avant de la premiere. Ce ravin partage la plaine en deux, & rompoit preſque la communication des deux aîles.

La gauche de la hauteur va ſe perdre par une même pente dans la plaine, à mille pas environ du marais où appuyoit la gauche.

Pendant que l'armée ſe formoit dans la plaine, le Maréchal de Villars s'avança ſur la hauteur, dont je viens de parler, d'où l'on découvroit toute l'armée ennemie, ainſi que tous ſes mouvemens, ſans en perdre aucun. Nous avions l'avantage de la hauteur pour le canon, avant & au commencement de l'action : mais un plus conſidérable, c'étoit les mouvemens de l'ennemi, qui marquoient de l'embarras & de la ſurpriſe, au point même que leur canon étoit encore au parc, tant ils s'attendoient peu à cette viſite. Ils formoient à peu près cet ordre de bataille.

Ils avoient à dos leurs lignes de circonvallation & la Deule, leur gauche à la Scarpe & au village de Vitry, & leur droite au marais du canal de Lens ; de ſorte que les deux armées avoient également leur flanc couvert. Leur troupe dans cet ordre formoit deux lignes, & une groſſe reſerve derriere le centre ; la cavalerie aux aîles, & l'infanterie au centre. Ils avoient conſtruit dans tout leur front une ligne


3
5
2
6
1
6
7
7
10

de redans, placés d'eſpace en eſpace, dont le moindre pouvoit contenir un bataillon. Il me parut trois lignes à la droite de leur cavalerie, ſans qu'on en devinât la raiſon. D'ailleurs cette armée faiſoit tant de differens mouvemens, ſurtout au centre, que l'on ne peut pas aſſûrer que ce fût là leur ordre définitif.

Cet ordre de bataille fort bon contre un autre tout ſemblable, étoit bien renforcé par ces redans; & je ſuis perſuadé qu'en combattant de loin, & à coup de fuſil nous pouvions être battus.

Le Maréchal parut occupé de ces redans, ſur-tout par le raport de certaines gens, qui aſſûroient les avoir vûs de près, & qu'ils étoient tous perfectionnés; d'où il ne manqua pas de naître beaucoup de raiſons ſpécieuſes pour diſſuader de combattre. Soit qu'elles prévaluſſent ou non, on ne combattit point.

Malgré ce que diſoit peu auparavant le ſage Catinat, qu'en perdant une place de la conſéquence de Douay, on riſquoit de ſe voir l'année ſuivante, ou la ſeconde campagne, forcé à une action générale, qui décideroit du tout, peut-être en lieux deſavantageux: on abandonna cette entrepriſe, quoi qu'elle fût aux yeux des connoiſſeurs, dans l'ordre de celles qu'un habile Chef d'armée n'a garde de laiſſer en arriere, quand il eſt libre. Si le Maréchal de Villars l'eût été, hardi & entreprennant comme il l'étoit, la perte des Alliés étoit inévitable, en les attaquant dans l'ordre que nous propoſâmes, & que voici. On propoſa de combattre par colonnes, l'infanterie (2) en premiere ligne, les bataillons ſur huit de hauteur, les brigades entrelacées des colonnes (3), deux groſſes au centre (4), pour ouvrir & partager l'ennemi, la cavalerie (5) en ſeconde & troiſieme ligne (6), les eſcadrons entremêlés de pelotons & de compagnies de grenadiers (7), chaque brigade appuyée à un bataillon (8), ſur douze de hauteur, les aîles couvertes d'une colonne (9) de trois bataillons pour un plus grand effort, les dragons (10) en réſerve, pour ſe porter où il ſeroit beſoin; par cette diſpoſition chaque arme ſe trouvoit à ſa place, & ſe ſoûtenoit réciproquement. Il ne s'agiſſoit que de marcher en avant, & de joindre vivement l'ennemi, ſans s'amuſer aux redans, dont le feu n'étoit que paſſager, & ne devoit point retarder, attendu que ceux qui y euſſent été logés, euſſent été bientôt tournés, & pris par les gorges, s'ils ſe fuſſent obſtinés à y demeurer. L'ennemi qu'il n'étoit pas à préſumer qui pût ſe garantir d'une attaque de cette nature, ſe trouvant ouvert par ſon centre, ne pouvoit rien eſpérer de ſes aîles, qui euſſent été attaquées en même temps, & étant battu, quel parti pouvoit-il prendre, n'ayant pour toute retraite qu'un ſeul pont ſur la Deule au village de Couriere, trouvant tout du long de la Scarpe des marais très-difficiles à paſſer juſqu'à ſon confluent dans l'Eſcaut; ayant de plus ſur les bras de ce côté-là les garniſons de Bouchain, de Valenciennes & de Condé, qui n'euſſent pas manqué de ſe porter ſur ſa route. Ces garniſons même pouvoient agir durant l'action ſur la partie de la circonvallation que l'ennemi avoit abandonnée, lorſque l'armée arriva dans la plaine,

& la garniſon pouvoit de concert avec elle faire de ce côté des ſorties ; de ſorte que ſi tout eût agi de concert, cette armée formidable étoit infaillibement perdue, n'ayant plus de retraite, ou du moins preſque plus ; ce projet fut donné, accompagné d'un plan & même la Cour en eut une copie ; mais il contenoit un nouveau ſyſtème, & ils ne ſont pas toûjours goûtés. N'importe à ce ſujet ici ; car indépendamment de cette forme de combattre, le Maréchal en avoit un beau motif, & il eſt à préſumer qu'ayant ordre de la Cour de ne rien haſarder, il fit cette démarche de venir ſi près de l'ennemi, peut-être pour le tenter de combattre, & ſe diſculper, étant attaqué & ſe défendant, du blâme de déſobéiſſance qu'il auroit encouru. Il eût peut-être eu lieu de s'en repentir, ſi l'ennemi s'y fût pris de la façon que voici, ce qu'il n'a tenu qu'à lui de faire. Que l'on ſe rapelle ici l'éloignement où étoit notre droite, les troupes dont elle étoit compoſée, qui étoit ce que nous avions de mieux, & le ravin qui partageoit notre armée, ainſi que la proximité où la gauche étoit de la droite de l'ennemi, & l'on comprendra aiſément que ſi M. de Marlbouroug connoiſſant le total, en eût eu la penſée, il ne tenoit qu'à lui de faire paſſer durant la nuit tout ce qu'il avoit de mieux à ſa droite, pour attaquer notre gauche au point du jour avec toutes ſes forces, il n'en étoit qu'à une demi portée de canon, & s'il l'eût culbuté, comme il y a à parier qu'il l'eût fait, en y employant aſſez de monde ; il n'avoit plus qu'à ſe porter ſur le ravin & s'étendre juſqu'au château de Vilerval, ſe couvrant toûjours du ravin en le bordant ; & de-là à nos ponts ſur l'Eſcaut, il n'y avoit pas loin pour enfermer l'armée Françoiſe entre lui & cette riviere : il manqua auſſi de ſon côté cette occaſion auſſi belle que l'eût pû être celle du Maréchal de Villars en arrivant ; tant il eſt vrai qu'il n'y a point d'hommes parfaits & qui ne ſe démentent pluſieurs fois en leur vie.

§. VI.

Entrepriſes ſur les camps. Qualités néceſſaires dans un Général, pour ces ſortes d'actions.

L'Art des ſurpriſes d'armées, eſt une des parties de la ſcience militaire, auſſi rare dans la pratique, que facile & aiſée dans l'exécution. Ce que les anciens en ont écrit n'eſt pas parvenu juſqu'à nous, & quant aux modernes, ils ont à peine effleuré la matiere. La ſcience de cette partie de la guerre eſt uniquement renfermée dans la connoiſſance des faits & des exemples, & c'eſt de là que je veux tirer des préceptes pour la réduire en méthode, & former un art de ce qui ne rouloit jadis que ſur quelques maximes peu ſûres & que le haſard rendoit infaillibles ſous un ignorant, tandis qu'il les rendoit fautives & incertaines ſous un plus habile ; l'un & l'autre n'ayant qu'elles pour guides.

En général toutes ſurpriſes demandent dans le Chef un grand courage, beaucoup de hardieſſe & de promptitude dans l'exécution, un eſprit fin & ruſé, un grand ſens, une connoiſſance exacte du pays, une prévoyance précautionnée ; en un mot une grande intelligence de

la guerre : car ces ſortes de deſſeins ſont ſujets à mille cas fortuits, à mille incidens, qu'on peut détourner par la bonne conduite, par le ſecret & la célérité d'une marche inopinée & bien concertée, qui prévienne les avis des eſpions, des transfuges, ou des partis que l'ennemi peut avoir en campagne ; il faut qu'il ſe trouve dans le piége ſans l'avoir ni craint ni ſoupçonné, & qu'il ſache qu'on eſt arrivé avant que de ſavoir qu'on étoit en marche.

Il ne s'agit point ici de traiter des ſurpriſes d'un petit corps de troupes ou de l'enlevement d'un quartier, il n'y a rien de moins rare à la guerre, & on n'y employe pas une armée entiere : mais il s'agit au contraire de la ſurpriſe d'une armée égale, ou peut-être même ſuperieure en force. Peu de Généraux oſent enviſager la ſimple propoſition de pareils évenemens, l'appareil les étonne : mais quand on reünit beaucoup d'intelligence, qu'on fait marcher avec netteté & avec ordre, qu'on fait faire un ordre de bataille médité : & différent de celui de ſon ennemi, ainſi que plus ruſé & d'autant plus ſûr par-là, que l'on connoît & qu'on a égard à la nature de ſes forces, aux tems, aux lieux, aux conjonctures, à l'eſpace de tems néceſſaire du départ à l'arrivée, qu'on fait aller audevant des accidens qui peuvent ſurvenir, toutes choſes qui ne ſont point au-deſſus de la prudence humaine ; on peut tenter de ſurprendre une armée.

Un des points les plus difficiles eſt de s'empêcher d'être découvert par les eſpions, les transfuges, les partis, les habitans de la campagne. Nous fournirons des moyens pour empêcher d'échoüer, ni par cet endroit ni par les autres.

Il eſt vrai que dans cette partie les difficultés naiſſent ſous les pas : mais il en eſt peu que la bonne conduite, le ſecret & le bon ordre ne diſſipent. Tout ce qui eſt prévu de longue main & avec maturité, devient aiſé à exécuter promptement ; au contraire des choſes que l'on n'a ni prévûes, ni même appréhendées. Le Général qui ſurprend eſt dans le premier cas, & celui qui eſt ſurpris, eſt d'autant plus déconcerté, qu'il ne s'attend point à un évenement auſſi rare, & qu'il vit en conſéquence dans une confiance qui ouvre toutes les voies les plus ſûres à ſon ennemi. Les grandes armées ſont pour l'ordinaire celles qui eſſuient les plus grandes infortunes de la part des petites ; celles-ci ſont toûjours vigilantes & craintives : mais quand elles ſont outre cela entre les mains d'un Général du caractere que nous venons de dépeindre, elles tirent de grands avantages de la ſécurité & de l'indolence, qui eſt inſéparable des grands corps, & qui y naît du mépris qu'ils font d'un ennemi, qu'ils regardent comme trop diſproportionné : ce mépris eſt un des grands dangers que l'on puiſſe courir à la guerre.

Les Généraux qui manquent d'expérience, de capacité & de hardieſſe, ne goûteront point de pareils projets, ils regardent comme téméraire, ce qui dans le vrai n'eſt que hardi, & c'eſt là préciſément ce qui fait réuſſir ceux qui ont plus de réſolution.

Depuis que l'on a vû M. de Turenne, le plus grand Capitaine qui ait paru depuis les anciens, & qui paroîtra d'ici à trois ſiecles,

ſurpris & battu par des forces très-inférieures, & par les débris même d'une armée qu'il venoit de battre. Que ne doit-on pas eſpérer contre ceux qui lui ſont ſi fort inférieurs en genie, en talent, & en vigilance?

On ſurprend une armée dans quatre poſitions, dans ſon camp, dans ſes quartiers, dans ſa marche, & ſous le canon d'une place. Pour ne pas nous écarter du ſujet qui nous mene à ces réflexions, nous ne traiterons ici que des ſurpriſes de camp.

§. VII.

Se retrancher dans ſon camp. Uſage des Anciens que nous avons laiſſé pour un autre beaucoup moins avantageux.

L'ON voit peu de ces ſortes de ſurpriſes chez les anciens, attendu qu'ils ſuivirent toûjours conſtamment l'excellente maxime de ſe retrancher dans leurs camps, lors même qu'ils n'avoient rien à craindre de l'ennemi; euſſent-ils dû n'y reſter qu'une nuit, cela par des raiſons très-ſages. Notre méthode aujourd'hui que nous ſuivons plus par coûtume que par raiſon, eſt bien plus ruineuſe, plus fatigante, & bien moins ſûre pour une armée: cette multitude ſi fatigante de garde de cavalerie & d'infanterie, dont nous formons une enceinte au loin tout autour d'une armée, ces poſtes avancés, outre les partis que l'on envoie à la guerre; toutes ces précautions ne ſervent dans le fonds qu'à nous avertir quand l'ennemi n'eſt plus qu'à deux pas de nous, lorſque l'on peut éluder les détachemens qu'on envoye aux nouvelles, comme j'en ferai voir la facilité, le reſte ne ſert de rien, & ne ſauroit même retarder d'un moment le ſuccès de ces entrepriſes. Ces grandes-gardes qui ſe replient ſur l'armée, lorſque l'ennemi paroît inopinément, y portent bien plus l'épouvante, qu'elles ne la raſſûrent. Une armée qui n'eſt point retranchée, & qui n'eſt point préparée à ces ſortes d'attaques, n'a pas plus d'avantage que ſon ennemi, eu égard au terrein, & il a ſur elle une multitude d'autres avantages. S'il eſt plus fort, il déborde & envelope, s'il eſt plus foible, l'attaqué ne ſauroit ſe le perſuader; car qu'eſt-ce que l'opinion ne fait pas à la guerre, & quel eſt le ſoldat, & même l'Officier particulier qui ne décide pas ſur le champ, que l'ennemi eſt ou plus fort, ou plus courageux que les ſiens, puiſqu'il vient les attaquer.

Dans la bonne regle on n'entreprend point ſur une armée en plein jour, c'eſt une heure avant le jour que l'on tâche de ſurprendre; que ſervent alors ces gardes avancées de cavalerie, qui à l'entrée de la nuit ſe replient ſur les petits poſtes plus rapprochés & qui ne ſervent que pour le jour, où il n'y a rien à craindre?

Les anciens dont la cavalerie étoit moins nombreuſe, n'avoient garde de la fatiguer & de la ruiner auſſi inutilement, ils mépriſoient trop ces ſortes de précautions inutiles, pour s'en ſervir, même quand ils en euſſent eu autant qu'on en a aujourd'hui; ils n'uſoient d'autres précautions contre les ſurpriſes que de ſe retrancher, & s'ils vouloient avoir des nouvelles, alors ils y envoyoient & faiſoient battre l'eſtrade à leur cavalerie. Trois cents chevaux

vaux feroient le même effet que cette chaîne de gardes qui occupent & fatiguent ſans ceſſe le dixieme de la cavalerie, d'une armée, qui loin de raſſûrer un Général, le tiennent dans une continuelle inquiétude, qu'on ne lui en enleve quelqu'une, & diviſent ſans ceſſe ſon attention; rien n'étant plus fâcheux pour lui que ces enlevemens de jour ou de nuit.

Un retranchement le délivre de tous ces ſoucis, & lui rend toute la liberté de ſon imagination, pour enfanter & exécuter de bons coups.

Une armée ainſi couverte eſſuie beaucoup moins de fatigue; à peine en faut-il un vingtieme pour la garde: le ſoldat dort, ce que l'on ne cherche pas aſſez à la guerre, puiſqu'aujourd'hui, quand il a deux nuits de bonnes on trouve que c'eſt aſſez, rien ne les ruine tant que ces veilles continuelles, jointes à ce que les heures de ſon ſommeil ſont toûjours courtes, & entre-coupées par le bruit du camp, & les courtes nuits d'été, car le ſoldat ne repoſe que la nuit, le ſommeil du jour eſt un tribut forcé qu'arrache la nature qui la ſatisfait, mais qui ne la nourrit pas.

On conſerve de cette façon ſa cavalerie, on peut même par-là en diminuer le nombre. On fourrage ſans crainte, puiſque l'ennemi ne gagneroit rien à entreprendre ſur un camp retranché, tandis que la cavalerie eſt au fourrage; & l'on ſe procure à ſoi-même l'avantage d'entreprendre ſur ſon ennemi lorſqu'il n'eſt pas retranché. On ne craint plus que la force ouverte & jamais la ſurpriſe; la reſſource capitale d'une petite armée, contre une grande; & les petites, bien conduites ſont même les plus propres aux entrepriſes extraordinaires, & ne ſont pas les moins à redouter lorſqu'elles ſavent employer la ruſe & l'artifice au défaut de la force ouverte, qui leur eſt interdite par leur petit nombre.

§. VIII.

Connoiſſances que doit avoir le Général. Le ſecret.

ON ne doit jamais oublier cette maxime que dans tout ce que l'on entreprend de grand & de hardi à la guerre, il faut moins conſidérer la difficulté que l'utilité; or il eſt certain que dans la ſurpriſe des camps & des armées, il y a peu de l'une & beaucoup de l'autre.

Dans ces ſortes de deſſeins il eſt une multitude de choſes à obſerver ſans leſquelles on ne doit point ſe déterminer; le Général doit connoître exactement les forces de l'ennemi, leur nature, & celles ſur leſquelles il compte davantage; la ſituation & la diſpoſition de ſon camp, les gardes, leurs poſtes de jour & de nuit, ainſi que celles qui ſont fixes dans les poſtes avancés, la route des patrouilles, la nature du pays pour aller à lui, les villages, les maiſons, les défilés qui ſont ſur ſon front; ſavoir ſi les aîles ſont appuyées ou en l'air, & ſi elles le ſont, ſavoir ſi c'eſt à un village, à un ruiſſeau ou riviere, à un marais, à un bois, ou à un ravin; s'il y a des ravins, des ruiſſeaux, des marais, des champs, des clos, des bois, des fonds, des hauteurs, des foſſés, des défilés aux environs du camp, des chemins creux qui le bordent ou qui coupent la communication entre les brigades ou les différens corps.

C'eſt ſur ces connoiſſances toutes néceſſaires, qu'un habile chef ſe détermine à ſuivre ou à rejetter ſon projet. S'il le ſuit, ſa premiere attention doit être un ſecret impénétrable, c'eſt de-là & de la diligence que dépend la réuſſite. A l'égard du ſecret il eſt plus facile à garder pour une ſurpriſe d'armée que pour toute autre entrepriſe, attendu que cette opération ne demande nulle précaution d'éclat, ni d'autres préparatifs que celui d'une marche que l'on n'annonce jamais qu'au moment de l'entreprendre; on rend cette marche précautionnée, intelligente, unie & ſerrée, & on la force autant qu'il eſt beſoin, ſans donner pour cela à connoître d'avance ſon idée. J'apprendrai bientôt à ſe garantir des eſpions, il n'eſt pas ſi aiſé de ſe garder des déſerteurs: mais que diront-ils s'ils ne ſavent rien? Il n'eſt pas d'occaſions où un Général ſoit moins obligé de s'ouvrir de ſon ſecret, & il ſera toujours mieux de le garder juſqu'au moment de l'exécution qu'il faut le confier néceſſairement aux autres chefs: mais alors il n'y a plus de danger puiſque l'on opere dans le même moment pour ainſi dire. Il ſeroit beaucoup plus difficile de ſe garder de l'éloquence de certains eſprits timides & tremblans, qui pour lors ne manqueroient pas de faire tous leurs efforts pour diſſuader un Général.

Il arrive malheureuſement que ces ſortes de gens très-ſouvent parlent bien & avec eſprit, & qu'ils ſont fort dangereux pour la ſéduction, ils ne manquent pas même de difficultés à groſſir & à multiplier; les ſeuls habitans de la campagne leur fourniront un beau champ, & ils n'oublieront pas d'objecter qu'ils peuvent donner avis d'une marche qu'ils voyent, qu'il eſt impoſſible de la leur couvrir, & que cela ſeul ſuffit pour tout déranger. Mais j'avertis d'avance tout Général dans ce cas, de ſe garder de cette éloquence pernicieuſe. Combien en pourrois-je citer, s'ils n'étoient pleins de vie, & s'il m'étoit permis de les couvrir de honte, qui ont ainſi fait manquer de belles occaſions! Il eſt vrai qu'ils ont acquis la réputation d'eſprits ſubtils: mais c'eſt aux dépens de celle de courageux qu'ils ont négligée.

§. IX.

Précautions à prendre.

LA premiere précaution, & non la moins utile pour un tel deſſein, doit être de feindre de la crainte pour l'ennemi, ſoit en ſe retranchant comme par précaution ou par quelque autre voie que l'on croira propre à lui inſpirer de la confiance.

Enſuite l'on doit concerter l'heure du départ, non-ſeulement eu égard à la diſtance, mais encore à la nature du pays, aux obſtacles que l'on peut rencontrer, & au nombre de colonnes que l'on peut former pour la marche, ſe reſſouvenant que les défilés retardent plus ou moins ſelon leur nature. Ayant compaſſé toutes ces choſes avec une exactitude ſcrupuleuſe on prendra ſon tems en conſéquence pour arriver de façon qu'on ſoit en état d'attaquer deux heures avant le jour.

On diſpoſera les colonnes dans l'ordre le plus conforme à la diſ-

poſition du combat, qui ſera réglé d'avance ſur la connoiſſance des abords du camp ; cela pour éviter la confuſion & les mouvemens que l'on doit tant que l'on peut, dans toutes ſortes de manœuvres de guerre, reſtraindre aſſez pour n'en faire aucune d'inutile, ſurtout dans une affaire de cette eſpece ; c'eſt une des principales maximes de M. de Puyſegur ſi expert dans l'ordre des marches, des ordres de bataille & des campemens.

Avant que de ſe mettre en marche voici les précautions à prendre.

On donnera l'ordre à l'heure accoûtumée ſans y mettre rien de nouveau qui puiſſe faire ſoupçonner aucun deſſein.

Deux heures avant la nuit & d'une nuit ſans lune, on commandera deux cents chevaux, autant de dragons, cent houſards, & huit compagnies de grenadiers qui s'aſſembleront à l'endroit le plus favorable avec les munitions convenables pour un détachement qui va à la guerre, il faudroit que ce détachement fût choiſi ſans égard au tour de rôle & ſous un chef habile, ſans égard au grade ni à la proportion que l'on met d'ordinaire entre le grade & le nombre d'hommes. M. de Turenne ne connoiſſoit point de tableau : il avoit pour maxime d'employer chacun à la beſogne à laquelle il le jugeoit capable. Il ſera prudent de répandre que l'on a quelques eſpions pour objet, ainſi que les déſerteurs, ce qui pourra toûjours contenir les uns & les autres pendant quelques heures. Ce détachement dont les houſards ſeront l'avant-garde, ira par un ſeul chemin, juſqu'à un lieu déterminé vers le centre du camp ennemi, où il arrêtera environ à une demie-lieue, obſervant de ne pas s'approcher des poſtes avancés qu'il devra connoître, & ſi ces poſtes ſont trop en avant des gardes de jour de l'ennemi, il les évitera & les laiſſera derriere lui pour ſe placer entre lui & leur camp.

Lorſqu'il ſera arrivé au lieu ordonné, le Commandant partagera ſon monde en pluſieurs pelotons, & la cavalerie en petites troupes dont on poſtera quelques-uns ſur tous les chemins, les paſſages & les endroits par où l'on peut aller à l'ennemi, la cavalerie & les dragons dans les endroits ouverts, & les grenadiers dans les endroits fourés, ou les ruiſſeaux, les hayes, les bois, &c.

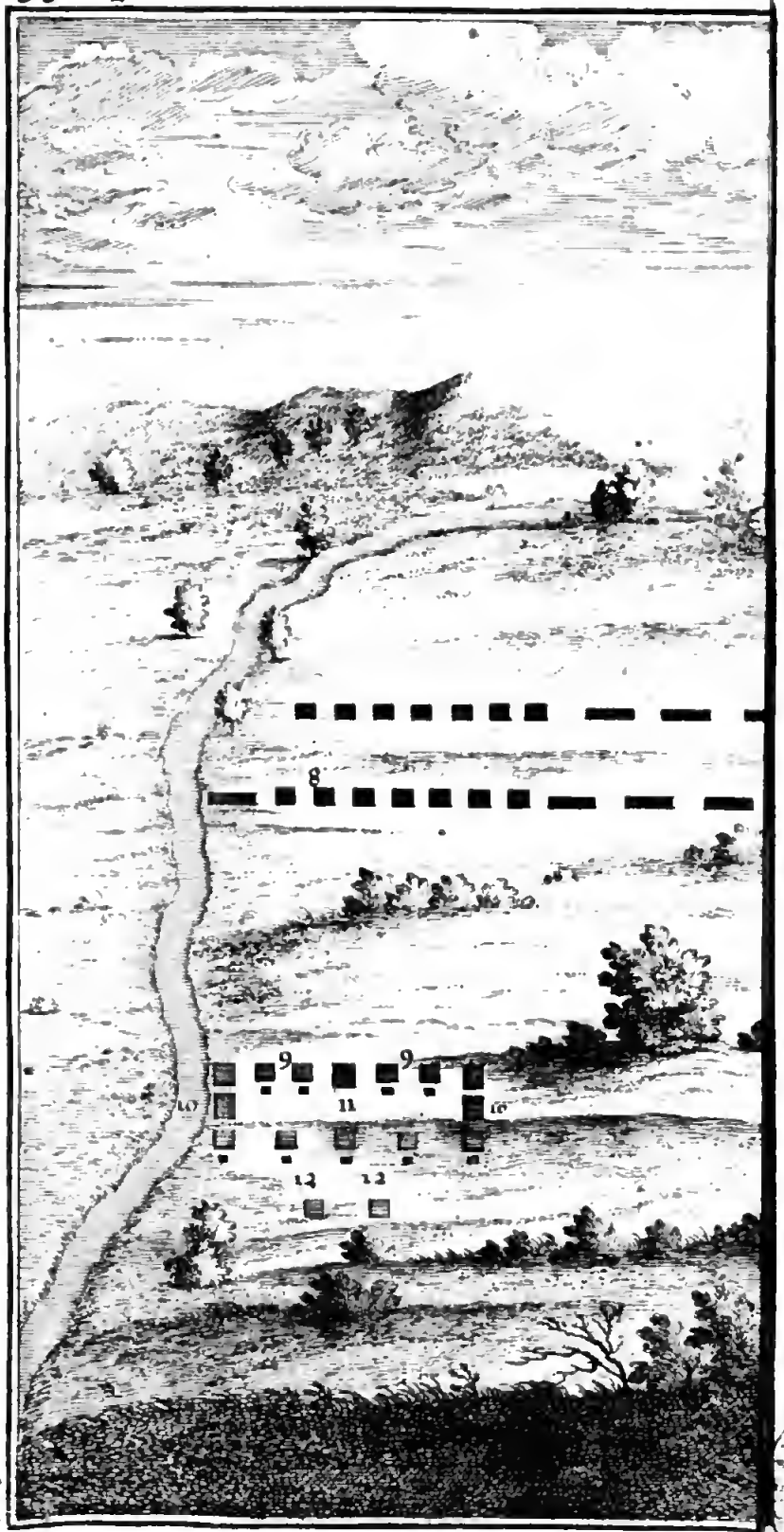
Tous ces détachemens s'étendront ainſi en forme de chaîne ſur une même ligne, ſe communiquant les uns aux autres par des ſentinelles près-à-près, avec ordre de ne point tirer, quoi qu'il arrive, & ne point ſe découvrir, arrêtant ſans bruit tout ce qui ſe préſentera allant & venant du camp ennemi ; toujours feignant d'en vouloir aux déſerteurs & eſpions, & promettant même une récompenſe fixée à celui qui en arrêtera ſans bruit, ſous peine de ne rien avoir s'il découvre l'embuſcade par ſon imprudence. Il ſera très-recommandé aux Officiers de ne point s'écarter, ni ſouffrir que perſonne s'écarte de ſon poſte, & de faire paſſer ce qu'ils apprendront à bas bruit le long de la chaîne à l'Officier qui commande, tout comme de faire courir toutes les demi-heures à voix baſſe par les ſentinelles doubles : *Il n'y a rien de nouveau.* Il faut obſerver en paſſant que la nuit toutes les ſentinelles doivent être

doubles & pour ce paſſe-parole, l'un ; quitte un moment le poſte pour le porter à celle qui eſt à ſa portée, & revient auſſi-tôt joindre ſon camarade. S'il y a des maiſons le long de cette chaîne, on s'en emparera ſans bruit pour empêcher que perſonne ne ſorte ; s'il y a des chiens on les empoiſonnera ; les houſards battront l'eſtrade tout le long de la chaîne.

Voilà, ce me ſemble, le plus ſûr moyen de maſquer une armée, pour qu'elle ne reçoive aucun avis de ce qui ſe paſſe en dehors. Les eſpions & les déſerteurs en ſeront informés : il n'eſt pas à préſumer qu'ils ſe haſardent cette nuit à traverſer cette chaîne qui d'ailleurs les arrêteroit s'ils l'entreprenoient. Voilà d'abord une difficulté applanie par cette méthode : Annibal s'en ſervit à la ſurpriſe de Tarente, je la propoſai pour le ſecours de Mons en 1709. la Cour l'approuva & l'envoya à M. le Maréchal de Monteſquiou, qui n'avoit nulle envie de s'embarquer dans une ſi grande entrepriſe, ſans qu'il m'ait donné des objections contre cette idée. Je la propoſai encore pour le ſecours de Douai dont j'ai parlé.

Le Général doit antérieurement à tout s'être fait donner par les Majors, un état juſte de tous les combattans, ainſi que des cavaliers & dragons à plé. M. de Turenne, ſavoit toûjours par cette excellente méthode ſur quoi il pouvoit compter. Aujourd'hui pour réuſſir il faut s'être acquis la confiance des troupes, & les informer que cet état n'eſt que pour le Général ſeul, & n'aura rien de commun avec la ſubſiſtance, ſans quoi le Général eſt trompé comme les autres.

M. de Vendome prit de ſemblables meſures dans l'occaſion que je vais rapporter, telle que Larrey l'a écrite, c'étoit durant le ſiége de Barcelonne. Voici ſes termes : *Ce que ce grand Capitaine fit de plus vigoureux fut l'action qui ſe paſſa le 14. Juillet. Il avoit appris par ſes eſpions que ce jour-là la garniſon devoit faire une ſortie générale ſur la tranchée, pendant que les Eſpagnols qui campoient à deux lieues de la ville, ſous l'étendart du Viceroy, viendroient attaquer l'armée Françoiſe en flanc & par derriere : il les prévint, à deux heures du matin, avant le jour, il fit marcher les détachemens de cavalerie & d'infanterie qu'il avoit ordonnés, & les ſuivant de fort près, il entra dans le camp des ennemis, & renverſa les troupes qu'il y trouva, ſans qu'elles puſſent ſe rallier dans l'obſcurité, & dans la conſternation où cette ſurpriſe les avoit jettés, le Viceroy encore au lit prit la fuite, ſans avoir eu le tems de s'habiller, tout le camp fut pillé, on prit les bagages, la vaiſſelle d'argent des généraux, & la caſſette du Viceroy où il y avoit 22. mille piaſtres. On fit encore un butin conſidérable de mulets ou de chevaux juſqu'au nombre de ſix cents. Le Duc de Vendôme ayant exécuté cette grande & heureuſe expédition, ſe retira après avoir fait brûler le camp de Cornella où elle s'étoit paſſée. Les ennemis en avoient encore deux autres dont ils furent auſſi chaſſés, & allerent camper ſur des hauteurs inacceſſibles ; on brûla ces deux camps comme le premier, on dit que ces grands ſuccès ne couterent aux François que 70. hommes tués & bleſſés ; plus de trois cents des ennemis périrent dans la premiere action que conduiſoit M. de Vendome, & un pareil nombre dans celle que le Lieute-*



ORDI

nant-Général Duſſon exécuta ſous ſes ordres. On voit cependant des relations qui diminuent la perte des ennemis : mais aucune ne diminue la gloire du Duc de Vendome, & toutes conviennent qu'il avoit fait un coup de maître, d'autant plus digne de loüanges qu'il étoit d'une néceſſité abſolue, en prevenant les Eſpagnols qui étoient ſur le point par la ſortie générale de la place & de leur camp, qu'ils avoient réſolue, de rompre toutes les meſures du ſiége.

On ne peut rien imaginer de plus beau, de mieux conduit, de plus hardi, ni qui faſſe mieux à notre ſujet.

§. X.

Obſervations & précautions, dans la marche & dans le combat.

IL ſera à propos d'avoir fait défendre pluſieurs jours d'avance de ſortir du camp ſous peine de la vie, on renouvellera cette défence; la retraite ſervira de générale, on avertira du tout ſans tambour. D'abod après la retraite l'on ſe tiendra prêt à marcher, ſans drapeaux, ſans équipages, ni bagage, tant des ſoldats que des cavaliers, chacun prendra ſon havre-ſac vuide & du pain pour deux jours. L'armée ſous les armes, on diſtribuera la poudre & les balles autant que chaque homme en pourra porter commodément ſans ſe ſurcharger. S'il étoit poſſible de faire faire cette diſtribution quelques jours d'avance ſous un prétexte plauſible, comme craignant ſoi-même une ſurpriſe, cela éviteroit un embarras bien grand la nuit.

Il ſera ordonné double attelage aux charriots compoſés, & à ceux d'outils que l'on garnira de fourrage ou de pailles pour empêcher le bruit qu'ils font en marchant ſur le pavé ou les chauſſées; double attelage auſſi au canon dont on doit peu mener dans pareil cas, attendu que la nuit l'uſage n'en eſt ni aiſé ni ſûr.

Les Officiers Généraux ſeront avertis, du moins les principaux, de ſe trouver une heure avant la retraite chez le Général; ceux qu'il faudra mander de leur quartier, le ſeront par des billets cachetés; alors le Général leur communiquera ſon projet, avec l'ordre de marche réglé ainſi que je l'ai dit, relativement à celui du combat, qui leur ſera auſſi communiqué, leur demandant s'ils peuvent quelque choſe de mieux pour l'exécution, car il ne faut point leur propoſer alors de doute à réſoudre ſur la réuſſite; on aſſignera à chacun ſon poſte ſans égard au rang d'ancienneté, mais aux talens particuliers & à la beſogne dont il eſt capable.

On donnera à chacun ſon ordre par écrit, conçû de façon qu'ils ne ſoient point empêchés d'y changer ce qu'il y faudra d'indiſpenſable, pour concourir au bien de la choſe. Il leur ſera dit qu'ils doivent dans le courant de l'action, ſe conformer aux évenemens, au terrein, & prendre ſur eux ſans attendre les ordres du Général qu'ils ne ſauroient recevoir la nuit, obſervant ſeulement de ne point faire de changement dans la diſpoſition qui pût détruire la diſpoſition générale de l'armée.

Il leur ſera ordonné d'inſtruire avec ſoin les Officiers de leurs diviſions, & les Chefs des corps, de ce qu'ils ont à faire, de leur ordon-

ner d'encourager leurs troupes par l'eſpérance de la gloire, du butin; & de la certitude de la réuſſite, leur faiſant comprendre qu'elle dépend de la bonne diſcipline, de l'union, de l'obéiſſance, de l'attention aux ordres, de ſe tenir ſerrés, & enſemble, & ſurtout de charger la bayonnette au bout du fuſil, vigoureuſement, ſans marchander.

L'armée en bataille une heure avant qu'elle s'ébranle, le Général expliquera ſur le terrein les principaux points de ſon objet aux Officiers généraux, ce qui aidera beaucoup plus à pluſieurs, que les plans, les cartes & les raiſonnemens, ſurtout quand il s'agit d'une diſpoſition inconnue & peu commune; après quoi le Général parcourra la ligne, & parlera aux troupes avec cet air de gaieté & d'aſſûrance qui inſpire la confiance.

Au premier ſignal, chaque Officier Général ſe rendra à ſon poſte, muni de toutes ſes inſtructions, & l'armée ſe mettra en marche.

§. XI.

Ordre de bataille.

SUppoſant l'ennemi campé dans une plaine raſe & découverte, les aîles appuyées, la droite à un ruiſſeau, la gauche à un village, la cavalerie aux aîles, & l'infanterie au centre ſelon l'uſage; ſuppoſant cette armée ſupérieure en nombre d'un tiers en cavalerie & infanterie; voici l'ordre de bataille que je propoſe: l'infanterie à la premiere ligne, rangée par colonnes (2.) d'une ſeule ſection, ayant à ſes aîles & entre chaque brigade, les colonnes (3.) chacune de trois ſections, les compagnies de grenadiers (4.) ſur cinq de hauteur à la queue de chaque colonne, pour ſervir de réſerve ou pour donner enſemble, & prendre les bataillons ou les eſcadrons ennemis en flanc.

La ſeconde ligne ſoûtenue de la cavalerie (5.) les eſcadrons entrelacés de pelotons (6.) de quarante fuſiliers choiſis & des plus ingambes de l'infanterie, pour tirer ſur les flancs des ennemis pendant qu'on chargera de front & l'épée à la main, & pour obliger ces eſcadrons à cette manœuvre, les cavaliers laiſſeront leurs mouſquetons au camp, les dragons (7.) en réſerve & pied à terre.

J'évite par cet ordre d'attaquer ou de fouiller le village, attendu que dans une bataille il faut ſurtout éviter autant qu'on peut de les attaquer; la victoire n'en dépend pas, mais peut dépendre d'un centre ouvert ou d'une aîle rompue & enlevée.

Quoique le ſuccès ſoit preſque à coup ſûr décidé lorſque le centre eſt ouvert par un gros corps, pour plus de ſûreté; il eſt bon d'occuper les aîles durant cette opération pour les empêcher de ſecourir le centre, pour cela du reſte de la cavalerie, j'en forme un corps à la gauche vis-à-vis la droite (8.) de l'ennemi, les eſcadrons (9.) appuyés aux deux colonnes (10.), & & une autre au centre (11.) d'une ſeule ſection, ces eſcadrons ſeront entremêles de pelotons comme ceux de la ſeconde ligne (12.); ce corps aura ordre de ne charger que lorſque l'affaire ſera tout-à-fait engagée, & afin qu'il ne ſe trompe pas pour le moment on conviendra de ſignaux, comme de fuſées, qui ſont les meilleurs ſignaux de nuit.

Les troupes du premier détachement (13.) dont j'ai parlé plus haut, feront une fauſſe attaque du côté du village (14.), ſans en approcher pour tenir les deux aîles en échec; le canon doit tirer principalement du côté des aîles, & toûjours en écharpe.

Voilà l'ordre & la diſpoſition d'une bataille nocturne. Pour en comprendre toute la force & la bonté, il faut être au fait de mon principe des colonnes, auquel ſi l'on en a beſoin on peut jetter un coup d'œil pour comprendre, & ſe rappeller que les bataillons d'aujourd'hui ne pouvant réſiſter aux colonnes, j'ouvrirai néceſſairement par cet ordre l'armée ennemie par ſon centre, & j'aſſûrerai ſa défaite, même indépendamment des attaques des aîles, qui ne ſont qu'une précaution. Les deux corps que je fais agir ſéparément, renferment toutes leurs forces en eux-mêmes, & l'un & l'autre étant de cavalerie & d'infanterie ſoûtenue l'une par l'autre réciproquement, dont les aîles ſont bien couvertes. Outre qu'ils n'ont rien à craindre par cette raiſon, c'eſt qu'ils attaquent avec les deux armes, une ſeule de l'ennemi, qui doit naturellement ſuccomber contre les deux réunies; car j'ai ſuppoſé l'armée ennemie campée l'infanterie au centre & la cavalerie aux aîles; il n'y a point à craindre que l'ennemi ſe replie ſur le corps du centre pour l'envelopper, outre que ces fauſſes attaques, font le même effet que les vraies durant la nuit, pour empêcher cette manœuvre, c'eſt que la ſurpriſe retient tout le monde dans ſon poſte & ôte le jugement même aux plus habiles, qui ne ſauroient s'oppoſer à un ordre de bataille qu'ils ne connoiſſent pas, & dont les ténébres l'empêchent de pouvoir prendre nulle connoiſſance, de ſorte que chacun n'oſant abandonner ſon poſte, & ne ſachant où courir, s'y verra en détail & ſucceſſivement attaqué par mes colonnes, qui après avoir percé au centre, ſe détermineront à droite & à gauche ſur les flancs des troupes des lignes ennemies, dans leſquelles elles mettront à coup ſûr la confuſion & le déſordre.

L'antiquité me fournit ici deux exemples de pareilles ſurpriſes d'armées par des corps ſéparés. Le premier eſt tiré de l'Ecriture, où il eſt dit de Saül contre les Ammonites, qui aſſiégeoient la ville de Jabez: *Le lendemain Saül diviſa ſon armée en trois corps, & entra dès la pointe du jour dans le milieu du camp des Ammonites, & ne ceſſa de les tailler en pieces, juſqu'à ce que le Soleil fût dans ſa force. Ceux qui échaperent furent diſperſés çà & là, ſans qu'il en demeurât ſeulement deux enſemble.*

L'autre exemple eſt dans Plutarque, qui dit au ſujet de la bataille qu'Alexandre le Grand livra à Porus: *Alexandre qui craignoit cette multitude d'ennemis & leurs éléphans, qui étoient d'une prodigieuſe grandeur, évitant de donner dans le front de leur corps de bataille, alla charger l'aîle gauche, & ordonna à Perdiccas d'aller attaquer en même tems l'aîle droite. Ces deux aîles ayant été rompues du premier choc, ſe retirerent vers leurs élephans, à la faveur deſquelles elles ſe rallierent. Le combat recommença avec beaucoup plus de furie & beaucoup plus de mêlée; de ſorte que les ennemis ne commencerent à plier & ſe retirer que vers la huitieme heure du jour. C'eſt ainſi que*

l'écrit dans ſes lettres le Général même qui donna la bataille, & qui la gagna.

En voici encore un troiſieme pour apprendre à ſe garder des ſurpriſes.

Le Duc d'Albe ayant aſſiégé Mons en 1572. le Prince d'Orange qui voyoit l'importance de cette Place, marcha à ſon ſecours : mais ayant trouvé la circonvallation trop bien faite, & les Eſpagnols en trop bonne poſture pour eſpérer quelque ſuccès, il décampa, & le fit pendant la nuit pour éviter d'être inquiété dans ſa retraite.

Le Duc d'Albe en ayant avis, détacha ſur le champ deux cents fantaſſins & huit cents chevaux, tous gens déterminés & choiſis, qui ayant mis des chemiſes par-deſſus leurs habits pour ſe reconnoître, dans le moment du décampement de l'ennemi, ſe jetterent tout au travers, ayant forcés les premieres gardes, & ayant mis le feu aux baraques des ſoldats qui étoient de branches & de paille, mirent un grand déſordre dans cette armée, & ſe retirerent tranquillement aprés avoir tué cinq cents hommes & brûlé tout le camp ennemi. Si le Duc d'Albe eût envoyé un plus gros corps ou la moitié de ſon armée, où en étoit le Prince d'Orange ?

CHAPITRE VII.

Xantippe arrive à Carthage, ſon ſentiment ſur la défaite des Carthaginois. Bataille de Tunis. Ordonnance des Carthaginois. Ordonnance des Romains. La bataille ſe donne, & les Romains la perdent. Réflexions ſur cet évenement. Xantippe retourne dans ſa patrie. Nouveaux préparatifs de guerre.

DAns ces conjonctures arrive à Carthage un de ces ſoldats mercénaires, qui avoient été envoyés en Grece, conduiſant une groſſe recrue, où il y avoit un nommé Xantippe Lacédémonien, inſtruit à la maniere de ſon pays, & par conſéquent fort verſé dans le métier de la guerre. (*a*) Celui-ci in-

(*a*) *Un nommé Xantippe Lacédémonien, inſtruit à la maniere de ſon pays, & par conſéquent fort verſé dans le métier de la guerre.*] Cette ſeule action de Xantippe doit lui acquérir les plus grands éloges ; & pour en donner une idée fort au-deſſus de celle d'un militaire qui ne ſeroit ſimple qu'expérimenté, il faut raſſembler les plus eſſentielles parties de l'homme de guerre & du grand homme, pour renverſer tout d'un coup tous les préjugés de toute une nation & ſa routine à la guerre, exercer, diſcipliner, aguérir des troupes compoſées preſque toutes de nouveaux ſoldats, relever le courage abatu des armées & de la Nation ; former un beau

formé

formé en détail de la défaite des Carthaginois, & conſidérant les préparatifs qui leur reſtoient, le nombre de leur cavalerie & de leurs éléphans, penſa en lui-même, & dit à ſes amis, que ſi les Carthaginois avoient été vaincus, ils ne devoient s'en prendre qu'à l'incapacité de leurs Chefs. Ce mot ſe répand parmi le peuple, & paſſe bien-tôt du peuple aux Généraux. Les Magiſtrats font appeller cet homme, il vient & juſtifie clairement ce qu'il avoit avancé. Il leur fait voir pourquoi ils avoient été battus; & comment, en choiſiſſant toûjours la plaine, ſoit dans les marches, ſoit dans les campemens, ſoit dans les ordonnances de bataille, ils ſe mettroient en état non-ſeulement de ne rien craindre de leurs ennemis, mais encore de les vaincre. Les Chefs applaudiſſent, conviennent de leurs fautes, & lui confient le commandement de l'armée.

Bataille de Tunis. Ordonnance des Carthaginois.

Sur le petit mot de Xantippe on avoit déja commencé parmi le peuple à parler avantageuſement, & à eſpérer quelque choſe de cet étranger. Mais quand il eut rangé l'armée à la porte de la ville, qu'il en eut fait mouvoir quelque partie en ordre de bataille, qu'il lui eut fait faire l'exercice ſelon les regles, on lui reconnut tant de ſupériorité, que l'on éclata en cris de joie, & que l'on demanda d'être au plutôt mené aux ennemis, per-

projet de campagne, un projet même audacieux, mais fondé ſur de bons principes, & enfanté en conſéquence de la parfaite connoiſſance de la nature de ſes forces & de celles de ſon ennemi; enfin marcher à lui malgré ſa ſupériorité, ſon courage, & ſes victoires précédentes; voilà des marques infaillibles de la grandeur d'un Général capable de ces choſes. Xantippe ne dût ſon ſuccès qu'à lui-même, à ſon génie, à ſon application, à ſon habileté à faire uſage des forces que les Carthaginois lui confierent, comme à leur libérateur & la derniere reſſource de la République.

Ceux qui ne jugent du mérite que par l'extérieur des perſonnes, leur air plus ou moins avantageux; leurs grandes tailles ou leurs phyſionomies heureuſes, ainſi que l'on n'en juge que trop ſouvent dans les Cours des Princes, n'auroient point accordé le commandement à Xantippe, non plus que ceux qui s'imaginent que les grands talens militaires, ni les fonctions exactes d'un Général, ne ſauroient être poſſédés ni remplis par des ſujets qui ſont dans les derniers emplois.

C'eſt une grande recommandation dans toutes les Cours qu'une belle figure; rarement y voit-on échouer les gens de cette eſpéce de mérite, & le plus ſouvent au contraire on les voit parvenir rapidement aux premiers emplois, dont leur eſprit les rend autant incapables que leur corps les en a fait juger dignes. Le peuple & la Cour pour l'ordinaire ont un grand rapport dans les jugemens de cette eſpece.

Tachos, Roi d'Egypte, ayant appellé Agéſilas pour commander ſes troupes, ce Héros étant attendu avec impatience ſur le rivage où il débarqua, ſurprit également & la Cour & le peuple par la baſſeſſe de ſa mine & ſa petite taille, n'imaginant point les uns & les autres qu'il pût avoir tout le mérite qu'ils lui avoient crû de loin. Ce Général ne tarda pas à être mépriſé, dont il ſut bientôt ſe venger en ſe jettant dans le parti de Nectanebo contre Tachos, qu'il détrôna pour mettre Nectanebo à ſa place.

ſuadé que ſous la conduite de Xantippe on n'avoit rien à redouter. Quelque animés & pleins de confiance que paruſſent les ſoldats, les Chefs leur dirent encore quelque choſe pour les encourager de plus en plus, & peu de jours après l'armée ſe mit en marche. Elle étoit de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux & d'environ cent éléphans. Les Romains furent d'abord ſurpris de voir les Carthaginois marcher & camper dans la plaine : mais cela ne les empêcha pas de ſouhaiter d'en venir aux mains. Ils approchent, & campent le premier jour à dix ſtades des ennemis. Le jour ſuivant les Chefs des Carthaginois tinrent conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire. Mais les ſoldats impatiens s'attroupoient par bandes, & criant à haute voix le nom de Xantippe, demandoient qu'on les menât vîte au combat. Cette impétuoſité jointe à l'empreſſement de Xantippe, qui ne recommandoit rien tant que de ſaiſir l'occaſion, détermine les Chefs : ils donnent ordre à l'armée de ſe tenir prête, & permiſſion à Xantippe de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Revêtu de ce pouvoir, il range les éléphans ſur une ſimple ligne à la tête. Derriere il place la phalange à une diſtance raiſonnable. Des troupes mercénaires, il en inſére une partie dans l'aîle droite, & l'autre compoſée de ce qu'il y avoit de plus agile, fut jetté ſur l'une & l'autre aîle avec la cavalerie.

Ordonnance des Romains.

A la vûe de cette armée rangée en bataille, les Romains marchent en bonne contenance. Les éléphans les épouvanterent : mais pour parer un choc auquel ils s'attendoient, on mit au front les troupes armées à la légere ; derriere elles de groſſes compagnies, & la cavalerie ſur les deux aîles. De cette maniere le corps de bataille fut moins étendu que l'on n'avoit coûtume de le faire : mais il avoit plus d'épaiſſeur. Cette ordonnance étoit excellente pour réſiſter au choc des éléphans ; mais elle ne défendoit pas contre la cavalerie des Carthaginois, qui étoit beaucoup plus nombreuſe que celle des Romains.

La bataille ſe donne, & les Romains la perdent.

Les deux armées ainſi rangées, on n'attendit plus que le tems de charger. Xantippe ordonne de faire avancer les éléphans, & d'enfoncer les rangs des ennemis, & en même tems commande à la cavalerie des deux aîles d'envelopper & de donner. Les Romains alors font, ſelon la coûtume, grand cliquetis de leurs armes ; & s'excitant par des cris de guerre, en vien-

nent aux priſes. La cavalerie Romaine ne tint pas longtems, elle étoit trop inférieure en nombre à celle des Carthaginois. L'infanterie de l'aîle gauche, pour éviter le choc des éléphans, & faire voir combien elle craignoit peu les ſoldats étrangers, attaque l'aîle droite des Carthaginois, la renverſe & la pourſuit juſqu'au camp. De ceux qui étoient oppoſés aux éléphans, les premiers furent foulés aux piés, & écraſés. Le reſte du corps de bataille fut ferme quelque tems, à cauſe de ſon épaiſſeur. Mais dès que les derniers rangs eurent été entourés par la cavalerie, & contraints de lui faire face, & que ceux qui avoient paſſé au travers des éléphans eurent rencontré la phalange des Carthaginois, qui étoit encore en entier & en ordre, alors il n'y eut plus de reſſource pour les Romains. La plûpart fut écraſé ſous le poids énorme des éléphans : le reſte ſans ſortir de ſon rang fut criblé des traits de la cavalerie, à peine y en eut-il quelques-uns qui échapperent par la fuite; car comme c'étoit dans un pays plat qu'ils fuyoient, les éléphans & la cavalerie en tuerent une partie: cinq cents ou environ qui fuyoient avec Régulus, atteints par les ennemis, furent emmenés priſonniers. Les Carthaginois perdirent en cette occaſion huit cents ſoldats étrangers, qui étoient oppoſés à l'aîle gauche des Romains, & de ceux-ci il ne ſe ſauva que les deux mille, qui en pourſuivant l'aîle droite des ennemis, s'étoient tirés de la mêlée : tout le reſte demeura ſur la place, à l'exception de Régulus, & de ceux qui le ſuivoient dans ſa fuite. Les compagnies qui avoient échappé au carnage, ſe retirerent comme par miracle à Aſpis. Pour les Carthaginois, après avoir dépouillé les morts, ils rentrerent triomphans dans Carthage, traînant après eux le Général des Romains, & cinq cents priſonniers.

Réflexions ſur cet évenement.

Que l'on faſſe de ſérieuſes réflexions ſur cet évenement, il fournit de belles leçons pour le reglement des mœurs. Le malheur qui arrive ici à Régulus, nous apprend que dans le ſein même de la proſpérité l'on doit toûjours être en garde contre l'inconſtance de la fortune. Il n'y a que quelques jours que ce Général dur & impitoyable ne vouloit ſe relâcher ſur rien, ni faire aucune grace à ſes ennemis, & aujourd'hui le voilà réduit à implorer leur compaſſion & leur clémence. On reconnoît encore ici combien Euripide avoit autrefois raiſon de dire, qu'un bon conſeil vaut mieux qu'une puiſſante ar-

mée. (*a*) Un ſeul homme, un ſeul avis met en déroute une

(*a*) *Un bon conſeil vaut mieux qu'une puiſſante armée.*] Cette maxime ne variera jamais, & ſera toujours vraie dans tous les ſens & dans toutes les occaſions. Que pourroit la multitude des bras ſans un chef, pour diriger leurs efforts? C'eſt le bon conſeil qui gagne les victoires, peu de Généraux les doivent à eux ſeuls. Différens en cela de Xantippe, je ne ſçai s'ils en ſont moins grands, je ne le crois même pas; je penſe au contraire qu'il y a ſouvent plus de grandeur d'ame à écouter tout le monde, à ſavoir diſcerner le bon, & s'y attacher, quoique l'on ne l'ait point imaginé. La façon dont on fait la guerre aujourd'hui, exige une grande connoiſſance du pays; quels ſont les Généraux qui la poſſedent aſſez bien, pour n'être pas obligés de s'en rapporter aux Officiers particuliers qu'ils chargent de leur en rendre compte? & combien de fois ces Officiers particuliers, les eſpions mêmes, ou de ſimples manans & habitans du pays, n'ont-ils pas conſeillés les plus grandes entrepriſes, qui n'ont réuſſi que par la déférence que le Général aura eue pour la vérité ſans égard à l'eſpece d'organe dont elle s'eſt ſervie pour lui parvenir! S'il n'a pas la gloire de l'invention, n'en eſt-ce pas une bien juſtement acquiſe, que d'avoir ſû bien conduire l'exécution, & n'en ſeroit-ce pas rehauſſer le véritable éclat que d'en rendre à l'auteur la part qui lui eſt dûe?

Les Carthaginois avoient encore des forces conſidérables, ils étoient attaqués par de fort inférieures, eu égard à ce qu'ils pouvoient raſſembler; ils avoient de plus l'avantage d'être dans leur pays: mais le défaut d'un bon conſeil alloit cauſer leur ruine; la ſageſſe du Sénat lui en procure un en écoutant les propoſitions de Xantippe. Il dévoile la vérité à travers la ſimplicité de celui qui la préſente, il lui reconnoit aſſez de talent pour l'exécution; ce Sénat n'acquit-il pas par là beaucoup de gloire; il faut moins d'élévation d'eſprit pour produire la raiſon que pour la reconnoitre dans les autres.

Si M. le Maréchal de Villars eût négligé cette maxime, que rien ne vaut un bon conſeil, que ſeroit devenu le projet de Denain? Ce fut un homme de Robe qui l'enfanra: mais ce grand Général fut grand juſqu'à l'écouter & l'adopter malgré ſa ſource qui eût paru ſi étrange peut-être à tout autre, qu'il eût renvoyé ce Robin à ſes livres & à ſes lois. Ce Maréchal fit plus encore: il conſulta le Maréchal de Monteſquiou, & s'aſſûra par la ſageſſe de la conduite de celui-ci, du ſuccès de cette journée. Ces deux traits ne ſont-ils pas auſſi déciſifs pour la véritable gloire que la victoire la plus éclatante.

Quoique les grands Généraux n'ayent point aſſemblé de conſeil dans la plûpart de leurs entrepriſes, on ne doit pas en conclurre qu'ils ayent négligé de conſulter: ils ſe ſont bien gardés d'y manquer; mais ils ſavoient que ce n'eſt point dans un conſeil de guerre (ſurtout aujourd'hui où le nombre de ceux qui ont droit d'y entrer eſt ſi grand) que l'on trouve de bons avis, c'eſt en écoutant ceux qui s'appliquent, qui travaillent, qui voyent par eux-mêmes, & qui ne négligent aucunes occaſions de reconnoître & le pays & la ſituation de l'ennemi, ainſi que les occaſions de lui nuire. Le vrai devoir du Général eſt de connoitre ceux qui ſont à même par leurs talens ou leurs connoiſſances; de lui procurer le bon conſeil ſi néceſſaire; & d'être en garde pour n'être pas plutôt ſéduit par le rang & la qualité de celui qui le donne, que par le vrai du contraire propoſé quelquefois par des gens que l'on eſt moins porté à croire, ſoit parce qu'ils ne ſont pas du métier ou qu'ils ne ſont pas aſſez conſidérables.

J'ai oui dire au feu Maréchal de Chamilly qui le tenoit d'un ancien Officier Allemand, que dans la guerre de 1672. un Lieutenant-Colonel François, qui étoit au ſervice des Etats Généraux avoit paſſé pour très-ſuſpect pour avoir avancé qu'il valoit mieux raſer un grand nombre de places, pour ne garder que les plus importantes en petit nombre, que de s'obſtiner à les vouloir toutes défendre. Bien loin de ſuivre un avis auſſi ſage les Hollandois fortifierent les leurs de nouveau, & partagerent ſi bien leurs forces, que n'ayant pû en défendre aucunes, ils n'eurent jamais le moindre corps à oppoſer à l'armée de France; qui ne tarda pas à faire la même faute par le conſeil de M. de Louvois, qui s'oppoſa à l'avis que M. le Prince & M. de Turenne avoient ouvert de raſer cette multitude de conquêtes plutôt que de s'aſ-

armée courageuſe, une armée qui paroiſſoit invincible; pen-

foiblir trop pour les garder. Cette faute fut d'une grande conſéquence; tant il eſt vrai que les plus grands hommes ſont ſujets à errer, & que dans cette occaſion l'avis de deux hommes de gueere tels que M. le Prince & M. de Turenne devoit l'empoeter ſur celui d'un Miniſtre.

M. de S. Evremont parlant du tems de la minorité de Louis XIV. dit: *J'ai vû prendre une réſolution qui cauſoit la perte d'un grand Etat ſi elle eût été ſuivie, j'en vis prendre une contraire le même jour, par un heureux changement, qui fut ſon ſalut: mais elle donna moins de réputation à l'Auteur d'un ſi bon conſeil, que n'auroit fait la défaite de cinq cents chevaux, ou la priſe d'une place peu importante. Ces derniers évenemens frappent les yeux ou l'imagination de tous le monde, le bon ſens n'eſt admiré quaſi de perſonne, pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens ſavent faire* (a).

Loeſque l'Ordre de Malte prit l'alarme & fit ſa derniere citation à l'occaſion de l'armement des Turcs, je fus demandé au Roi avec quelques Ingénieurs. Le chef de ceux que l'on y envoya fort peu habile, conclut à la mode des Officiers de cette peofeſſion pour la conſtruction de nouveaux ouvrages, quoiqu'il y en eût déja teop dans l'Iſle de Malte, & à la perfection d'un fort commencé que l'on enchâſſoit dans la Cotonere, qui eſt capable de faite une très-grande réſiſtance.

Malte renferme trois villes, il eſt moralement impoſſible que la Cité Valette qui eſt la principale, puiſſe ſeccurir les deux autres; de ſorte que jamais place n'a été de ſi grande garde, à peine trente mille hommes ſuffiroient pour défendreces trois villes.

Etonné de voie faire de nouveaux ouvrages, & apprenant que l'on attendoit l'ennemi dans deux mois, je pris la liberté de eepréſenter à Mrs. de la Congrégation de guerre, qu'il falloit faire des ouvrages qui puſſent être finis au plus tard dans ce temps-là, & non pas faire une citadelle dans une autre, laquelle ne pouvoit être finie que dans trois ans. Je propoſai de plus de défendre l'Iſle contre la deſcente, ce qui eſt plus aiſé que de défendre la ville, attendu que cette Ille eſt preſque inabordable, & que dix à douze mille hommes ſuffiſent pour y empêcher les deſcentes.

Je propoſai des redoutes dans les endroits où il eſt aiſé d'aborder; le grand Prieur de France plus ſenſé, plus éclairé & plus expérimenté qu'aucun de ceux qui étoient venus pour la défenſe de l'Ordre, fut de mon avis: mais Mrs. de la Congrégation de guerre ſe rangerent ainſi que la multitude du côté de l'Ingénieur, attendu qu'il poetoit ce nom, & qu'ils jugeoient par-là qu'il en devoit ſavoir davantage, comme ſi le titre faiſoit le même effet que l'impoſition des mains dans l'Egliſe. Cette diſpute forma des partis, le mien ne prévalut qu'après l'arrivée d'un autee Ingénieur François fort habile qui penſoit tout comme moi; & le grand Prieue malgré les oppoſitions fit conclurre à foetifier l'Iſle. La cabale s'étoit ſi fort échauffée contre moi à cette occaſion, que l'on ſe révolta même contre le mot d'abbatis d'arbres que je propoſois pour les endroits où la deſcente étoit le plus à craindre: ſans doute ceux qui s'en mocquoient n'en connoiſſoient pas l'uſage. C'eſt tout ce que l'on peut peéſenter de plus fort & de plus redoutable à l'ennemi, ſurtout contre une deſcente dans une fortification de campagne & ſur une bréche. Le Chevalier de Treſſemane mort Lieutenant-Général, propoſa de faire un camp retranché de la Cotonere, il fut applaudi de tout le monde, c'étoit la même choſe que ſi on eût propoſé d'abattre toutes les fortifications juſqu'à une certaine hauteur poue les mieux defendre. L'Ingénieur y acquieſçoit: mais il revint quand j'en eus fais ſentie le eidicule.

C'eſt au ſujet de toutes ces diſcuſſions qu'on écrivit de la Coue à M. le Bailli de Langeron, qu'on n'avoit pas douté que je ue me fuſſe retiré mécontent. Votre ami, lui diſoit-on, eſt fait pour n'être jamais cru, & avoie toûjours raiſon.

L'on peut conclurre cette note par cette maxime, que ceux qui travaillent avec le plus de zele au bien public, qui ſont les plus fideles, les plus ſages, les plus habiles à s'y porter, ſont ordinairement ceux qui trouvent le plus d'oppoſitions & le moins de reconnoiſſance, quoi qu'on ait ſuivi leur conſeil.

(a) *Je pourrois ainſi que M. de S. Evremont citer une occaſion, où j'ai vû à la guerre un homme de grande réputation prendre un parti qui alloit cauſer la perte de deux armées conſidérables, j'en vis prendre un contraire le même matin qui les*

dant qu'il rétablit une République dont la chûte ſembloit certaine, & reléve le courage à des troupes, qui avoient perdu juſqu'au ſentiment de leurs défaites. C'eſt à mes Lecteurs de mettre à profit cette petite digreſſion. On s'inſtruit de ſes devoirs, ou par ſes propres malheurs, ou par les malheurs d'autrui : le premier moyen eſt plus efficace, mais l'autre eſt plus doux. On ne doit prendre celui-là que lorſqu'on y eſt obligé, parce qu'il expoſe à trop de peines & à trop de dangers; au lieu que celui-ci eſt à rechercher, parce que ſans aucun riſque on apprend quel on doit être. Après cela peut-on ne pas convenir que l'Hiſtoire eſt l'école où il y a le plus à profiter pour les mœurs, puiſqu'elle ſeule nous met à portée, ſans inquiétude & ſans péril, de juger de ce que nous avons de meilleur à faire ?

Xantippe retourne dans ſa patrie. Nouveaux préparatifs de guerre.

Aprés des ſuccès ſi avantageux, les Carthaginois n'omirent rien pour témoigner leur joie, ſoit par des actions de graces rendues ſolennellement aux Dieux, ſoit par les devoirs d'amitié qu'ils ſe rendirent les uns aux autres. Mais Xantippe, qui avoit eu tant de part au rétabliſſement de cette République, n'y fit pas un long ſéjour après ſa victoire. Il eut la prudence de s'en retourner dans ſa patrie. (a) Une action ſi brillante &

ſauva tomes deux : il eſt vrai auſſi que celui qui en donna le conſeil acquit plus de gloire dans le moment aux yeux des connoiſſeurs qu'il n'eût fait par le gain d'une bataille qu'il évita par-là. Mais comme dit M. de S. Evremont, je crois qu'il eût mieux vallu pour ſa réputation dans le public qu'il eût battu un détachement de cinq à ſix mille hommes. Si je ne m'étois impoſé la loi de ne point placer dans cet ouvrage une multitude de réflexions que j'ai faites dans la guerre de 1740. je détaillerois l'occaſion dont je parle avec beaucoup d'autres non moins inſtructives : mais il faut garder le ſilence ſur les vivans, & laiſſer à la poſtérité le ſoin de débrouiller leurs fautes, pour en tirer ſon inſtruction.

(a) *Il eut la prudence de s'en retourner dans ſa patrie.*] Tous les Hiſtoriens ne ſont pas d'accord, ſur ce qui arriva à Xantippe après le ſignalé ſervice qu'il venoit de rendre à Carthage, pluſieurs s'accordent à accuſer les Carthaginois de la plus noire ingratitude à ſon égard, & prétendent qu'ils pouſſerent la trahiſon juſqu'à le faire noyer, ainſi que les Grecs qui étoient venus avec lui, en feignant de les renvoyer avec toutes ſortes d'honneurs, & comblés de préſens ; ce n'eſt pas le ſeul trait ſemblable de cette République. Tite-Live parlant ſelon quelques-uns de la guerre des Carthaginois contre les Syracuſains, dit que les ſoldats étrangers dont ils s'étoient ſervis dans cette guerre, ayant demandé leur récompenſe avec un peu trop de hauteur, on leur fit entendre, qu'on leur avoit deſtiné des fonds ailleurs, & que les ayant fait embarquer ſous prétexte de les y tranſporter, on avoit donné ordre au Commandant de la flotte de les débarquer dans une iſle deſerte & de les y abandonner ; qu'il les y abandonna en effet, & qu'ils y périrent de faim & de miſere.

C'eſt un vice, dont toutes les Républiques ſont accuſées d'être entiehées, ſur tout envers les grands hommes, qui leur ont rendu les plus ſignalés ſervices. Celle d'Athenes qui avoit de ſi ſages lois, pour l'entretien des ſoldats vieux & invalides, même pour leurs femmes, leurs enfans, les veuves de ceux qui avoient

ſi extraordinaire, dans un pays étranger, l'eût mis en butte aux traits mordans de l'envie (*a*) & de la calomnie : au lieu que dans

été tués, & leurs neveux même, qui étoient tous nourris aux dépens de la République ; qui d'ailleurs étoit ſi noble, ſi généreuſe, pour récompenſer ceux qui méritoient ; n'a-t-elle pas commis la plus noire ingratitude envers Thémiſtocle, qui après avoir vaincu l'innombrable armée de Xercès à Salamine, fut obligé pour ſauver ſa vie de ſe refugier chez le même Xercès, où il mourut miſérablement. Miltiade eſſuya un pareil traitement, & un an après la bataille de Marathon, ayant été condamné à une amende, qu'il ne put payer, il mourut en priſon.

Cette République ne fit-elle pas le procès auſſi à huit Généraux, qui après la bataille des Arginenſes, où ils avoient été victorieux, n'avoient pu enlever, ni faire enterrer les morts, attendu une affreuſe tempête qui les en empêcha. Xenophon dit. *Ces huit Généraux victorieux furent condamnés à mort par un même jugement, & ſix qui étoient préſens, furent exécutés.*

Alcibiade ne fut pas mieux traité : mais ayant prévû l'orage, il ſe retira à Lacedemone, & de-là auprès d'Artaxercès, où il fit ſentir à ſa patrie, combien il eſt dangereux d'aigrir les hommes redoutables par leur habileté ; il lui fit la guerre, & la réduiſit au point de le ſupplier de revenir. Mais ayant retabli les affaires de cette ingrate patrie, il ne put lui changer le cœur, & s'exila volontairement, pour éviter les peines dont on le menaçoit, en lui imputant la défaite d'un de ſes Lieutenans, qui avoit combattu contre ſes ordres ; cet exil cauſa la perte de ſa patrie.

N'avons-nous pas vû de nos jours la République de Holande tomber dans le même excès, tant envers Barneveld, dont le crime étoit au moins équivoque : (ceux même qui furent executés avant lui, n'étoient pas tous coupables) qu'envers Grotius, qui tout célébre qu'il étoit, & le plus grand homme de ſon temps, eût été ſupplicié, s'il ne ſe fût évadé de priſon ; & qu'envers les deux freres de Wit, qui furent égorgés & mis en pieces par la populace ? Ces deux derniers n'avoient-ils pas rendu les plus grands ſervices à leur patrie ? & ſoit qu'ils ayent été mis à mort, à la ſollicitation du parti du Prince d'Orange, quoi qu'il n'y ait pas eu de délibération pour cela, ils n'en périrent pas moins, par les mains de ce même peuple, à qui ils s'étoient dévoués.

Ne paroîtroit-il pas juſte, pour éviter que les plus grands hommes ne périſſent par des morts auſſi indignes, qu'elles ſont communes dans l'hiſtoire, de plier & d'adoucir les loix en leur faveur, ſur-tout ſi leurs crimes ne tendent pas à la tyrannie & à l'oppreſſion de la liberté ? n'eſt-ce pas en ce cas que l'extrême ſévérité devient une extrême injuſtice ? L'indulgence en faveur de ces hommes extraordinaires, eſt plus utile à l'Etat, que l'exemple de leurs châtimens : la premiere change cette eſpece de coupable, & rend à la patrie un précieux citoyen ; & l'autre eſt moins capable de nous corriger que de nous aigrir contre la nation, ou le Prince, qui condamne au dernier ſupplice un ſujet, qui a rendu de grands ſervices, & dont il en peut attendre encore d'auſſi grands. Sans l'indulgence, comment remplacer des ſujets rares & excellens ?

Les Atheniens reconnurent, mais trop tard, qu'on ne remplaçoit point un Alcibiade. Il eſt aiſé de nommer d'autres Généraux à la place d'un bon : mais le titre ne les rend pas plus habiles ; & ce n'eſt pas les graces que l'on leur accorde, qui peuvent en faire de grands hommes.

M. de Turenne diſoit que dix mille livres de rente, accordées de plus à un Officier ſans aucun mérite, ne le rendoient pas plus brave, plus éclairé, & plus capable de commander. Ces ſortes de graces mal placées ne deshonorent pas ſeulement celui qui les donne, mais elles produiſent encore le découragement, & l'abbattement de cœur dans ceux qui s'en ſont rendus vraiment dignes.

(*a*) *Une action ſi brillante & ſi extraordinaire l'eût mis en butte aux traits mordans de l'envie.*) Cette activité & cette vigilance reconnue depuis tous les ſiecles

ſon pays, où l'on a des parens & des amis pour aider à les re-

dans l'envie, contre le vrai mérite, ne ſeroit-elle point la cauſe de l'élevation des ſots & des ſtupides aux grandes charges dans les Cours, ainſi que dans l'Egliſe; leur incapacité les ayant mis à l'abri de ſes traits les plus malins & les plus aſſûrés? Alors pour les perdre, cette furieuſe paſſion devroit changer d'objet, & ne plus s'attacher qu'à la ſottiſe & à la ſtupidité. Ce ne ſeroit plus un grand dommage, que de voir renverſer les fortunes de pareilles gens, & les fourberies, les machinations, & toutes les ruſes qui ſont la principale occupation des courtiſans, tourneroient en quelque ſorte à l'avantage du bien public.

Il eſt bien plus ſurprenant, que ceux qui tiennent les rênes du gouvernement, qui ont éprouvé ſi ſouvent eux-mêmes, avant d'y arriver, les efforts de cette méchante paſſion, ſe laiſſent cependant éblouir ſi ſouvent par ſes traits, pour perdre dans leur eſprit les plus rares talens, & le mérite le plus univerſellement reconnu. Voilà l'homme & ſa foibleſſe: il n'eſt point en garde contre le mal qu'on peut lui dire des autres: mais au contraire, ſi on lui en dit du bien, il croit dabord qu'on cherche à le ſéduire, & il faut plus de ruſe & d'artifice, pour faire paſſer celui-ci, que l'autre.

Voiture dit quelque part, qu'un premier Miniſtre du Roi d'Eſpagne étoit ſi fort perſuadé de la fureur de cette paſſion, qu'il lui avoit dit qu'il ne jugeoit jamais plus avantageuſement d'un ſujet, que par le mal qu'on lui en diſoit, & que lorſque le nombre des calomniateurs groſſiſſoit, alors il prenoit d'autant plus d'eſtime pour le calomnié, qu'il cherchoit à le bien connoître, & vérifioit preſque toûjours, que ſon ſyſteme étoit excellent.

Cette paſſion n'a pas ſeulement pour but, de détruire les concurrens & les gens élevés: elle exerce encore ſes fureurs contre la vertu la plus obſcure, & celle qui devroit le moins exciter la jalouſie des ambitieux. Il eſt vrai que ce ne ſont là que ſes occupations ordinaires: mais elle paroit dans tout ſon éclat, lorſqu'il s'agit de perdre un Xantippe, & des hommes extraordinaires, qui ont rendu des ſervices ſignalés à leur patrie; pour lors tout ſe met en uſage; elle s'aide du ſecours des femmes, & quelque peu vraiſſemblables & ridicules meme que paroiſſent les moyens qu'elle met en œuvre, elle arrive preſque toûjours à ſon but, & il faut que le heros ſuccombe. Qu'y avoit-il de plus ridicule & de moins vraiſſemblable, que de faire paſſer pour fou le plus ſage de tous les hommes, M de Catina? cependant cette folle imagination de l'envie, armée de tous ſes reſſorts, fit ſon effet contre ce grand homme.

La diſgrace du feu Marquis de Feuquieres eut une cauſe moins ridicule, quoique ſans fondement. Il n'alla pas ſi loin que l'autre dans les honneurs de la guerre: mais j'oſerois preſque aſſûrer qu'il eût égalé, & peut etre ſurpaſſé le Maréchal en grandes actions, ſi une cabale n'eût conjuré la perte de cet excellent Officier, l'homme du monde le plus capable de commander nos armées; je n'en ai guere vû de plus habile, de plus appliqué, & d'une valeur plus épurée. L'envie ſe mit en campagne, armée de toutes les calomnies qu'elle a coûtume d'employer: il ſuccomba, & ſe retira très-ſagement; s'il eût dépendu de ſes envieux, ils ne s'en fuſſent pas tenu là.

Qu'il ſeroit a deſirer que les grands luſſent ſans ceſſe le trait ſuivant, qui ſe trouve dans la vie de l'Empereur Alexandre Severe. *Divers méchans*, dit l'auteur, *qui s'étoient ligués enſemble pour tromper Alexandre, eurent d'abord l'adreſſe de ſurprendre par leurs intrigues l'eſprit du jeune Prince, juſqu'à lui faire éloigner les perſonnes qu'on avoit miſes auprès de lui: mais il eut aſſez de prudence, pour reconnoître auſſi-tôt leur malice; il les chaſſa, les fit même mourir du dernier ſupplice, par le jugement du Senat, & s'attacha immuablement à ceux qui étoient capables de le faire régner avec juſtice, & avec honneur.*

L'hiſtoire tant ancienne que moderne, eſt remplie de ces ſortes de conjurations contre la vertu: mais fort peu font mention d'un Prince auſſi prudent que Severe. Il en eſt de la vertu, comme d'une place forte: elle ſuccombe d'autant plus aiſément, qu'elle eſt attaquée par le côté le plus fort, & le moins ſuſceptible d'at-

pouſſer,

pouſſer, ils ſont beaucoup moins redoutables. On donne encore une autre raiſon de la retraite de Xantippe. Nous aurons ailleurs une occaſion plus propre de dire ce que nous en penſons.

Les affaires d'Afrique ayant pris un autre tour que les Romains n'avoient eſpéré, on penſa tout de bon à Rome à remettre la flotte ſur pié, à tirer de danger le peu de troupes qui s'étoient échappées du naufrage. Les Carthaginois, au contraire, pour ſe ſoûmettre ces troupes-là même, faiſoient le ſiége d'Aſpis: mais elles ſe défendirent avec tant de courage & de valeur, qu'ils furent obligés de ſe retirer. Sur l'avis qu'ils reçûrent enſuite que les Romains équipoient une flotte qui devoit encore venir dans l'Afrique, ils radouberent leurs anciens vaiſſeaux, en conſtruiſirent de neufs; & quand ils en eurent deux cents, ils mirent à la voile pour obſerver l'arrivée des ennemis.

taque. Qui auroit imaginé qu'on attaquât M de Catina du côté de la ſageſſe.

Il n'y a dans l'antiquité que Cimon l'Athenien, qui fournille un exemple ſemblable: mais ſes compatriotes éprouverent bientôt toute l'utilité d'une pareille folie, par ſes grandes actions, & par la ſageſſe de ſes conſeils. C'eſt pourquoi, dit Valere Maxime, il força ceux qui l'avoient cru fou, à ſe le croire eux-mêmes, pour avoir porté de lui un pareil jugement.

OBSERVATIONS

Sur la bataille du Conſul Régulus contre Xantippe.

§. I.

Fortune inégale de Régulus. Caractere des Carthaginois. Confiance qu'ils prennent en Xantippe. Exemple unique.

LA bataille, dont il s'agit, nous va fournir une multitude d'inſtructions ſolides, tirées tant des fautes de Régulus, que de l'habileté de Xantippe. Quoique le premier ait gagné trois batailles, (car il eut ſa part du gain de celle d'Ecnome) les connoiſſeurs du métier ne concluroient pas de là qu'il fût un Général fort au deſſus du médiocre; beaucoup de ceux qui ſont au deſſous, en ont gagné, & en gagnent tous les jours, c'eſt le cas de diſtinguer le fait amené par l'intelligence & l'habileté, d'avec celui que produit le haſard.

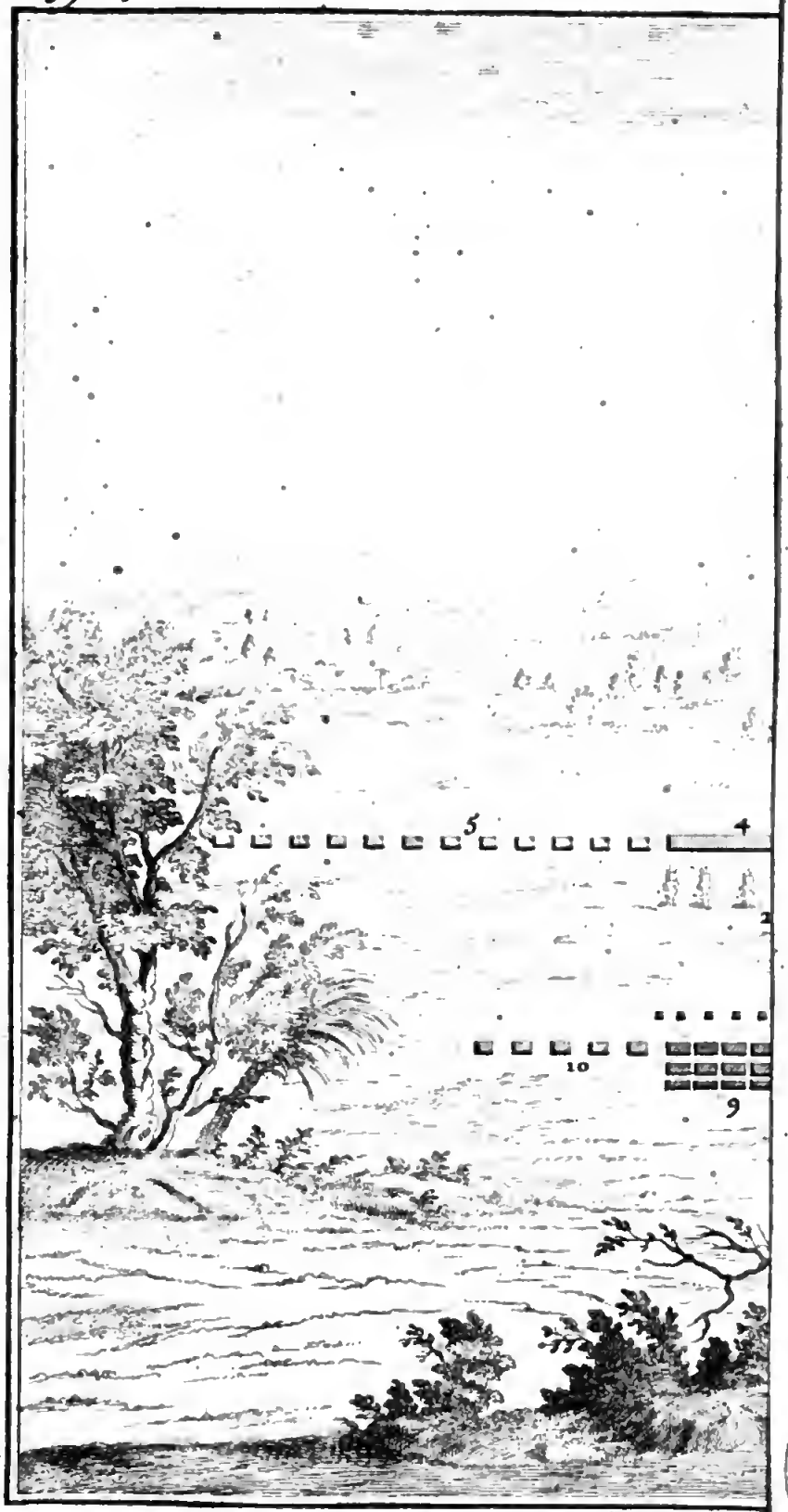
Régulus ouvrit ſa premiere campagne par un combat témérairement engagé, où il fut battu; il répara ſur le champ cet eſſai avec courage & vivacité, & fit tout ce qu'on pouvoit attendre de lui dans une pareille circonſtance. Quoique ſa victoire ne fût pas bien complette, c'étoit avoir beaucoup fait dans un cas où les autres perdent le plus ſouvent le jugement. L'affaire d'Adis, tant du coté de l'art que du courage, de la conduite & de l'habileté, lui mérita les plus grands éloges.

Celle, dont il s'agit, fut fort differente, quant au ſuccès: il la perdit, & ſans doute qu'il perdit en même temps ſa gloire & le mérite des actions précédentes; du moins c'eſt là ce qui arriveroit aujourd'hui: mais il ne perdit, ni ſon courage, ni ſa fermeté, ni ſa vertu; jamais Romain ne montra tant d'amour & de zele pour la gloire de ſa patrie, & les malheurs qu'il éprouva, le montrerent également honnête homme.

Le traitement que lui firent les Carthaginois, nous doit donner un grand mépris pour ce peuple. Quel autre n'eût pas reſpecté tant de mérite réüni, quoique dans la perſonne d'un ennemi? Après tout, que devoit-on attendre d'une nation qui traitoit ſi horriblement ſon libérateur, & qui n'avoit ni foi, ni reconnoiſſance. Quoique Polybe ne nous parle pas de la fin de ce Romain, ni de celle de Xantippe; puiſqu'il promet d'en parler, c'eſt une preuve, qu'il y a eu quelque choſe de perdu de cet ouvrage.

L'hiſtoire ne nous fournit pas un trait ſemblable à l'évenement de Xantippe, & dans tous les ſiecles il paroîtra ſurprenant, que des Généraux ignorans, & par conſéquent préſomptueux, que toute une nation, qu'un ſenat aſſemblé, ayent applaudi à un étranger inconnu, ſimple ſoldat, qui leur repro-

29.e P. Du C.1



BATAI

Digitized by Google

che leurs fautes, que non-ſeulement ils l'ayent écouté avec reſpect; mais qu'ils l'ayent chargé tout d'un coup du commandement: c'eſt là la marque infaillible du deſeſpoir. Il eſt ſans doute fort ordinaire de voir des Républiques recourir aux hommes vertueux dans leurs infortunes: mais que cette vertu ſe trouve, & ſoit reconnue dans les derniers emplois militaires, & que tous ceux qui ſont au deſſus conſentent à être commandés par un tel homme, c'eſt ce qui ne ſe trouvera jamais dans un état monarchique, où la cabale & la jalouſie des anciens ne conſentiroient point qu'on ſauvât la patrie par un tel moyen; non ſeulement ſon commandement les révolteroit, ils ne voudroient peut-être pas même de ſes conſeils. J'ai vû les effets d'une pareille cabale, pour renverſer de ſages avis donnés à feu M. de Vendome, & dont il n'éprouva que trop la malice. Si ce Général auſſi grand Capitaine que zélé François, eût paſſé l'Adige en 1706, plutôt que de s'en couvrir contre M. le Prince Eugene, qui l'affoiblit en diviſant ſon attention, & s'il eût combattu avec ſes forces réunies dans un terrein qui lui étoit avantageux, comme certaines perſonnes le lui conſeilloient, il auroit ſauvé l'Italie, & ſe ſeroit comblé de gloire. L'ennemi paſſa encore le Canal-Blanc, & lui donna bien plus beau jeu par cette démarche: il étoit entre deux rivieres impraticables, ayant à dos de vaſtes & profonds marais, nulle retraite à eſpérer, & nulle reſſource dans ſon terrein. La même perſonne le fit remarquer à M. de Vendome, ainſi que les avantages qu'il avoit pour les attaquer, ſoit par l'ordonnance de ſon armée, ſoit par le terrein qui le favoriſoit; tout cela ne put l'empêcher de laiſſer échaper cette occaſion, qui s'enfuit bien vîte; d'où s'enſuivit la perte de l'Italie, & l'évenement de Turin. Ce Général n'étoit cependant ni négligent, ni malhabile: mais il ſe laiſſa aller pour lors aux conſeils de quelques faux amis, qui le joüerent & le tromperent toûjours; ſoit ignorance de leur part, ſoit malice, ils lui firent perdre une infinité de momens, dont un ſeul étoit capable de le mettre au deſſus de tous les Capitaines de ſon ſiecle, & de terminer glorieuſement une guerre auſſi difficile.

Ce Général reconnut lui-même qu'on ne lui avoit rien propoſé que de ſimple, d'aiſé & non haſardeux; mais il tomboit quelquefois dans une timidité de temperament qui le rendoit la dupe des beaux diſcours de ſes faux amis, gens qui s'oppoſoient éternellement à toutes ſes entrepriſes, & qui l'empêchoient de faire triompher ſes propres lumieres, & de s'aider de celles de ſes véritables amis, qu'il ne connut jamais.

§. II.

Ordre de bataille des Romains & des Carthaginois.

LE Conſul Romain apprenant la marche de l'armée Carthaginoiſe, ne tarda pas à aller au devant d'elle, il quitte auſſitôt les montagnes, & la rencontre bientôt dans la plaine. Quand deux armées ont une égale envie de combattre, les occaſions en arrivent bientôt.

L'armée de Carthage, forte de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux, & d'en-

viron cent élephans, fut diſpoſée dans l'ordre ſuivant; les élephans (2) formoient une premiere ligne ſur tout le front de l'infanterie; l'infanterie (3) fut diſpoſée en phalange parfaite, à la mode des Grecs, dont les Carthaginois n'étoient pas éloignés, la cavalerie formoit les aîles de la phalange; le corps de l'infanterie étrangere (4) fut placé à la droite entre la cavalerie (5), & la phalange ſur la même ligne; les armés à la legere étoient à la gauche (7) en premiere ligne avec les éléphans, vis-à-vis les intervalles des eſcadrons (6), ſelon la coûtume des Grecs. Quoique notre auteur ne le diſe pas formellement, comme c'étoit la méthode des Grecs, ſans doute que Xantippe la ſuivit dans cette occaſion, j'en dirai les raiſons. L'armée Romaine forte de quinze mille hommes d'infanterie, & de trois cents chevaux, fut miſe en bataille, ſuivant la coûtume Romaine; les armés à la legere (8) en premiere ligne en avant des legions oppoſées aux élephans; ſon infanterie (9) fut diſpoſée derriere celle-ci en colonnes, avec de très-petits eſpaces entre elles: le texte déſigne exactement le terme de colonne, quoiqu'il ne l'emploie pas, puiſqu'il dit qu'il mit derriere les armés à la legere de groſſes compagnies, & que le corps de bataille fut moins étendu, mais plus épais; la cavalerie (10) fut partagée ſur les aîles.

Xantippe ſe forma dans l'ordre ci-deſſus, par pluſieurs bonnes raiſons. Il plaça ſes armés à la legere avec la cavalerie, à cauſe de l'inutilité où ils euſſent été par-tout ailleurs, & ſur-tout avec ſes élephans, qui étoient aſſez ſoûtenus par la phalange, & en ſecond lieu pour accabler d'autant plus ſûrement la droite des Romains, par ce mêlange d'armes; ce qui devoit à coup ſûr détruire leur cavalerie, & lui donner par-là le moyen de tourner avec la ſienne, & d'envelopper l'infanterie Romaine, tandis qu'elle ſeroit attaquée de front par ſa phalange, & ſes élephans; & ſuppoſé qu'il ne comptât pas de pouvoir rompre & enfoncer cette infanterie avec ſa cavalerie ſeule, il vouloit du moins qu'elle ſervît à rejetter ſur les legions les éléphans, ſuppoſé qu'ils euſſent paſſé par les intervalles des colonnes; ces raiſonnemens ſont d'un Capitaine, qui prévoit & agit en conſéquence. Regulus au contraire avoit mis ſes troupes dans l'ordre que j'ai dit, pour que ſes armés à la légere puſſent à coup de trait & de fronde, détourner les éléphans, & les faire rebrouſſer ſur leur propre armée. Il changea l'ordre accoûtumé des Romains, pour ſe mettre en colonne, & diminua ſon front, pour s'épaiſſir davantage, ce qui eſt bien différent, que s'il n'eût mis que les manipules à la queue, & ſerrés les uns près des autres, les Princes derriere les haſtaires, & les triaires à la queue des Princes; puiſque cet ordre n'auroit point diminué ſon front: mais il reſſerra ſes colonnes, ce qui le rétrecit, & cela pour s'oppoſer plus puiſſamment à la phalange, ſans égard aux élephans; & c'eſt pour avoir trop rétreci ces eſpaces entre les colonnes, qu'il perdit la bataille, comme nous le dirons bien-tôt. D'ailleurs cet ordre ſans ce défaut eſt le plus ſimple, le plus ſenſé, & le plus profond. Varron l'imita à la bataille de Cannes: mais il omit les diſtances, & fut battu par cette faute. Scipion

plus habile & plus profond dans la ſcience de l'infanterie, uſa du même ordre, mais y mit les diſtances convenables, & vainquit par-là Annibal à Zama.

Il eſt étonnant que Regulus ne changea rien à la diſpoſition accoûtumée de ſa cavalerie, qu'il laça aux aîles.

§. III.

Bataille.

CE fut dans cet ordre, que les deux armées en vinrent aux mains, la cavalerie Romaine fut aiſément rompue & chaſſée de ſon poſte par celle des Carthaginois: on devoit s'y attendre. Ceux-ci tournent rapidement l'infanterie Romaine, la prennent en flanc & à dos. D'abord, la force de ſon ordonnance l'empêche d'être entamée, elle fait face par tout, ſans ſe rompre: mais les élephans étant ſurvenus, & n'ayant pas trouvé d'iſſue entre les colonnes, ſe jettent tout au travers, bien loin de revirer ſur leurs gens, les bleſſures & les traits des velittes ne firent que les animer davantage, ſans les faire changer de route: deſorte que ces animaux rendus furieux, firent un grand carnage de cette infanterie, ainſi rompue & envelopée. Sans doute que ce fut eux qui en vinrent à bout; car la cavalerie Carthaginoiſe n'eût oſé aborder les queues des colonnes de l'infanterie Romaine, où étoient les Triaires armés du *Pilum*, qui étoit une arme de longueur aſſez ſemblable aux pertuiſannes, & trop redoutable à la cavalerie, pour oſer en approcher. La gauche de l'infanterie Carthaginoiſe ſurvenant là-deſſus, acheva la défaite.

A la droite le ſuccès fut different, & la gauche des Romains ayant culbuté & battu l'infanterie étrangere, la pourſuivit juſques dans ſon camp.

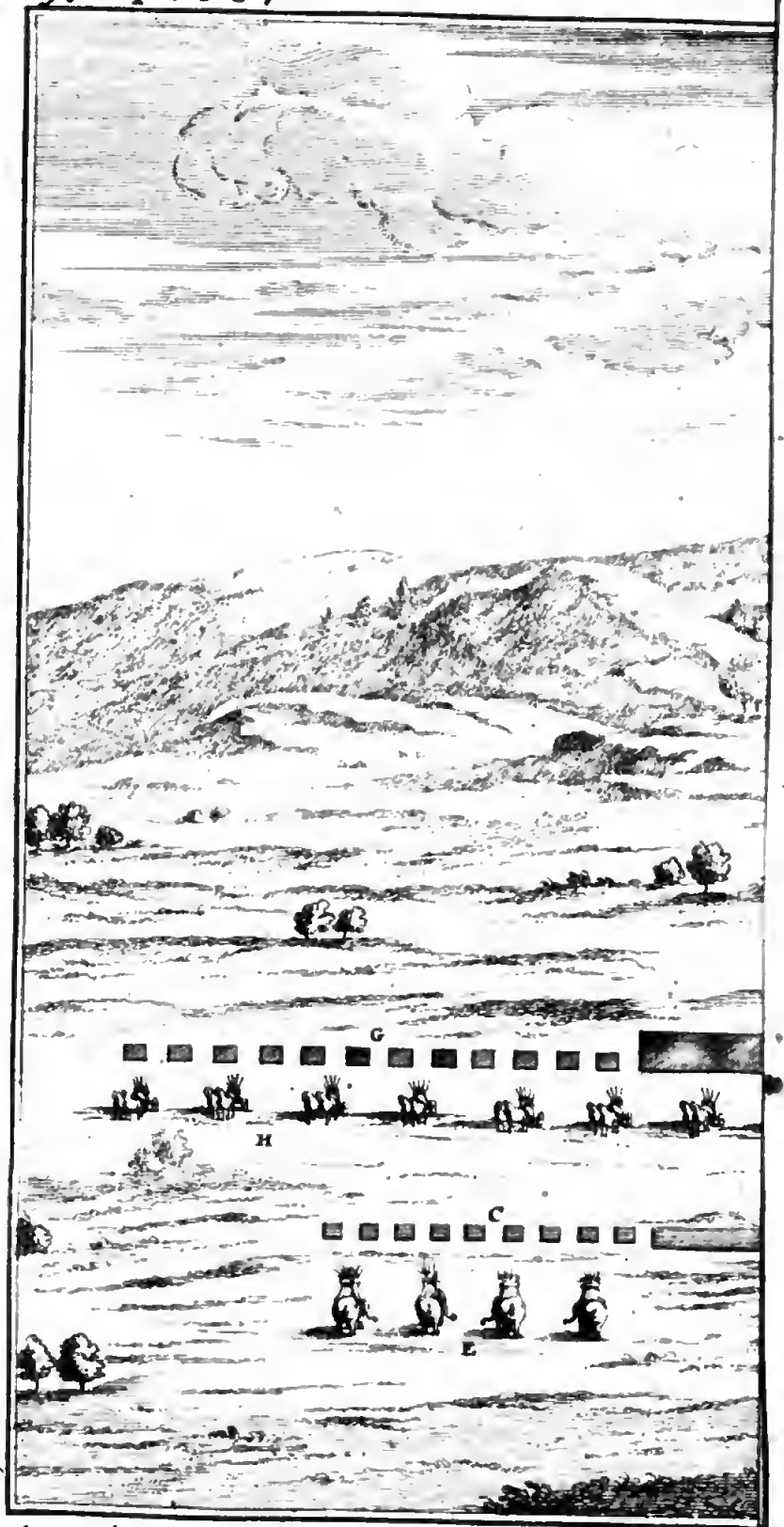
C'eſt ainſi que ſe termina une des plus fameuſes batailles de l'antiquité; car ce ne ſont pas les plus nombreuſes armées, qui donnent entre elles les batailles les plus déciſives, & ce qui rend une action illuſtre & recommendable, eſt bien moins le nombre des combattans, que les grands interêts qu'elles décident, & les grandes ſuites qu'elles ont. Celle-ci décida totalement du ſort de Carthage & de l'Afrique. Sans doute que Regulus vainqueur n'eût pas perdu de temps à aſſiéger cette grande ville, foible & découragée, qu'elle ſe fût trouvée. La Sicile tomboit auſſi par ce coup; les Romains l'avoient preſque ſoûmiſe, quand Regulus paſſa en Afrique: mais l'évenement n'ayant pas répondu à leurs magnifiques eſpérances, le Général Romain pris, ſon armée détruite, dût leur faire ſentir vivement pour lors, s'ils ne l'avoient pas dabord reconnu, combien c'étoit une grande faute à cette ſage Republique, d'avoir retiré toutes ſes forces de l'Afrique, au milieu de la guerre, pour n'y laiſſer qu'une poignée de braves, mais infortunés guerriers, qui s'y maintinrent avec éclat juſqu'à cette journée, dans laquelle il paroît que le terrein ſe trouva égal pour les deux parties, puiſqu'elle fut donnée en plaine, & qu'on ne voit pas que rien couvrît, ni protegeât les aîles de l'une ni de l'autre armée, qui étoient toutes en l'air, pour parler en terme de l'art. Il ne paroît pas non plus une grande diſparité dans le nombre, puiſque ſix

à ſept cens hommes de plus ou de moins dans une armée, décident rarement.

Les Romains avoient de leur côté l'avantage de leurs précédentes victoires, & par conſéquent un peu plus de courage : mais en revanche les Carthaginois avoient du leur cent éléphans, & les Romains pas un ſeul ; c'étoit-là la grande diſparité. D'ailleurs l'eſpece d'arme étoit plus avantageuſe du côté des Carthaginois, puiſqu'ils avoient quatre mille chevaux contre trois cents. Mais la bonne ordonnance de l'infanterie Romaine la mit à l'abri de cette nombreuſe cavalerie, qui ne décida rien dans cette bataille.

(*a*) Le Conſul n'avoit donc à ſe défendre que contre les éléphans qui remporterent ſeuls la victoire, ainſi que ceux d'Antiochus Soter dans la bataille qu'il livra aux Galates. L'exemple ſe trouve dans Lucien, en ces termes : *Antiochus inſtruit de la valeur des Galates, & voyant le grand nombre de leurs troupes, leurs phalanges extrêmement ſerrées ; ſur le front, des ſoldats peſamment armés couverts de cuiraſſes d'acier & rangés ſur vingt-quatre de profondeur ; à chaque aîle vingt mille chevaux, au centre quatre-vingt chariots armés de faux tout prêts à fondre ſur lui, & deux fois autant d'autres à deux chevaux. Antiochus dis je, à l'aſpect de cette armée qui lui paroiſſoit invincible, déſeſpéra de la victoire. Le peu de tems qu'il avoit eu à ſe préparer à cette guerre, ne lui avoit pas permis de lever les forces & de faire les préparatifs qu'elle méritoit, il n'avoit que peu de troupes, encore n'étoient-elles couvertes que de petits boucliers : l'armure légere faiſoit plus de la moitié de ſon armée ; déja il penchoit à finir cette guerre par un accommodement le plus honorable qui lui ſeroit poſſible ; lorſqu'un Rhodien nommé Theodotas homme réſolu & experimenté dans la Tactique, lui releva le courage : il lui conſeilla de cacher tellement les*

(*a*) Je ne puis paſſer ce trait injuſte à M. de Folard, qui n'a pas fait ſans doute attention au texte, qui dit formellement que le corps de bataille des Romains fit ferme quelques temps à cauſe de ſon épaiſſeur : mais dès que les derniers rangs eurent été entourés par la cavalerie, & contraints de lui faire face, & que ceux qui avoient rencontré la phalange l'eurent jointe, alors il n'y eut plus de reſſources ... le reſte ſans ſortir de ſon rang fût criblé de traits par la cavalerie ... Mais comme c'étoit dans un pays plat qu'ils fuyoient, les éléphans, & la cavalerie en tuerent une partie. Toutes ces expreſſions ne ſont-elles pas formelles en faveur de la cavalerie Carthaginoiſe, dont je ne prétends nullement rehauſſer la gloire aux dépens des éléphans? Mais quand on écrit pour l'inſtruction, il eſt abſolument néceſſaire de ſe dépouiller de toutes ſortes de préventions pour ne s'attacher qu'à la vérité, & il paroit avec évidence par le texte, que l'infanterie Romaine ne réſiſta par ſon épaiſſeur, qu'au choc des éléphans & de la Phalange, & ce court eſpace de réſiſtance qu'elle fit, ceſſa du moment que la cavalerie Carthaginoiſe ayant achevé de diſſiper l'aile droite des Romains, ainſi que les vélites qui étoient enchâſſés parmi les eſcadrons ; & s'étant ſans doute emportée un peu loin à leur pourſuite, ainſi qu'il étoit indiſpenſable de le faire à cette cavalerie Numide, qui ne conduiſoit ſes chevaux qu'avec des licous pour la plûpart, ſa réſiſtance ceſſa, dis-je, au moment du retour de cette cavalerie. C'eſt donc elle qui décida la victoire, comme il arrivera toujours dans un pays plat, dès que ce corps s'y conduira ſuivant les bonnes régles. M. de Folard me pardonnera ce trait en faveur de mon Lecteur, qui recueilleroit un dangereux fruit de ces réflexions, s'il croyoit pouvoir avec de l'infanterie & un ſi petit nombre de cavalerie ſe haſarder en plaine contre une armée ſi ſupérieure dans cette eſpece d'arme.



A. Armée d'Antiochus.
B. Cavalerie de la droite.
C. La gauche.
D. Phalange.

NAPOLI

ſeize éléphans qu'il avoit, que les ennemis ne puſſent pas les appercevoir : & quand le ſignal du combat ſeroit donné, que le tems d'en venir aux mains ſeroit venu, que la cavalerie des ennemis s'ébranleroit, & que la phalange s'ouvrant donneroit paſſage aux chariots, de lâcher quatre de ces animaux au devant de chaque aîle de cavalerie, & de pouſſer les huit autres contre les conducteurs des chariots. De cette maniere, dit-il, les chevaux épouvantés prendront la fuite, & retrouſſeront ſur les Galates mêmes. Cela ne manqua pas d'arriver ; les Galates auſſi bien que leurs chevaux voyoient alors les éléphans pour la premiere fois : ils en furent ſi effrayés, que quoique ces animaux fuſſent encore loin, il n'eurent pas plutôt entendu leurs cris, vû la blancheur de leurs dents, d'autant plus éclatantes que le reſte de leur corps étoit noir, & apperçû leurs trompes levées comme pour les emporter, qu'ils tournerent le dos, ſans tirer un ſeul trait ; les gens de piés ſe percerent les uns les autres de leurs javelines, & furent foulés aux piés par les chevaux ; les chariots retournant ſur leurs troupes les couvrirent de bleſſûres, & ſe renverſerent les uns ſur les autres : les chevaux une fois hors du droit chemin par la frayeur que leur donnoient les éléphans, jettoient bas les cavaliers, on n'entendoit que le bruit des chariots, qui de leurs faux tailloient en pieces tous ceux de leurs gens qu'ils rencontroient dans leur chemin. Dans cette confuſion, tous ceux qui tomboient par terre étoient écraſés par les éléphans ou enlevés avec leurs trompes & déchirés à belles dents ; enfin la victoire fut complette. Du côté des ennemis, les uns en grand nombre reſterent ſur le champ de bataille ; les autres furent pris priſonniers, hors quelques-uns qui ſe ſauverent ſur les montagnes. Auſſi-tôt les Macédoniens crierent victoire, & accourant de tous côtés à Antiochus, lui mirent une couronne ſur la tête. Ce Prince moins ſenſible à ſa victoire qu'humilié de ce qui la lui avoit fait remporter, éleva un éléphant pour tout trophée, & reprocha à ſes ſoldats la honte qu'ils devoient reſſentir au lieu de joie de devoir une victoire qu'ils ne pouvoient gagner par eux-mêmes à ſeize animaux.

Le trophée qu'il fit ériger marque combien il étoit exact à rendre à chacun la part de gloire qui lui étoit dûe, puiſque dans cette occaſion, il ne vouloit pas même s'attribuer celle de ſes éléphans. Ce ne ſont pas les ſeuls animaux qui ont remporté des victoires.

§. IV.

Réflexions ſur les fautes des Romains.

JE l'ai déja dit, l'ordre de bataille de Régulus, aux diſtances des colonnes près, eſt digne de remarque : mais ce fut une grande faute à lui d'avoir trop reſſerré ces diſtances pour deux raiſons ; la premiere qu'ayant à combattre contre des éléphans, & n'étant pas aſſûré que ſes velites puſſent à coup ſûr les faire retourner en arriere à coups de traits, il devoit à tout évenement leur préparer des iſſues entre les colonnes, & ordonner à ſon armée de leur faire par-là un pont d'or, comme l'on dit, en employant toute ſon attention à les y faire paſſer ; par-là il eût évité le grand déſordre qu'ils cauſerent.

La ſeconde raiſon qui eût dû l'empêcher de rétrécir ſi fort ſes

diſtances, étoit que par cette méthode, il ſe mettoit dans le cas d'être débordé à ſes aîles, comme il le fut, ce qui acheva de le perdre. Au contraire s'il eût triplé les diſtances de ſes colonnes à leur front, ces corps deſtinés par leur forme à combattre ſéparément, & indépendamment les uns des autres, étant d'ailleurs formés d'une infanterie bien meilleure que celle de Carthage, & dans un ordre plus parfait que la phalange qu'ils auroient beaucup débordé, en fuſſent aiſément venu à bout, vû d'ailleurs qu'ils étoient plus nombreux qu'elle de trois mille; & que ſi les Carthaginois regagnoient ce nombre par leur cavalerie, ces colonnes n'avoient rien à en appréhender. Outre que leur forme les mit à l'abri de cette eſpece d'arme, c'eſt que l'infanterie Romaine connoiſſoit ſa force, & jamais cavalerie n'oſa l'attaquer de droit front, elle n'y eût pas trouvé ſon compte. Il s'en falloit bien que celle-ci eût des armes auſſi avantageuſes que la nôtre; & cependant la nôtre n'oſeroit s'abandonner ſur nos bataillons minces d'aujourd'hui, auxquels elle paſſeroit aiſément ſur le ventre ſi les Officiers de cavalerie connoiſſoient bien leur avantage, (*a*) tant eſt grande la foibleſſe de nos bataillons rangés ſur trois ou quatre de hauteur.

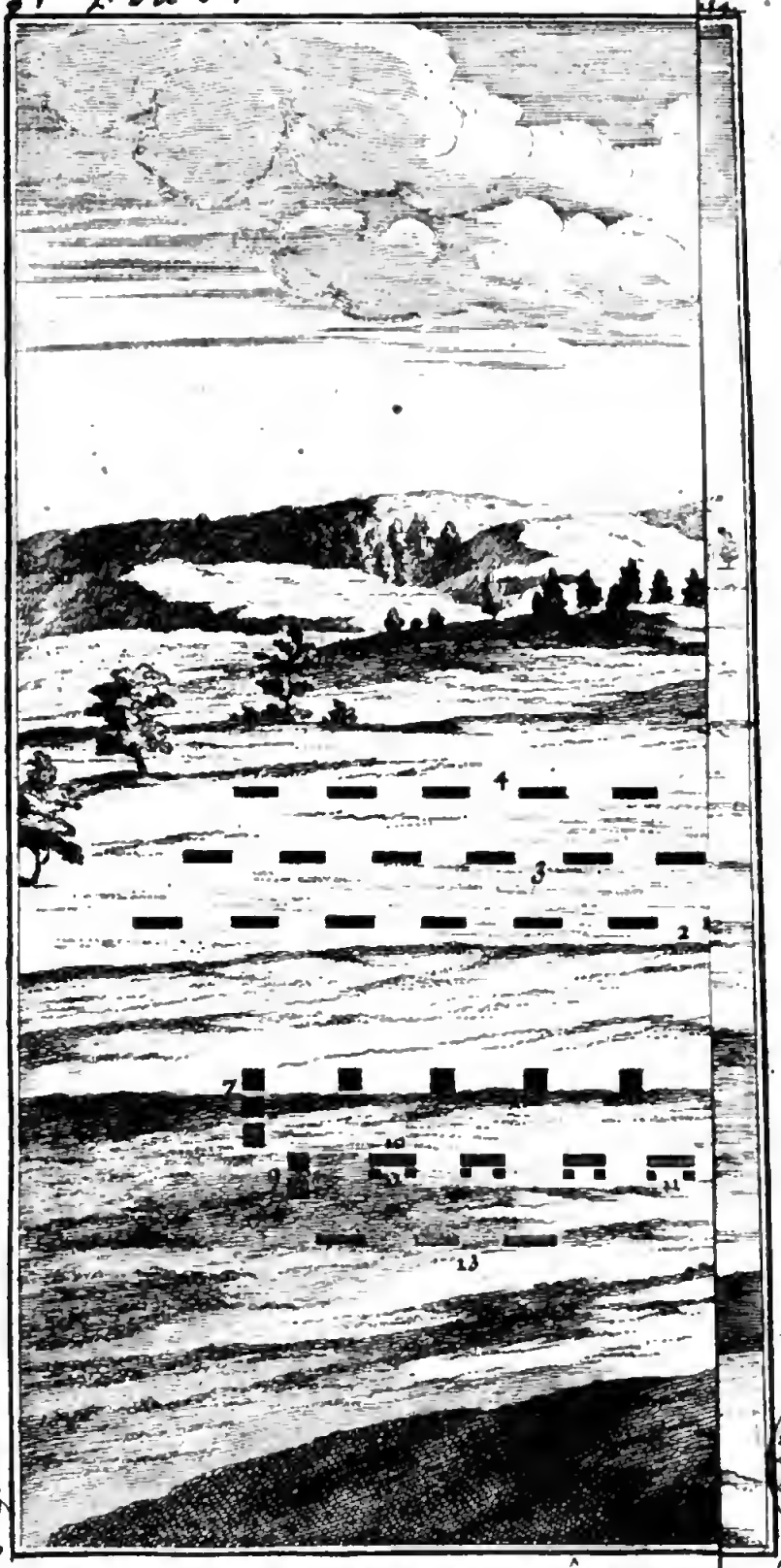
La ſeconde faute de Régulus, eſt incompréhenſible pour un Général, auſſi ſavant qu'il étoit: c'eſt d'avoir placé comme il fit ſa cavalerie aux aîles ſans nulle protection contre le grand nombre de celle de l'ennemi; il ne pouvoit raiſonnablement rien eſpérer d'une diſpoſition ſi témeraire; & dans la certitude où il devoit être, qu'elle ſeroit battue, il devoit préferer tout autre parti à celui-là, puiſqu'il n'y a rien de ſi dangereux que de préluder (ſi on peut uſer de ce terme) dans une bataille, par la défaite de ſes aîles, ou de quelque corps que ce ſoit. On ne ſauroit croire quelle impreſſion ces petits combats préliminaires font ſur une armée en préſence.

Je ſuis perſuadé qu'en ce temps-ci, il n'eſt point de Général foible en cavalerie, qui ſe mît en plaine ſi réſolument avec ſa ſeule infanterie, qui ne connoît pas ſa force, ignorant l'art de ſe former en colonne.

La troiſieme faute du Conſul ou de ſes troupes, eſt celle d'avoir laiſſé ſon aile gauche, s'abandonner à la pourſuite de l'aîle droite ennemie & de l'infanterie étrangere de Carthage. Si au lieu de la pourſuivre auſſi loin, cette aîle victorieuſe ſe fût arrêtée à quelque diſtance, pour revenir charger la phalange en flanc & en queue; il ne faut pas douter que l'iſſue du combat n'eût été fort différente. Cette faute qui eſt très-commune dans les hiſtoires, eſt une des plus conſiderables que l'on puiſſe commettre à la guerre. Xantippe en tira un grand avantage, & devint libre par-là de faire tout l'uſage qu'il deſiroit de ſes éléphans.

(*a*) Ils ont appris à le connoître, puiſque cette même cavalerie a eu pluſieurs fois cette audace avec ſuccès. Je ſerois plutôt porté à croire que M. de Folard ne l'ayant pas vû, ne pouvoit ſe l'imaginer; mais un peu de lecture des hiſtoires modernes l'euſſent pleinement convaincu que les Officiers de cavalerie connoiſſent un peu leur avantage en plaine.

Si



ORDRE DE BATAILLE SELON LE SCISTÊME DE L'AUTEUR.

Si les Romains & les Galates euſſent connu le foible de ces animaux, Xantippe & Antiochus ſe fuſſent trouvés déconcertés par une ruſe bien ſimple & bien ſinguliere; c'eſt un ſecret rapporté dans Procope, qui dit, que *quand Coſroës aſſiégea Edeſſe, il y avoit dans ſon armée un prodigieux élephant, qui portoit une tour ſemblable à la machine qu'on appelle l'hélépole, & dans cette tour un grand nombre de vaillans hommes, qui faiſoient pleuvoir une grêle de traits dans la ville; de ſorte que ceux qui gardoient le tour des murailles, furent obligés de ſe retirer: mais à l'inſtant même ils éviterent le danger, par le moyen d'un porc qu'ils attacherent au haut de la tour, & dont le cri un peu plus perçant que de coûtume, effaroucha cet élephant, & le fit reculer.* Ce n'eſt que depuis ce ſiége, dit l'auteur, que les Romains apprirent cette ruſe de rendre les élephans inutiles.

Malgré la faute de Regulus dans cette journée, on ne laiſſe pas que de trouver dans ſon ordonnance une ſource de leçons de tactique très-utiles.

Ce Général eſt le premier, qui depuis les Grecs ait pratiqué les colonnes, & le premier de tous, qui ait combattu ſur une ligne parfaite de colonne; ainſi c'eſt à lui, & non à Scipion que nous les devons, puiſque même Varron en avoit uſé avant ce dernier à la bataille de Cannes.

Il ſeroit dangereux de conclurre de la victoire de Xantippe, que tout Général dépourvû de cavalerie, ne doive pas s'engager dans la plaine, quoiqu'il ſoit ſupérieur en infanterie. Il eſt vrai que s'il ne connoît que la routine d'aujourd'hui, & qu'une ſeule façon de ſe mettre en bataille, la tête lui tournera bientôt, & qu'il ſera ſon poſſible, pour regagner le pays couvert, d'où il ne ſortira plus: mais il ſe trouve dans l'art de la tactique des ſecrets efficaces, pour raſſûrer un homme qui la connoît, & lui faire entreprendre avec ce deſavantage, de s'oppoſer même dans la plaine la plus unie à un ennemi ſupérieur en cavalerie.

Il eſt certain que le premier de tous, eſt que le foible appuye & couvre ſes flancs de quelques protections, comme villages, montagnes, bois, marais, ruiſſeaux, vignes, &c.

Mais au défaut de cet avantage, que le terrein ſeul peut fournir, on peut s'en procurer d'autres; ce ne ſera pas celui que l'on propoſe, pour parer à la ſupériorité en cavalerie, qui eſt d'entremêler les eſcadrons, que l'on place tous à la premiere ligne, ſoit aux aîles, ſoit ſur tout le front, d'un nombre égal de bataillons mêlés alternativement, s'il y a ſuffiſamment de cavalerie, ou bien mêlés proportionnément au nombre des eſcadrons, ſur tout le front de la premiere ligne, pour ne former la ſeconde que d'infanterie. Cet ordre ne vaut rien, attendu que l'ennemi le connoiſſant, peut en faire autant, & alors on ſe trouve toûjours inferieur à lui, & les bataillons d'aujourd'hui minces & dépourvûs d'armes de longueur, ſe trouvant expoſés pour la plus part à la cavalerie ennemie, elle leur paſſera aiſément ſur le ventre. Il faudroit, pour uſer de cet ordre de bataille, ranger l'infanterie ſur une plus grande profondeur, & fraiſer le corps d'un cinquieme de piquiers.

J'aimerois mieux dans le cas où l'on eſt de manquer de cavalerie & de piquiers, entrelacer les eſcadrons de compagnies de grenadiers, ſur cinq de hauteur; ces petits corps plus agiles & plus leſtes dans leurs mouvemens, pourroient uſer plus commodément de leur avantage, & eſquiver les eſcadrons ennemis, pour faire toûjours feu ſur leurs flancs.

Mais comme il eſt des regles & des principes dans la tactique, & qu'elle ne roule pas ſimplement ſur un ſeul ordre de bataille, dans la plaine & dans les pays biſarres, & melés; voici les deux ordres qui m'ont paru les plus exacts: le premier pour une armée ſupérieure en cavalerie, & inferieure en infanterie, l'une & l'autre arme diſpoſée par bataillons & par eſcadrons, ſuivant l'uſage actuel des uns & des autres, formant l'égalité pour le nombre total avec l'ennemi, les aîles formées en l'air. Si l'on combat dans l'ordre accoûtumé, celui dont la cavalerie ſera battue, le ſera en total, vû la nature du terrein. Et pour être plus aſſûré de mon avantage, étant ſupérieur en cavalerie contre une infanterie plus nombreuſe, je formerois une bonne ligne de mon infanterie (2) ſoûtenue par toute ma cavalerie, en ſeconde ligne (3) ce que j'aurois de ſurplus (4) partagé aux aîles de ma ſeconde ligne, & mes dragons (5) en réſerve, & j'attaquerois dans cet ordre; alors une arme ſe trouve ſoûtenue par l'autre; & cette maniere de combattre ſeroit d'autant plus redoutable en ce temps-ci, que celui qui combat ſur deux lignes, n'ayant preſque point de cavalerie, ſe trouve ſur les bras, les deux armes enſemble, & de gros eſcadrons opppoſés à ſes bataillons minces.

Me ſuppoſant à l'heure qu'il eſt, du côté de l'armée ſupérieure en infanterie; voici l'ordre que je propoſe, lequel je croirois devoir même obſerver quand l'armée de cavalerie combattroit ſelon la methode ordinaire & accoûtumée, l'infanterie au centre, & la cavalerie aux aîles.

Ma premiere ligne (6) ſur une ligne de bataillon, diſpoſée en colonne ſur une ſeule ſection. Chaque bataillon de vingt-ſix files, le reſte en hauteur; les aîles couvertes de deux colonnes (7), chacune de trois bataillons ou ſections, deux colonnes (8). Au centre pour faire effort en cet endroit, & ſéparer les ennemis de leurs aîles, ma ſeconde ligne formée du reſte de mon infanterie; deux colonnes (9) de deux ſections à chaque aîle, où j'y partage ce que j'ai de cavalerie (10): les eſcadrons entrelacés chacun de deux compagnies de grenadiers (11); le centre des bataillons (12) ſur huit de profondeur; la réſerve (13) de ce que j'ai de dragons; & c'eſt dans cet ordre que je voudrois combattre.

Les connoiſſeurs qui ſont au fait de mon ſyſtème, & qui comprennent ma Tactique, jugeront ſans autre Commentaire de l'avantage de cet ordre de bataille.

CHAPITRE VIII.

Victoire navale des Romains, & la tempête dont elle fut ſuivie. Où les précipite leur génie entreprenant. Priſe de Palerme.

AU commencement de l'été les Romains mirent en mer trois cents cinquante vaiſſeaux ſous le commandement des deux Conſuls M. Emilius, & Servius Fulvius. Cette flotte côtoya la Sicile pour aller en Afrique; au promontoire d'Hermée, elle rencontra celle des Carthaginois; & du premier choc elle la mit en fuite, & gagna cent quatorze vaiſſeaux, avec leur équipage. Puis reprenant à Aſpis la troupe de jeunes ſoldats qui y étoient reſtés, (*a*) elle revint en Sicile. Elle avoit déja fait une grande partie de la route, & touchoit preſque aux Camariniens, lorſqu'elle fut aſſaillie d'une tempête ſi affreuſe qu'il n'y a point d'expreſſions pour la décrire. De quatre cents ſoixante-quatre vaiſſeaux, il ne s'en ſauva que quatre-vingts. Les autres furent, ou ſubmergés, ou emportés par les

(*a*) *Puis reprenant à Aſpis la troupe de jeunes ſoldats qui y étoient reſtés*] Nous venons de voir une faute énorme du Gouvernement militaire de Rome, d'avoir retiré d'Afrique cette armée de 140. mille hommes, pour n'y laiſſer que 15. mille fantaſſins & trois cents chevaux, malgré laquelle faute il s'en fallut de peu que Regulus ne ſoûmit Carthage. Le Lecteur doit s'attendre qu'un Sénat auſſi ſage, n'en fera pas une ſeconde de cette eſpece: cependant nous voyons actuellement qu'il en fait une peut-être plus groſſiere, puiſqu'après avoir regagné ſur mer l'avantage qu'ils venoient de perdre ſur terre, non ſeulement ils ne mettent pas pied à terre en Afrique avec des forces ſi conſidérables, informés qu'ils devoient être que Carthage n'ayant plus de Xantippe à leur oppoſer, rien ne pourroit leur en retarder l'entiere conquête: mais encore ils abandonnent une place importante qu'ils y avoient ſû y conſerver, & qui au moyen de ſon port leur en ouvroit l'entrée. N'étoit ce pas au contraire l'inſtant dont il falloit profiter pour faire contre Carthage même une puiſſante diverſion à l'exemple de celle d'Agatocle, & de celle de Regulus, pour obliger cette République encore intimidée par ce dernier & par la défaite qu'elle venoit d'eſſuyer, à retirer ſes forces de la Sicile, & à en rappeller Amilcar pere d'Annibal, lui-même Capitaine célebre, le plus grand de ſon ſiecle, & qui s'étoit rendu redoutable par ſa façon de faire la guerre, plus que par le nombre de ſes troupes, fort inférieur à celui des troupes Romaines? Ne ſemble-t-il pas que de ſi grandes forces navales n'avoient été levées par le Sénat de Rome que pour retirer la garniſon d'Aſpis? Preuve évidente que cette aſſemblée de ſages erroit auſſi ſouvent qu'aucune autre. Je ſuis toûjours étonné que Polybe ne nous ait pas fait part de ſes réflexions à ce ſujet.

flots, ou briſés contre les rochers & les caps. Toute la côte n'étoit couverte que de cadavres & de vaiſſeaux fracaſſés. On ne voit dans l'Hiſtoire aucun exemple d'un naufrage plus déplorable. Ce ne fut pas tant la fortune que les Chefs qui en furent cauſe (*a*). Les Pilotes avoient ſouvent aſſûré qu'il ne falloit pas voguer le long de cette côte extérieure de la Sicile, qui regarde la mer d'Afrique, parce qu'elle eſt oblique, & que d'ailleurs on n'y peut aborder que très-difficilement: de plus que des deux conſtellations contraires à la navigation, Orion & le Chien, l'une n'étoit pas encore paſſée, & l'autre commençoit à paroître. Mais ces Chefs ne voulurent rien écouter, dans l'eſpérance qu'ils avoient que les villes qui ſont ſituées le long de la côte, épouvantées par la terreur de leur dernier ſuccès, les recevroient ſans réſiſtance. Leur imprudence leur coûta cher, ils ne la reconnurent que lorſqu'il n'étoit plus tems.

Tel eſt en général le génie des Romains. Ils n'agiſſent jamais qu'à force ouverte. Ils s'imaginent que tout ce qu'ils ſe propoſent doit être conduit à ſa fin, comme par une eſpece de néceſſité, & que rien de ce qui leur plaît n'eſt impoſſible.

(*a*) *Ce ne fut pas tant la fortune que les chefs qui en furent cauſe.*] On établit pour principe que chacun doit être cru dans ſon art, & particulierement dans ceux dont la théorie eſt peu aſſûrée ſi la pratique ne la perfectionne. La marine & la guerre de terre peuvent être miſes dans le nombre de ces arts, & il eſt très-délicat & très-dangereux de heurter les ſentimens & les conſeils des plus expérimentés en mer, lorſqu'il s'agit de gros temps & de tempêtes. Qui peut mieux les prevenir que les pilotes, à qui leur expérience les fait prévoir de fort loin? Le vent qui les excite, n'ayant point d'origine ni de cauſe connue, ſur quelles regles pourra-t-on les prevoir, ſi ce n'eſt ſur celle d'une longue expérience perſonnelle & traditionnelle des pilotes de pere en fils? Il eſt très-peu prudent pour ne rien dire de plus, d'entreprendre par ſon rang & l'aſcendant qu'on peut avoir lorſque l'on commande, de vouloir ramener les autres à un avis que ceux que nous devons regarder comme les pilotes, ont la fermeté de ne pas approuver. Ce n'eſt pas le rang d'Amiral qui donne la connoiſſance de pilote, & c'eſt ce dernier qui doit régler de préférence, les affaires de navigation. Ce fut pour ne s'être point attaché à cette maxime, que les Romains eſſuyerent par leur entêtement & leur ignorance les grandes pertes qu'ils firent ſur mer. Quoique l'on ait moins beſoin de l'obſerver ſur terre, cependant elle y eſt très-néceſſaire, & l'on doit une grande déférence à ceux qui ont pratiqué plus que nous, ſurtout aujourd'hui que les anciens principes ſont perdus, & que tout eſt actuellement affaire de routine, à la réſerve des marches que le ſavant Général Puy-ſégur, un des plus profonds Officiers de nos jours, a réduites en principes & en ſyſtême.

Une choſe qui paroîtra toujours fort étonnante, eſt que les Romains ayent pû relever ſi ſouvent leur marine en ſi peu de temps, & l'avoir ſi nombreuſe après des pertes totales par des naufrages inouïs: cela ſemble preſque incroyable, je ferai voir dans ſon lieu quels expédients ils employérent, combien ils étoient ſages, ſenſés, & peu à charge à la République.

Que n'a-t-on pratiqué la même méthode en France, ſuivant la maxime de Periclés, & depuis de Pompée, que qui eſt maître de la mer l'eſt de la terre.

Souvent à la vérité cette politique leur réuſſit: mais ils ont auſſi quelquefois de fâcheux revers à eſſuyer, principalement ſur mer. Ailleurs comme ils n'ont affaire que contre des hommes, & des ouvrages d'hommes, & qu'ils n'uſent de leurs forces que contre des forces de même nature, ils le font pour l'ordinaire avec ſuccès, & il eſt rare que l'exécution ne réponde pas au projet: mais quand ils veulent, pour ainſi dire, forcer les élémens à leur obéir, ils portent la peine de leur témérité. C'eſt ce qui leur arriva pour lors, ce qui leur eſt arrivé pluſieurs fois, & ce qui leur arrivera, tant qu'ils ne mettront pas un frein à cet eſprit audacieux, qui leur perſuade que ſur terre & ſur mer, tout tems doit leur être favorable.

Priſe de Palerme par les Romains.

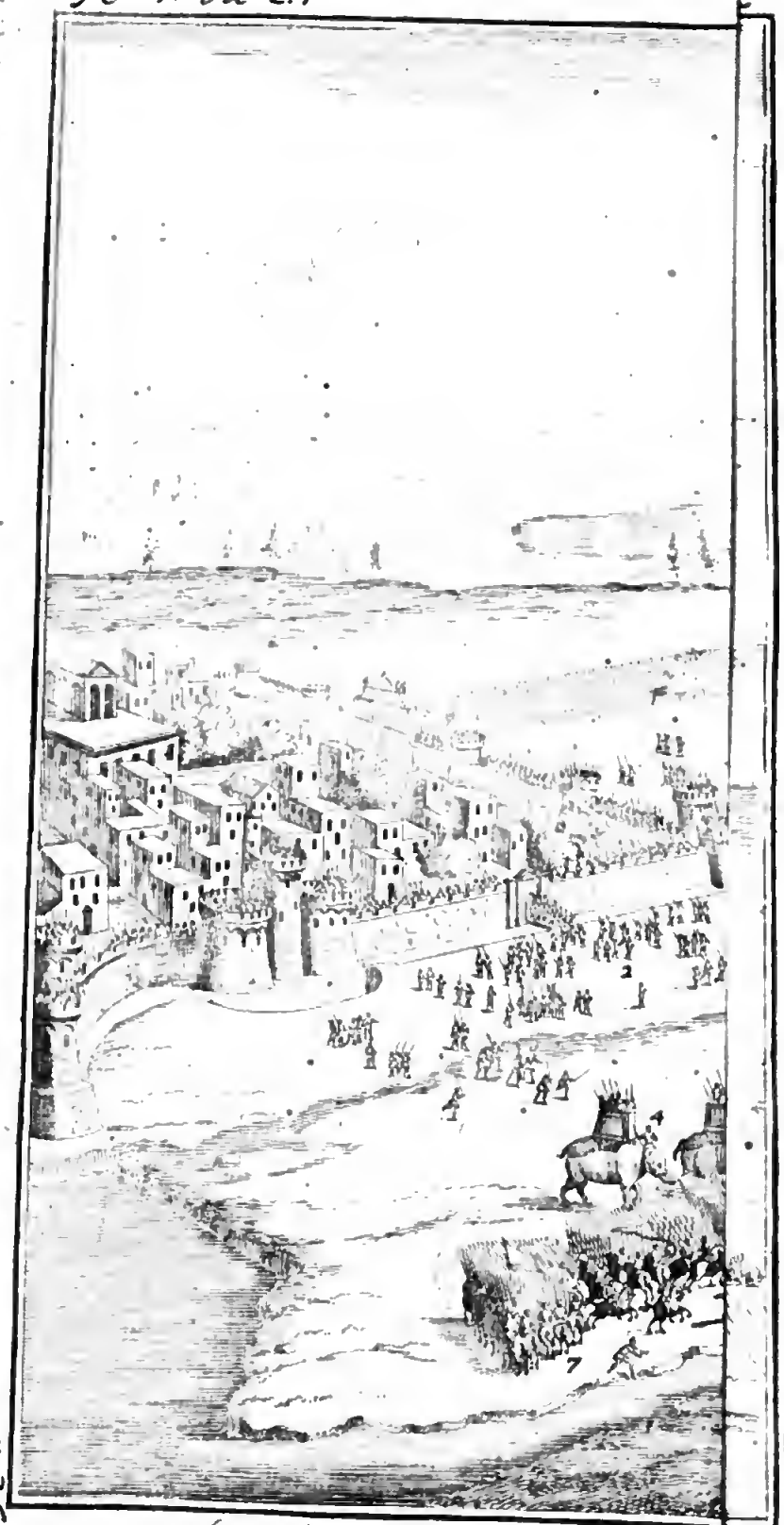
Le naufrage de la flotte des Romains, & la victoire gagnée par terre ſur eux quelque tems auparavant, ayant fait croire aux Carthaginois qu'ils étoient en état de faire tête à leurs ennemis ſur mer & ſur terre, ils ſe porterent avec plus d'ardeur à mettre deux armées ſur pié. Ils envoient Aſdrubal en Sicile, & groſſiſſent ſon armée des troupes qui étoient venues d'Héraclée, & de cent quarante éléphans. Enſuite ils équipent deux cents vaiſſeaux, & les fourniſſent de tout ce qui leur étoit néceſſaire. Aſdrubal arrive à Lilybée ſans trouver d'obſtacle, il y exerce les éléphans & les ſoldats, & ſe diſpoſe ouvertement à tenir campagne. Ce fut avec beaucoup de douleur que les Romains apprirent le naufrage de leurs vaiſſeaux, par ceux qui s'en étoient échappés. Mais ce malheur ne leur abattit pas le courage; ils firent conſtruire de nouveau deux cents vingt bâtimens, & ce que l'on aura peine à croire, en trois mois cette grande flotte fut prête à mettre à la voile. Elle y mit en effet ſous le commandement des deux nouveaux Conſuls A. Attilius & C. Cornelius. Le détroit traverſé, ils reprennent à Meſſine les reſtes du naufrage, cinglent vers Palerme, & mettent le ſiége devant cette ville, la plus importante qu'ayent les Carthaginois dans la Sicile. On attache des travailleurs à deux côtés, puis on fait joüer les machines. La tour ſituée ſur le bord de la mer s'écroule aux premiers coups, les ſoldats montent à l'aſſaut par cette breche, & emportent de force la nouvelle ville. L'ancienne courant riſque de ſubir le même ſort, leur fut livrée par les habitans. Les Romains y laiſſerent une garniſon, & retournerent à Rome.

CHAPITRE IX.

Autre tempête funeſte aux Romains. Bataille de Palerme.

L'Eté ſuivant les Conſuls C. Servilius & C. Sempronius, à la tête de toute la flotte, traverſerent la Sicile, & paſſerent juſqu'en Afrique. Raſant la côte, ils firent pluſieurs deſcentes, mais qui aboutirent à peu de choſe. A l'Iſle des Lotophages appellée Ménix, & peu éloignée de la petite Syrte, leur peu d'expérience penſa leur être funeſte. La mer s'étant retirée, laiſſa leurs vaiſſeaux ſur des bancs de ſable. Ils ne ſavoient comment ſe tirer de cet embarras. Mais quelque tems après, la mer étant revenue, ils firent le jet, ſoulagerent un peu leurs vaiſſeaux, & ſe retirerent, à peu près comme s'ils euſſent pris la fuite. Arrivés en Sicile, ils doublerent le cap de Lilybée, & aborderent à Palerme. De là paſſant le détroit, ils cingloient vers Rome, lorſqu'une horrible tempête s'élevant leur fit perdre cent cinquante vaiſſeaux. De quelque émulation que les Romains ſe piquaſſent, des pertes ſi grandes & ſi fréquentes leur firent perdre l'envie de lever une nouvelle flotte, & ſe bornant aux armées de terre, ils envoyerent en Sicile Lucius Cecilius & Cn. Furius, avec les légions; & ſoixante vaiſſeaux ſeulement pour le tranſport des vivres. Les malheurs des Romains tournerent à l'avantage des Carthaginois, qui reprirent ſur la mer la primauté que les premiers leur avoient diſputée. Ils comptoient auſſi beaucoup, & avec raiſon, ſur leurs troupes de terre. Car les Romains, depuis la défaire de leur armée d'Afrique, s'étoient fait des éléphans une idée ſi effrayante, (*a*) que pendant les deux années ſuivantes qu'ils camperent ſou-

(*a*) *Ils s'étoient fait des éléphans une idée ſi effrayante.*] C'eſt cette idée des ſoldats Romains qui fait l'éloge de la conduite de Cecilius. Ce Général connoiſſant de quelle conſéquence il étoit pour ſon armée de la déſabuſer, & de lui faire connoître que les éléphans qu'elle redoutoit tant, n'étoient que des animaux dont les mieux dreſſés comme le dit Céſar, peuvent autant nuire à leur propre armée qu'à celle de l'ennemi, conçoit dans le moment le deſſein de ne rien hazarder en plaine, il l'abandonna entierement à ſon ennemi, & ſoit que ſa retraite ſous les murs de Palerme, fût l'effet du raiſonnement, & d'un projet fait d'y attirer l'ennemi, ſoit



6. *Cavalerie de la droite de l'Armée Carthaginoise.*
7. *Cavalerie de la gauche.*

IPOL

Digitized by Google

vent dans les campagnes de Lilybée & de Selinonte, ils ſe tinrent toûjours à cinq ou ſix ſtades des ennemis, ſans oſer ſe préſenter à un combat, ſans oſer même deſcendre dans les plaines. Il eſt vrai que pendant ce tems-là ils aſſiégerent Thérme & Lipare; mais ce ne fut qu'en ſe poſtant ſur des hauteurs preſque inacceſſibles. Cette frayeur fit changer de réſolution aux Romains, & les fit revenir aux armées navales. Après l'élection des deux Conſuls C. Attilius & L. Manlius, on conſtruiſit cinquante vaiſſeaux, & on leva des troupes pour faire une puiſſante flotte.

Aſdrubal Chef des Carthaginois, témoin de l'épouvante où avoit été l'armée Romaine dans les dernieres batailles rangées, & inſtruit qu'un des Conſuls étoit retourné en Italie avec la moitié des troupes, & que Cecilius avec l'autre moitié ſéjour- Bataille de Palerme.

qu'elle fût l'effet de la juſte crainte qu'il devoit avoir de ſe meſurer avec cette multitude d'animaux, que ſes ſoldats redoutoient au point de s'en croire déja la victime, on ne peut que l'admirer, ainſi que la conduite qu'il tint dans le courant de l'action, qui donne tout lieu de croire que ſa retraite n'étoit qu'une feinte dans laquelle Aſdrubal donna étourdiment. Polybe nous fait un détail ſi bien circonſtancié de cette action, qu'il n'y a rien à y ajoûter. Il diſculpe Aſdrubal de la témérité qu'il y avoit à attaquer un ennemi ſous les armes de jet, dont le rempart de Palerme le favoriſoit, & en jette toute la faute ſur les conducteurs des éléphans: mais n'en étoit-ce pas une bien grande à ce Général, d'avoir paſſé la riviere ſi près de l'ennemi, ſurtout d'un ennemi qui n'avoit rien à appréhender, & dont la retraite étoit ſi aiſée, ſi aſſûrée & ſi prompte, duquel la profondeur des foſſés & la hauteur des remparts de la ville lui cachoit toutes les manœuvres.

Si l'on convient que c'étoit une imprudence à lui de riſquer une action dans ce lieu, ce fut une faute de ſa part de n'avoir pas évité avec ſoin tout ce qui pouvoit en engager une.

Quand deux armées ſont auſſi voiſines, on ſe pique par quelques eſcarmouches, on veut ſoûtenir les ſiens pour ne pas reſter ſur ſon deſavantage; des unes aux autres le nombre groſſit, on s'échauffe, & on en vient à une affaire générale, que l'on n'avoit ni prévûe ni deſirée, & qui tourne le plus ſouvent au déſavantage de celui qui n'y comptoit pas.

Cecilius arrivé qu'il eſt à ſon but, connoiſſant le caractere avantageux & bouillant de ſon adverſaire, & ayant fait une diſpoſition meſurée & reglée de façon, que ſi ſon ennemi eſt ſage & prudent, lui-meme ne riſque rien, & au contraire s'il eſt imprudent, il a tout lieu d'eſpérer un grand ſuccès; la fait executer avec beaucoup d'exactitude.

Tout ce qu'il avoit prévû arrive, il ne perd pas le moindre avantage. Voilà la marque infaillible d'un grand homme de guerre.

Frontin prétend qu'il étoit retranché ſous les murs de Palerme, & que ce fut, non du foſſé, mais des retranchemens qu'il fit ſortir ſon infanterie légere pour eſcarmoucher contre les éléphans, & les attirer. Que ce ſoit ainſi, ou comme le rapporte Polybe, la manœuvre n'en eſt pas moins belle & inſtructive.

Je crois que l'on en peut tirer deux conjectures aſſûrées: L'une qu'il n'étoit pas plus prudent dans ce temps-là d'attaquer un gros corps de troupes, ſous les armes de jet d'un rempart, qu'il le ſeroit aujourd'hui de le faire ſous le canon d'une Place.

Et l'autre qu'il eſt preſque hors de doute que les anciens ſe ménageoient des retraites dans les foſſés, par le moyen d'un double eſcalier pratiqué d'eſpace en eſpace dans la contreſcarpe, comme nous le faiſons aujourd'hui, pour ſe retirer lors qu'on ſe voyoit preſſé de l'ennemi dans une ſortie.

noit à Palerme : Aſdrubal, dis-je, pour couvrir & favoriſer les moiſſons des Alliés, partit de Lilybée, & ſe porta ſur les bords de la campagne de Palerme. Cecilius, qui vit ſon aſſûrance, retint pour l'irriter de plus en plus ſes ſoldats au dedans des portes. Aſdrubal fier de ce que le Conſul n'oſoit venir à ſa rencontre, à ce qu'il croyoit, s'avance avec toute ſon armée, & franchiſſant les détroits entre dans le pays. Il ravage les moiſſons juſqu'aux portes, ſans que le Conſul s'ébranle. Mais quand il eut paſſé la riviere qui coule devant la ville, Cecilius qui n'attendoit que ce moment, détacha des armés à la légere pour le harceler & le contraindre de ſe mettre en bataille. Il s'y mit, & auſſi-tôt le Général Romain range devant le mur, & devant le foſſé quelques Archers, avec ordre, ſi les éléphans approchoient, de lancer ſur eux une grêle de traits : en cas qu'ils fuſſent preſſés, de ſe ſauver dans le foſſé & d'en ſortir enſuite pour lancer de nouveaux traits ſur les éléphans. Il ordonne en même tems aux artiſans de la place de leur porter des traits & de ſe tenir en bon ordre aux piés du mur en dehors. Lui ſe tient avec un corps de troupes à la porte oppoſée à l'aîle gauche des ennemis, & envoie toûjours de nouveaux ſecours à ſes Archers. Quand le choc ſe fut un peu plus échauffé, les conducteurs des éléphans, jaloux de la gloire d'Aſdrubal, voulant par eux-mêmes avoir l'honneur du ſuccès, s'avancerent contre ceux qui combattoient les premiers, les renverſerent & les pourſuivirent juſqu'au foſſé. Les éléphans approchent : mais bleſſés par ceux qui tiroient des murailles, percés des javelots & des lances que jettoient ſur eux à coup ſûr, & en grand nombre, ceux qui bordoient le foſſé, couverts de traits & de bleſſures, ils entrent en fureur, ſe tournent & fondent ſur les Carthaginois, foulent aux piés les ſoldats, confondent les rangs & les diſſipent. Pendant ce déſordre, Cecilius avec des troupes fraîches & rangées, tombe en flanc ſur l'aîle gauche des ennemis troublés, & les met en déroute. Un grand nombre reſta ſur la place ; les autres échaperent par une fuite précipitée. Il prit dix éléphans, avec les Indiens qui les conduiſoient. Le reſte qui avoit jetté bas ſes conducteurs, enveloppé après le combat, tomba auſſi ſous la puiſſance du Conſul. Après cet exploit, il paſſa pour conſtant que c'étoit à Cecilius que l'on étoit redevable du courage qu'avoient repris les troupes, & du pays que l'on avoit conquis.

CHAP.

CHAPITRE X.

Les Romains levent une nouvelle armée navale, concertent le ſiége de Lilybée. Situation de la Sicile. Siége de Lilybée. Trahiſon en faveur des Romains découverte. Secours conduit par Annibal. Combat ſanglant aux machines.

CEtte nouvelle portée à Rome, y fit beaucoup de plaiſir: moins parce que la défaite des éléphans avoit beaucoup affoibli les ennemis, que parce que cette défaite avoit fait revenir la confiance aux ſoldats. On reprit donc le premier deſſein d'envoyer des Conſuls avec une armée navale, & de mettre fin à cette guerre, s'il étoit poſſible. Tout étant diſpoſé, les Conſuls partent avec deux cents vaiſſeaux, & prennent la route de Sicile. C'étoit la quatorzieme année de cette guerre. Ils arrivent à Lilybée, joignent à leurs troupes celles de terre, qui étoient dans ces quartiers, & concertent le projet d'aſſiéger cette ville, dans l'eſpérance qu'après cette conquête, il leur ſeroit aiſé de tranſporter la guerre en Afrique. Les Carthaginois perçoient dans toutes ces vûes, & faiſoient les mêmes réflexions. C'eſt pourquoi regardant tout le reſte comme rien, ils ne penſerent qu'à ſecourir Lilybée, réſolus à tout ſouffrir plutôt que de perdre cette place, l'unique reſſource qu'ils euſſent dans la Sicile; au lieu que toute cette Iſle, à l'exception de Drépane, étoit en la puiſſance des Romains. Mais de peur que mes Lecteurs ne ſoient ici arrêtés, faute de ſavoir la carte de ce pays: tâchons en peu de mots d'en faire connoître la ſituation.

Situation de la Sicile.

La Sicile eſt ſituée par rapport à l'Italie, & à ſes limites, comme le Peloponeſe par rapport au reſte de la Grece, & aux éminences qui la bornent. Ces deux pays ſont différens, en ce que celui-là eſt une Iſle, & celui-ci une Preſqu'iſle. Car on peut paſſer par terre dans le Peloponeſe, & on ne peut entrer en Sicile que par mer. Sa figure eſt celle d'un triangle. Les pointes de chaque angle ſont autant

çant de plus en plus, enfin ils culbuterent ſix tours qui étoient du même côté que la précédente, & entreprirent de jetter bas les autres à coups de bélier. Comme ce ſiége ſe paſſoit avec beaucoup de chaleur, que des tours il y en avoit chaque jour qui menaçoient ruine, & d'autres qui étoient renverſées, que les ouvrages s'avançoient de plus en plus, & juſqu'au dedans de la ville, les aſſiégés étoient dans une épouvante & une conſternation extrême, quoique la garniſon fût de plus de dix mille ſoldats étrangers, ſans compter les habitans, & qu'Imilcon qui commandoit fit tout ce qui étoit poſſible pour ſe bien défendre, & arrêter les progrès des aſſiégeans. Il relevoit les brêches, il faiſoit des contremines. Chaque jour il voltigeoit de côtés & d'autres, il guetoit le moment où il pourroit mettre le feu aux machines: & pour le pouvoir, livroit jour & nuit des combats plus ſanglans quelquefois, & plus meurtriers, que ne ſont ordinairement les batailles rangées.

Trahiſon découverte.

Pendant cette généreuſe défenſe, quelques-uns des principaux Officiers des ſoldats étrangers, comploterent entr'eux de livrer la ville aux Romains. Perſuadés de la ſoûmiſſion de leurs ſoldats, ils paſſent de nuit dans le camp des Romains, & font part au Conſul de leur projet. Un Achéen, nommé Alexon, qui autrefois avoit ſauvé Agrigente d'une trahiſon que les troupes à la ſolde des Syracuſains avoient tramée contre cette ville, ayant découvert le premier la conſpiration, en alla informer le Commandant des Carthaginois. Celui-ci auſſitôt aſſemble les autres Officiers, ils les exhorte, il emploie les prieres les plus preſſantes & les plus belles promeſſes, pour les engager à demeurer fermes dans ſon parti, & à ne point entrer dans le complot. Il ne les eut pas plutôt gagnés, qu'il les envoya vers les ſoldats étrangers, Gaulois & autres. Pour leur aider à perſuader les premiers, il leur joignit un homme qui avoit ſervi avec les Gaulois, & qui par là leur étoit fort connu.

il peut avoir exigé de grands préparatifs, & la défenſe peut avoir été bien proportionnée à l'attaque, ſans que cela décide de ſa beauté; & pourquoi? C'eſt que l'attaque a peut-être été fauſſe, ignorante, mal conduite, & que la défenſe qui a eu peut-être les mêmes défauts, ſi elle eût été bonne, eût été prolongée beaucoup au-delà; peut-être même l'aſſiégeant eût-il échoué. Cependant le public ignorant, l'admirera par ſa longueur, par les grandes pertes qu'on y aura eſſuyées de part & d'autre; le Gouverneur en ſera comblé de gloire. C'eſt que heureuſement pour lui il a eu affaire à un plus ignorant. L'on le chargera ſans doute d'une pareille beſogne une autre fois. Mais il vient à trouver un antagoniſte plus habile, voilà toute ſa gloire perdue, le voile tombe & l'ignorant demeure.

qui fit plus de plaiſir aux Lilybéens que le ſecours même, quelque capable qu'il fût d'augmenter & leurs forces & leurs eſpérances. Imilcon, dans le deſſein qu'il avoit de mettre le feu aux machines des aſſiégeans, & voulant faire uſage des bonnes diſpoſitions où paroiſſoient être les habitans & les ſoldats fraîchement débarqués, ceux-là parce qu'ils ſe voyoient ſecourus, ceux-ci parce qu'ils n'avoient encore rien ſouffert, convoque une aſſemblée des uns & des autres: & par un diſcours où il promettoit à ceux qui ſe ſignaleroient, & à tous en général, des préſens & des graces de la part de la République des Carthaginois, il ſut tellement enflammer leur zele & leur courage, qu'ils crierent tous qu'il n'avoit qu'à faire d'eux, ſans délai, tout ce qu'il jugeroit à propos. Le Commandant, après leur avoir témoigné qu'il leur ſavoit gré de leur bonne volonté, congédia l'aſſemblée, & leur dit de prendre au plutôt quelque repos, & du reſte d'attendre les ordres de leurs Officiers.

Peu de temps après il aſſembla les principaux d'entr'eux, il leur aſſigna les poſtes qu'ils devoient occuper, leur marqua le ſignal & le temps de l'attaque, & ordonna aux Cheſs

trée d'un port qui ne ſauroit en favoriſer la défenſe: celui qui entre profite d'un vent qui le pouſſe vers la terre, & qui lui ſert à faire route à travers les bancs & les écueils, contre leſquels celui qui n'auroit pas le projet d'entrer viendroit ſe briſer. Le fameux Jean Baert arrivant de la mer Baltique, avec une flotte chargée de grain dont la France manquoit, apprit ſur ſa route que la flotte Angloiſe bloquoit le port de Dunkerque, où il avoit ordre de débarquer: l'entrée en étoit difficile, il falloit paſſer à travers cette flotte, & ſurmonter une infinité d'obſtacles très-périlleux. Il ne laiſſa pas que de tenter l'entrée, & de réuſſir par les manœuvres les plus hardies, les plus fines & les plus ruſées.

Qu'Annibal ſoit entré, cela n'étonne pas: mais qu'il ſoit ſorti ſans que le même vent qui le pouſſoit au large, & qui par conſéquent favoriſoit les Romains pour le ſuivre, ait pû les tenter de le ſuivre, c'eſt-là un ſujet d'étonnement. A la bonne heure que les premiers navires ayent échappé pendant qu'on appareille pour les ſuivre: mais que toute une flotte ſortant ainſi à la file n'eſſuie aucun échec, qu'au contraire l'ennemi la laiſſe paſſer ſans s'ébranler. Je crois que cela joint aux naufrages fréquens des Romains, prouve évidemment qu'ils étoient fort mauvais marins. Ils n'étoient gueres meilleurs même du temps de Céſar, c'eſt lui-même qui nous l'apprend, & qui attribue tout ce qu'ils ont fait de bien de ſon temps ſur mer à l'adreſſe des Rhodiens. C'eſt à Euphranor qu'il attribue la victoire qu'il remporta ſur les Egyptiens à la hauteur d'Alexandrie: il commandoit les galeres de Rhodes, il en fait l'éloge ſuivant. » Il y avoit, » dit-il, des bancs de ſable entre les deux » armées. Or comme la paſſe étoit étroite, » chacun attendoit que l'autre paſſât pour » le charger en déſordre. Euphranor » voyant Céſar dans l'incertitude, ſe » chargea de paſſer le premier avec quatre » galeres, elles ſont tout à l'inſtant inveſ» ties par l'ennemi: mais elles ſe démêle» rent ſi bien par leur adreſſe & par leur » expérience, qu'on ne put jamais leur » gagner le flanc & les joindre de bout au » corps, de ſorte qu'on eut le tems de les » ſecourir.

de s'y trouver de grand matin avec leurs ſoldats. Ils s'y rendirent à point nommé. Au point du jour on ſe jette ſur les ouvrages, par pluſieurs côtés. Les Romains qui avoient prévû la choſe, & qui ſe tenoient ſur leurs gardes, courent par tout où leur ſecours étoit néceſſaire, & font une vigoureuſe réſiſtance. La mêlée devient bientôt générale, & le combat ſanglant. Car de la ville il vint au moins vingt mille hommes, & dehors il y en avoit encore un plus grand nombre. L'action étoit d'autant plus vive, que les ſoldats, ſans garder de rang, ſe battoient pêle-mêle, & ne ſuivoient que leur impétuoſité. On eût dit, que dans cette multitude, homme contre homme, rang contre rang, s'étoient défiés l'un l'autre à un combat ſingulier. Mais les cris & le fort du combat étoient aux machines. C'étoit ce que les deux partis s'étoient propoſé dès le commencement, en prenant leurs poſtes. Ils ne ſe battoient avec tant d'émulation & d'ardeur, les uns que pour renverſer ceux qui gardoient les machines, les autres que pour ne point céder. Les uns & les autres tomboient morts ſur la place même qu'ils avoient priſe d'abord. Il y en avoit parmi eux, qui la torche à la main, & portant des étoupes & du feu, fondoient de tous côtés ſur les machines avec tant de fureur, que les Romains ſe virent réduits aux dernieres extrémités. Comme cependant il ſe faiſoit un grand carnage des Carthaginois, leur Chef qui s'en apperçut, fit ſonner la retraite, ſans avoir pû venir à bout de ce qu'il avoit projetté; & les Romains qui avoient été ſur le point de perdre tous leurs préparatifs, reſterent enfin maîtres de leurs ouvrages, & les conſerverent, ſans en avoir perdu aucun. Cette affaire finie, Annibal ſe mit en mer pendant la nuit, & dérobant ſa marche, prit la route de Drépane, où étoit Adherbal, Chef des Carthaginois. Drépane eſt une place avantageuſement ſituée, avec un beau port à ſix-vingts ſtades de Lilybée, & que les Carthaginois ont toûjours eu fort à cœur de ſe conſerver.

CHAPITRE XI.

Audace étonnante d'un Rhodien, qui eſt enfin pris par les Romains. Incendie des ouvrages. Bataille de Drépane.

A Carthage on attendoit avec impatience des nouvelles de ce qui ſe paſſoit à Lilybée. Mais les aſſiégés étoient trop reſſerrés, & les aſſiégeans gardoient trop exactement l'entrée du port, pour que perſonne pût en ſortir. Cependant certain Annibal, ſurnommé le Rhodien, homme diſtingué, & qui avoit été témoin oculaire de tout ce qui s'étoit fait au ſiége, oſa ſe charger de cette commiſſion. Ces offres furent acceptées, quoique l'on ſe défiât qu'il en vînt à ſon honneur. Il équipe une galere particuliere, met à la voile, paſſe dans une de ces Iſles qui ſont devant Lilybée, & le lendemain un vent frais s'étant élevé, il paſſe au travers des ennemis, que ſon audace étonne; il entre dans le port à la quatrieme heure du jour, & ſe diſpoſe dès le lendemain à revenir ſur ſes pas. Le Conſul, pour lui oppoſer une garde plus ſûre, tient prêts pendant la nuit dix de ſes meilleurs vaiſſeaux, & du port, lui & toute ſon armée obſervent les démarches du Rhodien. Ces dix vaiſſeaux étoient placés aux deux côtés de l'entrée, autant près du ſable que l'on pouvoit en approcher; les rames levées, ils étoient comme prêts à voler & à fondre ſur Annibal. Celui-ci, malgré toutes ces précautions, vient effrontément, inſulte à ſes ennemis, & les déconcerte par ſa hardieſſe, & la legereté de ſa galere. Non ſeulement il paſſe au travers, ſans rien en ſouffrir lui, ni ſon monde; mais il approche d'eux, il tourne à l'entour, il fait lever les rames, & s'arrête, comme pour les attirer au combat: perſonne n'oſant ſe préſenter, il reprend ſa route, & brave ainſi avec une ſeule galere toute la flotte des Romains. Cette manœuvre qu'il fit ſouvent dans la ſuite, fut d'une grande utilité pour les Carthaginois & pour les aſſiégés; car par-là on fut inſtruit à Carthage de tout ce qu'il étoit important de ſavoir;

à Lilybée on commença à bien eſpérer du ſiége, & la terreur ſe répandit parmi les aſſiégeans. Cette hardieſſe du Rhodien venoit de ce qu'il avoit appris par expérience, quelle route il falloit tenir entre les bancs de ſable qui ſont à l'entrée du port. Pour cela il gagnoit d'abord la haute mer: puis approchant, comme s'il revenoit d'Italie, il tournoit tellement ſa proue du côté de la tour qui eſt ſur le bord de la mer, qu'il ne voyoit pas celles qui regardent l'Afrique. C'eſt auſſi le ſeul moyen qu'il y ait, pour prendre avec un bon vent l'entrée du port.

L'exemple du Rhodien fut ſuivi par d'autres qui ſavoient les mêmes routes. Les Romains, que cela n'accommodoit pas, ſe mirent en tête de combler cette entrée: mais la choſe étoit au-deſſus de leurs forces. La mer avoit là trop de profondeur: rien de ce qu'ils y jettoient, ne demeuroit où il étoit néceſſaire. Les flots, la rapidité du courant emportoient & diſſipoient les matériaux, avant même qu'ils arrivaſſent au fond. Seulement dans un endroit, où il y avoit des bancs de ſable, ils firent à grande peine une levée. Une galere à quatre rangs voltigeant pendant la nuit, y fut arrêtée, & tomba entre leur mains. Comme elle étoit conſtruite d'une façon ſinguliere, l'ayant armée à plaiſir, ils s'en ſervirent pour obſerver ceux qui entroient dans le port, & ſur tout le Rhodien. Par haſard il entra pendant une nuit, & peu de temps après il repartit en plein jour. Voyant que cette galere faiſoit les mêmes mouvemens que lui, & la reconnoiſſant, il fut d'abord épouvanté, & fit ſes efforts pour gagner les devans; prêt d'être atteint, il fut obligé de faire face, & d'en venir aux mains. Mais les Romains étoient ſupérieurs, & en nombre, & en forces. Maîtres de cette belle galere, ils l'équiperent de tout point; & depuis ce temps-là, perſonne ne put plus entrer dans le port de Lylibée.

Les aſſiégés ne ſe laſſoient point de rétablir ce qu'on leur détruiſoit. Il ne reſtoit plus que les machines des ennemis, dont ils n'eſpérbient plus pouvoir ſe délivrer, lorſqu'un vent violent & impétueux ſoufflant contre le pié des ouvrages, ébranla les galeries, & renverſa les tours qui étoient devant pour les défendre. Cette conjoncture ayant paru à quelques ſoldats Grecs fort avantageuſe, pour ruiner tout l'attirail des aſſiégeans, ils découvrirent leur penſée au Commandant, qui

la

la trouva excellente. Il fit auſſi-tôt diſpoſer tout ce qui étoit néceſſaire à l'éxécution. Ces jeunes ſoldats courent enſemble, & mettent le feu en trois endroits; feu qui ſe communiqua avec d'autant plus de rapidité, que ces ouvrages étoient dreſſés depuis longtems, & que le vent ſoufflant avec violence, & pouſſant d'une place à l'autre les tours & les machines, portoit l'incendie de tous côtés avec une vîteſſe exrrème. D'ailleurs les Romains ne ſavoient quel parti prendre pour remedier à ce déſordre. Ils étoient ſi effrayés, qu'ils ne pouvoient ni voir ni comprendre ce qui ſe paſſoit. La fuie, les étincelles ardentes, l'épaiſſe fumée que le vent leur chaſſoit dans les yeux, les aveugloient. Il en périt grand nombre, avant que de pouvoir même approcher des endroits qu'il falloit ſecourir. Plus l'embarras des Romains étoit grand, plus les aſſiégés avoient d'avantage. Pendant que le vent ſouffloit ſur ceux-là tout ce qui pouvoit leur nuire, ceux-ci voyant clair, ne jettoient rien ni ſur les Romains, ni ſur les machines, qui portât à faux : au contraire le feu faiſoit d'autant plus de ravage, que le vent lui donnoit plus de force & d'activité. Enfin la choſe alla ſi loin, que les baſes des tours furent réduites en cendre, & les têtes des béliers fondues. Après cela il fallut renoncer aux ouvrages, & ſe contenter d'entourer la ville d'un foſſé & d'un retranchement, & de fermer le camp d'une muraille, en attendant que le vent fit naître quelque occaſion de faire plus. Dans Lilybée on releva ce qui étoit tombé des murailles, & l'on ne s'inquiéta plus du ſiége.

Bataille de Drépane.

Quand on eut appris à Rome que la plus grande partie de l'armement avoit péri, ou dans la défenſe des ouvrages, ou dans les autres opérations du ſiége, ce fut à qui prendroit les armes. On y leva une armée de dix mille hommes, & on l'envoya en Sicile. Le détroit traverſé, elle gagna le camp à pié. Et alors le Conſul Publius Claudius ayant convoqué les Tribuns : Il eſt tems, leur dit-il, d'aller avec toute la flotte à Drépane. Adherbal qui y commande les Carthaginois, n'eſt pas prêt à nous recevoir. Il ne ſait pas qu'il nous eſt venu du ſecours ; & après la perte que nous venons de faire, il eſt perſuadé que nous ne pouvons mettre une flotte en mer. Chacun approuvant ce deſſein, il fit embarquer avec ce qu'il avoit déja de rameurs ceux qui venoient de lui arriver. Pour de ſoldats il ne prit que les plus braves, qui, parce que le trajet n'étoit pas long, & que d'ailleurs le butin paroiſſoit immanquable, s'étoient of-

ferts d'eux-mêmes. Il met à la voile au milieu de la nuit, (a) ſans être apperçû des aſſiégés. D'abord la flotte marcha ramaſſée & toute enſemble, ayant la terre à droite. A la pointe du jour l'avant-garde étant déja à la vûe de Drépane, Adherbal, qui ne s'attendoit à rien moins, fut d'abord étonné : mais y faiſant plus d'attention, & voyant que c'étoit la flotte ennemie, il réſolut de n'épargner ni ſoins ni peines, pour empêcher que les Romains ne l'aſſiégeaſſent ainſi haut la main. Il aſſembla auſſi-tôt ſon armement ſur le rivage ; & un Héraut par ſon ordre y ayant appellé tout ce qu'il y avoit de ſoldats étrangers dans la ville, il leur fit voir en deux mots combien la victoire étoit aiſée s'ils avoient du cœur, & ce qu'ils avoient à craindre d'un ſiége ſi la vûe du danger les intimidoit. Tous s'écriant que ſans différer on les menât au combat, après avoir loüé leur bonne volonté, il donna ordre de ſe mettre en mer, & de ſuivre en poupe le vaiſſeau qu'il montoit, ſans en détourner les yeux. Il part enſuite le premier, & conduit ſa flotte ſous des rochers qui bordoient le côté du port, oppoſé à celui par lequel l'ennemi entroit. Publius ſurpris de voir que les ennemis loin de ſe rendre ou d'être épouvantés, ſe diſpoſoient à combattre, fit tourner en arriere tout ce qu'il avoit de vaiſſeaux, ou dans le port, ou à l'embouchure, ou qui étoient prêts d'y entrer. Ce mouvement cauſa un déſordre infini dans l'équipage, car les bâtimens qui étoient dans le port, heurtant ceux qui y entroient, briſoient leurs bancs, & fracaſſoient ceux des vaiſſeaux ſur qui ils tomboient. Cependant à meſure que quelque vaiſſeau ſe débarraſſoit, les Officiers le faiſoient auſſi-tôt ranger près de la terre, la proue oppoſée aux ennemis. D'abord le Conſul s'étoit mis à la queue de ſa flotte : mais alors prenant le large, il alla ſe poſter à l'aîle gauche. En même tems Adherbal ayant paſſé avec cinq grands vaiſſeaux au-delà de l'aîle gauche des Romains, du côté de la pleine mer, tourna ſa proue vers eux, & envoya ordre à tous ceux qui venant après lui s'alongeoient ſur la même ligne, de faire la même choſe. Tous s'étant rangés en front, le mot donné, toute l'armée s'avance dans

(a) *Il met à la voile au milieu de la nuit.*] Soit que Polybe ait ignoré le nombre exact des vaiſſeaux que Publius prit pour cette entrepriſe, ſoit qu'il l'ait omis, nous ſommes obligés d'avoir recours à Diodore de Sicile, qui dit que le Conſul choiſit deux cents vaiſſeaux, où il fit entrer tout ce qu'il y avoit de meilleurs hommes de mer, & l'élite des légions.

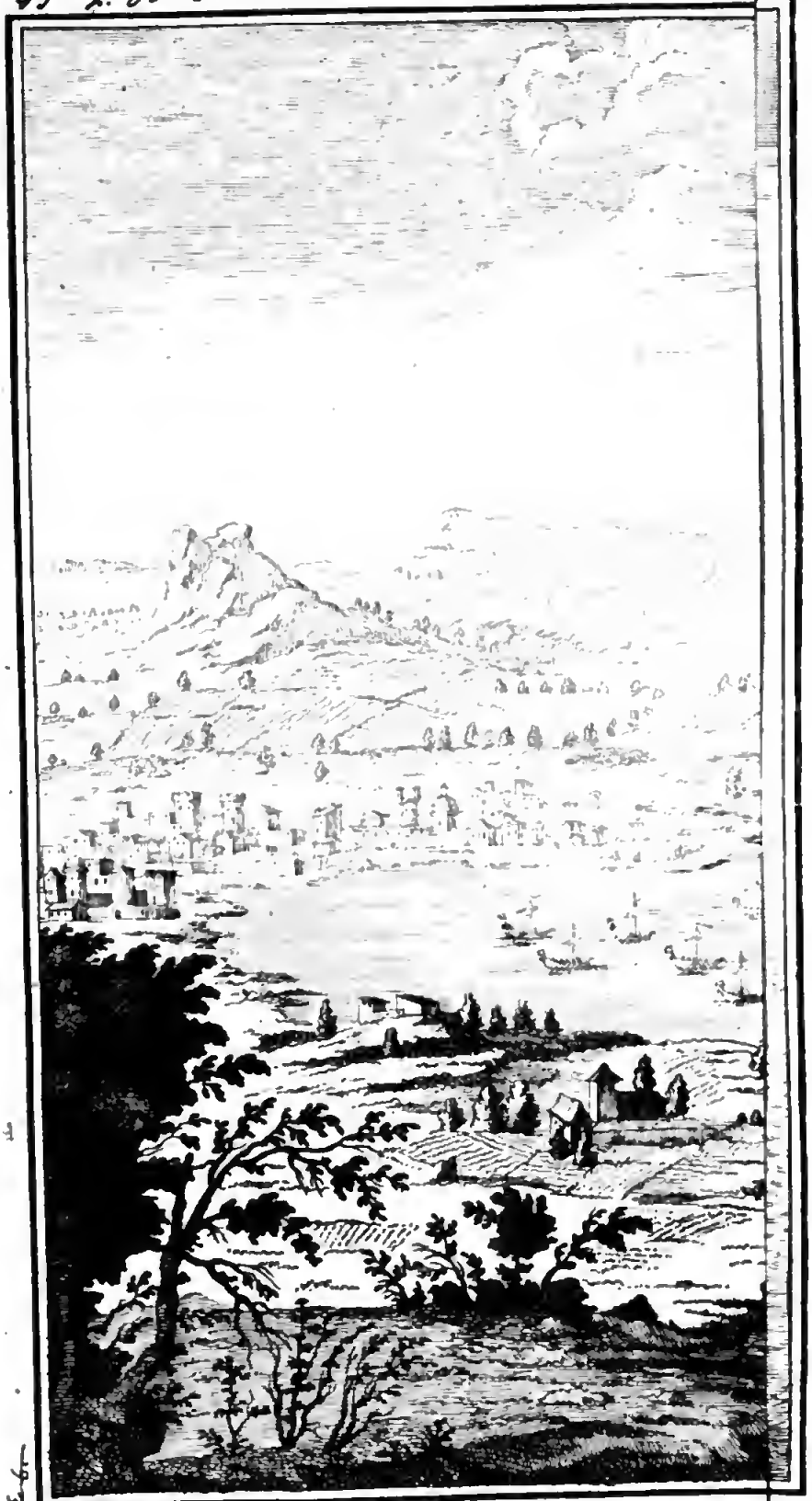
cet ordre vers les Romains, qui rangés proche de la terre, attendoient les vaiſſeaux qui ſortoient du port: diſpoſition qui leur fut très-pernicieuſe. Les deux armées proches l'une de l'autre, & le ſignal levé des deux Amiraux, on commença à charger. Tout fut d'abord aſſez égal de part & d'autre, parce que l'on ne ſe ſervoit des deux côtés que de l'élite des armées de terre: mais les Carthaginois gagnerent peu à peu le deſſus. Auſſi avoient-ils pendant tout le combat bien des avantages ſur les Romains, leurs vaiſſeaux étoient conſtruits de maniere à ſe mouvoir en tout ſens avec beaucoup de legereté, leurs rameurs étoient experts, & enfin ils avoient eu la ſage précaution de ſe ranger en bataille en pleine mer. Si quelques-uns des leurs étoient preſſés par l'ennemi, ils ſe retiroient, ſans courir aucun riſque; & avec des vaiſſeaux ſi legers, il leur étoit aiſé de prendre le large. L'ennemi s'avançoit-il pour les pourſuivre: ils ſe tournoient, voltigeoient au tour, ou lui tomboient ſur le flanc, & le choquoient ſans ceſſe, pendant que le vaiſſeau Romain pouvoit à peine revirer à cauſe de ſa peſanteur & du peu d'expérience des rameurs; ce qui fut cauſe qu'il y en eut un grand nombre coulé à fond. Que ſi quelqu'un des vaiſſeaux Carthaginois étoit en peril, on pouvoit en ſûreté aller à ſon ſecours, en ſe coulant derriere la poupe des autres vaiſſeaux. Les Romains n'avoient rien de tout cela; lorſqu'ils étoient preſſés, ſe battant près de la terre, ils n'avoient pas où ſe retirer. Un vaiſſeau ſerré en devant, ou ſe briſoit ſur les bancs de ſable, ou échoüoit contre la terre. Le poids énorme de leurs navires, & l'ignorance des rameurs, leur ôtoient encore le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir en combattant ſur mer: ſavoir de coûler au travers des vaiſſeaux ennemis, & d'attaquer en queue ceux qui ſont déja aux mains avec d'autres. Preſſés contre le rivage, & ne s'étant pas reſervé le moindre petit eſpace, pour ſe gliſſer par derriere, ils ne pouvoient porter du ſecours où il étoit néceſſaire: de ſorte que la plûpart des vaiſſeaux, partie reſterent immobiles ſur les bancs de ſable, partie furent briſés contre la terre, il ne s'en échapa que trente, qui étant auprès du Conſul, prirent la fuite avec lui, en ſe dégageant le mieux qu'ils purent le long du rivage. Tout le reſte au nombre de quatre-vingt-treize, tomba avec l'équipage en la puiſſance des Carthaginois, à l'exception de quelques ſol-

dats qui s'étoient ſauvés du débris de leurs vaiſſeaux. Cette victoire fit chez les Carthaginois autant d'honneur à la prudence & à la valeur d'Adherbal, qu'elle couvrit de honte & d'ignominie le Conſul Romain, (*a*) dont la conduite en cette occaſion étoit inexcuſable: car il ne tint pas à lui que ſa patrie ne tombât dans de fort grands embarras. Auſſi fut-il traduit devant des Juges, & condamné à une groſſe amende.

(*b*) *Qu'elle couvrit de honte & d'ignominie le Conſul Romain.*] Cicéron dans ſon Traité de la nature des Dieux, nous apprend que le conſul ne fut pas ſeulement battu par ſa mauvaiſe diſpoſition, ſi ſenſible cependant qu'il n'y avoit pas un matelot qui ne prévit ſa défaite: il prétend que le ſoldat étoit découragé par une impiété du Conſul, qui ayant fait conſulter les ſacrés poulets, & voyant qu'ils ne mangeoient pas bien, ordonna qu'on les jettât à la mer afin que du moins ils puſſent boire. Cette impiété jointe à la réſolution qu'il prit de combattre malgré les auſpices contraires, leur fit regarder leur défaite comme aſſûrée. Sans doute que ceux qui n'en ſavoient pas davantage crurent que c'étoit là la véritable raiſon de la défaite, & que les Prêtres ne manquerent pas d'appuyer ce ſentiment.

Ces illuſtres Romains n'entreprenoient rien ſans avoir conſulté ces ridicules oracles, & quoique la bataille de Drépane dût être perdue ſuivant toutes les regles de l'art; il ne ſeroit pas étonnant que cette réverie y ait contribué; on en a vû déculer par des choſes encore plus déraiſonnables & plus frivoles.

Digitized by Google



2. File de Rochers où Asherbal cacha sa flotte.

3. Vaisseaux Carthaginois qui singlent de leurs Rochers pour attaquer la flotte Romaine.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale de Drépane.

QUoique j'aye déja annoncé que je ne ſuivrois point M. de Folard dans ſes commentaires ſur la marine, néantmoins dans le combat dont il s'agit, Polybe met ſon Lecteur ſi bien au fait des circonſtances qu'il décrit, & des diſpoſitions reſpectives, que ſans être du métier l'on peut hazarder de le ſuivre, & ne point laiſſer échapper à notre inſtruction pluſieurs traits d'excellente morale militaire que ſon Commentateur en a ſû tirer. Voyons à les rapporter.

Le projet de Drépane fut bon de la part du Conſul Romain, & fondé ſur la certitude où il étoit de la négligence de ſon ennemi & de ſon extrême confiance. Il eſt certain que quand on eſt informé de pareils faits, on doit tout mettre en œuvre pour en profiter. Ici tout dépendoit de la diligence, de l'exactitude, & de la combinaiſon de la marche pour arriver de nuit dans le port, ou du moins à la petite pointe du jour, & attaquer avant d'avoir été découvert. Quand on forme de pareilles entrepriſes, il faut ſe metttre bien fortement dans l'eſprit, que ſi l'on manque à un point au capital & qu'on ſoit découvert, il faut revirer & ne point tourner en bataille rangée, ou en attaque à force ouverte, une entrepriſe dont la réuſſite n'a été fondée que ſur la ſurpriſe. C'eſt dans l'oubli de cette maxime que nous appercevons la premiere faute du Conſul. Il fut découvert, ayant été ſurpris par le jour fort loin de ſon but: cependant il continue ſa marche comme ſi la nuit l'eût encore favoriſé, d'où vient? C'eſt qu'enivré pour ainſi dire de l'excellence de ſon projet, il ne put faire attention à la circonſtance dont il dépendoit.

Sans doute que ſans cela il eût réfléchi que ne pouvant plus eſpérer de ſurprendre un ennemi averti ſi fort à l'avance, un combat dans la circonſtance où il étoit lui devenoit nuiſible par ſon incertitude; & il s'en fût retourné continuer ſon ſiége, dont la réuſſite étoit dès lors la ſeule choſe qui lui importoit. Premiere faute.

En voici une ſeconde: dès lors que ces premieres conſidérations n'étoient point capables de l'arrêter, & qu'il avoit réſolu de pouſſer ſa pointe, aſſûré qu'il étoit découvert & que ſon ennemi ſe préparoit au combat, il eût dû ſans doute changer ſa diſpoſition, & ſentir qu'il ſuffiſoit qu'un petit nombre des vaiſſeaux ennemi fût en état de combattre pour lui rendre l'entrée du port périlleuſe & difficile; par conſéquent il devoit y marcher avec précaution, avec ordre, & tâcher avant de s'expoſer à y entrer, de découvrir du moins ce qui s'y paſſoit, & ſi ſa proie ne lui étoit point échappée, ſurtout ſur un élément où quelques heures de vent favora-

ble ſuffiſent pour s'éloigner de l'endroit où l'on nous croyoit la veille: mais bien loin de là, toujours enivré de l'idée qu'il a ſurpris ſon ennemi parce qu'il a dû le ſurprendre, il donne tête baiſſée en plein jour comme il avoit projetté de le faire la nuit dans le milieu d'un port où il ne trouve rien, (6.) & néglige ſi fort les précautions les plus naturelles & les plus connues, que la vûe de la flotte ennemie lui échappe, quelques rochers la lui couvrent, il ne les fait reconnoître par aucun bâtiment, & n'imagine pas même qu'il puiſſe y avoir quelques vaiſſeaux dont l'arrivée imprévûe ſur ſon arriere-garde l'eût fort déconcerté. Il porta la peine des trois, & nous fournit plus d'inſtructions par la punition de ſa témérité qu'il n'eût fait par la victoire, qu'il ne pouvoit plus devoir qu'au haſard.

Ceſt d'abord un grand défaut à un Général que de ne rien prévoir; que lui ſert d'enfanter les plus beaux projets, s'il ſe laiſſe enivrer de leur objet capital, au point de ne ſe pas précautionner contre les accidens les plus eſſentiels qui peuvent arriver dans l'exécution? C'eſt le défaut des eſprits lourds, qui s'attachent trop à une ſeule idée qui les frappe & leur fait échapper les autres. Celui des eſprits trop fins eſt l'extrémité contraire, ils prévoyent trop, ils ſe font des réalités de tout ce qui leur paroît poſſible; & à force de concevoir des obſtacles, ils n'oſent rien entreprendre, pas même les choſes les plus aiſées.

C'eſt le milieu d'entre ces deux défauts qui forme le bon ſens de l'homme de guerre, qui ne s'occupe point trop d'une ſeule idée, aux dépens des autres, qui prévoit ce qu'il eſt raiſonnable de prévoir, & met le reſte au rang des phénomenes poſſibles, mais trop rares pour s'attendre à les voir journellement.

Adherbal fut victorieux par la premiere faute de ſon ennemi qui lui fit manquer la ſurpriſe, & ſa bonne conduite depuis lui eût aſſûré la victoire, quand même Claudius ſe fût mieux conduit qu'il ne fit dans la ſuite de l'action. On ne peut lui reprocher que la négligence avec laquelle il s'étoit comme endormi dans ſon port, dont il eût porté la peine ſi Claudius fût parti plutôt: mais tout le reſte de ſa conduite eſt digne d'admiration. Le premier effet de ſon habileté fut ſa diligence à faire embarquer tout ſon monde; le ſecond fut ſon raiſonnement juſte & pénétrant, que s'il eſt attaqué dans le port il perd tout l'avantage de l'excellence, de ſes équipages, & de leur ſupériorité ſur les Romains, & va réduire le combat qu'il ne peut pas éviter, à un combat égal, dont le courage ſeul décidera entre chaque vaiſſeau corps à corps, au lieu que s'il étoit en pleine mer à même de manœuvrer à ſon aiſe, il eſt preſque aſſûré de la victoire par l'ignorance des Romains dans la manœuvre. En conſéquence il ſe hâte de ſortir du port: mais moins préſomptueux que ſon ennemi, ne voulant négliger aucuns des avantages qui ſe préſentent à lui, il conçoit d'un coup d'œil, que s'il peut ſurprendre celui qui venoit à deſſein de le ſurprendre lui-même, alors la victoire ne peut plus lui échapper. Quel moyen de le faire en mer en plein jour? Des rochers (2.) s'offrent à lui pour le couvrir ainſi que toute ſa ſortie du port, il n'a garde de les négliger, il s'en couvre entierement, & tend ainſi

une embuſcade aſſûrée à ſon ennemi qui ne manque point d'y donner. Il ne ſe découvre pas trop tôt, & attend qu'une partie des vaiſſeaux Romains ſoit engagée dans l'entrée du port de Drépane, & lors qu'il compte que l'avant-garde de la flotte ennemie a reconnu qu'il n'eſt plus dans le port, il attaque l'arriere-garde, (4) avant qu'elle ait pû être informée par l'avant-garde, & que ſon Général ait pû prendre aucun parti. Rien n'eſt plus beau, plus exactement conforme aux regles de la guerre & plus déciſif en faveur de la capacité d'Adherbal.

L'on pourroit rétorquer à la ruſe de celui-ci, que ſi le Général Romain eût fait reconnoître les rochers derriere leſquels il s'étoit placé, il eût peut-être pû l'y acculer, l'y environner & l'y détruire : mais pour décider s'il dut l'appréhender, il faudroit être informé exactement tant de la nature des lieux, que des vents qui fouffloient, & alors nous pourrions croire qu'il y eut autant de faute d'un côté que de l'autre. Si Claudius eût pris les mêmes meſures que Telutias, Général des Lacédemoniens contre ceux d'Athenes, il eût pû eſpérer un pareil ſuccès. Le fait mérite une place ici, & fournit un des plus beaux ſujets d'inſtruction ſoit pour la conduite, ou les mœurs d'un Général. La traduction qu'en a fait Dablancourt, eſt trop belle pour y rien changer.

Telutias ayant été nommé Général de la flotte, & ſon choix fort applaudi lui fit cette harangue :

Quoique je ne vous apporte point d'argent, compagnons, j'eſpere avec l'aide des Dieux de vous faire ſubſiſter par votre valeur & ma conduite. Vous ſavez que tandis que j'ai commandé, vous n'avez point été traités plus mal que moi, & que j'ai toûjours mieux aimé manquer de quelque choſe que de vous en voir manquer ; en un mot, je me paſſerois plutôt deux jours de pain que de vous en laiſſer manquer un jour. Auſſi ne m'avez-vous jamais vû faire bonne chere, que lorſque vous avez eu de tout abondamment ; & comme ma porte eſt toûjours ouverte, & que tous ceux qui ont affaire à moi me peuvent parler à toute heure, je ne vous puis tromper ni ſurprendre. Quand vous me voyez donc ſouffrir, vous ne devez pas trouver étange de ſouffrir avec moi, puiſque c'eſt pour votre intérêt. Ce n'eſt que par les travaux & les dangers que nos ancêtres ſont montés à ce haut faîte de gloire ; & en continuant comme vous avez commencé, vous courronnerez les vôtres d'une fin heureuſe. Il n'y a rien de plus glorieux que de ne dépendre de perſonne, & de vivre aux dépens de l'ennemi, ſans avoir beſoin de faire la cour ni aux Grecs ni aux Barbares. Les ſoldats s'écrierent qu'il les menât où il lui plairoit ; & après avoir ſacrifié, il leur ordonna de repaître & de s'embarquer auſſi-tôt avec des vivres pour un jour, afin de pouvoir arriver à temps où les Dieux voudroient le conduire. Il partit incontinent après, & cinglant de nuit vers le port d'Athenes, faiſoit repoſer de temps en temps les rameurs, s'approchant quelquefois d'eux pour les entretenir. Que ſi quelqu'un croyoit que ce fût une témérité à lui, avec douze galeres d'en attaquer un plus grand nombre juſques dans le port ; qu'il conſiderât qu'après la défaite de Gorgopas, les Atheniens s'étoient relâches comme s'il n'y eût plus rien à craindre, & qu'il étoit plus facile de les défaire dans le port

qu'ailleurs ; car il ſavoit qu'à Athenes chacun croyant être en ſûreté iroit coucher dans ſon lit, & qu'il ne demeureroit perſonne ſur les galeres. Comme il fut à ſix ou ſept cents pas du port, il fit alte pour donner haleine à ſes gens & attendre la venue du jour. Il n'eut pas plutôt parû qu'il vogua à toutes rames droit au Pirée, ſans ſouffrir en arrivant qu'on coulât à fond ni qu'on briſât aucuns vaiſſeaux, ſi ce n'étoit des galeres qu'il faiſoit mettre auſſitôt hors de combat, on remorquoit les moindres vaiſſeaux de charge, & l'on ſe contentoit de faire des priſonniers dans les grands, juſqu'à en arrêter quelques-uns qui étoient couchés dans les magazins. Cependant on court du Pirée donner l'alarme dans la ville, chacun ſort pour voir ce que c'étoit, & tout le monde prend les armes & ſe rend au port. Alors Telutias renvoya à Egine les vaiſſeaux qu'il avoit pris, avec trois ou quatre galeres, & raſant la côte gagna quantité de barques de pêcheurs & de paſſage, puis étant arrivé à Sunium, s'empara de pluſieurs vaiſſeaux marchands, après quoi il retourna vendre ſon butin à Egine, & donna un mois d'avance à ſes ſoldats ; enſuite il courut librement partout, & prit tout ce qu'il pût attraper ; ce qui entretenoit le courage & l'obéiſſance du ſoldat, & fourniſſoit à ſa ſubſiſtance.

CHAPITRE XII.

Junius paſſe en Sicile. Nouvelle diſgrace des Romains à Lilybée. Ils évitent heureuſement deux batailles. Perte entiere de leurs vaiſſeaux. Junius entre dans Eryce, deſcription de cette ville.

CEt échec, quelque conſidérable qu'il fût, ne ralentit pas chez les Romains la paſſion qu'ils avoient de tout ſoûmettre a leur domination. On ne négligea rien de ce qui ſe pouvoit faire pour cela, & l'on ne s'occupa que des meſures qu'il falloit prendre pour continuer la guerre. Des deux Conſuls qui avoient été créés cette année, on choiſit Lucius Junius pour conduire à Lilybée des vivres & d'autres munitions pour l'armée qui aſſiégeoit cette ville, & on lui donna ſoixante vaiſſeaux pour les eſcorter. Junius étant arrivé à Meſſine, & y ayant groſſi ſa flotte de tous les bâtimens qui lui étoient venus du camp & du reſte de la Sicile, il partit en diligence pour Syracuſe. Sa flotte étoit de ſix vingts vaiſſeaux longs, & d'environ huit cents de charge. Il donna la moitié de ceux-ci avec quelques-uns des autres aux Queſteurs, avec ordre de porter inceſſamment des

desp roviſions au camp, & reſta à Syracuſe pour y attendre les bâtimens qui n'avoient pû le ſuivre depuis Meſſine, & pour y recevoir les grains que les Alliés du milieu des terres devoient lui fournir.

Vers ce même tems Adherbal, après avoir envoyé à Carthage tout ce qu'il avoit gagné d'hommes & de vaiſſeaux par la derniere victoire, forma une eſcadre de cent vaiſſeaux, trente des ſiens, & ſoixante & dix que Carthalon qui commandoit avec lui avoit amenés, mit cet Officir à la tête, & lui donna ordre de cingler vers Lilybée, de fondre à l'improviſte ſur les vaiſſeaux ennemis qui y étoient à l'ancre, d'en enlever tout le plus qu'il pourroit, & de mettre le feu au reſte. Carthalon ſe charge avec plaiſir de cette commiſſion, il part au point du jour, brûle une partie de la flotte ennemie, (*a*) & diſperſe l'autre. La ter-

(*a*) *Il part au point du jour, brûle une partie de la flotte ennemie.*] Quelqu'un qui liroit bien attentivement le ſiége de Lilybée, n'auroit que faire de Commentateur pour y puiſer les préceptes les meilleurs ſur l'attaque & la défenſe des places. Il renferme ſi pleinement tout ce que ces deux parties de l'art militaire ont de fin, de ruſé, & de profond, qu'il ſemble que l'auteur ait voulu traiter de l'attaque, & de la défenſe des places à titre de roman militaire, comme pour rendre ces inſtructions plus palpables, ainſi que quelques-uns croyent que Xénophon a voulu faire dans ſa Cyropedie. Il eſt vrai de dire qu'outre la profondeur de génie des deux antagoniſtes, il ſe trouve raſſemblé par le haſard dans ce ſiége tous les évenemens extraordinaires qui peuvent entrer dans la compoſition d'un ſiége. C'eſt dommage que Polybe dans le fait dont il s'agit, n'ait pas rapporté toutes les circonſtances de l'incendie de cette flotte. Comme ces faits ſont aſſez rares dans l'antiquité, ils méritent d'autant notre curioſité.

Le ſiége de Carthage par les Romains nous en fournit un ſemblable, & quoique les modernes s'attribuent l'invention diabolique de ces ſortes de bâtimens nommés Brûlots, il ſemble que ce fut à Carthage qu'ils furent inventés, dans le temps du ſiége, où Appius rapporte que Cenſorinus ayant été obligé par la puanteur des eaux croupiſſantes de l'étang où il avoit mouillé tout auprès du Mole, pendant les chaleurs de la canicule, de jetter l'ancre de la flotte qu'il commandoit plus avant dans la pleine mer, les Carthaginois formerent le deſſein de brûler ſa flotte, ce qu'ils exécuterent en rempliſſant pluſieurs vaiſſeaux de matiere combuſtible, avec leſquels ſortant par un temps favorable à leurs projets, ils firent voile droit à Cenſorinus, qui ne s'attendant à rien moins leva l'ancre auſſi-tôt pour venir à eux, croyant qu'on venoit le combattre: mais les Carthaginois, ayant mis le feu à leurs brûlots, ils le communiquerent ſi promptement à la flotte Romaine, qu'elle fut preſqu'entierement brûlée, le vent portant les flammes des uns aux autres de leurs bâtimens.

Sans doute que Carthalon, ſe ſervit d'un ſemblable moyen pour brûler les Romains, devant Lilybée, ou qu'il employa ceux dont Vegece fait mention dans ſon cinquieme livre, où il traite de la guerre navale, dans lequel il eſt conforme aux autres auteurs qui ont parlé des dards & des fleches enflammées dont on ſe ſervoit, ſoit pour brûler les vaiſſeaux, ſoit pour brûler les machines de guerre dans les ſiéges. Ces fleches étoient envéloppées d'étoupe trempée dans le ſoufre, l'huile, le bitume, & peut-être le camphre, ce qui formoit une compoſition facile à s'enflammer; & ainſi préparés on les lançoit tout allumées par le ſecours des baliſtes contre l'objet que l'on vouloit incendier. L'on y joignoit auſſi des pots à feu lancés de même;

reur ſe répand dans le camp des Romains. Ils accourent avec de grands cris à leurs vaiſſeaux : mais pendant qu'ils portent là du ſecours, Imilcon qui s'étoit apperçû le matin de ce qui ſe paſſoit, tombe ſur eux d'un autre côté avec ſes ſoldats étrangers. On peut juger quelle fut la conſternation des Romains, lorſqu'ils ſe virent ainſi enveloppés.

& l'on ne tarda pas à employer ſur mer toutes ces inventions, dès que l'on mit en uſage les machines de jet.

L'expédition de Carthalon dépendoit, ainſi que toute ſurpriſe, du ſecret & de la diligence : le Général Romain lui donna beau jeu pour l'un & pour l'autre, car il paroit qu'il étoit dans une ſécurité parfaite, ainſi qu'il arrivoit ſouvent aux Généraux Romains, qui à force de vouloir inſpirer de la confiance & du mépris de l'ennemi à leurs ſoldats, en prenoient eux-mêmes, & ſe laiſſoient preſque toûjours aller à une idée auſſi nuiſible dans la perſonne du Général, qu'elle eſt avantageuſe dans l'eſprit du Soldat. Un Général qui penſe ainſi ne mérite pas ce nom, & c'eſt lui faire grace alors de le nommer plutôt ſoldat que Capitaine.

Qu'on remarque bien ce que je vais dire : les Romains ont plus perdu de batailles par la faute de leurs Généraux, que par le défaut de diſcipline ou de valeur de leurs ſoldats ; & au contraire leur diſcipline militaire faiſoit un tel effet, que ſouvent ils réparoient par leurs manœuvres, bien plus que par leur courage, les fautes de leurs Chefs. Céſar nous l'apprend lui-même dans la bataille contre ceux du Haynaut & du Cambreſis : on ſait que ce grand Capitaine fût ſurpris, & il ne le diſſimule pas dans ſes commentaires. *Céſar*, dit-il, *ſe trouvoit bien empêché, car il fallois planter l'étendart, qui étoit le ſigne du combat, faire ſonner la charge, retirer les ſoldats du travail, rappeller ceux qui étoient écartés, ranger l'armée en bataille, l'encourager, lui donner le mot, ce qui ne ſe pouvoit faire tout en un temps, ayant les ennemis ſur les bras : mais l'expérience du ſoldat (ajoûte-il) ſuppléoit à tout.*

Qu'on juge de là ce que c'eſt que d'être ſurpris, puiſqu'un Chef de cette réputation & de cette habileté ſe trouva ſi embarraſſé, & qu'il avoue ainſi que tous les hiſtoriens le diſent, qu'il fut en grand danger, & que ſa réputation & l'Empire des Gaules étoient perdus ſans la bonne diſcipline de ſes troupes.

Céſar ne nous repréſente pas tous les embarras où nous jette une ſurpriſe, ils ſont ſans nombre : mais je les crois moindres ſur mer que ſur terre. Une flotte ſurpriſe dans ſon mouillage coupe ſes cables, laiſſe ſes ancres & met à la voile, c'eſt une affaire d'un moment. Je crois même qu'il eſt encore plus aiſé ſur cet élément de ſe parer des ſurpriſes que ſur terre. Là ſoit, que l'on ſoit mouillé ou que l'on faſſe route, quelques bâtimens que l'on tient au large avertiſſent de tout ce qui paroit, & des moindres manœuvres d'un ennemi quand il eſt à portée de la vûe. Ici ſe ſont des partis que l'on envoye à la guerre, qui peuvent eux-mêmes être pris ou coupés avant d'avoir donné avis ; mais en tout il paroit fort étonnant que l'on ſoit ſurpris quand on a une connoiſſance ſuffiſante, des principes certains & démontrés, ſur leſquels la ſcience de la guerre eſt fondée. Par ces principes, la connoiſſance de ce que peut ou doit entreprendre un ennemi ſur nous, doit faire la principale occupation du Général : quand il l'a découvert, ce qui n'eſt pas, comme l'on dit, la magie noire, qu'eſt-il de plus aiſé que de s'y préparer ? Si le Général Romain eût prévû qu'il pouvoit être attaqué ou brûlé par certains vents, il ſe fût tenu ſur ſes gardes : mais il oublia de ſe mettre à la place de ſon ennemi, & de dire en lui même, ſi j'avois à attaquer mon armée ou ma flotte, comment m'y prendrois-je ?

Malgré tout cela, rien n'eſt ſi ordinaire que de voir de grands Généraux & de grandes armées ſurpriſes par les ruſes les moins fines & les plus groſſieres.

Quand le Maréchal de Villars marcha au ſecours de Douai, il marcha trompettes ſonnantes de Cambrai à Arras, il paſſa la

Carthalon ayant pris quelques vaiſſeaux, & en ayant briſé quelques autres, s'éloigna un peu de Lilybée, & alla ſe poſter ſur la route d'Héraclée pour obſerver la nouvelle flotte des Romains, & l'empêcher d'aborder au camp. Informé enſuite par ceux qu'il avoit envoyés à la découverte, qu'une aſſez grande flotte approchoit compoſée de vaiſſeaux de toute ſorte, il avance au devant des Romains pour leur préſenter la bataille, croyant qu'après ſon premier exploit il n'avoit qu'a paroître pour vaincre. D'un autre côté les Corvetes, qui prennent les devans, annoncerent à l'eſcadre qui venoit de Syracuſe que les ennemis n'étoient pas loin. Les Romains ne ſe croyant pas en état de haſarder une bataille, allerent rendre le bord à une petite ville de leur domination, où il n'y avoit pas à la vérité de port, mais où des rochers s'élevant de terre formoient tout au tour un abri fort commode. Ils y débarquerent, & y ayant diſpoſé tout ce que la ville put leur fournir de catapultes & de baliſtes, ils attendirent les Carthaginois. Ceux-ci ne furent pas plutôt arrivés qu'ils penſerent à les attaquer. Ils s'imaginoient que dans la frayeur où étoient les Romains, ils ne manqueroient pas de ſe retirer dans cette bicoque, & de leur abandonner leurs vaiſſeaux. Mais l'affaire ne tournant pas comme ils avoient eſpéré, & les Romains ſe défendant avec vigueur, ils ſe retirerent de ce lieu, où d'ailleurs ils étoient fort mal à leur aiſe, & emmenant avec eux quelques vaiſſeaux de charge qu'ils avoient pris, ils allerent gagner je ne ſai quel fleuve, où ils demeurerent, pour obſerver quelle route prendroient les Romains.

Junius ayant fini à Syracuſe tout ce qu'il y avoit à faire, doubla le cap Pachynus, & cingla vers Lilybée, ne ſachant

Scarpe le lendemain au grand jour, & de-là droit à l'ennemi, qui fut tout-auſſi étonné de ſon arrivée que s'il fût tombé des nues par un enchantement. Sans des ordres ſupérieurs, ce Général ſe fût procuré ſans ruſe ni détour le même avantage que par une ſurpriſe, qui lui aſſûroit une grande victoire.

Varus ayant eu avis que les Lieutenans de Céſar avec une partie de ſes vaiſſeaux étant à la rade de Leptis, avoient ſouffert qu'une partie des équipages fût allée à terre pour acheter des vivres, les vint ſurprendre au point du jour après être parti du port d'Adrumete, ſur la ſeconde veille de la nuit, & brûla tous les vaiſſeaux de charge qu'il trouva éloignés du port, avec deux galeres à cinq rangs qui étoient ſans défenſes.

Il ſeroit aſſez probable que le Commandant de la flotte devant Lilybée, eût ſouffert de même qu'une partie de ſes équipages fût à terre & au camp, & c'étoit alors un moment qu'un habile ennemi ne laiſſe guere échapper.

rien de ce qui étoit arrivé à ceux qu'il avoit envoyés devant. Cette nouvelle étant venue à Carthalon, il mit en diligence à la voile dans le deſſein de donner bataille au Conſul pendant qu'il étoit éloigné des autres vaiſſeaux. Junius apperçut de loin la flotte nombreuſe des Carthaginois. Mais trop foible pour ſoûtenir un combat, & trop proche de l'ennemi pour prendre la fuite, il prit le parti d'aller jetter l'ancre dans des lieux eſcarpés, & abſolument inabordables, réſolu à tout ſouffrir plutôt que de livrer ſon armée à l'ennemi. Carthalon ſe garda bien de donner bataille aux Romains dans des lieux ſi difficiles; il ſe ſaiſit d'un Promontoire, y mouilla l'ancre: & ainſi placé entre les deux flottes des Romains, il examinoit ce qui ſe paſſoit dans l'une & dans l'autre.

Une tempête affreuſe commençant à menacer, les Pilotes Carthaginois, gens habiles dans les routes, & experts ſur ces ſortes de cas, prévirent ce qui alloit arriver. Ils en avertirent Carthalon, & lui conſeillerent de doubler au plutôt le cap Pachynus, & de ſe mettre là à l'abri de l'orage. Le Commandant ſe rendit prudemment à cet avis. Il fallut beaucoup de peine & de travail pour paſſer juſqu'au delà du cap, mais enfin on y paſſa, & on y mit la flotte à couvert. La tempête éclate enfin. Les deux flottes Romaines ſe trouvant dans des endroits expoſés & découverts, en furent ſi cruellement maltraitées, qu'il n'en reſta pas même une planche dont on pût faire uſage. Cet accident, qui relevoit les affaires des Carthaginois, & affermiſſoit leurs eſpérances, acheva d'abattre les Romains, déja affoiblis par les pertes précédentes; ils quitterent la mer & tinrent la campagne, cédant aux Carthaginois une ſupériorité qu'ils ne pouvoient plus leur diſputer, peu ſûrs même d'avoir ſur eux par terre tout l'avantage.

Junius entre dans Eryce.

Sur cette nouvelle, on ne put s'empêcher à Rome & au camp de Lilybée de répandre des larmes ſur le malheur de la République: mais cela ne fit pas abandonner le ſiége que l'on avoit commencé. Les munitions continuerent de venir par terre, ſans que perſonne ſe défendît d'en apporter, & l'attaque ſe pouſſa le plus vivement qu'il étoit poſſible. Junius après ſon naufrage ne fut pas arrivé au camp, que pénétré de douleur il chercha par quel exploit conſidérable il pourroit repa-

rer la perte qu'il venoit de faire. Une petite occaſion ſe préſenta, il fit des pratiques dans Eryce, qui lui livrerent & la ville & le Temple de Venus. Eryce eſt une montagne ſituée ſur la côte de Sicile qui regarde l'Afrique, entre Drépane & Palerme, plus voiſine de Drépane & plus inacceſſible de ce côté-là. C'eſt la plus haute montagne de Sicile après le mont Etna. Elle ſe termine en une plate-forme, où l'on a bâti le Temple de Venus Erycine, le plus beau ſans contredit, & le plus riche de tous les Temples de Sicile. Au deſſous du ſommet eſt la ville, où l'on ne peut monter que par un chemin très-long & très-eſcarpé, de quelque côté que l'on y vienne. Junius ayant commandé quelques troupes ſur le ſommet & ſur le chemin de Drépane, gardoit avec ſoin ces deux poſtes; perſuadé qu'en ſe tenant ſimplement ſur la défenſive il retiendroit paiſiblement ſous ſa puiſſance, & la ville, & toute la montagne.

OBSERVATIONS

Sur la défaite de la flotte des Romains ſur la route d'Héraclée.

LA guerre, ainſi que toutes les ſciences, a ſes maximes dont on ne doit point ſe départir; c'en eſt une pour tout bon Général, que tant qu'il reſte quelque choſe à faire, il doit croire n'avoir encore rien fait, & que lorſque l'on peut entreprendre pluſieurs choſes, c'eſt manquer que de s'en tenir à une ſeule, Céſar n'eſt devenu grand que par la pratique de cette belle maxime. M. de Turenne qui nous a retracé de nos jours ces grands Capitaines, avoit adopté cette maxime; ce fut elle que Carthalon pratiqua dans le trait dont il s'agit. Peut-être qu'un autre qui auroit brûlé la flotte des Romains s'en fût tenu là : mais celui-ci connoiſſoit l'excellence de notre maxime & comptant pour rien cet exploit, ne s'arrêta point qu'il n'eût conduit à bien celui qui ſe préſentoit à lui de nouveau : un convoi de huit cents navires de charge, ſous l'eſcorte de ſix vingts de guerre, méritoit bien qu'il tentât quelque choſe. Ni la joie d'un heureux ſuccès, ni la crainte de commettre ſa réputation, ni l'envie de laiſſer quelque choſe à faire pour continuer la guerre, vice qui n'eſt que trop ordinaire; aucune de ces conſidérations ne ſont capables de retenir ce Général, c'eſt le bien ſeul de ſa patrie qui le gouverne & qui l'anime. Combien a-t-on vû de campagnes dont l'iſſue eût été une paix honorable & avantageuſe, ſi les Généraux n'euſſent trouvé des reſſources en eux-mêmes pour continuer, ſoit d'être utiles, ſoit de s'enrichir par un métier que pluſieurs ont trouvé le moyen de rendre ſi lucratif, à la vérité aux dépens de la nobleſſe de cette profeſſion & de l'honneur des armes, qu'ils avilliſſent & ravallent par-là au niveau des métiers les plus mécaniques & les plus vils!

Il y auroit cependant de l'injuſtice d'attribuer à ces défauts l'inaction que nous remarquons dans les plus grands Généraux, il eſt d'autres ſources de pareilles fautes, ſouvent la défiance & l'incertitude ſur le ſuccès. Ayant reconnu d'un œil préoccupé, combien la fortune a de part aux ſuccès les plus prudemment amenés, ils craignent qu'elle ne ſe laſſe de les favoriſer. Peut-être encore eſt-ce pareſſe d'eſprit, qui laſſé du travail inſéparable des grands ſuccès, ſe laiſſe ſéduire par le repos qu'il croit ſi légitime après, & laiſſe échapper après avoir vaincu les plus précieux fruits de la victoire, imitant en cela Annibal après la bataille de Cannes, qui négligea le conſeil d'Adherbal de marcher droit à Rome, & de terminer d'un ſeul coup une guer-

re ſi longue depuis, & ſi meutriere.

Guſtave Aldophe après la bataille de Leipſick, pour n'avoir pas marché droit à Vienne, d'où il eût chaſſé l'Empereur dépourvû d'armée & de réſolution, fut obligé de donner encore une grande bataille à Lutzen, où par ſa mort il nous inſtruiſit de la faute qu'il avoit faite en temporiſant après la victoire de Leipſick.

M. de Turenne diſoit qu'il eſtimoit plus un Général qui ſçavoit conſerver un pays après une bataille perdue, que celui qui la ſçavoit gagner ſans ſçavoir en profiter. En effet rien n'eſt ſi rare que ceux qui ont ſû, & vaincre & pouſſer leurs avantages après la victoire. D'où vient cela? C'eſt que dans les uns, où la hardieſſe n'a point de bornes, elle eſt retenue par un génie borné, qui ne voit plus rien au-delà de la victoire, ou dans les autres, le génie auſſi étendu que la hardieſſe des premiers, ſe trouve accompagné de timidité, ou de manque de courage, ou d'ignorance qui leur empêche de laiſſer agir la hardieſſe.

A bien conſidérer cependant une victoire, il ſemble qu'elle enfante après elle une foule d'occaſions toutes plus favorables, la retraite d'un ennemi qui abandonne la campagne, ſon étonnement, ſa terreur. Combien d'obſtacles tout cela ne ſurmonte-t-il pas! Il ne s'agit que de ne pas échapper l'occaſion, & c'eſt la pierre de touche de l'habileté. D'un autre côté, quelles occaſions n'offrent point les armées victorieuſes, & que ne ſeroit pas en état d'oſer l'ennemi vaincu, qui les connoîtroit ou qui oſeroit les ſaiſir & les tourner à ſon avantage? L'on eſt forcé de convenir que quelque battue que ſoit une armée & quelque perte de canon, d'équipages, de bleſſés qu'on ait eſſuyée, ſi elle n'eſt point anéantie, & que ce qui eſt diſſipé d'abord au bout de quelques jours ſe réunit quelquefois; cette réſurrection eſt aſſez prompte pour paroître comme miraculeuſe, témoin l'aventure des Ducs de Weimar & de Rohan, qui ayant été battus par les Bavarois dans la plaine de Rhinſelt, furent réduits à n'avoir plus d'autres reſſources que leur courage & leurs armés, ayant perdu tout le reſte des choſes ſi néceſſaire aux armées. Ces deux grands Capitaines, les plus grands de leur ſiecle, ayant recueilli à cinq à ſix lieues du champ de bataille les débris de leur armée battue, mais non pas découragée & auxquels il reſtoit encore de la confiance en leurs Chefs, ſe voyant ſans reſſource; par le conſeil du Duc de Rohan, ils réſolurent de remarcher promptement au vainqueur; leurs troupes l'approuvent, & ayant forcé une marche de nuit, ils tombent à la pointe du jour ſur les Bavarois pleins de confiance & de ſécurité, qui ne s'attendoient à rien moins, les taillent en piéces, & reprennent tout ce qu'ils avoient perdu, & de plus les équipages, les vivres & les munitions de ces derniers. N'étoit-ce pas là ſaiſir avec habileté & diligence la plus belle occaſion, pour nous prouver que la plûpart des victoires exiſtent plus dans l'imagination que dans la choſe même, & que le courage ſupplée à tout dans les plus grandes infortunes.

Si le Maréchal de Boufflers, un des plus braves hommes du regne paſſé, & le meilleur citoyen de la France, ſans écouter les conſeils de certaines gens timides, & par-là fort ſuſpects, eût marché aux enne-

mis qui aſſiégeoient Mons après la bataille de Malplaquet, il les eût battus, & eût prouvé par-là que la bataille de Malplaquet n'étoit point autant perdue qu'on l'avoit cru, & que les ſuccès qui ſervirent à attribuer la victoire aux ennemis, pouvoient par la même raiſon la faire attribuer aux François, s'ils euſſent oſé ſe les procurer.

Ce ſont ſans doute ces ſuccès heureux qui rendent une victoire complette; c'eſt donc pour la rendre telle qu'il ne faut point s'aſſoupir ſur un champ de bataille, mais à l'imitation de Céſar à Pharſales, forcer le camp de ſon ennemi, le ſuivre ſans relâche, le contraindre à s'embarquer, s'embarquer après lui, & ne point le quitter qu'il ne ſoit ou ſoûmis ou détruit.

S'il fuit par pluſieurs routes, lui détacher autant de corps pour l'atteindre, s'il ſe réunit ſous une place, l'y attaquer ou de nuit ou de jour, mépriſant un feu paſſager qui ceſſe dès qu'on en approche, & terminer par une hardieſſe non ſans bornes, mais raiſonnable & fondée ſur une ſage expérience, une guerre qu'il eſt toûjours plus glorieux & plus grand de finir que de la continuer par les plus grands exploits, que l'inaction qui les ſuivroit rendroit inutiles.

CHAPITRE XIII.

Priſe d'Erête par Amilcar. Différentes tentatives des deux Généraux l'un contre l'autre. Amilcar aſſiége Eryce. Nouvelle flotte des Romains commandée par C. Luctatius. Bataille d'Eguſe.

LA dix-huitieme année de cette guerre, les Carthaginois ayant fait Général de leurs armées Amilcar, ſurnommé Barcas, il lui donnerent le commandement de la flotte. Celui-ci partit auſſi-tôt pour aller ravager l'Italie; il fit le degât dans le pays des Locriens & des Bretiens: de là il prit avec toute ſa flotte la route de Palerme, & s'empara d'Erête, place ſituée ſur le bord de la mer, entre Eryce & Palerme, & très-commode pour y loger une armée, même pour longtems. Car c'eſt une montagne, qui s'élevant de la plaine juſqu'à une aſſez grande hauteur, eſt eſcarpée de tous côtés, & dont le ſommet a du moins cent ſtades de circonférence. Au deſſous de ce ſommet tout autour, eſt un terrein très-fertile, où les vents de mer ne ſe font pas ſentir, & où les bêtes venimeuſes ſont tout-à-fait inconnues. Du côté de la mer, & du côté de la terre, ce ſont des précipices affreux, entre leſquels ce qui reſte d'eſpace, eſt facile à garder. Sur la montagne s'éleve

leve encore une butte, qui peut ſervir comme de donjon, & d'où il eſt aiſé d'obſerver ce qui ſe paſſe dans la plaine. Le port a beaucoup de fond, & ſemble fait exprès pour la commodité de ceux qui vont de Drépane & de Lilybée en Italie. On ne peut approcher de cette montagne que par trois endroits, dont deux ſont du côté de la terre, & un du côté de la mer, & tous trois fort difficiles. Ce fut dans ce dernier qu'Amilcar vint camper. Il falloit qu'il fût auſſi intrépide qu'il l'étoit, pour ſe jetter ainſi au milieu de ſes ennemis, (*a*) n'ayant ni ville alliée, ni

(*a*) *Il falloit qu'Amilcar fût auſſi intrepide qu'il l'étoit pour ſe jetter ainſi au milieu de ſes ennemis.*] Le terme d'intrepide que Polybe employe dans cette occaſion nous paroit d'abord deplacé pour exprimer l'action d'Amilcar, il ſemble néceſſaire d'y joindre un correctif ſous peine de laiſſer au Lecteur une idée fauſſe de ce Général. L'intention que l'on apperçoit dans l'auteur eſt de louer une belle action, & il ſembleroit la blâmer par ce terme, car l'intrépidité toute ſeule ſans correctif, n'eſt point une vertu dans un Général qui doit ne ſe conduire que par la prudence à laquelle ce terme ſemble oppoſé, puiſque de l'intrepidité à la témérité il y a ſi peu de diſtance. M. de la Rochefoucauld définit ainſi l'intrepidité, il l'appelle une hardieſſe, une aſſûrance, une force extraordinaire de l'ame, qui s'éleve au-deſſus des déſordres & des émotions que la vûe des plus grands périls pourroit exciter en elle. Cette définition me paroit faire un peu trop d'honneur à l'intrépidité, qui eſt trop voiſine de l'inconſidération & de la brutalité.

Saint Evremont diſtingue celle-ci de l'autre ſans être à mon ſens plus exact; la brutalité même quelquefois, dit-il, entre auſſi avant dans le péril que l'intrepidité: mais celle-ci marche avec connoiſſance, & l'autre par un emportement aveugle & féroce, alors il ſemble que cet emportement aveugle doit conduire dans les périls les plus terribles, & les plus aſſûrés ſans néceſſité, c'eſt ce que ne fera pas une vertu qui conduit ſon ſujet par connoiſſance.

Il me ſemble que l'intrepidité ſans aucun correctif n'a qu'une ſeule face: c'eſt un mépris déterminé de la mort, une ivreſſe de courage qui nous ôte le jugement, un emportement plein de fougue qui nous aveugle ſur les périls, & nous les rend tout-à-fait mépriſables: alors l'on ne ſauroit employer ce terme pour louer un Général ſans y joindre des correctifs, tels que je ſerois pour louer un Amilcar, un Sertorius, un Guſtave Adolphe, un Condé, un Turenne, & quelques autres grands Capitaines qui ont entrepris les choſes les plus difficiles; alors je dirois, ces Généraux ne manquoient en rien de cette intrepidité éclairée qui nous conſerve libres & tranquilles dans les grands dangers; qui marche avec connoiſſance à l'exécution des entrepriſes les plus hériſſées de difficultés, à celles mêmes qui paroiſſent inſurmontables aux eſprits & aux courages médiocres, & dont elle vient à bout bien moins par la force & par le nombre, que par la ſcience & la grandeur du génie de celui qu'elle conduit.

On peut dire d'un Général, qu'il eſt intrepide & déterminé ſimplement, lorſqu'avec des forces de beaucoup inférieures à ſon ennemi, & avec d'autres déſavantages il marche à lui droit, l'attaque & le bat ſans avoir préalablement employé aucun des moyens de l'art pour s'aſſûrer du ſuccès; alors des experts qui le connoitront ſur ce pié là ne manqueront pas de lui attribuer cette qualité, mais ſéchement, & ſans rien par de-là; au contraire du jugement qu'ils porteront de celui qui avec des forces auſſi diſproportionnées & de pareils déſavantages du terrein ou des circonſtances, par des marches bien combinées, des mouvemens concertés, d'habiles manœuvres, une grande connoiſſance du pays, du caractere de ſon ennemi, aura ſû ſaiſir l'occaſion pour le ſurmonter, & en ſera venu à bout, l'aura amené au point de

eſpérance d'aucun ſecours. Malgré cela il ne laiſſa pa de livrer de groſſes batailles aux Romains, & de leur donner de grandes alarmes. Car d'abord ſe mettant là en mer, il alla deſolant toute la côte d'Italie, & pénétra juſqu'au pays des Cuméens: enſuite les Romains étant venus par terre ſe camper à environ cinq ſtades de ſon armée, devant la ville de Palerme, pendant près de trois ans, il leur donna une infinité de différens combats.

Les décrire en détail, ces combats, c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible. (*a*) On doit juger à peu près de cette guerre, comme

pouvoir même l'attaquer de front ſans témérité, par l'habileté de ſon ordre de bataille, par ſa grande diſcipline, l'excellence de ſa tactique, qui aura rendu le grand nombre de l'ennemi inutile, peut-être même embarraſſant & nuiſible. Alors les bons Juges ne diront pas, C'eſt un homme intrepide: ils diront, C'eſt un grand homme, un grand Capitaine que les difficultés, loin de rebuter, encouragent, & qui montre dans l'occaſion l'intrepidité qui le rend froid & auſſi capable de réſoudre au milieu du péril que dans ſon cabinet. C'eſt un homme audacieux par raiſon, & non pas de ceux qui comptent que la fortune ſeule les aidera. Il n'attend rien du haſard, mais bien de l'ignorance de ſon ennemi, qui eſt priſe par pluſieurs pour le haſard favorable, mais ce n'en eſt plus un pour celui qui l'a prévûe & qui le connoiſſoit.

En général l'intrepidité eſt trop bouillante & trop ſougueuſe pour faire une vertu; il s'eſt vû cependant des Généraux qui l'avoient quaſi ſoûmiſe à la prudence. On peut mettre de ce nombre Alexandre le Grand, Amilcar, Sertorius, Guſtave Adolphe, Charles XII. Roi de Suede, Henri le Grand, & le Prince de Condé, dont les égaremens ſont venus de l'empire qu'exerçoit ſur eux cette intrepidité, qui les a quelquefois emportés au-delà des bornes de la prudence, mais qu'ils ont ſû reſtraindre dans la plûpart de leurs actions.

Le Maréchal de Gaſſion à qui on peut attribuer ce terme, avoit une intrepidité éclairée à laquelle il ne lâchoit la bride, qu'après avoir aſſez penſé & réfléchi avant que d'entreprendre. Quand il ne lui reſtoit plus rien à délibérer, il laiſſoit aller ſon tempérament; mais cependant à travers cette fougue il conſervoit toûjours la raiſon entiere & libre. Son hiſtorien dit, *Qu'il rendit bon compte de ſes témérités; il avoit établi parmi les gens du métier les plus entendus, que la ſpéculation étoit merveilleuſe dans le cabinet, mais qu'il falloit néceſſairement de l'audace & de l'action à la guerre.* Cette maxime eſt vraie en un ſens, elle le ſeroit tout à fait ſi elle étoit rendue en ces termes, qu'après avoir employé l'étude, la ſpéculation & la délibération dans le cabinet, ou ſi l'on veut avant les entrepriſes, il ne reſte plus à employer que l'audace & l'action à la guerre, car qui en ôteroit le conſeil & la réflexion, détruiroit ce grand art & le réduiroit à l'abſurde.

M. de Turenne étoit l'homme du monde le plus méditatif, joignant ſans ceſſe la ſpéculation à la pratique, & c'eſt à la premiere qu'il a dû toutes ſes victoires; ſon combat de Moltzeim qui eſt un chef-d'œuvre de capacité & de courage, mériteroit-il le nom d'intrepidité, parce qu'avec vingt-cinq mille hommes il oſa en attaquer cinquante mille qu'il battit & diſperſa? Non: c'eſt une action belle, courageuſe & ſavante, dans laquelle la ſcience ſuppléa au nombre.

(*a*) *Les décrire en détail, ces combats, c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible.*] Il ſeroit à déſirer que Polybe eût trouvé la même poſſibilité à les décrire, qu'il a fait ceux de la guerre du même Amilcar contre les rebelles d'Afrique: ce détail malgré ce qu'il dit, ſeroit d'une grande utilité, & un militaire y eût trouvé ſans doute des ſujets inépuiſables de s'inſtruire, indépendamment du plaiſir attaché à connoître par quelles ruſes, quelles manœuvres cet habile Chef fit durer la guerre pendant trois

d'un combat de forts & de vigoureux athletes. Quand ils en viennent aux mains, pour emporter une couronne, & que ſans ceſſe ils ſe font plaie ſur plaie, ni eux-mêmes, ni les ſpectateurs ne peuvent raiſonner ſur chaque coup qui ſe porte ou qui ſe reçoit; quoique ſur la vigueur, l'émulation, l'expérience, la force & la bonne conſtitution des combattans, on puiſſe aiſément ſe former une juſte idée du combat. Il faut dire la même choſe de Junius & d'Amilcar. C'étoient tous les jours de part & d'autre des piéges, des ſurpriſes, des approches, des attaques. Mais un hiſtorien qui voudroit expliquer pourquoi, & comment tout cela ſe faiſoit, entreroit dans un détail qui ſeroit fort à charge au lecteur, & ne lui ſeroit d'aucune utilité; qu'on lui donne une idée générale de tout ce qui ſe fit alors, & du ſuccès de cette guerre, en voilà autant qu'il en faut pour juger de l'habileté des Généraux. En deux mots, on mit des deux côtés tout en uſage, ſtratagèmes qu'on avoit appris par l'hiſtoire, ruſes de guerre que l'occaſion & les circonſtances préſentes ſuggéroient, hardieſſe, impétuoſité, rien ne fut oublié. Mais il ne ſe fit rien de déciſif, & cela pour bien des raiſons. Les forces de part & d'autre étoient égales; les camps bien fortifiés & inacceſſibles; l'intervalle qui les ſéparoit, fort petit: d'où il arriva qu'il ſe donnoit bien tous les jours des combats particuliers, mais jamais un Général. Toutes les fois qu'on en venoit aux mains, on perdoit du monde: mais dès que l'on ſe ntoit l'ennemi ſupérieur on ſe jettoit dans les retranchemens, pour ſe mettre à couvert, & enſuite on retournoit à la charge. Enfin la fortune, qui préſidoit à cette eſpece de lutte, tranſporta nos athletes dans un autre arene: & pour les engager dans un combat plus périlleux, les reſſerra dans un lieu plus étroit.

Malgré la garde que faiſoient les Romains ſur le ſommet, & au pied du mont Eryce, Amilcar trouva moyen d'entrer dans la ville qui eſt entre les deux camps. Il eſt étonnant avec quelle réſolution & quelle conſtance les Romains, qui étoient au-deſſus, ſoûtinrent ce ſiége, & à combien de dangers ils furent expoſés. Mais on n'a pas moins de peine à concevoir comment les Carthaginois purent ſe défendre, attaqués comme ils étoient par deſſus & par deſſous, & ne pouvant recevoir de convois que par un ſeul endroit de mer, dont ils pouvoient diſpoſer.

Siége d'Eryce par Amilcar.

ans, dans un auſſi petit eſpace, & parmi tant de combats & d'évenemens. Quel dommage que Polybe ait paſſé cette endroit ſi légerement!

Toutes ces difficultés jointes à la diſette de toutes choſes, n'empêcherent pas qu'on n'employât au ſiége de part & d'autre, tout l'art & toute la vigueur dont on étoit capable, & qu'on ne fît toute ſorte d'attaques & de combats. Enfin ce ſiége finit non par l'épuiſement des deux partis, cauſé par les peines qu'ils y ſouffroient, comme l'aſſûre Fabius, car ils ſoûtinrent ces peines avec une conſtance ſi grande, qu'il ne paroiſſoit pas qu'ils les ſentiſſent: mais après deux ans de ſiége, on mit fin d'une autre maniere à cette guerre, & avant qu'un des deux peuples l'emportât ſur l'autre. C'eſt tout ce qui ſe paſſa à Eryce, & ce que firent les armées de terre.

Nouvelle flotte des Romains.

A conſidérer Rome & Carthage, ainſi acharnées l'une contre l'autre, ne croiroit-on pas voir deux de ces braves & vaillans oiſeaux, qui affoiblis par un long combat, & ne pouvant plus faire uſage de leurs aîles, ſe ſoûtiennent par leur ſeul courage, & ne ceſſent de ſe battre; juſqu'à ce que s'étant joints l'un l'autre, ils ſe ſoient meurtris à coups de bec, & que l'un des deux ait remporté la victoire? Des combats preſque continuels avoient réduit ces deux Etats à l'extrémité, de grandes depenſes continuées pendant long-tems avoient épuiſé leurs finances; cependant les Romains tiennent bon contre leur mauvaiſe fortune. Quoiqu'ils euſſent depuis près de cinq ans abandonné la mer, tant à cauſe des pertes qu'ils y avoient faites, que parce que les troupes de terre leur paroiſſoient ſuffiſantes: voyant néantmoins que la guerre ne prenoit pas le train qu'ils avoient eſperé, qu'Amilcar réduiſoit à rien tous leurs efforts, ils ſe flatterent qu'une troiſieme flotte ſeroit plus heureuſe que les deux premieres, & que ſi elle étoit bien conduite, elle termineroit la guerre avec avantage. La choſe en effet eut tout le ſuccès qu'ils s'étoient promis. Sans ſe rebuter d'avoir été deux fois obligés de renoncer aux armées navales, premierement par la tempête qu'elles avoient eſſuyées au ſortir du port de Palerme, & enſuite par la malheureuſe journée de Drépane, ils en remirent une troiſieme ſur pié, qui fermant aux Carthaginois le côté de la mer, par lequel ils recevoient leurs vivres, mit enfin la victoire de leur côté, & finit heureuſement la guerre. Or ce fut moins leurs forces que leur courage, qui leur firent prendre cette réſolution. Car ils n'avoient pas dans leur épargne de quoi fournir aux frais d'une ſi grande entrepriſe. Mais le zele du bien public, & la généroſité des principaux citoyens, ſup-

pléa à ce défaut. Chaque particulier ſelon ſon pouvoir, ou deux ou trois joints enſemble, ſe chargerent de fournir une galere toute équipée, pourvû ſeulement que la choſe tournant à bien, on leur rendit ce qu'ils auroient avancé. Par ce moyen on aſſembla deux cents galeres à cinq rangs, que l'on conſtruiſit ſur le modele de la Rhodienne, & dès le commencement de l'été, C. Luctatius ayant été fait Conſul, prit le commandement de cette flotte. Il aborda en Sicile, lorſqu'on l'y atendoit le moins, ſe rendit maître du port de Drépane, & de toutes les baies, qui ſont aux environs de Lilybée, tous lieux reſtés ſans défenſe par la retraite des vaiſſeaux Carthaginois, fit ſes approches autour de Drépane, & diſpoſa tout pour le ſiége. Pendant qu'il faiſoit ſon poſſible pour la ſerrer de près, prévoyant que la flotte ennemie ne tarderoit pas à venir, & ayant toûjours devant les yeux ce que l'on avoit penſé d'abord, que la guerre ne finiroit que par un combat naval; ſans perdre un moment, chaque jour il dreſſoit ſon équipage aux exercices, qui le rendoient propre à ſon deſſein, & par ſon aſſiduité à le former dans toutes les manœuvres navales, il en fit tout à la fois en ſort peu de tems de bons matelots & d'excellens ſoldats.

Bataille d'Eguſe.

Les Carthaginois ſort ſurpris que les Romains oſaſſent reparoître ſur mer, & ne voulant pas que le camp d'Eryce manquât d'aucune des munitions néceſſairres, équiperent ſur le champ des vaiſſeaux, & les ayant fournis de grains & d'autres proviſions, ils firent partir cette flotte, dont ils donnerent le commandement à Hannon. Celui-ci cingla d'abord vers l'iſle d'Hiere, dans le deſſein d'aborder à Eryce, ſans être apperçû des ennemis, d'y décharger ſes vaiſſeaux, d'ajoûter à ſon armée navale ce qu'il y avoit de meilleurs ſoldats étrangers, & d'aller avec Amilcar préſenter la bataille aux ennemis. Cette flotte approchant, Luctatius ayant penſé en lui-même, quelles pouvoient être les vûes de l'Amiral; il choiſit dans ſon armée de terre les troupes les plus braves & les plus agguerries, & fit voile vers Eguſe, iſle ſituée devant Lilybée. Là après avoir exhorté ſon monde à bien faire, il avertit les Pilotes qu'il y auroit combat le lendemain matin. Au point du jour voyant que le vent, favorable aux Carthaginois, lui étoit ſort contraire, & que la mer étoit extrêmement agitée, il héſita d'abord ſur le parti qu'il avoit à prendre: mais faiſant enſuite réflexion, que s'il donnoit le combat pendant ce gros tems, il n'auroit affaire

qu'à l'armée navale, & à des vaiſſeaux chargés : qu'au contraire s'il attendoit le calme, & laiſſoit Hannon ſe joindre avec le camp d'Eryce, il auroit à combattre contre des vaiſſeaux légers, contre l'élite de l'armée de terre ; & ce qui étoit alors plus formidable, contre l'intrépidité d'Amilcar ; toutes ces raiſons le déterminerent à ſaiſir l'occaſion préſente. Comme les ennemis approchoient à pleines voiles, il s'embarque à la hâte. L'équipage, plein de force & de vigueur, ſe joue de la réſiſtance des flots, l'armée ſe range ſur une ligne, la proue tournée vers l'ennemi. Les Carthaginois arrêtés au paſſage, ferlent les voiles, & s'encourageant les uns les autres, en viennent aux mains. Ce n'étoit plus de part ni d'autre ces mêmes flottes qui avoient combattu à Drépane, & par conſéquent il falloit que le ſuccès du combat fût différent. Les Romains avoient appris l'art de conſtruire les vaiſſeaux. De la cargaiſon ils n'avoient laiſſé dans leurs bâtimens que ce qui étoit néceſſaire au combat, leur équipage avoit été ſoigneuſement exercé, ils avoient embarqué l'élite des ſoldats de terre, gens à ne jamais lâcher pié. Du côté des Carthaginois, ce n'étoit pas la même choſe. Leurs vaiſſeaux peſamment chargés étoient peu propres à combattre, des rameurs nullement exercés & pris comme ils s'étoient préſentés, des ſoldats nouvellement enrôlés & qui ne ſavoient encore ce que c'étoit que les travaux & les périls de la guerre. Ils comptoient ſi fort que les Romains n'auroient jamais plus la hardieſſe de revenir ſur mer, qu'ils avoient entierement négligé leur Marine. Auſſi eurent-ils le deſſous preſque de tous côtés dès la premiere attaque. Cinquante de leurs vaiſſeaux furent coulés à fond, ſoixante & dix furent pris avec leur équipage, & les autres n'euſſent pas échapé, ſi le vent, venant heureuſement à changer dans le tems même qu'ils couroient le plus de riſque, ne leur eût donné moyen de ſe ſauver en l'Iſle d'Hiére. Le combat fini, Luctatius prit la route de Lilybée, où les vaiſſeaux qu'il avoit gagnés & les priſonniers qu'il avoit faits au nombre de dix mille, ou peu s'en faut, ne lui donnerent pas peu d'embarras.

OBSERVATIONS

Sur le rétabliſſement de la Marine des Romains.

§. I.

De quelle importance il eſt pour un Etat d'avoir une forte Marine. Moyen dont les Athéniens ſe ſervirent pour en former une.

INdependamment des reſſources infinies, & devenues indiſpenſables, que le commerce procure à un Etat, tant pour les choſes néceſſaires à ſa ſubſiſtance, que pour l'occupation des membres les plus dangereux, les eſprits avides, inquiets & turbulens, laquelle il eſt néceſſaire de procurer de façon à leur y faire trouver des avantages, ſous peine à ce même Etat de les voir s'agiter, & chercher aux dépens de ſa tranquilité intérieure, de s objets capables de ſatisfaire leur inquiete convoitiſe; il eſt encore d'autres raiſons pour démontrer la néceſſité d'une nombreuſe marine: car ſi cette eſpece d'arme favoriſe, protege, & accroît le commerce, elle n'eſt pas moins néceſſaire pour la défenſe directe des Etats qui la tiennent ſur pié; ſoit qu'on les attaque directement, ſoit par les ſecours qu'elle met à portée de donner à des Alliés, dont la conſervation eſt quelquefois ſi néceſſaire à la nôtre. L'on en peut dire autant, & peut-être même davantage ſur la néceſſité d'une bonne marine, pour faire des conquêtes. Mais pour ne point nous embarquer dans un ſujet de ſi grande étendue, contentons-nous pour le moment d'examiner, ſi l'on fit bien ou mal dans la guerre de 1701, de négliger la marine en France, pour défendre uniquement les côtes immenſes de ce Royaume, contre les entrepriſes de ſes ennemis. L'on pourroit démontrer que l'on ne pouvoit donner un plus dangereux conſeil, ni plus pernicieux. La garde de nos côtes, & les dépenſes faites pour les garantir d'inſulte, ont preſque plus coûté qu'une armée navale, & les précautions avec cela ont été très-inutiles. L'Eſpagne n'a pû ſe ſauver des déſcentes, & elle manqua à être ſubjuguée entierement, faute de marine.

Les Alliés au-contraire qui en abondoient, n'euſſent jamais penſé à la conquete de Mayorque & de Minorque, au ſiege de Cadix, & à la priſe de pluſieurs autres places maritimes, & nommément de Gibraltar, qu'ils poſſedent encore, ſans leur ſupériorité ſur mer. La Provence manqua d'être perdue, faute de marine dans la même guerre, & la diviſion des forces de ce Royaume, ſur toute cette étendue de côtes, ne fut pas une des moindres cauſes de la décadence de nos ſuccès. Il n'eſt point de diverſion plus puiſſante que celle, que des forces maritimes mettent en état de faire: l'attaqué eſt obligé de pourvoir à tous ſes points foibles; les vents facilitent d'en menacer pluſieurs, & tomber à coup ſûr & à l'im-

proviſte ſur les uns, dans leſquels ſi l'on a le deſſous, l'on retourne prendre ſa revanche ſur les autres, d'autant moins ſur leurs gardes, qu'ils ſont plus éloignés des premiers.

Les petits Etats ont mieux reconnu de tout temps l'utilité indiſpenſable des forces maritimes. Nous trouvons d'ans l'hiſtoire ancienne la façon, dont les Atheniens s'y prirent, pour relever les leurs. Quoique l'Etat fût depourvû de finance, beaucoup de ceux qui ont donné des mémoires, & qui ſe ſont appliqués à trouver des moyens prompts & efficaces, pour rétablir celle de France, ou n'ont pas été écoutés, ou n'ont rien découvert de bon; faute peut-être de n'avoir pas connu le trait des Atheniens, dont voici le precis, & que les Romains mirent en uſage dans l'occaſion, dont il s'agit. La ſageſſe de ces deux peuples, & le ſuccès qu'ont eû leurs précautions, mérite la curioſité des lecteurs ſur ce fait: ce fut le conſeil d'un ſeul homme, qui releva ce corps abbattu, & mit cette Republique dans une ſi grande conſidération, que Philippe même en fut charmé.

§. II.

Loi des Athéniens pour la conſtruction d'une flotte, & correction de cette loi.

LES Atheniens ayant à la faveur de la marine augmenté leur commerce, & l'ayant pouſſé aſſez loin, pour qu'il les mît en état de tout entreprendre, & de conquérir ſur leurs voiſins, s'étant dans la ſuite laiſſés aller au luxe, & addonné aux ſpectacles, maux qui naiſſent ordinairement de la paix; ils ſe trouverent auſſi dépourvûs de finance, que de vertu dans la guerre qu'ils eurent à ſoûtenir contre Philippe. Dans un cas ſi preſſant, leurs anciennes lois n'étoient plus ſuffiſantes, pour accélérer l'équipement d'une flotte. Demoſthene y ayant reflechi, & découvert en quoi elle péchoit, y propoſa le remede. Cette loi dans ſon inſtitution diviſoit les citoyens en vingt claſſes, dont chacune n'étoit compoſée que des plus riches de chaque tribu, au nombre de ſoixante citoyens (les plus pauvres n'étant point tenus à rien fournir pour la marine,) chacune de ces claſſes encore ſubdiviſées & combinées différemment, compoſoit pluſieurs ſociétés ou petites claſſes de ſeize citoyens, ainſi raſſemblés par les differens âges, & non par le plus ou moins d'opulence, leſquelles ſociétés ou claſſes contribuoient enſemble à l'équipement ou à la conſtruction d'une galere; enſorte que chacun des ſeize y contribuoit pour un ſeizieme; d'où il arrivoit par l'injuſtice de cette loi, que les plus riches n'étoient pas plus chargés que ceux qui l'étoient moins, & que ceux-ci, ſoit par impoſſibilité, ſoit par l'indocilité qui nait preſque toûjours de l'injuſtice, ne concourant point avec aſſez de zele, les armemens en étoient retardés, & la Republique perdoit les occaſions favorables.

Ce fut à ce mal, que Demoſthene voulut remédier, & pour cela il propoſa qu'en révoquant l'ancienne loi, les Triérarques, c'eſt-à-dire ceux qui devoient fournir à la dépenſe, ne ſeroient plus claſſés par les différens âges, mais qu'ils le ſeroient à l'avenir ſur leurs facultés;

cultés; deſorte que ſi un citoyen poſſedoit dix talens, il ſeroit tenu d'équiper ſeul une galere, s'il n'en poſſedoit que la moitié, il ſeroit tenu ou aſſocié avec un de même revenu; le tiers avec deux, le quart avec trois, & ainſi des autres: deſorte que chaque membre de chaque claſſe fût également riche, & que toute la claſſe compoſât les dix talens, à quoi l'on jugeoit que devoit monter le bien de ceux qui équiperoient une galere.

Il arrivoit par cette nouvelle loi, que tel qui ne fourniſſoit auparavant qu'un ſeizieme de galere, en fourniroit quelquefois une ou deux, lui ſeul, s'il avoit vingt talens. Cela ne fut pas d'un petit obſtacle à la faire recevoir: cependant comme elle étoit juſte, elle fut acceptée, les pauvres en furent ſoulagés, mais les riches au contraire.

Enſuite l'on fit encore des changemens à cette loi, & l'on nomma Triérarques ceux qui devoient monter la galere pour l'accommoder; alors la République la fourniſſoit, & le Triérarque étoit obligé à la radouber. Selon le beſoin on en mit deux à chaque galere, & alors ils fourniſſoient & la galere & l'équipement; enſuite on en mit ſeize, & pour lors la République donnoit le corps du bâtiment; les triérarques fourniſſoient l'équipage, & celui qui ſortoit d'exercice, rendoit compte de ſon adminiſtration. Le ſucceſſeur étoit obligé de s'y rendre promptement, ſous peine d'amende.

Solon établit dans la ſuite la loi des échanges, par laquelle, comme l'emploi de Triérarque étoit diſpendieux, celui qui étoit nommé, avoit permiſſion d'indiquer un homme plus riche que lui, qui étoit mis à ſa place, pourvû toutefois que le premier deſigné conſentît à être Triérarque, en prenant le bien de celui qu'il indiquoit, & lui cedant le ſien, en témoignage qu'il le comptoit plus riche.

§. III.

Les Athéniens, malgré leurs forces de mer, tombent en la puiſſance de Lacédémone. Cauſe de cette révolution.

CEtte loi fameuſe, & que je regarde comme inſpirée, à quelques défauts près, que j'ai remarqués, & que nous avons corrigés, pour l'accommoder au temps où nous vivons, dans un projet reglé pour le retabliſſement de notre marine; cette loi, dis-je, fit le ſalut des Atheniens, & rendit cette République redoutable à ſes voiſins, juſqu'à la Sicile même; puiſqu'elle oſa entreprendre ſur Syracuſe. A la vérité il lui en coûta cher, puiſque toute ſon armée y périt par la faute des Chefs, & par l'ignorance de ce qu'ils devoient faire, après être arrivés à leur objet. Ce fut à la faveur de cette loi, que cette République remit ſur pié une nouvelle marine, après un échec auſſi formidable: mais cette réſurrection ne dura que juſqu'à une bataille navale, que les Lacedemoniens gagnerent, & par laquelle, après s'être rendus maîtres de toute la flotte d'Athenes, ils ſe rendirent maîtres de la République même, ayant marché droit à la capitale, dépourvûe de flotte, de vaiſſeaux & d'armée; il fallut bien qu'elle ſuccombât, n'ayant pas eu le temps de ſe reconnoître. Elle eût évité ce dernier coup, ſi l'Amiral eût été plus ſur ſes gardes, ſur-tout après

que l'exilé Alcibiade l'avoit fait avertir qu'on vouloit le ſurprendre ; mais il s'imagina apparemment qu'un homme proſcrit ne pouvoit plus être digne de foi, il fut ſurpris & détruit ſans combat. Cependant quelque temps après, cette Republique ſubjuguée par le conſeil de ce même Alcibiade, ſe releva de ſes maux par la ruine de ſes tyrans : mais en changeant leur fortune, il ne put changer leurs cœurs, ils reſterent non-ſeulement ingrats, ainſi que les Republiques, comme je l'ai dit plus haut, mais encore imprudens & jaloux du mérite des hommes vertueux ; unique ſource de leurs malheurs, & peut-être celle de tous les malheurs des Etats, qui ne périſſent pour l'ordinaire, que pour ne pas ſe laiſſer gouverner par les hommes vertueux, fermes, courageux, ſages, & capables, contre leſquels l'envie & la fureur ſe déchaînent d'ordinaire.

Alcibiade avoit ſuccombé contre celle des devots ; nation ſuperſtitieuſe, & d'autant plus dangereuſe, qu'elle ſéduit volontiers le peuple. Peut-être que ce grand homme connoiſſant le foible pouvoir des Dieux fabuleux & ridicules du Paganiſme, ne temoigna pas dans ſa conduite un grand reſpect pour eux : c'en étoit aſſez, pour être en butte aux Prêtres, dont les revenus & la puiſſance dépendoient de l'ignorance & de la crédulité qu'ils craignoient à chaque inſtant de voir détruites chez les peuples. Cette nation auſſi vindicative, que ſuperſtitieuſe, ne manqua pas de l'accuſer du ſacrilege commis envers leur Dieu Mercure, qui avoit été mutilé : c'en fut aſſez, pour émouvoir le peuple, & quelque néceſſaire qu'il fût à l'expedition de Syracuſe, il fallut le rapeller ; peut-être s'il ne ſe fût retiré à Lacedemone, eût-on fait davantage pour ſatisfaire la vengeance des Prêtres : & ſon collegue Nicias peu capable du commandement, perit ainſi que toute ſon armée, par ſa faute & ſon ignorance.

§. IV.

Les Romains rétabliſſent leur Marine. Avantages qu'ils en tirerent, & dont nous nous ſommes privés en ne les imitant pas.

NOus venons de voir que les Romains ne furent pas plus heureux d'abord que les Athéniens dans leur flotte. Il eſt même peu d'exemples de naufrages auſſi complets, que ceux qui détruiſirent les leurs à deux ou trois différentes repriſes ; ils y perdirent non ſeulement les bâtimens, mais ce qui eſt bien plus difficile à réparer, les équipages. Ils abandonnerent alors l'armée, plus par néceſſité que par choix : mais ayant bientôt reconnu, que non ſeulement ils ne pouvoient point ſe maintenir en Sicile ſans flotte, mais que même ils ne pourroient que difficilement défendre les côtes de l'Italie, ils reprirent la réſolution d'avoir une marine brillante. Il falloit pour cela de l'argent ; c'eſt encore plus le nerf de la guerrre ſur mer, que ſur terre : la Republique n'en avoit point ; mais les citoyens connoiſſoient que s'ils ne relevoient leur marine, les particuliers ſeroient bien-tôt dans la même diſette. Ils ſavoient comment les Atheniens s'y étoient pris, ils ſuivirent les mêmes principes, & ſe mirent, en les ſuivant, bientôt en état de ne rien craindre pour leurs côtes, de faire le ſiége

de Lilybée, de gagner une grande bataille, & de bloquer Amilcar devant Eryce, lequel ne recevant plus de ſecours, demanda la paix au nom du Senat; paix honteuſe, par laquelle les Carthaginois non-ſeulement abandonnerent la Sicile; mais encore s'obligerent à payer trois mille deux cents talens aux Romains, qui n'en fuſſent jamais venus à bout ſans cela.

La France n'auroit-elle pas pû ſuivre la même politique après le combat de la Hogue, & ne s'en fût-elle pas infiniment mieux trouvée? Elle n'avoit perdu que ſes bâtimens, dont les équipages ſubſiſtoient. On peut avoir des vaiſſeaux avec de l'argent, & quant pour épargner cet argent, on croit n'en devoir pas conſtruire, on ſe prive par-là de la ſeule reſſource, qui en procure abondamment aujourd'hui. Ainſi ce ne fut que par fauſſe politique, ou par ignorance, que l'on empêcha le feu Roi de relever ce corps, qui étoit infiniment moins détruit, que la renommée ne diſoit. Sans doute les auteurs de ce conſeil ignoroient, ou pour mieux dire, n'avoient pas aſſez refléchi, qu'une puiſſante marine augmente les forces de terre, de tout ce qui devient inutile ſur les côtes qui n'ont plus rien à craindre; qu'elle ſoûtient le nerf d'un Etat qui eſt le commerce, & détruit la ſeule reſſource des ennemis de la France, en barrant le leur, & en l'inquiétant. Si ce fut par des motifs reflechis qu'on abandonna ainſi la marine, ce qu'on ſe propoſa fut ſans doute de rendre le Miniſtre de la marine moins recommendable, en le rendant moins neceſſaire. Cette idée eût été plus criminelle, mais non moins nuiſible que l'autre: quel déluge de malheurs ne produiſit-elle pas ſur-tout dans la guerre de 1701?

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale d'Eguſe.

§. I.

Victoire des Romains. Pourquoi Amilcar n'alla point au-devant de Hannon.

C'Eſt inutilement pour l'ordinaire, que l'on aſſiége une place maritime, ſi elle conſerve la liberté de la mer. Le ſiége de Candie aſſez ſemblabe à celui de Troie, en eſt une bonne preuve; celui de Céüta en eſt une plus forte encore; celui de Keiſerſwert, & celui de Verue confirment cette maxime. Dans le premier on prétend que la Cour envoya ordre de ſe rendre : ſans cet ordre il eût reſſemblé à celui de Céüta, & ſans l'uſage établi de donner de pareils ordres, le Marquis de Guébriant eût conſervé Aire, ce qu'il fit malgré deux ordres réiterés, & qu'il ne crut plus devoir faire malgré le troiſieme, ſans lequel le grand nombre des ennemis, qu'il avoit tant en dedans qu'en dehors de ſa place, n'eût point obligé ce grand homme à ſe rendre, mais l'ennemi l'eût été lui-même à ſe retirer & lever le ſiége.

Les Romains convaincus, qu'Eryce ne ſuccomberoit que par le manque de communication avec la mer, ne perdent point de temps pour armer, & préférant de doubler la dépenſe pour racourcir d'autant le temps de ce ſiége, perſuadés qu'il eſt très-important d'en gagner à la guerre, ſoit pour augmenter les conquêtes, ſoit pour couvrir, & ne pas perdre celle que l'on a faites; ils mettent en mer une flotte conſiderable, ſous l'orde de Luctatius, lequel ayant deux ennemis en tête, Hannon & Amilcar, pénétra le deſſein du premier, qui étoit de cingler droit à Eryce, pour y débarquer le ravitaillement qu'il portoit, y groſſir ſa flotte des ſoldats étrangers, & ſe joindre à Amilcar Barcas, pour combattre les Romains, ſentant qu'il n'avoit pas lui ſeul des forces capables de les combattre; Luctatius, dis-je, ayant pénétré ce deſſein, forma celui de combattre Hannon avant la jonction, ſûr que ſa defaite entraînoit la perte, & d'Amilcar, & de la place, & qu'il avoit beaucoup moins à redouter dans un ennemi, tel que Hannon, que dans Amilcar Géneral d'une ſi haute réputation. Determiné à tout entreprendre, pour en venir à bout, il arrive en preſence de Hannon avec les deſavantages de la groſſe mer & du vent : mais il paſſe par-deſſus ces conſidérations, & ne s'attache qu'à ſon objet principal, de combattre avant la jonction, & avant que les bâtimens Carthaginois fuſſent dechargés de tous les approviſionnemens, qui les empêchoient de pouvoir manœuvrer avec autant d'agilité que les Romains. Perſuadés de plus que la gloire militaire, non plus que celle du Ciel, n'eſt

point deſtinée aux tiedes & aux circonſpects, il attaque avec vivacité ſon ennemi, le bat & le détruit preſque entierement, & aſſûre par-là à Rome la conquête de la Sicile.

§. II.

Réflexions ſur les fautes des Carthaginois.

DEux choſes dans la conduite des Carthaginois ſont difficiles à comprendre : la premiere eſt pourquoi Hannon ayant formé un deſſein auſſi prudent & auſſi beau que le ſien, ne le ſuit plus dès qu'il voit les Romains. Il avoit le vent pour lui ; ce fut donc une grande faute à ce Genéral, de n'avoir pas gagné le large pour les éviter, & courir à ſon but : loin de là il crut ſans doute qu'il n'étoit pas de ſa gloire d'éviter le combat, il amene même les voiles, & plus courageux que prudent, il leur préſente la bataille, tandis que leur peu d'experience ſur mer l'aſſûroit qu'il avoit tout le temps de s'éloigner.

Une autre faute de ce Genéral, eſt de n'avoir pas évité l'iſle d'Eguſe, où il devoit être aſſûré que les Romains qu'il ſavoit en mer, ne manqueroient pas de l'attendre.

La ſeconde choſe difficile à comprendre d'abord, eſt pourquoi Amilcar dans un auſſi grand beſoin de l'arrivée de ſon convoi, ne prit pas le parti d'aller au devant, pour s'en aſſûrer d'autant mieux. Cela peut paroître une faute de Prime-abord : mais la reflexion doit le juſtifier ; s'il raiſonna ainſi, qu'en quittant ſon poſte ſur un élement pareil, il n'étoit point aſſûré d'y revenir, quand il voudroit ; qu'il étoit de la derniere conſéquence qu'il fût occupé, qu'il étoit très-incertain, s'il rencontreroit le convoi : qu'il ſe pouvoit même qu'il ne le rencontreroit qu'à l'iſſue de la bataille, où il n'étoit plus temps de le faire, puiſque le ſort en étoit jetté ; quelle fût gagnée, ſa marche n'en augmentoit point l'avantage, ni ne pouvoit en réparer la perte ; qu'au contraire il couroit riſque que le victorieux pourſuivant ſa pointe, n'arrivât à Eryce avant lui.

Outre ces conſiderations, il devoit appréhender, foible comme il l'étoit, de rencontrer plûtot les Romains que le convoi, & ſa défaite aſſûrée cauſoit encore une plus grande perte, puiſque ce ne fut que de s'être conſervé entier, qui determina le Conſul à ne point aggraver les conditions de la paix.

Ainſi on ne peut point blâmer cet Amiral de n'avoir point été au devant de ſon collegue, & leur conduite, quelque malheureuſe qu'elle ait été, eſt moins blâmable que celle de nos flottes à la Hogue, dont je vais raporter le détail, pour l'inſtruction du lecteur.

Cet évenement dans lequel la marine de France fut malheureuſe, mais non pas vaincue ſuivant le témoignage de nos ennemis, eſt un des plus remarquables du regne de Louis le Grand, qui en ſupporta la perte avec beaucoup plus de fermeté, que ne fit Auguſte celle de ſes légions favorites.

Le projet de la France par un armement auſſi conſiderable que celui qu'elle fit cette année, étoit une deſcente en Angleterre ; nous avions ſur la côte 20000 hommes, tous prêts à s'embarquer, & le Roi Jacques à leur tête toûjours ſuivi de ſa mauvaiſe fortune.

La flotte devoit d'abord être com-

poſée des vaiſſeaux de Breſt, au nombre de 44, ſous les ordres de M. de Tourville, un des premiers hommes de mer, & des plus determinés que la France ait eus, qui devoit être joint par le Comte d'Eſtrées, avec l'eſcadre de Toulon.

L'ennemi inſtruit de ce projet, avoit mis à la voile avec quatre-vingt-huit vaiſſeaux tant Anglois que Hollandois.

La prudence, ce ſemble, exigeoit que l'on ſuivît le ſentiment de M. de Tourville, & que l'on attendît à Breſt l'arrivée du Comte d'Eſtrés: cependant les ordres de la Cour forcerent ce Vice-Amiral à ne point l'attendre, & à chercher ſeul l'ennemi pour le combattre. Il ne tarda pas à le renconter à la hauteur de la Hogue, & n'héſita point à l'attaquer, malgré la diſparité du nombre, tant les ordres qu'il avoit, étoient poſitifs. Que penſer du motif de pareils ordres? Pluſieurs ont crû que nous avions une intelligence dans la flotte ennemie, dont aparemment l'on craignoit de laiſſer refroidir l'ardeur: mais l'évenement ne confirma point cette idée, le combat fut des plus opiniâtres, & des plus vifs, il dura depuis dix heures du matin à la fin de Mai, juſqu'à dix du ſoir; ſans que M. de Tourville ſe fût laiſſé entamer, & ce brave homme qui avoit combattu malgré lui, fut forcé de ſe retirer, accablé qu'il étoit du nombre. Cependant il avoit encore ſes vaiſſeaux: mais la marée lui ayant manqué, il en perdit 14, qui furent ou brûlés ou coulés bas à Cherbourg; ils étoient preſque tous du premier rang. L'on ſera à jamais étonné que les ennemis n'ayent pû ſe procurer aucun avantage dans ce combat, tandis que la défaite du Comte de Tourville paroiſſoit aſſûrée. Ce que ce petit nombre fut capable de faire, fait d'autant mieux ſentir la faute énorme d'avoir négligé la jonction qui étoit ſi facile, que pluſieurs ont prétendu, que ſi le Comte d'Eſtrées n'eût point relaché à Breſt, il étoit en état de joindre. On ne ſauroit le blâmer de ce délai, ſans connoître les ordres qu'il avoit, qui peut-être le juſtifieroient, ainſi que M. de Tourville, & rejetteroient le blâme ſur la Cour.

Le Comte d'Eſtrée étoit habile, brave & courageux; ainſi ce fut ſans doute avec raiſon qu'il relâcha, Amilcar étoit habile & très-expérimenté, ſans doute qu'il fit bien de ne point aller au devant de ſon convoi, plûtôt que de quitter ſon poſte.

CHAPITRE XIV.

Traité de paix entre Rome & Carthage. Réflexions ſur cette guerre. Sort des deux Etats après la concluſion de la paix.

A Carthage on fut fort ſurpris quand la nouvelle y vint que Hannon avoit été battu. Si pour avoir la revanche, il n'eut fallu que du courage & une forte paſſion de l'emporter ſur les Romains, on étoit autant que jamais diſpoſé à la guerre: mais on ne ſavoit comment s'y prendre. Les ennemis étant maîtres de la mer, on ne pouvoit envoyer de ſecours à l'armée de Sicile; dans l'impuiſſance où l'on ſe voyoit de la ſecourir, on étoit forcé de la livrer, pour ainſi dire, & de l'abandonner. Il ne reſtoit plus ni troupes, ni Chefs pour les conduire. Enfin on envoya promptement à Amilcar, & l'on remit tout en ſa diſpoſition. Celui-ci ſe conduiſit en ſage & prudent Capitaine. Tant qu'il vit quelque lueur d'eſpérance, tout ce que la bravoure & l'intrépidité pouvoient faire entreprendre, il l'entreprit · il tenta, autant que Général ait jamais fait, tous les moyens d'avoir raiſon de ſes ennemis. Mais voyant les affaires déſeſpérées & qu'il n'y avoit plus de reſſources, il ne penſa plus qu'à ſauver ceux qui lui étoient ſoûmis; prudent & éclairé, il ceda aux conjonctures préſentes, & dépêcha des Ambaſſadeurs pour traiter d'ailliance & de paix. Car un Général ne porte à juſte titre ce beau nom, qu'autant qu'il connoît également, & le tems de vaincre & celui de renoncer à la victoire. Luctatius ne ſe fit pas beaucoup prier, il ſavoit trop bien à quelle extrémité il étoit lui-même réduit & combien cette guerre étoit onéreuſe au peuple Romain. Elle fut donc terminée cette guerre à ces conditions: Que ſous le bon plaiſir du peuple Romain, il y auroit alliance entre lui & les Carthaginois, pourvû que ceux-ci ſe retiraſſent de toute la Sicile; Qu'ils n'euſſent point de guerre avec Hiéron; Qu'ils ne priſſent point les armes contre les Syracuſains, ni contre leurs Alliés; Qu'ils rendiſſent aux Romains ſans rançon tous les priſonniers

qu'ils avoient faits ſur eux; Qu'ils payaſſent aux Romains pendant vingt ans deux mille deux cents talens Eubéens d'argent. Ce traité ne fut pas d'abord accepté à Rome ; on envoya ſur les lieux dix perſonnes pour examiner les affaires de plus près. Ceux-ci ne changerent rien au gros de ce qui avoit été fait, mais ils étendirent un peu plus les conditions. Ils abbrégerent le tems du payement, ajoûterent mille talens à la ſomme, & exigerent de plus que les Carthaginois abandonnaſſent toutes les Iſles qui ſont entre la Sicile & l'Italie.

Réflexions ſur cette guerre.

Ainſi finit la guerre des Romains entre les Carthaginois pour la Sicile, après avoir duré pendant vingt-quatre ans ſans interruption ; guerre la plus longue, la moins interrompue, & la plus grande dont nous ayons jamais entendu parler; guerre dans laquelle, ſans parler des autres exploits que nous avons rapportés plus haut, il ſe livra deux batailles, dans l'une deſquelles il y avoit plus de cinq cents galeres à cinq rangs, & dans l'autre près de ſept cents. Les Romains en perdirent ſept cents, en comptant celles qui périrent dans les naufrages, & les Carthaginois cinq cents. Après cela ceux qui admirent les batailles navales & les flottes d'Antigonus, de Ptolomée & de Démétrius, pourroient-ils, ſans une ſurpriſe extrême réfléchir ſur ce que l'Hiſtoire nous apprend de cette expédition? Si l'on compare les Quinqueremes dont on s'y eſt ſervi avec les Triremes que les Perſes ont employées contre les Grecs, & celles que les Athéniens & les Lacédémoniens ont équipées les uns contre les autres, on conviendra qu'il n'y eut jamais ſur mer des armées de cette force. Ce qui prouve ce que nous avons avancé d'abord, que quelques Grecs aſſûrent ſans raiſon que les Romains ne doivent leurs ſuccès qu'à la fortune & à un pur haſard. Après s'être formés aux grandes entrepriſes par des expéditions de cette conſéquence, ils ne pouvoient rien faire de mieux que de ſe propoſer la conquête de l'Univers, & ce projet ne pouvoit manquer de leur réuſſir.

Quelqu'un me demandera peut-être d'où vient que maîtres du monde entier, & par conſéquenr plus puiſſans qu'ils n'étoient alors, ils ne peuvent plus équiper tant de vaiſſeaux, ni mettre en mer de ſi nombreuſes flottes; nous éclaircirons cette queſtion, lorſque nous en viendrons à l'explication de leur gouvernement. C'eſt une matiere dont on ne doit parler qu'exprès, & qui mérite toute ſorte d'attention ; matiere qui, quoique

très

très-curieuſe, a pourtant été, ſi je l'oſe dire, inconnue juſqu'à préſent par la faute des Hiſtoriens: les uns n'ayant ſû ce qui en étoit, les autres n'en ayant parlé que d'une maniere embarraſſée, & dont on ne peut tirer aucun fruit. Au reſte il eſt aiſé de voir que c'étoit le même eſprit qui dans cette guerre animoit les deux Républiques. Mêmes deſſeins de part & d'autre, même grandeur de courage, même paſſion de dominer. A l'égard des ſoldats, on ne peut diſconvenir que les Romains n'euſſent tout l'avantage ſur les Carthaginois. Mais ceux-ci de leur côté avoient un Chef qui l'emporta de beaucoup en conduite & en valeur ſur tous ceux qui commanderent de la part des Romains. Ce Chef eſt Amilcar ſurnommé Barcas, pere de cet Annibal, qui dans la ſuite fit la guerre aux Romains.

Sort des deux Etats après la paix.

Après la paix ces deux Etats eurent à peu près le même ſort. Pendant que les Romains étoient occupés dans une guerre civile qui s'étoit élevée entr'eux & les Faliſques, & qui fut bientôt heureuſement terminée par la réduction de la ville de ces rebelles, les Carthaginois en avoient auſſi une à ſoûtenir fort conſidérable contre les ſoldats étrangers, & contre les Numides & les Afriquains, qui étoient entrés dans leur révolte. Après s'être vûs ſouvent dans de grands périls, ils coururent enfin riſque non-ſeulement d'être dépouillés de leurs biens, mais encore de périr eux-mêmes, & d'être chaſſés de leur propre patrie. Arrêtons-nous ici un peu, ſans cependant nous écarter du deſſein que nous nous ſommes propoſé d'abord de ne rapporter des choſes que les principaux chefs, & en peu de mots. Cette guerre, pour bien des raiſons, vaut la peine que nous ne paſſions pas deſſus ſi légerement: par ce qui s'y eſt fait, on apprendra ce que c'étoit que cette guerre, que pluſieurs Hiſtoriens appellent inexpiable. Nous y verrons quelles meſures & quelles précautions doivent prendre de loin ceux qui ſe ſervent de troupes étrangeres: elle nous fera comprendre quelles différences on doit mettre entre un mêlange confus de nations étrangeres & barbares, & des troupes qui ont eu une éducation honnête, & qui ont été nourries & élevées dans les mœurs & les coûtumes du pays; enfin ce qui s'eſt paſſé dans ce tems-là, nous inſtruira des véritables raiſons qui ont fait naître entre les Romains & les Carthaginois cette guerre ſanglante qu'ils ſe ſont faite du tems

d'Annibal : éclairciſſement qui donnera aux curieux d'autant plus de ſatisfaction, que ni les Hiſtoriens, ni même les deux partis oppoſés, ne ſont d'accord ſur ce point.

OBSERVATIONS

Sur la guerre d'Eryce.

§. I.

Que la plûpart des hommes ne jugent du mérite des guerres qu'autant qu'elles ſont groſſes, & les armées de part & d'autre puiſſantes en appareil & en nombre d'hommes.

IL eſt de deux eſpeces de guerres : l'une des guerres entre des peuples nombreux, faites par des armées formidables par leur nombre, qui ſont pour l'ordinaire celles que l'on admire davantage ; & l'autre des guerres faites par des armées peu nombreuſes, tant de part que d'autre, mais conduites par d'habiles Généraux, qu'il n'y a que les connoiſſeurs & les experts qui admirent. C'eſt pour cela que les hiſtoriens, qui cherchent plus à amuſer, qu'à inſtruire, ſe ſont plûs davantage à la deſcription de ces actions, dont le nombre a fait tout le mérite, & leur ont donné le nom de guerres fameuſes, de faits, d'hiſtoires curieuſes. Le grand nombre de militaires donne volontiers dans la même erreur : on admire plûtôt une guerre de cette eſpece, parce que ſon imagination en eſt plus flatée, qu'elle approche davantage du roman, & que le bouleverſement d'un grand Empire en a été l'iſſue.

Si c'étoit aux romans, & à ce qui y a le plus de rapport, à captiver l'eſtime & l'admiration, à la bonne heure : mais dans une ſcience, dont l'art, la penétration, l'habileté, le courage, la ſageſſe, en un mot toutes les plus rares qualités de l'homme, ſont l'appanage, il s'en faut bien que l'admiration doive être attachée aux evenemens qui n'ont demandé, ni fait paroître aucunes de ces qualités dans ceux qui en ſont les conducteurs & les heros.

C'eſt donc celles des guerres, où nous voyons le plus de ces vertus miſes en uſage, que nous devons appeller grandes, belles, admirables & fameuſes, & par conſéquent ce ſont celles, qui ſe ſont faites par des petites armées, qui meritent ce titre.

Ce ſont preſque les ſeuls evenemens des grandes armées, que les batailles ; la raiſon en eſt ſimple, elles s'émeuvent difficilement, elles ſe rencontrent d'autant plûtôt vis-à-vis l'une de l'autre, qu'elles occupent plus de terrein, elles ne ſauroient alors s'éviter, ni remuer ſans peril. Il faut bien qu'une bataille décide de leur ſort.

Ce principe poſé, rien n'eſt plus petit, ni moins digne d'admiration, que ce qui décide d'une bataille

dans une armée nombreuſe, peu de plaines ſont capables de les contenir, & par-là nul avantage du côté du terrein, ou du moins très-peu à ſe procurer, vû que ce qui eſt avantageux à une gauche, change de nature au centre ou à la droite: très-peu encore à ſe procurer du côté du nombre; puiſqu'il n'eſt preſque point de champ de bataille, où l'on puiſſe déployer d'auſſi nombreuſes troupes, & que tout ce qui n'eſt pas déployé, demeure ſpectateur inutile, c'eſt le petit nombre qui agit & qui décide; deux lignes à la bonne heure peuvent dans une armée bien diſciplinée, manœuvrer de concert, s'entre-ſecourir, & ſe ſuccéder, quoique les exemples en ſoient ſi rares dans nos armées Françoiſes; que l'on pourroit les appeller des phénomenes militaires, dont il en parut un à Lens; le Grand Condé ſut le produire. Dès que l'on paſſera le nombre, & que pour tout employer, on formera de part & d'autre trois, quatre ou cinq, ou plus de lignes: que l'on ne croye pas pour cela avoir trouvé le moyen de faire tout combattre, cela n'eſt peut-être jamais arrivé, & il n'eſt point de courage, de ſang-froid dans l'action, de capacité dans le Général, & de diſcipline dans les troupes, qui ayent pû produire des combats ainſi combinés & menagés avec cet avantage.

Quoique nous fuſſions rangés ſur cinq ou ſix lignes à Malplaquet, vis-à-vis la trouée, & à la gauche; qui que ce ſoit ne ſauroit dire avec vérité, que ces lignes combattirent toutes. Les dernieres ne manquoient cependant ni de coutage, ni de volonté. La Maiſon du Roi chargea toûjours ſans relâche, dès que l'infanterie eût abandonné le retranchement de la trouée, ſans que l'on ſongeât à lui faire ſucceder les troupes des lignes ſuivantes. On oublia auſſi d'employer les dragons; car ils ne doivent jamais être regardés comme cavalerie, c'eſt de l'infanterie à cheval, dont l'on ne tirera jamais de parti, tant qu'on ne l'employera pas comme telle, pour la porter diligemment dans les endroits preſſés.

Les ennemis formerent plus de douze lignes dans la trouée: mais ce ſeroit à tort, que l'on prétendroit qu'elles ſe ſont ſuccedées les unes aux autres dans l'action.

Combien d'exemples ne pourroit-on pas citer dans la ſeule guerre de 1701, qui prouveroient, que ce n'eſt pas le grand nombre, qui a vaincu dans la plûpart des batailles, à Hochſtet, à Ramillies, à Oudenarde, & preſque par-tout, ainſi qu'à Malplaquet! combien de corps de cavalerie & d'infanterie ſont demeurés inutiles! Les plus groſſes armées, dont l'époque tant en France que chez les Alliés, ont été fixées vers la fin du regne de Louis le Grand, n'ont pas rendu cette guerre plus belle, ni plus admirable.

Dans les ſiecles paſſés nous ne voyons rien de contraire à cette maxime; quoi de moins admirable que la derniere bataille, qui decida de l'Empire de Perſe! Cependant il y avoit du côté de ces derniers un nombre bien digne par ſa grandeur, de l'admiration de ceux qui ſont ébloüis du grand nombre: mais il n'y avoit rien de plus, c'étoit une multitude ſans ordre, ſans diſcipline, ſans diſpoſition, ſans courage, ſans Général. De ce milion, à peine cent mille hommes eurent part à l'action, mais du côté des Grecs, tout y ſervit, tout combattit. Alexandre ayant ſimplement pourvû à ſes aîles, pour

les couvrir & les appuyer, n'eut plus à faire qu'à laiſſer agir le courage de ſes ſoldats. Il ne craignoit rien à ſa gauche, il forma deux lignes à ſa droite, & ordonna à la ſeconde de former la potence, ſi l'ennemi vouloit l'enveloper de ce côté. Cette multitude effeminée, embarraſſée d'elle-même, depourvûe de ſoldats, n'offrit aucun obſtacle; c'eſt cependant ceux que l'on ſurmonte, qui ſont dignes de faire admirer le Genéral, & des ſuccès ſi fameux, ſi étonnans, dit-on, étoient moins honorables à ce heros, que les plus médiocres qu'il eût pû remporter en Occident, où il eût trouvé des armées, des Genéraux, des ſoldats dignes d'éprouver ſa valeur, & celle des Grecs.

Céſar, dont la promptitude à vaincre Pharnaces, eſt ſi bien exprimée dans ſa lettre au Senat: *Veni, vidi, vici*, n'avoit pas lieu d'envier à Pompée la facilité avec laquelle il avoit triomphé en Orient, malgré les nombreuſes armées qu'il avoit rencontrées.

Que les Turcs qui trouverent tant de facilité dans la conquête de la Perſe, qu'ils avoient commencée, lorſque M. de Folard écrivoit ſes commentaires, viennent en Occident: ils verront, ſi leurs grandes armées trouveront autant de facilité à vaincre les petites, braves, inſtruites, armées artiſtement & avantageuſement, & ce que pourra contr'elles leur grand nombre?

Que peut-on admirer dans Cyrus, Mahomet, Gingiskan, Timurbeck? le caprice de la fortune, & c'eſt tout. Trouve-t-on dans leur conduite quelque choſe de grand, de magnanime, de profond, d'inſtructif? rien du tout. Ce ſont pourtant tous des conquerans qui valent autant qu'Alexandre.

Au contraire, que ne trouve-t-on point de beau, de frapant & d'inſtructif en même temps, dans les petites guerres? c'eſt là, à proprement parler, le théatre de la ſcience & de l'intelligence, qui doit ſuppléer au nombre.

Charles-Quint liſoit ſans ceſſe la guerre du Peloponeſe, comme une guerre belle & fameuſe, ainſi que celle d'Eryce. Celle contre les rebelles d'Afrique; celle de Ceſar contre Afranius; la campagne de Dyrrachium, qui decida du ſort de l'Empire Romain; la campagne de M. de Turenne, de 1674, qui vaut bien les belles de Ceſar, celle de l'année ſuivante de 1675, où ce grand homme perit, & qui eſt ſans doute au deſſus de toutes; voilà des campagnes à citer. Quel antagoniſte que Montecuculi! il étoit au deſſus d'Afranius, & par là on ne voit rien dans l'antiquité d'auſſi admirable, que ce que deux grands hommes ont fait l'un contre l'autre; combien d'obſtacles reciproques à ſurmonter, combien de chicanes, de marches, de contremarches, de variations d'armes, de manœuvres profondes & ruſées! Voilà ce qui fait, & les belles, guerres, & les grands hommes.

Avec de tels Genéraux, il eſt facile de démontrer la fauſſeté de la maxime, que Dieu eſt pour les gros eſcadrons: il n'eſt pas mieux pour ceux-ci contre les petits.

M. de Turenne, ainſi que Henri le Grand le ſavoient bien; la maxime du premier étoit qu'une armée qui paſſoit cinquante mille hommes, étoit incommode au Genéral qui la commandoit, & aux ſoldats même qui la compoſoient; rien n'eſt plus vrai & plus judicieux. Une petite armée bien conduite ne manque jamais de rien, on la manie, pour

ainſi dire, comme l'on veut, les ſubſiſtances n'en gênent point le mouvement, elles ſont promptes & agiles dans leurs manœuvres, elles attaquent avec impétuoſité, elles évitent avec adreſſe ; peu de fourrage, peu d'argent leur ſuffit, peu de terrein, & par conſéquent elles ſont plus en état de trouver des poſtes avantageux, d'y tenir longtems, de laſſer par-là un ennemi qui ſe conſomme.

Au contraire de groſſes armées qui ſont lentes & peſantes dans tous leurs mouvemens, que leurs ſubſiſtances retiennent preſque toûjours dans l'inaction, ou du moins dans un état qui y a bien du raport, qui ne marchent pas dans un pays fourré, ſans des peines inconcevables, qui ne peuvent éviter l'ennemi, qu'en rompant, comme on dit, la meſure de très-loin, qui conſomment tout ce qui les avoiſine fort au loin, qui ſont toûjours à la veille de ſe diſſiper, ſi un ſeul convoi leur manque, ou faute d'argent, & qui preſque toûjours entraînent après elles des maladies, qui tôt ou tard les détruiſent. Heureux, ſi ces refléxions, & leur plauſibilité pouvoient corriger les Généraux d'aujourd'hui, de l'envie d'augmenter ſans ceſſe leurs armées ; & s'ils pouvoient ſe perſuader, que ce n'eſt pas en groſſiſſant le nombre, en épuiſant un Etat pour y ſubvenir, en decouvrant une frontiere, pour en prendre les garniſons, que l'on peut vaincre ! Loin de là, cette conduite ne temoigne que de la foibleſſe dans les reſſources, du côté de l'art & de la Tactique, & tout homme inférieur en nombre, qui a un tel antagoniſte, ne doit, ni l'éviter, ni le craindre ; mais au contraire l'inquieter par des mouvemens frequens, qui ſont pour le foible une eſpece d'offenſive, l'obſerver de près, employer la ruſe, le ſtratagême & la chicane, & il en aura bientôt raiſon : il trouvera par ſa conſtance l'occaſion, ainſi que fit Ziſca, qui malgré toutes les forces que l'on lui oppoſa, eut la hardieſſe avec vingt à 15 mille hommes, d'en attaquer cent mille, & de les battre & les diſſiper.

C'eſt dans la conduite des Capitaines de cette trempe, dans la lecture de Tacite, de Xenophon, qui ont traité des guerres de cette eſpéce, qu'un militaire doit puiſer ſon inſtruction. C'eſt là que l'on trouve les myſteres de la guerre, que l'on ſe forme le jugement, que l'on apprend à profiter des poſtes, ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre, & que l'on connoît quel avantage c'eſt, que le coup d'œil à la guerre, dont nous allons traiter, & que nous allons faire voir qui peut s'acquerir & s'apprendre comme les autres parties de la guerre.

§. II.

Que le coup d'œil militaire produit le grand & le beau d'une guerre. Qu'il peut s'accquerir par l'étude & l'application. Erreur de ceux qui prétendent que c'eſt un préſent de la nature.

MOn deſſein en entreprenant d'abreger ces commentaires a été de travailler pour l'inſtruction du militaire, en lui rendant celles qu'ils contiennent, moins confuſes & plus dégagées des objets étrangers & des repétitions qui en ont dégoûté pluſieurs. Je remplirois mal cette vûe ſi je retranchois la moindre choſe dans cet article, & les deux ſuivans, les trois ſont rem-

plis d'une morale pratique militaire, la plus belle, la plus utile & la plus aiſée à mettre en uſage que l'on puiſſe trouver. Je n'aurai garde d'y rien changer ni retrancher, c'eſt un des endroits où M. de Folard s'eſt ſurpaſſé, & où il eſt auſſi net, auſſi clair & intelligible qu'il eſt abondant & riche en idées excellentes, rapportons-le mot à mot.

C'eſt le ſentiment général, que le coup d'œil ne depend pas de nous, que c'eſt un preſent de la nature, que les campagnes ne le donnent point du tout, & qu'en un mot il faut l'apporter en naiſſant, ſans quoi les yeux du monde les plus perçans ne voyent goute, & marchent dans les tenébres les plus épaiſſes. On ſe trompe, nous avons tous le coup d'œil, ſelon la portion d'eſprit & de bon ſens, qu'il a plû à la Providence de nous départir. Il naît de l'un & de l'autre : mais l'acquis l'affine & le perfectionne, & l'expérience nous l'aſſûre. On voit par les actions & la conduite d'Amilcar, qu'il l'avoit très-bon & très-fin, parce qu'il poſſédoit toutes les qualités qu'on demande pour le coup d'œil, & dans le plus haut point de perfection, où peut-être jamais Général les ait pouſſées, comme on le peut remarquer dans cette guerre d'Eryce, & plus encore dans celle des ſoldats rebelles d'Afrique.

Avant que d'entrer dans l'explication de la methode, dont on peut ſe ſervir pour acquérir ce talent, qu'on croit fauſſement être un don de la nature, il eſt néceſſaire d'en donner la définition. Le coup d'œil militaire n'eſt autre choſe que l'art de connoître la nature & les différentes ſituations du pays où l'on fait, & où l'on veut porter la guerre, les avantages & les deſavantages des camps & des poſtes que l'on veut occuper, comme ceux qui peuvent être favorables ou deſavantageux à l'ennemi. Par la poſition des nôtres, & par les conſéquences que nous en tirons, nous jugeons ſûrement alors des deſſeins preſens, & de ceux que nous pouvons avoir par la ſuite. C'eſt uniquement par cette connoiſſance de tout un pays, où l'on porte la guerre, qu'un grand Capitaine peut prévoir les évenemens de toute une campagne, & s'en rendre, pour ainſi dire, le maître; car jugeant par ce qu'il fait, de ce que l'ennemi doit néceſſairement faire, obligé qu'il eſt par la nature des lieux à ſe régler ſur ſes mouvemens, pour s'oppoſer à ſes deſſeins, il le conduit ainſi de champ en champ, & de poſte en poſte, au but qu'il s'eſt propoſé pour vaincre. Voilà en peu de termes, ce que c'eſt que le coup d'œil militaire, ſans lequel il eſt impoſſible qu'un Général puiſſe éviter de tomber dans une infinité de fautes d'une extrême conſéquence; en un mot, il n'y a rien à eſpérer pour la victoire, ſi l'on eſt dépourvû de ce qu'on appelle coup d'œil à la guerre. Comme la ſcience militaire eſt de la nature de toutes les autres, qui demandent l'uſage, pour les bien poſſeder dans les différentes parties qui la compoſent, celle dont je traite ici, eſt une de celles qui demandent la plus grande pratique.

Philopœmen, un des plus grands Capitaines de la Grece, qu'un illuſtre Romain appella le dernier des Grecs, avoit un coup d'œil admirable : on ne doit pas le conſiderer en lui comme un preſent de la nature; mais comme le fruit de l'étude, de l'application, & de ſon extrême paſſion pour la guerre. Plutarque nous apprend la métho-

de, dont il ſe ſervit, pour voir de tout autres yeux, que de ceux des autres pour la conduite des armées. Le paſſage mérite d'être rapporté. » Il écoutoit volontiers les diſcours, » & liſoit les traités des Philoſophes, » dit l'auteur Grec : non tous, mais » ſeulement ceux qui pouvoient l'aider à faire des progrès dans la » vertu. De toutes les grandes idées » d'Homere, il ne cherchoit & ne » retenoit que celles qui peuvent » aiguiſer le courage, & porter aux » grandes actions. Et pour toutes » les autres lectures, il aimoit ſurtout à lire les Traités d'Evangelus, qu'on appelle *les Tactiques*, » c'eſt-à-dire l'art de ranger les troupes en bataille, & les Hiſtoires de » la vie d'Alexandre : car il penſoit » qu'il falloit toûjours rapporter les » paroles aux actions, & ne lire que » pour apprendre à agir ; à moins » qu'on ne veuille lire ſeulement pour » paſſer le tems, & pour ſe former » à un babil infructueux & inutile. » Quand il avoit lû les préceptes & » les regles des tactiques, il ne faiſoit » nul cas d'en voir les démonſtrations par des plans ſur des planches : » mais il en faiſoit l'application ſur » les lieux mêmes & en plaine campagne. Car dans les marches il obſervoit exactement la poſition des » lieux hauts & des lieux bas, toutes » les coupures & les irrégularités » du terrein, & toutes les différentes formes & figures que les bataillons & eſcadrons ſont obligés » de ſubir à cauſe des ruiſſeaux, des » ravins, & des défilés qui les forcent » de ſe reſſerrer ou de s'étendre ; & » après avoir médité ſur cela en lui-» même, il communiquoit avec » ceux qui l'accompagnoient. En général il paroît que Philopœmen » avoit une inclination trop forte » pour les armes, qu'il embraſſoit la » guerre comme une profeſſion qui » donnoit plus d'étendue à la vertu ; » & en un mot qu'il mépriſoit ceux » qui ne s'appliquoient pas à ce mé-» tier, comme gens oiſeux & inutiles.

C'eſt en abbrégé les préceptes les plus excellens qu'on ſauroit donner à un Prince, à un Général d'armée, & à tout Officier qui veut parvenir & monter aux grades les plus éminens de la milice. Cette méthode eſt unique, & rend, comme dit fort judicieuſement le Traducteur, la pratique des préceptes bien plus aiſée dans l'occaſion, que de voir les plans ſur des planches. Plutarque accuſe & blâme même Philopœmen d'avoir porté la paſſion de la guerre au-delà des bornes raiſonnables. M. Dacier ne manque pas de lui applaudir. L'un & l'autre jugent très-peu équitablement de ce grand Capitaine, ſans ſavoir trop bien ce qu'ils diſent : comme ſi la ſcience de la guerre n'étoit pas immenſe, qu'elle ne renfermât pas preſque toutes les autres dans ſon tourbillon, & que pour en acquérir la connoiſſance il ne fallût pas une application longue & pénible. Plutarque n'étoit pas guerrier, ſon Traducteur encore moins : ni l'un ni l'autre n'a pris garde que Philopœmen étoit ſavant comme la plûpart des grands Capitaines, & qu'il s'attachoit à l'étude de la Philoſophie & de l'Hiſtoire, ſi néceſſaire aux gens de guerre. Pourquoi trouver mauvais qu'un homme s'applique & ſe livre entierement à l'étude des ſciences qui ont rapport à ſa profeſſion ? Celle des armes n'eſt pas ſeulement la plus noble, elle eſt encore la plus étendue & la plus profonde ; & par conſéquent elle exige une plus grande application. Ce que fait

ce grand Capitaine pour ſe former le coup d'œil, eſt une choſe très-néceſſaire & très-importante pour le commandement des armées, de là dépend le ſalut & la gloire d'un Etat.

On ne peut douter que la tactique, ou l'art de mettre les armées en bataille, de les camper & de les faire combattre, ne ſoit tout à fait royale. Quelle raiſon avoit Annibal de mettre Pyrrhus, Roi des Epirotes devant Scipion, & immédiatement après Alexandre, quoique celui-ci ne fût pas ſi habile? Il n'en eut ſans doute point d'autre, ſinon que le premier avoit excellé pardeſſus tous dans cette grande partie de la guerre, quoique Scipion ne lui cédât pas ſur ce point, comme il le fit voir à Zama. Annibal y fut-il moins exercé que les deux autres? Philopœmen voyoit que l'étude de la tactique & les principes d'Evangelus ne lui ſerviroient de rien, s'il n'y joignoit le coup d'œil ſi néceſſaire au Général d'armée: ſa méthode nous a toûjours plû, & nous l'avons toûjours pratiquée dans nos voyages comme dans l'armée.

§. III.

Qu'il ne faut pas attendre l'occaſion de la guerre pour ſe former le coup d'œil, qu'on peut l'apprendre & l'acquérir par l'exercice de la chaſſe. Eloge de Machiavel.

IL y a pluſieurs choſes néceſſaires pour parvenir à cette connoiſſance, une très-grande aplication à ſon métier, c'eſt-là la baſe, on prend enſuite une méthode: quoique celle du Capitaine Grec ſoit bonne, nous croyons avoir beaucoup encheri, ou du moins trouvé ce que l'auteur Grec a négligé de nous apprendre plus particulierement. L'on ne fait pas toûjours la guerre. Il ne faut pas s'imaginer non plus qu'on puiſſe s'y rendre habile par la ſeule expérience, ſur laquelle la capacité de la plus grande partie des gens de guerre eſt fondée aujourd'hui; elle ne fait que perfectionner, & ne ſert preſque de rien, ſi l'on ne joint l'étude des principes: car la guerre étant une ſcience, elle s'apprend comme toutes les autres où l'on ne ſauroit ſe rendre habile, ſi l'on n'y commence par l'étude des principes. Deux ſiecles de guerre perpétuelle ſuffiroient à peine pour nous conduire par l'expérience des faits; il faut la laiſſer en propre aux ames ordinaires, & fournir aux grands Capitaines des moyens plus courts pour monter à la gloire ſans la devoir à la capacité des autres, qu'on ne rencontre pas toûjours. Il eſt donc néceſſaire d'étudier la guerre avant que de penſer à la faire, & de s'appliquer toûjours & ſans ceſſe lorſqu'on la fait.

J'ai dit plus haut qu'on ne fait pas toûjours la guerre: j'ajoûte encore que les armées ne ſont pas toûjours aſſemblées & en mouvement. L'on eſt au moins ſix mois dans le repos d'un quartier d'hyver, & ſix mois ne ſuffiſent pas pour nous former le coup d'œil pour la guerre. Il eſt vrai qu'on l'apprend beaucoup plus dans les marches, dans les fourrages, & dans les différens camps & les divers poſtes où les armées campent; les idées ſont plus nettes alors pour juger & réflechir ſur le pays que l'on voit, & les pratiques que l'on obſerve: mais cela n'empêche pas que par le ſecours de l'eſprit & de l'imagination, on ne puiſſe en faire uſage ailleurs que dans

dans les armées, & qu'on ne s'affine le jugement & la vûe à la chaſſe, ou en voyageant. J'en puis parler par l'expérience que j'en ai faite.

Rien ne contribue davantage à nous former le coup d'œil que l'exercice de la chaſſe ; car outre qu'il nous met au fait du pays & de ſes différentes ſortes de ſituations, qui ſont infinies, & jamais les mêmes, on apprend encore dans ce bel exercice mille ruſes & mille choſes qui ont rapport à la guerre : mais la principale eſt la connoiſſance des lieux, qui nous forme le coup d'œil, ſans que nous y prenions garde, & ſi l'on s'exerce à cette intention, pour peu de refléxion qu'on y ajoûte, on pourra acquérir la plus grande & la plus importante des qualités d'un Général d'armée. Le grand Cyrus eut moins ſon plaiſir en vûe, en ſe livrant tout entier à la chaſſe pendant ſa jeuneſſe, que le deſſein de ſe rendre propre pour la guerre, & pour la conduite des armées. Xénophon, qui a décrit ſa vie, ne nous laiſſe aucun doute là-deſſus. Il dit que ce grand homme allant faire la guerre au Roi d'Armenie, raiſonnoit ſur cette expédition comme s'il ſe fût agi d'une partie de chaſſe entrepriſe dans un pays de montagne. Il s'expliquoit ainſi à Chryſante, un de ſes Officiers Généraux, qu'il envoyoit dans les endroits les plus âpres, & dans les vallées les plus difficiles, pour en gagner les entrées & les iſſues, & couper la retraite à ſes ennemis. » Imagine-toi que c'eſt une chaſſe » que nous allons faire, & que tu » as la charge de demeurer aux toiles, tandis que je battrai la campagne. Sur-tout, ſouviens toi »qu'il ne faut point commencer la »chaſſe que les paſſages ne ſoient » occupés, & que ceux qui ſont » en embuſcade ne doivent pas être » vûs, pour ne pas effaroucher le » gibier.... Garde-toi de t'engager dans le fort du bois, dont tu » aurois peine à te retirer, & commande à tes guides, qu'à moins » d'abréger extrêmement le chemin, ils te conduiſent toûjours » par les routes les plus faciles : car » en fait d'armée, le plus beau chemin eſt toûjours le plus court.

Que Xénophon ait romaniſé cette hiſtoire de Cyrus pour nous donner un abrégé de ſcience militaire traité hiſtoriquement, peu nous importe, ſi tout ce qui a rapport à cette ſcience eſt vrai & ſolide. Il veut nous faire connoître que la chaſſe nous mene à bien des connoiſſances ; que c'eſt un exercice honnête, & très-néceſſaire à ceux qui ſont nés pour commander comme pour obéir, parce qu'elle nous rend plus propres à ſoûtenir les fatigues de la guerre, fortifie le tempérament, & forme le coup d'œil : car une connoiſſance exacte d'une certaine étendue de pays nous facilite celle des autres, pour peu qu'on les voie. Il ne ſe peut qu'ils n'ayent quelque conformité entr'eux, quoiqu'ils ſoient tous différens : *& la parfaite connoiſſance de l'un nous conduit à celle de l'autre*, dit Machiavel dans ſes diſcours politiques. *Au contraire, ceux qui ne ſont point formés à cette habitude, ont beaucoup de peine à y parvenir : au lieu que les autres d'un coup d'œil apperçoivent l'étendue d'une plaine, l'élévation d'une montagne, la grandeur & l'aboutiſſement d'une vallée, & toutes les circonſtances des différentes natures du terrein, auxquelles ils ſe ſont formés autrefois par beaucoup d'experience & d'étude.* Je ne penſe pas qu'aucun auteur ait traité

cette matiere que celui que je viens de citer; le reſte eſt excellent : je vais le copier.

Rien n'eſt plus vrai, continue-t-il, *que ce que j'avance ici : s'il en faut croire Tite-Live, & l'exemple qu'il nous met devant les yeux de la perſonne de Publius Decius, qui étant Tribun dans l'armée commandée par le Conſul Cornelius contre les Samnites, il arriva que ce Général ſe laiſſa pouſſer dans un vallon où l'ennemi auroit pû le renfermer : dans cette extrémité Décius dit au Conſul:* Voyez-vous cette éminence qui commande les ennemis? c'eſt un poſte qui doit ſervir à nous tirer d'affaire, ſi nous ne perdons pas un ſeul moment pour nous en rendre maîtres, puiſque les Samnites ont eu l'aveuglement de l'abandonner. *Et avant que Décius eût parlé de cette ſorte au Conſul, Tite Live dit que* Décius avoit apperçû au travers des bois une colline qui commandoit le camp de l'ennemi; qu'elle étoit aſſez eſcarpée & de difficile accès pour des troupes peſamment armées ; mais qu'elle étoit aiſée pour des ſoldats armés à la légere. *Que le Conſul commanda au Tribun de s'en rendre maître, avec trois milles hommes qu'il lui donna ; ce qu'ayant heureuſement exécuté, toute l'armée ſe ſauva pour ſe mettre auſſi en lieu de ſûreté avec les troupes qu'il commandoit.* Il ordonna à quelques gens de le ſuivre, pendant qu'il y avoit encore un reſte de lumiere, afin de découvrir les endroits gardés par l'ennemi, & ceux par où l'on pouvoit faire retraite; & il alla à la découverte habillé comme un ſimple Soldat, afin que les Samnites ne s'apperçuſſent pas que c'étoit un des Officiers Généraux qui battoit l'eſtrade.

Si l'on fait réflexion ſur tout ce que Tite-Live dit ici, continue Machiavel, *l'on verra combien il eſt néceſſaire à un bon Capitaine de ſavoir juger de la nature d'un pays : car ſi Décius n'eût pas eu cette connoiſſance, il n'auroit pû ſavoir combien il étoit avantageux aux Romains de s'emparer de cette hauteur, & il n'auroit pû voir de loin ſi elle étoit de facile ou de difficile accès : quand enſuite il en fut le maître, & qu'il étoit queſtion d'aller rejoindre le Conſul, il n'auroit pû non plus découvrir de loin les poſtes que l'ennemi gardoit, & ceux par où ils pouvoient faire retraite. Il falloit donc abſolument que Décius fût fort intelligent dans ces ſortes de choſes ; car avec cette connoiſſance il ſauva l'armée Romaine en s'emparant de cette hauteur, & enſuite il trouva le moyen de ſe délivrer des ennemis qui l'environnoient dans ce poſte.*

Il y a très-peu de gens de guerre capables de tirer d'un fait hiſtorique les obſervations qu'on vient de lire dans ce paſſage de Machiavel : c'eſt tout ce que pourroit faire l'homme le plus conſommé dans le métier des armes. Je n'en ſuis nullement ſurpris; une étude profonde & réfléchie de l'hiſtoire nous mene néceſſairement à une infinité de connoiſſances qui nous mettent en état de juger ſainement & ſolidement de tout. L'étude de la politique, dont l'hiſtoire eſt le fondement, eſt un puiſſant moyen pour nous perfectionner l'eſprit & le jugement. Les *Diſcours politiques* & militaires de cet Auteur ſur les Décades de Tite-Live, ſont un ouvrage immortel : je le trouve digne de la curioſité des gens de guerre, & d'en être bien lû & bien médité. Sa vie de Caſtrucio, un

des plus grands Capitaines de ſon ſiecle, quoique peu connu, n'eſt pas moins admirable : elle eſt toute ornée de faits curieux, très-inſtructifs & pleins de réflexions & d'obſervations militaires que peu de gens ſavent faire, tant cet homme avoit le génie tourné au métier ; hors du livre de guerre ſa façon qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur, quoiqu'il ait pillé Vegece, qu'il a très-mal traveſti, il eſt admirable en tout. Il s'étoit trouvé dans un tems où l'Italie étoit agitée de tant de troubles & de guerres inteſtines & étrangeres, qu'il ne faut pas être ſurpris qu'un homme d'eſprit & de jugement, ſavant d'ailleurs, ait été capable d'un ſi bel ouvrage ; car comme il ſe trouvoit ſur les lieux, il étoit en état d'avoir d'excellens mémoires & de conſulter les Officiers qui s'étoient trouvés dans ces guerres.

§. IV.

Le coup d'œil réduit en principes & en méthode.

UN Général qui eſt à la tête d'une armée doit penſer, méditer ſans ceſſe & perpétuellement, ſoit dans ſon camp, ſoit dans ſa marche, voir tout par ſes yeux, s'il lui eſt poſſible, & jamais par ceux d'autrui : il n'y en a pas, dit-on, de meilleurs que ceux du maître. En effet il eſt preſque impoſſible à un Général d'armée de bien régler l'état de la guerre, & de juger des deſſeins de ſon ennemi, non plus que des ſiens propres, s'il n'eſt parfaitement inſtruit du pays où il fait la guerre : tout Chef d'armée qui néglige une choſe ſi importante, ne mérite point le nom de Général. Les Soldats & les Officiers de ſon armée ſont diſpenſés de ce ſoin : mais ceux de ces derniers qui veulent avancer dans la ſcience des armes, & qui veulent pouſſer au loin leur fortune, ne le font pas. Ceci ne regarde pas moins les grands Seigneurs, dont le nom fait ſouvent tout le mérite, & leur donne le droit de nous commander, que ceux qui ſe l'acquierent uniquement par leur application & par leur courage : ceux-ci comme les autres, qui veulent ajoûter à leurs titres les vertus & les qualités qui peuvent les rendre capables de la conduite des armées, doivent néceſſairement s'attacher à ſe former le coup d'œil pour la guerre. C'eſt là le premier principe du Général, il n'eſt pas moins celui de l'Officier particulier ; c'eſt le ſeul peut-être de la ſcience des armes, qui demande la plus grande pratique, & le ſeul encore qui nous mene au grand de la guerre très-facilement ; il nous conduit à tout.

Pour avancer & ſe former dans cette connoiſſance, il faut que notre imagination travaille conſtamment, à la guerre, à la chaſſe, dans nos voyages, ou dans nos promenades, à pié & à cheval. Dès qu'on eſt arrivé dans un camp, on doit examiner en repos & dans ſa tente, la carte du pays où l'on eſt, & le poſte que l'on occupe avec beaucoup d'attention ; conſidérer auſſi où l'ennemi eſt campé, ſi l'une ou l'autre des deux armées couvre ſes places ; ſi la ligne de communication eſt bien obſervée, pour la ſuivre, & couler ſur la même parallelle ſelon les mouvemens que chacun peut faire, & ſi l'un peut ſe ſaiſir d'un poſte important plutôt que l'autre ; ſi les deux armées ſont aſſûrées à leurs aîles, & à quoi ; ſi l'une peut entreprendre ſur

l'autre, le chemin qu'elle a à faire, les obſtacles qu'elle peut rencontrer dans ſa marche, le tems qu'il lui faut pour venir à nous, ou à nous pour aller à elle ; d'où chacune tire ſes vivres; ſi nous pouvons intercepter ſes convois, ou ſi elle peut nous couper les nôtres ; ſi nous faiſons tels & tels mouvemens ſur notre droite, ou ſur notre gauche, où eſt-ce que cela nous menera ; où eſt-ce que nous irons nous-mêmes, ſi l'ennemi s'en aviſe plutôt que nous, ou s'il remue ſon camp d'une toute autre façon. Rien de plus inſtructif que cela, & rien qui forme davantage l'eſprit & le jugement : c'eſt la logique militaire, au moins le commencement. C'eſt ainſi qu'on médite d'abord ſur la carte, mais véritablement ſur une idée fort confuſe; car la carte n'eſt autre choſe que l'idée d'un pays : il s'en faut bien qu'on puiſſe raiſonner deſſus avec quelque certitude.

On forme un projet de campagne dans le cabinet, ſoit d'offenſive, ſoit de défenſive ; on conſulte la carte, c'eſt preſque toûjours l'oracle où l'on a recours : il ſeroit trop dangereux de s'informer des gens qui ont une grande connoiſſance des lieux, cela leur feroit bientôt connoître les deſſeins que l'on a en tête ; on ne va donc qu'au gros des choſes, le Général ſe réſervant d'agir enſuite ſelon la nature du pays où l'on s'eſt déterminé de porter la guerre. Cela me ſemble peu ſûr & fort abbrége pour un projet de campagne qui n'eſt pas de petite importance, on ne ſe conduit pas ainſi dans les conſeils lorſqu'on trouve des Généraux comme M. de Turenne, M. le Prince, le Maréchal de Luxembourg, qui raiſonnoient & établiſſoient l'état de la guerre ſur la connoiſſance qu'ils avoient du pays ; un projet qui ſort de telles mains ; ſort tout parfait, comme je crois qu'il le ſeroit encore pour la Flandre, ſi M. de Puyſegur l'avoit enfanté.

Un Officier particulier qui n'eſt pas initié dans les myſteres, & qui ne médite que pour s'inſtruire aux grandes parties de la guerre, & ſe former le coup d'œil, n'a pas ſeulement l'avantage de raiſonner ſur la carte, comme on fait à la Cour; mais il en a un beaucoup plus grand, qui eſt d'être ſur les lieux, & de voir même plus librement, & de pouſſer plus loin ſa curioſité que ne peut faire ſon Général, car rien ne l'empêche de courir le parti ſur l'ennemi : ce que l'autre ne ſauroit faire. Il peut aller où il lui plaît pour reconnoître le pays, & raiſonner à la vûe des objets, après l'avoir fait ſur la carte du pays; car c'eſt la premiere choſe que l'on doit faire : par là on ne laiſſe pas que de s'en former une idée qui nous aide beaucoup, lorſqu'après cet examen l'on ſe tranſporte ſur les lieux, où l'armée eſt bien établie.

On doit d'abord commencer par bien reconnoître la poſition du camp, & tout le terrein que l'armée occupe, ſes avantages & ſes défauts : on paſſe de là au champ de bataille, on le parcourt en gros, enſuite on l'éxamine en détail & par parties : on obſerve d'abord ſi les aîles ſont appuyées : ſi c'eſt un ruiſſeau, on en examine les bords & le fond, s'il eſt bon ou mauvais, s'il eſt guéable par tout, ou en certains endroits ſeulement. S'il l'eſt, on doit juger alors que c'eſt un mauvais appui ; que l'ennemi peut profiter de cet avantage, & gagner le flanc ou les derrieres de cette aîle par un détour. On obſerve alors le terrein qui eſt en delà, s'il eſt couvert, ou s'il eſt

PLAN DE DEUX ARM

Digitized by Google

ras & pelé, s'il y a des hauteurs qui commandent au camp, & s'il eſt néceſſaire de s'y établir pour ſe couvrir de ce côté, ou ſi on peut s'en prévaloir contre l'ennemi. Si c'eſt un mauvais marais qui couvre cette aîle, on doit examiner ſi le fond eſt de bonne tenue, on doit le ſonder, & s'informer des gens du pays, ſi l'on peut faire regonfler les eaux, pour le rendre moins praticable. On écrit tout ce qu'on remarque pour y méditer à loiſir, & en tirer les conſéquences par l'inſpection du terrein.

On paſſera de là à la gauche: ſi elle ſe trouve fermée par un village, on en fera le tour pour le reconnoître avec toute l'exactitude militaire; on examinera les maiſons qui le bordent, ſi elles ſont bonnes, ou de bois & de chaume; s'il y en a qui en ſoient éloignées & dont l'ennemi puiſſe ſe ſervir, s'il eſt important de fortifier le village, ou de faire des coupures dans les rues, en ſoûtenant les maiſons; ſi l'Egliſe eſt bonne, ſi le village n'eſt point commandé par quelque hauteur, ou s'il peut être tourné, on l'attaquera par imagination, on le défendra de même: rien ne me paroît plus capable de former le coup d'œil & le jugement que cette méthode. Après avoir mûrement examiné & écrit ce qu'on aura remarqué & obſervé du côté des aîles, on doit parcourir tout le front du champ de bataille d'une aîle à l'autre.

Si l'armée eſt campée ſelon la coûtume ordinaire, la cavalerie ſur les aîles, & l'infanterie au centre, on doit examiner le terrein que la premiere a devant elle, & s'il eſt propre à cette arme: s'il eſt couvert & qu'il forme une plaine aſſez ſpacieuſe pour contenir cette aîle de cavalerie, celui qui l'examine ne doit pas ſe régler là-deſſus, il doit obſerver le terrein qui eſt en delà & que l'ennemi doit occuper; car le poſte de l'un doit ſervir de regle à l'autre pour la diſpoſition des armes. En effet ſi l'ennemi qu'on veut combattre, ou qui cherche à nous attaquer, a derriere ou devant lui un terrein tout différent, & favorable à l'infanterie, il eſt aiſé de comprendre par le raiſonnement & les regles de la guerre, que ſi l'ennemi eſt pouſſé juſqu'à l'endroit couvert qu'il aura derriere lui, la cavalerie devient alors inutile, qu'elle ne pourra pouſſer plus loin ſon avantage, & qu'elle ſera repouſſée par l'infanterie que l'ennemi plus habile & plus ſenſé aura logée dans ces lieux couverts pour ſoûtenir ſa cavalerie.

Cette obſervation doit lui faire connoître la néceſſité de faire ſoûtenir cette aîle par une autre d'infanterie à la ſeconde ligne (2); car ſi la cavalerie de la premiere ligne (3) eſt pouſſée par (4) juſqu'à l'infanterie ennemie (5), logée dans ces endroits couverts, il ne faut pas douter qu'elle ne ſe rallie ſous le feu de cette infanterie, qu'elle ne revienne enſuite à la charge, & que l'infanterie ne s'introduiſe dans les eſcadrons: on peut juger ce qu'il peut arriver, ſi l'on n'a pas de l'infanterie à lui oppoſer; au lieu qu'en faiſant ſoûtenir une aîle de cavalerie par une d'infanterie à la ſeconde, & des pelotons (6) entrelacés & emboîtés dans les eſcadrons, on ſe trouve en état, après avoir battu (4), de le culbuter ſur ſon infanterie (5), & de l'attaquer à l'inſtant par l'infanterie (2), qu'on fera paſſer promptement entre les diſtances des eſcadrons. Ces raiſonnemens naiſſent aiſément par l'inſpection du terrein. On juge alors

qu'une aîle de cavalerie ſoûtenue par elle ſeule ne vaut rien, & que le Général auroit dû faire camper de l'infanterie où il a mis de la cavalerie: on remarque cette faute pour en faire uſage, & en avertir le Général, s'il eſt capable de recevoir un avis de cette importance. Qu'on ne nous diſe pas qu'on tombe rarement dans ces ſortes de fautes: nous répondrions qu'on les remarque tous les jours dans les campemens, & qu'on eſt obligé, lorſqu'on ſe trouve attaqué, de faire une infinité de manœuvres toûjours dangereuſes en préſence de l'ennemi, en changeant une arme, & la remplaçant par une autre. Je pourrois citer une infinité d'exemples, même de nos jours, ſi cette matiere n'étoit un peu trop abondante pour l'alonger par des faits d'une beaucoup moindre importance, que des raiſonnemens démonſtratifs.

Tout le terrein du front de cette aîle étant bien obſervé, on pouſſe vers l'infanterie, que nous ſuppoſons au centre, on jette les yeux ſur ce terrein, on s'apperçoit qu'il eſt varié, & mêlé en certains endroits de chicanes & d'obſtacles très-propres pour l'infanterie, & quelques autres où la cavalerie peut-être d'un grand effet, ſoûtenue par l'autre. Après avoir examiné le terrein de la droite de l'infanterie (7), ſi l'on trouve que le terrein eſt également avantageux d'un côté comme de l'autre, ou du moins propre à cette ſorte d'arme, on avancera plus avant ſur le champ de bataille, ou ſur le terrein que les deux armées doivent occuper des deux côtés. L'on ſuppoſe qu'il eſt différent de l'autre que l'on vient d'obſerver, c'eſt une petite élévation de terre (8) qui va ſe perdre en pente douce juſqu'à l'ennemi (9). On doit l'obſerver avec ſoin. Si le terrein qui lui eſt oppoſé forme une plaine, on juge alors que c'eſt un endroit propre pour y dreſſer une batterie (10), que l'ennemi n'aura garde de laiſſer en repos, de peur d'en être longtems incommodé; & que pour s'en délivrer par un bon effort de ce côté-là, l'attaquer & s'en rendre le maître pour ſéparer les deux aîles des deux autres, il ne pourra faire le coup que par de l'infanterie (9), ſoûtenue d'autant d'eſcadrons (11) que la petite plaine en peut contenir. Il jugera alors qu'il faut poſter de l'infanterie ſur cette petite éminence, ſoûtenue de la cavalerie (12) pour oppoſer des armes ſemblables.

S'il ſe préſente enſuite des terreins variés & mêlés de petites plaines de champs clos, de maiſons tant d'un côté que de l'autre ſur tout le front de l'infanterie, il les obſervera avec attention. S'il y en a qui lui paroiſſent difficiles à forcer du côté de l'ennemi, il jugera bien que l'ennemi s'y poſtera, qu'il n'abandonnera pas un tel avantage, & qu'il y auroit trop de témérité à l'attaquer. Il doit donc par imagination fortifier ces endroits moins que les autres, c'eſt-à-dire qu'il doit les tenir un peu moins garnis d'infanterie que ceux qui lui paroiſſent plus foibles, où il doit approcher ſes réſerves (13), & obſerver les emplacemens les plus commodes & les plus avantageux, pour y établir des batteries. Si en avançant plus avant juſqu'à la gauche (14), & au ruiſſeau (15) qui la couvre, il voit que le pays eſt ras & ouvert, & propre pour les manœuvres de cavalerie, il trouvera que la cavalerie eſt bien placée ſelon la méthode ordinaire, obſervant pourtant ſi les bords du ruiſſeau ſont bordés de haies & d'arbres touffus: ſi les

bords de l'autre côté ne ſont pas garnis comme ceux d'en deçà, il jugera alors que l'ennemi pourroit y loger de l'infanterie, & y établir un feu ſur le flanc de cette aîle, & prendre même des revers; il penſera alors d'enlever cet avantage à l'ennemi, non-ſeulement en propoſant de raſer & de couper ces haies, ces taillis ou ces arbres, mais de poſter de l'infanterie ou des dragons (16) ſur les flancs des deux aîles de la cavalerie.

Par ces obſervations il comprendra bientôt qu'on s'eſt campé, en bien des endroits, tout au contraire de ce qu'on doit pratiquer ſelon les regles de la guerre; qu'une partie de la cavalerie, qui ſe trouve poſtée à une aîle, auroit dû être placée au centre, ou vers le centre, & l'infanterie occuper ſon terrein. C'eſt la nature des lieux qui doit régler le campement & l'emplacement de chaque arme. On ne peut pas camper par tout, & dans toutes ſortes de ſituations, ſelon l'ordre ordinaire de bataille; car lorſqu'on ſe trouve l'ennemi ſur les bras, l'on ſe voit obligé de changer tout l'ordre, & un tel remuement d'armes eſt très-dangereux. On fait tout à la hâte, les corps tranſportés d'un terrein à un autre ſont déſorientés, ils ne ſe reconnoiſſent plus, au lieu qu'ils connoiſſoient leurs premiers poſtes d'où l'on vient de les retirer.

Un champ de bataille, quelque bon & quelque avantageux qu'il puiſſe être, perd tout le mérite de ſa ſituation ſi chaque arme n'eſt en ſa place, c'eſt-à-dire poſtée au terrein qui lui convient. Les Généraux qui levent un peu la tête au-deſſus de ceux du commun, ſe contentent de ſuivre ces regles, & croyent avoir avancé beaucoup. En effet c'eſt beaucoup: mais ceux qui excellent dans le coup d'œil, qui l'ont fin & prompt, vont fort au-delà; ils s'apperçoivent bientôt, par les obſervations qu'ils font ſur la nature des lieux, qu'il faut qu'une arme ſoit ſoûtenue par l'autre. Mais comme cela doit être par tout & dans toute ſorte de terreins, nous nous réſervons de le démontrer dans le cours de cet Ouvrage. Revenons à notre ſujet.

Ce ſeroit peu, & ne faire les choſes qu'à demi, que de s'en tenir à ce que je viens de dire. On doit ſe retirer dans ſa tente, méditer très-profondément ſur ce qu'on aura remarqué, l'accompagner de réflexions, former un projet & un ordre de bataille ſelon la nature du terrein. C'eſt la premiere journée; on ne s'inſtruit pas moins à la ſeconde: on monte à cheval pour reconnoître le pays juſqu'aux grandes gardes; on s'informe des noms des villages, des hameaux & des maiſons; on remarque les chemins, les ruiſſeaux, les bois, les marais, les hauteurs; enfin on ne laiſſe rien échapper, & l'on médite ſur tout ce qui peut être favorable ou déſavantageux à l'ennemi, s'il marchoit à nous, ou ſi l'on avoit quelque deſſein d'aller à lui, ou ſi l'on n'auroit pas mieux fait de ſe poſter ailleurs que dans l'endroit que l'on a choiſi; ce qui n'eſt pas difficile à remarquer: car il y a quelquefois certains camps, où l'on va plutôt par coûtume que par raiſon, parce qu'un grand Capitaine les aura occupés, ſans ſavoir que ce qui étoit bon de ſon tems ne vaudra rien dans un autre.

La Flandre eſt aujourd'hui toute changée, le pays eſt ſi couvert, qu'il ne differe en rien de la Lombardie & du Mantouan; & je ſuis perſuadé qu'à la premiere guerre, la

cavalerie ſera d'un beaucoup moindre uſage que l'infanterie : cela n'empechera pas d'en lever beaucoup, & d'en inonder le pays ſans aucune néceſſité. On ne trouve pas toûjours des Turennes, qui ſe contentent de peu.

Les fourrages forment beaucoup le coup d'œil, & l'affinent extrêmement ; on ne doit pas en manquer un ſeul : comme on va plus avant du côté de l'ennemi, lorſqu'on fourrage devant ſoi, on voit tout le pays qui eſt entre nous & lui. Si l'armée décampe, & ſe met en pleine marche, on doit alors examiner l'ordre des colonnes, le pays qu'elles traverſent, & l'eſpace à peu près qu'il y a de l'un à l'autre. On ſe demande alors, ſi l'ennemi par une marche ſecrette & accélérée, venoit tout d'un coup tomber ſur la tête de notre marche ; quel parti prendroit notre Géneral, ou quelle réſolution prendrois-je moi-même, ſi j'étois à ſa place ? Voilà une colonne de cavalerie, engagée dans un pays brouillé & parſemé de défilés, où elle ne ſauroit agir. Si l'ennemi lui oppoſoit de l'infanterie, que deviendrois-je ? Comment m'y prendrois-je, pour la retirer d'un tel coupe-gorge, & d'un pas ſi dangereux, pour la tranſporter d'un lieu en un autre, où elle pût être de quelque uſage ?

De l'autre côté, je m'apperçois qu'une colonne d'infanterie marche tranquillement à travers la plaine, où elle aura peut-être en tête une partie de la cavalerie ennemie ; ce n'eſt peut-être pas la faute du Géneral que les choſes arrivent de la ſorte ; parce que le pays change à tout moment. Peut-être feroit-on mieux dans les marches de partager les deux armes dans les colonnes, c'eſt-à-dire qu'on devroit mêler l'infanterie avec la cavalerie ; enſorte que l'une ne marchât jamais ſans l'appui de l'autre, pour être préparé à tout événement : cela me ſemble dans les regles. Sans cette précaution tout eſt perdu. Si l'ennemi profite d'une marche pour engager une affaire, on eſt d'autant plus ſurpris que ces ſortes d'entrepriſes ſont très-rares & toûjours ſûres. Il faut ſe ranger, ſe mettre en bataille dans ces cas inopinés ; la ſituation des lieux doit me régler, dira cet Officier appliqué & méditatif, cette ſituation eſt maîtreſſe de l'ordre, pour placer chaque arme au terrein qui lui convient. Comment s'y prendre, puiſque la cavalerie ſe trouve embarquée dans un terrein qui n'eſt propre qu'à l'infanterie ? Comment faire ? C'eſt ce que nous ne dirons pas ici, mais dans le cours de cet ouvrage, où l'on verra par quels moyens, & par quelle méthode un Géneral d'armée pourra ſe tirer d'intrigue en pareille occaſion. Voilà un grand ſujet de ſe former le coup d'œil : mais comme je veux traiter cette matiere à fond, je ne prétends pas en demeurer là : car on n'eſt pas toûjours à la guerre, & on ne la fait pas toûjours : s'il falloit l'attendre, pour ſe former dans l'art de voir en guerrier, à peine trois ou quatre campagnes ſuffiroient-elles.

J'ai dit que la chaſſe étoit un bon moyen pour ſe former le coup d'œil ; mais tout le monde n'eſt pas agité de cette paſſion, quelque noble & honnête qu'elle ſoit. Les voyages peuvent nous être à peu près de la même utilité. Je n'en ai pas fait un que je n'aye mis à profit, ſoit par coûtume, ſoit par inclination au métier. On ſoupçonnera

nera peut-être, que c'étoit auſſi pour trouver la fortune : mais non, jamais je ne l'ai cherchée. Quelquefois elle s'eſt préſentée ſur ma route : mais comme elle n'étoit pas d'humeur à marcher de compagnie avec l'honneur, la franchiſe, la probité, & quelques autres vertus militaires, que je mene aſſez volontiers avec moi, je l'ai envoyée porter ſes faveurs à d'autres, qui moins difficiles s'en ſont accommodés aux conditions qu'elle a voulu, & j'ai continué mon chemin, ne penſant qu'au coup d'œil, dont eſt queſtion.

Lors donc que l'on eſt en voyage, on examine en marchant tout le pays qui ſe trouve à portée de la vûe, toute la ligne du terrein le plus éloigné, comme toute l'étendue de celui où nous ſommes. On campe par imagination une armée ſur le terrein qui ſe découvre le plus devant nous, & que nous voyons en face. On en conſidere les avantages & les défauts ; on voit ce qui peut être favorable à la cavalerie, ce qui eſt propre à l'infanterie. Je fais la même choſe dans le pays qui eſt en deçà, je forme imaginairement les deux ordres de bataille, & imaginairement je mets en œuvre tout ce que je ſai de tactique, & de ruſes de guerre. Par cette méthode je me perfectionne le coup d'œil, je me rends le pays familier, & je me fortifie dans l'art de ſaiſir promptement les avantages des lieux, ou ce qui peut y être déſavantageux; outre que j'avance en connoiſſances & en ſavoir, & que je paſſe mon tems ſans aucun ennui, en ſatisfaiſant ma paſſion. Paſſons maintenant aux obſervations ſur la défenſive & ſur l'offenſive, par rapport à la guerre d'Eryce.

§. V.

Qu'une guerre de défenſive ne peut être eſtimée ſi l'offenſive ne s'y trouve ſouvent mêlée.

C'Eſt une des qualités que doit avoir la guerre défenſive, pour être exactement bonne, que de pouvoir être tournée en offenſive ſi l'occaſion s'en préſente, ſans quoi l'on donne trop beau jeu à ſon ennemi, qui ne craint plus de ſe découvrir ni de faire des fautes, puiſque l'on n'eſt pas en état de les châtier ni de profiter des avantages que ſon ignorance nous procurera.

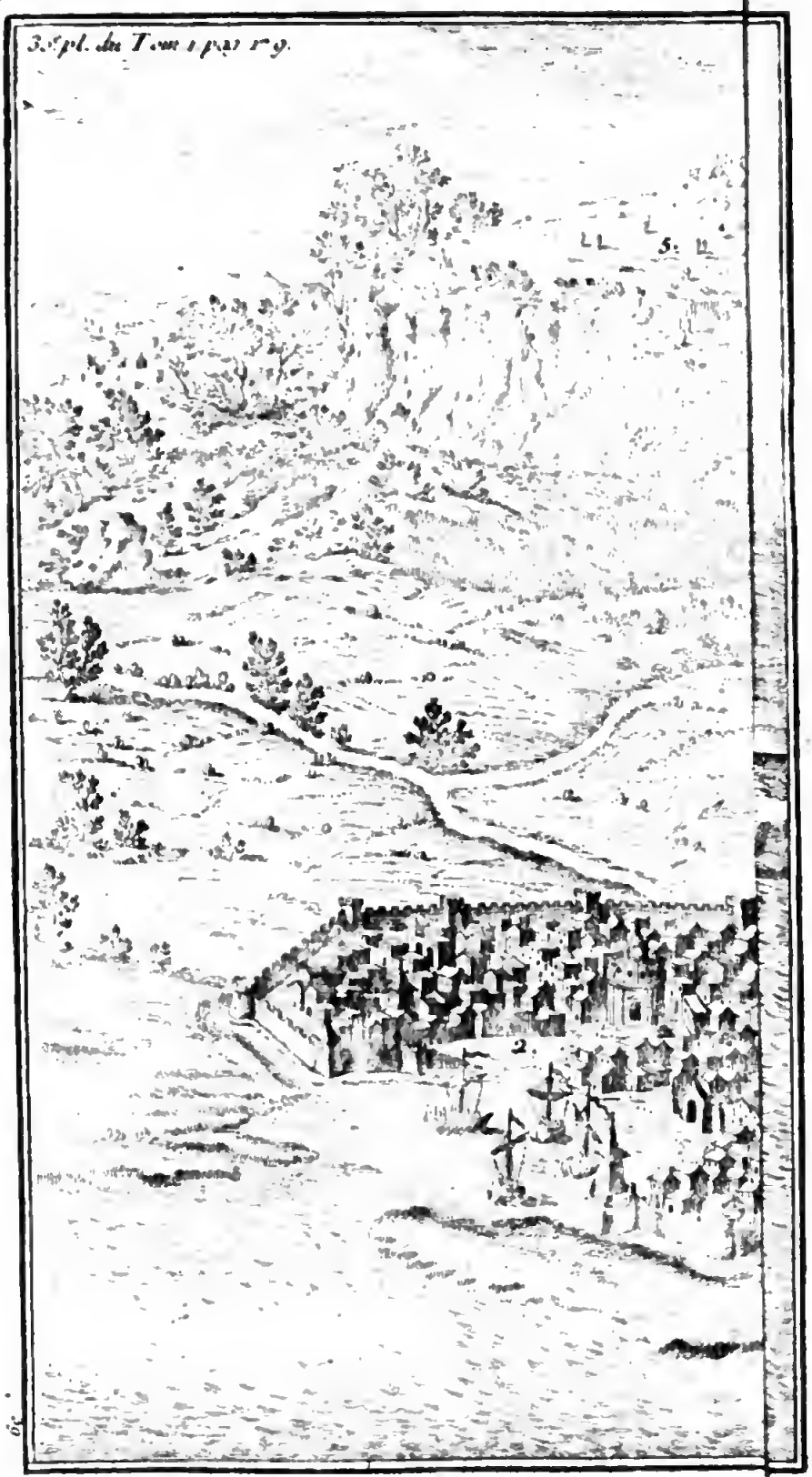
C'eſt en ne s'écartant point de ce principe que nous voyons dans les hiſtoires que des Généraux avec des forces extrêmement inférieures, en ont arrêté d'autres pendant des campagnes entieres, dont les armées nombreuſes ſembloient devoir les engloutir. Je ne prétens pas parler de ces armées qui n'avoient pour elles que le nombre ſans diſcipline, ſans valeur, ſans expérience, compoſées d'Aſiatiques ou de ſoldats efféminés, & commandées par des Généraux tels que les Agéſilas, les Alexandre, en ont trouvé ſur leur chemin : il n'y a nulle inſtruction à tirer de ces armées ni de leurs actions : mais au contraire je prétens parler des armées aguerries commandées même par des Généraux au-deſſus du commun, leſquels trouvant ſur leur chemin un antagoniſte plus habile quoiqu'inférieur en nombre, ont été arrêtés dans leurs progrès, ſans pouvoir ſurmonter ces degrés ſupérieurs d'habileté, que l'avantage du nombre n'a pû égaliſer.

Un Général conſommé dans la

ſcience de la guerre, hardi, entreprenant, fin, ruſé, ſage, d'un grand ſens, & d'un coup d'œil admirable, tel enfin que Barcas, qui avec vingt mille hommes ſe trouve oppoſé à ſoixante mille, n'ira pas de but en blanc tenir la campagne devant ſon ennemi, l'attaquer & lui diſputer le terrein, comme il feroit à des forces égales, quoique nous ayons vû M. de Turenne le faire, & en ſortir à ſon honneur à Molzheim & ailleurs. Comme les Généraux de cette trempe ſont au-deſſus pour ainſi dire des forces de la nature, nous ne ſaurions donner une conduite auſſi ſingulierement belle pour principe: mais auſſi nous ne ſaurions convenir que de tels Généraux que ceux dont je parle ayent totalement rempli leur devoir, en demeurant oiſifs dans un poſte dont ils ont connu l'avantage, & d'où couvrant les endroits de leurs frontieres les plus eſſentiels, ils découvrent par leur invention ceux qui le ſont moins. Quoiqu'une telle conduite ſoit bonne, ce n'eſt pas cependant tout ce que l'on peut attendre: c'eſt beaucoup, mais ce n'eſt pas tout. Ce n'eſt pas entendre parfaitement la guerre que d'éviter ſans ceſſe un engagement que l'on a lieu de craindre, un habile homme va plus loin, il ſait ne pas s'y expoſer; quoique toûjours en mouvement & toûjours à portée de ſon ennemi ſans le craindre trop, il l'oblige par ſon activité à faire lui-même tant de mouvemens, il ſe tient ſi bien en échec qu'à la fin ſans avoir oſé pénétrer dans le pays dont on lui défend l'entrée, il fait quelque fauſſe démarche, dont l'inférieur habile & prompt à en profiter tire tout ſon avantage; imitant Fabius dans ſa ſageſſe, il le ſurpaſſe par cette partie. Devant un tel homme, Annibal n'eût pas pouſſé ſa pointe ſi loin qu'il fit devant celui-ci.

Pour remplir parfaitement cet objet il faut une grande ſcience des poſtes, c'eſt une des meilleures parties de l'homme de guerre, & celle que le Général Staremberg poſſedoit éminemment. Il faut outre cela uſer de la pelle & de la pioche, ſe retrancher; c'eſt une choſe bonne dans toutes ſortes de guerres, & ſurtout dans celle-ci: mais s'en tenir là n'eſt pas aſſez. A la vérité l'on ſe garantit ainſi d'un coup de main: mais ſi l'on n'y joint une grande connoiſſance des terreins contigus & des communications qui nous y peuvent porter, une grande attention à ſe les rendre poſſibles & aiſées, afin que l'ennemi venant à couler par la droite ou par la gauche, l'on ſoit en état de le prevenir partout, ſans partir trop tôt crainte de ruſe & de contre-marche de ſa part; il eſt certain que malgré tout l'avantage que l'on s'eſt procuré dans ſon poſte, , on s'y verra bientôt inutile par la ruſe d'un ennemi qui nous aura prevenu & percé dans l'étendue d'une ligne de défenſe que l'on n'a ſû ni connoître ni préparer.

Les deux Généraux qui ſont le ſujet de nos réfléxions, avoient chacun l'avantage par leur poſition de ne rien craindre pour leurs flancs & leurs derrieres, & Polybe nous montre qu'ils ne pouvoient agir que par une tête: mais Barcas plus habile que les Romains, ſut malgré cela faire naître des occaſions; il ſut employer la ruſe & l'artifice, & par-là tourner ſa défenſive en offenſive. Arrêté dans un deſſein il en tentoit auſſi-tôt un autre,



2. La Ville et le Port d'Eryce. 4. Camp des Romains.
3. Camp des Carthaginois. 5. Montagne d'Eryce.

& à force d'agir, il ſe découvroit à lui-même des moyens de réuſſir que l'inaction lui eût caché.

Polybe dans la deſcription qu'il fait du terrein qu'occupoient les deux camps, paroît étonné que Barcas de trois bons poſtes ait choiſi le plus déſavantageux, & il l'appelle à cauſe de cela intrépide : mais il eſt étonnant qu'il n'ait pas fait attention que dans le cas où étoit Barcas de communiquer avec ſon port, il n'étoit plus maître de choiſir d'autre poſte que le côté de la mer, & aſſit ſon camp ſans doute entre la montagne & la mer (3.) où il le fortifia contre les Romains (4.) couvrant ainſi Eryce & communiquoit avec ſon port. (2.).

Le mot d'intrepide porte ſans doute ſur la réſolution qu'il prit de ſe placer ainſi à la portée d'une armée qui ne manquoit de rien, tandis que la ſienne ne pouvoit vivre que de la mer, dont l'incertitude pouvoit à tout inſtant le jetter dans la plus cruelle ſituation ; & que tandis que le Romain étoit mieux poſté que lui & plus à portée de ſe renforcer par le voiſinage d'une autre armée, il avoit chaque jour l'audace de lui donner de petits combats, & de demeurer dans un poſte déſavantageux, qu'il rendit auſſi bon que celui de ſon ennemi, par la ſupériorité de ſon génie militaire.

§. VI.

Quels étoient les deſſeins de Barcas dans cette guerre d'Eryce. Que les pays de montagnes & de défilés, où l'on ne peut donner que par une tête, ſont les plus favorables pour tirer la guerre en longueur.

TOute la conduite du Général Carthaginois dans cette guerre, n'eut pour objet que de ſauver Lilybée ou de le ſecourir. Son entrepriſe heureuſe ſur Eryce à laquelle le Conſul donna lieu par ſa négligence, lui fit eſpérer que quelqu'autre faute de ſon adverſaire lui procureroit l'occaſion de venir à bout de ſon deſſein ; & maître qu'il fut une fois de ce poſte favorable, il jugea qu'au moins il traîneroit la guerre en longueur ſi ſon ennemi l'empêchoit de faire mieux. Et pour ne rien craindre lui-même tandis que pour profiter de la premiere fauſſe démarche de ſon ennemi, il étoit obligé de s'en approcher ſi fort, il mit toute ſon attention à couvrir ſon poſte ; d'ailleurs peu inquiet ſur le ſort d'une armée qui n'avoit d'autre reſſource, que de perir ou ſauver la derniere place pour ainſi dire qui reſtoit aux Carthaginois dans la Sicile, & qui pouvoit lui procurer quelque circonſtance favorable qu'il guettoit, leſquelles il croyoit devoir autant eſpérer du temps & de la fortune, que de la connoiſſance qu'il prenoit du caractere de ſon adverſaire, qu'il croyoit avoir déja reconnu pareſſeux ; car c'eſt une choſe certaine que la connoiſſance du caractere de ſon ennemi aide beaucoup à vaincre ; & ce n'eſt qu'en les obſervant de près ces en-

nemis qu'on les peut pénétrer. A l'ouvrage on connoît l'auteur, & aux actions l'on reconnoît quel eſt le génie du Général, que l'on n'eût jamais pénétré ſans cela, & que l'on dévéloppe quelquefois fort aiſément dans une campagne, ſi l'on eſt aſſez habile pour cela.

La ſupériorité du Carthaginois ſur le conſeil, eſt aiſée à appercevoir dans cette guerre. Les Romains maîtres de la campagne, des poſtes avantageux, voiſins & communiquants avec une armée conſidérable, dont ils tiroient journellement des renforts, & par-là de beaucoup plus forts en nombre que les Carthaginois, ne laiſſent pas de perdre Eryce, preuve qu'ils étoient du moins négligens. Les Carthaginois au contraire mal poſtés, inférieurs en nombre, connoiſſant l'importance de déloger leurs adverſaires des ſommités des montagnes, conçoivent le hardi deſſein de ſe rendre maîtres de la ville qui eſt ſur le penchant, eſperant tout d'une entrepriſe qui leur ouvroit la route à de plus grandes choſes, l'exécutent habilement malgré que les Romains découvroient toutes leurs manœuvres : voilà où il paroît plus d'habileté. A la vérité ils ne purent aller plus loin par la vigilance du Conſul, qui ſentit ſa premiere faute : mais l'entrepriſe ne fut pas moins ſage, ni moins l'effet d'un raiſonnement profond. Les Romains occupoient le ſommet de la montagne (5.), la ville (6.) ſituée ſur la pente de la montagne appuyoit leur droite, & ils avoient leur gauche appuyée à la mer, ce qui formoit une ligne qui ôtoit aux Carthaginois toute eſperance.

Ils ne pouvoient eſpérer d'occuper le ſommet, il étoit trop difficile, d'abord, ils tentent ſur la ville, & avoient tout lieu d'eſperer que cette action ou engageroit l'ennemi à ſe retirer, ou couperoit du moins les vivres à ceux du ſommet, & aux autres la communication avec la terre pour ne plus recevoir de ſubſiſtance que par mer, ce qui réduiroit cette armée à l'extrémité & ſauveroit Lilybée : c'eſt-là un raiſonnement d'un grand homme de guerre, & qui eſt au-deſſus de tout ce que nous remarquons dans les Romains qui lui étoient oppoſés.

C'eſt un grand dommage pour le militaire que le Prince Henri de Rohan & Montecuculi, tous deux très-profonds, très-habiles & très-grands Capitaines, n'ayent point entrepris de nous donner du moins une idée de cette eſpece de guerre, qui conſiſte dans les poſtes & dans les chicanes, & qui eſt peut-être celle de toutes qui fait le mieux connoître le mérite & le courage d'un Général d'armée.

L'un & l'autre l'ont cependant pratiquée eux-mêmes : mais il s'en faut bien qu'ils l'ayent pouſſée auſſi loin que ce Carthaginois. Il eſt encore fort ſingulier qu'aucuns de nos auteurs militaires n'ayent fait mention d'Amilcar ni de ſes actions, quoique tout ce que nous en rapporte Polybe, & ce que nous en verrons dans la guerre des rebelles d'Afrique, nous le montre comme un Capitaine des plus habiles & & des plus ſavans de l'antiquité.

On verra comme il poſſedoit toutes les parties militaires dans les grandes comme dans les petites choſes. Aucun ne l'a ſurpaſſé dans la ſcience des poſtes, & dans l'art de tourner tout d'un coup la défenſive en offenſive ouverte & audacieuſe. Fin, ruſé, patient, ne ſe rebutant

point des entrepriſes les plus longues & les plus difficiles, allant toûjours à ſon but, & changeant ſimplement ſes routes pour y arriver. Il ne manquoit aucun inſtant précieux, & ſavoit que s'ils ne ſont ſaiſis avec vivacité ils s'échappent preſqu'auſſi-tôt. Il pénétroit avec une vivacité étonnante les projets de ſes adverſaires, & n'étoit jamais ſurpris dans ſes prévoyances. Ce qu'il avoit de plus admirable, c'eſt qu'il n'entreprenoit rien qu'après avoir reconnu s'il étoit avantageux à la patrie, mépriſant la gloire d'une victoire qui lui eût été inutile, comptant le nombre de ſes ennemis pour peu de choſe, ſa capacité lui tenoit lieu de ſoldats.

Très-expert dans l'art de diſcipliner, d'aguerrir & d'endurcir aux travaux de nouvelles troupes, quand il ſe vit après la révolte de l'armée d'Eryce, abandonné par les ſoldats qu'il avoit dreſſés lui-même, & dans la fâcheuſe néceſſité d'en former une de citoyens de Carthage, il en prit un ſi grand ſoin qu'il la mit en état de battre par la ſuite ces rébelles ſi bien aguerris. On ne voit guères de Généraux raſſembler autant de talens & d'auſſi extraordinaires.

§. VII.

Que rien ne marque davantage l'inſuffiſance & le peu de hardieſſe d'un Général d'armée, que de ne pas profiter des avantages & des chicanes qui s'offrent ſans ceſſe dans les pays de montagnes difficiles & ſcabreuſes.

LEs guerres de montagnes ſont difficiles & ſavantes, & ont l'avantage pour le foible qu'il trouve à chaque pas des obſtacles, des chicanes, des poſtes, en état d'égaler par leur bonté la ſupériorité du fort. Il eſt peu d'endroits où un Général habile ne puiſſe s'établir dans un pays comme la Provence & le Vivarais, & encore plus dans les Alpes & les Pyrénées, en aſſûrant ſes derrieres & ſe rendant maître de certains défilés ou de ſommités avantageuſes, ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre; l'on fait rencontrer à chaque pas à ſon ennemi une quantité d'actions qu'il ne peut éviter, & qui ſont à la fin capables de le déconcerter.

Pour ſe tirer avec honneur & avantage de ces eſpeces de guerre, rien n'eſt plus néceſſaire qu'une connoiſſance exacte des lieux & ſurtout des revers des montagnes, laquelle ne ſauroit s'acquérir ni ſur les cartes ni ſur le rapport d'autrui. Ces deux points aident à quelque choſe: mais ſans une connoiſſance oculaire & perſonnelle, l'on court riſque de faire ſouvent des fautes très-lourdes & de très-grande conſéquence.

Les cartes pour le dire en paſſant ſont beaucoup moins utiles dans des pays ſemblables que dans les plaines; cela par la raiſon qu'il n'en eſt pas d'exactes ni même qui puiſſent l'être. Comment marqueroient-elles avec cette exactitude ſcrupuleuſe néceſſaire pour diriger les opérations, les défilés, les eſcarpemens, les pentes plus ou moins roides, les torrents accidentels, les rochers ou montagnes de terre? L'ignorance ou la pareſſe de ceux qui juſqu'ici en ont levé, ne le vérifie que trop chaque jour: il n'en eſt point encore qui marquent les torrens, les paſſages & les vallées, ſimplement avec l'exactitude de l'échelle, quoique dépourvûes des marques que le deſſein a adoptées

pour déſigner les autres choſes néceſſaires dont je viens de parler. Pourquoi cela? C'eſt que la plûpart des Géographes qui y ont travaillé n'étoient pas des gens de guerre, & qu'ils ont cru tout faire que de déſigner la poſition de certains lieux remarquables.

La nouvelle carte des Pyrénées dont la Cour a retiré toutes les épreuves & dont on a fait un miſtère, ne vaut pas davantage que celle de Deliſle : puiſque les pas des montagnes & des vallées n'y ſont pas marqués; on y déſigne des montagnes imaginaires pour faire voir qu'il y en a, & ſi l'on veut examiner l'échelle, l'on trouvera des plaines d'une & deux lieues entre des montagnes où il n'en a jamais exiſté.

Pour lever des cartes militaires & utiles dans ces pays ou de ſemblables, il faut les lever avec le dernier ſcrupule, en plan, ou pour parler en terme de l'art, à vûe d'oiſeau; & ce n'eſt point encore aſſez, il faut que ces cartes ſoient accompagnées de mémoires inſtructifs : alors on peut ſi ces mémoires ſont de la main de bons maîtres, compter d'avoir quelque choſe. Mais quelque pourvû que ſoit un Général de ſecours de cette eſpece, il ne doit pas pour cela ſe diſpenſer lorſqu'il le peut, de ſe tranſporter ſur les lieux, pour voir par lui-même : & ce n'eſt qu'en agiſſant de la ſorte qu'il pourra opérer dans le ſyſtème d'Amilcar.

Pour tirer notre inſtructions de faits plus voiſins & plus à portée de nos yeux, la campagne de 1707. en Provence nous fournit une aſſez ample matiere. Le bien & l'avantage de la poſtérité exigent qu'il nous ſoit permis de blâmer, pour corriger ceux qui ſe trouveront dans pareil cas, & ce n'eſt que dans l'étude & la connoiſſance des fautes que l'on puiſe les regles d'une meilleure conduite. Le terrein ne varie point, il n'y a donc qu'une façon d'agir oppoſée à cela, que je vais détailler, qui puiſſe garantir la France d'une irruption, ou pour mieux dire d'un projet d'attaque ſemblable qu'elle n'a pas manqué d'éprouver, *ainſi que M. de Folard l'avoit annoncé.*

L'on étoit très-bien informé de l'intention des Alliés & de leur projet déterminé de pénétrer en Provence : cependant premiere faute, les Généraux qui y devoient commander ne prirent aucune précaution pour s'y oppoſer quoiqu'ils fuſſent ſur les lieux.

La Provence n'a pour toute barriere de côte du Comté de Nice que le Var, fleuve qui tient beaucoup du torrent, & qui étant guéyable preſque toute l'année, n'eſt pas bien redoutable par lui-même. La mer lui procure un avantage pour celui qui en eſt le maître, ou un déſavantage à celui qui voudroit le défendre ſans être maître de cet élement, c'eſt qu'une flotte a aſſez de fond à ſon embouchure pour y mouiller & prendre des revers ſur celui qui en défend le paſſage. Sans entrer dans le détail de la poſſibilité qui eſt démontrée de défendre ce fleuve, il ſuffit de dire que faute de l'avoir reconnue ou d'y avoir employé le monde ſuffiſant, un Lieutenant-Général qui y avoit été envoyé ne crut pas pouvoir y tenir, & qu'il ſe retira à l'approche de l'ennemi, il manda même à M. de Goeſbriant qui accouroit au ſecours de Toulon avec un grand corps de troupes, qu'il n'arriveroit pas à

temps pour défendre la ligne que l'on avoit tirée de la ville à la montagne, lui-même ayant déja les ennemis ſur les bras. Heureuſement que cette lettre qui eût peut-être fait rebrouſſer tout autre, n'arrêta point le Marquis de Goeſbriant qui manda en l'envoyant au Maréchal de Teſſé : Je connois l'homme, je marche droit à Toulon, aſſûré que l'ennemi n'y arrivera pas ſi-tôt, comptez là-deſſus. Il penſa juſte, l'ennemi étant encore à plus de trois marches de ce Lieutenant-Général qui arriva ſans être ſuivi, de ſorte que l'on eut le tems de perfectionner la ligne & de ſe mettre en bonne poſture.

L'on fit donc d'abord une premiere faute, étant réſolu de défendre une riviere, de ne l'avoir pas aſſez reconnue, après quoi l'on eût dû en retrancher les bords, & rompre les gués, s'y porter avec toutes ſes forces pour en diſputer le paſſage, & ne point y expoſer un petit corps que l'on mit dans la néceſſité de ſe retirer avec précipitation & indécence, ce qui fait un début de campagne de très-mauvaiſe augure, & qui abat le cœur des troupes en même tems qu'il enfle celui de l'ennemi.

Il falloit donc opter ou de défendre le Var avec toûtes ſes forces, ou ne point s'approcher de ſes bords dès que l'on ne vouloit pas les diſputer à l'ennemi ; & dans ce dernier cas, il falloit ſuivre ce que nous avons dit plus haut, prendre poſte en arriere dans tous les défilés, dans tous les lieux avantageux, qu'un pays de cette nature préſente à chaque pas, avoir une bonne ligne de communication intérieure pour ſe ſoûtenir réciproquement, en avant de laquelle on pouſſe quelques poſtes dans les endroits difficiles, abandonnant ceux qui ſont de trop de dépenſe en nombre d'hommes, pour ne diſputer que ceux qui n'en conſomment pas beaucoup & arrêtent tout de même l'ennemi; ſe jetter dans les montagnes ſur ſon flanc, le harceller, l'inquiéter continuellement, entreprendre journellement ſur ſes convois, armer les payſans, les ſoûtenir par des petits corps de troupes réglées, les animant & les repandant partout.

Nous n'entrerons pas dans le détail du parti à prendre, ſi l'ennemi ſe fût jetté à droite pour par les montagnes revenir prendre Toulon à revers : l'intérieur de la défenſe du pays demandoit en pareil cas une grande application & une grande connoiſſance des lieux de la part du Général.

Dans ce cas-ci leur objet ne fut jamais que Toulon, & c'eſt cette entrepriſe d'une ſi grande conſéquence pour eux s'ils euſſent réuſſi, qui offroit le plus beau jeu du monde pour détruire leur armée ſi nous euſſions bien connu nos avantages.

L'on tira un retranchement de la ville à la montagne qu'il falloit de néceſſité, que l'ennemi forçât pour faire ſon ſiége.

Le Marquis de Goeſbriant fut détaché avec un grand corps de troupes pour la défendre. Ce Général ſurpris de l'inaction de l'ennemi, & perſuadé pour ſes troupes que rien n'eſt pire que le repos ou l'oiſiveté, imagina une ſortie, & l'exécuta avec tant de courage, de ſageſſe & de conduite, qu'il ne ſe voit rien de mieux imaginé ni de plus heureuſement exécuté ; l'ennemi chaſſé de tous ſes poſtes fut contraint de lever honteuſement le ſiége.

Durant ce temps on n'ignore point ce que faiſoit le gros de notre armée : mais voici ce qu'il me ſemble qu'elle eût dû faire. Au lieu d'abandonner la Provence pour ſe couvrir de la Durance, & d'empêcher les payſans de prendre les armes, deux choſes dont il faut laiſſer à de plus habiles à pénétrer les raiſons, l'on eût dû lâcher la bride à ces derniers, qui ne ſont jamais ſi redoutables que lorſqu'une armée ſe retire, & qui euſſent dans peu détruit celle-là. On eût dû occuper par 15. mille hommes & autant de payſans munis de haches, les bois de Leleret, dans leſquels en ſe retranchant par de bons abbattis, ils étoient en ſûreté contre les attaques de l'ennemi, & lui euſſent barré totalement le paſſage par-là ; de ſorte que barré de front par le retranchement ; harcellé à dos par M. de Goeſbriant, & ſur leur flanc gauche par le Maréchal de Teſſé maître des hauteurs, il ne reſtoit à cette armée d'autres reſſources que ſa flotte qui ne lui eût pas été d'un grand ſecours. Tout cela paroît aſſez clair pour avoir été appperçû dès-lors : on ne fit rien de pareil, cette armée ſe retira paiſiblement & finit plus heureuſement ſa campagne qu'il ne lui convenoit, par la priſe de Suze, place importante qui lui tenoit à cœur, & dont l'ennemi ſe rendit maître par la faute de l'Officier-Général que l'on avoit laiſſé dans ces vallées. Il avoit aſſez de troupes pour s'oppoſer à cette entrepriſe de l'ennemi, & donner le tems au Maréchal de Teſſé, malgré ſa hauteur incompréhenſible, d'accourir au ſecours de cette partie. Il prit le change & donna dans le piége que le Prince Eugene lui tendit, il crut devoir renforcer la Perouſe qui étoit peu important, aux dépens du pas de l'âne qu'il dégarnit, & dont le Prince ne tarda pas à s'emparer, lui ayant pour cela dérobé une marche avec beaucoup de diligence, & s'en étant rendu maître d'autant plus facilement que la défenſe en fut confiée au même qui défendit Modene, & que l'on avoit ſubſtitué au Commandant de ce poſte, homme de courage, mais trop vieux pour pouvoir opérer ; & ſon ſucceſſeur ſe conduiſit ainſi qu'à Modene avec lâcheté & ignorance. Ce fut là un des bonheur de l'armée ennemie, qui ſans des évenemens pareils eût dû périr cette campagne bien loin de faire des conquêtes.

J'ai trouvé quelques années après l'occaſion d'en raiſonner avec le Maréchal de Teſſé : il me fit l'honneur de me dire que les ordres de la Cour n'étoient pas toûjours conformes aux intentions des Généraux, & que le Miniſtre lui ayant mandé de garder la défenſive ſans rien haſarder, la prudence demandoit qu'il fît pont d'or à la retraite de l'ennemi, quelqu'envie qu'il eût eue du contraire.

Cette réponſe me donna lieu à une réflexion qui me paroît devoir ſans ceſſe être priſe par un Général en pareil cas. Les ordres qu'il peut avoir de ne rien haſarder, & la déférence qu'il doit avoir aux volontés de ſon Prince, n'ont rien, ce me ſemble, d'incompatible avec une défenſive active, qui ſans ſe connoître profite de l'occaſion lorſqu'elle ſe préſente dans un certain dégré de certitude du ſuccès. La prudence qui exige que l'on ne haſarde rien, devient une imprudence dès qu'elle fait manquer l'occaſion ſûre de vaincre, & le reſpect pour

la

la volonté du Prince pouſſé juſques-là me paroît fort mal entendu.

Car l'intention d'un pareil ordre ne peut être autre choſe que de ne point commettre au haſard le ſuccès d'une campagne : mais lorſqu'il eſt évident que le haſard ne s'en mêle plus, & que l'on a tout pour ſoi, on ne trahit point cette volonté du Prince, qui ne peut être en général que la deſtruction de ſon ennemi, & la gloire de ſes propres armes.

Une obéiſſance de cette nature & auſſi aveugle, dégénere de la vertu au vice, & la volonté du Prince quelque ſouveraine qu'elle ſoit, n'eſt pas moins ſujette aux vents ſur mer, qu'aux temps, aux lieux & aux occaſions ſur la terre, qui doivent la faire enfreindre par néceſſité, auſſi bien pour que contre ce qu'il exige.

CHAPITRE XV.

Origine de la guerre des étrangers contre les Carthaginois. Embarras que donne la conduite d'une armée compoſée de différentes nations. Inſolence des étrangers. Vains efforts pour les appaiſer. La guerre ſe déclare.

LE Traité de paix conclu & ratifié, Amilcar conduiſit l'armée du camp d'Eryce à Lilybée, & ſe démit là du commandement. Geſcon Gouverneur de la ville, ſe chargea du ſoin de renvoyer ces troupes en Afrique : mais prévoyant ce qui pouvoit arriver, il s'aviſa d'un expédient fort ſage. Il les partagea ces troupes, & ne les laiſſa s'embarquer que partie à partie, & par intervalles, afin de donner aux Carthaginois le tems de les payer à meſure qu'elles arriveroient, & de les renvoyer chez elles avant que les autres arrivaſſent. Les Carthaginois, épuiſés par les dépenſes de la guerre précédente, & ſe flattant qu'en gardant ces mercenaires dans la ville, ils en obtiendroient quelque grace ſur la ſolde qui leur étoit dûe, reçûrent & renfermerent dans leurs murailles tous ceux qui abordoient. Mais le déſordre & la licence régnerent bientôt par tout, nuit & jour on en reſſentit les triſtes effets. Dans la crainte où l'on étoit que cette multitude de gens ramaſſés ne pouſſât encore les choſes plus loin, on pria leurs Officiers de les mener tous à Sicca, de leur faire accepter à chacun une piece d'or pour les beſoins les plus

preſſans, & d'attendre là qu'on leur eût diſpoſé tout l'argent qu'on étoit convenu de leur donner, & que le reſte de leurs gens les euſſent joints. Ces Chefs conſentirent volontiers à cette retraite : mais comme ces étrangers voulurent laiſſer à Carthage tout ce qui leur appartenoit (*a*), ſelon qu'il s'étoit pratiqué auparavant, & par la raiſon qu'ils devoient y revenir bientôt pour recevoir le payement de leur ſolde, cela inquiéta les Carthaginois. Ils craignirent que ces ſoldats rejoints, après une longue abſence, à leurs enfans & à leurs femmes, ne refuſaſſent abſolument de ſortir de la ville, ou n'y revinſſent pour ſatisfaire à leur tendreſſe, & que par-là on ne revît les mêmes déſordres. Dans cette penſée ils les contraignirent, malgré qu'ils en euſſent, d'emmener avec eux à Sicca tout ce qu'ils avoient à Carthage. Là cette multitude vivant dans une inaction & un repos où elle ne s'étoit vûe depuis longtems, fit impunément tout ce qu'elle voulut; effet ordinaire de l'oiſiveté, la choſe du monde que l'on doit le moins ſouffrir dans les troupes étrangeres, & qui eſt comme la premiere cauſe des ſéditions. Quelques-uns d'eux occuperent leur loiſir à ſupputer l'argent qui reſtoit à leur payer, & augmentant la ſomme de beaucoup, (*b*) dirent qu'il falloit l'exiger des Carthaginois. Tous ſe rappellant les promeſſes qu'on leur avoit faites dans les occaſions périlleuſes, fondoient là-deſſus de grandes eſpérances, & en attendoient de grands avantages. Quand ils furent tous raſſemblés, Hannon, qui commandoit pour les Carthaginois en Afrique, arrive à Sicca; & loin de remplir l'attente des étrangers, il dit que la République

(*a*) *Mais comme les étrangers voulurent laiſſer à Carthage tout ce qui leur appartenoit, &c.*] Voilà un trait de bien mauvaiſe politique de la part des Carthaginois. Quel dommage que quelque bon auteur ne ſe ſoit occupé à nous donner, ainſi que Saint Evremont a fait des Romains, un recueil de réflexions ſur le Gouvernement de cette République dans ſes différentes poſitions! Un ouvrage de cette nature ſeroit un ſujet excellent de méditations pour les Miniſtres & les Généraux, où l'on reconnoîtroit la ſupériorité de génie des Romains.

La politique de Geſcon étoit des meilleures, & ſi elle eût été ſuivie, Carthage eût évité une guerre ruineuſe & deshonorante pour un Etat qui la fit naître par ſon ingratitude.

(*b*) *Quelques-uns occuperent leur loiſir à ſupputer l'argent qui reſtoit à leur payer & augmentant la ſomme de beaucoup.*] Ce doit être une maxime de laquelle l'on ne doit point s'écarter que de payer régulierement & préalablement à toutes les autres dépenſes, la ſolde des étrangers, ſurtout lorſque l'on n'a que de cette eſpece de troupes. Cet évenement en eſt une preuve; & qu'eſt-ce qui pourra retenir dans une pareille circonſtance un armée qui n'eſt pas payée, & qui ſe trouve les armes à la main contre ſes débiteurs, qui ne ſont ni ſes maîtres ni ſes compatriotes, & que la néceſſité conduit auſſi bien que le ſentiment qui naît indiſpenſablement du manque de parole.

Si une conduite pareille à celle de Car-

ne pouvoit leur tenir parole; qu'elle étoit accablée d'impôts, qu'elle ſouffroit une diſette affreuſe de toutes choſes, & qu'elle demandoit qu'ils lui remiſſent une partie de ce qu'elle leur devoit. A peine avoit-il ceſſé de parler, que cette ſoldateſque ſe mutine & ſe révolte; d'abord chaque nation s'attroupe en particulier, enſuite toutes les nations enſemble: le trouble, le tumulte, la confuſion étoient telle que l'on peut s'imaginer parmi des troupes de pays & de langage différent.

Embarras d'une armée compoſée de différentes nations.

Si les Carthaginois, en prenant des ſoldats de toute nation, n'ont en vûe que de ſe faire des armées plus ſouples & plus ſoûmiſes, cette coûtume n'eſt pas à mépriſer: des troupes ainſi ramaſſées ne s'ameutent pas ſi-tôt pour s'exciter mutuellement à la rébellion, & les Chefs ont moins de peine à s'en rendre maîtres. Mais d'un autre côté, ſi l'on conſidere l'embarras où l'on eſt, quand il s'agit d'inſtruire, de calmer, de déſabuſer ces ſortes d'eſprits, lorſque la colere, ou la haine, ou la révolte les agite & les tranſporte, on conviendra que cette politique eſt très-mal entendue. Ces troupes une fois emportées par quelques-unes de ces paſſions, paſſent toutes bornes: ce ne ſont plus des hommes, ce ſont des bêtes féroces, il n'eſt pas de violence qu'on n'en doive attendre. Les Carthaginois en firent dans cette occaſion une triſte expérience. Cette multitude étoit compoſée d'Eſpagnols, de Gaulois, de Liguriens, de Baleares, de Grecs metifs, la plûpart déſerteurs & valets, & ſur-tout

thage, n'eſt pas auſſi dangereuſe à tenir avec une armée Nationale, elle eſt cependant toûjours très-pernicieuſe, & ſi le devoir, l'amour de la patrie, le reſpect qui eſt naturel dans l'homme pour ſon Prince, l'empêche d'en venir à une extrémité auſſi criminelle, rien ne peut empêcher que le dégoût, l'ennui, la négligence, le murmure même qui ruinent la diſcipline ne faſſent tôt ou tard de ſoldats reſpectables & aguerris, un amas de gens oiſifs, lâches & efféminés, qui ne ſont plus ſenſibles à l'émulation, & croyent être autoriſés dans leur pareſſe par le manque de ſolde.

Si à l'irrégularité de payement l'on joint encore le défaut de récompenſe aux belles actions, l'on peut alors être aſſûré qu'il n'y a plus de courage; toute vertu ceſſe par le déni de la récompenſe. Et quoiqu'en France l'on ait vû le contraire, & qu'on ait éprouvé dans la guerre de 1701. que le François ſe contente de peu & n'eſt pas moins docile ni zélé, quoiqu'il ſoit mal payé, pourvû qu'il ait un Général en qui il ait confiance, cela ne veut pas dire qu'à la longue, un pareil traitement n'eût d'auſſi fâcheuſes ſuites que chez toutes les autres Nations.

La guerre des ſoldats étrangers contre Carthage, me paroit auſſi juſte qu'il ſe puiſſe; ils étoient étrangers, ils n'avoient d'autre tribunal que leurs armes, ils y eurent recours, pourquoi les appeller rebelles? ils ont ſacrifié leurs vies, leur repos, leur patrie, moyennant une ſolde qu'on leur a promiſe, & qu'on leur refuſe: ce n'étoit pas ſe révolter que de demander leur payement, & ce n'étoit pas ſe conduire en rebelles que de faire la guerre ſous les ordres de leurs Chefs braves & expérimentés, & ſans commettre aucun déſordre, c'eſt ce qu'il y a de plus étonnant.

d'Afriquains. Les aſſembler en un même lieu, & là les haranguer, cela n'étoit pas poſſible; car comment leur faire entendre ce que l'on avoit à leur dire? Il eſt impoſſible qu'un Général ſache tant de langues: il l'eſt encore plus de faire dire quatre & cinq fois la même choſe par des truchemens. Reſte donc de ſe ſervir pour cela de leurs Officiers, & c'eſt ce que faiſoit Hannon. Mais qu'arrivoit-il? Souvent ou ils n'entendoient pas ce qu'il leur diſoit; ou convenus de quelque choſe avec lui ils rapportoient à leurs gens tout le contraire, les uns par ignorance, les autres par malice. Auſſi ne voyoit-on qu'incertitude, que défiance, que cabale par-tout. D'ailleurs ces étrangers ſoupçonnoient que ce n'étoit pas ſans deſſein que les Carthaginois, au lieu de leur députer ces Chefs qui avoient été témoins de leurs ſervices en Sicile, & auteurs des promeſſes qui leur avoient été faites, leur avoient envoyé un homme qui ne s'étoit trouvé dans aucune des occaſions où ils s'étoient ſignalés. La concluſion fut qu'ils rejetterent Hannon, qu'ils n'ajoûterent aucune foi à leurs Officiers particuliers, & qu'irrités contre les Carthaginois, ils avancerent vers Carthage au nombre de plus de vingt mille hommes, & prirent leurs quartiers à Tunis, à ſix vingts ſtades de la ville.

Inſolence des Etrangers.

Ce fut alors, mais trop tard, que les Carthaginois reconnurent les fautes qu'ils avoient faites. C'en étoit déja deux grandes, de n'avoir point en tems de guerre employé les troupes de la ville, & d'avoir raſſemblé en un même endroit une ſi grande multitude de ſoldats mercenaires: mais ils avoient encore plus grand tort de s'être défait des enfans, des femmes, & des effets de ces étrangers. Tout cela leur eût tenu lieu d'ôtages, & en les gardant, ils auroient pû ſans crainte prendre des meſures ſur ce qu'ils avoient à faire, & amener plus facilement ces troupes, à ce qu'ils en auroient ſouhaité: au lieu que dans la frayeur où le voiſinage de cette armée les jetta, pour calmer ſa fureur, il fallut en paſſer par tout ce qu'elle voulut. On envoyoit des vivres en quantité, tels qu'il lui plaiſoit, & au prix qu'elle y mettoit. Le Sénat députoit continuellement quelques-uns de ſon corps, pour leur promettre qu'ils n'avoient qu'à demander, qu'on étoit prêt à tout faire pour eux, pourvû que ce qu'ils demanderoient, fût poſſible. L'épouvante, dont ils ſentirent les Carthaginois frappés, accrut leur audace & leur inſolence à un point, que chaque

jour ils imaginoient quelque choſe de nouveau : perſuadés d'ailleurs qu'après les exploits de guerre qu'ils avoient faits en Sicile, ni les Carthaginois ni aucun peuple du monde, n'oſeroient ſe préſenter en armes devant eux. Dans cette confiance, quand on leur eut accordé leur ſolde, ils voulurent qu'on leur rembourſât le prix des chevaux qui avoient été tués ; après cela qu'on leur payât les vivres, qu'on leur devoit depuis longtems, ſur le pié qu'ils ſe vendoient pendant la guerre, qui étoit un prix exorbitant : c'étoit tous les jours nouvelles exactions de la part des brouillons & des ſéditieux, dont cette populace étoit remplie, & des exactions auxquelles la République ne pouvoit ſatisfaire. Enfin les Carthaginois promettant de faire pour cela tout ce qui ſeroit en leur pouvoir, on convint de s'en rapporter ſur la conteſtation préſente à un des Officiers géneraux qui avoit été en Sicile.

Amilcar étoit un de ceux ſous qui ils avoient ſervi dans cette Iſle : mais il leur étoit ſuſpect, parce que n'étant pas venu les trouver comme député, & s'étant volontairement démis du commandement, il étoit en partie cauſe qu'on avoit pour eux ſi peu d'égards. Geſcon étoit tout-à-fait à leur gré. Outre qu'il avoit commandé en Sicile, il avoit toûjours pris leurs intérêts à cœur, mais ſur-tout lorſqu'il fut queſtion de les renvoyer. Ce fut donc lui qu'ils prirent pour arbitre du différend. Geſcon ſe fournit d'argent, ſe met en mer & débarque à Tunis. D'abord il s'adreſſe aux Chefs, enſuite il fait des aſſemblées par nations ; il reprend ſur le paſſé, il avertit ſur le préſent, mais il inſiſte particulierement ſur l'avenir, les exhortant de ne ſe départir pas de l'amitié qu'ils devoient avoir pour les Carthaginois, à la ſolde deſquels ils portoient depuis long-tems les armes. Enfin il ſe diſpoſoit à acquitter les dettes, & à en faire le payement par nations, lorſqu'un certain Campanien, nommé Spendius, autrefois eſclave chez les Romains, homme fort & hardi juſqu'à la témérité, craignant que ſon maître qui le cherchoit, ne l'attrapât, & ne lui fit ſouffrir les ſupplices & la mort qu'il méritoit ſelon les loix Romaines, dit & fit tout ce qu'il put pour empêcher l'accommodement. Certain Mathos Africain s'étoit joint à lui, homme libre à la vérité, & qui avoit ſervi dans l'armée : mais comme il avoit été un des

Vains efforts pour les appaiſer.

principaux auteurs des troubles paſſés, de crainte d'être puni & de ſon crime, & de celui où il avoit engagé les autres; il étoit entré dans les vûes de Spendius, & tirant à part les Africains, leur faiſoit entendre, qu'auſſitôt que les autres nations auroient été payées, & ſe ſeroient retirées, les Carthaginois devoient éclater contr'eux, & les punir de maniere à épouvanter tous leurs compatriotes. Là-deſſus les eſprits s'échauffent & s'irritent. Comme Geſcon ne payoit que la ſolde, & remettoit à un autre temps le payement des vivres & des chevaux, ſur ce prétexte frivole ils courent à l'aſſemblée. Spendius & Mathos s'y déchaînent contre Geſcon & les Carthaginois, & les Africains n'ont d'oreilles & d'attention que pour eux; ſi quelqu'autre ſe préſente pour leur donner conſeil, avant que d'entendre ſi c'eſt pour ou contre Spendius, ſur le champ ils l'accablent de pierres. Quantité d'Officiers & un grand nombre de particuliers perdirent la vie dans ces cohues, où il n'y avoit que le mot *frappe*, que toutes ces nations entendiſſent, parce qu'elles y frappoient ſans ceſſe, mais ſur-tout lorſque pleines de vin, elles s'aſſembloient après le dîner. Car alors dès que quelqu'un avoit dit *frappe*, cela s'exécutoit de tous côtés ſi bruſquement, que quiconque y étoit venu, étoit tué, ſans pouvoir échaper. Ces violences éloignant d'eux tout le monde, ils mirent à leur tête Mathos & Spendius.

La guerre ſe déclare.

Geſcon au milieu de ce tumulte demeuroit inébranlable: plein de zéle pour les interêts de ſa patrie, & prévoyant que la fureur de ces ſéditieux la menaçoit d'une ruine entiere, il leur tenoit tête même au péril de ſa vie. Tantôt il s'adreſſoit aux Chefs, tantôt il aſſembloit chaque nation en particulier, & tâchoit de l'appaiſer. Mais les Africains étant venus demander avec hauteur les vivres qu'ils prétendoient leur être dûs; pour châtier leur inſolence, il leur dit d'aller les demander à Mathos. Cette réponſe les piqua tellement, qu'à peine l'eurent-ils entendue, qu'ils ſe jetterent ſur l'argent qui avoit été apporté, ſur Geſcon & ſur les Carthaginois qui l'accompagnoient. Mathos & Spendius, perſuadés que la guerre ne manqueroit pas de s'allumer, s'il ſe commettoit quelque attentat éclatant, irritoient encore cette populace téméraire; l'équipage & l'argent des Carthaginois furent pillés, Geſcon & ſes gens liés ignominieuſement, & jettés dans un cachot, la guerre hautement déclarée contre les Carthaginois, & le droit des gens

violé par la plus impie de toutes les conſpirations. Tel fut le commencement de la guerre contre les étrangers, & qu'on appelle auſſi la guerre d'Afrique.

OBSERVATIONS

Sur l'exercice des troupes pendant la paix.

LE paſſage de Polybe ſur le déſordre arrivé à Sicca, & occaſionné par le repos qu'y eut cette armée, & qu'il y avoit ſi long-tems qu'elle n'avoit goûté, eſt un des plus remarquables de ſon ouvrage, & des plus concluans en faveur des exercices militaires. Ceux qui gouvernent ne ſçauroient y faire trop d'attention, de tous les dangers que peut courir une armée & en général toute troupe, le plus grand ſans dout ec'eſt l'oiſiveté. Thucydide dit fort bien que la guerre aſſûre le repos, mais le repos n'aſſûre pas contre la guerre.

Les Carthaginois ayant fait la paix donnent de bons quartiers à leur armée, cela eſt à merveille : mais ils ne l'occupent à rien ; & de là vint d'abord l'indiſcipline ; le déſordre, & la révolte ne tarda gueres, d'où s'enſuivit une guerre peut-être la plus dangereuſe qu'ait éprouvé cette République.

Il ne ſeroit pas raiſonnable de prétendre que le repos des troupes eût toûjours une auſſi funeſte iſſue : mais quoique les maux extrêmes ne ſoient pas toûjours à craindre, l'on doit redouter & éviter avec ſoin ceux que produit néceſſairement l'inaction qui énerve le ſoldat & l'Officier, lui fait chercher dans les délices d'une vie molle des occupations plus convenables à une femme qu'à un militaire, qui doit aimer les armes, ſe familiariſer avec elles, & ſe tenir en haleine par des travaux aſſidus ſans être trop pénibles ; ſans quoi la guerre ſurvenant ni le corps ni l'eſprit ne ſauroient s'y faire, tout paroît auſſi nouveau & auſſi dur aux vieux ſoldats qu'aux nouveaux. La marche, les fardeaux durant la guerre ne leur coûtoient rien : mais ils ont joüi du repos, & y ont été oiſifs ; ce ne ſont plus les mêmes hommes. L'Officier encore plus que le ſoldat ne penſe plus de même, l'ancien s'eſt efféminé, le nouveau ne connoît rien, & les uns & les autres ne ſont plus propres au métier, juſqu'à ce que par les ſoins aſſidus de quelques Généraux, par les fatigues qu'il faut eſſuyer & dans les commencemens deſquelles la plûpart périſſent, l'on ſoit parvenu à remettre les forces des ames & des corps. Quels ſoins, quelle peine ne faut-il pas, & où trouve-t-on des gens qui en ſoient capables de ces ſoins ? Rien n'eſt ſi délicat à entreprendre, ni ſi difficile d'amener à bien que de diſcipliner & d'aguerrir une armée ainſi aſſoupie par les délices. Il eſt peu de Pyrrhus, de Céſar & de Ziſcas, pour aguerrir en peu de temps des armées, & métamorphoſer les hommes

qui la compoſent, d'hommes efféminés, occupés uniquement de leurs plaiſirs ſans autre objet, en faire des gens intrepides, laborieux, infatigables, à qui les marches, les fardeaux, les veilles ne coûtent rien, cela eſt au-deſſus des forces humaines, & on y prétendroit en vain. Quand le repos n'a pas été long, à la bonne heure, la choſe n'eſt pas ſi difficile : mais combien d'obſtacles à ſurmonter après une longue paix, ſi les troupes ont vécu dans la molleſſe & l'oiſiveté des quartiers & des garniſons. Alors les vieux ſoldats, l'ame des corps n'exiſtent plus, les Officiers expérimentés ſont morts ou retirés, ceux d'entre les nouveaux qui ſeroient devenus bons ſi on les eût employés, ou qu'on les eût exercés, faute de connoiſſance ſont réduits à la condition des autres, & ce ne ſont plus des armées que l'on met en campagne, c'eſt une populace à qui on a donné des armes, & qui outre ſon incapacité perſonnelle ſe trouve encore commandée par des Généraux qui ayant vécu comme elle, ne ſont pas plus propres à cet honneur, ceux que la guerre avoit formés, & qui par malheur ne ſont jamais aſſez jeunes pour en voir deux éloignées, ſont ou morts ou affoiblis par l'âge ; & que peut-on eſpérer avec de pareilles forces, ſurtout ſi l'on a en tête un ennemi aguerri & exercé. Mais, me dira-t-on, quel remede apporter à un auſſi grand mal, le ſeul le voici, c'eſt de faire travailler les troupes pour endurcir le ſoldat & l'aſſujettir, & de les beaucoup exercer pour faire acquérir à l'Officier les connoiſſances qu'il n'a pas, & maintenir à celui qui les a, le ſouvenir de la guerre & des évolutions militaires ; lui apprendre à quitter ſouvent ſes plaiſirs & ſes frivoles occupations pour celles qui ſont ſi néceſſaires à ſa profeſſion, l'obliger à connoître par-là ſon ſoldat, & à ce ſoldat, à reſpecter ſon Officier & lui obéir. L'un & l'autre, ainſi maintenus en haleine, ne ſeront plus ſi frappés de la différence de la vie oiſive de la paix, ou de la guerre vive & laborieuſe. D'autant plus ſenſibles à la voix de l'honneur & du devoir, ils ne ſeront plus ſi fort alarmés des premieres campagnes : loin de ſonger à quitter promptement un métier qu'ils ne peuvent plus ſupporter, ils y chercheront les récompenſes & l'avancement qu'ils s'étoient promis par leurs applications aux exercices & manœuvres à quoi on les a ci-devant occupés, l'obligation d'y aſſiſter devenant générale ; ceux qui ont du zele & de l'envie d'apprendre ne ſeront plus dégoûtés par les railleries de leurs camarades, qui ne manquent point pour l'ordinaire quand la multitude joüit du repos.

Quand la durée d'une paix commence à faire oublier aux troupes les élémens de la guerre, l'art de camper & de décamper diligemment, de marcher enſemble, de ſe former en bataille, & de faire les grandes évolutions avec mêlange d'armes, alors je crois très-ſalutaire de faire des camps de paix, plus encore pour former & maintenir les Officiers Généraux que les particuliers. Car l'unique moyen pour que ceux qui commandent ſoient en état de le faire, c'eſt qu'ils ayent les connoiſſances du moins générales : où les prendront-ils, or ſi ce n'eſt dans des camps, où ils connoîtront la caſtrametation, l'art des mar-

ches,

thes, la tactique, & ſurtout où ils ſe formeront le coup d'œil que nous avons dit ſi néceſſaire, non-ſeulement pour faire camper & marcher de grands corps de troupes, mais encore pour ſavoir le terrein qu'ils peuvent occuper dans tel ou tel ordre de bataille, dans telle ou telle évolution, & connoître exactement celui qui eſt propre à telle ou telle eſpece de troupes. Ce n'eſt que dans de pareils camps que l'on peut acquérir toutes les connoiſſances, & ce n'eſt qu'avec les connoiſſances que l'on peut commander des armées. Ce n'eſt pas le repos qui les donne, il eſt encore plus nuiſible aux chefs qu'aux particuliers. Voilà quant au remede contre l'ignorance qu'une longue paix occaſionne: mais comme il eſt des repos moins longs durant le cours d'une guerre, qui ne laiſſent pas que de nuire beaucoup aux troupes, il faut que les Chefs ſe mettent ce trait d'hiſtoire bien avant dans la mémoire; un ſeul quartier d'hyver de cinq mois à Capoue, fit perdre aux Carthaginois toute leur réputation, leur ſupériorité, & enfin leurs conquêtes; & les délices de Capoue firent plus en faveur des Romains que toutes les forces de leur République n'avoient pû juſques-là. Si Annibal eût continué d'exercer ſes troupes, ce qui dans un ſi court eſpace de tems ſuffit pour les empêcher de ſe corrompre, il n'eût pas eſſuyé un revers auſſi fatal à ſa gloire.

Tacite rapporte que Caïus Gouverneur de Syrie, étoit ſi fort perſuadé de la vérité de ce que j'avance, & ſi exact à ſes devoirs, que quoique l'Empire Romain jouît d'une paix profonde, il ne laiſſoit pas que d'exercer ſes légions, & d'y rétablir l'ancienne diſcipline, perſuadé qu'il étoit que chaque moment de la paix nous approche de la guerre.

Seneque nous apprend que la milice Romaine durant la paix, campoit, marchoit en bataille, ſe retranchoit & ſe fatiguoit à des exercices dont elle pouvoit ſe paſſer, uniquement pour s'y accoûtumer pour le beſoin.

Qu'il ſeroit à déſirer qu'à l'imitation de ces ſages Républicains, on pût occuper comme eux les troupes à conſtruire ou réparer les grands chemins, les Canaux, ſi utiles au bien de l'Etat, à conſtruire des Ponts, des chauſſées, des manufactures, & à une infinité d'autres travaux publiques, qui en leur procurant un gain raiſonnable bonnifieroit le ſoldat, fixeroit ſon inconſtance, l'endurciroit à la peine, & feroit fleurir de plus en plus un Etat d'ailleurs ſi floriſſant.

Tous les ſoulevemens des ſoldats Romains n'ont été cauſés que par l'oiſiveté. Auguſte, Trajan, Adrien, ſe gardoient bien de ne pas occuper leurs troupes; tous les beaux monumens qui nous reſtent de ce peuple, ſont des temoignages vivans de leur exactitude à faire travailler les légions durant les paix où les intervalles de campagnes.

Un Etat qui aura ſuivi exactement, cette méthode doit néceſſairement, la guerre venant, ſubjuguer celui dont les troupes auront langui dans la molle oiſiveté des garniſons; & n'eſt-ce pas le plus grand bien que l'on puiſſe ſe procurer que de ſe mettre en état, non-ſeulement de ne pas craindre, mais même d'accabler ſon ennemi de prime-abord?

Ceſar pouſſoit cette maxime plus

avant, & Hirtius qui a écrit de la guerre d'Afrique, nous rapporte que ce grand homme ayant l'ennemi ſur les bras dans le camp de Ruſpine, ne laiſſoit pas que d'exercer une partie de ſon armée, tandis que l'autre travailloit aux retranchemens.

OBSERVATIONS

Sur la révolte des Etrangers.

DEs troupes ainſi ramaſſées, dit Polybe, ne s'ameutent pas ſi-tôt pour s'exciter à la rebellion. Je crois que Polybe ſe trompe dans cette réflexion, & que toutes les fois que l'on donnera à des troupes, fuſſent-elles ramaſſées des quatre coins de l'Univers, un ſujet de rébellion auſſi plauſible & auſſi intéreſſant pour elles que la ſuppreſſion de la ſolde, ſi elles tardent à ſe révolter, ce n'eſt que faute de Chef: mais au moment qu'ils en auront un, ſurtout s'il a de l'eſprit & de l'intrigue, le premier ſignal ſuffira pour tout perdre.

Il eſt bien étonnant que les Carthaginois ne fuſſent pas corrigés par la révolte, qu'ils avoient déja épouvée des ſoldats qui avoient dompté une partie de la Sicile. Juſtin rapporte que cette armée ayant perdu une grande bataille en Sardaigne, la République la laiſſa avec ſes Généraux dans cette iſle, comme dans un exil, ſans qu'il fût permis à aucun de revenir à Carthage. Ils députerent pour leur retour, mais en vain: outrés de ce mépris, ils s'embarquerent, vinrent droit à Carthage, à qui ils déclarerent la guerre, réduiſirent cette ville à l'extrémité, & lui firent voir que c'étoit en vain qu'elle comptoit ſur la docilité des ſoldats nationaux. Cet exemple eût dû, comme j'ai dit, l'empêcher de tomber dans un pareil cas, avec des troupes d'autant plus redoutables qu'elles étoient étrangeres.

Ce qui eſt beaucoup plus ſurprenant que leur unanimité pour cette révolte, c'eſt le manque de toutes ſortes de moyens, pour conduire une guerre longue & pied à pied, nonobſtant quoi les deux Chefs des révoltés ne laiſſerent pas que de faire la guerre & de la rendre auſſi belle & auſſi intéreſſante pour les connoiſſeurs que la plûpart de celles que nous liſons, qui ont été entrepriſes avec tous les moyens & les préparatifs néceſſaires.

Ces deux Chefs de révoltés n'en ont point l'air par leur conduite: ce ſont deux excellens Généraux qui poſſedent l'art de faire la guerre dans ſa perfection, à qui rien n'eſt impoſſible, parce qu'ils ont un grand cœur, qu'ils ſavent, comme diſoit le Maréchal de Gaſſion, vivre de ce qu'ils ont, & chercher ce qu'ils n'ont pas. Ce n'eſt point d'avoir ſû donner le branle à cette révolte, que je trouve admirable en eux, c'eſt d'avoir ſû faire des conquêtes ſans argent, ſans vivres, ſans munitions; des ſiéges ſans machines de guerre, & cela ſeuls, ſans alliés, ſans ſecours au milieu

d'une Nation ennemie, & entourés des places dont elle étoit maîtreſſe, & d'avoir pouſſé leurs avantages aſſez loin pour obliger un Chef tel que Barcas à venir s'oppoſer à leurs progrès, les autres y ayant échoüé.

Cet évenement doit faire trembler les Républiques, ou tout autre état qui n'eſt ſervi que par les étrangers, & ſert auſſi à appuyer le ſentiment de Machiavel, qui prétend que c'eſt une fauſſe maxime que celle qui dit que l'argent eſt le nerf de la guerre. Il eſt certain qu'à entendre ſes mots juſqu'à un certain point, l'on donneroit dans une erreur pernicieuſe, je n'adopte point cependant pour preuve de cette erreur, les guerres que cite cet Auteur; celle d'Alexandre contre Darius, & des Romains contre les Grecs. Il n'eſt point dit qu'Alexandre n'eût point d'argent: bien loin de là, après le paſſage du Granique, il avoit tous les thréſors de l'Aſie; & les Romains étoient fort opulens quand ils paſſerent en Grece. Il eût pû ſe retrancher pour détruire cette maxime, ſur la ſituation d'Alexandre avant de paſſer le Granique: il eſt vrai qu'alors s'il eût été battu ſon armée ſe fût débandée faute de paye: mais étant vainqueur, il ſut ſe procurer par la guerre même les moyens de la continuer. Le dernier exemple eſt encore fort concluant: c'eſt la guerre du Duc Sforce de Milan contre les Suiſſes, dans laquelle ceux-ci eurent l'avantage malgré leur extrême pauvreté. Machiavel cite encore pour ſoûtenir ſon opinion, l'exemple de Créſus, qui, dit-il, ayant fait voir à Solon Athénien tous ſes thréſors comme la choſe la plus ſurprenante, lui demanda ce qu'il penſoit de ſa puiſſance. Ce ſage Philoſophe lui répondit qu'il n'en auguroit pas mieux pour cela; qu'il pourroit ſurvenir quelqu'un qui auroit plus de fer que lui, & qui lui enleveroit ſon or, ce qui arriva en effet: ce Prince n'ayant pas ſû en uſer pour ſa défenſe, ainſi que firent les Vénitiens, qu'il cite encore; qui perdirent ſous le regne de Louis XII. tous leurs états de terre ferme, ayant leurs coffres pleins d'or. Il conclut par ſoûtenir que ce n'eſt point l'argent qui fait la guerre, mais les ſoldats diſciplinés & fidéles, avec leſquels on recouvre des finances qui ſervent à pouſſer les conquêtes, étant bien moins difficile avec de bons ſoldats de trouver de l'or, qu'avec de l'or de trouver de bon ſoldats.

Il eſt vrai que cette fidélité dans les Soldats s'acquiert & ſe maintient par l'exactitude de la paye ſans laquelle on ne doit plus y avoir de confiance; temoin ce qui arriva à la bataille de Marſée près de Sedan en 1641. qui ſe voit dans les mémoires de Beauveau.

Toute la cavalerie Françoiſe de l'aîle droite, dit-il, qui combattoit contre M. de Soiſſons, prit la fuite à la décharge de quelques troupes embuſquées dans des haies, en voilà pour leur cinquante écus, diſoient les ſoldats en tournant le dos; c'étoit un argent qu'on leur avoit retenu.

De tous les ſoldats du monde les Eſpagnols ont été les plus enclins à la révolte, faute de paye; les François ſont moins ſujets à ce deffaut, ils s'en vont à l'ennemi quand ils ont ce ſujet de mécontentement.

Les retenues ſont ce qui les pique le plus, & en effet, les retranchemens de paye ſont odieux

& toûjours de fâcheuſe conſéquence. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui gouvernent les Etats ſuſſent combien il eſt pernicieux pour l'avenir de diminuer ou retrancher à la paix, les graces & les bienfaits que les troupes ont méritées par leurs ſervices durant la guerre.

Les Carthaginois alléguoient leur impuiſſance : mais les armes de ces ſoldats étrangers leur apprirent qu'elle étoit moins réelle que ſimulée ; & qu'ils avoient encore bien des reſſources pour acquiter la dette. Ils dûrent connoître alors qu'ils avoient eu tort de mépriſer ces étrangers, qu'ils croyoient ne devoir ni craindre ni ménager à cauſe de leur pauvreté.

C'eſt aſſez l'uſage des Républiques de mépriſer leurs troupes : les Hollandois ne manquent point de les appeller leurs valets, ainſi que je l'ai oüi dire de la bouche des plus vils artiſans durant ma priſon, ils s'en corrigent un peu depuis qu'ils en ont de nationales.

Les Vénitiens reſtent encore dans les termes de mépris, & cela va au point qu'ils ne connoiſſent aucune eſpece de récompenſe pour les belles actions ; les Sénateurs ſi on leur en parle, répondent froidement, *Sono pagati per queſto*, joignant à cela les plus rudes traitemens même envers l'Officier ; pour les moindres fautes, ils les mettent aux fers dans leurs galeres. Cela eſt moins ſurprenant, que de les voir trouver, malgré cela, des troupes & des Officiers : il faut que ceux qui s'y livrent ſoient tombés dans de grandes infortunes pour accepter un pareil ſervice plus inquiſiteur que l'inquiſition, n'ayant pas même la liberté de ſe plaindre.

CHAPITRE XVI.

Extrémité où ſe trouvent les Carthaginois & dont ils ſont eux-mêmes la cauſe. Siége d'Utique & d'Hippone-Zaryte. Incapacité du Général Hannon. Amilcar eſt mis en ſa place. Bel exploit de ce grand Capitaine.

MAthos, après cet exploit, dépêcha de ſes gens aux villes d'Afrique pour les porter à recouvrer leur liberté, à lui envoyer des ſecours, & à ſe joindre à lui. Preſque tous les Afriquains entrerent dans cette révolte. On envoya des vivres & des troupes, qui ſe partageant, une partie mit le ſiége devant Utique, & l'autre devant Hippone-Zaryte; parce que ces deux villes n'avoient pas voulu prendre part à leur rébellion. Une guerre ſi peu attendue, chagrina extrèmement les Carthaginois. A la vérité ils n'avoient beſoin que de leur territoire pour les néceſſités de la vie: mais les préparatifs de guerre & les grandes proviſions ne ſe faiſoient que ſur les revenus qu'ils tiroient de l'Afrique: outre qu'ils étoient accoûtumés à ne faire la guerre qu'avec des troupes étrangeres. Tous ces ſecours non-ſeulement leur manquoient alors, mais ſe tournoient contr'eux. La paix faite, ils ſe flattoient de reſpirer un peu, & de ſe délaſſer des travaux continuels que la guerre de Sicile leur avoit fait eſſuyer, & ils en voyoient une autre s'élever, plus grande & plus formidable que la premiere. Dans celle-là ce n'étoit que la Sicile qu'ils diſputoient aux Romains: mais celle-ci étoit une guerre civile, où il ne s'agiſſoit de rien moins que de leur propre ſalut & de celui de la patrie. Outre cela point d'armes, point d'armée navale, point de vaiſſeaux, point de munitions, point d'amis ou d'alliés dont ils puſſent le moins du monde eſpérer du ſecours. Ils ſentirent alors combien une guerre civile eſt plus fâcheuſe qu'une autre, qui ſe fait au loin & delà la mer. Et la cauſe principale de tous ces malheurs, c'étoient eux-mêmes. Dans la guerre précédente ils avoient traité les Afriquains avec la derniere dureté, exigeant des gens

de la campagne, ſur des prétextes prétendus raiſonnables, la moitié de tous leurs revenus, & des habitans des villes une fois plus d'impôts qu'ils n'en payoient auparavant, ſans faire quartier ni grace à aucun, quelque pauvre qu'il fût. Entre les Intendans des Provinces ce n'étoit pas de ceux qui ſe conduiſoient avec douceur & avec humanité, qu'ils faiſoient le plus de cas; mais de ceux qui leur amaſſoient le plus de vivres & de munitions, auprès de qui l'on trouvoit le moins d'accès & d'indulgence. Hannon par exemple, étoit un homme de leur goût. Des peuples ainſi maltraités n'avoient pas beſoin qu'on les portât à la révolte: c'étoit aſſez qu'on leur en annonçât une pour s'y joindre. Les femmes mêmes, qui juſqu'alors avoient vû ſans émotion traîner leurs maris & leurs parens en priſon pour le payement des impôts, ayant fait ſerment entr'elles dans chaque ville de ne rien cacher de leurs effets, ſe firent un plaiſir d'employer à la ſolde des troupes, tout ce qu'elles avoient de meubles & de parures, & par là fournirent à Mathos & à Spendius des ſommes ſi abondantes, que non-ſeulement ils payerent aux ſoldats étrangers le reſte de la ſolde qu'ils leur avoient promiſe pour les engager dans leur révolte, mais qu'ils eurent dequoi ſoûtenir les frais de la guerre ſans diſcontinuation. Tant il eſt vrai que pour bien gouverner, il ne faut pas tant ſe borner au préſent, que l'on ne porte auſſi ſes vûes ſur l'avenir, & qu'on n'y faſſe même plus d'attention.

Siége d'Utique & d'Hippone-Zaryte.

Malgré des conjonctures ſi fâcheuſes, les Carthaginois ayant choiſi pour Chef Hannon, qui leur avoit déja auparavant ſoûmis cette partie de l'Afrique qui eſt vers Hecatontapyle, ils aſſemblerent des étrangers, firent prendre les armes aux Citoyens qui avoient l'âge compétent, exercerent la cavalerie de la ville, équiperent ce qui leur reſtoit de galeres à trois & à cinq rangs, & de plus grandes barques. Mathos de ſon côté ayant reçû des Afriquains ſoixante & dix mille hommes, & en ayant fait deux corps, pouſſoit paiſiblement ſes deux ſiéges. Le camp qu'il avoit à Tunis étoit auſſi en ſûreté, & par ces deux poſtes il coupoit aux Carthaginois toute communication avec l'Afrique extérieure. Car la ville de Carthage s'avançant dans le golfe fait une eſpece de Péninſule, environnée preſque toute entiere, partie par la mer & partie par un lac. L'Iſthme qui la joint à l'Afrique, eſt large d'environ vingt-cinq ſtades. Utique eſt ſituée vers le côté de la ville qui regarde la mer; de l'au-

tre côté ſur le lac eſt Tunis. De ces deux poſtes les étrangers reſſerroient les Carthaginois dans leurs murailles, & les y harceloient ſans ceſſe. Tantôt de jour, tantôt de nuit, ils venoient juſqu'au pié des murs, & par là répandoient la terreur parmi les habitans.

Hannon pendant ce tems-là s'appliquoit ſans relâche à amaſſer des munitions. C'étoit là tout ſon talent. A la tête d'une armée ce n'étoit rien. Nulle préſence d'eſprit pour ſaiſir les occaſions; nulle expérience, nulle capacité pour les grandes affaires. Quand il fut pour ſecourir Utique, il avoit un ſi grand nombre d'éléphans que les ennemis ſe croyoient perdus; il en avoit au moins cent. Les commencemens de cette expédition furent très-heureux: mais il en profita ſi mal, qu'il penſa perdre ceux au ſecours deſquels il étoit venu. Il avoit fait apporter de Carthage des catapultes, des traits, en un mot tous les préparatifs d'un ſiége; & s'étant campé devant Utique, il entreprit d'attaquer les retranchemens des ennemis. Les éléphans s'étant jettés dans le camp avec impétuoſité, les aſſiégeans, qui n'en pûrent ſoûtenir le choc, ſortirent tous la plûpart bleſſés à mort. Ce qui échappa, ſe retira vers une colline eſcarpée & couverte d'arbres. Hannon, accoûtumé à faire la guerre à des Numides & à des Afriquains, qui au premier échec prennent la fuite & s'éloignent de deux & trois journées, crut avoir pleine victoire, & que les ennemis ne s'en releveroient jamais. Sur cette penſée il ne ſongea plus ni à ſes ſoldats, ni à la défenſe de ſon camp. Il entra dans la ville, & ne penſa plus qu'à ſe bien traiter. Les étrangers réfugiés ſur la colline étoient de ces ſoldats formés par Amilcar aux entrepriſes hardies, & qui avoient appris dans la guerre de Sicile tantôt à reculer, tantôt faiſant volte-face à retourner à la charge, & à faire cette manœuvre pluſieurs fois en un même jour. Ces ſoldats voyant que le Général Carthaginois s'étoit retiré dans la ville, & que ſes troupes contentes de leur premier ſuccès s'écartoient nonchalamment de leur camp: ils fondirent ſerrés ſur le retranchement, firent main-baſſe ſur grand nombre de ſoldats, forcerent les autres à fuir honteuſement ſous les murs & les portes de la ville, & s'emparerent de tous les équipages, de tous les préparatifs, & de toutes ces proviſions qu'Hannon avoit fait venir de Carthage. Ce ne fut pas la ſeule affaire où ce Général fit paroître ſon incapacité. Peu de jours après il étoit auprès de Gorza: les ennemis vinrent

ſe camper proche de lui : l'occaſion ſe préſenta de les défaire deux fois en bataille rangée & deux fois par ſurpriſe ; il la laiſſa échapper ſans que l'on pût dire pourquoi.

Amilcar eſt mis en ſa place.

Les Carthaginois ſe laſſerent enfin de ce maladroit Officier, & mirent Amilcar en ſa place. Ils lui firent une armée compoſée de ſoixante & dix éléphans, de tout ce que l'on avoit amaſſé d'étrangers, de déſerteurs des ennemis, de la cavalerie & de l'infanterie de la ville ; ce qui montoit environ à dix mille hommes. Dès ſa premiere action il étourdit ſi fort les ennemis, que les armes leur tomberent des mains, & qu'ils leverent le ſiége d'Utique. Auſſi cette action étoit-elle digne des premiers exploits de ce Capitaine, & de ce que ſa patrie attendoit de lui : en voici le détail.

Sur le col qui joint Carthage à l'Afrique, ſont répandues çà & là des collines fort difficiles à franchir, & entre leſquelles on a pratiqué des chemins qui conduiſent dans les terres. Quelques forts que fuſſent déja tous ces paſſages par la diſpoſition des collines, Mathos les faiſoit encore garder exactement. Outre que le Macar, fleuve profond (*a*) qui n'eſt guéable preſque nulle part, & ſur lequel il n'y a qu'un ſeul pont, ferme en certains endroits les entrées de la campagne à ceux qui ſortent de Carthage, ce pont même étoit gardé, & on y avoit bâti une ville : de ſorte que non-ſeulement une armée, mais même un homme ſeul, pouvoit à peine paſſer dans les terres, ſans être vû des ennemis. Amilcar, après avoir eſſayé tous les moyens de vaincre ces obſtacles, s'aviſa enfin de cet expédient. Ayant pris garde que certains vents venant à s'élever, l'embouchure du Macar ſe couvre de ſable, & qu'il s'y forme comme une eſpece de banc, il diſpoſe tout pour le départ de l'armée, ſans rien dire de ſon deſſein à perſonne ; ces vents ſoufflent, il part la nuit, & ſe trouve au point du jour à l'autre côté du fleuve, ſans avoir été apperçû, au grand étonnement & des ennemis & des aſſiégés. Il traverſe enſuite la

(*a*) *Outre que le Macar fleuve profond.*] Ce fleuve Macar eſt le fleuve Bagrade qui ſe jette dans la mer entre Carthage & Utique. Cela ſe prouve par les mouvemens de l'armée d'Amilcar qui avoit ce fleuve à ſa gauche dans la bataille de Séphyre, & les rebelles à ſa droite.

Ce fleuve me rappelle une erreur dans laquelle Tite-Live & d'autres Auteurs ont donné lorſqu'ils font combattre toute l'armée de Régulus, contre le ſerpent imaginaire du fleuve Bagrade, & cela en mettant pied à terre à Aſpis. Pour donner plus de vraiſſemblance à une fable auſſi ridicule, ils euſſent dû choiſir le fleuve Cinyphus à la place de celui-ci, auprès duquel Régulus ne s'avança que la ſeconde campagne après la priſe d'Adis.

plaine

plaine, & marche droit à la garde du pont. Spendius vient au-devant de lui, & environ dix mille hommes de la ville bâtie auprès du pont, s'étant joints aux quinze mille d'Utique, ces deux corps ſe diſpoſent à ſe ſoûtenir l'un l'autre. Lorſqu'ils furent en préſence, les étrangers croyant les Carthaginois envelopés, s'exhortent, s'encouragent, & en viennent aux mains. Amilcar s'avance vers eux, ayant à la premiere ligne les éléphans, derriere eux la cavalerie avec les armés à la légere, & à la troiſieme ligne les péſamment armés. Mais les ennemis fondant avec précipitation ſur lui, il change la diſpoſition de ſon armée, fait aller ceux de la tête à la queue; & ayant fait venir des deux côtés ceux qui étoient à la troiſieme ligne, il les oppoſe aux ennemis. Les Afriquains & les étrangers s'imaginent que c'eſt par crainte qu'ils reculent: ils quittent leur rang, courent ſur eux, & chargent vivement. Mais dès que la cavalerie eut fait volte-face, qu'elle ſe fut approchée des péſamment armés, & eut couvert tout le reſte des troupes; alors les Afriquains, qui combattoient épars & ſans ordre, effrayés de ce mouvement extraordinaire, quittent priſe d'abord, & prennent la fuite. Ils tombent ſur ceux qui les ſuivoient, ils y jettent la confuſion, & les entraînent ainſi dans leur perte. On met à leurs trouſſes la cavalerie & les éléphans, qui en écraſent ſous leurs piés la plus grande partie. Il périt dans ce combat environ ſix mille hommes, tant Afriquains qu'étrangers; & on fit deux mille priſonniers. Le reſte ſe ſauva, partie dans la ville bâtie au bout du pont, partie au camp d'Utique. Amilcar, après cet heureux ſuccès, pourſuit les ennemis. Il prend d'emblée la ville où les ennemis s'étoient réfugiés, & qu'ils avoient enſuite abandonnée pour ſe retirer à Tunis. Battant enſuite le pays, il ſe ſoûmit les villes, les unes par compoſition, les autres par force. Ces progrès diſſiperent la crainte des Carthaginois, qui commencerent pour lors à avoir un peu moins mauvaiſe opinion de leurs affaires.

OBSERVATIONS

Sur les parties différentes que doit avoir un Général pour bien commander.

POur ſe former une idée de la ſcience de la guerre, qu'il eſt néceſſaire qu'un Général poſſede dans ſon étendue, il n'y a qu'à lire l'idée de cette ſcience dans l'excellent ouvrage de M. de Montecuculi, après laquelle lecture il eſt aiſé de conclurre que cette ſcience étant immenſe, l'on ne peut l'acquérir que par une application conſtante & aſſidue, une étude longue & pénible des différentes parties qui la compoſent; & que malgré cela il eſt preſque impoſſible qu'un ſeul homme puiſſe réunir aſſez de théorie & aſſez de pratique pour parvenir à la connoiſſance de toutes ces parties. L'homme parfait ou pour mieux dire, les hommes très-habiles dans cette ſcience, doivent moins ſe rencontrer aujourd'hui, que chez les anciens, je veux dire les Grecs & les Romains: la raiſon en eſt que chez ces peuples, outre les académies que l'on appelloit en Italie le champ de Mars, où tous les jeunes gens propres pour la guerre étoient reçûs indifféremment pour y être dreſſés & exercés aux dépens du public, & où ils apprenoient à faire des armes, à monter à cheval, à tirer de l'arc, à nager, à courir, à ſauter, à voltiger, à ſe retrancher, & toutes les évolutions de cavalerie & d'infanterie, il y avoit encore chez les Grecs des écoles où l'on profeſſoit la guerre, les Profeſſeurs étoient appellés Tactiques, ils enſeignoient toutes les grandes parties de la guerre qui regardent le Général d'armée, c'étoient des gens d'une expérience conſommée, & d'une application extraordinaire, pour ce qui regarde cette ſcience; ils ne s'attachoient pas à une ſeule partie du métier, mais à toutes, & ils enſeignoient tout ce qu'ils avoient lû dans les écrits des grands Capitaines, qui avoient travaillé ſur la Tactique, ou l'art de mettre les armées en bataille, & tout ce qui a rapport aux grandes manœuvres; car les grands & habiles guerriers avoient réduit cet art en principes & en ſyſtème.

C'étoit ces établiſſemens ſi utiles, ces écrits ſi fort à regretter qui formoient chaque jour les habiles Généraux dont les actions nous paroiſſent ſi extraordinaires, & c'eſt le défaut de ces choſes qui aujourd'hui nous jette dans une ignorance auſſi grande: il faut pour la ſurmonter que chacun recherche lui-même ſa propre inſtruction dans les vies & les actions des grands Généraux modernes, qui par leur étude & leur application, ont mérité la gloire de nous ſervir de modele, mais dont la plûpart n'ont rien écrit. Il ne nous reſte que l'expérience imitatoire à laquelle

nous avons recours, & qui n'eſt autre choſe qu'une miſérable routine. Si nous pouvons en alléguer trente-ſix à quarante de cette expérience, nous croyons être plus avancés que perſonne, un Général cependant qui n'auroit que cela par devers lui manqueroit encore de bien des connoiſſances.

Deux ſiecles entiers de cette expérience ne ſuffiroient pas pour attraper la pratique de tous les divers cas & de toutes les diverſes parties qui compoſent la ſcience de la guerre, & la vie des Patriarches miſe de bout en bout ſur la tête d'un ſeul guerrier, qui auroit vû & pratiqué ſans conoiſſance des principes, n'en ſeroit encore qu'un homme très-borné dans ce grand art.

C'eſt cependant quelque choſe que l'expérience, c'eſt quelque choſe auſſi que la partie du détail que poſſédoit Hannon : mais ces deux qualités réunies ne ſuffiſent pas encore, & à proprement parler le détail n'eſt point l'affaire du Général, il a beau y être verſé, l'on ne doit rien conclurre pour cela ſur ſon habileté. C'eſt une affaire de routine & une beſogne que tout bon commis ſera très-bien, ſoit celui d'une armée, ſoit celui d'un ſiege. Il eſt néceſſaire qu'un Général en ſache aſſez pour connoître ſi ceux qu'il en a chargés, s'en acquitent bien : mais ſi comme Hannon il en fait ſa principale partie, ce n'eſt plus un Général.

Il faut que celui qui tend à la perfection joigne à ces deux parties une connoiſſance des principes fondamentaux, certains & démontrés de la Tactique & des mouvemens généraux, tels que nos maîtres modernes les avoient découverts pour eux-mêmes, & qui les ont rendus ſi dignes de notre admiration. L'Amiral de Coligny, Henri IV. qu'il avoit formé & qui eſt le plus grand homme d'infanterie qui ait paru depuis les anciens, Guſtave Adolphe, le Prince Maurice, Alexandre Farneſe, Henri de Rohan, Weimar, Turenne, Condé, Montécuculi, ces hommes-là, car c'en étoient des hommes, s'en étoient-ils tenus au détail, qu'en penſe-t-on ? ils avoient la connoiſſance de ces vrais principes, & ils ne ſont devenus ſi grands que par-là.

A ces trois parties joignez un bon eſprit, un grand ſens, un génie, tourné à la guerre, & une application infinie, & vous approcherez de ces grands modeles, ou pour mieux dire vous ſerez un prodige, car c'eſt une eſpece de phenomene de la nature qu'un homme qui embraſſe toutes les parties de la guerre. Tel eſt propre à dreſſer & diſcipliner des troupes qui n'entendra pas un mot dans l'art de les ranger & de les faire combattre : l'un dépend du coup d'œil & de la Tactique, l'autre du ſang-froid & du courage, qualités qu'il n'aura peut-être pas. Tel ſaura donner une bataille qui ne ſaura faire une retraite ; & tel qui l'aura bien conduite, cette retraite, échouera dans une bataille. Tel menera très-bien, très-ſagement, & en très-habile homme un corps de troupes, qui n'entendra plus rien à conduire une armée un peu nombreuſe. Tel entendra parfaitement la cavalerie, & la conduira bien, gagnera des batailles avec, qui n'entendra rien à l'infanterie & ſe fera battre à la tête. Tel au contraire ſera auſſi inhabile à la tête de la cavalerie que ſavant & audacieux à la tête de l'infan-

terie. Toutes ces différentes parties devroient être réunies pour faire le bon Général, mais qu'il eſt difficile qu'elles le ſoient! Pour y ſuppléer il eſt néceſſaire que le Général ait une grande connoiſſance des talens différens de chacun, pour les employer dans les parties qui leur ſont propres, & alors on ne verroit plus arriver l'inconvénient, que ne manque point d'occaſionner l'ordre du tableau auquel on s'attache aujourd'hui, qui fait que tel qui a paſſé ſa vie dans la cavalerie ſe trouve avoir à commander dans une bataille à un corps d'infanterie, où il n'entend goutte; & tel qui auroit très-bien conduit cette infanterie ſe trouve à la tête de la cavalerie. Cette abſurdité n'arrivoit point ſous M. de Turenne, qui avoit banni de ſon armée toute diſpute de rang & d'ancienneté, & qui plaçoit chacun à la beſogne à laquelle il le connoiſſoit propre.

Il eſt encore une autre eſpece de parties aſſez ſingulieres qui ſe rencontrent dans différentes perſonne. Tel échouera preſque à coup ſûr dans une entrepriſe aiſée, & n'en manquera jamais de difficiles. Sans doute que c'eſt parce qu'il ſe négligera dans ce qui lui paroît de plein pié, & qu'au contraire il mettra tous ſes ſoins à ce qu'il voit difficile. C'eſt par la même regle de conduite que l'on prend ſouvent les Places, (& preſque toûjours plus ſûrement lorſqu'il y a lieu à la ſurpriſe) par le côté difficile.

Et dans la Tactique il eſt encore de deux eſpeces de gens: les uns entendent parfaitement les grands mouvemens des armées; les autres n'entendent que les détails, & ne réuſſiſſent point dans l'execution des grandes entrepriſes.

On a blâmé M. de Vendôme de s'être peu embarraſſé du détail de ſon armée, comme ſi c'étoit-là l'eſſentiel d'un Général, & que le ſuccès d'une campagne en dépendît abſolument. Ce n'eſt cependant pas cette partie qui a fait le ſujet des éloges des grands hommes.

L'on peut dire en général que s'il eſt difficile de réunir toutes les grandes parties, c'eſt moins par impoſſibilité, que par le défaut d'application & d'étude, qui jointe à l'expérience qui ne fait que perfectionner, feroit exceller beaucoup de Généraux dont les talens demeurent enſévelis, parce qu'ils négligent de parvenir aux connoiſſances dont leur génie les eût rendus à coup ſûr capables.

OBSERVATIONS

Sur la défaite d'Hannon devant Utique.

J'Ai déja touché quelque choſe, des dangers que court une armée victorieuſe au moment qui ſuit ſa victoire : je n'échapperai pas l'occaſion d'en reparler encore au ſujet de ce paſſage de Polybe, où il dit qu'Hannon crut avoir pleine victoire, & que ſes ennemis ne s'en releveroient jamais. On me pardonnera d'y revenir en faveur des diverſes circonſtances, dont la multiplicité rend cette matiere inépuiſable. C'eſt une maxime fondée ſur la vérité même, & ſur des événemens aſſez connus, que le vainqueur doit être extrêmement ſur ſes gardes & appréhender le retour imprévû du vaincu, ſurtout ſi le vaincu eſt homme de courage, & commande à de bonnes troupes.

Dans une défaite on ne perd pas tout, l'on perd même ſouvent très-peu de choſes, & dans les plus grandes diſgraces de la guerre, à peine perd-t-on le quart d'une armée.

Ainſi quand un homme de courage à recueilli ſes débris, qu'il a fait connoître à ſes troupes de combien peu elles ſont diminuées, & qu'il eſt aiſé de réparer leur honneur par un coup de vigueur & de réſolution, d'autant plus aiſé que la confiance du victorieux eſt plus grande, il a tout lieu de bien eſpérer.

Il peut, pour les exciter d'autant plus, & leur faire connoître la ſolidité de ſon raiſonnement & de ſon projet, leur rappeller (du moins aux différens chefs) quelle eſt la poſition d'une armée ou de tout corps de troupes victorieuſes, au moment qui ſuit ſa victoire. Quiconque s'eſt trouvé dans le cas, ne peut diſconvenir que rien n'eſt ſi facile à vaincre, & même à diſſiper ; & aucun lecteur qui voudra ſe rappeller les occaſions heureuſes où il s'eſt trouvé, ne diſconviendra de ce que j'avance. Pour moi qui en ai tant vû des unes & des autres, je tiens la maxime pour certaine.

On ne doit point citer (pour la combattre par des faits) l'exemple d'Eumenes, un des ſucceſſeurs d'Alexandre, & très-grand Capitaine ; lequel ayant vaincu & détruit Néoptoleme, vainquit encore Cratere, qui joint à celui-ci, comptoit, dit Plutarque, ſurprendre le vainqueur dans le moment de joie & de négligence qui ſuit immédiatement l'action heureuſe.

L'exemple ne fait point au ſujet, dont il s'agit, & Eumenes eût peut-être ſuccombé ſous le ſecond effort, s'il n'avoit craint l'arrivée de Cratere, & du ſecours qu'il amenoit ; ainſi il ne comptoit point ſa victoire complette, il prévoyoit en homme habile que le nouvel ennemi chercheroit à prendre ſa revanche de ſon collégue, dans un temps auſſi favorable ; & s'il ne fut pas battu, c'eſt qu'il ſe méfioit, & qu'il ſuivit la maxime de Xénophon, qui dit,

qu'après une victoire, un Géneral doit faire enſorte qu'on ſoit perpétuellement ſur ſes gardes, & charger les Officiers géneraux de battre eux-mêmes l'eſtrade, de faire la ronde d'heure en heure, chacun à ſon tour, d'envoyer des partis à la guerre, ſur la trace des vaincus; toutes précautions, qu'aucun de nous n'a preſque jamais vû pratiquer. A la vérité Eumenes fit plus; car aſſûré qu'il croyoit être du retour de ſon ennemi, après la jonction de Cratere, il marcha au devant de lui, & bien loin d'être ſurpris, il le ſurprit lui-même dans ſa marche, & le vainquit avec cette facilité qui naît toûjours d'une ſurpriſe manquée & retorquée avec habileté contre l'aſſaillant.

Hannon aucontraire oublia toute précaution, ne ſongeant qu'à ſa victoire, il entra dans la ville, pour y goûter plus à loiſir & plus à ſon aiſe, le plaiſir que donnent les ſuccès: mais ſes ennemis courageux, hardis, entreprenans, accoûtumés par la guerre de Sicile, où Amilcar les avoit dreſſés à ſe retirer, & à revenir à la charge pluſieurs fois dans un même jour, l'en firent bientôt repentir.

Le vaincu n'a d'ordinaire nul ſouci à avoir ſur la ſituation du vainqueur: il peut être aſſûré qu'il ſe néglige, & lui fait beau jeu; mais il doit être fort attentif à ne point troubler cette ſecurité trop tôt, par une marche trop bruyante, ou peu ſecrette. J'ai dit dans mes premieres obſervations à ce ſujet, les meſures qu'il faut prendre pour réuſſir: je ne parlerai ici que de la diligence qu'il faut faire, c'eſt la mere de la ſurpriſe, & dans pareil cas, elle eſt d'autant plus aiſée, que l'on eſt débarraſſé de bagage & d'artillerie, il n'en faut point pour un coup fourré de cette nature, & tout ce qui peſe & ralentit, n'y eſt pas propre: car il faut abſolument forcer la marche.

Que l'on ſe rapelle ce que j'ai cité des Bavarois à Rhinfelt, après la plûpart des victoires où je me ſuis trouvé. Si nous euſſions eu de tels antagoniſtes que les Weimar & les Rohan, ou les rebelles d'Afrique, nous aurions été ſurpris & battus ſans reſſource.

Nos ennemis, lorſqu'ils ont eu le deſſus, n'ont pas été plus précautionnés. Quoique les circonſtances ne ſoient pas toûjours les mêmes, elles ſont toûjours favorables à de pareils deſſeins, s'il n'y a ni défilé, ni riviere à traverſer, pour revenir ſur ſes pas.

Après la bataille d'Hochſtet, nous ſavons dans quel état l'armée ennemie paſſa la nuit, & la journée du lendemain. Si toute la gauche de l'armée de France, qui étoit demeurée entiere, eût tenté une pareille aventure; il n'eſt pas douteux que l'ennemi n'eût été battu & diſſipé, & ſi on y eût joint, ou qu'on eût même détaché ſeuls les 28 bataillons, ou les douze eſcadrons de dragons, abandonnés dans Bleintheim, qui ne demandoient qu'a agir & à ſortir avec vigueur; il n'eſt pas douteux que la face des affaires n'eût totalement changé. Un tel corps doit percer, & ſe faire paſſage par-tout.

Après la diſgrace de Malplaquet, nous étions dans une ſituation plus avantageuſe encore de beaucoup. Les ennemis, ainſi que l'ont pu confirmer encore, lorſque ces commentaires ont paru, des temoins irréprochables, tels que M. le Maréchal de Puy-ſégur & M. le Marquis

de Goesbriant, les ennemis, dis-je, ne s'étoient précautionnés contre nulle attaque. Je donnai un projet pour prendre une heureuſe revanche, jamais le ſoldat ne ſera mieux diſpoſé à prendre un parti auſſi généreux, la Cour l'avoit accepté, mais il ne fut pas goûté des Généraux, dumoins du Maréchal de Monteſquiou; car M. de Boufflers l'auroit infailliblement executé, preſſé qu'il étoit par la Cour, qui feignit enſuite de croire que le peu de reſiſtance de Mons n'en avoit pas donné le temps. Lorſque la ville eut capitulé, je ne pus m'empêcher d'écrire au Miniſtre, pour lui témoigner combien je regrettois, que l'on n'eût pas pris dans le tems une réſolution auſſi immanquable, avec une armée remplie de valeur & de volonté. La réponſe fut en propres termes: *Monſieur, je vois par votre lettre du 26 de ce mois, le contretems arrivé pendant que M. le Maréchal de Boufflers examinoit vos mémoires; vous me ferez toûjours plaiſir de me communiquer vos projets & vos vûes; mais cela ne doit pas vous empêcher d'en donner part en même tems à M. le Maréchal de Boufflers, & aux autres Généraux, qui commandent les armées ou vous ſervirez, &c.*

On ne m'allégua aucune raiſon contre ce que j'avois propoſé, qui étoit fondé ſur une grande & exacte connoiſſance du pays, & ſur la ſituation de l'ennemi. M. de Monteſquiou m'allégua ſimplement la nouveauté de pareilles entrepriſes. Je lui citai Rhinfelt; il repondit que cet exemple étoit unique, & qu'il étoit plus téméraire que raiſonnable. J'alleguai la néceſſité où nous nous trouvions, le peu d'inconvenient de haſarder une bataille à la fin d'une campagne, quand même l'événement dont je répondois ſur ma tête, eût tourné contre nous. Tout cela n'aboutit à rien. Je ne veux pas omettre ici deux exemples que je citai pour lors.

Le premier eſt la fameuſe bataille de Cingare, où l'Empereur Conſtance ayant reſolu, quoiqu'inferieur, de marcher à ſon ennemi, en attendant que toutes ſes forces fuſſent raſſemblées, en envoya une partie par la Méſopotamie, droit aux Perſes: mais ce corps s'en étant trop approché, prit l'épouvante, & revint, abandonnant le Tigre, que les Perſes paſſerent ſur trois ponts, ſans aucun obſtacle, & camperent dans un lieu nommé Ellie, près de Cingare, où ils ſe fortifierent par un retranchement paliſſadé, pour ſe conſerver outre l'avantage du poſte, celui de l'eau, toûjours très-rare dans ce pays-là, ſur-tout durant la canicule.

Conſtance ayant pris la réſolution d'attaquer Sapor, Géneral des Perſes, imagina de l'attirer ſous ſon retranchement, bordé de gens de traits, par le moyen de ſa cavalerie légere, ayant laiſſé celle qui étoit peſamment armée en bataille ſur une ligne, ſous le retranchement; cette cavalerie légere ayant ordre d'aller harceller les Romains, pour les attirer par une fuite ſimulée. Conſtance craignant quelque choſe de ſemblable, ne ſortit point de ſon camp, qui étoit à cinq lieues des Perſes. Sapor inquiet du ſuccès de ſa ruſe, la voyant inutile, & l'armée des Romains immobile dans ſon camp, s'enfuit lui-même, & laiſſa à ſon fils le commandement de ſon armée. Son exemple ne tarda pas à être ſuivi, la cavalerie légere loin

de feindre, s'enfuit de bonne foi; pour le coup les Romains ſortirent à ſes trouſſes, & la pouſſerent juſqu'au camp, où excités, ſoit par l'ardeur de la ſoif ou de la victoire, ils n'héſiterent point d'attaquer la cavalerie péſante, & enſuite le camp même, pour parvenir au fleuve, & ſe deſalterer. Ils eurent partout un égal ſuccès, tout plia devant eux, & repaſſa le fleuve, ou fut tué ou pris, à la reſerve des archers Perſes, qui plus valeureux, n'ayant pas le tems de paſſer le fleuve, ſe retrancherent dans un poſte avantageux, où la nuit & la fatigue des Romains empêcherent qu'ils ne fuſſent forcés. Ayant remis la partie au lendemain, les victorieux, ainſi qu'il arrive toûjours, ſe livrerent durant la nuit, les uns au ſommeil, & au repos, les autres au pillage & à la débauche. Cependant les Perſes moins aſſoupis, profitant de l'obſcurité d'une nuit ſans lune, & du déſordre de leur vainqueur, vinrent tout à coup fondre ſur eux du haut de leur poſte, les taillerent en piéces, & leur arracherent la victoire des mains, preſque avant leur réveil. Les archers avoient trois grands avantages, la nuit, la ſurpriſe, & l'étonnement, où une pareille ruſe jette toûjours un vainqueur trop aſſûré; tant il eſt vrai qu'une armée victorieuſe eſt preſque toûjours auſſi débandée que celle qui eſt vaincue!

OBSERVATIONS

Sur le choix que les Carthaginois font d'Amilcar pour commander leurs armées contre les Rebelles.

C'Eſt la ſcience du choix des hommes, qui a fait de tout tems la gloire des Monarques, & même les héros; car ce n'eſt pas tant par eux-mêmes, que la plûpart ont acquis ce titre, que par les ſeconds qu'ils ont ſu charger de l'exécution de leurs ordres. C'eſt de ce choix dans les Géneraux & les Miniſtres qu'émanent les bons conſeils; & le héros qui y préſide, eſt alors en état de choiſir le mieux, & de s'y arrêter; c'eſt le grand ſecret de la bonne politique, & ce que le Cardinal de Richelieu recommande le plus. Il en donne pour raiſon entre autres, celle de la reconnoiſſance que les Souverains cherchent à ſe procurer par leurs bienfaits: ils en ſont, dit-il, bien plus aſſûrés de la part de ces ames illuſtres & généreuſes, lorſqu'ils les élevent aux grands emplois, que de la part des courtiſans vils & flatteurs; étant certain que les mêmes qualités qui rendent les hommes dignes des bienfaits, ſont celles qui les rendent deſireux, & capables de les reconnoître.

Mais, quelque vraie, quelque ſage, quelque frappante que ſoit cette maxime, il n'eſt pas moins ordinaire de voir les Princes & leurs Miniſtres même s'en éloigner, en faiſant tomber

tomber leurs choix ſur des ſujets indignes des emplois dont ils les décorent, & cela par la raiſon que les gens de mérite ne ſe produiſent pas volontiers au grand jour; c'eſt leur propre de ne point aller audevant de la faveur: contens de s'en rendre dignes, ils regardent fort au deſſous d'eux de s'offrir & de briguer. Le Prince entouré de flatteurs & de faux dehors, ne diſcerne les hommes rares que par une eſpece de miracle, qui arrive plûtôt dans ſon adverſité; car alors la foule des courtiſans venant à diminuer, le clinquant tombe, l'ambitieux ſe retire, dès qu'il ne voit plus d'objet qui le flatte, le mérite ſeul demeure, & le Prince ceſſant d'être obſedé, l'apperçoit plus aiſément; la néceſſité l'y fait recourir, & il lui arrive ce qui arriva aux Carthaginois, lorſque laſſés des fautes d'Hannon, ils furent contraints de recourir à Amilcar.

Les Républiques ont été de tous tems ſujettes à ſe laiſſer ébloüir, ainſi que les Princes par le faux mérite. A la vérité, chez elles, la brigue exigeant plus d'art & d'eſprit que dans les Cours des Princes, n'y eſt pas tout-à-fait ſi commune: mais pour avoir moins de reſſource, elle n'exiſte pas moins. Rome même a préferé Varron à Fabius & à Emilius, ébloüie par les promeſſes de celui-là, qui ainſi que tous les fanfarons, ſans ſavoir & ſans expérience, ne ceſſoit de promettre les plus grands ſuccès. Cette ſage République fut obligée d'éprouver les plus grands revers, pour ouvrir les yeux, & pour ſuivre le conſeil des deux grands hommes, dont elle avoit méconnu les talens.

Les Carthaginois ayant déja éprouvé les malheurs qu'occaſionne un mauvais choix, & les avantages d'un bon, ſembloient devoir ne point s'écarter de cette maxime: cependant nous les voyons préférer l'incapacité d'Hannon aux talens d'Amilcar, dont il ne ſemble pas même qu'ils ayent d'idée. Il faut abſolument que ce ſoit leurs revers, qui le faſſent rappeller; & à peine ſont-ils réparés, qu'ils retournent à leur aveuglement, la jalouſie, la brigue, la cabale, reprennent le deſſus; & nous voyons chez eux, ce que les gens de mérite n'éprouvent que trop journellement dans tous les Etats, & dont nous pourrions preſque à chaque campagne citer des exemples, qu'il eſt d'autant plus inutile de nommer, qu'ils ſont plus connus d'un chacun. Heureux encore, ſi les fautes faites produiſoient toûjours le déplacement de ceux qui ſont incapables du bien, pour mettre le mérite en leur place, & l'y maintenir autant que dure le beſoin qu'on en a! mais l'on voit trop ſouvent le contraire pour le mal des Etats.

OBSERVATIONS

Sur la bataille d'Amilcar contre Mathos & Spendius.

§. I.

Eloge d'Amilcar Barcas, pere d'Annibal.

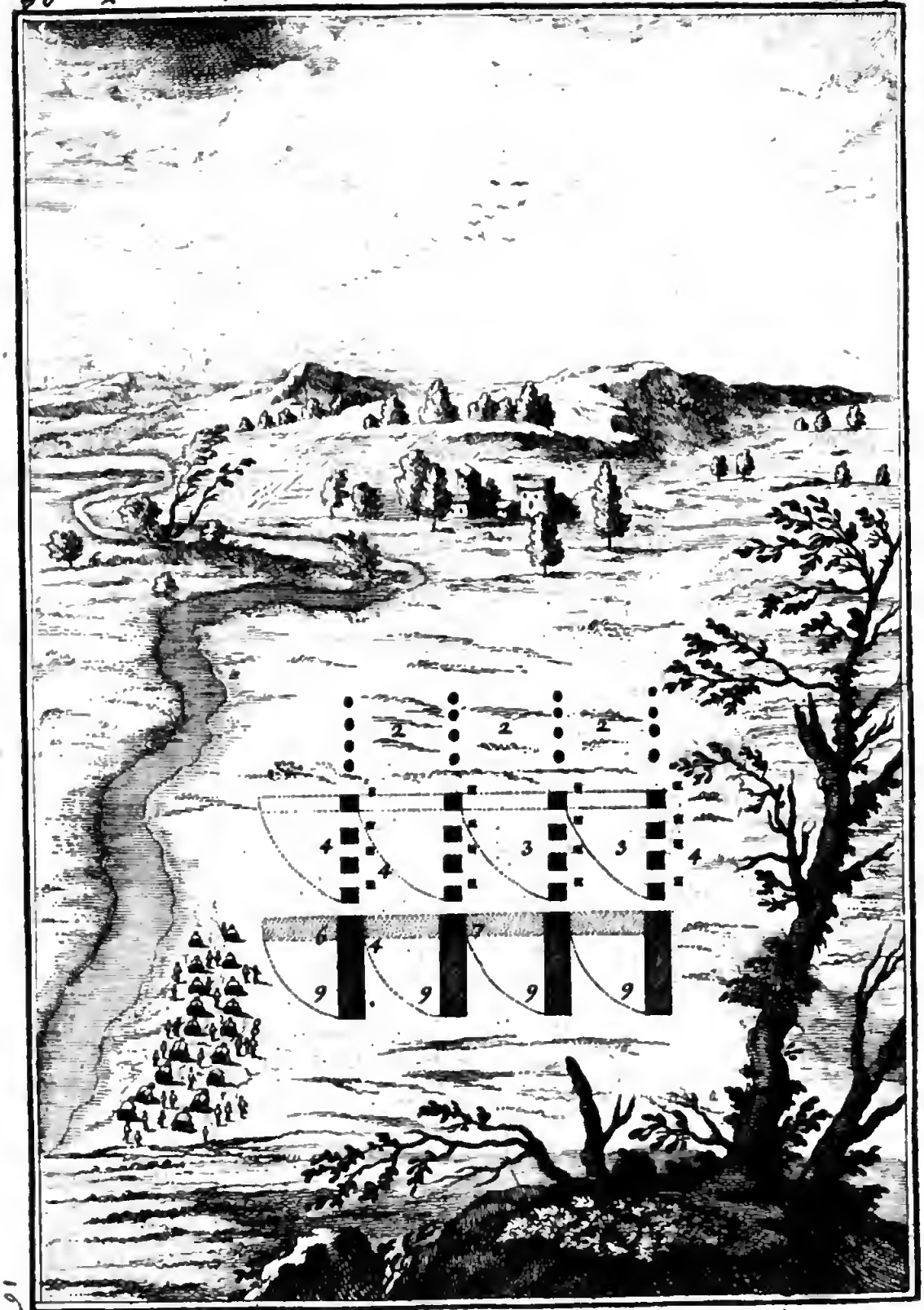
LA nature des guerres qu'a fait Amilcar-Barcas, fait ſeule ſon éloge aux yeux des militaires, & la grandeur de ſon fils miſe dans la même balance, & toûjours inférieure à celle du pere, y met la derniere main. D'un côté nous voyons un Général, dont les forces toûjours moindres que celles de l'ennemi, le réduiſent à la plus ſavante, & la plus difficile de toutes les guerres, qui eſt la défenſive, & qu'il termine par l'offenſive, ayant trouvé dans ſon ſeul fonds les moyens d'en changer la nature, & quoique dans celle ci il ait à faire aux mêmes ſoldats, à qui il a appris à vaincre, n'ayant à leur oppoſer qu'une populace ignorante & indiſciplinée, il parvient malgré l'infériorité du nombre, à dompter ces guerriers même, avec leſquels il ſe faiſoit reſpecter des Romains.

Le pere & le fils poſſedoient l'art de vaincre, & la confiance de leurs armes qui en eſt le chemin le plus ſûr: mais ſi le fils ſavoit vaincre, il ne ſut pas profiter de ſes victoires; le pere au contraire n'a jamais négligé le plus petit avantage. Celui-là fut la terreur de ſes ennemis: mais celui-ci rarement employé, fut toûjours la reſſource de ſa patrie, qu'il délivra dans cette occaſion avec une ſagette & une habileté qui mérite mes réflexions ſur trois points: le paſſage du Macar, la marche aux ennemis, & l'action qui ſuivit cette marche.

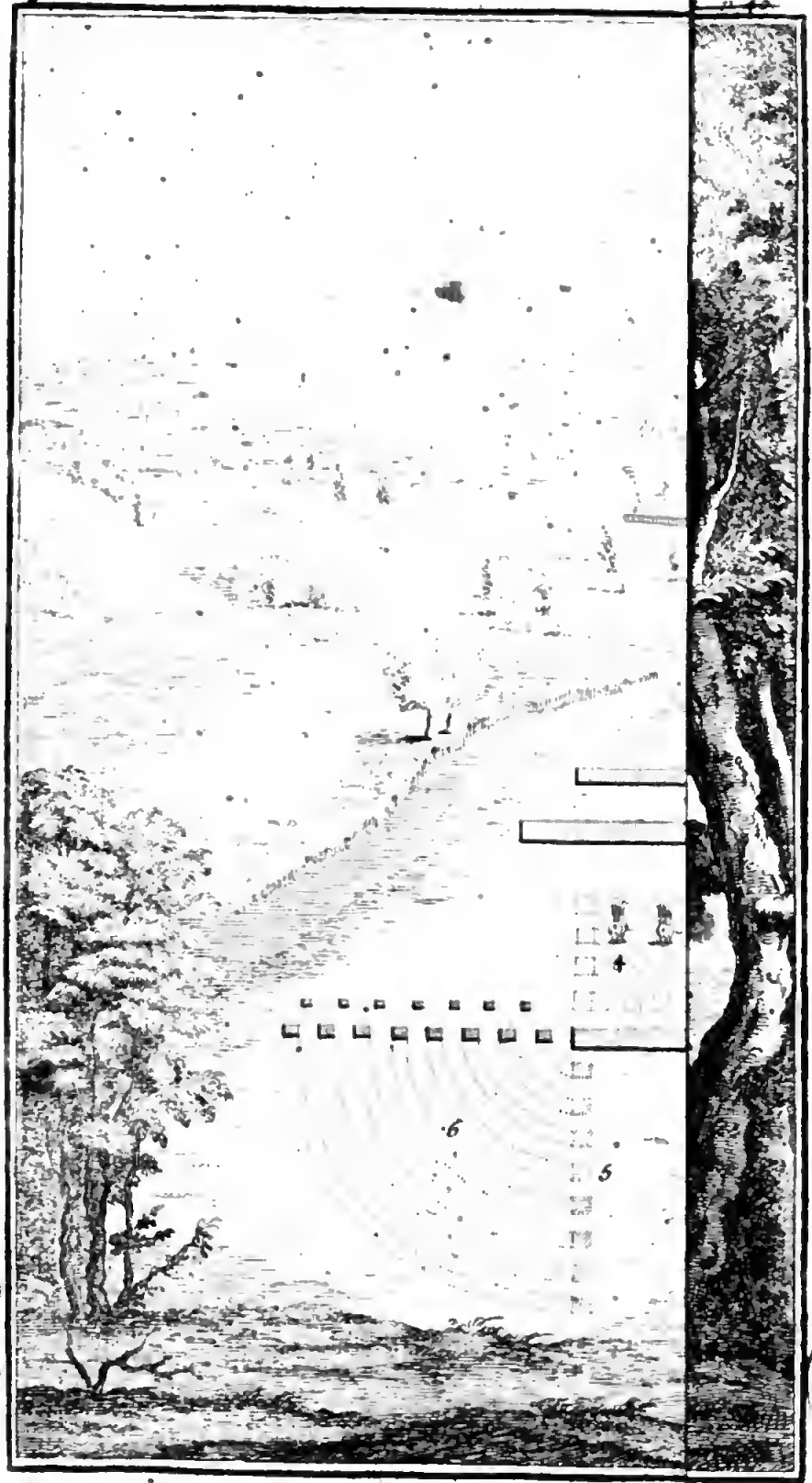
§. II.

Paſſage du Macar.

L'Extrémité où Carthage étoit réduite, ayant obligé Amilcar à ne plus temporiſer, mais à combattre, pour la délivrer; il s'agiſſoit de paſſer le Macar, paſſage que l'ennemi ne négligeoit rien pour empêcher, ſur-tout à l'endroit du pont. Mais Amilcar en Général habile, qui a reconnu le terrein, & en ſait tirer avantage, réſout de paſſer à l'endroit qui paroît le plus difficile, & par conſéquent le moins gardé, & à la faveur d'un certain vent & des flots, qui comblent le fleuve preſqu'entierement de ſables à ſon embouchure, où il eſt très-large, & où il n'y avoit nulle apparence qu'on dût tenter le paſſage; il profite de cette eſpece de gué paſſager, & leve par-là toutes les difficultés; outre qu'une réſolution auſſi hardie ne laiſſant plus d'eſpérance à ſes ſoldats, que dans la victoire, les engage à faire les derniers efforts, & l'aſſûre d'un ſuccès, que l'ennemi ſurpris s'étant crû juſque-là à couvert, eut



MARCHE DE L'ARMÉE D'AMILCAR BARCAS POUR ALLER À L'ENNEMI.



BATAILLE DU M

à peine le tems de ſe mettre en bataille. Sans doute que ſon ordre de marche répondoit à la beauté du projet; c'eſt ce que nous allons approfondir par des conjectures, qui fondées ſur les principes, ne ſauroient s'éloigner beaucoup du vrai.

§. III.

Marche d'Amilcar.

LA belle marche étant la ſource & le principe des belles & ſavantes manœuvres, on ne ſauroit trop approfondir cette matiere; ainſi je ne négligerai aucune occaſion d'en traiter, & de l'approfondir par méthode & principes.

Les précautions à prendre dans cette partie de la guerre, roulent invariablement ſur trois points, le terrein, la diſtance relativement au tems, & la connoiſſance, ou du moins le ſoupçon des deſſeins de l'ennemi. Quant à celle dont nous traitons, le terrein après le paſſage du fleuve, étoit de plaine, & le fleuve qu'Amilcar eut ſoin de côtoyer, étoit favorable en remontant, pour couvrir ſa gauche. Quant au tems, il preſſoit extrêmement; puiſqu'il étoit de toute conſéquence de joindre Spendius avant l'arrivée du ſecours; il ne reſtoit à déliberer que ſur le troiſieme point, qui étoit le ſoupçon, au défaut de la certitude, du projet de l'ennemi. Amilcar en grand Géneral, dut parer à deux points, vû l'incertitude où il devoit être d'arriver avant le ſecours, l'un d'être attaqué en flanc ou en queue par le ſecours d'Utique durant ſa marche, l'autre de trouver l'ennemi renforcé, & plus fort que lui en front, ſi le ſecours avoit pris le parti de joindre Spendius. Ce dernier parti lui paroiſſant le moins probable, il donna toute ſon attention au commencement de la marche, à parer au premier, ſans cependant énerver ſes diſpoſitions, ſi le ſecond arrivoit: deſorte qu'en réuniſſant ſes forces autant que le bon ordre & les diſtances néceſſaires pour une belle marche peuvent le permettre, il étoit en état de faire face de deux côtés pour le combat. Partant de ce principe ſolide & invariable, il eſt à préſumer qu'il réſolut de combattre ſur cet ordre: les éléphans en premieres lignes; puiſque Spendius n'en ayant pas, cette arme preſque ſeule devoit produire le gain de la bataille; la cavalerie en ſeconde ligne, entrelacée d'infanterie légere; & l'infanterie peſamment armée en troiſieme & derniere ligne, prête par ſes mouvemens plus prompts & plus ſerrés, à faire face à la queue, ſi le ſecours d'Utique y fût ſurvenu.

Pour combattre dans cet ordre, il dut marcher ſur quatre colonnes à diſtances égales l'une de l'autre, & compoſant entre elles un front égal à celui de l'armée en bataille, chaque colonne compoſée des trois eſpeces d'armes, les éléphans à la (2) tête, ſuivie de la cavalerie (3) en colonne par eſcadrons; ce qui ſuppoſe toûjours qu'ils obſervent entre eux la diſtance connue, & qui fait le principe immuable des manœuvres de la cavalerie, ſuivie de l'infanterie ſur quatre colonnes (9) unies, & ſans intervalle à chacune des quatre.

Les armés à la légere dûrent marcher ſans contredit, ou ſur le flanc droit des eſcadrons, ou à la ſuite des éléphans.

S'il y avoit des bagages, ce qui ne paroit pas vraiſemblable dans

une expédition de cette nature, ils marchoient ſans doute entre l'armée & le fleuve.

Les points marquent le mouvement de chaque eſpece d'armes, pour ſe mettre en bataille au moment que le Géneral l'ordonne.

Cette marche ainſi diſpoſée rempliſſant avec exactitude les vrais principes, avoit ſans doute deux objets, l'un d'attirer Spendius à la tête de ſon pont pour le couvrir, & lui faire par là abandonner ſon poſte reſpectable par ſa poſition, pour l'engager dans la plaine, où dépourvû qu'il étoit de cavalerie, celle d'Amilcar devoit avoir tout l'avantage; l'autre de lui enlever ce pont ſi important, ſuppoſé qu'il s'obſtinât à demeurer dans ſon camp.

Son pont lui importoit trop pour cela; auſſi vint-il au devant d'Amilcar: mais il y vint renforcé des 15 mille hommes d'Utique, qui au lieu d'attaquer l'arriere-garde ou le flanc d'Amilcar, vinrent ſe former en ſeconde ligne derriere Spendius; ce qu'Amilcar ayant reconnu, il ſe crut obligé à changer ſon ordre. Le texte dit: *Il change la diſpoſition de ſon armée, fait aller ceux de la tête à la queue: & ayant fait venir des deux côtés ceux qui étoient à la troiſiéme ligne, il les expoſa aux ennemis.*

§. IV.

Ordre de bataille.

APrès avoir conjecturé à la faveur des principes l'ordre de marche, celui de la bataille en ſuivant le texte, en doit être une ſuite néceſſaire; & puiſqu'il eſt dit *qu'il fait aller ceux de la tête à la queue*, on doit conclurre que la cavalerie par les mouvemens ponctués (3)(4) ayant vuidé le front où elle étoit en ſeconde ligne, fit place à l'infanterie, & fut ſe placer par un mouvement qui avoit tout l'air d'une retraite, en deux colonnes (5), derriere la droite & la gauche de l'infanterie. Si ce ſont là des conjectures, ce ſont du moins les ſeules qu'un homme de guerre puiſſe faire; puiſque tout autre mouvement étoit plus compliqué & trop long, pour qu'un Géneral habile l'employât.

Par cette diſpoſition, dont le mouvement, comme je l'ai dit, avoit l'air d'une retraite, les rebelles trompés s'ébranlent ſans autre précaution. Il ne paroît pas que les éléphans ayent rendu de grands ſervices, Polybe n'en dit mot: mais voici où le texte ſe rapporte entierement à ma conjecture. Du moment que les rebelles eurent joint & attaqué la phalange, la cavalerie dont on ſait que les mouvemens ſont rapides, ayant envelopé les ailes des Carthaginois en partant de derriere l'infanterie, où elle étoit comme en embuſcade (5), les eut bientôt diſperſés & mis en fuite, ce qui decida la bataille: voyons le texte. *Mais dès que la cavalerie, la converſion faite, ſe fut jointe aux peſamment armés, & eut couvert tout le reſte des troupes; alors les Afriquains qui combattoient épars & ſans ordre, effrayés de ce mouvement extraordinaire, quittent priſe d'abord, & prennent la fuite.*

§. V.

Fautes des deux partis.

LEs éloges que je fais de la conduite d'Amilcar, paroîtront peut-être aux yeux de bien des gens, des ſuites de l'evenement heureux,

dont il eſt ici queſtion, & il en eſt ſans doute qui croiront que je ne regarderois pas comme eux, que c'eſt une grande faute à tout Général que de paſſer un fleuve devant ſon ennemi, qui peut à tout inſtant devenir ſupérieur, & de ſe mettre, comme fit Amilcar, à la merci de cet ennemi, qui pouvoit lui couper ſa retraite, & le perdre entierement; à moins qu'une extrême valeur, ſur laquelle il ne devoit pas compter de la part de ſes ſoldats, oppoſés à des troupes bien meilleures & plus aguerries que les ſiennes, ne le tirât d'affaire. Non ce n'eſt point là ma façon de penſer, & je ne puis pardonner une pareille conduite qu'à la néceſſité ſeule où ſe trouvoit ce grand homme: on ſait qu'en pareil cas tout doit céder à cette néceſſité, & qu'il ne reſte plus d'autres regles à ſuivre que celle du courage & d'une fermeté d'ame, qui nous mettant au deſſus de l'evenement, nous laiſſe toute la liberté d'eſprit néceſſaire pour le tourner à notre avantage par la ſageſſe de notre conduite. Amilcar ſentit que rien n'eſt pire qu'une molle timidité, qui nous fait perdre à coup ſûr, quoiqu'un peu plus tard, tout ce qu'une défaite eût pû faire; mais ſans l'alternative glorieuſe que nous offre un combat, dont l'iſſue heureuſe nous délivre totalement de l'oppreſſion.

Ainſi, ce qui dans toute autre occaſion eût fait un ſujet digne du plus grand blâme, devient dans celle-ci la ſource des plus grands éloges, & d'autant plus grand qu'il eſt plus rare de trouver des génies aſſez élevés & aſſez courageux pour oſer tenter des projets audacieux, dans des momens, où l'affliction qui ſuit les pertes réiterées, abbat le cœur, & ne laiſſe plus d'autres reſſources aux ames ordinaires, que celle de leurs regrets timides & infructueux.

A l'égard des rebelles, je trouve que l'on peut leur imputer ſix fautes capitales.

1.... La premiere connoiſſant, comme ils faiſoient le genie habile & entreprenant de leur ancien Chef Amilcar, de n'avoir pas prévû qu'il pouvoit paſſer le fleuve à ſon embouchure, & de ne s'être pas mis en état d'y parer par un corps de troupes, qui auroit rendu ce paſſage impoſſible ſous leurs traits.

2.... La deuxieme, de s'être tenus de preférence à portée de leur pont, dont ils n'ignoroient pas que l'abord étoit impoſſible à Amilcar par la montagne, vû ſes éléphans & ſa cavalerie; il falloit donc lui diſputer au-contraire l'entrée de la plaine.

3.... La troiſieme de s'être tenus dans un poſte, d'où ils étoient obligés de ſortir, pour protéger & couvrir le même pont, & par-là de ſe mettre en plaine avec de l'infanterie ſeule contre une armée, dont la cavalerie étoit le ſeul avantage.

4.... La quatrieme de n'avoir pas fait un retranchement d'avance, pour ſe couvrir contre cette cavalerie, ſuppoſant qu'elle pouvoit venir les attaquer dans leur poſte, comme elle fit.

5.... La cinquieme d'avoir réuni leurs forces, tandis qu'en les diviſant; ils mettoient l'ennemi entre deux armées, & l'obligeoient à une défenſe plus difficile & d'autant plus compliquée, que chacune eût été ſupérieure à lui.

6.... La ſixieme d'avoir formé une deuxieme ligne de ce renfort,

ſans étendre aſſez leur front pour déborder leur ennemi, ou du moins ſi bien fortifier leur flanc par des corps ſolides & profonds, qu'ils puſſent ſoûtenir le choc de cette cavalerie, dont ils devoient ſurtout ſe garder; au lieu de cette ſage précaution, la défaite de leur premiere ligne entraîna celle de toute l'armée.

Toute grande armée qui fera de ces fautes-là, ſera battue par une petite bien conduite. Nous avons cependant vû un grand homme en faire de pareilles; c'eſt Annibal à Zama.

§. VI.

Ordre de bataille ſur lequel on doit combattre en allant à l'ennemi. Marche dans un pays de plaine, formée & diſpoſée dans l'eſprit de cet ordre.

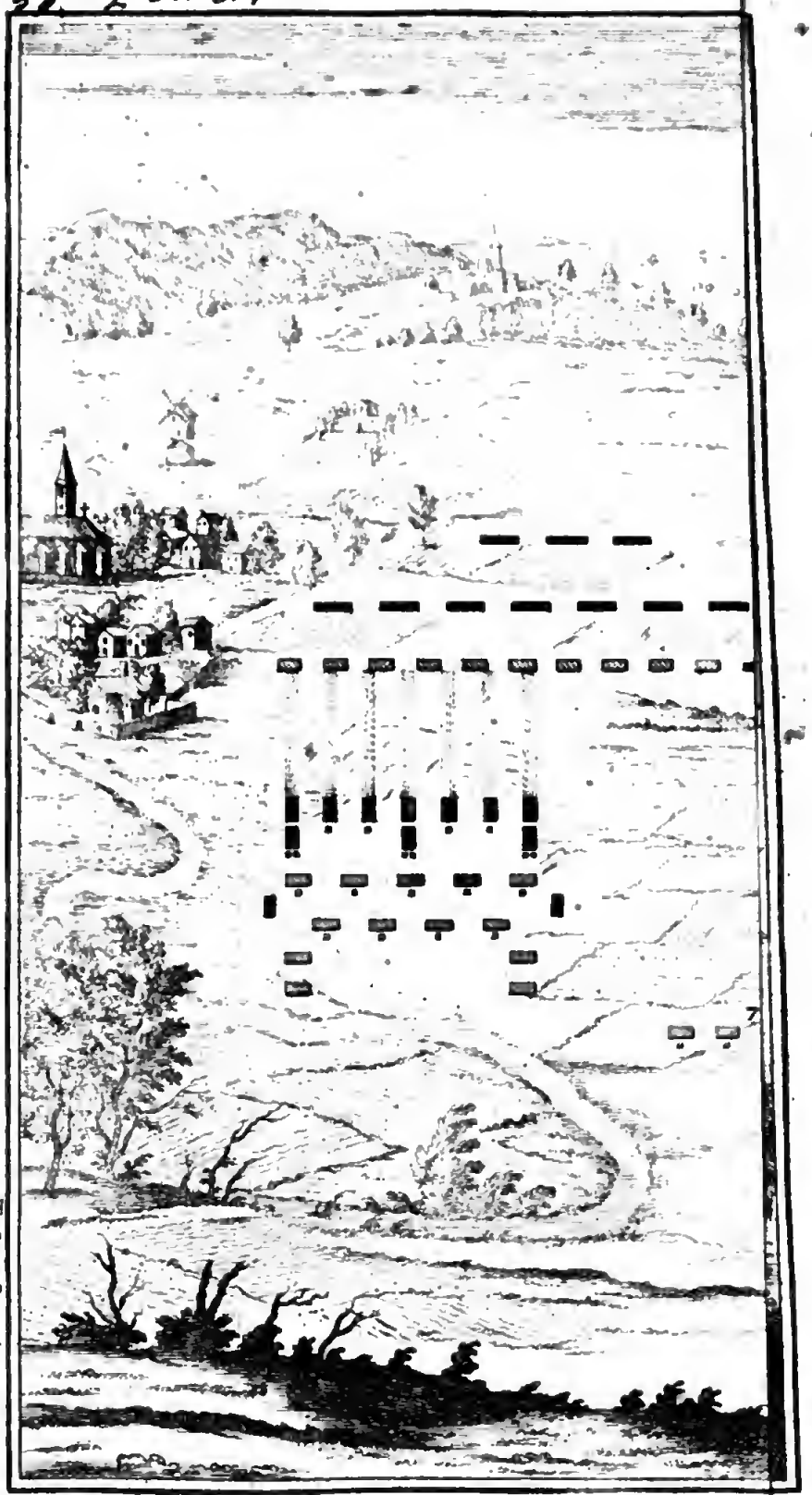
POur le cas, dont il s'agit, il y a deux ſortes de marches, les unes tambour battant, & les autres dérobées. L'une & l'autre de ces deux eſpéces de marches doivent être ordonnées dans ce principe, qu'elles ſoient préparées à tout évenement, & point embarraſſées, ſi l'ennemi eſt ou n'eſt pas averti, s'il attend ou s'il vient à vous, ſi le ſecours le joint ou non, & s'il prend le parti, ou d'attaquer en flanc ou en queue; l'une & l'autre de ces attaques étant très-voiſines; vû que ſi vous l'avez dépaſſé avant que ſa diſpoſition ſoit parfaite, il dirige ſur la queue de l'armée ce qu'il avoit préparé pour le flanc.

Le principe immuable qui peut le plus contribuer à mettre une armée en état de ne rien appréhender dans aucun des cas ci-deſſus, eſt la netteté, la diſtinction dans l'ordre des colonnes, & leur arrangement intérieur & relatif les unes aux autres, pour faciliter à toutes de prendre l'ordre de bataille, ſur quoi il faut ſe rendre avec promptitude & jugement.

Dans les plaines, & pour un ordre de bataille accoûtumée, cela n'eſt ni long ni difficile; en liſant Voltier, on y trouve ſur cela des exemples bons à ſavoir

Mais ce dont on lit peu d'exemples, & dont on en voit auſſi peu, c'eſt que l'on ait changé tout en marchant l'ordre de marche, pour le rendre plus convenable au terrein où l'on ſe trouve; attendu que, pour ainſi dire, à chaque pas l'on ſeroit dans le cas de ces variations, auſſi fréquentes que le ſont celles des terreins. C'eſt cette difficulté qui n'eſt cependant pas inſurmontable, qui a empêché juſqu'ici de ſuivre d'autres méthodes que celle qui eſt en uſage; ſauf à faire ſur le terrein où l'on doit combattre, & après y être arrivé les changemens jugés néceſſaires: mais cet uſage eſt bien dangereux, vû que ſouvent dans les entrepriſes de l'eſpece dont il s'agit, l'ennemi que l'on a ſur les bras, ne permet pas ces manœuvres; deſorte qu'ayant à marcher dans le même ordre, continu d'un bout à l'autre, pour plus grande diligence, l'on ſe trouve bien plus reculé, que ſi on eût obſervé de ſe conformer au terrein, à meſure qu'il l'exige.

Il eſt vrai que cette façon de marcher eſt longue & peſante: mais elle eſt aſſûrée, & je l'oſe dire, indiſpenſable; lorſque l'on s'attend, ou que l'on a droit de s'attendre à trouver l'ennemi à chaque bout de champ. Et pour rendre ces variations poſſibles, légeres & préciſes,



ORDRE DE BAT

autant qu'il eſt poſſible ; il faut apporter la derniere exactitude, & toute l'attention des Chefs, à conſerver entre les colonnes, & intérieurement dans chacune d'elles, les diſtances preſcrites & néceſſaires d'un bataillon & d'un eſcadron à l'autre. La raiſon en eſt ſenſible : la difference que le terrein peut apporter, n'exigera jamais qu'un eſpece de changement, qui eſt de la cavalerie à l'infanterie, ou de l'infanterie à la cavalerie, ſuivant que le terrein qui ſe préſente à traverſer, exige que l'une ou l'autre de ces armes ſoient ou réunies ou ſéparées aux droites, aux gauches, ou au centre. Les colonnes etant formées, & marchant dans les regles, un ſeul mouvement les place où l'on veut, en les faiſant traverſer l'une l'autre par les intervalles ; deſorte que ce mouvement exécuté en tout ou en partie le long de deux colonnes parallelles, n'en ſuſpend pas même la marche, s'il eſt fait avec preciſion. Et ſuppoſé qu'elles doivent ſe croiſer dans un ſeul point, la marche n'en ſera pas ſuſpendue pour cela, ſi l'on y a attention, ſur-tout ſi l'on profite de la vîteſſe des chevaux, pour faire paſſer alternativement un eſcadron, après un bataillon dans l'intervalle de celui qui le ſuit.

Monſieur de Puy-ſegur donne outre cela une méthode de former les lignes en bataille par leur centre, qui eſt très-bonne pour accélérer avec préciſion la formation des lignes.

Notre maniere de nous mettre en bataille aujourd'hui, ne nous permet gueres de faire face à la tête & à la queue ; c'eſt pourquoi elle eſt défectueuſe pour une expédition pareille à celle dont il s'agit.

Avant que de ſortir des maximes génerales de marche, je veux citer un de nos maîtres dans cet art.

La marche eſt bien ordonnée, dit-il, *lorſqu'elle eſt réglée ſur l'ordre de bataille, dans lequel l'on veut combattre ſur le chemin que l'on a à faire, ſur le tems que l'on a pour le faire, que les troupes ſont bien diſtinguées par bataillons, par eſcadrons, artillerie & bagage, & qu'on a exactement calculé combien d'hommes, de chevaux, de chariots peuvent paſſer de front. Un cavalier occupe cinq pié de front, & huit de hauteur, un fantaſſin trois de front, & cinq de hauteur. On étend le front de la marche plus ou moins, par colonnes, par brigades, ou par eſcadrons, conformement à la longueur & à la largeur des chemins.*

Après avoir donné les maximes génerales & communes à toutes ſortes de diſpoſitions ; je vais propoſer l'ordre particulier de marcher & de combattre pour pareille entrepriſe que celle d'Amilcar, & à traverſer un pays de plaine.

Comme je prétends qu'un Chef habile qui a conçû un pareil deſſein, doit pour l'exécuter, avant de ſe mettre en marche, former ſon armée dans l'ordre de bataille qu'il a réſolu d'employer, pour que chacun connoiſſe le poſte qu'il doit occuper ; je vais commencer par l'ordre de bataille. Je ſuppoſe les brigades de douze eſcadrons & de huit bataillons, c'eſt le moins ſelon moi, que l'on puiſſe donner à celle-ci ; car ſi elle étoit de dix, ce ſeroit encore mieux.

Comme l'ordre de bataille que je propoſe, a beaucoup de rapport à celui que j'ai donné au ſujet de la bataille d'Adis, j'y renvoie le lecteur pour les détails, qu'il ſeroit trop long de repeter ici ; & je me

contente d'expoſer ici que je propoſe de diviſer l'armée en trois corps : celui du centre (2) rangé par colonnes d'un bataillon chacune, ſur vingt-quatre files ; les grénadiers par pelotons diſtincts à la queue de chacune. Ces petites colonnes flanquées de deux groſſes (3) & une pareille au centre, cette premiere ligne ſoûtenue d'une ſeconde de cavalerie (4) ; je place entre les diſtances des eſcadrons, des pelotons de fuſiliers choiſis, & des plus ingambes. Le corps de la droite (5) & celui de la gauche ſont compoſés d'une partie de la cavalerie rangée ſur deux lignes, couverte de deux colonnes (6) à ſes flancs & à ſon centre ; les eſcadrons entremêlés de pelotons de dragons à pié.

Ces trois corps reſſerrés n'occupant point le front de l'ennemi, laiſſent entre eux un grand intervalle, pour y établir une eſpece de communication d'une attaque à l'autre, j'établis deux petites réſerves de trois eſcadrons chacune (7), avec leurs pelotons entre leurs diſtances, tirés des troupes de l'artillerie.

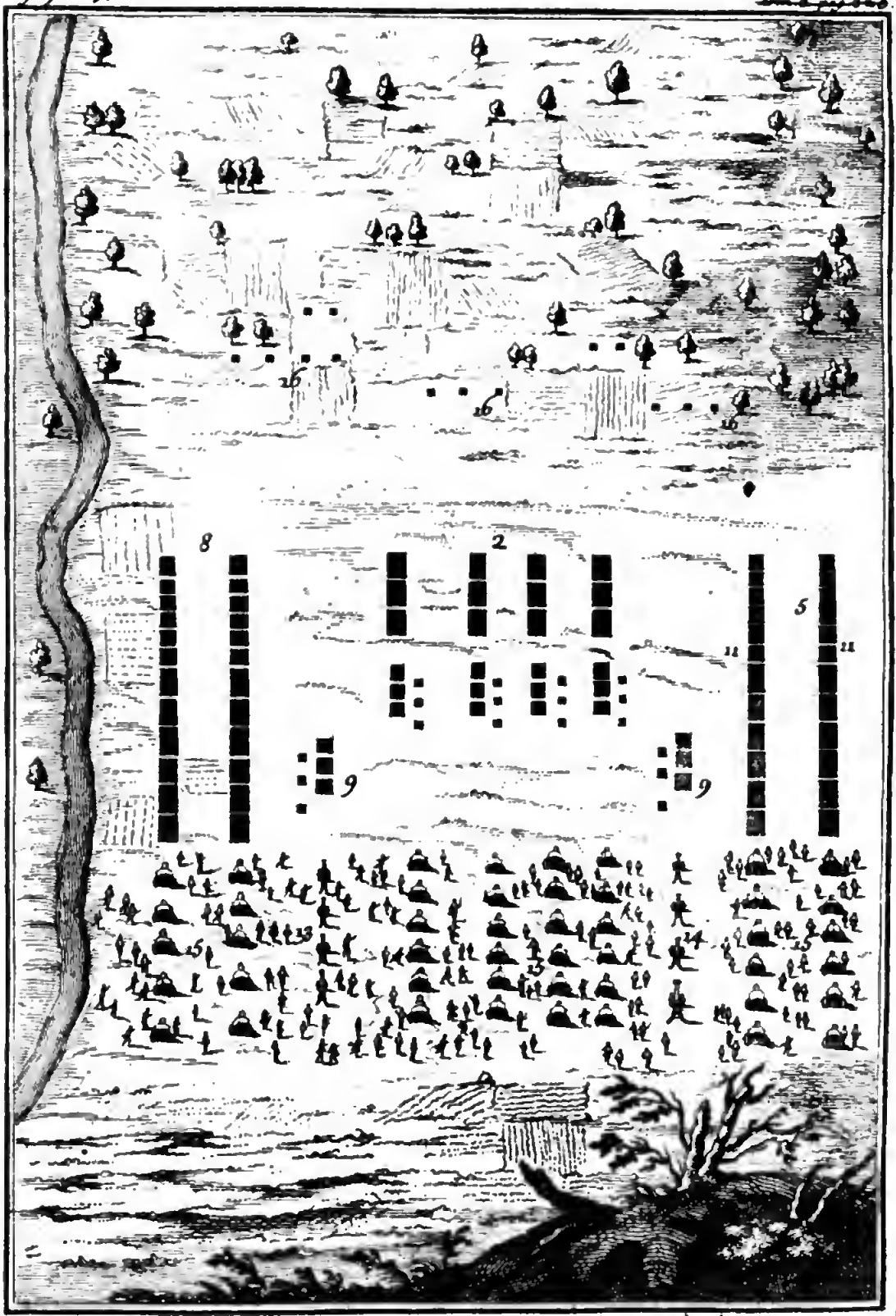
L'armée ainſi diſpoſée, & chacun ayant reconnu ſon poſte, ſe mettra en marche par l'ordre du Géneral dans l'ordre ſuivant, compoſant onze colonnes ; il ne ſauroit trop y en avoir dans une marche de nuit, & ſur-tout dans un pays de plaine.

Le corps de cavalerie de la droite (5.) marchera ſur deux colonnes (11.), chaque aîle formera la ſienne : la ſeconde ligne ſuivra à la queue des deux de la premiere, le corps du centre (2.) ſe mettra ſur quatre colonnes, l'infanterie ſera la tête, & la cavalerie qui la ſoûtient marchera enſuite, le corps de la gauche (8.) ſera les deux colonnes de la gauche dans l'ordre de celui de la droite, une brigade d'artillerie (13.) derriere la colonne de la gauche. Les deux réſerves (9.) formeront deux colonnes, & marcheront entre les intervalles des corps de la droite, de la gauche, & du centre ; l'artillerie (14.) ſera partagée à la queue des deux réſerves, les gros bagages (15.) marcheront ſur pluſieurs files derriere les colonnes, les menus ſuivront entre la riviere & les colonnes de la gauche, des détachemens de travailleurs marcheront à la tête de chaque colonne pour ouvrir les chemins.

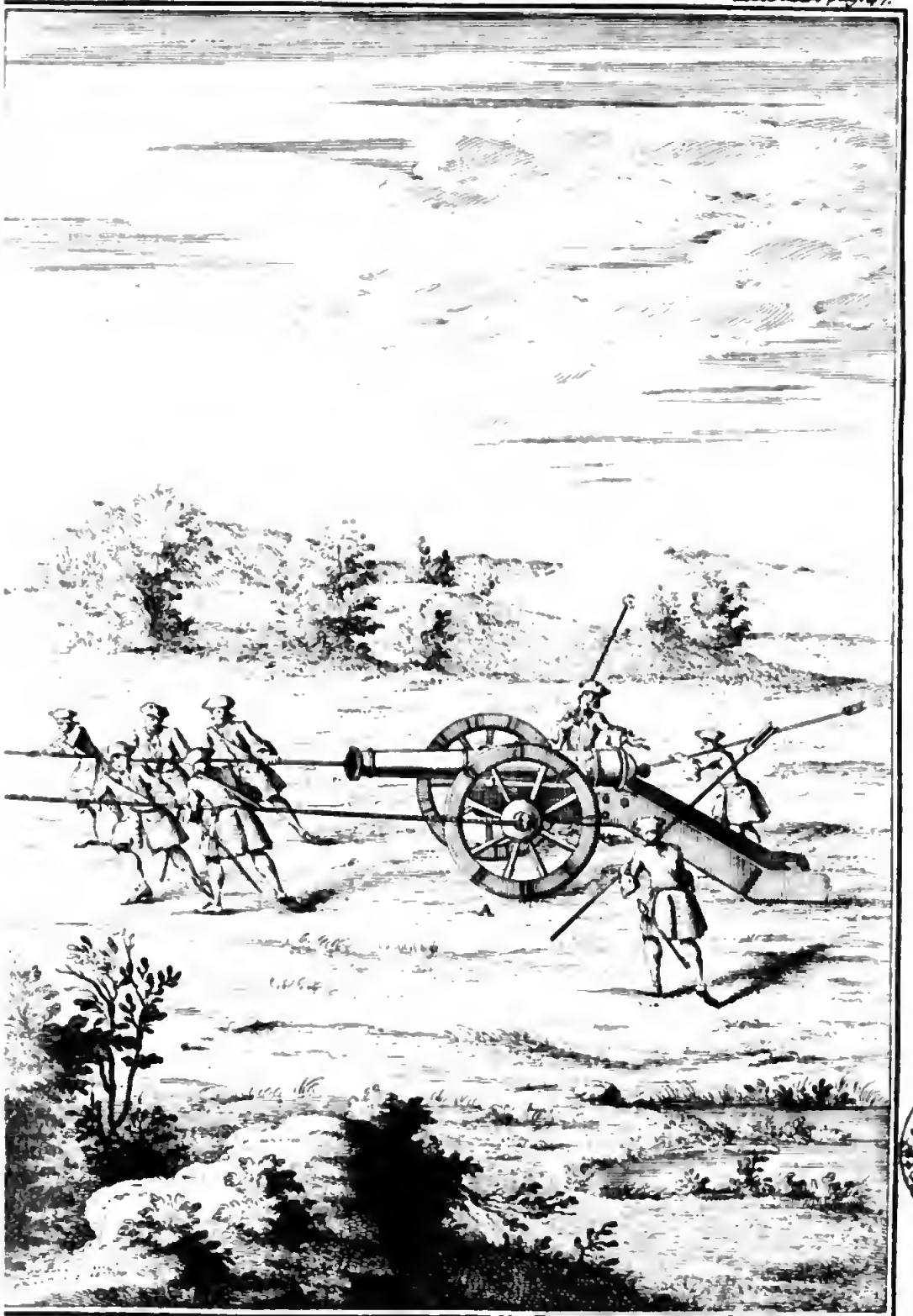
Comme les marches de nuit ſont ſujettes à mille accidens, on doit avoir attention que les colonnes ſe ſoûtiennent à diſtance égale, & avoir à la tête de bons guides ; la lune aide beaucoup pour ces ſortes de marches, & s'il eſt libre de profiter d'une nuit où elle éclaire, il faut la choiſir de préférence.

Lorſque l'on ſera arrivé à l'ennemi, l'armée ſe remettra en bataille dans l'ordre (17.), ce qui eſt une affaire d'un inſtant ; le ſignal du combat ſe donnera par un coup de canon tiré au corps de la droite, auquel celui de la gauche répondra par un autre coup, après lequel on marchera à l'ennemi bruſquement, la bayonnette au bout du fuſil, ſans tirer qu'à bout portant, un feu trop éloigné retarde la marche, & pour une attaque de nuit donne viſée à l'ennemi de trop loin, ce qui attire ſur le corps qui tire un feu de tout le front qui s'en trouve à portée, qui devenant oblique en eſt plus dangereux.

Pendant ce temps-là, le canon (18.) placé entre les vuides des trois



MARCHE D'ARMÉE DANS UNE PLAINE ALLANT À L'ENNEMI.



CANON QUI TIRE EN MARÇHANT À LA TÊTE D'UNE LIGNE, SELON LA MÉTHODE SUÉDOISE. 3.

trois corps, tirera ſans ceſſe en s'avançant à chaque décharge, à l'aide des prolonges attachées à l'eſſieu de l'affut à la Suédoiſe, comme dans la figure (*A*).

Le corps du centre (2.) chargera un peu après les autres corps. Les uns ni les autres quelque débordés qu'ils puiſſent être à leur flanc, ne s'en inquieteront point, & n'auront d'autre attention que de forcer & diviſer tout ce qui ſe trouvera devant eux; il eſt très-peu de troupes, encore moins de Généraux, qui attaqués de la ſorte nuitamment & vivement puiſſent rétablir ni donner une bonne forme à un combat, dont ils ne connoiſſent point l'ordonnance. L'agreſſeur au contraire qui connoît la ſienne a un avantage en ce point bien réel & bien reconnu, & toute idée de ſupériorité s'évanoüit dans des troupes qui ſe voient enfoncées & en déſordre. Ceux qui ne ſont point attaqués, n'oſant quitter leur poſte, ne ſecourent point ceux qui le ſont; & ſuppoſant même que le Général ait eu le temps de ſe mettre en bataille, je ne l'en crois gueres plus avancé, vû l'ignorance où il eſt des diſpoſitions & des deſſeins de l'ennemi.

Cet ordre de bataille n'étonnera que les gens qui ne connoiſſent que la routine, & n'ont jamais réfléchi. A ceux-là, je n'ai qu'une réflexion à oppoſer: c'eſt qu'il n'eſt pas moins conſtant que de petites armées en ont ſouvent battu de très-formidables par leur nombre & même quelquefois par leur Chef, qu'il l'eſt, que les petites armées pour en venir à bout, ſont ſorties des regles accoûtumées & de l'ancienne routine, pour y ſuppléer la ruſe & l'excellence de leur ordre de bataille. J'en trouverois des exemples fréquens dans l'antiquité: mais je me borne à un qui n'eſt pas ſi reculé.

Le Vaivode Uladus étant en guerre contre Mahomet II. qui ayant, dit l'Hiſtorien, une armée de deux cens cinquante mille hommes qu'il commandoit lui-même, circonſtance qui doubloit ſes forces, croyoit pouvoir mépriſer Uladus, qui n'avoit à lui oppoſer que neuf mille chevaux. Celui-ci las de ruſer & d'embarraſſer ſon ennemi par des mouvemens continuels, prit le parti dans une nuit obſcure de venir fondre ſur le camp de Mahomet, qu'il mit dans le plus grand déſordre, ayant perſuadé par cette action qu'il lui étoit arrivé un renfort de Hongrois. La terreur ſe mit dans ce grand corps, le bagiſtan (c'eſt le marché où l'on vend les armes aux ſoldats,) fut pillé, la tente du Vizir Machmut & celle d'Iſouph-Pacha, ayant été priſes pour celle du Sultan que cherchoient les Valaques, ils y firent main baſſe, n'épargnerent ni chameaux ni bêtes de voitures auxquelles ils couperent les jarets. Les troupes d'Aſie ayant voulu rendre quelque combat, céderent à ce torrent furieux, qui ne fut arrêté que par les Janiſſaires de la garde du Sultan. Ce corps peu capable par lui-même d'un combat réglé, voyant approcher le jour, content de ſon expédition, fit ſa retraite ſuivi par Alibeg, & par quantité d'autres Chefs, qui lui prirent tant dans l'action que dans la retraite environ mille priſonniers que les Turcs livrerent au ſupplice pour ſe venger.

Il eſt à préſumer que le Valaque attaqua le centre de cette armée immenſe, & l'on doit conjec-

turer que s'il eût eu trois corps au lieu d'un ſeul, & qu'il eût avec 18. mille hommes attaqué à la fois le centre & les deux aîles, il eût eu un ſuccès bien complet, vû la terreur qu'inſpira ce petit corps unique ſoûtenu par ſon ſeul courage.

Frontin nous donne un autre exemple que je ne veux pas omettre. *Livius Salinator*, dit-il, & *Claudius Néron, en la ſeconde guerre Punique, voyant qu'Aſdrubal pour éviter le combat s'étoit rangé en bataille, ſur une éminence aſſez inégale & raboteuſe, ils retirerent toutes leurs troupes ſur les aîles, & laiſſant le milieu dégarni, attaquerent l'ennemi des deux côtés & le taillerent en pieces.*

CHAPITRE XVII.

Parti que prennent Mathos & Spendius. Naravaſe quitte les révoltés pour ſe joindre à Amilcar. Bataille gagnée par ce Général, & ſon indulgence envers les priſonniers. Les Carthaginois perdent la Sardaigne. Fraude & cruauté des Chefs des rebelles. Réflexions ſur cet évenement.

POur Mathos, il continuoit toûjours le ſiége d'Hippone, conſeillant à Autarite Chef des Gaulois, & à Spendius, de ſerrer toûjours les ennemis, d'éviter les plaines à cauſe du nombre de leurs chevaux & de leurs éléphans, de côtoyer le pié des montagnes, & de les attaquer toutes les fois qu'ils les verroient dans quelque embarras. Dans cette vûe il envoya chez les Numides & chez les Afriquains, pour les engager à ſecourir ces deux Chefs, & à ne pas manquer l'occaſion de ſecoüer le joug que les Carthaginois leur impoſoient. Spendius de ſon côté à la tête de ſix mille hommes tirés de différentes nations qui étoient à Tunis, & de deux mille Gaulois commandés par Autarite, les ſeuls qui étoient reſtés à ce Chef après la déſertion de ceux qui s'étoient rangés ſous les enſeignes des Romains au camp d'Eryce: Spendius, dis-je, ſelon le conſeil de Mathos, côtoyoit toûjours de près les Carthaginois en ſuivant le pié des montagnes. Un jour qu'Amilcar étoit campé dans une plaine environnée de montagnes, le ſecours qu'envoyoient les Numides & les Afriquains vint joindre l'armée de Spendius;

le Général de Carthage ſe trouva fort embarraſſé ayant en tête les Afriquains, les Numides en queue, & en flanc l'armée de Spendius : car comment ſe tirer de ce mauvais pas ?

Naravaſe ſe joint à Amilcar.

Il y avoit alors dans l'armée de Spendius un certain Numide nommé Naravaſe, homme des plus illuſtres de ſa nation, & plein d'ardeur militaire, qui avoit hérité de ſon pere beaucoup d'inclination pour les Carthaginois ; mais qui leur étoit encore beaucoup plus attaché, depuis qu'il avoit connu le mérite d'Amilcar. Croyant que l'occaſion étoit belle de ſe gagner l'amitié de ce peuple, il vient au camp, ayant avec lui environ cent Numides. Il approche des retranchemens, & reſte là ſans crainte, faiſant ſigne de la main. Amilcar ſurpris lui envoye un cavalier. Il dit qu'il demandoit une conférence avec ce Général. Comme celui-ci héſitoit & avoit peine à ſe fier à cet aventurier, Naravaſe donne ſon cheval & ſes armes à ceux qui l'accompagnoient, & entre dans le camp tête levée & avec un air d'aſſûrance à étonner tous ceux qui le regardoient. On le reçut néantmoins, & on le conduiſit à Amilcar : il lui dit qu'il vouloit du bien à tous les Carthaginois en général, mais qu'il ſouhaitoit ſur-tout d'être ami d'Amilcar ; qu'il n'étoit venu que pour lier amitié avec lui, diſpoſé de ſon côté à entrer dans toutes ſes vûes, & à partager tous ſes travaux. Ce diſcours, joint à la confiance & à l'ingénuité avec laquelle ce jeune homme parloit, donna tant de joie à Amilcar, que non-ſeulement il voulut bien l'aſſocier à ſes actions, mais qu'il lui fit ſerment de lui donner ſa fille en mariage, pourvû qu'il demeurât fidele aux Carthaginois.

Bataille gagnée par ce Général.

L'alliance faite, Naravaſe vint, amenant avec lui environ deux mille Numides qu'il commandoit. Avec ce ſecours Amilcar met ſon armée en bataille : Spendius s'étoit auſſi joint aux Afriquains pour combattre, & étoit deſcendu dans la plaine : on en vient aux mains, le combat fut opiniâtre, mais Amilcar eut le deſſus. Les éléphans ſe ſignalerent dans cette occaſion : mais Naravaſe s'y diſtingua plus que perſonne. Autarite & Spendius prirent la fuite. Dix mille des ennemis reſterent ſur le champ de bataille, & on fit quatre mille priſonniers. Après cette action ceux des priſonniers qui voulurent prendre parti dans l'armée des Carthaginois, y furent bien reçûs, & on les revêtit des armes qu'on avoit priſes ſur les ennemis. Pour ceux qui ne le voulurent pas, Amilcar les ayant aſſemblés, leur dit,

qu'il leur pardonnoit toutes les fautes paſſées, & que chacun d'eux pouvoit ſe retirer où bon lui ſembleroit ; mais que ſi dans la ſuite on en prenoit quelqu'un portant armes offenſives contre les Carthaginois, il n'y auroit aucune grace à eſpérer pour lui.

Les Carthaginois perdent la Sardaigne.

Vers ce même tems, les étrangers qui gardoient l'Iſle de Sardaigne, imitant Mathos & Spendius, ſe revolterent contre les Carthaginois qui y étoient, & ayant enfermé dans la citadelle Boſtar Chef des troupes auxiliaires, ils le tuerent lui & tout ce qu'il avoit de ſes Concitoyens. Les Carthaginois jetterent encore les yeux ſur Hannon, & l'envoyerent là avec une armée : mais ſes propres troupes l'abandonnerent pour ſe tourner du côté des rebelles, qui ſe ſaiſirent enſuite de ſa perſonne, & l'attacherent à une croix. On inventa auſſi de nouveaux ſupplices contre tous les Carthaginois qui étoient dans l'Iſle, il n'y en eut pas un d'épargné. Après cela on prit les villes, on envahit toute l'Iſle, juſqu'à ce qu'une ſédition s'étant élevée, les naturels du pays chaſſerent tous ces étrangers, & les obligerent de ſe retirer en Italie. C'eſt ainſi que les Carthaginois perdirent la Sardaigne, Iſle, de l'aveu de tout le monde, très-conſidérable par ſa grandeur, par la quantité d'hommes dont elle eſt peuplée & par ſa fertilité. Nous n'en dirons rien davantage, nous ne ferions que répéter ce que d'autres ont dit avant nous.

Fraude & cruauté de Mathos & de Spendius.

Mathos, Spendius & Autarite voyant l'humanité dont Amilcar uſoit envers les priſonniers, craignirent que les Afriquains & les étrangers gagnés par cet attrait, ne couruſſent chercher l'impunité qui leur étoit offerte ; ils tinrent conſeil pour chercher enſemble par quel nouvel attentat ils pourroient mettre le comble à la rébellion : le réſultat fut qu'on les convoqueroit tous, que l'on feroit entrer dans l'aſſemblée un Meſſager comme apportant de Sardaigne une Lettre de la part des gens de la même faction qui étoient dans cette Iſle. La choſe fut exécutée, & la Lettre portoit, qu'ils obſervaſſent de près Geſcon & tous ceux qu'il commandoit, & contre qui ils s'étoient révoltés à Tunis ; qu'il y avoit dans l'armée des pratiques ſecretes en faveur des Carthaginois. Sur cette nouvelle prétendue, Spendius recommande à ces nations de ne ſe laiſſer pas ébloüir à la douceur qu'Amilcar avoit eue pour les priſonniers : qu'en les renvoyant ſon but n'étoit pas de les ſauver, mais de

ſe rendre par-là maître de ceux qui reſtoient, & de les envelopper tous dans la même punition, dès qu'il les auroit en ſa puiſſance, qu'ils ſe gardaſſent bien de renvoyer Geſcon ; que ce ſeroit une honte pour eux de lâcher un homme de cette importance & de ce mérite ; qu'en le laiſſant aller ils ſe feroient un très-grand tort, puiſqu'il ne manqueroit pas de ſe tourner contre eux, & de devenir leur plus grand ennemi. Il parloit encore lorſqu'un autre Meſſager, comme arrivant de Tunis, apporta une lettre ſemblable à la premiere. Sur quoi Autarite prenant la parole, dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de rétablir les affaires que de ne jamais plus rien eſpérer des Carthaginois : que quiconque attendroit quelque choſe de leur amitié ne pouvoit avoir qu'une alliance feinte avec les étrangers ; qu'ainſi il les prioit de n'avoir d'oreilles, d'attention ni de confiance que pour ceux qui les porteroient aux dernieres violences contre les Carthaginois, & de regarder comme traîtres & comme ennemis tous ceux qui leur inſpireroient des ſentimens contraires : que ſon avis étoit que l'on fît mourir dans les plus honteux ſupplices Geſcon, tous ceux qui avoient été pris, & tous ceux que l'on prendroit dans la ſuite ſur les Carthaginois. Cet Autarite avoit dans les conſeils un très-grand avantage, parce qu'ayant appris par un long commerce avec les ſoldats à parler Phénicien, la plûpart de ces étrangers entendoient ſes diſcours. Car la longueur de cette guerre avoit rendu le Phénicien ſi commun, que les ſoldats pour l'ordinaire, en ſe ſaluant, ne ſe ſervoient pas d'autre langue. Il fut donc loüé tout d'une voix, & il ſe retira comblé d'éloges. Vinrent enſuite des particuliers de chaque nation, leſquels par reconnoiſſance pour les bienfaits qu'ils avoient reçûs de Geſcon demandoient qu'on lui fît grace au moins des ſupplices ; comme ils parloient tous enſemble & chacun en ſa langue, on n'entendit rien de ce qu'ils diſoient ; mais dès qu'on commença à entrevoir qu'ils prioient qu'on épargnât les ſupplices à Geſcon, & que quelqu'un de l'aſſemblée eut crié : *Tue, tue :* ces malheureux furent aſſommés à coups de pierres, & emportés par leurs proches comme des gens qui auroient été égorgés par des bêtes féroces. Les ſoldats de Spendius ſe jetterent enſuite ſur ceux de Geſcon, qui étoient au nombre d'environ ſept cents. On les mene hors des retranchemens, on les conduit à la tête du camp, où d'abord on leur coupe

les mains en commençant par Geſcon, cet homme qu'ils mettoient peu de tems auparavant au-deſſus de tous les Carthaginois, qu'ils reconnoiſſoient avoir été leur protecteur, qu'ils avoient pris pour arbitre de leurs différends; & après leur avoir coupé les oreilles, rompu & briſé les jambes, on les jetta tout vifs dans une foſſe. Cette nouvelle pénétra de douleur les Carthaginois: ils envoyerent ordre à Amilcar & à Hannon, de courir au ſecours & à la vengeance de ceux qui avoient été ſi cruellement maſſacrés. Ils dépêcherent encore des Hérauts-d'armes, pour demander à ces impies les corps morts. Mais loin de livrer ces corps, ils menacerent que les premiers Députés ou Hérauts-d'armes qu'on leur envoyeroit, ſeroient traités comme l'avoit été Geſcon. En effet cette réſolution paſſa enſuite en loi, qui portoit que tout Carthaginois, que l'on prendroit, perdroit la vie dans les ſupplices, & que tout allié des Carthaginois leur ſeroit renvoyé les mains coupées, & cette loi fut toûjours obſervée à la rigueur.

Réflexions ſur cet événement.

Après cela n'eſt-il pas vrai de dire que ſi le corps humain eſt ſujet à certains maux qui s'irritent quelquefois juſqu'à devenir incurables, l'ame en eſt encore beaucoup plus ſuſceptible? Comme dans le corps il ſe forme des ulceres que les remedes enveniment, & dont ils ne font que hâter les progrès, & qui d'un autre côté laiſſés à eux-mêmes ne ceſſent de ronger les parties voiſines, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus rien à dévorer: de même dans l'ame il s'éleve certaines vapeurs malignes, il s'y gliſſe certaine corruption qui porte les hommes à des excès dont on ne voit pas d'exemples parmi les animaux les plus féroces. Leur faites-vous quelque grace, les traitez-vous avec douceur? C'eſt piége & artifice, c'eſt ruſe pour les tromper, ils ſe défient de vous & vous haiſſent d'autant plus, que vous faites plus d'efforts pour les gagner. Si l'on ſe roidit contr'eux, & que l'on oppoſe violence à violence il n'eſt point de crimes, point d'attentats, dont ils ne ſoient capables de ſe ſouiller: ils font gloire de leur audace, & la fureur les tranſporte juſqu'à leur faire perdre tout ſentiment d'humanité. Les mœurs déréglées & la mauvaiſe éducation ont ſans doute grande part à ces horribles déſordres: mais bien des choſes contribuent encore à produire dans l'homme cette diſpoſition. Ce qui ſemble y contribuer davantage, ce ſont les mauvais

traitemens & l'avarice des Chefs. Nous en avons un triſte exemple dans ce qui s'eſt paſſé pendant tout le cours de la guerre des étrangers, & dans la conduite des Carthaginois à leur égard.

OBSERVATIONS

Sur la bataille gagnée par Amilcar ſur les Rebelles.

POlybe a affecté tant de briéveté dans le récit de l'action dont il s'agit, qu'il n'eſt pas poſſible de haſarder de conjecture ſur une rélation de cette eſpece; la ſeule inſtruction que l'on en peut tirer, vient de la faute qu'il ſemble que fit Amilcar en s'enfonçant ainſi dans des défilés de montagnes ſans en avoir aſſûré la retraite, ni la communication avec Carthage. Quelque ſoit l'iſſue d'un événement auſſi mal combiné, ce n'eſt pas moins une faute des plus groſſieres qu'il faut éviter avec ſoin.

Deux choſes le tirerent de ce pas dangereux, l'une la défection de Naravaſe du parti des rebelles, qui en les affoibliſſant renforça l'armée de celui-ci de deux mille hommes: mais ce qui les ſauva ſurtout fut la faute groſſiere que firent les ennemis de lui donner bataille, en ſecondant pour ainſi dire ſes vûes, ou du moins s'y prétant, ce que l'on ne doit jamais faire, puiſque une des maximes de la guerre eſt d'éviter de faire ce qui convient à ſon ennemi. Les rebelles ayant attiré Amilcar dans ce mauvais pas n'avoient plus d'autre parti à prendre que de l'enfermer dans un cercle de poſtes & de défilés bien garni, bien retranché en abbattis, ou de telle autre maniere qu'ils auroient ſû meilleure, de ne rien négliger pour aſſûrer leurs ſignaux & leurs communications pour entre-ſecourir les différens poſtes qu'il auroit pû attaquer; ſe tenir extrèmement ſur leurs gardes, & cela d'autant plus que le déſeſpoir où ils l'auroient ainſi réduit deviendroit chaque jour plus grand, & l'engageroit à tout tenter pour s'en tirer; ce qu'il n'auroit pû exécuter s'ils euſſent ſû profiter de leurs avantages en lui oppoſant obſtacle ſur obſtacle.

C'eſt dans les pays de la nature de celui dont il s'agit, que la guerre devient ſavante, profonde & remplie de ruſes. Il eſt encore une leçon à tirer de cette occurrence pour un Général, c'eſt que plus encore dans les montagnes que partout ailleurs, il faut qu'il voye & connoiſſe le pays par lui-même, le rapport d'autrui même des gens du pays, n'eſt que d'un foible ſecours pour régler ſes opérations, & dans ces pays-là les yeux ſont les ſeuls guides à conſulter.

OBSERVATIONS

Sur les ruſes dont les Chefs des Rebelles ſe ſervirent pour que la révolte fût ſans retour.

L'Action de Mathos & de Spendius, le meurtre de Geſcon, & celui des ſept cents Carthaginois, reſſemble aſſez à celle que Céſar rapporte de Litarique & de Convictolitan Autunois, qui pour engager le peuple de cette Province dans une révolte dont les crimes leur fiſſent plutôt craindre la punition qu'eſpérer le pardon, les porterent par de faux rapports & des gens apoſtés à maſſacrer non-ſeulement les Romains qui conduiſoient les convois devant Clermont, mais même ceux qui habitoient au milieu d'eux à Autun.

C'eſt une politique que la plûpart des rebelles ont employée que d'engager de prime-abord, les troupes ou les peuples révoltés dans les crimes les plus barbares pour les éloigner de toute eſpérance de pardon. Céſar crut y rémédier en uſant de clémence, & Amilcar ſans doute avoit en vûe dans celle dont il uſa envers les priſonniers, d'attirer inſenſiblement les révoltés leurs compagnons à demander grace & à rentrer dans leur devoir. On doit dans ces eſpeces de guerre, ſe méfier de la clémence d'un peuple auſſi perfide que les Carthaginois: mais cela ne doit jamais engager à des inhumanités, ni à des traits auſſi odieux que ceux de Mathos & de Litarique, qui doivent les couvrir les uns & les autres d'une infamie éternelle.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Nouvel embarras des Carthaginois. Siége de Carthage par les Etrangers. Secours que Hiéron fournit à cette ville. Fidélité des Romains à ſon égard. Famine horrible dans le camp des Etrangers, qui demandent la paix. Trompés, ils reprennent les armes, & ſont défaits & taillés en pieces. Siége de Tunis, où Annibal eſt pris & pendu. Bataille déciſive. La Sardaigne cédée aux Romains.

AMilcar ne ſachant plus comment réprimer l'audace effrénée de ſes ennemis, ſe perſuada qu'il n'en viendroit à bout, qu'en joignant enſemble les deux armées que les Carthaginois avoient en campagne, & qu'en exterminant entierement ces rebelles. C'eſt pourquoi ayant fait venir Hannon, tout ce qu'il en put combattre, fut paſſé au fil de l'épée, & il fit jetter aux bêtes tous ceux qu'on lui amenoit priſonniers. Les affaires des Carthaginois commençoient à prendre un meilleur train, lorſque par un revers de fortune étonnant, elles retomberent dans le premier état. Les Géneraux furent à peine joints, qu'ils ſe brouillerent enſemble; (a) & cela alla ſi loin, que non-ſeulement ils perdirent des occaſions favorables de battre l'ennemi, mais qu'ils lui donnerent ſouvent priſe ſur eux. Sur la nouvelle de cette diviſion, les Magiſtrats en éloignerent un, & ne laiſſerent que celui que l'armée auroit choiſi. Outre cela les convois qui venoient des

(a) *Les Généraux furent à peine joints qu'ils ſe brouillerent enſemble.*] Ce n'eſt point une maxime nouvelle que toute autorité partagée eſt pernicieuſe à la guerre, en voila un exemple qui ſera répété autant de fois que les Princes ou les Etats s'expoſeront à une pareille imprudence. Trop de raiſons concourent à diviſer les vûes & les deſſeins de deux Collégues pour ne pas ruiner bientôt leur parti. C'eſt une expérience qu'Athenes & Lacédémone ont faite ſucceſſivement, juſqu'à ce que ces deux Républiques en ont été corrigées, à force de perdre des batailles. Les Romains quoique venus après ne profiterent pas de cette leçon, & la défaite de Cannes fut encore le fruit de la méſintelligence de Varron & de ſon Collegue.

endroits qu'ils appellent les Emporées, & ſur qui ils faiſoient beaucoup de fond, tant pour les vivres que pour les autres munitions, furent tous ſubmergés dans la mer par une tempête: outre qu'alors l'Iſle de Sardaigne, dont ils tiroient de grands ſecours, s'étoit ſouſtraite à leur domination. Et ce qui fut de plus fâcheux, c'eſt que les habitans d'Hipone-Zaryte & d'Utique, qui ſeuls des peuples d'Afrique avoient ſoûtenu cette guerre avec vigueur, avoient tenu ferme du tems d'Agathocles & de l'irruption des Romains, & n'avoient jamais pris de réſolution contraire aux intérêts des Carthaginois, non-ſeulement les abandonnerent alors, & ſe jetterent dans le parti des Afriquains, mais encore conçurent pour ceux-ci autant d'amitié & de confiance, que de haine & d'averſion pour les autres. Ils tuerent & précipiterent du haut de leurs murailles environ cinq cents hommes qu'on avoit envoyés à leurs ſecours, ils firent le même traitement au Chef, livrerent leur ville aux Afriquains, & ne voulurent jamais permettre aux Carthaginois, quelques inſtances qu'ils leur en fiſſent, d'enterrer leurs morts.

Siége de Carthage par les étrangers.

Mathos & Spendius, après ces évenemens, porterent leur ambition juſqu'à vouloir mettre le ſiége devant Carthage même. Amilcar alors s'aſſocia dans le commandement Annibal, que le Sénat avoit envoyé à l'armée, après que Hannon en eut été éloigné par les ſoldats, à cauſe de la méſintelligence qu'il y avoit entre les Géneraux. Il prit encore avec ſoi Naravaſe, & accompagné de ces deux Capitaines, il bat la campagne pour couper les vivres à Mathos & à Spendius. Dans cette expédition, comme dans bien d'autres, Naravaſſe lui fut d'une extrême utilité. Tel étoit l'état des affaires par rapport aux armées de dehors.

Secours que Hiéron donne à cette ville.

Les Carthaginois ſerrés de tous les côtés, furent obligés d'avoir recours aux villes alliées. Hiéron, qui avoit toûjours l'œil au guet pendant cette guerre, leur accordoit tout ce qu'ils demandoient de lui. Mais il redoubla ſes ſoins dans cette occaſion, voyant bien que pour ſe maintenir en Sicile, & ſe conſerver l'amitié des Romains, il étoit de ſon intérêt que les Carthaginois euſſent le deſſus, de peur que les étrangers prévalant, ne trouvaſſent plus d'obſtacles à ſuivre leurs projets. En quoi l'on doit remarquer ſa ſageſſe & ſa prudence: car c'eſt une maxime qui n'eſt pas à négliger,

de ne pas laiſſer croître une Puiſſance juſqu'au point, qu'on ne lui puiſſe conteſter les choſes mêmes qui nous appartiennent de droit.

Fidélité des Romains à ſon égard.

Pour les Romains, exacts obſervateurs du traité qu'ils avoient fait avec les Carthaginois, ils leur donnerent tous les ſecours qu'ils pouvoient ſouhaiter : quoique d'abord ces deux Etats euſſent eu quelques démêlés enſemble, ſur ce que les Carthaginois avoient traité comme ennemis ceux qui paſſant d'Italie en Afrique, portoient des vivres à leurs ennemis, & en avoient mis environ cinq cents en priſon. Ces hoſtilités avoient fort déplû aux Romains. Cependant comme les Carthaginois rendirent de bonne grace ces priſonniers aux Députés qu'on leur avoit envoyés, ils gagnerent tellement l'amitié des Romains, que ceux-ci par reconnoiſſance leur remirent tous les priſonniers qu'ils avoient faits ſur eux dans la guerre de Sicile, & qui leur étoient reſtés. Depuis ce tems-là les Romains ſe porterent d'eux-mêmes à leur accorder tout ce qu'ils demandoient. Ils permirent à leurs marchands de leur porter les proviſions néceſſaires, & défendirent d'en porter à leurs ennemis. Quoique les étrangers révoltés en Sardaigne les appellaſſent dans cette Iſle, ils n'en voulurent rien faire; & ils demeurerent fideles au traité, juſqu'à refuſer ceux d'Utique pour ſujets, quoiqu'ils vinſſent d'eux-mêmes ſe ſoûmettre à leur domination. Tous ces ſecours mirent les Carthaginois en état de défendre leur ville contre les efforts de Mathos & de Spendius, qui d'ailleurs étoient là auſſi aſſiégés pour le moins qu'aſſiégeans. Car Amilcar les réduiſoit à une ſi grande diſette de vivres, qu'ils furent obligés de lever le ſiége.

Famine horrible dans le camp des étrangers qui demandent la paix.

Peu de tems après ces deux Chefs de rebelles, ayant aſſemblé l'élite des étrangers & des Afriquains, entre leſquels étoit Zarxas, & le corps qu'il commandoit, ce qui faiſoit en tout cinquante mille hommes; ils réſolurent de ſe remettre en campagne, de ſerrer l'ennemi par tout où il iroit, & de l'obſerver. Ils évitoient les plaines, de peur des éléphans & de la cavalerie de Naravaſe : mais ils tâchoient de gagner des premiers les lieux montueux & les défilés. Ils ne cédoient aux Carthaginois ni en projets ni en hardieſſe, quoique faute de ſavoir la guerre, ils en fuſſent ſouvent vaincus. On vit alors d'une maniere bien ſenſible combien une expérience fondée ſur la ſcience de commander, l'emporte ſur une aveugle & brutale

pratique de la guerre. Amilcar tantôt attiroit une partie de leur armée à l'écart, & comme un habile joüeur d'échecs l'enfermant de tous côtés, la mettoit en pieces: tantôt faiſant ſemblant d'en vouloir à toute l'armée, il conduiſoit les uns dans des embuſcades qu'ils ne prévoyoient point, & tomboit ſur les autres de jour ou de nuit, lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & jettoit aux bêtes tout ce qu'il faiſoit ſur eux de priſonniers. Un jour enfin que l'on ne penſoit point à lui, s'étant venu camper proche des étrangers dans un lieu fort commode pour lui, & fort déſavantageux pour eux; il les ſerra de ſi près que n'oſant combattre, & ne pouvant le fuir à cauſe d'un foſſé & d'un retranchement; dont il les avoit enfermés de tous côtés, ils furent contraints, tant la famine étoit grande dans leur camp, de ſe manger les uns les autres: Dieu puniſſant par un ſupplice égal l'impie & barbare traitement qu'ils avoient fait à leurs ſemblables. Quoiqu'ils n'oſaſſent ni donner bataille, parce qu'ils voyoient leur défaite aſſûrée, & la punition dont elle ne manqueroit pas d'être ſuivie, ni parler de compoſition, à cauſe des crimes qu'ils avoient à ſe reprocher: ils ſoûtinrent cependant encore quelque tems la diſette affreuſe où ils étoient, dans l'eſpérance qu'ils recevroient de Tunis les ſecours que leurs Chefs leur promettoient. Mais enfin n'ayant plus ni priſonniers ni eſclaves à manger, rien n'arrivant de Tunis, & la multitude commençant à menacer les Chefs; Autarite, Zarxas & Spendius prirent le parti d'aller ſe rendre aux ennemis, & de traiter de paix avec Amilcar. Ils dépêcherent un Héraut pour avoir un ſauf-conduit, & étant venus trouver les Carthaginois, Amilcar fit avec eux ce traité: *Que les Carthaginois choiſiroient d'entre les ennemis ceux qu'ils jugeroient à propos au nombre de dix, & renvoyeroient tous les autres chacun avec ſon habit.* Enſuite il dit qu'en vertu du traité il choiſiſſoit tous ceux qui étoient préſens, & mit ainſi en la puiſſance des Carthaginois, Autarite, Spendius, & les autres Chefs les plus diſtingués.

Trompés ils reprennent les armes.

Les Afriquains, qui ne ſavoient rien des conditions du traité, ayant appris que leurs Chefs étoient retenus, ſoupçonnerent de la mauvaiſe foi, & dans cette penſée coururent aux armes. Ils étoient alors dans un lieu qu'on appelle la Hache, parce que par ſa figure il reſſemble aſſez à cet inſtrument. Amilcar les y envelopa tellement de ſes éléphans & de

toute l'armée, qu'il ne s'en ſauva pas un ſeul, & ils étoient plus de quarante mille. C'eſt ainſi qu'il releva une ſeconde fois les eſpérances des Carthaginois, qui déſeſpéroient déja de leur ſalut. Ils battirent enſuite la campagne, lui, Naravaſe, & Annibal, & les Afriquains ſe rendirent d'eux-mêmes.

Siége de Tunis où Annibal eſt pris & pendu.

Maîtres de la plûpart des villes, ils vinrent à Tunis aſſiéger Mathos. Annibal prit ſon quartier au côté de la ville, qui regardoit Carthage, & Amilcar le ſien au côté oppoſé. Enſuite ayant conduit Spendius, & les autres priſonniers auprès des murailles, ils les attacherent à des croix, à la vûe de toute la ville. Tant d'heureux ſuccès endormirent la vigilance d'Annibal, & lui firent négliger la garde de ſon camp. Mathos ne s'en fut pas plutôt apperçû, qu'il tomba ſur le retranchement, tua grand nombre de Carthaginois, chaſſa du camp toute l'armée, s'empara de tous les bagages, & prit Annibal même priſonnier. On mena auſſitôt ce Géneral à la croix où Spendius étoit attaché. Là on lui fit ſouffrir les ſuplices les plus cruels, & après avoir détaché Spendius, on le mit en ſa place, & on égorgea autour du premier trente des principaux Carthaginois; comme ſi la fortune n'avoit ſuſcité cette guerre, que pour fournir tour à tour aux deux armées des occaſions éclatantes de ſe venger l'une de l'autre. Amilcar, à cauſe de la diſtance qui étoit entre les deux camps, n'apprit que tard la ſortie que Mathos avoit faite, & après en avoir été informé, il ne courut pas pour cela au ſecours, les chemins étant trop difficiles; mais il leva le camp & côtoyant le Macar, il fut ſe poſter à l'embouchure de ce fleuve.

Bataille déciſive.

Nouvelle conſternation chez les Carthaginois, nouveau déſeſpoir. Ils commençoient à reprendre courage, & les voilà rétombés dans les mêmes embarras, qui n'empêcherent cependant pas qu'ils ne travaillaſſent à s'en tirer. Pour faire un dernier effort, ils envoyerent à Amilcar trente Sénateurs, le Général Hannon qui avoit déja commandé dans cette guerre, (*a*)

(*a*) *Ils envoyerent à Amilcar, Hannon qui avoit déja commandé cette guerre.*] Voilà encore un exemple de l'autorité partagée qui eſt d'autant plus ſurprenant que l'épreuve des maux qui en réſultent étoit récente. Les Carthaginois ſemblent encore enchérir ſur cette imprudence, puiſqu'ils choiſiſſent pour partager cette autorité, le même Hannon dont l'incapacité avoit déja été reconnue.

Ce doit être une maxime (que tout homme qui a donné pluſieurs preuves de malhabileté ou de lâcheté, ne ſera pas mieux dans les ſuites,) laquelle cet exemple ici ne doit pas abſolument détruire. Il eſt vrai qu'Hannon ſeconda Amilcar ſinon par ſes talens, du moins par la bonne & parfaite intelligence dans laquelle ils vé-

& tout ce qu'il leur reſtoit d'hommes en âge de porter les armes, recommandant aux Sénateurs d'eſſayer tous les moyens de réconcilier enſemble les deux Généraux, de les obliger à agir de concert, & de n'avoir devant les yeux que la ſituation où ſe trouvoit la République. Après bien des conférences, enfin ils vinrent à bout de réunir ces deux Capitaines, qui dans la ſuite n'agiſſant que dans un même eſprit firent tout réuſſir à ſouhait. Ils engagerent Mathos dans quantité de petits combats, tantôt en lui dreſſant des embuſcades, tantôt en le pourſuivant, ſoit autour de Lepta, ſoit autour d'autres villes. Ce Chef ſe voyant ainſi harcelé, prit enfin la réſolution d'en venir à un combat général. Les Carthaginois de leur côté ne ſouhaitant rien avec plus d'ardeur, les deux partis appellerent à cette bataille tous leurs alliés, & raſſemblerent des places toutes leurs garniſons, comme devant riſquer le tout pour le tout. Quand on ſe fut diſpoſé, l'on convint du jour & de l'heure, & l'on en vint aux mains. La victoire ſe tourna du côté des Carthaginois. Il reſta ſur le champ de bataille grand nombre d'Afriquains, une partie ſe ſauva dans je ne ſai quelle ville, qui ſe rendit peu de tems après, Mathos fut fait priſonnier, les autres parties de l'Afrique ſe ſoûmirent auſſi-tôt. Il n'y eut qu'Hippone-Zaryte & Utique, qui dès le commencement de la guerre s'étant rendues indignes de pardon, refuſerent alors de ſe ſoûmettre. Tant il eſt avantageux, même dans de pareilles fautes, de ne point paſſer certaines bornes, & de ne ſe porter pas à des excès impardonnables. (a) Mais Hannon ne ſe fut pas plutôt préſenté devant l'une,

curent. Mais tant d'exemples autoriſent le contraire, que ce ſeroit une grande témérité que d'eſpérer que pareils gens ſe corrigent. En 1674. lorſque M. de Turenne par cette admirable manœuvre ſi fort connue, eut fait repaſſer le Rhin aux ennemis de la France en enlevant leur principaux quartiers, ils confierent la défenſe de Dochſtein place importante, à un certain Vénitien nommé Contarini, lequel avoit quitté le ſervice de la République pour n'oſer y reparoître, après avoir mal défendu & rendu aux Turcs la ville de Tenedos dont il étoit Gouverneur. Etant aſſiégé dans Dochſtein par M. de Vaubrun, il fut emporté d'aſſaut dans la ville, & s'étant jetté dans le château qui étoit bon pour ce temps-là, il le rendit ſans coup férir, & ne le garda qu'autant de temps qu'il en falloit pour écrire la capitulation, ce qui rompit toutes les meſures des Alliés, un des articles de ſa capitulation rendoit les ſoldats priſonniers, & laiſſoit libres les Officiers. Etant arrivé à Straſbourg à la tête de ceux-ci, le Duc de Lorraine & le Prince de Bade l'ayant ménacé de le faire périr, il ſe tua lui-même.

(a) *Tant il eſt avantageux même dans de pareilles fautes, de ne point paſſer certaines bornes, & de ne ſe porter pas à des excès impardonnables.*] Tout Chef de rebelles qui ſe laiſſeroit aller à cette maxime debonnaire, s'expoſeroit à de grands dangers, & la défection générale le livreroit bientôt à ſes ennemis. Dans cet eſpece de guerre il eſt de l'habileté d'un Chef, lorſ-

& Amilcar devant l'autre, qu'elles furent contraintes d'en paſſer par tout ce qu'ils voulurent. Ainſi finit cette guerre, qui avoit fait tant de peine aux Carthaginois, & dont ils ſe tirerent ſi glorieuſement, que non-ſeulement ils ſe remirent en poſſeſſion de l'Afrique, mais châtierent encore comme ils méritoient les auteurs de la révolte. Car cette guerre ne ſe termina que par les honteux ſupplices que la jeuneſſe de la ville fit ſouffrir à Mathos & à ſes troupes le jour du triomphe.

La Sardaigne cedée aux Romains.

Telle fut la guerre des étrangers contre les Carthaginois, laquelle dura trois ans & quatre mois ou environ; il n'y en a point, au moins que je ſache, où l'on ait porté plus loin la barbarie & l'impiété. Comme vers ce tems-là les étrangers de Sardaigne étoient venus d'eux-mêmes offrir cette Iſle aux Romains, ceux-ci prirent le deſſein d'y paſſer. Les Carthaginois le trouvant fort mauvais, parce que la Sardaigne leur appartenoit à plus juſte titre, & ſe diſpoſant à punir ceux qui avoient livré cette Iſle à une autre Puiſſance; c'en fut aſſez pour déterminer les Romains à déclarer la guerre aux Carthaginois, prétextant que ce n'étoit pas contre les peuples de Sardaigne que ceux-ci faiſoient des préparatifs, mais contr'eux. Les Carthaginois qui étoient ſortis comme par miracle de la derniere guerre, & qui n'étoient point du tout en état de ſe mettre mal avec les Romais, céderent au tems, & aimerent mieux leur abandonner la Sardaigne, & ajoûter douze cents talens à la ſomme qu'ils leur payoient que de s'engager à ſoûtenir une guerre dans les circonſtances où ils étoient. Cette affaire n'eut pas d'autre ſuite.

qu'il a tant fait que de lever l'étendart de la révolte, de profiter des premieres fureurs pour engager ſoit les troupes, ſoit le peuple à de ces actions éclatantes qui ne leur laiſſent plus l'eſpoir du pardon; & ce n'eſt que lorſque chaque membre de la révolte ne voit d'autre ſalut à eſpérer que dans la victoire, qu'il peut abſolument compter ſur eux. Alors chacun faiſant pour ainſi dire la guerre pour ſon compte, ſon intérêt & l'appréhenſion du ſupplice, fait de chaque particulier un ſoldat fidele & intrépide.

C'eſt ainſi qu'en ont uſé les armées Romaines dans leurs ſoulevemens ſous Tibere, ſous Galba, & preſque ſous tous les Empereurs depuis ceux-là. Celle des Ecoſſois contre Charles II. ſuivit le même principe, & ce ſont les horreurs & les abominations qui naiſſent de pareils évenemens qui doivent engager les Princes de plus en plus à prévenir les maux dès leur naiſſance. Le Cardinal de Richelieu avoit pour maxime en conſéquence de ſes réfléxions, d'imprimer de bonne heure la terreur & la crainte dès qu'il avoit des ſoupçons tant ſoit peu plauſibles; les preuves mathématiques dans ces ſortes d'évenemens, ne ſe préſentent quelquefois que lorſque le mal eſt devenu incurable; ainſi ce ſeroit ſouvent imprudence que de les attendre pour ſévir.

OBSERVATIONS

Sur les cruautés qui ſe commirent de part & d'autre dans la guerre des Rebelles.

C'Eſt une maxime conſtante de la bonne & de la juſte guerre que la répréſaille, & il n'eſt point de plus ſûr moyen d'engager ſon ennemi à faire bonne guerre, que d'enchérir ſur les premieres infractions, à quoi il s'émancipe. M. de Louvois pénétré de cette vérité, écrivoit à M. le Maréchal de Boufflers: *Si les ennemis brûlent un village de votre Gouvernement brûlez-en dix.*

Mais dans les guerres de révoltés, comme celle dont il s'agit, la répréſaille n'y peut rien, & ne ſert qu'à encourager les ſoldats rebelles, pouſſés par leurs Chefs à renchérir ſans ceſſe ſur les dernieres cruautés.

Ce qui étonne, c'eſt que dans un genre de guerre, où les plus grands ſupplices & les maſſacres de ſang-froid ſont le traitement aſſûré des priſonniers, il ſe trouve une immenſité de ſujets qui s'y engagent ſans intérêt perſonnel. Je n'y vois d'autres raiſons que l'amour du pillage & de l'impunité qui eſt ordinairement la ſolde la plus aſſûrée des rebelles.

La Religion eſt encore dans les guerres qui l'intéreſſent, un puiſſant motif de cette fureur & de ce fanatiſme, qui expoſe journellement des peuples entiers à des traitemens & des ſupplices affreux. Quand les Chefs ont eu le talent d'inſpirer à leurs ſectateurs que le Paradis eſt une récompenſe aſſûrée de leurs forfaits, ces ſupplices regardés alors comme des martyres, bien loin d'arrêter le déſordre ne font qu'augmenter le fanatiſme; & ſous le prétexte de ſervir la Religion, il ſemble que les deux partis ne cherchent qu'à la déshonnorer à force de cruauté.

Un Général ne ſauroit avoir une exactitude trop ſcrupuleuſe à punir & déſavoüer les moindres actes de mauvaiſe guerre qui échappent à ſes troupes, ſans quoi un ſeul non déſavoüé & impuni, change tout d'un coup la face d'une guerre, & la rend odieuſe & exécrable.

On ne peut ſans horreur lire les faits & geſtes (rapportés dans Varillas) du Baron des Adrets: ils dûrent leur commencement à l'inhumanité de Fabrice Serbellon, Général des troupes du Pape dans le Comtat Vénaiſſin. Il en donna des preuves ſi féroces à la priſe d'Orange, que dès ce moment les Calviniſtes crurent que la répréſaille les autoriſoit à toutes les horreurs qui ont ſuivi ce malheureux exemple. Rapportons les termes de Varillas pour donner d'autant plus d'éloignement de ces barbaries, & engager ceux que de pareils malheurs pourroient menacer, à uſer de maximes tout oppoſées.

Serbellon après avoir inveſti Orange, ayant fait breche, y fit donner l'aſſaut, durant lequel les Catholiques de l'intérieur de la place

ce ouvrirent une porte. Il fit d'abord main baſſe ſur tout ce qui étoit en armes. *Enſuite de quoi*, dit Varillas, *ne ſe contentant pas de cette ſévérité, ſes ſoldats renouvellerent les exemples de l'inhumanité la plus rafinée que les tyrans avoient autrefois inventée. Ils employerent leur induſtrie à faire que ceux qui avoient été aſſez malheureux pour éviter leur premiere furie, ſe ſentiſſent mourir, & ne les tuerent qu'à petits coups. Ils en précipiterent ſur des pieux, ſur des hallebardes & ſur des piques, ils en pendirent à la cheminée, & les brûlerent à petit feu, ils prirent plaiſir à couper les parties ſecrettes à quelques-uns, & leur rage ne pardonna ni aux enfans, ni aux vieillards, ni aux malades, ni au moiſſonneurs quoiqu'ils ne leur euſſent trouvé d'autres armes que leurs faucilles. Les femmes & les filles n'en furent pas quitte pour la perte de leur honneur & pour être enſuite abandonnées aux gougeats, car on les mit en butte aux arquebuſades & on les pendit aux fenêtres. Les garçons furent réſervés pour ſervir au comble de l'abomination, & pour ajoûter la moquerie à l'injure, les Dames qui avoient mieux aimé mourir que d'aſſouvir l'impudicité des vainqueurs, furent expoſées nues à la riſée publique, avec des cornes enfoncées dans les parties que la pudeur deffend de nommer, & il y en eut de l'un & l'autre ſexe lardés avec des tirets de papiers des bibles de Geneve. On ne pardonna pas même aux Catholiques qui avoient ouvert la porte, & après qu'on leur eut marqué une place, & promis qu'ils y ſeroient en ſûreté avec leurs femmes & leurs enfans, on les tailla en pieces. Il ne ſe trouva que cent neuf ſoldats dans le château, qui ne ſuffiſant pas pour le défendre, demanderent à capituler. On leur accorda tout ce qu'ils propoſerent: mais ils ne furent pas plutôt ſortis qu'on les enveloppa, & ceux qui ne furent pas jugés dignes de mourir par la main des ſoldats, furent précipités du haut du rocher. Après que le pillage eut été mis en ſûreté, les vainqueurs travaillerent à la démolition des murailles d'Orange, & Serbellon perſuadé qu'il y auroit de la folie à laiſſer ſi proche du Comtat d'Avignon un ville ſi conſidérable, dont le Souverain étoit Calviniſte, il y fit mettre le feu qui réduiſit incontinent en cendres le Palais de l'Evêque, & trois cents maiſons avec ceux qui y étoient cachés. L'embraſement eût continué ſans une pluie extraordinaire qui l'éteignit dans un moment, & rendit inutile le ſoin de ceux qui attiſoient le feu.*

Tout ce qui s'eſt jamais fait de plus barbare par les Alaric, les Totila, n'a rien de plus cruel.

Le Baron des Adrets ne demeura pas en reſte pour la repréſaille, & les ſauts de Marna & de Montbriſon en furent les fruits, ainſi que les exécutions de Vaureas, de Boucere, de Pierrelatte, & une infinité d'autres où il ſurpaſſa Serbellon en cruauté & en parjure, rendant, diſoit-il, au centuple, & citant toûjours Orange pour prétexte de ſa cruauté. Les Catholiques d'un autre côté ayant continué, toute cette guerre de Religion ne fut qu'un enchaînement de barbarie & d'horreur, comme ſi Dieu eût ordonné de pareils maſſacres. C'étoit bien le cas d'employer le vers de Lucrece: *Tantum religio potuit ſuadere malorum.....* D'Aubigny rapporte qu'ayant demandé au Baron des Adrets, pourquoi il avoit uſé de cruauté mal convenable à ſa grande valeur, il répondit: *Que nul ne*

fait cruauté en la rendant, que les premieres s'appellent cruauté, les ſecondes juſtice. Là-deſſus ayant fait un diſcours horrible de près de quatre mille meurtres de ſang froid & d'inventions de ſupplices inouis, & ſurtout des ſauteries de Mâcon, où le Gouverneur dépendoit en feſtin, pour donner ſes ébattemens au fruit, pour apprendre juſqu'aux enfans & aux filles à voir mourir les Huguenots ſans pitié; il dit qu'il leur avoit rendu quelques pareilles en beaucoup moindre quantité, ayant égard au paſſé & à l'avenir; au paſſé, ne pouvant endurer ſans une grande poltronerie, le déchirement de ſes fideles compagnons; mais pour l'avenir il y a deux raiſons qu'aucun Capitaine ne peut réfuter: l'une que le ſeul moyen de faire ceſſer les barbaries des ennemis, eſt de leur rendre les revanches, ſur quoi il compta de trois cents cavaliers renvoyés il y avoit quelque temps en l'armée des ennemis ſu des chariots, ayant chacun un pied, & un poing coupé, pour faire comme cela fit, changer une guerre ſans merci en courtoiſie.

Mais l'on peut répondre au Baron des Adrets, & à tout autre aſſez inhumain pour en faire autant, qu'il ſemble qu'en matiere de répréſaille une ſeule bien marquée devoit ſuffire, en avertiſſant ſon ennemi du motif qui y a engagé, & du ſoin que l'on eſt diſpoſé à avoir pour s'en tenir-là, s'il veut conſentir à rentrer dans les bornes d'une guerre généreuſe & convenable entre Nations policées; & je crois qu'il eſt peu d'exemple où l'on fût obligé de continuer la répréſaille, puiſqu'il n'eſt point de Nation connue aſſez barbare, pour ne vouloir arrêter dans ſon principe des férocités ſi terribles, auxquelles les deux partis ſont ſucceſſivement expoſés.

OBSERVATIONS

Sur la vie & ſur les actions d'Agathocle, Roi de Syracuſe.

TOut ce que notre auteur rapporte de la vie & du regne de ce Prince, mérite certainement la curioſité du Lecteur: mais il eſt trop étranger à notre ſujet pour mériter les ſoins d'un Abréviateur qui n'a en vûe que l'inſtruction militaire; ainſi je renvoie ceux qui ſeront curieux de ce trait d'hiſtoire à mon original, où il eſt bien détaillé & orné de ſolides réflexions.

OBSERVATIONS

Sur l'art de harceler & d'inquieter une armée engagée dans un ſiége.

C'Eſt une entrepriſe digne d'admiration, eu égard aux Chefs qui la conçurent, que celle du ſiége de Carthage que deux ſoldats eurent l'audace de tenter. Deux rebelles n'en viennent point à un tel point de puiſſance ſans un grand génie, & de grands talens pour la guerre; tant il eſt vrai que la naiſſance ſeule ne donne point ces qualités, & que ſans elle celui qui les réunit peut égaler les plus grands Princes & ſouvent les ſurpaſſer.

Dans le tems que nous admirons Mathos & Spendius par leurs vaſtes projets; Amilcar en s'y oppoſant ne mérite pas moins que nous en faſſions le ſujet de nos réfléxions & de notre admiration. C'eſt une des parties de la guerre les plus ſavantes, les plus utiles & les plus brillantes même que l'art de harceller & détruire en détail un ennemi occupé à un ſiége. On en vient à bout quelque ſupérieur qu'il ſoit, quand la place en donne le tems, & que l'on eſt vigilant, habile & actif. Cette partie mériteroit un traité régulier & à part; en attendant nous toucherons un mot ici, & prendrons pour modele dans ce genre de guerre, celui de tous les anciens qui m'a parû mériter le mieux d'être cité. C'eſt Sertorius qui ſelon moi a pouſſé le plus loin la ruſe, la prévoyance, la vigilance, la hardieſſe, l'activité & le courage. Jamais ſa conduite ne fut la même, & elle fut toûjours ſûre & belle. Il ſemble à un ennemi ſupérieur, dont l'adverſaire n'oſe tenir la campagne, qu'après l'avoir pouſſé hors de meſure, il ne lui reſte rien de mieux à faire que d'attaquer ſes places. Métellus après s'être morfondu à ſuivre ainſi Sertorius, toûjours prompt à l'éviter & à lui dérober ſes retraites, croyant ne pouvoir rien faire de mieux que d'attaquer une place, ne l'avoit pas plutôt inveſti que Sertorius auſſi prompt à le ſuivre qu'il l'avoit été à ſe retirer devant lui, arrivoit pour ainſi dire ſur ſes talons, & ſe tenoit toûjours à portée ſoit de lui couper ſes convois, ſoit de battre ſes fourrages, ſoit d'attaquer ſes quartiers, donnant l'allarme en pluſieurs endroits, afin de profiter du moment où l'ennemi étoit le moins ſur ſes gardes, pour pénétrer juſqu'à la place & la ſecourir. De cette façon l'aſſiégeant ſe trouvant occupé à un ſiége qu'il ne ſauroit abandonner, préſente par la néceſſité de ſa poſition, une multitude de fronts ou points d'attaques, où il ne ſauroit ſe prévaloir d'une ſupériorité qui étant trop diviſée n'exiſte plus. Veut-il ſe réunir en tout ou en partie, pour marcher à un ennemi auſſi incommode: celui-ci plus leſte & plus vif dans ſes mouvemens, rompt

la méſure, & ainſi que Sertorius étant perſuadé qu'il y a plus de honte à ſe laiſſer battre, qu'à fuir devant un ennemi trop fort, il héſite d'autant moins à prendre ce dernier parti, qu'il eſt plus aſſûré de retourner ſur ce même ennemi qu'il vient de fuir. Lorſque las de le pourſuivre ſans fruit, il le laiſſera retourner à ſon ſiége, il a toûjours par devers lui l'avantage & la gloire d'avoir ſuſpendu les operations du ſiége & donné à la place le loiſir de reprendre haleine.

En uſant ainſi, ſi l'armée aſſiégeante a choiſi ou accommodé ſes poſtes de façon qu'on ne puiſſe rien eſpérer ſur elle à force ouverte, & par le ſecours de la diverſion que peut faire une garniſon; ainſi que Sertorius, on vient ſe camper tout prêt de ſes lignes, aſſûré que l'on eſt qu'elle n'oſeroit ſe commettre à en ſortir, & que du moins on ſera averti à tems; on y demeure avec audace, & on l'oblige à multiplier ſi fort les eſcortes de ſes convois & de ſes fourrages, qu'elle eſt bien-tôt ou épuiſée de fatigue, ou réduite à la famine.

Voilà l'avantage d'une petite armée ſur une grande. Celle-ci d'autant plus péſante qu'elle eſt plus nombreuſe, ne ſauroit ſe mouvoir ſans des préparatifs de ſubſiſtance auſſi longs que difficile: tandis que l'autre ſubſiſte par-tout, paſſe partout, & marche en avant ou en arriere, à droite ou à gauche avec toute ſorte d'aiſance & de diligence. Celle-ci étant bien conduite ne permet pas que l'on forme aucun projet d'attaque contre elle, & comment le feroit-on? On ne ſait jamais la veille quel poſte elle occupera le lendemain. Le grand Pompée qui vint enſuite relever Métellus n'eut pas meilleur marché d'un antagoniſte de cette trempe. Quelques traits traduits de Plutarque par M. Dacier, nous feront mieux connoître encore quel homme c'étoit que Sertorius pour ce genre de guerre.

Si Métellus, dit-il, *mettoit le ſiége devant une place, Sertorius arrivoit auſſi-tôt, qui l'aſſiégeoit lui-même par la diſette, où il le réduiſoit à tel point que ſes ſoldats n'en pouvoient plus. Un jour Metellus s'étant apperçû que les Laccobrites donnoient beaucoup de ſecours à Sertorius, & qu'on pouvoit facilement les prendre par la ſoif, car ils n'avoient dans la ville qu'un puits, les ruiſſeaux & les fontaines qui ſe trouvoient dans les fauxbourgs ou aux environs de la ville, étoient au pouvoir de celui qui l'aſſiégeoit; il réſolut d'en faire le ſiége, dans l'eſpérance qu'il en ſeroit maître dans deux jours, parce qu'ils manqueroient d'eau. Il ordonne donc à ſes troupes de prendre des vivres pour cinq jours, & ſe met en marche: mais Sertorius imagina promptement le moyen de la ſecourir, il ordonna qu'on remplît deux mille outres, & promit pour chaque outre une certaine ſomme d'argent. Quantité d'Eſpagnols & de Mauruziens ſe préſenterent pour exécuter l'entrepriſe: Sertorius choiſit les plus robuſtes & les plus légers, & les envoya par la montagne avec ordre que quand ils auroient livré leurs outres aux habitans, ils fiſſent ſortir de la place toutes les bouches inutiles, afin que cette eau pût fournir plus longtemps à ceux qui la défendoient.*

Métellus averti du ſuccès de ce ſtratagème, en fut très-fâché, car les vivres qu'il avoit fait prendre à ſes troupes étoient déja conſommés. Il envoya ſur l'heure Aquinus avec ſix mille hommes pour lui amener un

convoi. Sertorius en fut bientôt averti : dès qu'Aquinus fut paſſé, il lui dreſſa une embuſcade ſur le chemin, & quand il revint avec ſon convoi, il fit lever trois mille hommes du ravin couvert où il les avoit cachés pour les charger en queue, & lui-même en perſonne l'ataquant de front, il le mit en fuite, lui tua une grande partie de ſes gens, & fit priſonniers les autres. Aquinus perdit ſes armes & ſon cheval dans le combat, & ſe ſauva de viteſſe dans le camp de Métellus, qui par cet échec fut obligé de lever honteuſement le ſiége, & eut la douleur de ſe voir moqué & ſifflé par les Eſpagnols.

Quelle diſproportion de forces nous liſons dans Plutarque, lorſque Pompée vint relever Métellus, & eut joint ſes troupes aux ſiennes! Ils entrerent en campagne *avec ſix vingts mille hommes de pié, ſix mille chevaux, & deux mille frondeurs & gens de traits*, auxquelles forces Sertorius n'oppoſa que *deux mille ſix cents hommes, qu'il appelloit Romains, quoiqu'il y eût ſept cents Afriquains avec quatre mille Rondachers & ſept cens chevaux...* Mal gré cela & la grande réputation que Pompée avoit à Rome, Sertorius le battit partout, & il le mépriſoit ſi fort qu'il affectoit de dire : *Qu'il n'employeroit que les verges & la férule contre cet enfant, s'il ne craignoit cette vieille.* Il vouloit dire Métellus, lequel cependant n'empêcha pas Pompée d'être battu, & de la bonne ſorte à Lauron à la tête de près de cent mille hommes, & par environ ſept mille trois cens. Sertorius faiſoit encore moins de cas de cet adverſaire, que Céſar qui ne l'eſtimoit gueres. L'affaire de Sucron ne lui fit pas plus d'honneur que celle de Lauron, & le lendemain de cette grande action, Sertorius alla bravement lui préſenter la bataille : mais il ſe retira ſur l'avis que Métellus s'avançoit au ſecours de Pompée. Il fit ſonner la retraite ſelon Plutarque, en diſant : Si cette vieille ne fût pas venue, j'allois renvoyer ce petit garçon à Rome après lui avoir fait à coups de verges une petite correction.

Quel dommage que durant le ſiége de Lille en 1708. M. de Vendome n'ait pas eu un pareil Sertorius à employer à la place de ceux qui s'acquiterent ſi mal de leur beſogne! L'armée ennemie à qui l'on avoit déja coupé les vivres eût péri ſans reſſource, ſi on eût diſſipé le convoi pour lequel on prit tant de meſures qui réuſſirent ſi mal.

Parmi les défenſes des places qui ont donné le tems de mettre en uſage les principes de Sertorius, Barcelone a la gloire d'avoir fourni l'exemple d'une défenſe plus brillante & plus opiniâtre que beaucoup d'autres villes plus fortes. M. le Maréchal de Berwick n'y acquit pas moins de gloire en 1713. que M. de Vendôme en 1697. car il ne faut pas parler de celui de 1706. Dans ces trois ſiéges les aſſiégeans n'étoient pas moins inveſtis que les aſſiégés même : cependant M. de Vendome eut encore de plus grands obſtacles à ſurmonter que les autres; il avoit en tête une garniſon brave, aguerrie & nombreuſe, commandée par un Gouverneur très-entreprenant. Ce Prince ayant découvert qu'il ſe préparoit une ſortie générale qui devoit ſe concerter avec les troupes de dehors pour l'attaquer en même tems ; afin de prévenir un pareille projet, il ſe met en marche par une nuit ſans lune,

& va attaquer les deux camps du Viceroi, les ſurprend, les diſſipe, les pille ſans réſiſtance, & revient tranquillement continuer ſon ſiége, après s'être auſſi raſſûré contre les entrepriſes de ſon ennemi, qu'il avoit mis hors de combat.

Le Viceroi Eſpagnol fut ce jour-là bien différent du vigilant Sertorius, ou M. de Vendome étoit bien au-deſſus des Métellus & des Pompée.

Amédée Roi de Sardaigne a un peu imité le Romain à l'occaſion du ſiége de Turin : mais le Général François ne put pas imiter M. de Vendome.

Les Sertorius ſont bien rares dans l'hiſtoire, & la raiſon en eſt claire : c'eſt que cette eſpece de guerre, plus encore qu'aucune autre, dépend d'une grande théorie, que bien peu de gens veulent joindre à la pratique ; ou ceux qui l'y joindroient ne ſont pas à même par leur rang de faire revivre ce grand homme. Tâchons du moins de profiter pour notre inſtruction de ſes exploits auſſi beaux que nombreux.

OBSERVATIONS

Sur la conduite que tint Amilcar avec les Etrangers rebelles, après le Traité qu'il avoit fait avec eux.

LEs grandes loüanges que nous avons cru devoir donner à l'habileté d'Amilcar, ainſi que la gloire qu'il s'eſt acquiſe, ne nous permettent qu'à regret de blâmer ſa conduite dans une action où il y va de ſon honneur & de ſa probité : mais le cas eſt trop important à l'inſtruction des Généraux & des Miniſtres, pour ne pas le traiter avec exactitude, ſur l'autorité tant des anciens que des modernes, afin de ne porter de blâme avec droiture & équité ſur un fait d'auſſi grande importance. Il s'agit donc de décider s'il fit une action non-ſeulement du droit de la guerre, mais encore dans les regles de la ſaine politique (qui admet la probité) en arrêtant les Généraux rebelles.

Cicéron décide formellement qu'un Pirate n'eſt point au nombre des ennemis publics, & qu'on ne doit lui garder ni foi ni ſerment. Ces deux derniers termes emportent avec eux quelque choſe de ſi fort conſacré, que je ne crois pas cette autorité ſuffiſante, & Grotius s'oppoſe formellement au ſentiment de Ciceron.

Quand même ceux à qui cette foi & ces ſermens ont été donnés ſeroient des ſcélérats, coupables des crimes les plus énormes, que le droit naturel autoriſeroit toutes ſortes de perſonnes à punir, & qu'ils ne ſeroient partie d'aucun état, il me ſemble que du moment qu'on a traité avec eux, que l'on a fait des conventions, & qu'on leur a promis ſpécialement la réminſſion des peines : ce ſeroit ſe rendre ſoi-même infame & criminel que d'y manquer. Grotius cite Pompée à ce ſu-

jet, qui termina, dit-il, par des Traités la plus grande partie de la guerre des Pirates de Cilicie; & il les obſerva en leur aſſignant des endroits éloignés de la mer où il leur donna le moyen de vivre ſans la troubler.

Il cite encore Céſar, qui écrit qu'en la troiſieme guerre civile, l'accord fut fait par les Généraux Romains, avec les bandits & les fuyards qui s'étoient retirés dans les Pyrenées.

A la vérité, pourſuit-il, *ces ſortes de gens n'ont point cette communauté de droit propre à des ennemis publics, laquelle le droit des gens a introduite dans une guerre ſolennelle & reglée: mais cela n'empêche pas que parce qu'ils ſont hommes, ils ne participent au droit naturel, avec les autres hommes, comme dit très-bien Porphyre, & que de-là, il ne naiſſe l'obligation d'accomplir ce qu'on leur promet.*

Lucullus garda la foi qu'il avoit donnée à Apollonius, Chef des Tranſfuges; & Dion remarque qu'Auguſte, pour ne pas manquer à ſa parole, paya au voleur Grocota le prix auquel ſa tête avoit été miſe, étant venu ſe préſenter lui-même à cet Empereur.

La foi n'eſt pas moins inviolable à l'égard des guerres des ſujets contre les Rois: *Quand même il arriveroit*, dit le même, *que l'injuſtice de la cauſe, ou l'opiniatreté de la réſiſtance des ſujets contre leur Souverain, auroit été telle qu'elle mériteroit un rigoureux châtiment; en ce cas-là même, le Souverain n'a pas droit s'il a traité avec eux comme avec des déſerteurs & des rebelles, d'oppoſer la peine à la promeſſe, c'eſt-à-dire de l'annuller, en punition de ce qu'ils ont mérité, ſuivant ce que nous venons de dire: car même la probité des anciens a eſtimé qu'on devoit garder la foi à des eſclaves, & l'on a cru que les Lacédémoniens ne s'étoient attiré la colere divine, que pour avoir tué les eſclaves de Tenare, contre la foi du Traité.*

Voilà de grandes autorités contre Barcas, puiſque le Traité fait avec Spendius effaçoit & promettoit de pardonner les crimes des rebelles, & même l'attentat commis en la perſonne des Hérault qu'on leur avoit envoyés pour traiter.

Il s'eſt cependant trouvé des gens qui ont ſoûtenu pis que tout cela, car ils prétendent qu'on n'eſt point obligé de garder la foi aux hérétiques, non plus qu'aux infideles. Jean Hus & Jérôme de Prague en furent les victimes au Concile de Conſtance. Quelque temps après, Uladiſlas Roi de Hongrie, jugeant ſur la foi d'Eugene IV. qu'il n'étoit pas même permis d'en douter, & croyant à la perſuaſion du Cardinal Julien, qu'il feroit une bonne œuvre de violer la treve de dix ans qu'il avoit conclue avec Amurat, il la rompit, quoi que puſſent lui dire & le Deſpote de Servie & pluſieurs autres; mais ſon infidélité lui coûta cher, il perdit la bataille de Varne & la vie, ainſi que le Cardinal Julien, qui fut pris & maſſacré par des voleurs.

Quelque raiſon de politique ou de réprétaille qu'ait pû avoir Barcas, & quelqu'énormes que fuſſent les forfaits & les manques de foi des rebelles, quelque néceſſité qu'il y eût pour la politique de ne pas laiſſer pareille rebellion impunie, & de rendre la pareille à des ſcélérats qui avoient tant de fois violé le droit des gens: ils les tenoit en ſa puiſſance, puiſque la famine les avoit

réduits à n'avoir plus d'autres reſſources qu'en ſa clémence ; & c'eſt pour cela même que s'il avoit ordre de ſa République de ne point leur accorder de grace, ou il ne devoit pas leur accorder le ſauf-conduit, ou il devoit l'obſerver. Il crut peut-être ſauver ſon honneur par une ambiguité inſérée dans le traité qu'il interpréta en ſa faveur : mais c'eſt-là une pitoyable reſſource, & qui ne ſauve point du manque de foi, puiſqu'il eût fallu pour la rendre valable, enſuite du conſentement ſigné par les députés, qu'il leur eût été permis de rapporter au camp les conditions du traité, en joüiſſant pour leur retour du droit du ſauf-conduit, après lequel il eſt très-vrai qu'Amilcar eût été maître de retenir, ou pour mieux dire de reprendre les mêmes Généraux qu'il arrêta. Cela lui eût été d'autant plus aſſûré que toute l'armée recouvrant ſa liberté en livrant les dix perſonnes au choix du vainqueur, les Carthaginois étoient d'autant plus aſſûrés que les rebelles les euſſent livrés eux-mêmes, puiſqu'ils ne pouvoient échapper qu'en accompliſſant le traité. L'évenement prouve l'impoſſibilité où ils étoient du contraire, puiſque s'étant révoltés ſur la nouvelle de cette trahiſon, ils n'en furent pas moins maſſacrés par l'armée d'Amilcar qui les enfermoit.

Il n'eſt pas libre ſuivant Grotius de donner aux paroles une interprétation, ou un ſens forcé pour tourner une capitulation à ſon avantage ; outre que la clauſe qui étoit déja en uſage du tems de Tite-Live, qu'on en uſera ſans dol, ni malice, & ſelon le vrai ſens qu'on donne aujourd'hui à ces paroles, s'oppoſe expreſſément à ces ſupercheries. Voici ce qu'il en dit en propres termes en différens endroits : *La regle de la vraie interprétation s'établit donc ſur la préſomption de la volonté, tirée d'indices les plus probables qu'il eſt poſſible. Ces indices ſont de deux genres, les paroles & les autres conjectures ; on conſidére ces conjectures ou ſéparément d'avec les paroles, ou conjointement avec elles. S'il n'y a aucune conjecture qui détourne ailleurs les paroles, il faut les entendre dans le ſens qui leur eſt propre ; non ſelon la Grammaire en s'attachant à leur étymologie, mais ſelon l'uſage populaire.*

Et dans le Paragraphe 28. il conclut *que la nature des pactes, confirmés dans un ſerment eſt telle, qu'ils doivent être entendu ſelon la ſignification la plus reçûe par l'uſage, rejettant abſolument toutes les réſerves tacites, qui ſelon la nature de la choſe, ne ſeroient pas abſolument néceſſaires.* C'eſt-là le ſentiment de cet habile Juriſconſulte militaire, bien digne de ſervir de régle dans une profeſſion auſſi noble que l'art de la guerre.

Varillas rapporte un fait qui va à notre ſujet, & qu'il eſt bon d'examiner par les rapports que l'on y peut trouver aux évenemens qui peuvent ſuivre ces réflexions, & en général il eſt bon que tout Général ou Prince, ſoit inſtruit des faits remarquables pour en tirer les regles de leurs conduites.

Mainard, Général Bohémien, commandant l'armée Catholique contre les Huſſites, les ſurprit dans leur camp en 1434. & au lieu de s'amuſer à pourſuivre les fuyards, il fit une action d'un grand Capitaine : il acheva de ſe rendre maître du camp ennemi, les ayant tous enveloppés comme par un coup de filet, & après les avoir déſarmés & leur avoir donné quartier,

quartier, l'armée victorieuſe s'aſſembla pour délibérer ſur ce qu'elle en feroit. Les Gentilhommes Catholiques étoient preſque d'avis de ſauver la vie à tant de milliers d'hommes, lorſque Mainard leur remontra que la clémence étoit hors de ſaiſon, & qu'ils ſembloient ne pas connoître l'importance de leur victoire. Que la plûpart des vaincus étant nés dans l'armée, ne connoiſſoient point d'autre Patrie que le camp, & ne ſavoient point d'autre métier que la guerre, & que le reſte après y avoir demeuré 20. ans continuels, n'étoient plus capables d'une autre profeſſion; qu'il s'enſuivoit bien de ces principes que cette infanterie étoit la meilleure du monde depuis les Romains, mais qu'il s'enſuivoit auſſi qu'il s'en falloit abſolument défaire, puiſqu'après tout il n'y avoit rien de ſi dangereux pour la Monarchie de Boheme, que de laiſſer vivre tant de ſoldats aguerris; que cet état par ſes maximes fondamentales, étoit d'autant plus éloigné de la violence, qu'il ſe trouvoit heureuſement tempéré d'Ariſtocratie & même de Démocratie; & que par conſéquent il ne ſeroit jamais en ſureté tant qu'il donneroit retraite à plus de 20. mille hommes accoûtumés à tuer, à voler, & à piller en toute occaſion; que ſi on les laiſſoit vivre enſemble ils éliroient un Chef, & renouvelleroient la guerre; ſi on les diſtribuoit dans les villes & dans les villages, ils corromproient la bourgeoiſie & les payſans; qu'encore que l'on trouvât moyen d'éviter ces deux inconvéniens, il y en auroit un troiſieme inſurmontable, qui conſiſtoit en ce que le premier eſprit remuant qui voudroit exciter la guerre civile en Boheme, attireroit ſous ſes enſeignes tous ces ſoldats qui faiſoient maintenant pitié, & uſurperoit la tyrannie par leur moyen pour peu d'aiſance & de conduite qu'il eût. Ces conſidérations & principalement la derniere, changerent l'inclination des Catholiques, & les porterent à réſoudre que l'infanterie Huſſite ſeroit exterminée. Ils en laiſſerent le ſoin à Mainard, qui ſe chargea de cette ſorte d'une ſi ſévere commiſſion.

Comme il faiſoit ſcrupule de confondre avec les coupables un ſi grand nombre d'innocents qui ne s'étoient engagés à ſuivre l'armée des Huſſites par autre motif que celui de porter les armes, il fit publier par un Héraut pour les ſéparer, que la guerre n'étoit pas finie, & que Coapchon s'étoit ſauvé avec la cavalerie dans Colnitz, que l'on vouloit les enfermer pour s'en rendre maître, & delà ſe venger de tant de Nations Allemandes qui avoient ſi ſouvent ravagé la Boheme, qu'afin d'en venir à bout, les Etats du Royaume pour engager tous les braves gens qui avoient acquis tant d'expérience ſous Ziſca à concourir à cette entrepriſe, & d'ailleurs pour récompenſer leur valeur, vouloit leur aſſigner une penſion à chacun des anciens ſoldats ſur les deniers publics, & que pour empêcher qu'il ne ſe gliſſât parmi eux des paſſes-volans, on prioit les vrais ſoldats de paſſer tous dans des granges voiſines, & ceux qui ne l'étoient pas de retourner dans leurs maiſons.

Les Huſſites vrais ſoldats, ſoit qu'ils ajoûtaſſent foi ou non à de pareilles promeſſes, obéirent & paſſerent dans les granges, où ayant trouvé des quantités de viandes & de vins préparés pour eux, ils s'enivrerent & s'endormirent. Alors ſur le minuit, Mainard ayant fait inveſtir les granges par l'armée Catholique, y fit mettre le feu, com-

me elles étoient de bois, elles furent toutes conſumées. Ainſi périt l'armée de Ziſca.

Il eſt vrai qu'à ne conſulter que la politique ſeule, les raiſons de Mainard étoient très-concluantes & d'un très-grand poids, & qu'il paroiſſoit que le ſalut de la Boheme en dépendoit; & ſi on le juſtifie il ſembleroit qu'à plus forte raiſon on devroit juſtifier Barcas du maſſacre des rebelles, & cela d'autant mieux que ces derniers avoient rompu la treve qui avoit été faite pour le pourparler ſur la ſimple nouvelle que leurs Généraux étoient detenus, & ayant repris les armes à ce ſujet, ils autoriſoient Amilcar à les charger & à les exterminer, ce qu'il fit, & peut-être avec quelque apparence de raiſon, puiſqu'il étoit ſi dangereux de les conſerver.

Un des ſavans hommes de notre ſiécle, (M. le Clerc,) dit dans l'extrait d'un livre Anglois, qui traite d'une matiere aſſez approchante de la nôtre: *Qu'à la vérité, il y a de grandes difficultés ſur cette matiere à cauſe des malheurs des guerres civiles, que l'on doit tâcher d'éviter autant qu'il eſt poſſible: mais il ſemble que tout le droit qu'on peut établir dans cette occaſion étant fondé ſur le bien public, qui eſt la ſouveraine loi, il faut voir ſi ce que l'on entreprend ſera probablement plus de mal que de bien à la ſociété, ſi cela eſt, ce qu'on fait devient injuſte; mais ſi le bien qui en revient eſt beaucoup plus grand que le mal, l'entrepriſe ou la ſupercherie pourra être nommée juſte.*

Voilà une autorité qui juſtifie Barcas & Mainard: reſte à ſçavoir qui doit l'emporter ou du ſentiment de Grotius ou de celui-ci. Antigonus un des ſucceſſeurs d'Alexandre ſuivit la maxime du dernier, en exterminant & faiſant périr les Argyraſpides, qui après l'avoir vaincu & avoir perdu leurs bagages, pour le recouvrer, vendirent leur Général victorieux nommé Eumenes à Antigonus, pour ces mêmes bagages qu'il leur relâcha; après quoi ce Prince pourſuivant malgré les traités ces ingrats envers leur Chef, les livra à Ibirtius Gouverneur de l'Arachoſie, & lui ordonna de les faire tous périr comme des lâches, des traîtres & des parjures envers leur Chef. Il pouſſa même la punition de ce forfait juſqu'à faire mourir pluſieurs de leurs Chefs, à ſavoir Antigene, Eudemus, Celbanus, & quelques autres qui ſans doute avoient conſenti à la trahiſon faite à Eumenes.

Si ce principe eſt admis, il faut blâmer le Maréchal de Villars de ne l'avoir pas employé contre Cavalier, Chef des rebelles dans les Cevenes, avec lequel ſelon cette politique, quoiqu'il eût traité, il auroit pû agir différemment de ſes promeſſes, & le punir des crimes horribles de rebellion & des carnages, qu'il avoit excités & ordonnés: mais bien loin de-là, ce ſcélérat fut admis à la Cour & même à parler au Roi Louis XIV. Larey rapporte que ſoit qu'il eût du mécontentement ou de la méfiance, il trouva le moyen de s'évader lorſqu'on le menoit à Briſack, & de gagner la Suiſſe, d'où paſſant en Hollande & en Angleterre, il tomba peu à peu dans un mépris général, deſtinée ordinaire de ces faux braves, ajoûte l'Auteur, dont le mérite n'eſt fondé que dans l'imagination de leurs partiſans. Roland ſon

Lieutenant, qui ſe fit tuer dans une aventure amoureuſe & nocturne, valoit infiniment plus que ce ridicule Chef de bandits.

On ne doit gueres attendre de gens d'une naiſſance vile & abjecte, & qui ne ſavent ce que c'eſt qu'honneur & bonne guerre, que des ſentimens dignes d'eux.

OBSERVATIONS

Sur la défaite des Rebelles d'Afrique, dans les Détroits de la Hache.

QUelque légerement que paſſe notre auteur ſur la bataille, ou le maſſacre de la Hache, on ne laiſſe pas avec un peu d'attention d'appercevoir que cette journée fut le fruit de l'habileté & la conſéquence néceſſaire de l'adreſſe, de la ruſe, & du profond ſavoir d'Amilcar.

J'ai déja dit & répété bien des fois que la guerre des hautes montagnes, étant la plus difficile & la plus ſavante, eſt celle de toutes dont le ſuccès doit attirer plus de gloire au Général qui la conduit.

Dans l'état d'acharnement & de cruauté où l'on en étoit venu dans la guerre dont il s'agit, & dans celui d'infériorité de force où ſe trouvoit Amilcar, le courage ſeul n'étoit plus une reſſource ſuffiſante pour vaincre, puiſque la crainte d'une mort certaine & cruelle qui produit le déſeſpoir, tenoit alors lieu de courage à ces rebelles, qui d'ailleurs étoient aguerris comme nous l'avons obſervé.

Outre cela les principales forces & celles dont Amilcar faiſoit le plus de cas étoit ſa cavalerie: le pays de montagnes lui en interdiſant l'uſage, c'étoit un nouveau motif d'employer le ſtratagème & la ruſe. Lorſqu'un Général en eſt réduit-là; il doit ſe bien mettre dans l'eſprit, que la ruſe la plus ſéduiſante, & celle dont l'effet eſt pour ainſi dire immanquable, c'eſt celle qui ſe couvre ſous l'apparence de la crainte. En effet, comment ſe garantir d'un piége qui paroît auſſi naturel? On voit un ennemi que l'on ſait être foible, ſe retirer devant des forces ſupérieures, il ajoûte à ſa retraite tout l'art de la fuite & de l'épouvante; on croiroit ſans doute commettre ſa réputation ſi l'on négligeoit de profiter de l'occaſion pour le ſuivre & le ſerrer de près; on eſt pouſſé à cela par toute une armée, dont le courage ſe trouve enflé par les apparences du ſuccès; ſoi-même on ſe laiſſe aller à une idée auſſi flatteuſe, & l'on s'avance de plus en plus dans un piége dont on ne s'eſt point méfié. Le pays ſe rétrécit; plus on y avance avec vivacité, & moins on le connoît. Toute l'habileté des Maréchaux des Logis, les coups d'œil les plus perçans des Généraux, ne ſauroient ſuffire à toutes les découvertes que chaque jour une nouvelle marche exigeroit, on ignore ſes droites & ſes gauches. Au contraire l'ennemi que l'on pourſuit & qui ruſe, en

conſerve une exacte connoiſſance, il a préparé ſur les lieux mêmes tous ſes reſſorts, il a éprouvé les diſtances, rompu les paſſages qui lui auroient nui, conſervé ceux dont il prétend uſer; & dans le moment où il voit ceux devant qui il fuyoit, engagés aſſez avant, il leur coupe & retraite & communication; il ſe trouve en même tems ſur toutes les avenues; il avoit préparé les choſes néceſſaires pour s'y retrancher & pour les défendre; du moins il ſait à point nommé celles qui lui manqueront, & s'en pourvoit. Le moyen de ſe garantir contre des précautions auſſi juſtes, ſi l'on ne s'en eſt point méfié? C'eſt ainſi que Barcas ſut amener les rebelles par des retraites feintes & des marches compaſſées dans le détroit de la Hache, où il ſut ſi bien s'en rendre maître; car il ne faut pas s'arrêter au reproche de perfidie dont on peut l'accuſer: quelque coupable qu'il en ſoit, il n'en fut pas moins habile dans ſes manœuvres, qui ſeules contribuerent à lui livrer cette armée, jointe au génie entreprenant & audacieux de Spendius, qui lui fit regarder ſon ſtratagème comme immanquable. Car je le dis ſans ceſſe, c'eſt une des grandes parties du Général, que la connoiſſance des caracteres & des mœurs de ſon adverſaire, ou de la Nation avec laquelle il eſt en guerre. Ces grands deſſeins ne ſauroient être amenés à bien ſans le plus grand ſecret, & l'ennemi ne ſauroit prendre confiance dans la foibleſſe que l'on affecte, s'il vient à tranſpirer que l'on couvre quelqu'entrepriſe qui marque du courage & de l'audace. Il n'eſt point ordinaire de trouver des hommes qui joignent à autant d'habileté un aſſez grand déſintéreſſement pour leur propre gloire, pour qu'ils veuillent conſentir à ſouffrir le blâme de leur armée & de tout un public, toûjours prompt à juger, ſans lâcher quelques mots, qui tendent à vouloir du moins ſuſpendre le jugement déſavantageux que l'on porte de leur fermeté ou de leur courage. Dans les poſtes éminens un mot, un geſte ſuffiſent pour dévoiler les penſées, & chacun ſe faiſant un mérite de ſa pénétration, s'empreſſe à divulguer ce qu'il conjecture.

Mais toutes ces manœuvres profondes & cette grande connoiſſance des pays n'euſſent abouti à rien ſans la précaution, faute de laquelle je prétends qu'il ne ſauroit y avoir de bonne défenſive: c'eſt celle de ne jamais négliger ſoit dans les préparatifs, ſoit dans l'action & le cours des manœuvres d'une campagne aucun des moyens poſſibles pour la tourner en offenſive, ſi la fortune nous en préſente quelqu'un.

Car je ne ſaurois adopter la façon qui eſt aujourd'hui en uſage, d'annoncer par ſa conduite, ou par des ordres rendus publics, de s'emparer de tous les paſſages & de garder tous les défilés, que l'on n'a que la défenſive en vûe: c'eſt-là un des moyens les plus ſurs pour rendre cette ſorte de guerre, non-ſeulement honteuſe, mais pour ainſi dire impoſſible. Je le répete & ne m'en départirai point: dans les plaines ou dans les montagnes, nulle défenſive plus ſûre que de ſe tenir enſemble, de bien choiſir ſon poſte, de l'établir ſi l'on peut ſur le flanc ou à portée du flanc de l'ennemi, & d'y paroître toûjours prêt à l'attaquer, s'il ſe dégarnit où s'il veut avancer dans votre pays. Il ne faut pas pour cela négliger

tous les poſtes ; au contraire il faut accommoder les plus eſſentiels, les mettre en défenſe, ſoit par l'art, ſoit par le nombre d'hommes ; mais vouloir tout garder c'eſt ne garder rien, puiſque l'on eſt foible partout. Une armée ainſi raſſemblée, & qui de tems à autre fait des mouvemens auxquels on donne autant que l'on peut l'air offenſif, tient un ennemi en échec, & le réduit à divulguer de bonne heure ſon projet, par ſes démarches, auxquelles on ſe trouve bien plus en état de parer lorſqu'on eſt réuni, ſoit par la diverſion, ſoit par des marches accélerées, qui lui coupent & ſa communication & ſes convois. Souvent même la ſimple appréhenſion d'être attaqué dans ſa marche ou de voir ſon pays en proie aux courſes & aux contributions, que l'on peut impoſer quand toute une armée ſoutient les partis que l'on y fait pénétrer, a reduit des armées ſupérieures, à paſſer toute une campagne ſans agir, ce qui doit être le véritable objet de la défenſive, & la rend d'autant plus glorieuſe.

Je ne vois dans l'hiſtoire que Sertorius en Eſpagne, & Céſar contre Afranius qui puiſſent entrer en parallele avec Barcas pour cette eſpece de guerre. Le ſecond nous fournit dans ſes commentaires un pareil exemple à celui de la Hache, quant à la néceſſité où les rebelles furent réduits de ſe manger les uns les autres ; à cela près qu'il ne paroît nul exemple, où une armée en pleine campagne ait ſouffert pareille extrémité, car le trait qu'il rapporte de Vercin gentorix, regarde une place bloquée, où il eſt ordinaire de voir ſouffrir la famine : mais la cruelle fermeté de Critognac, Seigneur Auvergnat de grande naiſſance, de grand crédit, qui ouvrit l'avis de ſe manger les uns les autres, plutôt que de ſubir la tyrannie, eſt une choſe digne de remarque. Après s'être élevé avec indignation contre ceux qui propoſoient de rendre Alleria où ils étoient bloqués, il dit : *Quel eſt donc mon avis en cette rencontre ? c'eſt d'imiter le courage de nos ancêtres, qui en la guerre des Teutons & des Cimbres, laquelle étoit beaucoup moins dangereuſe que celle-ci, ſe voyant enfermés dans leurs villes & réduits à une extrême néceſſité, ſoûtinrent leur vie par la mort de ceux qui n'étoient pas en âge de combattre plutôt que de ſe rendre honteuſement. Quand nous n'aurions pas un ſi grand exemple, nous le devrions laiſſer à la poſtérité pour montrer ce qu'on doit faire pour s'affranchir de la tyrannie.* Cette propoſition fut non-ſeulement écoutée, dit Céſar malgré ſon horreur ; mais les rebelles, qui s'étoient déja accoûtumés à des actions barbares & inhumaines, n'héſiterent pas à ſe manger, ou du moins leurs eſclaves & leur priſonniers, avant que d'implorer la clémence du vainqueur.

Réflexions ſur les fautes des Généraux rebelles.

IL paroît dans la conduite des Généraux rebelles, quatre fautes capitales qui doivent ſervir à l'inſtruction que nous cherchons à procurer.

La premiere de s'être engagé étourdiment auſſi avant dans des montagnes ſans en avoir en même temps fait occuper les revers. Il n'eſt point de montagnes ſi âpres qui n'en ait de praticables ; l'expérience l'apprend & le confirme chaque jour ; ainſi ils devoient les

connoître, en retrancher les iſſues & ſe les aſſûrer par de bons poſtes. La témérité fut la ſource de cette faute, & c'eſt une preuve de ce que j'ai avancé, que la fuite de l'ennemi quelque ſimulée qu'elle ſoit, inſpire la confiance, d'où naît infailliblement la témérité chez les Généraux du commun.

La ſeconde faute eſt de n'avoir pris dans l'extrémité où ils ſe voyoient réduits aucune réſolution ferme & courageuſe dont la promptitude leur eût aſſûré le ſuccès. C'eſt une maxime invariable que dans pareils cas, qui perd les premiers momens perd tout. Au moment que l'ennemi arrive dans les poſtes qui nous enveloppent, il ne ſauroit être partout, ni nombreux, ni fortifié: c'eſt pourquoi en ne différant pas de l'y attaquer, on ſe procure l'avantage & du nombre & du terrein, ou du moins l'on en diminue le déſavantage. D'ailleurs n'y ayant plus d'autres reſſources, tout ce qui dans d'autres momens eût été téméraire & haſardeux, devient par la néceſſité, indiſpenſable & glorieux, & l'on ſe couvre de honte pour ne l'avoir pas du moins tenté. Une multitude d'attaques nocturnes, & bien dirigées, rencontrent infailliblement quelques ſuccès, & le plus petit qui nous ouvre un paſſage, nous procure le ſalut du tout: quelle raiſon pouroit diſpenſer d'en éprouver du moins la fortune?

La troiſieme faute eſt la lenteur avec laquelle ils ſe déterminerent à implorer la clémence du vainqueur. Dès qu'ils avoient échappé, l'occaſion de ſe faire un paſſage l'épée à la main, & qu'ils ſentoient diminuer leurs vivres, ils devoient croire que leur ennemi étoit trop habile pour avoir négligé de s'oppoſer au ſecours de Tunis; & par conſéquent ne leur reſtant d'autre reſſource que la capitulation, ils devoient du moins la propoſer dans le tems, qu'ayant encore des vivres & des forces, l'appréhenſion des évenemens & de leur déſeſpoir devoit leur procurer des articles moins onéreux, que l'on n'accorde pas à un ennemi qui n'a plus de reſſource, & dont la faim va nous rendre les maîtres dans deux ou trois fois vingt-quatre heures.

La quatrieme eſt celle qui fut perſonnelle aux Généraux & plus particuliere pour eux que les trois autres. Ce fut d'aller eux-mêmes pour traiter au nom de leur armée. C'eſt la plus grande que puiſſe commettre un Général que d'abandonner ſon armée, il en doit être le pilote & ne jamais abandonner le gouvernail. C'étoit livrer à la fois & leur perſonne & leur armée, car que peut une armée de rebelles ſans ſes Chefs, & de quelle importance n'étoit-il pas à Amilcar de s'en ſaiſir, ſoit par trahiſon, ſoit par répréſaille? ce qu'il ne manqua pas de faire; dans l'idée, ſoit de porter par cette action les rebelles à rompre eux-mêmes la ſuſpenſion d'armes, pour en prendre prétexte de les exterminer, ſoit pour les ſeparer d'eux & s'en rendre d'autant plus facilement le maître. Ce ſont alors de foibles juſtifications pour celui qui a commis une pareille imprudence que d'alléguer le droit des gens, ou la bonne foi des traités: il n'en eſt pas moins reſponſable du ſalut de l'armée, ou de la place qu'il a ainſi livrée par ſon imprudence. D'ailleurs qui peut aſſûrer un Gouverneur ou un Général que depuis qu'il n'a des nou-

velles il ne ſoit arrivé mille cas fortuits qui peuvent autoriſer à la répréſaille bien ou mal entendue, ainſi qu'il arriva au Maréchal de Boufflers, après la capitulation honorable qu'il obtint du Prince d'Orange à Namur en 1695. nonobſtant laquelle ce Prince le fit arrêter par une répréſaille mal entendue.

Paſſons maintenant à la conduite qu'il nous paroît que l'on doit obſerver dans une guerre de l'eſpece de celle-ci : la matiere eſt belle, très-ſavante, & très-curieuſe. Je ne ſache pas qu'aucun de nos auteurs dogmatiques ait traité de la défenſive : c'eſt cependant la partie la plus intéreſſante & la plus fine. Montécuculi prétend que Frontin l'a traitée dans un ouvrage intitulé de *Conſtituendo ſtatu Belli*, de l'art d'établir l'état de la guerre ; ouvrage qu'aucun ſavant n'a pû m'indiquer ni aucune bibliotheque me procurer. Seroit-il manuſcrit dans celle de l'Empereur ? c'eſt ce que j'ignore. Quoi qu'il en ſoit, il ne paroît pas que ce grand Capitaine ait puiſé dans cet Auteur, ce qu'il nous en apprend ; il ne fait qu'effleurer la matiere, quoiqu'il fût très-capable de l'approfondir & de la traiter dignement. Ceci peut y être appliqué, mais nous la traiterons ailleurs plus amplement.

Pour modele de la conduite dont nous traitons, je crois n'en avoir aucun meilleur à offrir qu'Amilcar ; & en examinant de près ſes manœuvres, nous y puiſerons les principes & la regle des grands hommes ſur cette ſavante partie, que depuis lui, Annibal, Scipion, Fabius Maximus, Sertorius & Céſar chez les anciens, Henri IV. Guſtave Adolphe, M. de Turenne & Montécuculi chez les modernes, ont pratiqué avec tant d'art & d'habileté.

La premiere démarche doit être ſans contredit de régler par avance dans le cabinet l'état de la guerre. L'homme ordinaire dans un projet de défenſive regle avec ſa Cour le nombre des troupes qu'il doit commander, les vivres, l'artillerie, les munitions de guerre, les places de dépôt le long de la ligne qu'on a à défendre, & où l'on ſoupçonne que l'ennemi portera l'effort de ſes armes ; & pour le reſtant, il attend que l'ennemi ſe dévéloppe dans ſes deſſeins pour ſe régler là-deſſus ; perſuadé qu'étant le plus foible ou n'ayant qu'ordre de ſe défendre, il ne peut pas donner la loi, il s'attend dès le premier inſtant à la recevoir.

Cela s'appelle régler l'état de la guerre, & j'ajoûte que cela s'appelle le régler en Miniſtre, mais non en Général. Les Amilcars & les grands hommes ne s'en tiennent pas là : après avoir concerté ces points capitaux & eſſentiels, ils employent toute leur connoiſſance du pays, leur génie, leurs réflexions ſur l'état de l'ennemi & le caractere de ſes Chefs, à pénétrer dans l'avenir ; & ſe tranſformant pour ainſi dire en leurs ennemis, ils prévoyent par ce qu'ils feroient eux-mêmes, ce à quoi ils doivent s'attendre. C'eſt là-deſſus qu'ils préparent pluſieurs mois à l'avance, & d'une campagne à l'autre, leur plan de campagne, qui étant dirigé ſur d'auſſi bons principes, & enſuite d'une mûre connoiſſance, ne ſauroient être fautifs.

Dans la campagne qui nous ſert de matiere, Amilcar prévoit que le défaut de cavalerie, engagera l'ennemi à ſe tenir dans les montagnes,

il ſait qu'ils en ont ſaiſis les pas & paſſages, que ce n'eſt que par eux qu'il peut recouvrer des vivres & la communication avec le reſte du pays; il ſent que l'ennemi en ayant une connoiſſance auſſi exacte que lui-même, il ne ſera pas aiſé par les voies ordinaires de le faire donner dans les piéges communs; il feint de ne vouloir qu'agguerrir ſon armée par quantité de petits combats, mais ils ont un but, & il n'en donne aucun que pour ſe ſaiſir aujourd'hui d'un petit poſte, demain d'un revers important. Son paſſage du Macar, & ſa victoire, la priſe même d'une place, n'ont pû lui procurer la ſupériorité qu'il cherche, ni les avantages de ſubſiſtance dont il eſt ſi preſſé; il cherche dans le caractere des Généraux rebelles un défaut dont il puiſſe tirer parti. D'ailleurs tout eſt contre lui, nature des armes, ils n'ont que de l'infanterie dans des montagnes, & lui en a peu; courage, il eſt égal au moins, les rebelles ſont de vieux ſoldats agguerris, & les ſiens ſont de nouvelles levées; connoiſſance du pays, elle eſt encore égale, ils le connoiſſent auſſi bien que lui; ſupériorité dans le nombre, les rebelles ſont bien plus nombreux. Il eſt vrai que dans les pays de défilés, tous les fronts ſont égaux, & par conſéquent dans les combats l'avantage égal pour le moment, puiſque la longueur des colonnes ne ſauroit après un certain nombre avoir d'effet plus puiſſant.

Il ne lui reſte donc de reſſources que dans la témérité & l'ignorance des Généraux: il connoît parfaitement l'une & l'autre par les précédentes campagnes, il fait ſon plan en conſéquence, & dit en lui-même: ſi j'occupe ou j'abandonne tel poſte, l'ennemi prendra plus ou moins de confiance; ſi je me retire avec timidité, ſa témérité augmentera: il cherche à flatter ce défaut, il fait mille mouvemens pour marquer ſa crainte. Quelle apparence qu'un ennemi qui pourſuit ſe méfie de ſes derrieres; tout lui rit: qui lui inſpireroit de la crainte? Un Général qui fuit, dit-il en lui-même, n'a d'autre ſoin que de m'éviter, quelle apparence qu'il veuille par de telles voies tourner la guerre en offenſive? C'eſt ainſi qu'Amilcar prévoit qu'il les ſéduira, & qu'il les ſéduit en effet; attirés qu'ils ſont dans le piége, il ne perd point de temps pour les envelopper, & nous donne encore une belle leçon, pour en pareil cas ne rien négliger. Pour les poſtes qu'il eſt néceſſaire d'occuper pour venir à bout de pareils deſſeins, il faut choiſir parmi les ſoldats ce que l'on a de plus vaillans & de plus ingambes, les pourvoir de munitions, d'outils ſurtout, & de vivres pour les premiers jours, en attendant qu'on leur en aſſûre pour l'avenir, & mettre à leur tête des gens fermes, vigilans & réſolus; qu'auſſi-tôt qu'on ſera arrivé chacun ſe retranche par toutes ſortes de moyens. Les abbatis ſont admirables en pareils cas: mais quelque choſe de mieux ſont des arbres entiers avec leurs branches aiguiſées par le bout, dont les troncs liés les uns aux autres près à près, ne préſentent à l'ennemi que leur tête hériſſée de pointes entrelacées.

Autre réflexion intéreſſante: lorſqu'une armée a la ſupériorité, & qu'elle en eſt enflée, ſi le Général a la prudence de ſe méfier pour ſes derrieres, & de les garder, il eſt preſque certain que ceux à qui ce ſoin eſt commis, ſe croyant à couvert

vert & en ſûreté, ſe négligeront, & ne prendront guere les précautions uſitées, par conſéquent il eſt aiſé de les ſurprendre.

Combien d'armées ſont tombées dans de pareils malheurs! toutes y ont été conduites par l'apparence de ſuccès heureux. Tel fut l'évenement où Ziſca tailla en pieces les Impériaux. Dépourvû de cavalerie, & ne pouvant tenir la campagne, il ſe retira dans les montagnes de Boheme, où les Catholiques ardens à le pourſuivre, ne deſiroient que de l'atteindre. S'étant enfourné aſſez avant pour ſon deſſein, il fait alte. Le pays s'étoit rétréci, il étoit devenu inacceſſible à la cavalerie, qui ſans doute par trop d'ardeur, ou par la crainte d'un corps de payſans qui ſuivoient les Catholiques, avoit été placée à l'avant-garde, comme ſi l'on n'eût pas dû attendre encore les Huſſites. Ziſca s'appercevant qu'elle avoit été forcée de mettre pied à terre pour venir l'attaquer, fait jetter dans le chemin toutes le toiles pliſſées ou autres étoffes, dont les femmes qui ſuivoient ſon armée, avoient coûtume de ſe ſervir, leſquelles s'embarraſſant dans les longs & forts éperons, qui étoient attachés à la botte de ces cavaliers, les arrêtent, les font tomber à chaque pas, & les livrent, pour ainſi dire, liés aux Huſſites, qui ayant en même tems fait occuper l'iſſue du défilé par leurs troupes les plus leſtes, ſe rendirent maîtres non-ſeulement de la cavalerie, mais auſſi de l'infanterie, qui s'étant enfuie, ſans rendre de combat, ne fut pas moins raillée en pieces à l'entrée du défilé; deſorte qu'il n'en échappa aucun, dit l'auteur.

Il eſt rare que les montagnes ne préſentent de ſemblables coupe-gorges: mais il eſt auſſi rare de trouver des Généraux qui les connoiſſent aſſez bien par eux-mêmes, pour en profiter auſſi utilement. Les connoiſſances que l'on acquiert ſur cela par les gens du pays, ne ſauroient ſuffire dans ces pays-là; un berger, un contrebandier, un chaſſeur ſauront bien les paſſages: mais ils ne les ſavent que comme bergers, chaſſeurs ou voyageurs, & non comme militaires, ce qui eſt bien différent.

Gracchus Géneral des Éques, feignant de craindre les Romains, décampe & ſe retire dans un défilé pareil à celui de Ziſca. L'imprudent Conſul ne doutant pas de ſa victoire, dont cette fuite lui paroît un préſage aſſûré, s'attache à ſa pourſuite, & l'ayant atteint dans un lieu où Gracchus feignoit d'être arrêté par la nuit, il attend le jour pour commencer ſon attaque: mais le ruſé Gracchus profite de l'obſcurité pour dérober ſa marche, & ſortir par des iſſues que lui ſeul connoiſſoit, du cul de ſac, dans lequel il avoit paru s'enfermer. Il barre toutes ſes iſſues par des retranchemens, & des troupes; & s'étant porté par les revers avec toutes ſes forces ſur l'entrée de la gorge, il s'empare des hauteurs & du défilé, qu'il retranche ſans perdre de tems. Le Conſul ne tarde pas à connoître ſon malheur, il tente avec courage la ſeule reſſource en pareil cas, qui eſt de ſe faire un paſſage l'épée à la main. Tentative vaine, les poſtes étoient retranchés & bien défendus, il eſt repouſſé, & Gracchus à chaque inſtant augmentoit ſes retranchemens, & ne doutoit déja plus d'avoir bien-tôt cette armée en ſa puiſſance. La nouvelle eſt portée à Ro-

me, on y délibere auſſitôt, on nomme un Dictateur, & l'on choiſit Lucius-Cincinnator, homme de ce mérite rare que l'on va prendre à la charruë; car dans le cas où la ruine paroît prochaine, l'on a recours à la vertu.

Ce grand homme part avec ce qu'il put ramaſſer de troupes; il joint en chemin celles du Queſteur Quintius; & marche en hâte à l'ennemi, reconnoît leur camp & leur poſition, & à l'entrée de la nuit, au moyen des pieux & paliſſades qu'il avoit fait apporter de Rome, il ſe retranche à l'entrée de la gorge; deſorte que Gracchus lui-même ſe trouve inveſti & attaqué de toutes parts. Le Conſul entendant le bruit des armes, forme un attaque de ſon côté, qui fut infructueuſe, vû le retranchement qui étoit perfectionné: mais les Eques n'étant pas retranchés du côté du Dictateur, & n'ayant pû par leurs attaques fréquentes l'eloigner d'eux, & l'empêcher de s'établir, en furent attaqués le lendemain en plein jour. N'étant pas aſſez forts pour ſoûtenir cette puiſſante diverſion dans un état ſi preſſant, ils eurent recours à la négociation. Gracchus envoye des Députés au Conſul, il le conjure d'épargner le ſang, & offre de ſe livrer au vainqueur. Le Conſul le renvoye au Dictateur, qui leur accorde la vie avec fierté & mépris, ainſi que la liberté, aux conditions que leur Géneral & les principaux Chefs iront chargés de chaînes, orner ſon triomphe, & que toute l'armée défilera ſous le joug, qui fut une javeline ſoûtenuc par deux autres fichées en terre, marque d'ignominie pour lors, qui rejaillit ſur toute la nation.

Ce Dictateur fit au Conſul un compliment dur, mais dont les Princes devroient uſer envers leurs Géneraux, lorſque par ignorance ils riſquent le ſort de leur armée & de l'Etat. Allez, lui dit-il, vous ne commanderez jamais les armées, juſqu'à ce que vous ayez fait paroître plus de capacité.

La guerre des Romains contre Jugurta nous fournit un exemple, où ces fameux Républiquains eſſuyerent le même ſort qu'ils avoient fait eſſuyer à Gracchus & aux Eques. Jugurta avoit trouvé le ſecret de vaincre tous les Géneraux Romains, ſans combattre, & ſes richeſſes qu'il diſtribuoit à propos, & dont le cœur de ces hommes ſi grands juſqu'alors n'avoit pu ſe défendre, les renvoyoit toûjours enrichis, mais deshonorés. Ce déſordre ayant été reconnu, il y fut cherché un remede dans la perſonne d'un nouveau Conſul, homme incorruptible & habile, qui fit bientôt ſentir ſa ſupériorité: mais ayant été obligé de revenir à Rome, l'armée reſtant aux ordres d'Aulus, Géneral entiché du même vice que les autres, & de peu d'expérience, il ſe laiſſa ſéduire par l'idée de s'emparer d'un château très-fort ſur la croupe d'une montagne entourée de marais, où Jugurta paſſoit pour avoir placé tous ſes thréſors. Ce Prince qui ne demandoit qu'à voir les Romains occupés à une entrepriſe ſi difficile, feint de vouloir l'interrompre, & s'approche de la circonvallation: mais par une double feinte, il fait l'épouvanté, il ſe retire avec précipitation, & donne à ſa marche un air de fuite, qui fait croire au Conſul qu'il ne lui en coûtera que la peine de le ſuivre, pour joindre un triomphe à tant de richeſſes, qu'il regardoit déja comme acquiſes;

ſi bien que s'étant engagé dans un paſſage ſemblable à ceux que nous venons de citer, il y fut enfermé, inveſti, & accablé d'une grêle de traits, ſans pouvoir, ni oſer aborder le Numide, qui lui impoſa la dure loi du joug.

Ces deux exemples qui prouvent l'inſtabilité des évenemens de la guerre, doivent apprendre à tout Géneral, qu'il eſt de la grandeur & de la modeſtie, de ne jamais impoſer de loix trop dures à un ennemi vaincu, ſur-tout de celles qui deshonorent.

OBSERVATIONS

Sur l'enlevement du quartier d'Annibal.

PLus Amilcar nous paroît grand, & plus ſes fautes ont dequoi nous ſurprendre: en voici une de ſa part qui doit conſoler les hommes vertueux, quand il leur arrive de broncher dans la carriere de la gloire, & bien davantage les inſtruire & les encourager à ne jamais ſe relâcher de la vigilance & des regles les plus ſcrupuleuſes.

Amilcar entreprend un ſiége très-difficile, il enferme dans la place une armée compoſée de gens d'une valeur éprouvée, de gens entreprenans, qui ne reſpirent que la vengeance & la liberté, & dont il excite encore la colere par la vûe des ſupplices de Spendius & des ſiens. Il ſait que Mathos y commande, & qu'il a plus d'une fois éprouvé & ſon ardeur & ſon courage; malgré cela il ſe néglige au point de n'avoir pas même ſes communications faites entre ſes quartiers. Quand même il n'auroit pas dû redouter le genie entreprenant de Mathos, il devoit craindre que des ſoldats qui avoient ſû s'élire des Chefs, n'en éluſſent un nouveau à la place de Spendius, dont il devoit toûjours craindre les entrepriſes; joint à tout cela la néceſſité où cette armée étoit reduite, qui lui impoſoit la loi de faire de puiſſantes ſorties ſur ſes quartiers. En un mot tout concourt à aggraver la faute de Barcas, & rien ne ſe préſente pour l'excuſer; car nous ne ſaurions dire que ce fut la faute d'Annibal ſeul. Ils n'étoient point collegues, & l'autorité n'étant point partagée, le défaut de communication eſt toûjours la faute du Chef, dont toute l'attention, dans une circonvallation où la force d'une garniſon lui donne lieu de craindre des ſorties ſur ſes quartiers, doit être de ne les point ſéparer, ou de les tenir chacun en état de réſiſter ſeul, juſqu'à ce que par des ponts, des ouvertures, & par toutes ſortes de voies, il ait établi une communication bien aſſûrée & bien libre ſur un grand front dans tout le circuit. Ce n'étoit pas aſſez contre une telle garniſon de la ligne environnante, que les anciens avoient coûtume de conſtruire; de tels ouvrages n'étoient pas faits dans vingt-quatre heures; & c'eſt dans les premieres heures d'un inveſtiſſement que l'on

doit le plus craindre. Il eſt vraiſemblable que Mathos ne donna pas le tems aux Carthaginois de finir la leur, & c'eſt ce qui prouve encore davantage que les communications ſont les premiers ouvrages à faire. Il n'eſt pas douteux que dans une grande étendue de terrein il n'y ait des ravines, des ruiſſeaux, des marais, des haies, des bois, des foſſés, & mille autres obſtacles: il faut en arrivant tracer les communications d'un quartier à l'autre par le plus court & la ligne la plus droite qu'il eſt poſſible, & ne perdre pas un inſtant à y faire travailler tout ce que l'on peut raſſembler de pionniers, & les troupes même, qui n'ont rien de plus preſſé à faire que de mettre à couvert, & leurs quartiers & leur honneur, qui dépend de cette précaution. On ouvre tous les défilés le plus qu'il eſt poſſible; on abbat & arrache les haies, on comble les foſſés, & s'ils ſont trop profonds, ou que ce ſoit des ravins où l'écoulement des eaux doive être conſervé, il faut ou les mettre en rampe, ſi la terre le comporte, ſinon en eſcaliers de faſcinage bien piqueté, pour que les pluies ne les taſſent pas ébouler, ſuppoſé toute fois que ce ne ſoit que pour le paſſage de l'infanterie; car à la cavalerie il faut des rampes, & point trop roides, ou bien s'il n'eſt pas poſſible d'y pratiquer des rampes, ni de guéyer ſur de bons fonds les ruiſſeaux, il faut abſolument y jetter des ponts, faits avec des piés d'arbres mis près à près, traverſés de perches ou branches moins fortes & couverts de faſcines bien ſerrées & poſées avec attention, leſquelles on recouvre de terre; obſervant de les faire le plus larges qu'il eſt poſſible; car il n'en coûte pas davantage de faire un pont de cent ou cent vingt piés de large, que d'en faire pluſieurs de douze à quinze, & les troupes ne ſont point retardées pour défiler ou ſe partager, pour paſſer par pluſieurs en même tems. Je voudrois que dans toutes les ouvertures où les ponts, que l'on fait en pareils cas, il pût paſſer de front un eſcadron ou demi-bataillon. Avec de telles communications, les quartiers peuvent s'entre-ſecourir, & ſans cela ils ont tant de peine à le faire, que même leur voiſinage ne ſauroit leur être avantageux ſi les troupes ſont obligées à défiler de l'un à l'autre; puiſque outre la lenteur de pareilles marches, il eſt facile à l'ennemi de ſe rendre maître avec peu de troupes des défilés, ou du moins de les diſputer aſſez long-tems, pour donner le tems aux aſſaillans de faire leur coup.

A l'égard des marais ou des inondations, il faut autant qu'il eſt poſſible, les traverſer de bonnes & larges chauſſées, pour ſe communiquer par deſſus, & faire de grandes trouées aux bois, ayant attention d'arracher les chicots ou troncs qui ne ſeroient pas coupés en terre.

Si Amilcar eût uſé de ces ſages précautions, il ſeroit arrivé ou qu'il auroit eu le tems de ſecourir Annibal, ce qu'il n'eſſaya pas, dit Polybe, tant les chemins étoient difficiles; ou que Mathos & les rebelles inſtruits qu'Annibal pouvoit être ſecouru promptement, auroient dirigé autrement leurs efforts.

A l'égard de Mathos nous ne pouvons que loüer ſa conduite, & la propoſer pour modele à tous ceux qui éprouveront un pareil ſort. Il eſt

inveſti, il ne ſe décourage pas, il ne perd pas un inſtant, il attaque ſon ennemi, avant qu'il ſe ſoit communiqué & établi; ſon coup eſt aſſûré, puiſqu'il prend une ſi belle réſolution ſur la connoiſſance qu'il a non-ſeulement de l'éloignement d'Amilcar, mais encore ſur celle des défilés & des difficultés du terrein, qui le ſépare d'Annibal, dont l'auteur ajoûte qu'il avoit apperçû la négligence. Outre cela il attaque celui des deux Chefs de quartiers, dont l'expérience & l'habileté eſt la moins à redouter. Voilà bien des raiſons pour l'y déterminer, & bien des motifs d'admirer ſa conduite: mais un plus puiſſant que tout, eſt ſelon moi la néceſſité où il ſe trouvoit, qui augmente ſon courage, bien-loin de l'abbattre. Quand il auroit tenté une ſortie infiniment plus difficile, dont la réuſſite lui eût paru cent fois plus douteuſe, & dont le ſuccès n'eût pas repondu à ſon grand courage: nous ne devrions malgré cela que l'admirer & l'imiter en pareil cas; puiſque dans l'état ou il alloit être réduit, toutes les témérités, & ſi l'on peut parler ainſi, les extravagances les plus audacieuſes lui devenoient néceſſaires & raiſonnables à tenter. A l'egard de la répréſaille qu'il ordonna, & du ſacrifice aux Manes de Spendius, de trente des plus conſiderables priſonniers qu'il immola autour de la croix où il fit attacher Annibal, en ayant fait enlever le corps de Spendius, quoiqu'elle ſoit l'effet d'une barbarie, dont les ſiécles poſterieurs plus policés ont heureuſement aboli les exemples, elle ne peut être taxée d'injuſtice; attendu qu'Amilcar & Annibal eux-mêmes venoient de l'y contraindre par leurs cruautés.

Le Duc de Bourgogne aſſiégeant le Duc René de Lorraine dans Nancy, prit un Gentilhomme Provençal nommé Chiſron qui vouloit ſe jetter dans la place, il le fit pendre ſur le champ. Les Lorrains peu de tems après ayant remporté quelqu'avantage firent pendre ſix ou ſept des principaux Officiers Bourguignons qui étoient tombés dans leur pouvoir. La répréſaille peut paſſer pour trop forte: mais elle étoit juſte. M. Amelot de la Houſſaye dans ſes mémoires politiques & hiſtoriques, dit que: *Les loix de la milice doivent être égales à tous: rien n'eſt permis à celui qui eſt ſur l'offenſive, qui ne le ſoit auſſi à celui qui eſt ſur la défenſive. On peut faire pendre un eſpion, un homme qui n'a point l'épée au côté ou qui n'eſt point homme de guerre: mais il me ſemble qu'on ne doit point traiter ainſi un Officier qui ſe jette dans une place par ordre de ſon Prince, une épée; comme on dit, retient l'autre dans le fourreau. Rien n'abat plus le courage des troupes que ces ſortes de cruautés, parce qu'on craint la répréſaille ſi l'on eſt pris; ce qui fût en partie cauſe du malheur du Duc de Bourgogne.*

Je ſuis fort du ſentiment de M. de Louvois: pour un village qu'on brûlera dans votre Gouvernement, brûlez-en dix. Cette différence du nombre eſt fort efficace, & ſouvent néceſſaire avec certains Généraux pour leur apprendre à faire bonne guerre.

Pour en revenir à notre ſujet, je dirai qu'il n'eſt rien de ſi commun dans l'hiſtoire, ni qui ſe préſente ſi ſouvent à la guerre, que les entrepriſes ſur les quartiers d'un blocus ou d'une circonvallation; & il n'eſt pas concevable, que leur réuſſite dépende preſque toûjours du défaut de communication, & que

tant d'habiles Généraux y ſoient pris tous les jours. J'en vais citer deux exemples, qui quoique différens de celui-ci, y ont rapport. Ce n'eſt pas une garniſon qui fait une ſortie : ce ſont des troupes de dehors qui attaquent des quartiers ſéparés, & ce ſont d'habiles Généraux qui ſont attaqués.

L'un eſt tiré des mémoires de Sirot, & regarde M. de Feuquiere auſſi grand Négociateur que grand Capitaine : voici l'original. *On ne peut pas blâmer les troupes de n'avoir pas fait leur devoir, elles ſe battirent juſqu'à la derniere extrémité, auſſi furent-elles toutes taillées en pieces. On ne peut pas non plus accuſer la cavalerie de lâcheté, elle ne pût jamais joindre l'infanterie pour la ſoûtenir. Le pont jetté ſur la riviere étoit trop près de la ville, & le canon battoit ſi rudement deſſus qu'on n'y oſoit paſſer. Le Marquis de Praſlin en avoit averti M. de Feuquiere : mais la venue de Picolomini embarroiſſoit tellement qu'il perdit ſes meſures. Son infanterie fut taillée en pieces, parce que les régimens trop ſéparés les uns des autres ne ſe purent joindre, la cavalerie voyant quelle ne pouvoit arriver au pont pour aller ſoûtenir l'infanterie, & que le Canon tuoit autant de ſoldats qu'il en paſſoit, ſe retira après beaucoup de perte. Dans le déſordre, le Marquis de Feuquiere fût pris & fait priſonnier, il mourut un an après de ſes bleſſures dans Thionville.*

Quoiqu'en diſe M. de Sirot, feu M. de Gadagne qui m'a raconté cette affaire, ne fait pas l'éloge de la cavalerie, qui fit très-mal à ce qu'il m'a dit, ainſi que les Généraux. Etoit-il ſenſé de faire un pont pour communiquer à l'infanterie ſous le feu de la place ? Feu M. de Gadagne ne convenoit pas de cette faute, mais bien de celle de n'avoir fait qu'un ſeul pont qui étoit trop étroit pour un prompt ſecours. On jetta la faute ſur M. de Feuquiere, il étoit pris & vaincu, il falloit bien qu'il portât tous les torts.

L'autre exemple eſt tiré de Buſſy-Rabutin, parlant du ſiége de Valenciennes formé par les Maréchaux de Turenne & de la Ferté, & que M. le Prince (qui commandoit les forces d'Eſpagne contre nous) voulut ſecourir. *Sans attendre l'extrémité*, dit Buſſy, *il vint ſe camper ſur une éminence à la vûe de nos lignes, près de l'Eſcaut du côté du Queſnoi, & fit deux ponts ſur la riviere pour être en état de paſſer promptement quand il voudroit, & pour nous donner jalouſie de tous côtés.*

Le 11. le 13. & le 14. de Juillet, nous eûmes pendant la nuit de continuelles alarmes, tantôt par des gens qui venoient tirer le coup de piſtolet au petit corps de garde de cavalerie que nous avions hors des lignes, tantôt par le grand bruit que les ennemis faiſoient dans leur camp.

Enfin la nuit du 15. au 16. ils attaquerent & forcerent preſqu'en même tems les lignes du Maréchal de la Ferté : nous ne pûmes faire paſſer des troupes ſur notre digue pour l'aller ſecourir, parce que les ennemis qui avoient lâché les écluſes à Bouchain avoient noyé cette digue, & le Maréchal de Turenne y voulut inutilement faire paſſer les régimens de Rambure & de la Feuillade : ils ne purent gueres aller plus loin qu'à la moitié. Le Maréchal de la Ferté, après avoir fait humainement ce qu'un Général peut faire, fut pris à la tête de ſes Gendarmes. Gadagne, l'un de ſes Lieutenans Generaux, qui avoit le poſte du côté de Conde à garder, le défendit ſi bien contre Marchin qui

l'attaquoit qu'il ne pût être pris que par derriere, par ceux qui avoient forcé les lignes dans les autres quartiers. Ce ſont ces actions-là pour leſquelles il n'y a point de trop grandes récompenſes, & un juſte eſtimateur de la gloire en donnera plus à un homme battu comme le fut Gadagne qu'à celui qui le battit.

Cet accident eut pluſieurs cauſes; premierement l'épargne qu'on fit à la digue, l'armée de la Ferté qui n'étoit pas aſſez forte pour garantir ſuffiſamment la ligne, & plus que tout cela le coup, que je tiens quaſi ſûr, d'attaquer des lignes de nuit.

Ces réflexions de Buſſy ſont bonnes: mais il auroit pû dire que cette épargne qu'il appelle de la digue, fut l'unique & la principale cauſe de ce malheur; car à l'égard de la foibleſſe du Maréchal de la Ferté, je ſais de M. de Gadagne lui-même, que M. de Turenne voulut lui envoyer des troupes de renfort le jour avant l'attaque des lignes, qu'il refuſa. M. de Buſſy auroit bien pû rapporter cela; mas il n'aimoit pas M. de Turenne, qui lui rendoit la pareille.

Si ces deux exemples ne ſont pas en tout point conformes à mon ſujet, ils s'y rapportent du moins. Quant au défaut de communication qui fut la cauſe des deux défaites, on devoit prévoir que la digue pourroit être rendue inutile, tant qu'elle ſeroit ſoûmiſe à l'inondation de Bouchain, & l'on auroit dû jetter pluſieurs ponts ſur le canal au lieu d'un ſeul.

Je terminerai cet article par cette réflexion générale, que l'on ne doit pas ſuſpendre un projet d'attaque d'un quartier ou d'un corps d'armée par l'appréhenſion d'un ſecours qui en eſt ſéparé par des défilés, dont la difficulté peut donner le temps d'achever ſon expédition avant qu'il ſoit entierement paſſé, outre que lorſqu'on a cette connoiſſance, le plus petit détachement peut en défendre l'iſſue, ou du moins la diſputer aſſez pour gagner quelques heures qui ſuffiſent pour un coup de main.

OBSERVATIONS

Sur l'invaſion de la Sardaigne par les Romains.

§. I.

Injuſtice de cette entrepriſe.

DAns le projet que j'ai formé de chercher & faire remarquer dans la conduite des anciens, des principes d'inſtruction pour le ſiécle où nous vivons, je ſerois très-fâché que l'on pût me ſoupçonner d'être du nombre de cette foule d'admirateurs des Romains, qui adorent pour ainſi dire tout ce qu'ils ont fait. Il s'en faut de beaucoup que je donne dans un ridicule qu'il ſeroit auſſi aiſé de confondre.

Il eſt vrai que je loue leur diſcipline militaire, fondé ſur les effets

qu'elle a produits, qui n'ont été rien moins que la conquête de tout le monde connu, & que je regarde cette preuve de ſa bonté comme convaincante. Je ſerois preſque tenté d'en dire autant de leur politique ſans la fraude & la mauvaiſe foi qui s'y trouve ſi ſouvent, quoi qu'en diſent leurs admirateurs. Je ne puis même taire à ce ſujet la partialité de notre auteur, qui gliſſe pour ainſi dire ſur de pareils faits, pour s'arrêter & captiver le ſuffrage de ſon Lecteur, en faveur de ſes compatriotes dans les endroits où ils ont fait montre de quelques vertus.

L'invaſion de la Sardaigne eſt un de ces traits où la mauvaiſe foi ne ſauroit être colorée. Il eſt vrai, dira-t-on, que cette République refuſa la propriété de cette iſle, lorſque les rebelles qui s'en étoient emparés, la lui offrirent par la crainte où ils étoient du châtiment : mais ſi c'eût été la probité ſeule qui eût produit en eux ce ſentiment, elle leur auroit défendu peu après de s'en emparer, ſous prétexte que l'armement de Carthage pour ſoûmettre ces rebelles, pouvoit avoir Rome pour objet. Il eſt vrai que la bonne politique en pareil cas demande que l'on prévienne ſon ennemi, en s'emparant d'un poſte, d'une place, je veux même d'une Province qui lui donneroit trop d'avantage : mais en même tems la probité, le droit des gens, la bonne foi, & toutes les loix de l'honneur exigent que l'on rende ce poſte, cette place ou cette Province, lorſque la crainte de l'orage eſt diſſipée. Les Romains ayant reconnu, ce qu'ils ſavoient déja très-bien, que Carthage dans l'état de foibleſſe & d'anéantiſſement où l'avoit réduit la guerre des rebelles, ne pouvoit avoir envie d'attaquer Rome, & n'avoit, en armant par mer, d'autres motifs que d'achever de détruire les rebelles & recouvrer ſon propre bien, bien loin de s'en emparer ils devoient alors rendre cette iſle aux Carthaginois, & ne devoient exiger tout au plus que les frais qu'ils avoient été obligés de faire pour en chaſſer les rebelles : autrement, ſi l'on détruit ces principes, il n'eſt plus queſtion dans le monde ni de politique ni de vérité, & ce ne ſeroit plus qu'un brigandage, ou le plus fort, ou le plus méchant ſeroit aſſûré d'être dans peu le tyran de l'univers. Je le répete, l'action des Romains eſt un brigandage & une uſurpation indigne de tout Etat policé, & qui doit à jamais les couvrir d'ignominie, quoiqu'en diſe Grotius ; car ſi pour autoriſer ſon ſentiment, il prétend que les Carthaginois avoient les premiers fait de petits actes d'hoſtilités en courant ſus aux Marchands Romains, il eſt juſte de dire en leur faveur que ce fut en conſéquence de ce que les Marchands apportoient des ſecours, des vivres & des troupes aux rebelles, & que Rome le ſouffroit : or n'eſt-ce pas là rompre une treve que de ſouffrir que des particuliers faſſent de pareilles démarches, & peut-on ſe plaindre de celui qui cherche à s'en garantir?

Philippe de Macédoine qui n'a jamais été regardé comme fort éloigné du titre d'uſurpateur, s'eſt fait conſcience de garder l'iſle d'Haloniſe que des Pirates avoient enlevée aux Atheniens, & qu'il avoit repriſe ſur eux : tandis que des Romains qui veulent paſſer pour juſtes, non-ſeulement s'emparent de la Sardaigne, mais encore contraignent les foibles Carthaginois à leur payer

une

une ſomme de douze cents talents avec autant d'injuſtice que d'indignité. Carthage étoit altérée par une guerre ſi longue & ſi cruelle, & voilà la raiſon de ſa ſoûmiſſion & de ce que cette affaire n'eut pas de ſuite.

§. II.

Cauſes injuſtes de la guerre.

CEtte matiere eſt aſſez intéreſſante pour s'y arrêter un moment dans un ouvrage purement militaire. L'attention qu'a Polybe dans d'autres endroits de juſtifier les cauſes des guerres des Romains, & le ſilence qu'il garde ſur celle-ci, ſemblent annoncer qu'il ne la regardoit que comme elle doit l'être : mais pour l'inſtruction tant des gens de guerre que des autres qui cherchent à ſe rendre utiles à leur patrie, je vais inſérer dans ces obſervations un précis des cauſes injuſtes des gueres, que je tire de Puſendorff dans ſon traité du droit de la nature & des gens, dont M. Barbeyrac nous a donné une excellente verſion.

Grotius fait une exacte énumération des cauſes injuſtes de la guerre, dont les unes ſont telles inconteſtablement, au lieu que les autres ont quelqu'apparence de raiſon quoiqu'aſſez légere. Les premieres peuvent être rapportées à deux principales, ſavoir l'avarice, ou le déſir d'acquérir des choſes ſuperflues ; & l'ambition ou le deſir d'étendre ſa domination, & d'acquérir de la gloire par des conquêtes. On cache ordinairement avec beaucoup de ſoin l'avarice, qui eſt regardée comme la marque d'une ame baſſe : mais pluſieurs tirent vanité de leur ambition, & veulent faire paſſer leur humeur guerriere pour la marque d'une ame grande & d'un courage héroïque.

Les autres cauſes injuſtes, mais qui paroiſſent avoir quelques fondemens, ſont par exemple, la crainte que l'on a de la puiſſance d'un voiſin, l'utilité ſeule qui peut venir de la guerre ſans aucun droit de l'entreprendre, l'envie de s'établir dans un endroit plus commode, le refus de ce qu'on nous doit purement & ſimplement en conſéquence de l'obligation qu'impoſent les vertus diſtinctes de la juſtice proprement ainſi nommée ; le deſir d'ôter une choſe à quelqu'un, qui nous paroît indigne de la poſſéder, l'envie de ſe délivrer de l'incommodité qu'on reçoit d'un droit d'autrui légitimement acquis, & autres ſemblables prétextes, &c. Grotius s'étend beaucoup ſur cette matiere. M. de Barbeyrac en donne un extrait dans ſes notes, que nous allons rapporter dans ſes termes mêmes. *Grotius*, dit-il, *les diſtingue en raiſons juſtificatives, & motifs de la guerre* : Cauſæ juſtificativæ & cauſæ ſuaſoriæ. *Les premieres ſont celles qui rendent, ou qui paroiſſent rendre la guerre juſte par rapport à l'ennemi, enſorte qu'on croit ne lui faire aucun tort en prenant les armes contre lui : les motifs ce ſont les vûes d'intérêts qui obligent à déclarer la guerre. Dans une guerre innocente à tous égards, il faut non-ſeulement que la raiſon juſtificative ſoit véritablement légitime, mais les motifs, c'eſt-à-dire, que l'on n'entreprenne la guerre que par la néceſſité où l'on ſe voit réduit de ſe défendre contre les inſultes d'autrui, de ſe faire rendre ce qui nous eſt inconteſtablement dû, & d'obtenir réparation d'une injure manifeſte ; ainſi une guerre peut être vicieuſe ou injuſte à l'égard de ſes cauſes en quatre manieres.*

1°. *Lorſqu'on l'entreprend ſans*

aucune raiſon juſtificative, ni aucun motif d'utilité tant ſoit peu apparente, mais ſeulement par une fureur inſenſée & brutale qui fait aimer le ſang & le carnage pour lui-même : mais il y a lieu de douter ſi on peut trouver aucun exemple d'une guerre ſi barbare.

2°. *Lorſqu'on attaque les autres uniquement pour ſon propre intérêt ; ſans qu'ils nous aient fait aucun tort ; & ces ſortes de guerres ſont par rapport à l'aggreſſeur de véritables brigandages.*

3°. *Lorſque l'on a des motifs fondés ſur des raiſons juſtificatives, mais qui n'ont qu'une équité apparente, & qui étant bien examinées ſe trouvent au fond illégitimes ; telles ſont celles dont notre auteur parle dans le §. ſuivant après Grotius.*

4°. *Enfin lorſqu'ayant de bonnes raiſons juſtificatives, on entreprend la guerre par d'autres motifs, qui n'ont aucun rapport avec le tort que l'on en a reçû : comme pour acquérir une vaine gloire, pour étendre ſa domination, pour s'enrichir, pour ſatisfaire ſon reſſentiment, & par quelqu'autre vûe d'intérêt ou public ou particulier, mais détaché de la raiſon juſtificative de la guerre où l'on s'engage.*

De ces quatre ſortes de guerres dont l'entrepriſe renferme quelque choſe d'injuſte où d'illicite, la troiſieme & la derniere ſont très-communes, n'y ayant gueres de peuples aſſez féroces & aſſez barbares pour prendre les armes ſans alléguer du moins quelques eſpeces de raiſons juſtificatives.

La troiſieme eſt auſſi fort ordinaire : mais il n'eſt pas difficile d'en découvrir l'injuſtice. Pour la quatrieme quoique peut-être la plus commune de toutes, elle n'eſt pas tant injuſte en elle même que par rapport aux diſpoſitions & aux vûes de celui qui la fait ; il eſt d'ailleurs bien difficile de l'en convaincre, les motifs étant ordinairement impénétrables, ou du moins la plûpart des gens prenant beaucoup de ſoin pour les cacher. Ainſi l'on n'eſt pas tenu de reſtituer ce que l'on a pris ſur l'ennemi dans une telle guerre, juſqu'à la concurrence du dommage ou du tort qu'il nous avoit fait.

Voici une autre queſtion à réſoudre ſur le chapitre, & que Grotius décide. On demande ſi on a un ſujet ſuffiſant de faire la guerre à un peuple qui immoleroit des victimes humaines à ſes Dieux, ou à ceux qui ſouffrent les doctrines les plus abominables dans leurs Etats, ou les injuſtices & la tyrannie la plus horrible & la plus contraire à la ſociété humaine. Il eſt certain qu'une guerre fondée ſur le motif de les obliger à changer de mœurs ſeroit juſte & honnête : *Ainſi que fit Hercule*, dit Grotius, *qui contraignoit les anciens Gaulois de quitter cette abominable coûtume de ſacrifier des hommes à leurs Dieux ;* & plus loin : *Auſſi peut-on dire avec raiſon de ces ſortes de gens barbares & qui ſont plutôt des bêtes que des hommes, ce qu'Ariſtote a dit des Perſes, que la guerre contre eux eſt naturelle.* Ces ſacrifices ſubſiſtoient encore en Gaule lorſque Céſar en fit la conquête. Les Carthaginois immoloient auſſi à leurs Dieux des hommes innocens. C'eſt Darius Roi de Perſe, & Gelon Roi de Siracuſe, qui ont forcé ce peuple à abandonner une coûtume auſſi déteſtable, & qui par-là ont mérité de grandes louanges.

Plutarque rapporte que les Romains voulurent punir certains barbares qui ſacrifioient des victimes

humaines à leurs Dieux; mais que les barbares s'étant excuſés ſur l'ancienneté de cette coûtume, on ne leur fit aucun mal, on ſe contenta de leur défendre de rien commettre à l'avenir de ſemblable. Saint Auguſtin, dit Grotius, dit que s'il ſe trouvoit un Etat dans le monde qui commandât de faire quelques grands crimes, le genre humain en ordonneroit la deſtruction & la ruine.

Puſendorff prétend que l'on peut s'armer légitimement contre un Etat qui ſeroit tout compoſé d'Athées, ou contre ceux qui outragent inſolemment la divinité qu'ils adorent. Je ſuis perſuadé qu'une guerre entrepriſe contre cette ſorte de gens, ſuppoſé qu'il y en eût au monde, ſeroit très-juſte.

Il continue en ces termes: *A l'égard de la crainte ou de l'ombrage que donne la puiſſance ou l'aggrandiſſement d'un voiſin; cette raiſon toute ſeule ne fournit un juſte ſujet de guerre, que quand on a une certitude morale des mauvais deſſeins qu'il forme contre nous. Un ſimple ſoupçon peut bien nous obliger à prendre nos précautions & nous mettre de bonne heure en état de défenſe: mais il ne nous donne aucun droit d'attaquer, pas même de demander ſimplement à celui qui nous eſt ſuſpect quelque ſûreté réelle, comme on parle, à la faveur de laquelle on ſe croye déſormais à couvert de ſes inſultes. En effet, tant qu'on n'a point été actuellement offenſé par quelqu'un, & qu'on ne le ſurprend pas dans une machination manifeſte, (car on peut quelquefois tirer raiſon par les armes d'une injure ſeulement commencée auſſi bien que ſi elle étoit achevée;) en ce cas-là, on doit préſumer qu'il continuera à s'acquitter de ſon devoir, ſurtout lorſqu'il nous en fait mille proteſtations amiables & qui paroiſſent fort ſinceres: ainſi il ſeroit injuſte d'exiger par force d'un tel homme quelque ſûreté réelle, pendant que lui eſt obligé de ſe fier uniquement à notre bonne foi: mais poſé qu'il y ait d'ailleurs un juſte ſujet de prendre les armes contre un voiſin qui devient trop puiſſant, cette raiſon doit entrer en grande conſidération, lorſqu'on délibere ſi on lui déclarera la guerre; l'expérience faiſant voir que la plûpart des gens deviennent plus ambitieux & plus entrepreneans à meſure qu'ils acquierent des forces.*

Pour ce qui eſt de l'utilité toute ſeule, il faudroit être bien imprudent pour prétendre qu'elle donne ſur le bien d'autrui le même droit que la néceſſité: d'autant mieux qu'il ſeroit au fond très-inutile au genre humain, de permettre à chacun d'enlever à autrui tout ce qui l'accommoderoit, & qu'il trouveroit à ſa bienſéance, puiſque les autres à leur tour s'attribueroient la même liberté à ſon égard. Il faut dire la même choſe des autres prétextes dont parle Grotius.

§. III.

Nouvelles raiſons contre l'uſurpation de la Sardaigne par les Romains.

C'Eſt fournir de nouvelles raiſons pour prouver l'injuſtice d'une guerre, que de prouver qu'elle a été dépourvûe de tous les motifs qui pouvoient la rendre juſte: or l'invaſion de la Sardaigne ne pouvoit devenir juſte de la part des Romains, qu'autant qu'ils l'auroient priſe dans l'idée d'en dépouiller & les rebelles & les Carthaginois même, pour la remettre entre les mains de ſes légitimes maîtres; ç'auroit été alors faire non-ſeule-

ment une guerre permiſe & tolérable, mais même loüable & remplie de généroſité : *Car il eſt d'autant plus honnête*, dit Grotius, *de venger plutôt des injures faites aux autres qu'à nous-mêmes, qu'il eſt plus à craindre dans celles qui nous touchent, que le reſſentiment ne paſſe les bornes d'une juſte vengeance, ou du moins ne nous corrompe l'eſprit*; comme Servius Galba les outrepaſſa à l'égard des Portugais qui avoient violé l'alliance, & qu'il fit mourir après les avoir trompés à ſon tour par un nouveau traité : *Il a*, dit Appien, *imité les barbares mêmes, ayant contre la dignité & l'honneur du peuple Romain, vengé cette perfidie par une autre perfidie.* Les Romains trouverent cette action très-barbare & très-injuſte, il fut accuſé par Libon tribun du peuple. Valere Maxime dit, & Caton auſſi dans Cicéron, que ſans ſes enfans & ſes larmes; il auroit été puni, & c'eſt cependant ce même peuple, & ce même Sénat, qui ordonnent & ſouffrent l'invaſion de la Sardaigne pour s'en rendre maîtres. Que l'on ne vienne plus me citer leur équité ni leur bonne foi : leur politique même qui les rendoit ſi ſoigneux & ſi occupés de ſe couvrir des apparences de la juſtice pour n'en venir pas moins à leur but d'aggrandiſſement, pouvoit dans cette occaſion les ſervir à leur gré, car en rendant la Sardaigne & la Sicile à leurs premiers & légitimes maîtres, ils n'en chaſſoient pas moins les Carthaginois dont le voiſinage leur paroiſſoit redoutable : mais ils n'euſſent pas ſatisfait par cette conduite leur but véritable & démontré dans tant d'occaſions, qui fut toûjours, quoi qu'en diſent leurs zélés admirateurs, d'acquérir des richeſſes & des Provinces, qui puſſent par leurs ſubſides fournir l'entretien à leur orgueil & à leur luxe immodéré. Ces mêmes richeſſes ſûrent bien dans la ſuite venger l'univers en corrompant & aviliſſant ces fléaux du genre humain, qui ne ſembloient être venus au monde que pour le châtier.

Il eſt à préſumer que cette guerre ne fut précedée d'aucun manifeſte, ni d'aucun envoi de Hérault pour la déclarer; car qu'auroient-ils pû dire pour ſervir de prétexte à un procédé auſſi inique? mais ils ſuivirent la maxime du Préteur des Latins, que Machiavel adopte, qui eſt d'opérer & de s'en rapporter à l'évenement, pour nous fournir enſuite les prétextes à donner au Public pour le colorer.

Puiſque nous en ſommes ſur cette matiere, je ne veux pas omettre le ſentiment d'un auteur politique dont je fais une eſtime particuliere, & dont j'en vais citer un extrait qu'en a fait Bayle dans ſa République des Lettres, il ſe propoſe cette queſtion : *S'il eſt permis d'empêcher un Prince de s'emparer d'un pays dont la priſe le rendroit notre voiſin, & lui donneroit le moyen de nous faire beaucoup de mal.* Il répond qu'à la vérité, c'eſt ce qui excite fortement à prendre les armes, mais qu'elle n'en donne pas un droit ſuffiſant : *Car il importe au genre humain de ne ſe hâter pas d'entrer en guerre, qui eſt le pire de tous les maux, pendant qu'on ne trouble point notre repos, & que nous ne faiſons que conjecturer le mal à venir. Il faut excepter les cas, ajoûte-t-il, où nous avons une certitude morale qu'on en veut à nos voiſins principalement afin de nous opprimer.*

De toutes les guerres que les Ro-

mains ont entrepriſes contre leurs voiſins, il en eſt fort peu qui ne ſoient illicites par quelques endroits: ſi on remonte avec attention juſqu'à leur ſource, on en conviendra. Ce peuple ainſi que tous les ambitieux eut toûjours beaucoup d'Alliés, il eut ſoin d'exciter ſouvent entr'eux des querelles, des diſſenſions dont il ne manquoit pas de s'entremettre, & d'en prendre prétexte pour opprimer l'un des deux partis & ſe mettre en poſſeſſion de ſes Etats. Ce fut par ces menées conſtantes, & toûjours inſpiré par le même eſprit, qui dans les Républiques comme dans les Communautés Religieuſes, ne s'éteint jamais que cette République ſe rendit ſi puiſſante. Une pareille politique ſoûtenue par d'habiles Généraux, & plus encore par des troupes dont l'exacte diſcipline n'amolliſſoit point le courage, & répondoit des ſuccès, ne pouvoit que produire les grands évenemens dont l'hiſtoire de ce peuple eſt remplie; puiſqu'avec de telles troupes tout eſt aiſé aux Généraux même les plus médiocres.

§. IV.

Bonheur des armes, ſource de la corruption des bonnes mœurs dans la République Romaine. Mauvais effet de la proſpérité dans toutes ſortes d'états.

JUvénal m'a fourni le paſſage ſur lequel j'avois établi mon jugement dans le Paragraphe précedent lorſqu'il dit: *Que la débauche effemina les Romains, & vengea l'univers vaincu en corrompant les vainqueurs.* Cette penſée qui eſt d'abord ébloüiſſante me paroît enſuite de la réflexion & du fait, bien moins vraie qu'elle ne m'avoit paru d'abord, & je penſe que c'eſt bien moins ce luxe qui vengea l'univers que les vices qui naiſſent du bonheur des armes; car la proſpérité en produit un très-grand nombre, où la débauche n'a aucune part, (comme celle des ſoldats de Céſar qui ne les effemina en aucune ſorte,) ou du moins elle n'eſt qu'acceſſoire à l'orgueil, qui naît uniquement des grandes conquêtes; & le vice ne tarde pas à produire l'infidélité qui eſt une ſuite néceſſaire du mépris que l'orgueil nous fait concevoir pour toutes les puiſſances moins fortes & moins brillantes. Ce fut la véritable faute de tant d'actes de mauvaiſe foi, de perfidies, & d'uſurpations, dont les Romains devenus trop heureux ſe rendirent coupables, ſans égard à cette maxime: *Que les perfidies ſont tôt ou tard pernicieuſes à ceux qui en uſent, & que tout tombe en décadence & en confuſion dès que le lien commun des affaires humaines eſt rompu.*

Il eſt impoſſible que dans une multitude de peuples, de ſujets, de Provinces, qui toutes éprouvent des traits de tyrannie & de perfidie, il ne ſe rencontre quelque ame au-deſſus du commun, qui réveillée & aiguillonnée par des injures auſſi ſenſibles, cherche dans ſon grand courage à profiter du reſte de force qu'un peuple, qui paroît altéré & que des voiſins épouvantent, eſt toûjours prêt à lui fournir pour ſe tirer de l'oppreſſion. Il eſt de cela comme de ces coups appellés coups du Ciel, qui ſoûtiennent & relevent les Etats dans le moment où leur ruine paroît la plus certaine. L'hiſtoire eſt remplie de pareils phenomenes; & ſans citer la révolte de Mathos & de Spendius qui

mit un frein à la perfidie Carthaginoiſe, & dont cet Etat n'échappa que par une eſpece de prodige, nous pouvons recourir à des tems moins reculés, & nous rappeller la journée de Denain, qui eſt un récent & bel exemple de ce que j'ai avancé au ſujet des Etats grandement menacés.

Les Romains après l'infortune de Cannes ſembloient enſevelis ſous leur ruine : une faute de leur ennemi leur donne le temps de reſpirer ; de vaincus ils deviennent victorieux, & c'eſt de ce moment que leur triomphe en devenant plus grand qu'il n'avoit encore été, entraîna avec lui cet orgueil, ſource de la chûte de cette République.

Il eſt rare que des Monarchies élevées par des guerres illégitimes, ne continuent & n'augmentent même tous les jours leurs injuſtices & leurs uſurpations. Les Romains continuerent toûjours de la ſorte contre les Carthaginois, n'agiſſant dans leur guerre, & n'y étant pouſſés que par des vûes d'intérêt.

Eſt-il même aujourd'hui d'autres vûes qui gouvernent les Princes & les Etats ? tous ne reconnoiſſent d'autre voix que celle de l'utile ; & à l'exemple des Romains, tout ce qui eſt utile, ſelon eux devient juſte & légitime. Et n'eſt-ce pas-là pourquoi il eſt ſi vrai de dire, que les Etats en s'aggrandiſſant s'approchent de plus en plus de leur ruine. Tout ainſi que les hommes & les Sociétés Religieuſes nous paroiſſent dans leur berceau remplis d'innocence, d'équité, & gouvernés par les principes de la bonne foi & de la juſtice ; la politique d'abord nous paroît groſſiere, c'eſt-à-dire fondée ſur la franchiſe, l'équité, & la religieuſe obſervation des traités ; mais à meſure qu'elle s'étend à plus de branches, que ſes reſſorts ont plus d'intérêts à conduire ; elle devient fine ; & la fine politique eſt-elle autre choſe que l'art de tromper avec moins d'éclat, plus d'adreſſe & plus de certitude ? D'où vient cela, ſi ce n'eſt des proſpérités, de l'envie des richeſſes dont la ſoif s'accroît par la jouiſſance, & plus encore de l'oiſiveté qui ſuit les grands ſuccès, & laiſſe à l'orgueil tout le tems d'établir ſon empire. Carthage étoit venue à ce point de proſpérité dont nous parlons : la fourberie de ſon Sénat avoit éclaté par toute la terre, il ne croyoit plus avoir de ménagement à garder. Rome au contraire, non moins fourbe mais plus rapprochée de ſa naiſſance, n'avoit point encore levé le maſque de la perfidie ; eſt-il étonnant que les auteurs & le public à leur imitation ayent exalté celle-ci aux dépens de l'autre ? Rendons plus de juſtice, & examinons dans l'article ſuivant l'iniquité d'une quantité de guerres des Romains, & les raiſons pour leſquelles leur ambition, dont les effets ont été portés ſi loin, n'a jamais attiré contre cette République ſi déſordonnément ambitieuſe, une ligue générale des Nations dont la létargie doit les faire juger tout-à-fait, ou brutes, ou dépourvûes du moindre jugement.

§. V.

Pourquoi il ne ſe forma point de ligues contre les Romains. Moyens dont ils ſe ſervoient pour empêcher que l'on ne vît où tendoit leur politique.

LA bonne & la fine politique d'une puiſſance ambitieuſe, eſt d'éviter ſur toutes choſes de s'attirer pluſieurs guerres tout à la fois: y manquer ce ſeroit ſe procurer ſoi-même la perte, ou du moins renoncer à faire des conquêtes; car dans tout ce que nous préſente l'hiſtoire du monde entier, où trouver qu'un Etat attaqué de toutes parts ſe ſoit aggrandi, ſi le regne de Louis le Grand ne nous en tourniſſoit trois exemples en trois guerres qui rendront célébre à jamais, & un auſſi beau regne & un auſſi grand Roi? Ce Prince attaqué par terre & par mer par tous ſes voiſins, ſur toutes ſes frontieres en même tems, fit des conquêtes qu'il ſût conſerver. Les guerres de 1672. & 1688. furent toûjours heureuſes, & leur iſſue ne doit point étonner: il étoit juſte qu'il triomphât juſques dans les traités qui terminoient ſes victoires. Mais ce qui eſt plus frappant pour nous puiſqu'il eſt plus récent, que le nombre des ennemis étoit plus grand, leurs efforts plus puiſſans, & nos armées dépourvûes de ce qui eſt le plus néceſſaire pour aſſûrer les ſuccès; c'eſt que la guerre de 1701. durant le cours de laquelle la France n'éprouva preſque que des revers, ait eu une iſſue plus honteuſe à nos ennemis que ne nous l'avoient été nos défaites.

Ces trois célebres évenemens d'un regne à jamais mémorable, font plus dignement l'éloge de Louis XIV. que tout ce que l'éloquence a pû produire de plus enflé & de plus flatteur pour ce Prince; & ſi quelque choſe manque à la gloire des armes des Romains, c'eſt un pareil triomphe. Mais leur politique plus étudiée & plus ruſée, n'oſa les expoſer à un danger dont il ſeroit téméraire d'eſpérer toûjours une glorieuſe iſſûe; de ce côté-là leur ſageſſe peut être regardée comme une inſpiration continuelle, & le modele de toutes les puiſſances ambitieuſes.

Le premier principe de cette politique fut de ſe comporter avec toute ſorte de modération & de douceur envers leurs voiſins & leurs Alliés, affectant dans toutes leurs démarches & leur conduite, de ne reconnoître d'autre juſtice que celle qui tendoit au repos de tous, d'empêcher que les plus puiſſans n'attentaſſent ſur les biens & la liberté des plus foibles, & de couvrir leur ambition par tous les moyens qui pouvoient la cacher aux eſprits les plus pénétrans. Leur zele pour la Religion & leur reſpect pour les Dieux étoient extrêmes, & l'on peut avancer ſans rien craindre de l'Inquiſition, qu'ils étoient plus honnêtes gens que leurs Dieux. Jamais peuple ne fut plus dévotement ſuperſtitieux que celui-là. Le Sénat n'étoit pas moins peuple à cet égard, que les moindres artiſans; & cela ſervoit merveilleuſement au bien & à la proſpérité de leurs affaires. Ce fut ce zele pour leur Religion qui fut le principal fondement ſur lequel ils éleverent ſi haut leur puiſſance: preuve convaincante qu'un peuple le plus ridiculement ſuperſtitieux eſt propre quand on veut à faire des conquêtes.

La bonne foi, l'équité, la juſtice & la ſainteté du ſerment, étoient en telle recommandation dans le corps du Sénat, que ceux qui le compoſoient ne reconnoiſſoient rien de plus ſacré & de plus inviolable; ils regardoient au contraire comme infames & ſacrileges les parjures, & les infracteurs des alliances ſolennelles. Les Ambaſſadeurs & les Députés des puiſſances voiſines ou alliées n'étoient imbus que de ces ſortes de diſcours, lorſqu'ils entroient au Sénat; & ils en voyoient la pratique univerſelle parmi le peuple. Un ſi beau langage & certaines actions de juſtice & d'équité qui ne ſe démentoient pas, leur acquirent une ſi belle réputation dans le monde, qu'on ſe croyoit trop heureux d'entrer dans l'alliance d'un peuple ſi vertueux, ſi juſte & ſi équitable; de-là vint la recherche qu'en firent les Rois & les Républiques les plus éloignés, c'étoit un titre par lequel ils ſembloient participer à de ſi belles qualités; ainſi ſans s'en appercevoir, ils s'engageoient les uns & les autres à ſervir cette République, de leurs armes pour la ruine de ceux de leurs voiſins qui lui déplairoient; voilà par quel eſprit & par quelle théorie, ces dévots Républiquains ſurent dans l'eſpace de 53 ans accumuler tant d'uſurpations ſous le titre de conquêtes.

La pratique en fut encore plus ſavante & plus belle, puiſqu'ils ſurent toûjours couvrir leurs guerres avec leurs voiſins, du voile de la juſtice, & cela ſi bien que leurs alliés & leurs ennemis pour la plûpart peuples groſſiers & bien éloignés de pareils détours, ne s'appercevoient point du maſque; d'autant mieux qu'à l'exception de la guerre de Sardaigne, nulle de celles du commencement de Rome, ne paroît entrepriſe que pour ſecourir un allié ou un voiſin opprimé.

Les ſeuls Rhodiens ſemblent s'en être méfiés, puiſqu'ils tarderent à entrer dans leur alliance, juſqu'à ce qu'elle leur parût indiſpenſable; les Romains les ayant environnés par leurs nouvelles conquêtes, il y eût eu du danger à ne pas s'unir avec eux.

Avec une auſſi profonde conduite, il n'étoit pas poſſible d'aigrir aſſez de nations pour s'attirer un trop grand nombre d'ennemis; joint à cela qu'ils affectoient la plus grande modération & les plus ſéduiſans égards envers les Puiſſances avec leſquelles ils vouloient éviter d'entrer en guerre pour un tems.

Ayant reconnu par expérience l'excellence de leurs principes, ils s'attacherent ſur-tout à maintenir & à perfectionner leurs troupes par la diſcipline la plus exacte & la plus auſtere, moyen aſſûré pour conquérir. Tant d'avantages dont ils ſentirent en eux la ſource infaillible, leur fit naître l'idée de la Monarchie univerſelle, qu'ils ne perdirent plus de vûe, & dont ils vinrent à bout ſans de grandes peines, parce qu'ils ne s'écarterent jamais des véritables moyens qui peuvent y conduire.

Ils exiſtent encore aujourd'hui ces moyens, & il n'y a point de doute que ſi une Puiſſance ſe mettoit dans l'eſprit d'introduire dans ſes troupes, l'excellente diſcipline des Romains, elle ne vint à bout de ſoûmettre toutes celles qui ſe négligeroient ſur ce point. C'eſt cette diſcipline qui eſt l'inſtrument des victoires & qui les conſerve, qui forme & crée pour ainſi parler les grands Généraux, & perpétue les

avantages

avantages à des troupes toûjours bien conduites. La chimere de cette idée n'exiſte que dans la conſtitution des Etats, dont ceux qui ſeroient aſſez puiſſants pour effectuer pareil projet, étant Monarchiques, chaque nouveau Potentat ou quelquefois même chaque nouveau Miniſtre abandonne l'idée de ſon Prédéceſſeur, pour en ſuivre de nouvelles, de là vient néceſſairement le relâchement & l'oubli du vrai. Des bonnes loix viennent les bonnes mœurs, & il n'eſt point de nation quelque corrompue & efféminée qu'elle ſoit, qui ne puiſſe devenir brave & redoutable, par l'exacte obſervance d'une conſtante diſcipline.

§. VI.

Motifs des différens Traités d'alliance que firent les Romains.

IL ſeroit trop long de traiter les motifs de tous les Traités d'alliance que firent les Romains; par l'examen de pluſieurs, le Lecteur pourra aiſément juger des autres. Il eſt bon auparavant de faire remarquer que cette idée de la Monarchie univerſelle, les engagea à ſe rendre puiſſans par mer, ayant aiſément compris que ſans cette précaution leur projet devenoit impoſſible, & que nuls ne rechercheroient leur alliance.

Un de leurs premiers Traités dans les Gaules, fut avec ceux de Marſeille, & le motif qui engagea cette République à rechercher l'alliance de Rome, fut l'inquiétude qu'elle conçut du voiſinage des Romains, joint à la néceſſité où elle étoit d'implorer quelque ſecours contre l'inquiétude perpétuelle que lui donnoient les autres Gaulois, peuple toûjours remuant & belliqueux; Rome d'un autre côté ſentant l'avantage de cette alliance pour avoir un pié dans les Gaules, en obſerva religieuſement les conditions.

Les Sagontins imiterent les Marſeillois, peut-être dans la ſeule idée de s'allier avec un peuple auſſi vertueux que la renommée l'annonçoit: mais étant plus éloignés & moins utiles aux vûes actuelles de Rome, celle-ci ne daigna pas ſecourir Sagonte, lorſqu'aſſiégée par Annibal, après avoir eſſuyé un ſiége de neuf mois, n'ayant plus aucun eſpoir, ſes généreux habitans, aimerent mieux ſe brûler eux & leur ville, que de ſubir la loi du vainqueur. Durant tout ce tems, les Romains ſe contenterent de négocier en vain en leur faveur, & ne prirent la défenſe de ces alliés inutiles qu'après leur deſtruction; ce qui fut le principe de la ſeconde guerre Punique.

Dans les ſuites, ſi les Romains ſe rendirent maîtres de tout le pays qui eſt entre le Rhône & les Pyrénées, qui fut toûjours habité par un peuple belliqueux, il n'y a nul doute, qu'ils ne l'ayent fait à la faveur des traités & des Alliances; nous ne trouvons nulle part des veſtiges d'aucune guerre entrepriſe à ce ſujet. Perſuadés de l'excellence de cette politique, ils n'avoient garde d'employer les armes où la douceur ſuffiſoit, ils pouſſoient l'attention de ce côté juſqu'à permettre aux peuples qui ſe ſoûmettoient volontairement de ſe gouverner par leurs loix & leurs coûtumes, ſans y rien changer, ce qui ne contribua pas peu à faire rechercher un joug qui paroiſſoit bien plus avantageux qu'à charge. A l'abri d'une pareille alliance, chacun vivoit tranquille, & étoit reſpecté de ſes voiſins. Je le

répete encore, les tems ne ſont point changés, tout Etat qui ſe conduiroit conſtamment par les mêmes principes réuſſiroit encore aux mêmes choſes.

Cette République ambitieuſe ayant ſoûmis Carthage, forma des deſſeins plus vaſtes : elle voulut étendre ſa domination en Aſie, elle conçut que la Grece étoit un boulevart qu'il falloit renverſer auparavant. Juſqu'ici les différens peuples qui l'habitoient & chez qui les Romains avoient puiſé les principes de leur diſcipline militaire, avoient parû trop redoutables : quantité d'excellens Généraux que ce pays avoit produits étoient un obſtacle à l'ambition de Rome naiſſante : mais la ruine de Carthage ayant mis celle-ci dans un haut dégré de ſplendeur & de puiſſance, elle ne crut plus rien en état de réſiſter ; trop habile pour abandonner ſes anciens principes, elle reſolut de détruire les Grecs par les Grecs mêmes. Ils étoient toûjours agités & en guerre : bien loin de les calmer elle ſaiſit avec empreſſement l'alliance des Etoliens, qui l'appellerent à leur ſecours, contre Philippe fils d'Antigonus Roi de Macédoine, lequel par ſa ruine entraîna celle de tous ; ce Prince s'étant vû accablé de toute la puiſſance des Grecs & des Romains dont ils étoient pour la plûpart devenus alliés. Ainſi Philippe pere d'Alexandre fonda, ou pour mieux dire, fit le premier briller l'Empire de Macédoine, & ce Philippe-ci en fut le deſtructeur, par l'imprudence des Grecs, qui loin de contribuer à ſa défaite euſſent dû ſe liguer avec lui contre les Romains.

Ceux-ci devenus maîtres de la Grece par ces alliances, craignant que quelques-unes de ces puiſſances ſi attachées à leur liberté, n'appellaſſent à leur ſecours Antiochus, dont la puiſſance étoit alors redoutable, & que ce Prince ne les arrêtât dans leurs vûes ſur l'Aſie, ils ſûrent lui ſuſciter de l'occupation ; s'étant fait déclarer tuteurs du jeune Ptolémée Roi d'Egypte, & s'étant unis avec d'autres Puiſſances très-capables d'embarraſſer ce Prince redoutable. C'eſt ainſi que par leurs vûes toûjours grandes, toûjours uniformes, & toûjours pénétrantes dans l'avenir, ils ſe formoient des alliances dans toutes les parties du monde, avant que d'y porter la terreur de leurs armes. Leurs traités étoient conçûs avec tant de politique & d'adreſſe qu'ils ſûrent toûjours ſe procurer des troupes auxiliaires, qui ne leur coûtoient rien, tandis qu'à peine ils mettoient dans leurs armées un tiers de leurs propres troupes. Le traité qu'ils firent avec les Juifs, & que l'on trouve dans le premier livre des Machabées, mérite d'avoir place ici pour faire connoître quels étoient les principes du Sénat dans les alliances.

Judas Machabée & le peuple Juif accablés de la puiſſance de Démétrius, envoyerent des Ambaſſadeurs aux Romains pour faire alliance avec eux dit l'Ecriture. *Cette propoſition leur plut, & voici le récit qu'ils firent graver ſur des tables d'airain, & qu'ils envoyerent à Jéruſalem, afin qu'il y demeurât comme un monument de la paix & de l'alliance qu'ils avoient faite avec les Juifs.*

Que les Romains & le peuple Juif ſoient combles de biens à jamais ſur mer & ſur terre, & que l'epée & l'ennemi s'écartent loin d'eux.

S'il ſurvient une guerre aux Romains ou à leurs alliés dans toute l'étendue de leur domination ; les Juifs les aſſiſteront avec une pleine volonté ſelon que le tems le leur permettra, ſans que les Romains donnent & fourniſſent aux gens de guerre ni blé, ni armes, ni argent, ni vaiſſeaux, car c'eſt ainſi qu'il a plû aux Romains, & ces ſoldats Juifs leur obéiront ſans rien recevoir d'eux. Et de même s'il ſurvient une guerre au peuple Juif, les Romains les aſſiſteront de bonne foi, ſelon que le temps le leur permettra ; & les Juifs ne fourniront à ceux que l'on envoyera à leurs ſecours, ni blé, ni armes, ni argent, ni vaiſſeaux ; car c'eſt ainſi qu'il a plû aux Romains, & ils leur obéiront ſincerement.

C'eſt-là l'accord que les Romains font avec les Juifs.

Que ſi à l'avenir les uns & les autres veulent ôter ou ajoûter quelque choſe à ce qui eſt écrit ici, ils le pourront faire de concert, & tout ce qui en ſera ôté ou ajoûté, demeurera ferme & ſtable.

Et pour ce qui eſt des maux que le Roi Démétrius a faits au peuple Juif, nous lui en avons écrit en ces termes : Pourquoi avez-vous accablé d'un joug ſi peſant les Juifs qui ſont nos amis & nos alliés ? Sachez donc que s'ils reviennent ſe plaindre à nous de nouveau, nous leur ferons toute ſorte de juſtice, nous vous attaquerons par mer & par terre.

C'eſt au moyen de traités conçûs en ces termes qu'ils répandoient ſur les cauſes de leurs guerres une apparence de juſtice, puiſqu'ils ſe déclaroient amis des amis & ennemis des ennemis de leurs alliés. Mais ſans porter un jugement définitif ſur cette matiere, je puis enſuite de quelques auteurs citer bien de leurs guerres, dont les motifs étoient auſſi peu juſtes que leurs alliances étoient ruſées & artificieuſes.

La guerre contre les Illyriens, qui fut enſuite motivée ſur l'injure faite aux Ambaſſadeurs de Rome, n'étoit pas juſte avant l'aſſaſſinat de l'un d'eux. Zonaras nous apprend que celle contre Philippe de Macédoine, étoit contre toute ſorte de droit d'équité & de juſtice, quoique colorée du prétexte de l'oppreſſion des Grecs alliés des Romains ; ſon véritable motif & qui fut démontré par l'événement, étoit la conquête de la Macédoine, & peu à peu de la Grece qui ſuivit le même ſort.

Il prétend que celle contre Liſimaque ne fut pas mieux fondée, & que celle contre Antiochus reſſembloit beaucoup à celle contre Philippe, d'où naquit celle contre les Etoliens qui ne fut précédée d'aucune déclaration ; les Romains diſant que les Etoliens s'étoient déclarés eux-mêmes la guerre, en fourniſſant des troupes à leur ennemi Antiochus ; comme s'il étoit juſte de déclarer la guerre à un allié d'un ennemi, parce qu'il aura ſatisfait aux traités qui l'obligeoient à ſecourir l'ennemi d'un contingent, antérieurement convenu & réglé. La France ſuivant ce ſyſtème pourroit déclarer la guerre avec juſtice aux Suiſſes, aux Danois, aux Heſſois, & à toutes les Puiſſances qui ont coûtume de fournir des troupes ou des contingents aux différens ennemis qu'elle a eûs : cependant on n'a garde de ſoûtenir un pareil ſyſtème qui nous ſembleroit abſurde.

Ces fiers Républicains ne le ſoûtinrent pas toûjours eux-mêmes, & Caton, le ſevere Caton qui ne le fut pas toûjours par un effet de ſa

haine pour Céſar, ſemble condamner dans ſa perſonne tous les motifs des guerres de ſa patrie, en opinant que l'on livre ce même Céſar aux Allemands, pour leur avoir fait, dit-il, une guerre injuſte; cependant de la plûpart de celles que fit Rome, celle-ci paroît être une des plus juſtes. Ecoutons Céſar dans l'entretien qu'il eut avec Divitiac, qui portoit la parole pour tous les autres alliés des Romains: *Il lui repreſenta qu'il y avoit deux factions parmi les Celtes, dont les Auvergnats étoient Chefs de l'une, & de l'autre ceux d'Autun. Qu'après avoir diſputé long tems la Principauté avec les armes, à la fin les premiers aidés de ceux de la Franche-Comté, avoient imploré le ſecours des Allemands, qu'ils avoient donc paſſé le Rhin au nombre de quinze mille mais qu'ayant reconnu la bonté du pays, ils y étoient accourus en foule, & qu'ils étoient bien maintenant ſix vingts mille. Que ceux d'Autun & leurs alliés avoient perdu en deux batailles toute leur cavalerie, leur nobleſſe, & leur Sénat; de ſorte qu'ils avoient été contraints de donner en ôtage ceux de la Franche-Comté, avec ſerment de ne les redemander jamais, & de n'implorer jamais le ſecours du peuple Romain pour ſe ſouſtraire à leur domination.*

L'intention du Sénat en envoyant Céſar dans les Gaules, étoit qu'il en fît la conquête, & le prétexte en fut de ſecourir leurs alliés de ces pays là contre leurs ennemis. Que fit-il autre choſe en déclarant la guerre aux Allemands? Il ne falloit donc pas blâmer Céſar qui n'executoit que les ordres du Sénat; l'enthouſiaſme en faveur de la juſtice des guerres des Romains a porté Grotius & les autres Ecrivains à trouver tout juſte de leur part, même les guerres qu'ils firent à ceux d'entre les Gaulois qui ne leur avoient fait ni injure, ni tort, ni à eux, ni à leurs alliés.

Je ne finirois pas ſi je voulois convaincre d'injuſtice la plûpart de leurs guerres, & cet ouvrage me tireroit totalement de mon ſujet: mais une derniere réflexion, à quoi ces détails m'entraînent, c'eſt que je penche fort à croire toutes les guerres injuſtes, puiſqu'en remontant ſcrupuleuſement à leur ſource, on les trouve toutes parties plutôt de l'ambition que de droit légitime. Malgré cela le préjugé des hommes eſt favorable à ceux qui ont fait les plus injuſtes, c'eſt-à-dire aux grands Conquérans, tels que les Alexandre, les Cyrus, les Attila, les Cingiſcan, & les Romains; car qu'étoient-ils tous autre choſe que d'inſignes uſurpateurs? Rapprochons cette idée du principe, & concluons qu'un homme intrépide raſſemble quelques compagnons, qu'il aſſaſſine des paſſants pour les dépouiller, c'eſt un ſcélérat digne des plus honteux ſupplices: non-ſeulement il ſe défend contre les archers, mais il les attaque, les intimide, il groſſit ſa troupe, il devient redoutable, juſques-là c'eſt toûjours un ſcélérat; on envoie contre lui des troupes, il les bat, il s'empare d'une ville ou d'un bourg, il en fait ſa place d'arme, notre admiration croît à meſure; il continue à être heureux, il joint quelque autre ville à la premiere, peu à peu il s'empare d'une Province, il en eſt le Souverain, il ſe forme une frontiere, il fortifie des places, le voilà devenu un grand homme. De cette Province il paſſe à une autre, la terreur de ſon nom ſe répand, il

s'empare d'un Royaume, il détrône un Potentat, & après celui-là un autre, tout lui proſpere & ſuccede heureuſement à ſes projets; voilà un grand conquérant, un homme digne d'admiration, c'eſt cependant ce même ſcélérat, qui eût été pendu pour les moindres crimes qu'il a commis, qu'a-t-il fait de plus, que d'en augmenter le nombre, pour mériter le ſuffrage des hommes?

Quels ſont les Etats & les Républiques qui n'ont pas eu de pareils fondateurs?

D'où l'on peut conclurre que rien n'étant poſſedé juſtement, il n'eſt que les guerres rapportées dans les livres ſacrés, c'eſt-à-dire celles que Dieu a commandé qui ſoient juſtes, puiſque la terre étant à ſon créateur, il eſt le maître d'ordonner à qui il lui plaît de s'emparer de telle ou telle partie, hors de-là tout eſt au premier occupant, puiſque la preſcription ne conſacre pas ſelon Dieu les uſurpations. On tireroit de cette morale étrange bien des autorités en faveur des Conquérans, elle choque à l'aſpect, nul ne voudroit la ſoûtenir, & cependant tous les Etats la ſuivent.

Charles XII. parut la ſuivre dans ſes projets, il s'en eſt de peu fallu qu'il ne nous ait donné un exemple récent, qu'un grand Capitaine peut aſpirer à tout; & ſans la bataille de Pultova, il ne portoit pas ſes vûes moins loin qu'à la conquête de l'Aſie. Cette entrepriſe demandoit qu'au préalable il chaſſât les Turcs de l'Europe, mais avec une armée auſſi brave, & auſſi bien diſciplinée que la ſienne, cela n'étoit peut-être pas ſi difficile. Ce Prince, en la formant ainſi, avoit aſſûrément de grandes vûes, & j'ai connu nombre d'Officiers Suédois, qu'il avoit envoyés voyager en pluſieurs endroits de l'Aſie juſques en Egypte pour reconnoître le Pays. Ces courſes-là ſans doute avoient leur but, & ce Prince n'eut jamais que de très-grands projets dans la tête.

De quoi ne fût pas venu à bout Louis le Grand, avec des hommes tels que ceux, qu'un Louvois lui eût toûjours fournis à la tête de ſes armées, leſquels ſembloient nés pour être tout à la fois & la terreur & l'admiration des peuples de l'Europe.

Fin du premier Livre.

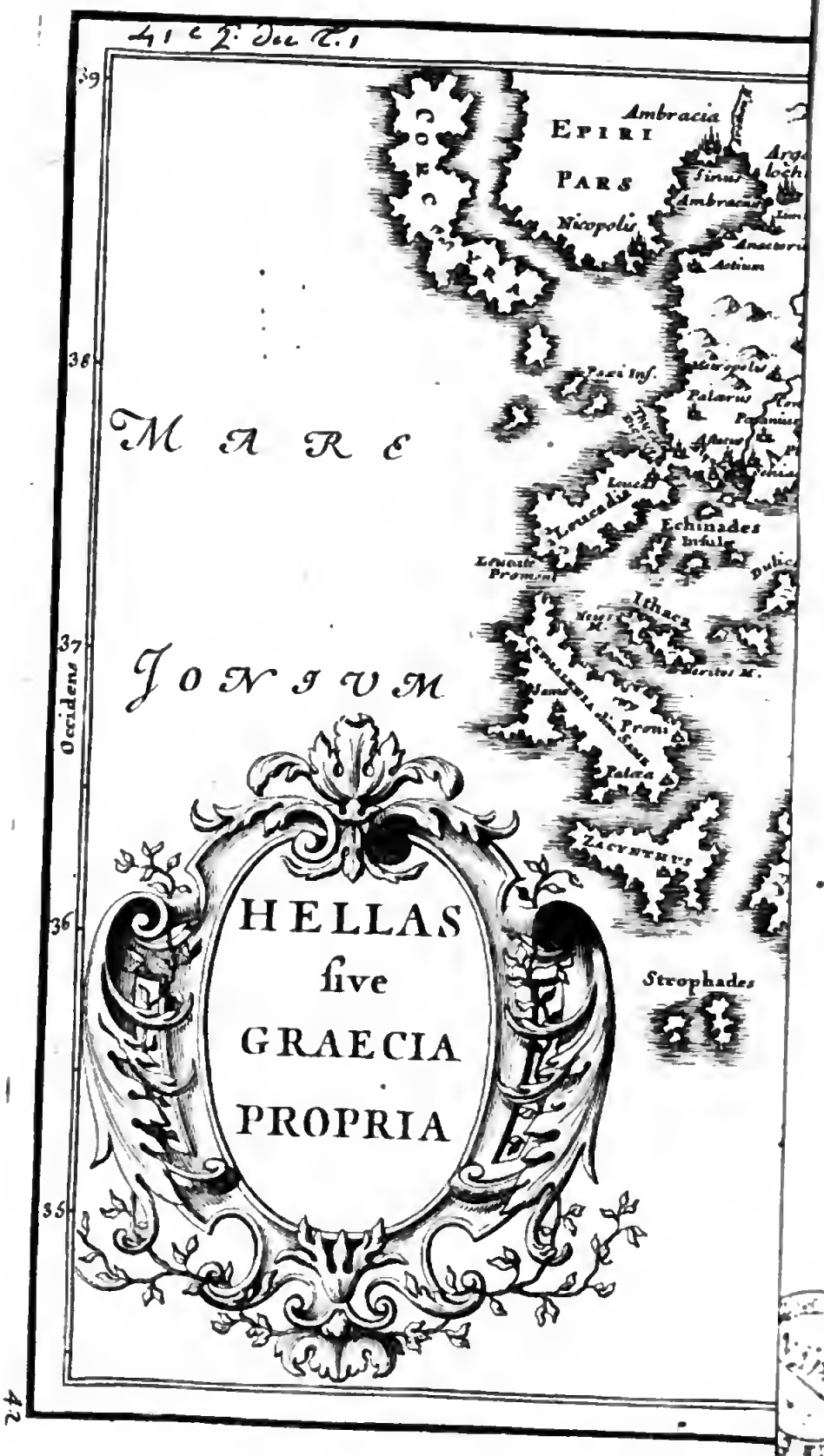
ABREGÉ
DES COMMENTAIRES *DE M. DE FOLARD,* SUR L'HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Récapitulation du Livre précédent. Mort d'Amilcar, Asdrubal lui ſuccede dans le commandement des armées. Siége de Mydionie par les Etoliens. Combat contre les Etoliens & les Illyriens. Pouvoir de la fortune. Mort d'Agron Roi des Illyriens. Teuta ſa femme lui ſuccede. Phénice livrée par les Gaulois aux Illyriens, & remiſe en liberté par les Etoliens & les Achéens. Imprudence des Epirotes.

ON a vû dans le Livre précédent, en quel tems les Romains, après s'être établis dans l'Italie, penſerent à étendre leurs conquêtes au dehors; comment ils paſſerent en Sicile, & pourquoi ils eurent, au ſujet de cette Iſle, la guerre avec les Carthaginois; quand ils com-


41 c 2. Dec. T. 1
39
38
37
36
35
Occidens
Ambracia
EPIRI
PARS
Nicopolis
Actium
Paxi Insf.
MARE
IONIVM
Echinades
Insulæ
Ithaca
Strophades
HELLAS
sive
GRAECIA
PROPRIA

mencerent à ſe faire des armées navales, & ce qui ſe paſſa dans ces deux Etats pendant tout le cours de cette guerre, qui chaſſa les Carthaginois de la Sicile, & la ſoûmit toute aux Romains, à l'exception du pays qui obéiſſoit à Hiéron. On a vû encore comment s'eſt allumée la guerre entre les troupes étrangeres & la République de Carthage, juſqu'où les premiers ont porté leurs excès, & ce qu'ont produit les différens évenemens de cette horrible révolte juſqu'à la victoire, qui extermina la plûpart des ſéditieux, & fit rentrer les autres dans leur devoir. Paſſons maintenant à ce qui s'eſt fait enſuite, ſans nous écarter de la briéveté que nous nous ſommes d'abord propoſée.

Mort d'Amilcar, Aſdrubal lui ſuccéde.

La guerre d'Afrique terminée, les Carthaginois envoyerent en Eſpagne une armée ſous la conduite d'Amilcar. Celui-ci partit avec Annibal ſon fils, âgé pour lors de neuf ans, traverſa le détroit formé par les Colonnes d'Hercule, & rétablit dans l'Eſpagne les affaires de ſa République. Pendant neuf ans qu'il reſta dans ce pays, il ſoûmit à Carthage un grand nombre de peuples, les uns par les armes, les autres par la négociation. Enfin il finit ſes jours d'une maniere digne de ſes premiers exploits, les armes à la main & dans un champ de bataille, où ayant en tête une armée très-nombreuſe & très-aguerrie, il fit des prodiges de courage & de valeur. Les Carthaginois donnerent enſuite le commandement à Aſdrubal, parent d'Amilcar, & Commandant des galeres.

Siége de Mydonie par les Etoliens.

Ce fut vers ce tems-là que les Romains paſſerent pour la premiere fois dans l'Illyrie. Cette expédition doit être conſidérée avec ſoin, ſi l'on veut entrer dans notre projet, & connoître bien les progrès & l'établiſſement de la domination des Romains. Voici donc pourquoi ils prirent cette réſolution. Agron Roi d'Illyrie, & fils de Pleurate, avoit ſur terre & ſur mer les plus grandes armées qu'euſſent jamais eu ſes prédéceſſeurs. A force d'argent Démétrius, pere de Philippe, avoit gagné ſur ce Roi, qu'il porteroit du ſecours aux Mydioniens, que les Etoliens aſſiégeoient, pour ſe venger de ce qu'ils avoient refuſé de les aſſocier à leur République. Pour cela ils avoient levé une puiſſante armée, & s'étant allé camper tout autour de la ville, ils employerent, pour la réduire, toutes ſortes de machines. Déja Mydionie étoit aux dernieres extrémités, & les aſſiégés ſembloient chaque jour devoir ſe rendre; lorſque le préteur des Etoliens voyant ſon tems prêt à expirer, dit à

ſes troupes, qu'ayant eſſuyé toutes les fatigues & tous les périls du ſiége, il étoit en droit de demander qu'après que la ville ſeroit emportée, on lui conſiât le ſoin du butin, & qu'on lui accordât l'inſcription des armes. Quelques-uns, mais ſur-tout ceux qui aſpiroient à la même diſtinction, ſe récrierent ſur cette demande, & détournerent les ſoldats de rien décider là-deſſus, avant que la fortune fit connoître à qui cette faveur ſeroit dûe. Il fut cependant reglé, que le nouveau Préteur; qui prendroit la ville, partageroit avec ſon prédéceſſeur le ſoin du butin & l'inſcription des armes.

Combat entre les Etoliens & les Illyriens.

Le lendemain de cette déciſion, jour que le nouveau Préteur devoit être élû & entrer en charge, ſelon la coûtume des Etoliens, arrivent pendant la nuit proche de Mydionie cent bâtimens portant cinq mille Illyriens, qui débarquant ſans bruit au point du jour, & s'étant rangés en bataille à leur maniere, s'en vont, partagés en cohortes, droit au camp des Etoliens. Ceux-ci furent d'abord frappés d'une deſcente ſi ſubite & ſi hardie: mais ils ne rabattirent pour cela rien de leur ancienne fierté; ils comptoient ſur le nombre & la valeur de leurs troupes, & firent bonne contenance. Ce qu'ils avoient d'infanterie peſamment armée & de cavalerie, & ils avoient beaucoup de l'une & de l'autre, ils le mirent en bataille dans la plaine à la tête du camp. Il y avoit là quelques poſtes élevés & avantageux, ils les firent occuper par une partie de la cavalerie & des armés à la légere. Mais ceux-ci ne pûrent tenir contre les Illyriens, qui au premier choc les accablerent & de leur nombre & de leur peſanteur, & menerent battant la cavalerie juſqu'aux peſamment armés des Etoliens. Fondant enſuite des hauteurs ſur les troupes rangées dans la plaine, ils les renverſerent avec d'autant plus de facilité, que les Mydioniens firent en même tems ſur elles une vigoureuſe ſortie. Il en reſta une grande partie ſur le champ de bataille: mais on fit un plus grand nombre de priſonniers, & on ſe rendit maître des armes & de tout le bagage. Les Illyriens, après avoir exécuté l'ordre de leur Prince, chargerent le butin ſur leurs bâtimens, & reprirent la route de leur pays. Ainſi fut ſauvée Mydionie, lorſqu'elle s'y attendoit le moins.

Pouvoir de la fortune.

On convoqua enſuite une aſſemblée des Citoyens, où l'on diſcuta entre autres choſes l'affaire de l'inſcription des armes, & on y regla que l'on ſuivroit la loi que les Etoliens venoient d'établir;

d'établir ; en ſorte que l'inſcription des armes ſeroit commune & au Préteur qui étoit actuellement en charge, & à ceux qui le ſeroient dans la ſuite. La fortune montre bien ici quel eſt ſon pouvoir ſur les choſes humaines, en favoriſant tellement les Mydioniens, qu'ils couvrent leurs ennemis de la même infamie dont ils s'attendoient d'être eux-mêmes couverts ; & la défaite inopinée des Etoliens nous apprend que l'on ne doit pas délibérer ſur l'avenir, comme s'il étoit déja préſent ; qu'il ne faut point compter par avance ſur des choſes qui peuvent encore changer ; & qu'étant hommes nous devons en toute occaſion, mais ſur-tout dans la guerre, nous attendre à quelque évenement que nous n'aurons pû prévoir.

Mort d'Agron Roi des Illyriens.

Au retour de la flotte, Agron s'étant fait faire par les Chefs le récit du combat, fut dans une joie extrême d'avoir rabaiſſé la fierté des Etoliens : mais s'étant adonné au vin & à d'autres plaiſirs ſemblables, il y gagna une pleuréſie, qui le mit en peu de jours au tombeau.

Teuta ſa femme lui ſuccede.

Le Royaume paſſa entre les mains de Teuta ſa femme, qui ſe remit d'une partie des affaires ſur la foi de ſes amis. Cette Reine, dont l'eſprit n'avoit rien au-deſſus des perſonnes de ſon ſexe, ne penſoit qu'à la derniere victoire. Sans égard pour les Etats voiſins, elle permit d'abord à ſes ſujets de pirater. Enſuite ayant équippé une flotte, & levé une armée auſſi nombreuſe que la premiere, elle exerça de côté & d'autre par ſes Généraux toutes ſortes d'hoſtilités.

Phénice livrée aux Illyriens par les Gaulois.

Les Eléens & les Meſſéniens furent les premiers à s'en reſſentir. Jamais ces deux pays n'étoient en repos ni en ſûreté contre les Illyriens, parce que la côte étant fort étendue, & les villes, dont ils dépendent, bien avant dans les terres, les ſecours qu'ils en pouvoient tirer étoient trop foibles & trop lents pour empêcher la deſcente des Illyriens, qui par cette raiſon fondoient ſur eux ſans crainte, & mettoient tout au pillage. Ils avoient pouſſé un jour juſqu'à Phénice, ville d'Epire, pour y chercher des vivres. Là s'abouchant avec des Gaulois qui y étoient en garniſon à la ſolde des Epirotes, au nombre d'environ huit cents, ils prirent avec eux des meſures pour ſe rendre maîtres de la ville. Les Gaulois donnent les mains au complot, les Illyriens font une deſcente, emportent la ville d'inſulte, & s'emparent de tout ce qu'ils y trouvent. A cette nouvelle les Epirotes ſe mettent ſous les armes. Arrivés à Phénice, ils campent devant

la ville, ayant devant eux la riviere, & pour être plus en ſûreté ils enlevent les planches du pont qui étoit deſſus. Sur l'avis qu'ils reçoivent enſuite que Scerdilaïde arrivoit par terre à la tête de cinq mille Illyriens, qu'il faiſoit filer par les détroits qui ſont proche d'Antigonée, ils envoyent un détachement à la garde de cette ville; & du reſte ſe tranquilliſent, font bonne chere aux dépens du pays, & ne s'embarraſſent pas du ſervice du camp. Les Illyriens avertis que les Epirotes avoient partagé leurs forces, & que le ſervice ſe faiſoit avec nonchalance, partent de nuit, jettent des planches ſur le pont, (*a*) paſſent deſſus; puis s'emparant d'un poſte avantageux, ils demeurent là juſqu'au jour. Alors on ſe met de part & d'autre en bataille devant la ville. Les Epirotes ſont défaits, on en tua un grand nombre, beaucoup plus furent pris priſonniers, le reſte ſe ſauva chez les Atintaniens.

(*a*) *Jettent des planches ſur le pont & paſſent deſſus, puis s'emparant d'un poſte avantageux.*] Les militaires qui liſent, & qui aiment leur métier, trouvent une inſtruction bien utile dans tous les traits pareils à celui que nous fournit la négligence des Epirotes; il ſemble que les exemples des fautes, ſurtout de celles qui ont été punies par de grands évenemens, comme la ſurpriſe d'une place ou d'une armée, ſont bien plus frappans que les exemples des belles actions.

On doit avoir encore plus à cœur d'éviter d'être ſurpris, & par conſéquent de perdre ſa réputation, que d'imiter les actions dignes de notre admiration, ce n'eſt qu'après s'être précautionné contre l'entrepriſe de l'ennemi, que l'on doit chercher à lui nuire.

On voit bien moins de ſurpriſes de nos jours que du tems des anciens, & quoiqu'il ſoit vrai que notre diſcipline & nos lois militaires les rendent bien plus rares, il eſt cependant conſtant que l'on réuſſiroit beaucoup mieux qu'on ne penſe dans ces ſortes d'entrepriſes, ſi l'on avoit encore l'audace de les tenter.

Combien d'officiers de tous les grades ſe ſont crûs fort en ſûreté dans des poſtes qui ne valoient pas mieux que celui des Epirotes! ils avoient la ville au dos & une riviere devant eux; ils avoient oté les madriers du pont: qui eſt-ce qui ne croit pas pouvoir dormir avec pareille précaution? Cependant ils ſont ſurpris faute d'une légere prévoyance; s'ils euſſent retranché leur tête de pont, ils n'auroient pas perdu la bataille.

Monglat nous fournit l'exemple d'un évenement pareil, au ſujet d'un pont: il rapporte que le Duc de Weimar ayant aſſiégé Briſak en 1638. le Général Guents ayant attaqué ſes lignes ſans ſuccès, le lendemain attaqua le fort au bout du pont de Bateau du côté de Neubourg, & s'en rendit le maître; & pour oter la communication, il fit enlever les madriers du pont du côté du fort en pluſieurs endroits. La cavalerie de Weimar voulant venir au ſecours pardeſſus le pont, les chevaux tomboient au fond des bateaux & embarraſſoient plus qu'ils ne ſervoient: mais le Colonel Schomberg étant arrivé avec ſon infanterie, fit remettre les madriers qu'on avoit ôtés & qu'on avoit négligé d'emporter ou de jetter dans le Rhin.

Ces deux exemples prouvent que l'on ne ſauroit prendre trop de précautions à la guerre, & qu'en pareil cas, ce n'eſt point aſſez d'enlever les planches ou madriers d'un pont, il faut le couper, & ſi on ne le peut par d'autres conſidérations, il faut du moins éloigner ces matériaux de l'ennemi, & ne jamais manquer de retrancher la tête du pont, ſoit avec des arbres abbatus dont les branches ſont hériſſées contre l'ennemi, ou par des chevaux de friſe, ou autre retranchement, que l'on peut ôter le jour & remettre la nuit.

Après cette défaite, ne voyant plus chez eux-mêmes de quoi ſe ſoûtenir, ils députerent aux Etoliens & aux Achéens pour les ſupplier de venir à leur ſecours. Ces peuples touchés de compaſſion ſe mettent en marche, & vont à Helicrane; là ſe rendent auſſi les Illyriens qu'avoit amenés Scerdilaïde, & qui s'étoient emparés de Phénice. Ils ſe poſtent auprès des Etoliens & des Achéens, dans le deſſein de leur donner bataille. Mais outre que le terrein étoit déſavantageux, ils reçurent de Teuta des lettres qui les obligeoient de revenir inceſſamment dans l'Illyrie, parce qu'une partie de ce Royaume s'étoit tournée du côté des Dardaniens. Ainſi après avoir ravagé l'Epire, ils firent une treve avec les Epirotes; leur rendirent, avec la ville de Phénice, ce qu'ils avoient pris ſur eux d'hommes libres, pour une ſomme d'argent, & ayant chargé ſur des barques les eſclaves & le reſte de leur bagage, les uns ſe mirent en mer, les autres que Scerdilaïde avoit amenés s'en retournerent à pié par les défilés d'Antigonée. Cette expédition répandit une extrême frayeur parmi les Grecs qui habitoient le long de la côte. Auparavant ils craignoient pour leurs campagnes: mais depuis que Phénice, la ville de tout l'Epire la plus forte & la plus puiſſante, avoit paſſé ſous d'autres lois d'une façon ſi extraordinaire, ils crurent qu'il n'y avoit plus de ſûreté ni pour eux-mêmes ni pour leurs villes.

Remiſe en liberté par les Achéens & les Etoliens.

Les Epirotes remis en liberté, loin de ſe venger des Illyriens, ou de marquer leur reconnoiſſance aux Etats qui les avoient ſecourus, envoyerent des Ambaſſadeurs à Teuta, & de concert avec les Acarnaniens firent alliance avec cette Reine: alliance en vertu de laquelle ils prirent dans la ſuite les intérêts des Illyriens contre les deux peuples qui les en avoient délivrés: auſſi groſſierement ingrats à l'égard de leurs bienfaicteurs, qu'ils avoient auparavant été peu habiles à ſe conſerver Phénice. Que nous tombions quelquefois dans des malheurs que nous n'avons pû ni prévoir ni éviter, c'eſt une ſuite de l'humanité, nous n'en ſommes pas reſponſables, on en rejette la faute ou ſur la fortune, ou ſur quelque trahiſon: mais quand le péril eſt évident, & que l'on n'y tombe que faute de jugement & de prudence, alors on ne doit s'en prendre qu'à ſoi-même. Un revers de fortune attendrit, s'excuſe, attire du ſecours; une ſottiſe, une groſſiere imprudence ne mérite de la part des gens ſages

Imprudence des Epirotes.

que de l'indignation & des reproches. C'eſt auſſi la juſtice que les Grecs rendirent aux Epirotes. Sachant que les Gaulois paſſoient communément pour ſuſpects, pouvoient-ils ſans témérité leur donner en garde une ville riche, puiſſante, & qui par mille endroits irritoit leur cupidité ? Pourquoi ne ſe pas défier d'un corps de troupes chaſſé de ſon pays par ſa propre nation, pour les perfidies qu'il avoit faites à ſes amis & à ſes parens : dont plus de trois mille hommes reçûs enſuite par les Carthaginois, qui étoient alors en guerre, avoient pris occaſion d'un ſoulevement des ſoldats contre les Chefs au ſujet de la ſolde, pour piller Agrigente, où ils avoient été mis pour la garder : qui jettés dans Eryce pour la défendre contre les Romains qui l'aſſiégeoient, après avoir inutilement tenté de la leur livrer par trahiſon, s'étoient venus rendre dans leur camp : qui laiſſés enſuite dans Eryce ſur leur bonne foi par les Romains, avoient pillé le Temple de Venus Erycine : qui enfin auſſi-tôt après la guerre de Sicile, connus par les Romains pour des traîtres & des perfides, avoient été dépouillés de leurs armes, mis ſur des vaiſſeaux, & chaſſés de toute l'Italie ? Après cela étoit-il de la prudence de confier à des gens de cette trempe la garde d'une République & d'une ville très-puiſſante ? Et les Epirotes ne furent-ils pas bien les artiſans de leurs malheurs ? Cette imprudence valoit la peine d'être remarquée : elle apprendra qu'en bonne politique une garniſon ne doit jamais être trop forte, ſur-tout lorſqu'elle eſt compoſée d'étrangers & de barbares.

OBSERVATIONS

Sur le combat de Mydionie.

§. I.

LAiſſant à part le ridicule des Généraux Etoliens qui ſe brouillent pour le partage d'une conquête qu'ils n'ont point encore faite, ſur lequel notre auteur fait des réflexions très-ſenſées : nous ne nous attacherons qu'aux points militaires, dont le premier qui s'offre, eſt la ſingularité de l'arrivée de l'armée des Illyriens, qui ſemble tombée des nues, ou jettée par un flot ſur le rivage comme un monſtre inattendu. Belle leçon à tout Géneral d'être toûjours préparé aux attaques mêmes les moins probables. Quant à la réſolution des Illyriens, elle n'a rien que de ſenſé, & que de très plauſible. Ils ſont inférieurs, il eſt vrai, mais ils vont ſurprendre, & qui ? une armée occupée à un ſiége, & par conſéquent diviſée dans une circonvallation & diminuée dans l'action par la garde des travaux : deux circonſtances très-remarquables. La ſurpriſe ſeule dans la plûpart des actions de guerre eſt garante du ſuccès ; nous en avons dit bien des fois les raiſons.

Reſte à conſidérer l'ordre de bataille. L'auteur nous l'explique aſſez clairement pour pouvoir en raiſonner, & en tirer des points d'inſtruction.

Les Etoliens ſont ſurpris, il eſt vrai, mais non aſſez, pour n'avoir pû ſe mettre en bataille. Ils occupent même un poſte avantageux, flanqué de deux hauteurs garnies de troupes, & le reſte de leur armée eſt en bataille dans la plaine, ſans doute dans l'ordre des Grecs ; c'eſt-à-dire ſur une ſeule ligne, & la Phalange au centre.

Ces hauteurs étoient occupées par de la cavalerie & de l'infanterie légere.

Les Illyriens dépourvûs de cavalerie & plus foibles en totalité n'eurent à oppoſer à cette diſpoſition que des corps unis, ſerrés, profonds, & peu conſiderables par leur nombre, ayant à combattre contre une Phalange ; cette conjecture devient plus que certaine : d'ailleurs *les termes* du texte ſont déciſifs, *qui au premier choc les accablerent de leur nombre & de leur peſanteur &c.* Voila donc quant à la forme de leurs bataillons ou cohortes, la colonne employée avec ſuccès. Quant à la diſtribution de leurs forces, elle paroît auſſi belle que prudente : ils marchent d'abord aux deux hauteurs qui protégoient le flanc de l'ennemi, ſans s'amuſer à ſon front de bataille ; ils y marchent avec avantage du côté du nombre, perſuadés que la plûpart des heureux ſuccès à la guerre n'ont dû leur bonheur qu'aux premiers avantages que l'on a ſû ſe procurer. Une armée ſurpriſe qui

voit ſes poſtes enlevés, & ſes premieres troupes miſes en fuite, eſt bien prête d'être battue en totalité.

Outre la conſéquence dont il étoit pour les Illyriens de commencer l'action avec avantage, c'eſt que les hauteurs leur devenoient d'autant plus néceſſaires à occuper, que tout corps inférieur doit à quelque prix que ce ſoit ſe procurer l'avantage du terrein : une fois ces hauteurs emportées, le reſte de leurs troupes diſpoſées ſur une ligne, en petites colonnes ſeparées les unes des autres, & prêtes à toutes eſpeces de combats, s'avança ſur le centre de l'ennemi, dans le tems que ceux des hauteurs attaquerent. Les aîles déja intimidées par la fuite de la cavalerie, & la garniſon de Mydionie ayant fait une ſortie à propos ſur le derriere de cette armée, la victoire ne fut plus douteuſe.

Voilà un grand exemple à imiter : ſecret, diligence dans la ſurpriſe, ſcience, fermeté dans la diſpoſition, nerfs & activité dans l'action ; concert de la part du Chef & du Gouverneur dans l'execution. De quoi ne vient-on pas à bout avec cet aſſemblage de moyens !

Un peu de prévoyance de la part des Etoliens, quelques précautions contre le débarquement les eût garantis de la defaite & de la honte de cette journée ; ceci nous donne lieu à de plus amples réflexions, que nous allons développer.

§. II.

Que les évenemens de la guerre ne ſont pas au-deſſus de la prévoyance humaine. Qu'un habile Chef d'armée eſt ſouvent plus embarraſſé contre un malhabile Général, que contre un autre qui l'égaleroit en intelligence. Raiſons de l'Auteur.

SI l'on excepte certains accidens, dans leſquels toute l'habileté & la prévoyance du Général le plus attentif & le plus éclairé ne ſauroient l'empêcher de tomber ; je ſuis très-perſuadé qu'il n'eſt point de manœuvre de ſon ennemi, qu'il ne puiſſe prévoir, & à laquelle il ne puiſſe parer autant qu'il eſt en lui.

Je fonde ce raiſonnement ſur ce que la guerre ayant des principes aſſûrés, le Général habile qui les connoît, ne s'en écartera jamais, & parconſéquent ſuppoſant ſon antagoniſte auſſi éclairé que lui, tous deux ſuivant les vrais principes ſe rencontreront : il n'y aura d'erreur que celle que pourra occaſionner le genie different de celui-ci ou de celui-là, qui dans deux partis également bons à ſuivre, ſuivra celui qui lui plaira davantage : mais la connoiſſance du caractere de l'ennemi entrant dans le nombre des connoiſſances néceſſaires du Général qu'il a en tête ; il pourra ſans contredit deviner le choix qu'il doit faire.

C'eſt en parlant de ce principe que je crois qu'un habile homme ſera moins ſouvent la dupe de ſon égal, que d'un ſot dont toute la conduite n'eſt qu'un tiſſu d'extravagances, dont la ſuite eſt d'autant plus difficile à prévoir, que chaque pas n'eſt que l'effet du caprice & de l'igno-

rance. Avec un tel antagoniſte, on doit s'attendre à tout, & ſouvent la difficulté de parer à tout, fait que l'on donne priſe quelque part. Cet évenement ſera rare: mais il eſt poſſible. Il ſera beaucoup plus fréquent que le ſot ne connoîtra pas les piéges, & y donnera: mais malheur à celui que des forces inferieures obligent à obſerver la conduite d'un tel homme, & prendre la loi de ſes fautes; leur grand nombre venant à ſe contrarier, il en réſultera quelquefois, ſon bien dans le moment où l'on croit le moins s'y attendre.

Les guerres de Céſar contre Afranius en Eſpagne, contre Pompée à Dyrrachium, & de Fabius contre Annibal, ſont du premier genre. C'eſt dans de pareilles poſitions qu'on a vû des Géneraux d'une égale habileté, ſe tenir en échec toute une campagne, ſans avantages ni entrepriſes. Ce ſont là les belles aux yeux des connoiſſeurs, & celles que pour l'ordinaire les ſots blâment avec plus d'impertinence.

Céſar nous fournit un exemple du ſecond genre. Il manqua d'en être la dupe: mais la ſupériorité de ſon poſte le garantit. Il rapporte lui-même que dans la guerre contre Pharnace, n'étant ſeparé de lui que par un vallon d'un quart de lieue; celui-ci ayant mis ſes troupes en bataille, Céſar crut que ce n'étoit qu'une montre de ſes forces: & loin de ſonger à combattre, *il crut qu'il le faiſoit par vanité, & fut quelque tems à rire de cette rodomontade; mais comme il le vit deſcendre en bataille, & remonter à lui de même, alors touché d'une ſi incroyable hardieſſe ou témerité, il retira en hâte ſes troupes du travail, & leur fit prendre les armes, tandis que les autres s'apprêtoient à ſoûtenir l'ennemi.*

Les chariots armés de faux cauſerent quelque deſordre d'abord dans l'étonnement & la confuſion, avant que l'armée fût en état de combattre: mais enfin accablés de tous côtés à coups de traits, Pharnace qui les ſuivoit, vint aux mains avec de grands cris. L'avantage du lieu ſervit de beaucoup à ſoûtenir ſon effort outre l'aſſiſtance des Dieux qui préſident aux batailles, & principalement à celles où il ne ſe peut rien faire par la raiſon.

Il eſt quelquefois à la guerre des gens ſi ſots, que l'on ne ſait par où les prendre: le ſtratagème & la ruſe n'ont nul empire ſur eux; ſemblables aux filles du village de M. de Balzac, qui étoient trop ſottes & trop ſtupides, pour être trompées par un homme d'eſprit.

En fait de ruſes, c'en eſt ſouvent une que de dire ouvertement ſon deſſein. L'ennemi que l'on a rendu dupe quelquefois de nous avoir crû, n'oſe plus s'y fier, & cela ſeul eſt capable de lui faire prendre un mauvais parti. Agéſilaüs a uſé de ce ſtratagème. M. le Comte du Gua m'a aſſûré que M. de Turenne l'avoit employé quelquefois, & jamais en vain: mais il faut en uſer peu fréquemment, ſans quoi il ne vaut plus rien.

M. le Prince & M. de Turenne ont ſouvent employé les fauſſes démarches; ils étoient l'un & l'autre du nombre de ceux de qui on n'en attend que de bonnes; par conſéquent ils mettoient par-là leurs adverſaires en défaut.

Le premier, qui ſe mettoit toûjours au deſſous de l'autre, ſecourut Cambray, dans le tems qu'il étoit avec les Eſpagnols, par une

grande connnoiſſance du caractere & du ſavoir de ſon adverſaire; je tire le fait des mémoires de Buſſy, qui ſans doute le tenoit de bon lieu.

Le Maréchal avoit poſté d'abord l'aîle droite de ſa cavalerie ſur une grande avenue : mais deux heures après ayant fait réflexion que le Prince, qui ſavoit que le moindre capitaine du monde ſeroit aſſez fin pour ſe porter en pareille rencontre ſur un petit ſentier, plutôt que ſur un grand chemin, auroit aſſez bonne opinion de lui, pour croire qu'il feroit autre choſe, changea de poſte, & vint prendre celui d'une petite avenue. Il eſt vrai que pour ſon malheur le Prince jugea qu'il auroit fait la même reflexion, & vint avec près de trois mille chevaux par le grand chemin, où il n'y avoit que des eſcadrons clair-ſemés, entra dans Cambray, &c.

Au reſte, l'on doit ſe méfier des ſtratagèmes uſés & connus; il faut que l'habile Géneral en invente d'autres s'il veut réuſſir.

§. III.

Que la ſcience aidée d'une longue expérience, nous met en état de juger & de prévoir l'avenir, & de gagner les devants ſur les deſſeins les mieux concertés.

TOut ce qui arrive maintenant à la guerre, eſt arrivé dans les ſiecles plus reculés, & les mêmes événemens ne ſont, pour ainſi dire, que circuler. L'étude appliquée de l'hiſtoire peut donc nous apprendre ce qu'ont fait les Géneraux anciens, pour ſurmonter tels & tels obſtacles, pour ſe tirer de tels ou tels mauvais pas, dont les circonſtances preſque auſſi ſouvent que le fond ſe trouvent ſemblables; & bien plus encore, cette application ſi néceſſaire à un militaire qui veut aller au grand, lui montre ce que les anciens euſſent dû faire, & par une conſéquence néceſſaire, ce qu'il devra faire lui-même au retour de pareils événemens. Ce ſeroit un recueil très-ſavant & très-inſtructif, que celui des ſtratagèmes de Guerre de Frontin, de Polyen, & d'une infinité d'anciens & de modernes, chez qui on les trouve repandus dans le cours de leurs ouvrages; dans l'Ecriture ſainte il en eſt encore en quantité. Ce ſont là les choſes dont un Géneral & tout militaire doit meubler ſa mémoire. Combien de piéges, d'embûches & de fautes n'éviteroit-il pas par-là! Ils ont beau n'être pas nouveaux, ces ſtratagèmes, il s'en faut bien qu'ils ſoient uſés pour tout le monde: mais ils le ſont pour celui qui s'eſt appliqué à leur connoiſſance, il les prévoit, il ſait le moment, le lieu où ſon ennemi peut les pratiquer, & il y pare par de légeres précautions. Il en eſt de même des grands événemens de la guerre, l'on n'a jamais en tête que des hommes, & non des Dieux : on ſait ce qui leur eſt poſſible, ou ce qui ne l'eſt pas. On ſait ce que les magaſins, l'argent, les places, les alliances, les rivieres, les montagnes, les ſaiſons, permettent de faire à l'ennemi. On ſait qu'étant à coup ſûr à tel poſte, il ne ſauroit que dans un certain nombre d'heures, de jours, faire tel ou tel mouvement: on ſait ce qu'il a interêt de faire, & quoique l'on ne puiſſe parer à tout avec des forces ſuffiſantes, on prévient les grands maux par les obſtacles qu'on lui oppoſe, quelquefois même par la ſimple connoiſſance que l'on montre avoir, de

de ce qu'il a eu deſſein d'entreprendre. Voilà ce que l'on appelle une prévoyance militaire, & ſans laquelle nul Géneral n'eſt digne de commander les armées. Je ne prétends point en pouſſer le précepte trop loin; je ſai qu'il eſt de certains accidens qui ſont au deſſus de la prévoyance humaine : comme par exemple une terreur panique, un ouragan, une tempête, qui au moment d'un combat tourne contre vous les vents, la pluie, la pouſſiere; & nombre d'autres de pareils évenemens. Mais je réduis ma propoſition à dire que tout Géneral qui eſt ſurpris, ne peut recourir à d'autre excuſe, qu'à ſon ignorance ou à ſa pareſſe : qu'il ſuive les précautions qui ſont à la portée de tout le monde, il ne le ſera jamais.

Malgré cela nous voyons les plus grands Géneraux tomber dans ces fautes : ils ſont hommes, & c'eſt tout dire; ceux qui n'y tomberont jamais, ſeront à coup ſûr d'une autre nature. Themiſtocle diſoit un jour *qu'il eſtimoit que la plus grande qualité d'un Géneral d'armée étoit de ſavoir preſſentir & prévoir les deſſeins de l'ennemi.*

Céſar ne fit pas uſage de cette qualité dans la bataille contre ceux du Hainault & du Cambreſis, ſur le bord de la Sambre. Il ſe laiſſa ſurprendre, il courut un très-grand danger; & ſans Labienus, ſa perte étoit infaillible.

Monſieur de Luxembourg, qui eſt aſſûrément après les Turenne & les Condé, le premier Capitaine de notre ſiecle, fut ſurpris deux fois, à Stenkerque & à Saint-Denys en 1678. Céſar outre l'occaſion que nous venons de citer, le fut à Dyrrachium contre Pompée.

A Fleurus, M. de Valdeck, ſaute de cette prévoyance militaire, qui lui auroit indiqué qu'à la faveur des haies & de la hauteur des blés, on pouvoit lui dérober un mouvement, manqua de profiter de la manœuvre hardie de M. de Luxembourg, qui dégarnit toute la droite de ſa cavalerie, pour la tranſporter à ſa gauche.

On ne doit point craindre le blâme de la multitude ni des pareſſeux, qui ont accoûtumé de nommer inquiétude, ce qui ſouvent dans un Géneral n'eſt qu'une ſage prévoyance. Un Géneral d'armée doit être en perpétuelle méfiance, & très-fort ſur ſes gardes; de légeres précautions le garantiſſent de grands maux, & faute de les avoir priſes, bien ſouvent dans le courant d'une campagne ou d'une guerre, l'on eſt obligé à recourir à de grandes & diſpendieuſes actions. M. de Turenne prévoyoit tout, il ſauvoit ſes troupes, ſon pays, & les finances de ſon Maître par des petits ſoins, auxquels nulle des démarches de ſon ennemi n'échapoit.

Pour finir cet article par une maxime pratique, nous dirons que tout Géneral qui ſe trouve dans le cas des Etoliens, doit reconnoître tout le terrein des environs de ſon camp, toutes les avenues par où l'ennemi peut l'aborder : choiſir le champ de bataille le plus avantageux, par rapport à l'eſpace de chaque arme; diriger la marche de toutes ſes troupes, la leur faire reconnoître d'avance, ainſi que les poſtes de chacune. Reconnoître avec ſoin le terrein que l'ennemi peut & doit occuper, le lui rendre le plus difficile qu'il eſt poſſible; tandis que l'on met le ſien dans le meilleur état : enſuite de quoi l'on continue ſon ſiege ſans inquiétude, & le jour

que l'ennemi s'avance, chacun ſachant ſa beſogne, & la route qu'il doit ſuivre, tout ſe paſſe ſans confuſion; & le Général débaraſſé de ces ſoins préliminaires, n'a d'autre attention à avoir pour lors que ſur la conduite de l'ennemi. Ayant bien préparé ſa ligne d'oppoſition, il n'a plus qu'à couler deſſus ſans embarras, ſuivant les attaques & les différents points menacés par le ſecours, auquel je crois qu'il eſt toûjours plus ſage de s'oppoſer en allant audevant de lui, & ſortant de ſes lignes. C'eſt ce que des ordres que montra M. de Marſin à Turin, empêcherent M. le Duc d'Orleans de faire.

§. IV.

Cauſe de la défaite des Etoliens. Leur ordre de bataille. Celui des Illyriens par corps ſéparés. Excellence de cet ordre.

LEs Etoliens ayant rempli ſuivant les apparences une partie du précepte de l'article précédent, ne dûrent leur défaite qu'au mauvais choix de leur champ de bataille, qui ſuivant la deſcription de Polybe étoit très-deſavantageux. Ils laiſſerent en face de leurs aîles les deux hauteurs dont il eſt parlé, qui pouvoient ſervir contre eux, ſi l'ennemi s'en emparoit, premiere faute; & ils n'employerent à la garde de ces hauteurs que de la cavalerie & de l'infanterie légere; ſeconde faute. Leur meilleure infanterie n'étoit pas trop bonne pour garder des poſtes de cette importance: ce n'eſt point le fait de la cavalerie de défendre des hauteurs, & des terreins inégaux.

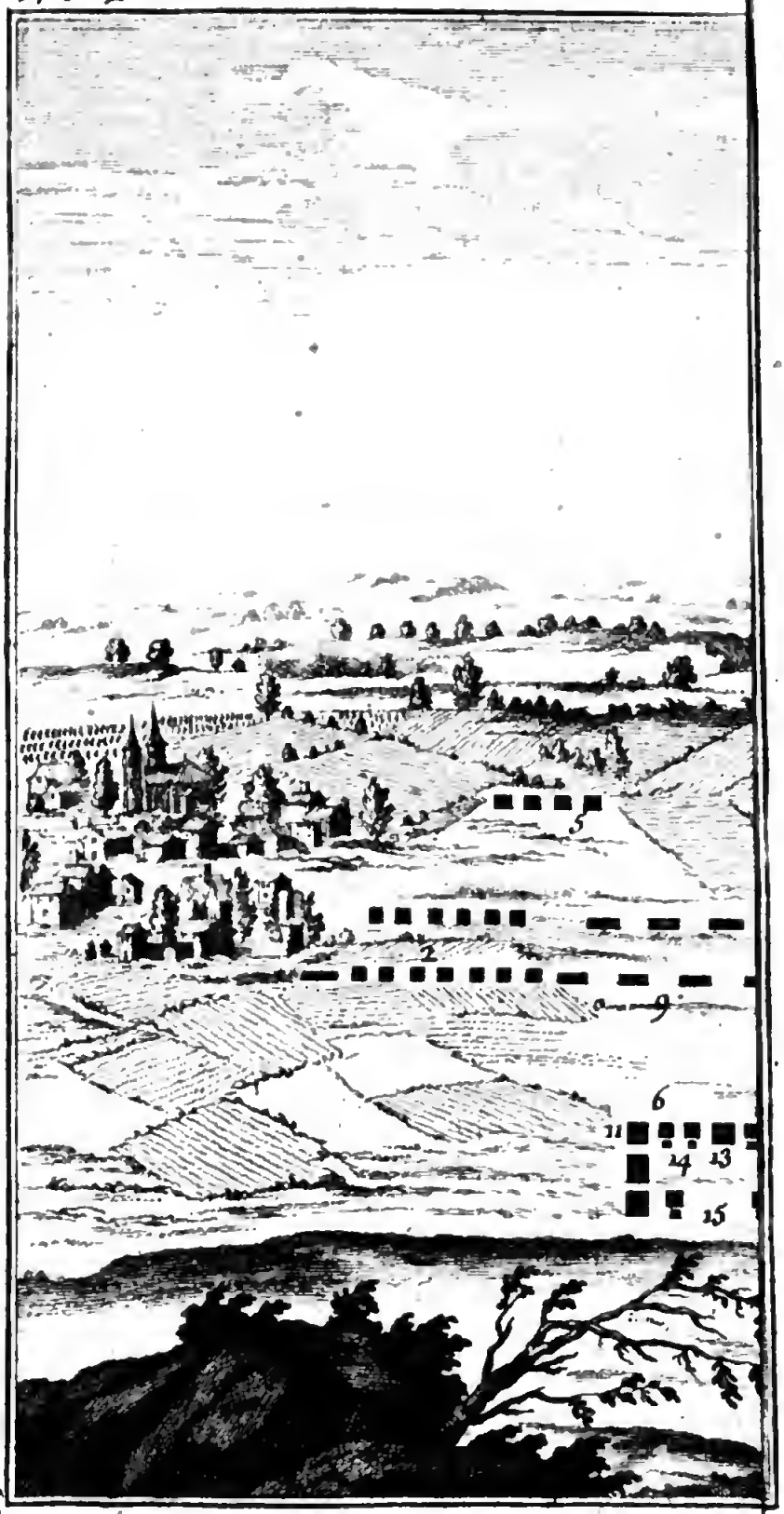
Les Illyriens au contraire firent tout ce qu'on peut attendre de la valeur & de la ſcience: perſuadés que tout ce qui paroît haſardeux, ne l'eſt pas, & qu'il eſt preſque toûjours ſage. Ils n'héſiterent pas à s'embarquer, & ils obſerverent pour réuſſir, les regles ſuivantes.

Premiere regle. Ils firent leurs préparatifs fort ſecrets, & je dois faire obſerver que la marche par mer a cela d'avantageux, que l'on arrive ſans bruit & ſans confuſion: nul parti ne vous découvre, & l'on arrive avec diligence, ſur-tout avec l'eſpece de bâtimens qui les portoient. C'étoit cent galeres à un ſeul rang, qui tiroient peu d'eau; elles étoient à peu près de la conſtruction de nos galeres, ce qui facilita & accélera la deſcente.

Seconde regle. Ils marcherent tout en arrivant, & ſans tarder. La diligence eſt l'ame des ſurpriſes, tant de nuit que de jour. Ce fut ſans doute à elle qu'ils dûrent le défaut de la diſpoſition des Etoliens, & ce fut le tout pour eux.

Troiſieme regle. Ils étoient en petit nombre, & parconſéquent réunis; ils craignoient d'être débordés, ils ſe formerent en petits corps, indépendans par leur forme, ſeparés par des diſtances que l'ennemi devoit ignorer la nuit, & dont chacun par ſon épaiſſeur étoit en état de ſe faire jour où il frapperoit. L'ennemi dont l'ordonnance étoit différente, ſe fût trouvé de jour même fort empêché de parer à cette nouvelle méthode, indépendamment de ce que les Etoliens n'étoient point accoûtumés à cette Tactique.

Quatrieme regle. Ils attaquent d'abord les hauteurs. L'on doit tout entreprendre pour ſe procurer l'avantage du terrein, quand on eſt inferieur.



ORDRE DE BATAI

NÎMES

Cinquieme regle. Le premier ſuccès ne les contente pas, & ſans perdre de tems, ils fondent des hauteurs ſur les aîles, & de-là ſur le corps de bataille. Rien n'eſt ſi déciſif dans les actions que les premiers ſuccès, quand on ſait profiter de l'ardeur qu'ils donnent aux ſoldats. Celui-là n'a encore rien fait à qui il reſte quelque choſe à faire.

Sixieme regle. D'une pareille poſition, la garniſon fit une ſortie vigoureuſe, cela s'appelle ne rien omettre de tout ce que l'art ſuggere. On me demandera peut-être comment de l'infanterie a oſé attaquer de la cavalerie: je reponds à cela qu'il n'eſt rien d'impoſſible à de l'infanterie bien conduite, & qu'il y a apparence que les Illyriens étoient armés d'eſpeces de pertuiſannes, dont les anciens ſe ſervoient aux combats de mer.

§. V.

Qu'une armée rangée en bataille dans un pays de plaines, ſelon la méthode ordinaire, quoique très-ſupérieure, ne ſauroit reſiſter au petit nombre qui l'attaquera ſur trois corps compoſés & ordonnés ſelon la méthode de l'Auteur.

JE prends occaſion de la bataille des Illyriens contre les Etoliens, pour établir en principe, que rarement une armée très-ſupérieure, rangée ſuivant la Tactique de ce temps, pourroit réſiſter contre une très-inferieure, qui joindroit au ſecret, à la diligence, à la vigueur, & à l'audace que les grands Capitaines ſavent inſpirer à leurs troupes, la Tactique que je propoſe, ajoûtant à cette diſpoſition le ſoin de former ſon attaque une heure avant le jour, afin de profiter de la ſurpriſe, qu'il eſt toûjours plus aiſé d'employer contre ceux que l'opinion de leurs forces fait dormir en pleine aſſûrance.

Quand les grands Capitaines ont eu de petites armées contre de grandes, ils n'ont pas compté leurs ennemis, ils ont compté la diſtance, ils ont méſuré le courage, & ont ſuppléé au nombre par la bonté & la nouveauté de leur ordre de bataille.

Je ſuppoſe donc une armée de 23 bataillons & 22 eſcadrons, contre une de 52 bataillons & 34 eſcadrons rangés ſelon la méthode ordinaire: la cavalerie aux aîles (2) & (3), & l'infanterie au centre (4) avec une reſerve (5); je marche à elle ſur trois corps (6) (7) (8); celui (7) pour attaquer le centre (4), & ceux de la droite (8) & (6), pour tomber ſur les aîles, à l'endroit où ils peuvent attaquer, l'une en partie la cavalerie (3), & l'autre la droite de l'infanterie (9). Je diſpoſe ainſi mes trois corps, quant à leur ordre intérieur. Les eſcadrons (10) couverts des colonnes (11) & (12), de trois ſections chacune, la colonne (13) entre la cavalerie entrelacée de compagnies de grenadiers (14). Je fais ſoûtenir cette premiere ligne d'une ſeconde (15) de deux ou trois eſcadrons, & une reſerve (16) entre les intervalles de mes corps pour les accidens inopinés. Marchant dans cet ordre à l'heure dite, voici ſur quoi je fonde la réuſſite, indépendamment de la ſurpriſe: c'eſt ſur la violence du choc de mes colonnes contre des bataillons, ſur 4 de hauteur. Il eſt certain qu'elles les perceront; que le corps (7) diviſera l'armée à ſon

centre, & que les bataillons voiſins qui ne ſauroient prendre une colonne en flanc, ſans trouver à qui parler, auront à peine le tems de faire une converſion, pour éviter eux-mêmes d'être pris en flanc, par ces mêmes colonnes qui, comme je l'ai dit au traité de la colonne, n'ont aucun mouvement à faire qu'un à droite, & à gauche, pour prendre en flanc la ligne qu'elles ont percé, Voilà quant à la Tactique des corps, quant à celle de l'armée, il eſt certain que la cavalerie aux aîles, ſelon l'uſage, ne ſoûtient point l'infanterie, & n'eſt point ſoûtenue par elle. Par conſéquent cette infanterie percée au centre, ſe trouvant chargée en même tems par mes eſcadrons (10) du corps (7), ne pourra ſe rallier, tout comme celle (9) ne pourra être ſecourue par la cavalerie, puiſqu'elle en ſera ſeparée par le corps (6): ainſi chacun de mes corps en particulier eſt plus fort que celui qui lui eſt oppoſé, parce que chaque arme eſt ſoûtenue l'une par l'autre, & que chaque colonne n'a rien à appréhender des bataillons minces.

La diviſion de mon armée en ces trois corps retient la totalité de l'ennemi dans ſon poſte & dans l'inquietude; puiſque l'on entend attaquer les deux aîles en même tems que le centre; & joint à cela, la nuit l'empêche de parer à une diſpoſition qu'il ne connoît pas.

C'eſt par des ruſes ſemblables, que Sertorius s'eſt acquis dans l'antiquité le titre de grand Capitaine. S'il n'eſt pas au deſſus de tous en tous points, il l'eſt dumoins par la fertilité de ſon genie, & par ſon talent par les ſurpriſes d'armées. Ce fut le Turenne des anciens, ou ſi l'on veut, ce dernier fut le Machabée des modernes; car ces célébres Juifs ne l'ont cedé à nul autre dans l'art de conduire les petites armées. Il n'eſt point de Tactique au deſſus de la leur, & l'on voit dans l'Ecriture qu'ils combattirent toûjours ſur trois ou quatre corps ſeparés ſur plus de hauteur que de front, c'eſt-à-dire en colonne. Les Juifs entourés d'ennemis auſſi formidables que nombreux, avoient inventé cet ordre de combat pour ſuppléer au nombre: les Machabées en firent uſage les derniers. Le lecteur curieux peut voir ſur cela le ſupplément du dictionnaire de la Bible de Dom Calmet Bénédictin, où j'ai donné tous les plans de bataille de l'Ecriture Sainte, avec des obſervations & des éclairciſſemens ſur chaque ordre.

CHAPITRE II.

Plaintes portées au Sénat Romain contre les Illyriens. Succès de l'Ambaſſade envoyée de ſa part à Teuta leur Reine. Les Illyriens entrent par ſurpriſe dans Epidamne, & en ſont chaſſés. Combat naval auprès de Paxes, & priſe de Corcyre par les Illyriens. Deſcente des Romains dans l'Illyrie. Exploits de Fulvius & de Poſthumius, Conſuls Romains. Traité de paix entr'eux & la Reine.

LOngtems avant la priſe de Phénice, les Illyriens avoient aſſez ſouvent inquiété ceux qui par mer venoient d'Italie : mais pendant leur ſéjour dans cette ville, il s'en détacha de la flotte pluſieurs, qui courant ſus aux Marchands, pilloient, tuoient & emmenoient des priſonniers. D'abord le Sénat ne fit pas grand compte des plaintes qu'on lui portoit contre ces pirates. Mais alors ces plaintes devenant plus fréquentes, il envoya en Illyrie Caius & Lucius Coruncanius pour s'aſſûrer des faits. Quand Teuta vit au retour de ſes vaiſſeaux, le nombre & la beauté des effets qu'ils avoient apportés de Phénice, ville alors la plus riche & la plus floriſſante de l'Epire, cela ne fit que redoubler la paſſion qu'elle avoit de s'enrichir des dépouilles des Grecs. Les troubles inteſtins dont ſon propre Royaume étoit agité, la retinrent un peu de tems : mais dès qu'elle eut rangé à leur devoir ceux de ſes ſujets qui s'étoient révoltés, elle mit le ſiége devant Iſſa, la ſeule ville qui refuſât de la reconnoître.

Ce fut alors qu'arriverent les Ambaſſadeurs Romains. Dans l'audience qu'on leur donna, ils ſe plaignirent de torts que leurs Marchands avoient ſoufferts de la part des corſaires Illyriens. La Reine les laiſſa parler ſans les interrompre, affectant des airs de hauteur & de fierté. Quand ils eurent fini, ſa réponſe fut qu'elle tâcheroit d'empêcher que leur République n'eût dans la ſuite ſujet de ſe plaindre de ſon Royaume

Succès de l'Ambaſſade envoyée de ſa part à Teuta leur Reine.

en général ; mais que ce n'étoit pas la coûtume des Rois d'Illyrie, de défendre à leurs ſujets d'aller en courſe (*a*) pour leur utilité particuliere. A ce mot le feu monte à la tête au plus jeune des Ambaſſadeurs, & avec une liberté à quoi il ne manquoit que d'avoir été priſe à propos : *Chez-nous, Madame*, dit-il, *une de nos plus belles coûtumes, c'eſt de venger en commun les torts faits aux particuliers ; & nous ferons, s'il plaît à Dieu, en ſorte, que vous vous portiez bientôt de vous-même à réformer les coûtumes des Rois Illyriens.* La Reine prit cette réponſe en femme, c'eſt-à-dire en très-mauvaiſe part. Elle en fut tellement irritée, que ſans égard pour le droit des gens, elle fit pourſuivre les Ambaſſadeurs, & tuer celui qui l'avoit offenſée. Là-deſſus les Romains indignés ſont des préparatifs de guerre, levent des troupes, équippent une flotte.

Les Illyriens entrent par ſurpriſe dans Epidamne, & en ſont chaſſés.

Au commencement du printems Teuta ayant fait conſtruire un plus grand nombre de bâtimens qu'auparavant, envoya encore faire le dégât dans la Grece. Une partie paſſa à Corcyre, les autres furent mouiller à Epidamne, ſous prétexte d'y prendre de l'eau & des vivres ; mais en effet dans le deſſein de ſurprendre la ville. Les Epidamniens les laiſſent entrer bonnement & ſans précaution. Ils abordent les habits trouſſés, un pot dans la main, comme pour prendre de l'eau, & un poignard dans le pot. Ils égorgent la garde de la porte, & ſe rendent bientôt maîtres de l'entrée. Alors de leurs vaiſſeaux accourut vîte un ſecours, ſelon le projet qui avoit été pris, & avec ces nouvelles forces il leur fut aiſé de s'emparer de la plus grande partie des murailles. Mais les habitans, quoiqu'attaqués à l'improviſte, ſe défendirent avec tant de vigueur, que les Illyriens (*b*) après avoir longtems diſputé le terrein, furent

(*a*) *Que ce n'étoit pas la coûtume des Rois d'Illyrie de défendre à leurs ſujets d'aller en courſe pour leur utilité particuliere.*] L'excuſe de Teuta ne paroit pas aſſez ſolide pour rendre la guerre des Romains injuſte à ſon égard, le métier de Corſaire eſt un brigandage qui autoriſe tous les peuples à chercher à s'en garantir ; & il eſt digne des puiſſans Princes de faire la guerre à une Puiſſance qui les autoriſe & les ſoûtient ; ainſi cette guerre peut être miſe au rang des guerres juſtes & ſolennelles.

(*b*) *Que les Illyriens après avoir longtems diſputé le terrein furent enfin obligés de ſe retirer.*] Dans les entrepriſes & même les ſurpriſes les mieux conduites on n'eſt jamais pleinement ſûr de la victoire tant que l'on a en tête des Chefs courageux, fermes, remplis de reſſources, & des ſoldats intrepides. Ceci reſſemble beaucoup à la ſurpriſe de Crémone en 1702. dont nous aurons occaſion de parler. Nos Panégyriſtes ont eu tort de citer ce trait de notre hiſtoire comme un trait inoui & unique. L'hiſtoire ancienne eſt pleine de ſemblables évenemens, Polybe même nous en fournira dans le cours de cet ouvrage.

enfin obligés de ſe retirer. La négligence des Epidamniens dans cette occaſion, penſa leur coûter leur propre patrie; mais leur courage, en les tirant du danger, leur apprit à être plus vigilans à l'avenir, & plus attentifs.

Combat naval auprès de Paxes, & priſe de Corcyre par les Illyriens.

Les Illyriens repouſſés mirent auſſi-tôt à la voile, & ayant joint ceux qui les devançoient, ils cinglerent droit à Corcyre, y firent deſcente, & entreprirent d'aſſiéger cette ville. L'épouvante fut grande parmi les Citoyens, qui ne ſe croyant pas en état de réſiſter & de ſe ſoûtenir par eux-mêmes, envoyerent implorer l'aſſiſtance des Achéens & des Etoliens. Il ſe trouva là en même tems des Ambaſſadeurs de la part des Apolloniates & des Epidamniens, qui prioient inſtamment qu'on les ſecourût, & qu'on ne ſouffrît point qu'ils fuſſent chaſſés de leur pays par les Illyriens. Ces demandes furent favorablement écoutées: les Achéens avoient ſept vaiſſeaux de guerre, on les équipa de tout point, & l'on ſe mit en mer. On comptoit bien faire lever le ſiége de Corcyre: mais les Illyriens ayant reçû des Acarnaniens ſept vaiſſeaux, en vertu de l'alliance qu'ils avoient faite avec eux, vinrent au-devant des Achéens, & leur livrerent bataille auprès de Paxes. Les Acarnaniens avoient en tête les Achéens, & de ce côté-là le combat fut égal, on ſe retira de part & d'autre ſans s'être fait d'autre mal que des bleſſures. Pour les Illyriens, ayant lié leurs vaiſſeaux quatre à quatre, ils approcherent des ennemis. D'abord il ne ſembloit pas qu'ils ſe ſouciaſſent de ſe défendre; ils prêtoient même le flanc, comme pour aider aux ennemis à les battre: mais quand on ſe fut joint, l'embarras des ennemis ne fut pas médiocre, accrochés qu'ils étoient par ces vaiſſeaux liés enſemble, & ſuſpendus aux éperons des leurs. Alors les Illyriens ſautent deſſus les ponts des Achéens, & les accablent de leur grand nombre. Ils prirent quatre galeres à quatre rangs, & en coulerent à fond une de cinq avec tout l'équipage. Sur celle-ci étoit un Carynien nommé Marcus, qui, juſqu'à cette fatale journée, s'étoit acquitté envers la République de tous les devoirs d'un excellent Citoyen. Ceux qui avoient eu affaire aux Acarnaniens, voyant que les Illyriens avoient le deſſus, chercherent leur ſalut dans la légereté de leurs vaiſſeaux, & pouſſés d'un vent frais arriverent chez eux ſans courir de riſque. Cette victoire enfla beaucoup le courage aux Illyriens: mais autant qu'elle leur donna de facilité à continuer le ſiége de Corcyre,

autant elle ôta aux aſſiégés toute eſpérance de le ſoûtenir avec ſuccès. Ils tinrent ferme quelques jours : mais enfin ils s'accommoderent & reçûrent garniſon, & avec cette garniſon Démétrius de Phares ; après quoi les Illyriens retournerent à Epidamne, & en reprirent le ſiége.

Deſcente des Romains dans l'Illyrie.

C'étoit alors à Rome le tems d'élire les Conſuls. Caius Fulvius ayant été choiſi, eut le commandement de l'armée navale, qui étoit de deux cents vaiſſeaux ; & Aulus Poſthumius ſon Collegue celui de l'armée de terre. Caius vouloit d'abord cingler droit à Corcyre, croyant y arriver à tems pour donner du ſecours : mais quoique la ville ſe fût rendue, il ne laiſſa pas de ſuivre ſon premier deſſein, tant pour connoître au juſte ce qui s'y étoit paſſé, que pour s'aſſûrer de ce qui avoit été mandé à Rome par Démétrius, qui ayant été deſſervi auprès de Teuta, & craignant ſon reſſentiment, avoit fait dire aux Romains qu'il leur livreroit Corcyre, & tout ce qui étoit en ſa diſpoſition.

Exploits de Fulvius & de Poſthumius.

Les Romains débarquent dans l'Iſle, & y ſont bien reçûs. De l'avis de Démétrius on leur abandonne la garniſon Illyrienne, & l'on ſe rend à eux à diſcrétion, dans la penſée que c'étoit l'unique moyen de ſe mettre à couvert pour toûjours des inſultes des Illyriens. De Corcyre Caius fait voile vers Apollonie, menant avec lui Démétrius, pour exécuter ſur ſes avis tout ce qui lui reſtoit à faire. En même tems Poſthumius part de Brindes, & traverſe la mer avec ſon armée de terre, compoſée de vingt mille hommes de pié & de deux mille chevaux. A peine les deux Conſuls paroiſſent enſemble devant Apollonie, que les habitans les reçoivent à bras ouverts, & ſe rangent ſous leurs lois. De là ſur la nouvelle que les Illyriens aſſiégeoient Epidamne, ils prennent la route de cette ville, & au bruit qu'ils approchent, les Illyriens levent tumultuairement le ſiége, & prennent la fuite. Les Epidamniens pris ſous leur protection, ils pénétrent dans l'Ilyrie, & rangent à la raiſon les Ardyéens. Là ſe trouvent des Députés de pluſieurs peuples, entr'autres des Parthins & des Atintaniens, qui les reconnoiſſent pour leurs maîtres. Enſuite ils marchent à *Iſſa*, qui étoit auſſi aſſiégée par les Illyriens, font lever le ſiége, & reçoivent les Iſſéens dans leur alliance. Le long de la côte ils emportent d'aſſaut quelques villes d'Illyrie ; entr'autres Nytrie, où ils perdirent beaucoup de ſoldats, quelques Tribuns & le Queſteur. Ils y prirent vingt brigantins qui emportoient du

pays

pays un gros butin. Des aſſiégeans d'Iſſe, les uns, en conſideration de Démétrius, furent ménagés & demeurerent dans l'Iſle de Pharos; tous les autres furent diſſipés, & ſe retirerent à Arpon. Pour Teuta, elle ſe ſauva avec un très-petit nombre des ſiens à Rizon, petite place propre à la mettre en ſûreté, éloignée de la mer, ſur la riviere qui porte le même nom que la ville.

Les Romains ayant ainſi augmenté dans l'Illyrie le nombre des ſujets de Démétrius, & étendu plus loin ſa domination, ſe retirerent à Epidamne avec leur flotte & leur armée de terre. Caius remena à Rome la plus grande partie des deux armées: & Poſthumius ayant ramaſſé quarante vaiſſeaux, & levé une armée ſur pluſieurs villes des environs, prit là ſes quartiers d'hyver, pour tenir en reſpect les Ardyéens, & les autres peuples qui s'étoient mis ſous la ſauvegarde des Romains.

Traité de paix entre Teuta & les Romains.

Le printems venu, il vint à Rome des Ambaſſadeurs de la part de Teuta, leſquels, au nom de leur Maîtreſſe, propoſerent ces conditions de paix: *Qu'elle payeroit le tribut qui lui avoit été impoſé, qu'à l'exception de peu de places, elle quitteroit toute l'Illyrie*, & ce qui étoit de plus de conſéquence, ſur-tout par rapport aux Grecs, *que paſſé le Liſſe elle ne pourroit mettre ſur mer* (a) *que deux brigantins ſans armes.* Ces conditions acceptées, Poſthumius envoya des Députés chez les Etoliens & les Achéens, qui leur firent connoître pourquoi les Romains avoient entrepris cette guerre, & paſſé dans l'Illyrie. Ils raconterent ce qui s'y étoit fait, ils lûrent le Traité de paix conclu avec les Illyriens, & retournerent enſuite à Corcyre, très-contens du bon accueil qu'on leur avoit fait chez ces deux nations. En effet ce Traité, dont ils avoient apporté la nouvelle, délivroit les Grecs d'une grande crainte. Car ce n'étoit pas ſeulement contre quelques parties de la Grece que les Il-

(a) *Elle ne pourois mettre ſur mer que deux brigantins ſans armes.*] L'extrême attention des Romains à ne ſouffrir aucune Puiſſance plus forte en marine qu'eux-mêmes, prouve que déja dès ce tems, le nombre de vaiſſeaux étoit une des principales force des Etats. Combien cette vérité eſt-elle devenue plus ſenſible depuis la découverte du nouveau monde! Les Carthaginois ne ſe firent craindre des Romains qu'autant qu'ils furent armés puiſſamment ſur mer: auſſi toute la politique du Sénat touchant cette partie, fut de ne laiſſer augmenter les forces maritimes d'aucun Etat. A peine les Illyriens commencent à faire parler d'eux ſur cet élément qu'ils ſont attaqués & forcés à déſarmer. Le Sénat en uſa de même contre Antiochus, à qui il ne permit que dix vaiſſeaux ſeulement. Il ſeroit à ſouhaiter que cette politique n'eût jamais été oubliée en France.

lyriens ſe déclaroient, ils étoient ennemis de toute la Grece. Tel fut le premier paſſage des armées Romaines dans l'Illyrie, & la premiere alliance qui ſe fit par ambaſſades entre les Grecs & le peuple Romain. Depuis ce tems-là il y eut encore des Ambaſſadeurs envoyés de Rome à Corinthe & à Athenes; & ce fut alors pour la premiere fois, que les Corinthiens reçûrent les Romains dans les combats Iſthmiques. Revenons maintenant aux affaires d'Eſpagne, que nous avons laiſſées au tems où nous ſommes.

CHAPITRE III.

Conſtruction de Carthage la neuve par Aſdrubal. Traité des Romains avec ce grand Capitaine. Abbregé de l'Hiſtoire des Gaulois. Deſcription de la partie de l'Italie qu'ils occupoient.

ASdrubal revêtu du commandement des armées, ſe fit beaucoup d'honneur dans cette dignité par ſon intelligence & par ſa conduite. Entre les ſervices qu'il rendit à l'Etat, un des plus importans, & qui contribua le plus à étendre la puiſſance de ſa République, fut la conſtruction d'une ville, que quelques-uns appellent Carthage, & les autres Villeneuve, ville dans la ſituation la plus heureuſe, ſoit pour les affaires d'Eſpagne, ſoit pour celles de l'Afrique. Nous aurons ailleurs une occaſion plus favorable de décrire cette ſituation, & les avantages que ces deux pays en peuvent tirer. Les grandes conquêtes qu'Aſdrubal avoit déja faites, & le degré de puiſſance où il étoit parvenu, firent prendre aux Romains la réſolution de penſer ſérieuſement à ce qui ſe paſſoit en Eſpagne. Ils ſe voulurent du mal de s'être endormis ſur l'accroiſſement de la domination des Carthaginois, & ſongerent tout de bon à réparer cette faute.

Traité des Romains avec Aſdrubal.

Ils n'oſerent pourtant pas alors ni leur preſcrire de lois trop dures, ni prendre les armes contre eux : ils avoient aſſez à faire de ſe tenir en garde contre les Gaulois, dont ils

étoient menacés, & que l'on attendoit preſque de jour en jour. Il leur parut qu'il étoit plus à propos d'uſer de douceur avec Aſdrubal, juſqu'à ce que par une bataille ils ſe fuſſent débarraſſés des Gaulois, ennemis qui n'épioient que l'occaſion de leur nuire, & dont il falloit néceſſairement qu'ils ſe défiſſent, non-ſeulement pour ſe rendre maîtres de l'Iralie, mais encore pour demeurer paiſibles dans leur propre patrie. Ils envoyerent donc des Ambaſſadeurs à Aſdrubal, & dans le Traité qu'ils firent avec lui, ſans faire mention du reſte de l'Eſpagne, ils exigeoient ſeulement qu'il ne portât pas la guerre au-delà de l'Ebre: ces conditions acceptées, ils tournerent toutes leurs forces contre les Gaulois.

A propos de ce peuple, nous ne ferons pas mal d'en donner ici l'Hiſtoire en racourci, & de la reprendre au tems qu'il s'étoit emparé d'une partie de l'Italie. Le deſſein que je me ſuis propoſé dans mes deux premiers Livres, demande que j'en diſe quelque choſe. D'ailleurs outre que cette Hiſtoire eſt digne d'être connue, & tranſmiſe à la poſtérité, elle eſt encore néceſſaire pour connoître en quel pays Annibal eut la hardieſſe de traverſer, & à quels peuples il oſa ſe fier, lorſqu'il forma le projet de renverſer l'Empire Romain. Mais montrons d'abord quel eſt, & comment eſt ſitué, par rapport au reſte de l'Italie, le terrein qu'ils occupoient: cette deſcription aidera beaucoup à faire concevoir ce qu'il y aura de remarquable dans les actions qui s'y ſont paſſées.

Deſcription de la partie d'Iralie, que les Gaulois occupoient.

Toute l'Italie forme un Triangle, dont l'un des côtés, qui eſt à l'Orient, eſt terminé par la mer d'Ionie, & le golfe Adriatique qui lui eſt joint; & l'autre qui eſt au Midi & à l'Occident, par la mer de Sicile & celle de Tyrrhénie. Ces deux côtés ſe joignent enſemble, font la pointe du Triangle, & cette pointe c'eſt ce promontoire d'Italie qu'on appelle Cocinthe, & qui ſépare la mer d'Ionie de celle de Sicile. Au troiſieme côté, qui regarde le Septentrion & le milieu des terres, ſont les Alpes, chaîne de montagnes, qui depuis Marſeille & les lieux qui ſont au-deſſus de la mer de Sardaigne, s'étend ſans interruption juſqu'à l'extrémité de la mer Adriatique, à l'exception d'un petit terrein où elles finiſſent, avant que de ſe joindre à cette mer. C'eſt du pié de ces montagnes, qui doivent être regardées comme la baſe du Triangle, & du côté du Midi, que commencent ces plaines dont nous avons à parler; plaines ſituées

dans la partie la plus ſeptentrionale de l'Italie, & qui par leur fertilité & leur étendue ſurpaſſent tout ce que l'Hiſtoire nous a jamais appris d'aucun pays de l'Europe. Elles ſont auſſi en forme de Triangle. La jonction des Appennins & des Alpes auprès de la mer de Sardaigne au-deſſus de Marſeille, fait la pointe du Triangle. Les Alpes bornent le côté du Septentrion à la longueur de 2200 ſtades, & au Midi ſont les Apennins qui s'étendent à 3600. La baſe de ce Triangle, c'eſt la côte du golfe Adriatique, & cette côte qui s'étend depuis Sene juſqu'à l'extrémité du golfe, eſt longue de plus de 2500 ſtades, en ſorte que ces plaines ne renferment gueres moins de 10000 ſtades dans leur circonférence.

Pour la fertilité du pays, il n'eſt pas facile de l'exprimer. On y recueille une ſi grande abondance de grains, que nous avons vû le boiſſeau de froment, meſure de Sicile, à quatre oboles, & celui d'orge à deux. La métréte de vin s'y donne pour une égale meſure d'orge. Le mil & le panis y croiſſent à foiſon: les chênes répandus çà & là fourniſſent une ſi grande quantité de glans, que quoiqu'en Italie on tue beaucoup de porcs, tant pour la vie que pour les proviſions de guerre, cependant la plus grande partie ſe tire de ces plaines. Enfin les beſoins de la vie y ſont à ſi bon marché, que les voyageurs dans les hôtelleries ne demandent pas ce que leur coûtera chaque choſe en particulier, mais combien il en coûte par tête; & ils en ſont ſouvent quittes pour un ſemiſſe, qui ne fait que la quatrieme partie d'une obole; rarement il en coûte davantage, quoiqu'on y donne ſuffiſamment tout ce qui eſt néceſſaire. Je ne dis rien du nombre d'hommes dont ce pays eſt peuplé, ni de la grandeur & de la beauté de leurs corps, ni de leur courage dans les actions de la guerre, on en doit juger par ce qu'ils ont fait. Les deux côtés des Alpes, dont l'un regarde le Rhône & le Septentrion, & l'autre les campagnes dont nous venons de parler; ces deux côtés, dis-je, ſont habités, le premier par les Gaulois Tranſalpins, & le ſecond par les Tauriſques, les Agones & pluſieurs autres ſortes de Barbares. Ces Tranſalpins ne ſont point une nation différente. Ils ne ſont ainſi appellés, que parce qu'ils demeurent au-delà des Alpes. Au reſte quand je dis que ces deux côtés ſont habités, je ne parle que des lieux bas & des douces collines: car pour le ſommet de ces montagnes, perſonne juſqu'à préſent ne s'y eſt logé: la diffi-

culté d'y monter, & les neiges dont il eſt toûjours couvert, le rendent inhabitable. Tout le pays depuis le commencement de l'Apennin au-deſſus de Marſeille & ſa jonction avec les Alpes, tant du côté de la mer de Tyrrhénie juſqu'à Piſe, qui eſt la premiere ville de l'Etrurie au Couchant, que du côté des plaines juſques aux Arretins, tout ce pays eſt habité par les Liguriens; au-delà ſont les Tyrrhéniens, & après eux les Umbriens, qui occupent l'un & l'autre côté de l'Apennin: après leſquels cette chaîne de montagnes, laquelle eſt éloignée de la mer Adriatique d'environ 500 ſtades, ſe courbant vers la droite, quitte les plaines, & travetſant par le milieu tout le reſte de l'Italie, va gagner la mer de Sicile. Ces plaines, dont l'Apennin s'écarte, s'étendent juſqu'à la mer & à la ville de Sene.

Le Pô, que les Poëtes ont tant célebré ſous le nom d'Eridan, prend ſa ſource dans les Alpes à la pointe du dernier Triangle dont nous avons parlé; il prend d'abord ſon cours vers le Midi, & ſe répand dans les plaines: mais à peine y eſt-il entré, qu'il ſe détourne du côté du Levant, & va par deux embouchures ſe jetter dans la mer Adriatique. Il ſe partage dans la plaine, mais de telle ſorte, que le bras le plus gros eſt celui qui coule vers les Alpes & la mer Adriatique. Il roule autant d'eau qu'aucune autre riviere d'Italie, parce que tout ce qui ſort d'eau des Alpes & des Apennins du côté des plaines, tombe dans ſon lit, qui eſt fort large & fort beau, ſurtout lorſqu'au retour de la belle ſaiſon, il eſt rempli par les neiges fondues qui s'écoulent des montagnes dont nous parlions tout à l'heure. On remonte ce fleuve ſur des vaiſſeaux par l'embouchure nommée Olana, depuis la mer juſqu'à l'eſpace d'environ 2000 ſtades. Au ſortir de ſa ſource, il n'a qu'un lit, & le conſerve juſqu'aux Trigaboles, où il ſe diviſe en deux. L'embouchure de l'un s'appelle Padoa, & celle de l'autre Olana, où eſt un port qui pour la ſûreté de ceux qui y abordent, ne le cede à aucun autre de la mer Adriatique. Ce fleuve eſt appellé par les gens du pays Bodencus.

On me diſpenſera bien de diſcuter ici tout ce que les Grecs racontent de ce fleuve, l'affaire de Phaëthon & ſa chûte, les larmes des Peupliers, la nation noire qui habite le long du fleuve, & qui porte encore le deuil de Phaëthon, & tout ce qui regarde en un mot cette Hiſtoire tragique & peut-être d'autres ſemblables. Un exacte recherche de ces ſortes de cho-

ſes ne convient pas à un préambule. Cependant nous en dirons ce qu'il faudra dans une autre occaſion, ne fût-ce que pour faire connoître l'ignorance de Timée ſur les lieux que nous venons de décrire.

Ces plaines au reſte étoient autrefois occupées par les Tyrrhéniens, lorſque maîtres du pays, où eſt Capoue & Nole, & qu'on appelle les champs Phlégréens, ils ſe rendirent célebres par la généreuſe réſiſtance qu'ils firent à l'ambition de pluſieurs voiſins. Ainſi ce qui ſe lit dans les Hiſtoriens des Dynaſties de ce peuple, il ne faut point l'entendre du pays qu'ils occupent à préſent, mais des plaines dont j'ai parlé, & qui leur fourniſſoient toutes les facultés poſſibles pour s'aggrandir. Depuis, les Gaulois qui leur étoient voiſins, & qui ne voyoient qu'avec un œil jaloux la beauté du pays, s'étant mêlés avec eux par le commerce, tout d'un coup ſur un léger prétexte fondirent avec une groſſe armée ſur les Tyrrhéniens, les chaſſerent des environs du Pô, & s'y mirent en leur place. Vers la ſource de ce fleuve étoient les Laëns & les Lébiciéens : enſuite les Inſubriens, nation puiſſante & fort étendue : après eux les Cenomans : auprès de la mer Adriatique les Vénetes, peuple ancien qui avoit à peu près les mêmes coûtumes & le même habillement que les autres Gaulois, mais qui parloit une autre langue. Ces Vénetes ſont célebres chez les Poëtes tragiques, qui en ont débité force prodiges. Au-delà du Pô autour de l'Apennin, les premiers qui ſe préſentoient étoient les Anianes, enſuite les Boyens ; après eux vers la mer Adriatique les Lingonois, & enfin ſur la côte les Sénonois. Voilà les nations les plus conſidérables qui ont habité les lieux dont nous avons parlé.

CHAPITRE IV.

Priſe de Rome par les Gaulois. Différentes entrepriſes de ce peuple contre les Romains.

TOus ces peuples étoient répandus par villages qu'ils ne fermoient point de murailles. Ils ne ſavoient ce que c'étoit que meubles : leur maniere de vie étoit ſimple, point d'autre lit que de l'herbe, ni d'autre nourriture que de la viande ; la guerre & l'agriculture faiſoient toute leur étude, toute autre ſcience ou art leur étoit inconnu. Leurs richeſſes conſiſtoient en or & en troupeaux, les ſeules choſes qu'on peut facilement tranſporter d'un lieu en un autre à ſon choix, ou ſelon les différentes conjonctures. Ils s'appliquoient ſur-tout à s'attacher un grand nombre de perſonnes, parce qu'on n'y étoit puiſſant & formidable qu'à proportion du nombre des clients dont on diſpoſoit à ſon gré. D'abord ils ne furent pas ſeulement maîtres du pays, mais encore de pluſieurs voiſins qu'ils ſe ſoûmirent par la terreur de leurs armes. Peu de tems après ayant vaincu les Romains & leurs alliés en bataille rangée, & les ayant mis en fuite, ils les menerent battant pendant trois jours juſqu'à Rome, dont ils s'emparerent, à l'exception du Capitole. Mais les Vénetes s'étant jettés ſur leur pays, ils s'accommoderent avec les Romains, leur rendirent leur ville, & coururent au ſecours de leur patrie. Ils ſe firent enſuite la guerre les uns aux autres. Leur grande puiſſance excita auſſi la jalouſie de quelques-uns des peuples qui habitoient les Alpes. Piqués de ſe voir ſi fort au deſſous d'eux, ils s'aſſemblerent, prirent les armes, & firent ſouvent des excurſions ſur leur pays.

Pendant ce tems-là les Romains s'étoient relevés de leurs pertes, & avoient pour la ſeconde fois compoſé avec les Latins. Trente ans après la priſe de Rome, les Gaulois s'avancerent juſqu'à Albe, avec une grande armée. Les Romains ſurpris, & n'ayant pas eu le tems de faire venir les troupes de leurs alliés, n'oſerent aller au devant. Mais douze ans après, les Gaulois étant venus avec une armée nombreuſe ; les Romains, qui s'y attendoient, aſſemblent leur alliés, s'avancent avec ardeur,

& brûlent d'en venir aux mains. Cette fermeté épouvanta les Gaulois, il y eut différens ſentimens parmi eux ſur ce qu'il y avoit à faire : mais la nuit venue, ils firent une retraite qui approchoit fort d'une fuite. Depuis ce tems-là ils reſterent chez eux, ſans remuer, pendant treize ans.

Enſuite voyant les Romains croître en puiſſance & en force, ils conclurrent avec eux un Traité de paix, auquel pendant quatre ans ils ne donnerent aucune atteinte. Mais menacés d'une guerre de la part des peuples de delà les Alpes, & craignant d'en être accablés, ils leur envoyerent tant de préſens, ils ſurent ſi bien faire valoir la liaiſon qu'il y avoit entr'eux & les Gaulois d'en deçà les Alpes, qu'ils leur firent tomber les armes des mains. Ils leur perſuaderent enſuite de les reprendre contre les Romains, & s'engagerent de courir avec eux tous les riſques de cette guerre. Joints enſemble, ils paſſent par la Tyrrhénie, gagnent les peuples de ce pays à leur parti, font un riche butin ſur les terres des Romains, & en ſortent ſans que perſonne faſſe mine de les inquiéter. De retour chez eux, une ſédition s'éleve ſur le partage du butin, c'eſt à qui aura la meilleure part, & leur avidité leur fait perdre la plus grande partie & du butin & de leur armée. Cela eſt aſſez ordinaire aux Gaulois, lorſqu'ils ont fait quelque capture, ſur-tout quand le vin & la débauche leur échauffent la tête.

Quatre ans aprés cette expédition, les Samnites & les Gaulois, joignant enſemble leur forces, donnerent bataille aux Romains dans le pays des Camertins, & en défirent un grand nombre. Les Romains irrités par cet échec, revinrent peu de jours après avec toutes leurs troupes dans le pays des Sentinates. Dans cette bataille, les Gaulois perdirent la plus grande partie de leurs troupes, & le reſte fut obligé de s'enfuir à vauderoute dans leur pays. Ils revinrent encore dix ans après, avec une grande armée, pour aſſiéger Aretium. Les Romains accoururent pour ſecourir les aſſiégés, & livrerent bataille devant la ville : mais ils furent vaincus, & Lucius qui les commandoit, y perdit la vie. M. Curius ſon ſucceſſeur, leur envoya demander les priſonniers : mais contre le droit des gens, ils mirent à mort ceux qui étoient venus de ſa part. Les Romains outrés, ſur le champ ſe mettent en campagne, les Sénonois ſe préſentent, la bataille ſe donne, les Romains victorieux en tuent la plus grande partie, chaſſent le reſte,

reſte, & ſe rendent maîtres de tout le pays. C'eſt dans cet endroit de la Gaule qu'ils envoyerent pour la premiere fois une colonie, & qu'ils bâtirent une ville nommée Sene du nom des Sénonois, qui l'avoient les premiers habitée. Nous avons dit où elle eſt ſituée, ſavoir près de la mer Adriatique, à l'extrémité des plaines qu'arroſe le Pô.

La défaite des Sénonois fit craindre aux Boiens qu'eux-mêmes & leur pays n'euſſent le même ſort. Ils leverent une armée formidable, & exhorterent les Tyrrhéniens de ſe joindre à eux. Le rendez-vous étoit au lac Oadmon, & ils s'y mirent en bataille. Preſque tous les Tyrrhéniens y périrent, & il n'y eut que quelques Boiens qui échapperent par la fuite : mais l'année ſuivante ils ſe liguerent une ſeconde fois, & ayant enrôlé toute la jeuneſſe, ils donnerent bataille aux Romains. Ils y furent entierement défaits, & contraints malgré qu'ils en euſſent, de demander la paix aux Romains, & de faire un Traité avec eux. Tout ceci ſe paſſa trois ans avant que Pyrrhus entrât dans l'Italie, & cinq ans avant la déroute des Gaulois à Delphes. De cette fureur de guerre, que la fortune ſembloit avoir ſoufflé aux Gaulois, les Romains tirerent deux grands avantages. Le premier fut, qu'accoûtumés à être battus par les Gaulois, ils ne pouvoient ni rien voir ni rien craindre de plus terrible, que ce qui leur étoit arrivé ; & c'eſt pour cela que Pyrrhus les trouva ſi exercés & ſi agguerris. (*a*) L'autre avantage fut, que les Gaulois réduits

(*a*) *C'eſt pour cela que Pyrrhus les trouva ſi exercés & ſi agguerris.*] L'on peut conclurre de ce paſſage que les Romains ainſi que quelques auteurs le prétendent ne prirent point leur tactique & leur caſtraméta-tion de Pyrrhus. Quelqu'habile qu'ait été ce grand Capitaine dans cette partie de la ſcience militaire, les Romains l'ont égalé dès-lors ; la premiere fois qu'il eut occaſion de reconnoitre leur camp ſur le bord de la riviere de Siris, il dit à Mégacles, l'un de ſes Généraux : *Cet ordre des barbares n'eſt nullement barbare, nous verrons ſi le reſte y répondra.*

C'eſt encore une queſtion à diſcuter ici que l'époque de l'ordre de bataille en quinconce, il a dû naitre en même tems que la multiplicité des lignes, ſans quoi comment ſe ſeroient-elles ſuccédées & ſecourues dans les combats ? Je crois qu'il naquit vers la premiere guerre Punique ; car juſqu'alors il n'eſt queſtion que de l'ordre de la phalange & jamais des haſtaires, des Princes ni des Triaires. Si l'on excepte Denys d'Halicarnaſſe qui parle de ces derniers comme de ſoldats débiles que l'on laiſſoit à la garde du camp ou en réſerve. Il y a beaucoup d'apparence qu'à la bataille des bords de la riviere de Siris l'on combattit de part & d'autre ſur une ſeule ligne avec une très-grande profondeur, ce qui joint à beaucoup d'opiniâtreté, cauſa une très-grande perte dans les deux partis. Les élephans de Pyrrhus n'y firent tant de carnage que parce qu'ils ne trouverent nulle iſſue entre les bataillons, comme ils euſſent fait dans l'ordre en quinconce dont je ne puis trouver l'inventeur.

& domptés, ils furent en état de réunir toutes leurs forces, contre Pyrrhus d'abord, pour défendre l'Italie; & enſuite contre les Carthaginois, pour leur enlever la Sicile.

Pendant les quarante-cinq ans qui ſuivirent ces défaites, les Gaulois reſterent tranquilles, & vécurent en bonne intelligence avec les Romains. Mais après que le tems eut fait ſortir de ce monde ceux qui avoient été témoins oculaires de leurs malheurs, la jeuneſſe, qui leur ſuccéda, gens brutaux & féroces, & qui jamais n'avoient ni connu ni éprouvé le mal, commença à ſe remuer, comme il arrive ordinairement. Elle chercha querelle avec les Romains pour des bagatelles, & entraîna dans ſon parti les Gaulois des Alpes. D'abord le peuple n'eut point de part à ces mouvemens ſéditieux, tout ſe tranſoit ſecretement entre les Chefs. De là vint que les Tranſalpins s'étant avancés avec une armée juſqu'à Ariminum, le peuple, parmi les Boiens, ne voulut pas marcher avec eux. Il ſe révolta contre ſes Chefs, s'éleva contre ceux qui venoient d'arriver, & tua ſes propres Rois Atis & Galatus. Il y eut même bataille rangée, où ils ſe maſſacrerent les uns les autres. Les Romains épouvantés de l'irruption des Gaulois, ſe mirent en campagne: mais apprenant qu'ils s'étoient défaits eux-mêmes, ils reprirent la route de leur pays.

Cinq ans après, ſous le Conſulat de Marcus Lepidus, les Romains partagerent entr'eux les terres du Picenum, d'où ils avoient chaſſé les Sénonois. Ce fut C. Flaminius, qui pour capter la faveur du peuple, introduiſit cette nouvelle loi, qu'on peut dire qui a été la principale cauſe de la corruption des mœurs des Romains, & enſuite de la guerre qu'ils eurent avec les Sénonois. Pluſieurs peuples de la nation Gauloiſe entrerent dans la querelle, ſur-tout les Boiens, qui étoient limitrophes aux Romains. Ils ſe perſuaderent que ce n'étoit plus pour commander & pour faire la loi, que les Romains les attaquoient, mais pour les perdre & les détruire entierement. Dans cette penſée, les Inſubriens & les Boiens, les deux plus grands peuples de la nation, ſe liguent enſemble, & envoient chez les Gaulois qui habitoient le long des Alpes & du Rhône, & qu'on appelloit Géſates, parce qu'ils ſervoient pour une certaine ſolde, car c'eſt ce que ſignifie proprement ce mot. Pour gagner leurs deux Rois Concolitan & Anéroeſte, & les engager à armer contre les Romains, ils leur font préſent

d'une ſomme conſiderable; ils leur mettent devant les yeux la grandeur & la puiſſance de ce peuple: ils les flattent par la vûe des richeſſes immenſes qu'une victoire gagnée ſur lui ne manquera pas de leur procurer; ils leur promettent ſolennellement de partager avec eux tous les périls de cette guerre; ils leur rappellent les exploits de leurs ancêtres, qui ayant pris les armes contre les Romains, les avoient battus à plate couture, & avoient pris d'emblée la ville de Rome; qui en étoient reſtés les maîtres & de tout ce qui étoit dedans pendant ſept mois; & qui après avoir cedé & rendu la ville non-ſeulement ſans y être forcés, mais même avec reconnoiſſance de la part des Romains, étoient retournés ſains & ſaufs & chargés de butin dans leur patrie.

Cette harangue échauffa tellement les eſprits, que jamais on ne vit ſortir de ces Provinces une armée plus nombreuſe, & compoſée de ſoldats plus braves & plus belliqueux. Au bruit de ce ſoulevement, on tremble à Rome pour l'avenir, tout y eſt dans le trouble & dans la frayeur. On leve des troupes, on fait des magaſins de vivres & de munitions, on mene l'armée juſques ſur les frontieres, comme ſi les Gaulois étoient déja dans le pays, quoiqu'ils ne fuſſent pas encore ſortis du leur.

CHAPITRE V.

Traité des Romains avec Aſdrubal. Irruption des Gaulois dans l'Italie. Préparatifs des Romains.

EN Eſpagne la puiſſance des Carthaginois s'étendoit & s'affermiſſoit de plus en plus pendant tous ces mouvemens, ſans que les Romains puſſent y mettre obſtacle. Les Gaulois les preſſoient l'épée dans les reins; comment veiller ſur ce qui ſe paſſoit dans un Royaume éloigné? Ce qui leur importoit le plus, étoit de ſe mettre en ſûreté contre les Gaulois, ils y donnerent tous leurs ſoins. Après avoir mis des bornes aux conquêtes des Carthaginois par un Traité fait avec Aſdrubal, & dont nous avons parlé plus haut, ils ne penſerent plus qu'à finir une bonne fois avec l'ennemi le plus proche.

Irruption des Gaulois dans l'Italie.

Huit ans après le partage des terres du Picenum, les Géſates & les autres Gaulois franchirent les Alpes, & vinrent camper ſur le Pô. Leur armée étoit nombreuſe & ſuperbement équipée. Les Inſubriens & les Boiens ſoûtinrent auſſi conſtamment le parti qu'ils avoient pris. Mais les Vénétes & les Cénomans ſe rangerent du côté des Romains, gagnés par les Ambaſſadeurs qu'on leur avoit envoyés: ce qui obligea les Rois Gaulois de laiſſer dans le pays une partie de leur armée pour le garder contre ces peuples. Ils partent enſuite, & prennent leur route par la Tyrrhénie, ayant avec eux cinquante mille hommes de pié, vingt mille chevaux, & autant de chariots. Sur la nouvelle que les Gaulois avoient paſſé les Alpes, les Romains firent marcher Lucius Emilius, l'un des Conſuls, à Ariminum, pour arrêter les ennemis par cet endroit. Un des Préteurs fut envoyé dans la Tyrrhénie. Caius Atilius, l'autre Conſul, étoit allé devant dans la Sardaigne. Tout ce qui reſta dans Rome de Citoyens, étoit conſterné, & croyoit toucher au moment de ſa perte. Cette frayeur n'a rien qui doive ſurprendre. L'extrémité où les Gaulois les avoient autrefois réduits, étoit encore préſente à leurs eſprits. Pour éviter un ſemblable malheur, ils aſſemblent ce qu'ils avoient de troupes, ils font de nouvelles levées; ils mandent à leurs alliés de ſe tenir prêts, ils font venir des Provinces de leur domination les Regiſtres où étoient marqués les jeunes gens en âge de porter les armes, afin de connoître toutes leurs forces. On donna aux Conſuls la plus grande partie des troupes, & ce qu'il y avoit de meilleur parmi elles. Des vivres & des munitions, on en avoit fait un ſi grand amas que l'on n'a point d'idée qu'il s'en ſoit jamais fait un pareil. Il leur venoit des ſecours, & de toutes ſortes, & de tous côtés. Car telle étoit la terreur que l'irruption des Gaulois avoit répandue dans l'Italie, que ce n'étoit plus pour les Romains que les peuples croyoient porter les armes; ils ne penſoient plus que c'étoit à la puiſſance de cette République que l'on en vouloit; c'étoit pour eux-mêmes, pour leur patrie, pour leurs villes qu'ils craignoient, & c'eſt pour cela qu'ils étoient ſi prompts à exécuter tous les ordres qu'on leur donnoit.

Préparatifs des Romains

Faiſons le détail des préparatifs de cette guerre, & des troupes que les Romains avoient alors. De là on jugera en quel état étoient les affaires de ce peuple, lorſqu'Annibal oſa

l'attaquer; & combien ſes forces étoient formidables, lorſque ce Général des Carthaginois eut l'audace de lui tenir tête; quoiqu'il l'ait fait aſſez heureuſement pour le jetter dans de très-grands embarras. Il partit avec les Conſuls quatre légions Romaines, chacune de cinq mille deux cents hommes de pié & de trois cents chevaux: il y avoit encore avec eux du côté des alliés, trente mille fantaſſins & deux mille chevaux; plus de cinquante mille hommes d'Infanterie & quarante mille chevaux, tant des Sabins que des Tyrrhéniens, que l'alarme générale avoit fait accourir au ſecours de Rome, & que l'on envoya ſur les frontieres de la Tyrrhénie avec un Préteur pour les commander. Les Umbriens & les Sarſinates vinrent auſſi de l'Apennin au nombre de vingt mille, & avec eux autant de Vénetes & de Cénomans, que l'on mit ſur les frontieres de la Gaule; afin que ſe jettant ſur les terres des Boiens, ils détachaſſent des autres, & rappellaſſent chez eux ceux qui en étoient ſortis. Ce furent là les troupes deſtinées à la garde du pays. A Rome on tenoit prêt, de peur d'être ſurpris, un corps d'armée, qui dans l'occaſion tenoit lieu de troupes auxiliaires, & qui étoit compoſé de vingt mille piétons Romains & de quinze cents chevaux, de trente mille piétons des alliés & de deux mille hommes de cavalerie: les Regiſtres envoyés au Sénat portoient quatre-vingt mille hommes de pié & cinq mille chevaux parmi les Latins, & chez les Samnites ſoixante & dix mille piétons & ſept mille chevaux. Les Iapyges & les Méſapyges fourniſſoient outre cela cinquante mille fantaſſins & ſeize mille cavaliers; les Lucaniens trente mille hommes de pié & trois mille chevaux; les Marſes, les Maruciniens, les Férentiniens & les Veſtiniens vingt mille hommes de pié & quatre mille chevaux. Dans la Sicile & à Tarente il y avoit encore deux légions, compoſées chacune de quatre mille deux cents hommes de pié & de deux cents chevaux. Les Romains & les Campaniens faiſoient enſemble deux cents cinquante mille hommes d'infanterie, & vingt-trois mille de cavalerie. De ſorte que l'armée campée devant Rome étoit de plus de cent cinquante mille hommes de pié & de ſix mille chevaux: & ceux qui étoient en état de porter les armes, tant parmi les Romains que parmi les Alliés, montoient à ſept cents mille hommes de pié & ſoixante & dix mille chevaux. Ce ſont pourtant là ceux qu'Annibal vint attaquer juſques dans l'Italie,

quoiqu'il n'eût pas vingt mille hommes, comme nous le verrons plus au long dans la ſuite.

A peine les Gaulois furent-ils arrivés dans la Tyrrhénie, qu'ils y firent le dégât ſans crainte, & ſans que perſonne les arrêtât. Ils s'avancerent enfin vers Rome. Déja ils étoient aux environs de Cluſium, ville à trois journées de cette Capitale, lorſqu'ils apprennent que l'armée Romaine, qui étoit dans la Tyrrhénie, les ſuivoit de près & alloit les atteindre. Ils retournent auſſi-tôt ſur leurs pas pour en venir aux mains avec elle. Les deux armées ne furent en préſence que vers le coucher du ſoleil, & camperent à fort peu de diſtance l'une de l'autre. La nuit venue, les Gaulois allument des feux, & ayant donné ordre à leur cavalerie, dès que l'ennemi l'auroit apperçûe le matin, de ſuivre la route qu'ils alloient prendre, ils ſe retirent ſans bruit vers Féſule, & prennent là leurs quartiers, dans le deſſein d'y attendre leur cavalerie; & quand elle auroit joint le gros, de fondre à l'improviſte ſur les Romains. Ceux-ci à la pointe du jour voyant cette cavalerie, croyent que les Gaulois ont pris la fuite, & ſe mettent à la pourſuivre. Ils approchent, les Gaulois ſe montrent & tombent ſur eux: l'action s'engage avec vigueur, mais les Gaulois plus braves & en plus grand nombre eurent le deſſus. Les Romains perdirent là au moins ſix mille hommes: le reſte prit la fuite, la plûpart vers un certain poſte avantageux, où ils ſe cantonnerent. D'abord les Gaulois penſerent à les y forcer; c'étoit le bon parti, mais ils changerent de ſentiment. Fatigués & haraſſés par la marche qu'ils avoient faite la nuit précédente, ils aimerent mieux prendre quelque repos; laiſſant ſeulement une garde de cavalerie autour de la hauteur où les fuyards s'étoient retirés, & remettant au lendemain à les aſſiéger, en cas qu'ils ne ſe rendiſſent pas d'eux-mêmes.

Pendant ce tems-là Lucius Emilius, qui avoit ſon camp vers la mer Adriatique, ayant appris que les Gaulois s'étoient jettés dans la Tyrrhénie, & qu'ils approchoient de Rome, il vint en diligence au ſecours de ſa patrie, & arriva fort à propos. S'étant campé proche des ennemis, les fuyards de deſſus leur hauteur virent les feux, & ſe doutant bien de ce que c'étoit, ils reprirent courage. Ils envoyent au plus vîte quelques-uns des leurs ſans armes pendant la nuit & à travers une forêt pour annoncer au Conſul ce qui leur étoit arrivé. Emilius, ſans

perdre le tems à délibérer, commande aux Tribuns, dès que le jour commenceroit à paroître, de ſe mettre en marche avec l'infanterie; il ſe met lui à la tête de la cavalerie, & tire droit vers la hauteur. Les Chefs des Gaulois avoient auſſi vû les feux pendant la nuit, & conjecturant que les ennemis étoient proche, ils tinrent conſeil. Anéroeſte leur Roi dit qu'après avoir fait un ſi riche butin, (car ce butin étoit immenſe en priſonniers, en beſtiaux & en bagages) il n'étoit pas à propos de s'expoſer à un nouveau combat, ni de courir le riſque de perdre tout; qu'il valoit mieux retourner dans leur patrie; qu'après s'être déchargés là de leur butin, ils ſeroient plus en état, ſi on le trouvoit bon, de reprendre les armes contre les Romains. Tous ſe rangent à cet avis, avant le jour ils levent le camp, & prennent leur route le long de la mer par la Tyrrhénie. Quoique Lucius eût joint à ſes troupes celles qui s'étoient réfugiées ſur la hauteur, il ne crut pas pour cela qu'il fût de la prudence de haſarder une bataille rangée; il prit le parti de ſuivre les ennemis, & d'obſerver les tems & les lieux où il pourroit les incommoder & regagner le butin.

CHAPITRE VI.

Bataille & victoire des Romains contre les Gaulois proche de Telamon.

LE haſard voulut que dans ce tems-là même Caius Atilius venant de Sardaigne débarquât ſes légions à Piſe, & les conduisît à Rome par une route contraire à celle des Gaulois. A Telamon, ville des Tyrrhéniens quelques fourrageurs Gaulois étant tombés dans l'avant-garde du Conſul, les Romains s'en ſaiſirent. Interrogés par Atilius, ils raconterent tout ce qui s'étoit paſſé, qu'il y avoit dans le voiſinage deux armées, & que celle des Gaulois étoit fort proche, ayant en queue celle d'Emilius. Le Conſul fut touché de l'échec que ſon Collegue avoit ſouffert: mais il fut charmé d'avoir ſurpris les Gaulois dans leur marche, & de les voir entre deux armées. Sur le champ il commande aux Tribuns de ranger les légions en bataille, de donner à leur front l'étendue que les lieux permet-

toient, & d'aller gravement au-devant de l'ennemi. Sur le chemin il y avoit une hauteur, au pié de laquelle il falloit que les Gaulois paſſaſſent. Atilius y courut avec la cavalerie, & ſe logea ſur le ſommet, dans le deſſein de commencer lo premier le combat, perſuadé que par-là il auroit la meilleure part à la gloire de l'évenement. Les Gaulois, qui croyoient Atilius bien loin, voyant cette hauteur occupée par les Romains, ne ſoupçonnerent rien autre choſe, ſinon que pendant la nuit Emilius avoit battu la campagne avec ſa cavalerie pour s'emparer le premier des poſtes avantageux. Sur cela ils détacherent auſſi la leur & quelques armés à la légere pour chaſſer les Romains de la hauteur. Mais ayant ſû d'un priſonnier que c'étoit Atilius qui l'occupoit, ils mettent au plus vîte l'infanterie en bataille, & la diſpoſent de maniere que rangée dos à dos, elle faiſoit front par devant & par derriere; ordre de bataille qu'ils prirent ſur le rapport du priſonnier & ſur ce qui ſe paſſoit actuellement, pour ſe défendre & contre ceux qu'ils ſavoient à leurs trouſſes, & contre ceux qu'ils auroient en tête.

Emilius avoit bien ouï parler du débarquement des légions à Piſe, mais il ne s'attendoit pas qu'elles ſeroient ſi proche; il n'apprit ſûrement le ſecours qui lui étoit venu, que par le combat qui ſe donna à la hauteur. Il y envoya auſſi de la cavalerie, & en même tems il conduiſit aux ennemis l'infanterie rangée à la maniere ordinaire.

Dans l'armée des Gaulois, les Géſates, & après eux les Inſubriens faiſoient front du côté de la queue, qu'Emilius devoit attaquer; ils avoient à dos les Tauriſques & les Boiens, qui faiſoient face du côté qu'Atilius viendroit. Les chariots bordoient les aîles; & le butin fut mis ſur une des montagnes voiſines, avec un détachement pour le garder. Cette armée à deux fronts n'étoit pas ſeulement terrible à voir, elle étoit encore très-propre pour l'action. Les Inſubriens y paroiſſoient avec leurs braies, & n'ayant autour d'eux que des ſaies légeres. Les Géſates au premier rang, ſoit par vanité, ſoit par bravoure, avoient même jetté bas ces habits, & ne gardoient que leurs armes, de peur que les buiſſons qui ſe rencontroient là en certains endroits ne les arrêtaſſent, & ne les empêchaſſent d'agir. Le premier choc ſe fit à la hauteur, & fut vû des trois armées, tant il y avoit de cavalerie de part & d'autre qui combattoit.

combattoit. Atilius perdit la vie dans la mêlée, où il ſe diſtinguoit par ſon intrépidité & ſa valeur, & ſa tête fut apportée aux Rois des Gaulois. Malgré cela la cavalerie Romaine fit ſi bien ſon devoir, qu'elle emporta le poſte, & gagna une pleine victoire ſur celle des ennemis.

L'infanterie s'avance enſuite l'une contre l'autre. Ce fut un ſpectacle fort ſingulier, & auſſi ſurprenant pour ceux qui ſur le récit d'un fait, peuvent par imagination ſe le mettre comme ſous les yeux, que pour ceux qui en étoient témoins. Car une bataille entre trois armées tout enſemble, eſt aſſûrément une action d'une eſpece & d'une manœuvre bien particuliere. D'ailleurs aujourd'hui comme alors, il n'eſt pas aiſé de démêler, ſi les Gaulois attaqués de deux côtés, s'étoient formés de la maniere la moins avantageuſe, ou la plus convenable. Il eſt vrai qu'ils avoient à combattre de deux côtés: mais auſſi rangés dos à dos, ils ſe mettoient mutuellement à couvert de tout ce qui pouvoit les prendre en queue. Et ce qui devoit le plus contribuer à la victoire, tout moyen de fuir leur étoit interdit; & une fois défaits, il n'y avoit plus pour eux de ſalut à eſpérer: car tel eſt l'avantage de l'ordonnance à deux fronts.

Quant aux Romains, voyant les Gaulois ſerrés entre deux armées & envelopés de toutes parts, ils ne pouvoient que bien eſpérer du combat: mais d'un autre côté la diſpoſition de ces troupes, & le bruit qui s'y faiſoit, les jettoit dans l'épouvante. Le nombre des cors & des trompettes y étoit innombrable, & toute l'armée ajoûtant à ces inſtrumens, ſes cris de guerre, le vacarme étoit tel que les lieux voiſins, qui le renvoyoient, ſembloient d'eux-mêmes joindre des cris au bruit que faiſoient les trompettes & les ſoldats. Ils étoient encore effrayés de l'air & des mouvemens des ſoldats des premiers rangs, qui en effet frappoient autant par la beauté & la vigueur de leurs corps, que par leur nudité: outre qu'il n'y en avoit point dans les premieres compagnies, qui n'eût le cou & les bras ornés de colliers & de braſſelets d'or. A l'aſpect de cette armée, les Romains ne purent à la vérité ſe défendre de quelque fraieur, mais l'eſpérance d'un riche butin emflamma leur courage.

Les Archers s'avancent ſur le front de la premiere ligne, ſelon la coûtume des Romains, & commencent l'action par une grêle épouvantable de traits. Les Gaulois des derniers

rangs n'en ſouffrirent pas extrémement, leurs braies & leurs ſaies les en défendirent : mais ceux des premiers, qui ne s'attendoient pas à ce prélude, & qui n'avoient rien ſur leurs corps qui les mît à couvert, en furent très-incommodés. Ils ne ſavoient que faire pour parer les coups. Leur bouclier n'étoit pas aſſez large pour les couvrir, ils étoient nuds, & plus leurs corps étoient grands, plus il tomboit de traits ſur eux. Se venger ſur les archers mêmes des bleſſures qu'ils recevoient, cela étoit impoſſible, ils en étoient trop éloignés; & d'ailleurs comment avancer au travers d'un ſi grand nombre de traits? Dans cet embarras, les uns tranſportés de colere & de deſeſpoir, ſe jettent inconſidérément parmi les ennemis, & ſe livrent volontairement à la mort: les autres pâles, défaits, tremblans, reculent & rompent les rangs qui étoient derriere eux. C'eſt ainſi que dès la premiere attaque fut rabaiſſé l'orgueil & la fierté des Géſates.

Quand les archers ſe furent retirés, les Inſubriens, les Boiens & les Tauriſques en vinrent aux mains. Ils ſe battirent avec tant d'acharnement, que malgré les plaies dont ils étoient couverts, on ne pouvoit les arracher de leur poſte. Si leurs armes euſſent été les mêmes que celles des Romains, il remportoient la victoire. Ils avoient à la vérité comme eux des boucliers pour parer, mais leurs épées ne leur rendoient pas les mêmes ſervices. Celles des Romains tailloient & perçoient, au lieu que les leurs ne frappoient que de taille.

Ces troupes ne ſoûtinrent que juſqu'à ce que la cavalerie Romaine fût deſcendue de la hauteur, & les eût priſes en flanc. Alors l'infanterie fut taillée en pieces, & la cavalerie s'enfuit à vauderoute. Quarante mille Gaulois reſterent ſur la place, & on fit au moins dix mille priſonniers, entre leſquels étoit Concolitan un de leurs Rois. Anéroeſte ſe ſauva avec quelques-uns des ſiens en je ne ſai quel endroit, où il ſe tua lui & ſes amis de ſa propre main. Emilius ayant ramaſſé les dépouilles, les envoya à Rome, & rendit le butin à ceux à qui il appartenoit. Puis marchant à la tête des légions par la Ligurie, il ſe jetta ſur le pays des Boiens; y laiſſa ſes ſoldats ſe gorger du butin, & revint à Rome en peu de jours avec l'armée. Tout ce qu'il avoit pris de drapeaux, de colliers & de braſſelets, il l'employa à la décoration du Capitole; le reſte des dépouilles & les priſonniers ſervirent à orner ſon triomphe. C'eſt ainſi qu'é-

choüa cette formidable irruption des Gaulois, laquelle menaçoit d'une ruine entiere non-ſeulement toute l'Italie, mais Rome même.

Après ce ſuccès, les Romains ne doutant point qu'ils ne fuſſent en état de chaſſer les Gaulois de tous les environs du Pô, ils firent de grands préparatifs de guerre, leverent des troupes, & les envoyerent contre eux ſous la conduite de Q. Fulvius & de Titus Manlius, qui venoient d'être créés Conſuls. Cette irruption épouvanta les Boiens, ils ſe rendirent à diſcrétion. Du reſte les pluies furent ſi groſſes, & la peſte ravagea tellement l'armée des Romains, qu'ils ne firent rien de plus pendant cette campagne.

L'année ſuivante Publius Furius & Caius Flaminius ſe jetterent encore dans la Gaule, par le pays des Anamares, peuple aſſez peu éloigné de Marſeille. Après leur avoir perſuadé de ſe déclarer en leur faveur, ils entrerent dans le pays des Inſubriens, par l'endroit où l'Addua ſe jette dans le Pô. Ayant été fort maltraités au paſſage & dans leurs campemens, & mis hors d'état d'agir, ils firent un Traité avec ce peuple, & ſortirent du pays. Après une marche de pluſieurs jours, ils paſſerent le Cluſon, entrerent dans le pays des Cénomans, leurs alliés, avec leſquels ils retomberent par le bas des Alpes, ſur les plaines des Inſubriens, où ils mirent le feu, & ſaccagerent tous les villages. Les Chefs de ce peuple voyant les Romains dans une réſolution fixe de les exterminer, prirent enfin le parti de tenter la fortune, & de riſquer le tout pour le tout. Pour cela ils raſſemblent en un même endroit tous leurs drapeaux, même ceux qui étoient relevés d'or, qu'ils appelloient les drapeaux immobiles & qui avoient été tirés du Temple de Minerve. Ils font proviſion de toutes les munitions néceſſaires, & au nombre de cinquante mille hommes, ils vont hardiment & avec un appareil terrible ſe camper devant les ennemis.

Les Romains de beaucoup inférieurs en nombre, avoient d'abord deſſein de faire uſage dans cette bataille, des troupes Gauloiſes qui étoient dans leur armée. Mais ſur la réflexion qu'ils firent que les Gaulois ne ſe font pas un ſcrupule d'enfraindre les Traités, & que c'étoit contre les Gaulois que le combat devoit ſe donner, ils craignirent d'employer ceux qu'ils avoient dans une affaire ſi délicate & ſi importante; & pour

ſe précautionner contre toute trahiſon, ils les firent paſſer au-delà de la riviere, & plierent enſuite les ponts. Pour eux, ils reſterent en deçà, & ſe mirent en bataille ſur le bord; afin qu'ayant derriere eux une riviere qui n'étoit pas guéable, ils n'eſpéraſſent de ſalut que de la victoire.

Cette bataille eſt célebre par l'intelligence avec laquelle les Romains s'y conduiſirent. Tout l'honneur en eſt dû aux Tribuns, qui inſtruiſirent l'armée en général, & chaque ſoldat en particulier de la maniere dont on devoit s'y prendre. Ceux-ci, ſur les combats précédens, avoient obſervé que le feu & l'impétuoſité des Gaulois, tant qu'ils n'étoient pas entâmés, les rendoit à la vérité formidables dans le premier choc; mais que leurs épées n'avoient pas de pointe, qu'elles ne frappoient que de taille, & qu'un ſeul coup; que le fil s'en émouſſoit, & qu'elles ſe plioient d'un bout à l'autre: que ſi les ſoldats, après le premier coup n'avoient le loiſir de les appuyer contre terre & de les redreſſer avec le pié, le ſecond n'étoit d'aucun effet. Sur ces remarques les Tribuns donnent à la premiere ligne les piques des Triaires qui ſont à la ſeconde, & commandent à ces derniers de ſe ſervir de leurs épées. On attaque de front les Gaulois, qui n'eurent pas plutôt porté les premiers coups, que leurs ſabres leurs devinrent inutiles. Alors les Romains fondent ſur eux l'épée à la main, ſans que ceux-ci puiſſent faire aucun uſage des leurs: au lieu que les Romains ayant des épées pointues & bien affilées, frappent d'eſtoc & non pas de taille. Portant donc alors des coups & ſur la poitrine & au viſage des Gaulois, & faiſant plaie ſur plaie, ils en jetterent la plus grande partie ſur le carreau. La prévoyance des Tribuns leur fut d'un grand ſecours dans cette occaſion; car le Conſul Flaminius ne paroît pas s'y être conduit en habile homme. Rangeant ſon armée en bataille ſur le bord même de la riviere, & ne laiſſant par là aux cohortes aucun eſpace pour reculer, il ôtoit à la maniere de combattre des Romains ce qui lui eſt particulier. Si pendant le combat les ennemis avoient preſſé & gagné tant ſoit peu de terrein ſur ſon armée, elle eût été renverſée & culbutée dans la riviere. Heureuſement le courage des Romains les mit à couvert de ce danger. Ils firent un butin immenſe, & enrichis de dépouilles conſidérables, ils reprirent le chemin de Rome.

L'année ſuivante les Gaulois envoyerent demander la paix:

mais les deux Conſuls Marcus Claudius, & Cneus Cornelius ne jugerent pas à propos qu'on la leur accordât. Les Gaulois rebutés ſe diſpoſerent à faire un dernier effort. Ils furent lever à leur ſolde chez les Géſates le long du Rhône environ trente mille hommes, qu'ils tinrent en haleine, en attendant que les ennemis vinſſent. Au Printems les Conſuls entrent dans le pays des Inſubriens, & s'étant campés proche d'Acerres, ville ſituée entre le Pô & les Alpes, ils y mettent le ſiége. Comme ils s'etoient les premiers emparés des poſtes avantageux, les Inſubriens ne purent aller au ſecours: cependant pour en faire lever le ſiége, ils firent paſſer le Pô à une partie de leur armée, entrerent dans les terres des Adréens, & aſſiégerent Claſtidium. A cette nouvelle Marcus Claudius à la tête de la cavalerie & d'une partie de l'infanterie, court au ſecours des aſſiégés. Sur le bruit que les Romains approchent, (*a*) les Gaulois laiſſent là Claſtidium, viennent au-devant des ennemis, & ſe rangent en bataille. La cavalerie fond ſur eux avec impétuoſité, ils ſoûtiennent de bonne grace le premier choc: mais cette cavalerie les ayant enſuite envelopés & attaqués en queue & en flanc, ils plierent de toutes parts. Une partie fut culbutée dans la riviere, le plus grand nombre fut paſſé au fil de l'épée. Les Gaulois qui étoient dans Acerres abandonnerent la ville aux Romains, & ſe retirerent à Milan, qui eſt la capitale des Inſubriens.

Cornelius ſe met ſur le champ aux trouſſes des fuyards, & paroît tout d'un coup devant Milan. Sa préſence tint d'abord les Gaulois en reſpect: mais il n'eut pas ſitôt repris la route

(*a*) *Sur le bruit que les Romains approchent, les Gaulois laiſſent-là Claſtidium, & viennent au devant des ennemis.*] Qu'un détail un peu plus circonſtancié de cette journée de la part de Polybe nous auroit fait de plaiſir! Mais dans le précis qu'il en donne, on ne laiſſe pas de trouver une grande inſtruction. Il paroît que l'aile de cavalerie des Gaulois fut battue, & que celle des Romains ſe replia ſur l'infanterie Gauloiſe comme firent M. de Gaſſion à Rocroy, & M. d'Avarey à Almanza. Il eſt certain que les fuyards ne peuvent plus nuire, & qu'après avoir détaché quelques troupes à leur chaſſe, on n'a rien de plus preſſé que de tourner ſur le flanc qui réſiſte encore, dont pour lors la défaite eſt bien aſſûrée. Le feu de la Nation Françoiſe l'empêchera ſouvent de faire toutes ces réflexions dans pareilles rencontres. Je voudrois qu'un Général qui connoîtroit cette vivacité, chargeât quelque ami plus flegmatique de le retenir dans ſemblable occaſion, & de l'empêcher de faire ce qui n'eſt que trop ordinaire, après avoir employé beaucoup d'art dans les préliminaires & les diſpoſitions de l'action, de ſe laiſſer emporter par le premier ſuccès bien au-delà des lois de la prudence.

Une ſeconde leçon à prendre ici eſt celle ſi ſouvent répétée, de ne jamais attendre l'ennemi dans des lignes, ſurtout à un ſiége,

d'Acerres, qu'ils ſortent ſur lui, (*a*) chargent vivement ſon arriere-garde, en tuent une bonne partie, & en mettent pluſieurs en fuite. Le Conſul fait avancer l'avant-garde, & l'encourage à faire tête aux ennemis, l'action s'engage, les Gaulois fiers de l'avantage qu'ils venoient de remporter, font ferme quelque tems : mais bien-tôt enfoncés, ils prirent la fuite vers les montagnes. Cornelius les y pourſuivit, ravagea le pays, & emporta de force la ville de Milan. Après cette déroute, les Chefs des Inſubriens ne voyant plus de jour à ſe relever, ſe rendirent aux Romains à diſcrétion.

Ainſi ſe termina la guerre contre les Gaulois. Il ne s'en eſt pas vû de plus formidable, ſi l'on en veut juger par l'audace deſeſpérée des combattans, par les combats qui s'y ſont donnés, & par le nombre de ceux qui y ont perdu la vie en bataille rangée : mais à la regarder du côté des vûes qui ont porté les Gaulois à prendre les armes, & de l'inconſidération avec laquelle chaque choſe s'y eſt faite, il n'y eut jamais de guerre plus mépriſable ; par la raiſon que ces peuples, je ne dis pas dans la plûpart de leurs actions, mais généralement

(*a*) *Il n'eut pas plutôt repris la route d'Acerres qu'ils ſortent ſur lui, chargent vivement ſon arriere-garde.*) C'eſt toûjours une grande action qu'une action d'arriere-garde, qui demande beaucoup de conduite & de prudence dans celui qui attaque, & qui doit avoir en même temps beaucoup de vivacité, ſans quoi tout ſe paſſe en eſcarmouches, durant leſquelles l'ennemi gagne du temps & par conſéquent du terrein, ce qui eſt le tout pour lui.

Perſoune n'a encore écrit de cette partie, nous en traiterons en parlant des retraites d'armée : mais je vais dire ici en paſſant que la bonne façon de s'y prendre eſt de ne point marchander, de faire tous les efforts poſſibles pour culbuter toutes les troupes qui ſe préſentent les unes ſur les autres, pour y mettre le trouble & la confuſion, & tâcher de parvenir aux bagages ; car alors il eſt bien difficile que ceux-ci n'embarraſſent les troupes, & ne jettent l'épouvante parmi elles. La cavalerie eſt de peu d'uſage dans ces ſortes d'actions, elle ne doit ſervir qu'à ſoûtenir l'infanterie, qui doit charger ſur pluſieurs colonnes les eſcadrons entre leurs diſtances. Ceci ſuppoſe que l'on eſt fortement ſoûtenu comme de toute l'armée, ou de la majeure partie, & que le deſſein eſt formé de rendre l'action générale ſi l'ennemi prête le collet, ſans quoi il faut aller au contraire bride en main pour ne pas perdre ſon premier avantage, & il vaut mieux laiſſer aller l'ennemi que de s'expoſer à être ramené avec perte. L'on connoit quand il eſt tems de ſe retirer lorſque l'ennemi commence à ſe rallier, à préſenter des apparences de diſpoſitions, & à tenir les meilleurs poſtes ou lieux favorables, alors l'on doit croire que le ſecours lui arrive, & qu'il ne tardera pas à attaquer lui-même pour ſe défaire de l'incommodité de votre pourſuite.

Dans les affaires ou combats de cette nature l'on doit obſerver que le terrein change à chaque pas, & que par conſéquent il faut changer de diſpoſition. Quand on aura connu cette partie de la guerre, & qu'elle ſera réduite en principes, cela ne paroitra pas ſi difficile.

Dans l'occaſion dont il s'agit, on voit que les Gaulois après avoir entamé leur action pour s'être trop abandonnés au génie de la Nation, & à l'impétuoſité qui a toûjours fait ſa principale qualité, perdi-

dans tout ce qu'ils entreprennent, ſuivent plutôt leur impétuoſité, qu'ils ne conſultent les regles de la raiſon & de la prudence. Auſſi furent-ils chaſſés en peu de tems de tous les environs du Pô, à quelques endroits près qui ſont au pié des Alpes; & cet événement m'a fait croire, qu'il ne falloit pas laiſſer dans l'oubli leur premiere irruption, les choſes qui ſe ſont paſſées depuis, & leur derniere défaite. Ces jeux de la fortune ſont du reſſort de l'hiſtoire; il eſt bon de les tranſmettre à nos neveux, pour leur apprendre à ne pas craindre les incurſions ſubites & irrégulieres des Barbares. Ils verront par-là qu'elles durent peu, & qu'il eſt aiſé de ſe défaire de ces ſortes d'ennemis, pourvû qu'on leur tienne tête, & que l'on mette plutôt tout en œuvre, que de leur rien céder de ce qui nous appartient. Je ſuis perſuadé que ceux qui nous ont laiſſé l'hiſtoire de l'irruption des Perſes dans la Grece, & des Gaulois à Delphes, ont beaucoup contribué au ſuccès des combats que les Grecs ont ſoûtenus pour maintenir leur liberté. Car quand on ſe repréſente les choſes extraordinaires qui ſe firent alors,

rent tout leur avantage, & furent obligés à combattre contre leur intention.

C'eſt le même évenement que l'affaire de M. le Prince de Condé à Seneff. Ce grand homme qui participoit au génie de la Nation dont il a fait long-tems la gloire, non content d'avoir pleinement battu l'arriere garde du Prince d'Orange, de s'être rendu maître des équipages auxquels il mit le feu, voulut pouſſer plus loin, & s'engagea dans un fort mauvais pas, & ſi mauvais qu'il n'y avoit que lui qui pût s'en tirer. Le Prince d'Orange ayant oppoſé à ce torrent de valeur, de ſages diſpoſitions derriere les houblonieres & les haies du village du Fai, lui fit rencontrer à chaque pas des troupes fraiches & de nouveaux obſtacles. Comme il avoit en tête un Heros qui loin de le rebuter des mauvais ſuccès n'en devenoit que plus terrible, il n'y eut que la nuit qui fit ceſſer un combat que la ravine que le Prince d'Orange avoit miſe devant lui n'avoit rendu que plus ſanglant, il l'étoit déja au point qu'il ne s'en eſt gueres vû d'auſſi meurtrier. Si M. le Prince eût prévû le ſang que cette victoire devoit lui coûter, il ne l'eût peut-être pas entrepriſe: mais il étoit ardent, & il ſe trouva engagé. Les grands exemples de bravoure qu'il y donna firent faire des actions ſingulieres, & il eſt à croire qu'il eût forcé encore la ravine ſur le bord de laquelle la nuit & non l'ennemi l'arrêta. Sa tête étoit d'une ſi bonne trempe qu'il conſerva toûjours ſa préſence d'eſprit dans tous les dangers auxquels il s'expoſa ce jour-là. Bien des gens ont prétendu qu'il s'étoit trop échauffé à la fin, & qu'après avoir été grand Capitaine & ſoldat furieux dans la même journée, la fin ne le trouva pas ſi grand: mais c'eſt à tort, car quoique parmi des traits de courage prodigieux le même ordre ni la même ſageſſe ne paroiſſent plus, il eſt cependant certain que ſans la prudence & la valeur du Chef, ces ſortes d'actions diſputées n'auroient pas aſſûrément une heureuſe iſſue. Celle de cette journée eut toutes les marques de la victoire, le champ de bataille, les morts & les bleſſés, ainſi que les bagages, demeurerent au Prince de Condé, qui coucha ſur le champ de bataille; prêt à recommencer le lendemain. Mais le Prince d'Orange n'étant pas de même avis fit ſa retraite durant la nuit, & partant il n'auroit pas dû chanter de *Te Deum* pour cette journée: mais des raiſons de politique en ont fait chanter bien d'autres avec auſſi peu de ſujet. Il ne ſuffit pas pour la victoire de s'être bien défendu, il en faut d'autres témoignages.

& le nombre innombrable d'hommes, qui malgré leur valeur & leur formidable appareil de guerre, furent vaincus par des troupes, qui sûrent dans les combats leur oppoſer la réſolution, l'adreſſe & l'intelligence; il n'y a plus de magaſins, plus d'arſenaux, plus d'armées qui épouvantent, ou qui faſſent perdre l'eſpérance de pouvoir défendre ſon pays & ſa patrie. Or comme les Gaulois n'ont pas ſeulement autrefois jetté la terreur dans la Grece, mais que cela eſt encore arrivé pluſieurs fois de nos jours, ç'a été pour moi une nouvelle raiſon de reprendre plus haut, & de rapporter en abrégé les principaux points de leur hiſtoire. Revenons maintenant à celle des Carthaginois.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Télamon.

§. I.

Réflexions ſur le combat qui précéda la journée de Télamon. Défaite des Romains; retraite des Gaulois juſqu'à Télamon.

POur s'inſtruire dans la lecture de l'évenement dont il eſt queſtion, il me ſemble néceſſaire de poſer l'état des choſes; je crois d'abord devoir faire obſerver qu'il y a bien de la différence entre l'entrepriſe, ou pour mieux dire, l'irruption des Gaulois, & la conduite du conquérant. Ceux-ci cherchent non un établiſſement, mais des richeſſes portatives: celui-là au-contraire veut des établiſſemens, & conſerver ſous ſa domination telle ou telle Province: partant les Gaulois ne s'écartoient point des bons principes tant qu'ils accumuloient du butin; ils n'étoient venus là que pour cela. Il n'eſt donc pas étonnant qu'après une premiere victoire ils ſe retirent; quand on a obtenu ce qu'on deſiroit il ne reſte plus rien à faire. Les Généraux Gaulois riches & ſatisfaits, craignant d'ailleurs que dans un pays tel que celui de Romains, tous les pas ne fuſſent de nouveaux écueils, contens quant à leur gloire, de la bataille qu'ils venoient de gagner, ne veulent pas courir le riſque d'une ſeconde qui pourroit leur enlever leur butin: tout cela eſt dans l'ordre. Leur marche, leur retraite, tout eſt bien conduit d'abord; ils reviennent ſur leurs pas, ſachant que l'ennemi les ſuit. Il étoit de leur honneur, & d'une utilité indiſpenſable pour eux de gagner cette premiere action, ils joignent pour cela la ruſe à la force, & feignant de craindre au point de ſe retirer, ils font donner à leur ennemi dans l'embuſcade qu'ils

qu'ils lui ont tendue, & ils en profitent avec avantage. Après une conduite auſſi glorieuſe juſqu'à ce moment la préſomption vient à s'en mêler; c'eſt de tous les vices celui qui engendre le plus volontiers la pareſſe: voici la ſource de tous les autres malheurs. Une partie des ennemis ſe retranche ſur une hauteur, il ne faut pas perdre de tems; cependant on remet au lendemain cette chetive attaque, & voilà la faute.

Pouvoient-ils ne pas penſer que ceux qui défendoient cette hauteur, étoient pour le moins auſſi las qu'eux? D'ailleurs en attaquant les Romains dans leurs propres pays, qui pouvoit ſe promettre le lendemain? On n'en doit jamais imaginer tant qu'il reſte encore quelque choſe à faire. Gardons-nous de la faute d'Archias à Thebes, qui pour avoir remis au lendemain de voir une lettre qu'il recevoit, n'eut pas le tems de prévenir une conſpiration, dont il fut la victime la même nuit. Il eſt cependant vrai de dire que cette faute des Gaulois ne nous paroît auſſi grande que par la perte réelle qu'elle leur a occaſionnée; car ſans le concours de toutes les circonſtances étrangeres à la choſe même, le parti de la retraite n'eût été troublé en aucune façon par Emilius. Ce Romain ne ſe trouvant pas aſſez fort ſeul pour attaquer les Gaulois, à la rencontre deſquels il ne s'étoit porté que pour couvrir ſon pays, ſe contente dès qu'ils ſe retirent d'avoir ſauvé les debris de la premiere armée; mais ſans doute faiſant réflexion au renfort qu'il vient d'acquérir, il lui prend envie de ſuivre l'ennemi, & de ſe tenir à portée de profiter de l'occaſion favorable, qu'un peu de conſtance ne manque jamais de procurer. Elle ne tarda pas à ſe préſenter; Attilius, dont les legions venoient de débarquer à Piſe, prend ſa route par la Tyrrhenie, & ſurprend des fourrageurs, qui lui racontent la bataille & toutes ſes circonſtances, & lui apprennent qu'Emilius ſon collegue n'eſt pas éloigné des Gaulois. Déterminé par ce rapport, il prend ſur le champ ſon parti, & marche droit à eux. Voilà un Géneral actif qui ne perd point de tems en de vaines délibérations; bel exemple pour ceux qui ſont en pareil cas. Emilius paroît plus circonſpect, & fort mal informé, ce qui eſt un défaut bien eſſentiel, & qui ſemble toûjours volontaire dans ſon pays, où l'on peut l'être avec bien de la facilité. Ils profiterent l'un & l'autre avec ſageſſe de leur bonne fortune; car leur habileté juſqu'ici n'a paru que par la diligence d'Atilius. Quant aux Gaulois nous ne trouvons dans leur conduite que la faute d'avoir laiſſé échaper un gros corps des ennemis, dont un peu plus de la vivacité que l'on reproche à cette nation, les eût rendu maîtres aiſément le premier jour. Ne peut-on pas conjecturer que ſans ce renfort Emilius ſe fût tenu hors de portée, & Atilius eût par conſéquent été battu, lui qui ignoroit juſqu'à l'exiſtence de l'armée Gauloiſe. Il eſt encore poſſible que ſi Atilius eût été defait, les Gaulois enhardis par deux victoires euſſent tenté & obtenu la troiſieme. C'eſt un grand préjugé pour une troiſieme que le gain des deux premieres. Partant l'on voit de quelle conſéquence a été pour eux d'avoir remis l'attaque de la hauteur au lendemain. Combien d'évenemens à la guerre euſſent eu des iſſues différentes, ſi l'on eût toûjours fait ſur le champ

tout ce qu'il étoit poſſible de faire!

Il eſt preſque inutile de relever la premiere faute des Romains, elle eſt ſi groſſiere, qu'elle ne peut guere avoir d'imitateur. Au milieu de ſon pays en plein jour, donner avec toute une armée dans une embuſcade. Voir la cavalerie ennemie qui ſe retire, & qui attend le jour pour cela, n'avoir point de nouvelle de l'infanterie; voilà bien dequoi ſoupçonner. Quelques batteurs d'eſtrades, quelques pelotons de cavalerie en avant & ſur les aîles paroient à cette ruſe aujourd'hui bien uſée; mais qui réuſſiroit encore quelquefois vis-à-vis certains Géneraux, que leur ardeur empêcheroit de marcher, comme on dit, la ſonde à la main: on ne doit point aller autrement dans un pays ennemi, à portée d'une armée qui le couvre.

§. II.

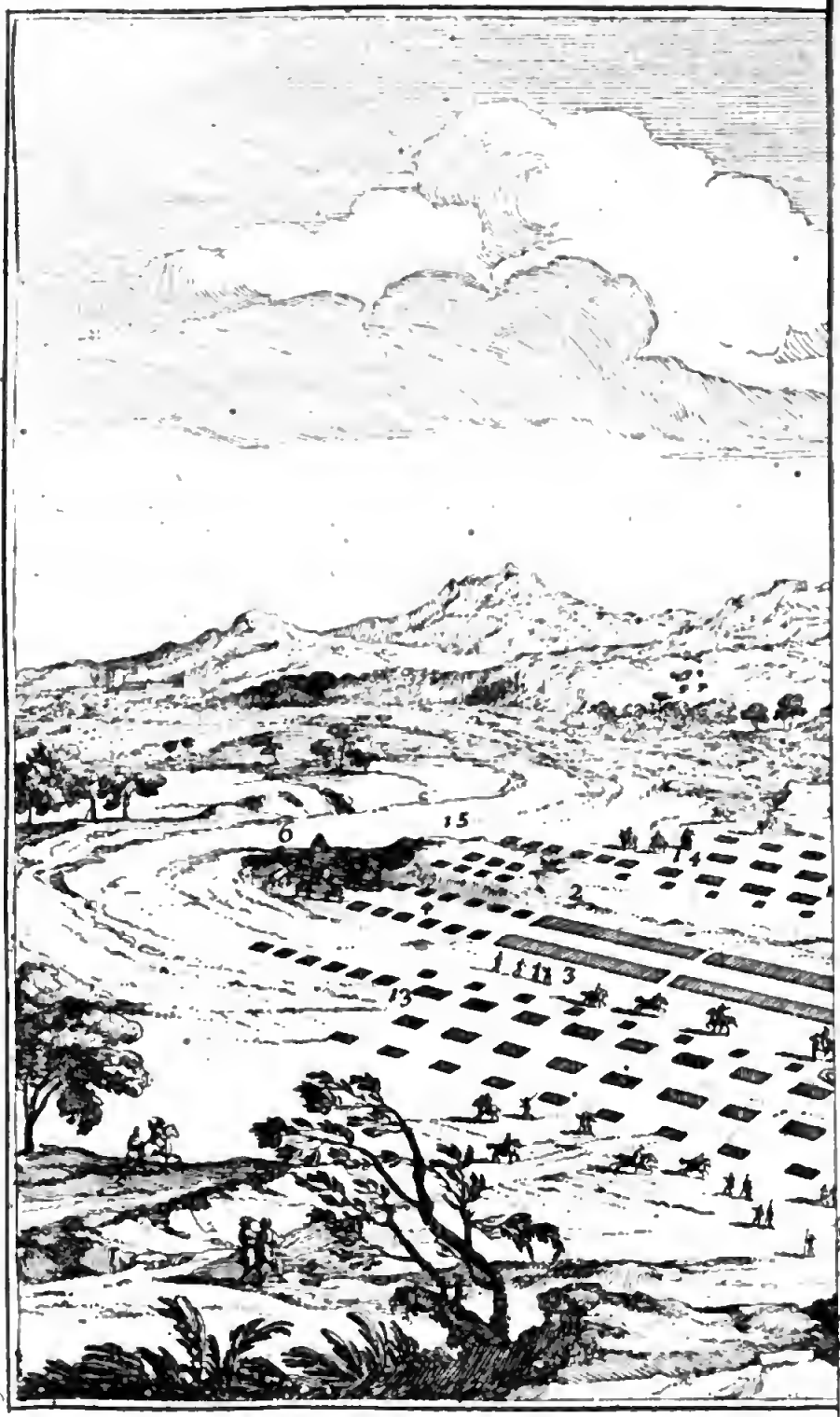
Bonheur des Romains avant la bataille de Télamon.

SAns vouloir entreprendre de décider quels ſont les plus grands dans l'art de la guerre, ou des anciens ou des modernes, je crois dans cette occaſion devoir un peu me récrier contre les auteurs Romains, les ſeuls écrivains de ce tems, qui ont prodigué leurs éloges à leurs Géneraux, à l'occaſion de la bataille, dont il s'agit. Comme ils étoient encore plus éloquens que guerriers, je ne ſuis point étonné qu'ils ayent tranſmis à la poſtérité l'admiration des faits, qu'ils ne préſentent jamais que du côté favorable; encore ſont-ils décorés des fleurs les plus ſéduiſantes de la Rhetorique.

Le récit ſeul de ce qui a précédé la bataille de Télamon prouve à tout œil tant ſoit peu militaire, qu'il n'y a eu, comme nous avons dit, ni conduite, ni projet, ni prévoyance de la part des Géneraux Romains, encore moins de ce concert qui prouve l'habileté; tout a été enfanté par le haſard, & la fortune qui veilloit à l'aggrandiſſement de Rome, a préſidé ſeule au ſuccès de cette journée. D'un autre côté, les Gaulois, dont la conduite eſt belle, concertée, réfléchie & conſéquente, n'étant pas ſecondés par la fortune, ſont la victime de leur prudence, & n'ont d'autre reſſource que de faire acheter cher la victoire à leurs fortunés ennemis.

La premiere armée des Romains marche ſans ordre, donne dans une embuſcade, fait ſans en profiter, qu'en attendant Emilius, elle ſera plus forte que les Gaulois, que dumoins elle ſe commettra moins: rien de tout cela ne nuit au parti que la fortune a adopté. Emilius arrive trop tard pour avoir part à l'action, il ignore même qu'il y en ait eu une, il ſauve un corps dont la perte paroiſſoit certaine, ſans en avoir pû former le projet, & s'attache à la pourſuite des Gaulois, dans l'idée ſimplement d'inquiéter leur arriere-garde. Atilius qui d'un autre côté vient de débarquer, prend ſa route ſur un chemin différent des Gaulois, preuve certaine qu'il n'a point de projet contr'eux: la fortune lui amène les fourrageurs ennemis; n'eſt-ce pas le venir prendre par la main pour le mener à la victoire? Où eſt dans tout cela la haute ſcience & la grande habileté que vantent les anciens écrivains? Il me ſemble que de plus longs raiſonnemens ſeroient ſuperflus, &

43 e L. Du T. 1



PLAN DE LA BATAILLE DE TELAMON OU

que le ſimple récit ſuffit pour prouver que le haſard a conduit tout ce qui a précedé le combat, & l'a toûjours tourné à l'avantage des Romains. C'eſt une grande qualité à la guerre que d'être heureux. Nous voyons ici que l'habileté ne ſuffit pas, puiſque l'on va voir dans l'ordre de bataille, tout ce que la Tactique ancienne avoit de plus ſavant mis en uſage par les Gaulois, qui ne paroiſſoient point épouvantés de ſe trouver tout d'un coup attaqués & inveſtis par deux armées, au moment qu'ils viennent d'en battre une troiſieme. N'ayant plus d'autres reſſources que dans une bonne diſpoſition, ils mettent d'abord leurs bagages & leur butin ſur une hauteur gardée par de l'infanterie (10). Debarraſſés de ce ſoin, ils ne ſongent plus qu'au combat, & pour réſiſter aux deux armées ils ſe forment ſur deux lignes dos-à-dos, dont l'une (2) fait face à Atilius, & l'autre (3) à Emilius, & leur cavalerie (4) & (5) ſur deux lignes aux deux aîles. Cet ordre de bataille doublé, les ayant obligés de racourcir leur front, ils ſe trouvoient débordés; mais pour couvrir leurs aîles, ils les entourent de chariots (6) & (7).

Pour ajoûter encore à la force de cet ordre de bataille que la néceſſité leur avoit dicté, les Généraux Gaulois voulurent entreprendre de dépoſter les troupes d'Atilius d'une hauteur (15), qu'il leur importoit d'occuper, en face de l'aîle de cavalerie de ce front; ce fut là le ſignal du combat, dumoins pour Emilius, qui juſqu'alors avoit ignoré l'arrivée d'Atilius. Il ſe fit de grands efforts pour emporter la hauteur, juſqu'à ce que les Gaulois ſachant qu'Atilius y étoit en perſonne, & d'ailleurs preſſés par les troupes d'Emilius, ne ſongerent plus qu'à ſe bien defendre. Le combat fut ſanglant, la phalange Gauloiſe ayant été enfoncée par Emilius, & culbuttée ſur celle qui combattoit contre Atilius, il ne fut plus poſſible de rétablir le combat, & les Gaulois furent entierement détruits. Nous dirons tantôt la principale cauſe de leur ruine.

Polybe qui étoit homme du métier, forme une queſtion, à laquelle nous allons répondre. *D'ailleurs*, dit-il, *aujourd'hui comme alors, il n'eſt pas aiſé de demêler, ſi les Gaulois attaqués des deux côtés, s'étoient formés de la maniere la moins avantageuſe ou la plus convenable. Il eſt vrai qu'ils avoient à combattre des deux côtés: mais auſſi rangés d'os-à-dos, ils ſe mettoient mutuellement à couvert, de tout ce qui pouvoit les prendre en queue.*

Il me ſemble que la néceſſité eſt la ſeule réponſe à cette queſtion, & que dans ce cas urgent la connoiſſance la plus exacte de la Tactique ancienne ne pouvoit rien offrir de mieux aux Gaulois, leurs poſitions étoient dangereuſes; & parconſéquent ils ne pouvoient prendre un ordre plus ſûr.

Il ajoûte à cela: *Et ce qui devoit le plus contribuer à la victoire, tout moyen de fuir leur étoit interdit, & une fois défaits, il n'y avoit plus pour eux de ſalut à eſpérer: car tel eſt l'avantage de l'ordonnance à deux fronts.*

Cela s'appelle la reponſe à ſa queſtion; rien ne doit fortifier le courage comme la certitude, qu'il n'y a plus de retraite à eſpérer, ſur-tout dans ces tems où il n'y avoit à attendre en pareil cas que la mort ou l'eſclavage. Cette ſitua-

tion repréſentée vivement en quatre paroles, fait la meilleure harangue militaire que l'on puiſſe faire ; & il eſt certain qu'il faut en pareil cas animer le ſoldat, & lui parler ſouvent : une plaiſanterie dite d'un certain ton, vaut mieux que le meilleur diſcours, & fait plus d'effet. Un Lieutenant-Colonel à Fleurus, étant prêt à charger, ſe tourna du côté des ſoldats, qui avoient eu du mécontentement d'entrer aſſez mal vêtus en campagne, & leur dit : Enfans, voilà un régiment vêtu de neuf vis-à-vis de nous, habillons-nous. Les ſoldats exécuterent à la lettre l'ordre de leur Chef, & ſe vêtirent ſur le champ de bataille. Des mots plaiſans, lâchés à propos, valent bien mieux, ſur-tout à cette nation vive & gaie, que les propos les mieux étudiés qui ſeroient ſerieux. Léonidas marchant aux Thermopyles, quelqu'un lui criant, voilà les Perſes qui s'approchent de nous. Et nous d'eux, répondit-il. Quelqu'autre parlant du nombre prodigieux des Perſes, dit en ſa préſence que le ſoleil ſeroit obſcurci par la quantité des traits qu'ils lanceroient : Tant mieux, repondit ce vaillant Grec, nous combattrons à l'ombre. Henri le Grand ſavoit parler aux ſoldats, & ſes harangues doivent ſervir de modele.

§. III.

Bataille de Télamon.

NOus avons fait connoître combien les Gaulois l'emporterent dans la journée de Télamon ſur les Romains, quant à l'habileté de la diſpoſition ; cependant ils furent vaincus : plus courageux, plus habiles, pourquoi ſuccomberent-ils ? voilà le ſujet de nos réflexions. D'abord le nombre eſt une des raiſons qui ſe préſentent : mais nous avons dit ſi ſouvent que la bonne ordonnance y ſupplée ; d'ailleurs il n'eſt pas conſtant que les Romains fuſſent plus forts, & nous n'en avons d'autres preuves que les chariots, dont les Gaulois couvrirent leur flanc, ce qui déſigne qu'ils étoient débordés, ayant été obligés à doubler leur profondeur. Il n'eſt pas étonnant que le front fut moins conſiderable : mais en ſuppoſant même cette inégalité, le grand courage d'une armée qui n'a plus d'autre reſſource qu'en la victoire, eût décidé en faveur des Gaulois ; c'eſt pourquoi tout bien peſé, je crois pouvoir hardiment conclurre que leur défaite n'a eu d'autre cauſe ni d'autre principe que dans la diſparité des armes. Notre auteur rapporte que les deux premiers rangs de la phalange combattirent nus de la ceinture en haut. Cela marque de leur part un grand courage, & beaucoup de mépris de la mort ; mais ils combattoient contre des gens armés de toutes pieces, premier deſavantage des armes, dont nous ne voyons guere d'exemples, quant à la nudité, que dans Strada, qui rapporte, parlant des guerres de Flandre, qu'à la bataille de Maline, *les Ecoſſois combattirent nus, ou pour faire montre de leur hardieſſe, ou à cauſe de la chaleur. Quoi qu'il en ſoit*, dit-il, *ils ſe dépouillerent de leurs habits, ſe contentant de leurs chemiſes ; & quelques uns même l'ayant quittée, & miſe à l'entour de leurs hanches, ils paroiſſoient nuds parmi des ſoldats armés, & la plûpart n'en étoient pas moins forts, ni moins aſſûrés, que ceux qui étoient couverts de leurs armes.*

Voilà donc les Gaulois bien moins armés pour la défenſive : mais ils ne marchandoient pas leur ennemi, ils l'abordoient d'abord ; partant s'ils euſſent été armés également pour l'offenſive, je ne ſai encore ce qui ſeroit arrivé. Mais au lieu des épées courtes, tranchantes & pointues, dont les Romains ſe ſervoient, les Gaulois (à ce que rapporte notre auteur, parlant de la bataille de l'Adda) n'uſoient que d'épées ſans pointes, tranchantes à la verité, mais de ſi mauvaiſe trempe, qu'au premier coup de taille elles ſe fauſſoient. En voilà aſſez pour perdre les batailles. En verité il falloit un courage ſurnaturel à cette nation, pour réſiſter auſſi vigoureuſement à des ſoldats armés, couverts de leurs boucliers, & exercés à manier leurs épées, dont ils uſoient d'eſtoc avec bien plus de ſuccès qu'on ne fait de taille, & qui même étoient aux deux uſages.

Outre cela les Gaulois manquant d'armes de jet, n'avoient pas ſeulement dequoi s'en couvrir : voilà encore un grand deſavantage, & c'eſt ce qui fait conclurre à Polybe que, *ſi leurs armes euſſent été ſemblables, ils remportoient la victoire.*

Il paroîtroit bien étonnant, que dans un eſpace de tant de ſiecles, aucunes des nations qui faiſoient la guerre aux Romains, n'ayent réflechi ſur ce défaut dans leurs armes, & ſe ſoient laiſſé battre conſtamment faute d'y remedier, ſi nous ne voyions de nos yeux quelle eſt la répugnance de cette nation, pour adopter des uſages étrangers, qui pourroient lui être avantageux, ainſi que leur Tactique, dans ce que nous reconnoiſſons qu'elle peut avoir de bon & d'analogue au genie des François. Cette répugnance eſt au point que l'attention de ne pas la choquer, fait une partie des plus eſſentielles à ceux qui la gouvernent.

Nous ſommes, & les Gaulois étoient, eu égard à ce point, comme les Turcs aujourd'hui vis-à-vis des Chrétiens ; mais ne ſeroit-il pas à craindre que ceux-ci imitant les Moſcovites, ne nous faſſent changer de maxime, il ne faut pour cela chez eux qu'un homme qui ſoit accrédité.

Nous réſervons pour le paragraphe qui ſuit un exemple fameux d'une armée enfermée entre deux autres, & nous finirons celui-ci par le récit de la défaite d'Abencimagne Roi de Fez, dans la guerre contre Abenragel, Roi de Suz. Celui-ci *s'étant mis en campagne avec des forces à peu près égales, à quelques trois mille chevaux près, leſquelles devinrent bientôt ſupérieures*, dit l'auteur, *par la jonction de trois mille piétons & quatre mille chevaux envoyés par Abenſuleiman ; il ordonna que ce renfort prît les ennemis par leur derriere, pendant qu'il les attaqueroit lui-même de front ; & en attendant que le ſecours qui ſe tenoit en embuſcade, executât ce qui lui étoit ordonné, Abenragel en vint aux mains avec les ennemis pour les amuſer. La nuit ſépara les combattans, & favoriſa la marche des troupes d'Abenſuleiman, elles donnerent le lendemain en même tems qu'Abenragel, avec tant de furie que l'armée de Fez fut entierement rompue, & comme elle ſe trouvoit entre deux armées, & toute ſa retraite enlevée, on en fit un carnage épouvantable.*

§. IV.

Bataille à deux fronts, à Médaba. Explication de cet ordre célebre. Remarques ſur les chariots de guerre. Que le terme Hebreu qu'on a rendu par chariot peut être équivoque.

QUelque recherche que j'aye faite dans ma mémoire, elle n'a pû me fournir de bataille à deux fronts, & ſemblable à celle de Telamon plus capable de nous inſtruire, que celle de Medaba, qui ſe trouve de huit cents ſoixante ans plus ancienne. Il y a cette différence qu'à celle-ci, Joab Géneral des Juifs ſous David ne fut point contraint par la néceſſité, & qu'il choiſit de ſe mettre entre les deux armées ennemies. C'eſt l'Ecriture qui le rapporte dans le ſecond livre des Rois, & dans le premier des Paralipomenes, où on lit des Ammonires, dont le nombre n'eſt pas ſpécifié :

Ils envoyerent vers les Syriens de Rohob, & les Syriens de Soba, & ils firent lever à leurs dépens vingt mille hommes de pié, & ils prirent auſſi mille hommes du Roi de Maacha, & douze mille hommes d'Iſtob.

Tous ces gens s'étant mis en marche, vinrent camper à Médaba, & les Ammonites s'étant aſſemblés devant leurs villes, ſe préparerent à la guerre.

Lorſque David eut été informé de tous ces préparatifs, il envoya Joab avec toutes ſes meilleures troupes.

Les Ammonites s'étant avancés pour le combattre, rangerent leur armée en bataille près de la porte de la ville, & les Rois qui étoient venus à leurs ſecours, camperent ſéparément dans la plaine.

Ainſi Joab ayant remarqué qu'on ſe préparoit à le combattre, & de front & par derriere, prit l'élite des troupes d'Iſraël, & marcha contre les Syriens, & donna le reſte de l'armée à Abiſaï ſon frere, pour marcher contre les Ammonites, & lui dit : Si les Syriens ont de l'avantage ſur moi, vous viendrez à mon ſecours, & ſi les Ammonites en ont ſur vous, j'irai auſſi pour vous ſecourir.

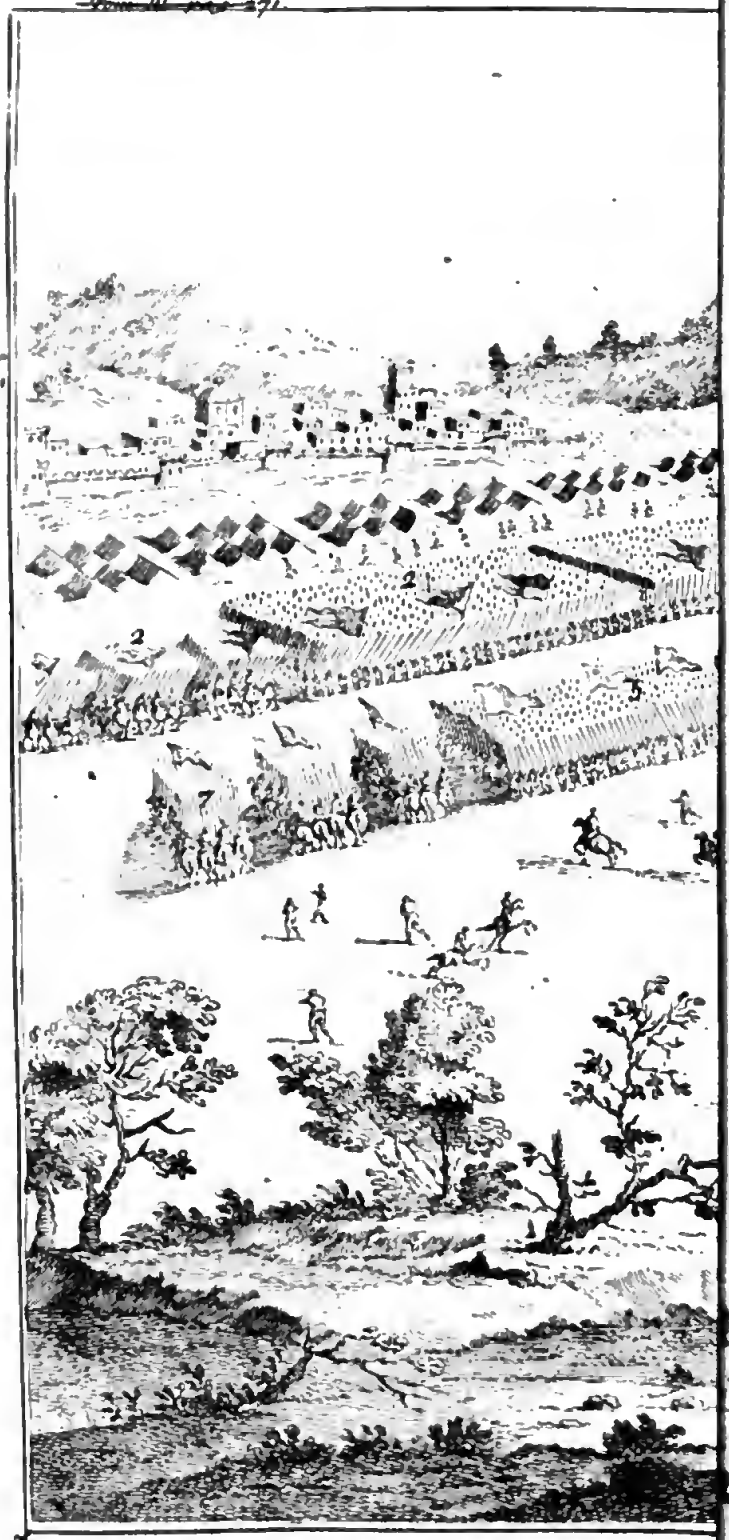
Agiſſez en homme de cœur, & combattons généreuſement pour notre peuple & pour les villes de notre Dieu : & le Seigneur ordonnera de tout comme il lui plaira.

Joab marcha contre les Syriens avec les troupes qu'il commandoit, il les battit & les mit en fuite.

Les Ammonites voyant la fuite des Syriens, s'enfuirent auſſi eux-mêmes de devant ſon frere Abiſaï, & ſe retirerent dans la ville, & Joab s'en retourna à Jeruſalem.

Ce détail quoique peu chargé de circonſtances, exprime nettement un ordre de bataille à deux fronts, comme à Telamon. Quant à la Tactique qui y fut employée, comme celle des Juifs, nous eſt connue, il eſt aiſé d'en donner le plan. Ils ſe rangerent comme ils avoient accoûtumé, & comme le font actuellement encore les Peuples de l'Aſie (à la profondeur des files près) par grands corps ſur une même ligne, avec de petits eſpaces entre eux pour laiſſer des retraites & des iſſues tant pour les bleſſés que pour les ordres qu'on peut avoir à donner. Xénophon dit dans ſon hiſtoire de Cyrus, que l'infanterie de Créſus dans la bataille qu'il perdit contre les Perſes, étoit ſur trente de hauteur. Il y a apparence que les Juifs en uſoient de même lorſqu'ils ſe trouvoient en force : ainſi

44 L. Du C.
Tome III pag. 271



BATAILLE SUR DEUX FRONT DES I

Joab voyant qu'il ne pouvoit combattre les Ammonittes (2), ſans avoir à dos les Syriens (3), qui ſe trouvoient poſtés en (4), & qu'ils *tourneroient infailliblement ſon armée, la forma ſur deux lignes ou deux phalanges (5) (6) au centre. Nous parlerons tout-à-l'heure de la cavalerie, quand nous aurons fait faire attention à l'extrême hardieſſe de Joab, que l'Ecriture nous donne pour un grand homme de guerre, & qui ſemble ici avoir pris un parti bien haſardeux : cependant il le prend de plein choix. Sans doute que comptant ſur ſon extrême diligence, il croyoit pouvoir défaire les Syriens, avant que ſon frere Abiſaï eût commencé ſon attaque ; ſans doute qu'il lui preſcrivit de ne pas ſe preſſer, mais d'amuſer l'ennemi un peu de tems, & ces termes : *ſi les Syriens ont de l'avantage ſur moi, venez à mon ſecours*, marquent qu'il devoit commencer. Il ne ſe trompoit pas de croire que les Ammonites n'oſeroient l'attendre après la défaite de leurs Alliés, lorſqu'il ſeroit réuni avec ſon frere. Mais pour rendre ſon ſuccès moins douteux, il prit avec lui l'élite de l'armée ; voilà la précaution capitale, celle qui prouve tout ce que nous venons d'avancer, & qui rendit ſa victoire aſſûrée. Tout dépendoit du premier combat, il étoit digne de la prudence de Joab de l'aſſûrer par tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, belle leçon pour des cas pareils.

Quant à ce que je place de la cavalerie aux aîles, quoique l'Ecriture n'en parle point, voici quelles ſont mes raiſons pour en ſuppoſer dans cette bataille. Dans la bataille qui ſe donna peu de tems après, laquelle décida du ſort des Ammonites, & des Rois leurs Alliés. Il eſt dit formellement que David tailla en pieces 700 chariots & 40 mille chevaux, dont il me paroît qu'y [en ayant eu un ſi grand nombre dans cette action, il ne ſe peut pas qu'il n'y en eût une certaine quantité à la bataille de Medaba qui précéda de ſi peu.

Outre une raiſon ſi puiſſante, c'eſt que le texte parle de trente deux mille chariots de guerre. Dom Calmet prétend ce nombre exceſſif, & il a raiſon, puiſque le calcul de cette quantité exigeroit 64 mille homme pour les monter, au moins 64 mille chevaux pour les conduire, & un terrein ſi immenſe pour les contenir, qu'à peine un million d'hommes pourroit garnir un pareil front d'armée. Celui de 7 mille même, dont il eſt parlé dans la ſeconde bataille, ne ſauroit avoir exiſté, d'où je crois pouvoir hardiment conclurre que le terme Hébreu qu'on a rendu par chariot, eſt un de ces termes qui ont pluſieurs ſignifications, & qui embarraſſent d'autant plus les traducteurs ; mais un militaire qui eût fait pareille traduction, nous eût peut-être appris que currus ou chariot en Hébreu s'exprime par un terme qui veut auſſi dire cheval ; & je conclus de-là qu'à la place de cette quantité impoſſible de chariots, il faut entendre 72 mille chevaux.

Il eſt vrai qu'il y a eu des chariots de guerre dans les armées des anciens : mais le nombre en eſt ſi différent, que l'exemple ne conclut rien contre mon idée : Xénophon nous aſſûre que Cyrus en avoit trois cents contre Créſus Roi de Lydie, lequel quoique de moitié plus fort que lui ne paroît pas en avoir eu l'avantage.

On en voit fort peu dans l'armée de Cyrus le jeune contre ſon frere Artaxerxès, de même que dans l'armée de Darius contre Alexandre : fort peu encore dans celle de Xerxès contre les Grecs ; & jamais dans les auteurs anciens le nombre des chariots de guerre n'a été juſqu'à ſept cents, nombre encore bien eloigné de trente-deux mille.

Puiſque dans les ſiecles paſſés voilà deux ou trois exemples d'une bataille ſemblable à celle de Telamon, & que ſuivant ce que dit l'auteur de l'art d'élever un Prince, l'hiſtoire eſt non ſeulement la connoiſſance du paſſé, mais la ſcience de l'avenir ; que l'on y apprend ce qui ſe fera, par ce qui s'eſt déja fait ; *Attendu*, dit-il, *qu'il y a dans le monde moral une certaine révolution d'évenemens à peu près comme il y a dans le monde Phyſique une ſucceſſion de ſaiſons* ; n'eſt-il pas à propos de donner des principes pour de pareils évenemens ? & l'inſtruction que nous nous propoſons n'exige-t-elle pas que nous réduiſions en préceptes ces deux ou trois exemples pour ſervir dans l'occaſion ? Quelqu'éloignée qu'on la croye, on peut voir ce que l'on n'a pas vû encore, à plus forte raiſon ce que l'on a déja vû. Ainſi nous ne dirons pas comme Elien & l'Empereur Léon deux célébres Tacticiens, qui parlant de l'ordre de bataille à deux fronts ſans nous citer aucun exemple, diſent froidement qu'il peut arriver qu'on en ait beſoin.

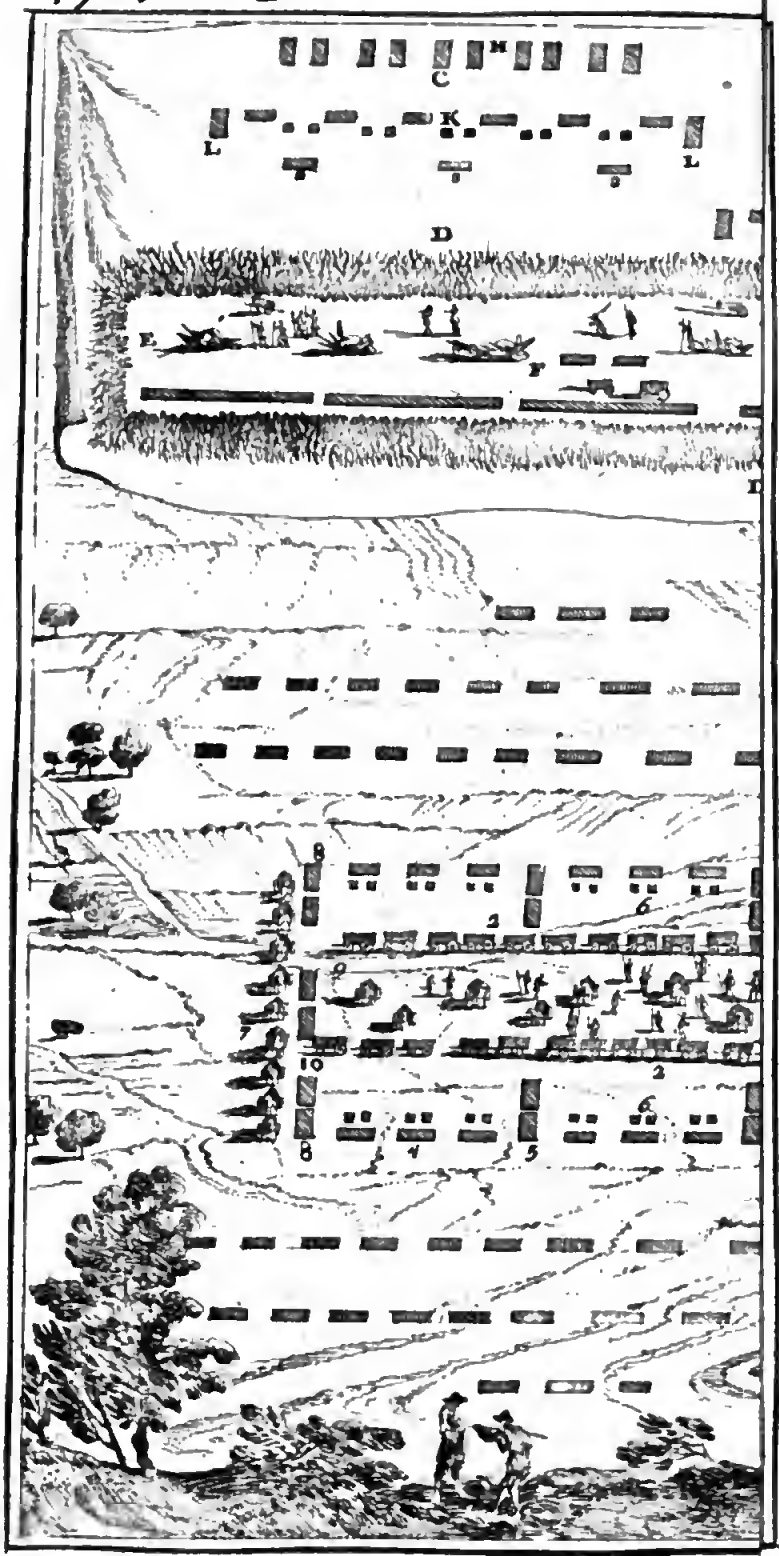
Notre colonne trouvera ici de l'emploi, elle s'accommode à tout, & la découverte d'une vérité en entraîne toûjours nombre d'autres après elle.

§. V.

Qu'un Général d'armée qui s'eſt engagé dans un pays ennemi, doit être préparé à tout évenement, tant contre les forces qu'il ſait avoir en tête, que contre celles qu'il peut avoir en même temps en queue. Précaution dans la marche. Explication de l'ordre de bataille à deux fronts ſelon le principe de l'auteur. Qu'il y a différentes méthodes de combattre lorſqu'on ſe trouve enfermé entre deux armées.

NOus venons d'examiner l'ordre de bataille à deux fronts, & l'on a dû y remarquer des défauts, quoiqu'en phalange unie & ſans intervalle. L'on en trouveroit bien de plus grands dans l'ordre en quinconce ; & je ſuis perſuadé que ſans être obligé de combattre des deux côtés l'on trouveroit cet ordre de bataille bien foible contre les Turcs. Du moins les Allemands le quittent, & ne mettent aucun intervalle entre leurs corps quand ils combattent contre cette Nation. Nous démontrerions même, ſi c'en étoit ici le lieu, que cet ordre ſur deux lignes avec une réſerve au centre, les bataillons vis-à-vis les intervalles d'une ligne à l'autre eſt foible, & peu capable d'efforts puiſſans dans la Nation Françoiſe.

Il nous faut donc chercher un ordre qui s'accommode mieux à tous les évenemens, qui puiſſe parer à celui dont il s'agit, & faire combattre avec eſperance de ſuccès aux deux fronts à la fois : ce ſera dans la colonne que nous aurons ce que nous cherchons, en la fortifiant de ce que nous trouverons



DEUX ORDRES

BIBL. ROYALE

rons de bon dans les deux précédents.

Perſonne ne met en doute que lorſqu'une armée entre dans un pays ennemi avec volonté d'y pénétrer tout au plus avant & de marcher à la Capitale, elle doit être en garde à chaque pas contre l'ennemi, mais ſurtout lorſqu'elle en ignore le nombre & les deſſeins, qui ſont toûjours difficiles à pénétrer dans un pays où tout eſt contre nous. Ce que l'on a de plus à craindre en pareil cas, c'eſt la ſurpriſe, & pour s'en garantir rien n'eſt plus efficace qu'une bonne diſpoſition de camp, & dans la marche une ordonnance qui s'accommode aux évenemens que l'on craint, & à la nature du pays; pour que chaque arme ſe trouve ſans trop d'embarras & ſans confuſion dans le lieu qui lui eſt propre, relativement à celle qui l'avoiſine. Montecuculi poſſedoit ce grand art dans un haut degré; & ſes marches nettes, ſimples & ſavantes, étoient toûjours reglées de façon que de quelque côté que l'ennemi parût, il ſe trouvoit en bataille tout d'un temps & d'un même mouvement. Le Maréchal de Villeroy, malheureux d'ailleurs, poſſedoit auſſi cette partie.

Mais nous avons beau chercher chez les modernes, nous ne trouvons point de marche d'une armée entre deux armées ennemies, égales ou ſupérieures à elle: pour en citer des exemples, il nous faut recourir aux anciens qui nous ſurpaſſoient dans cette grande partie de la guerre.

L'exemple le plus fameux dans ce genre eſt ſans contredit la marche de Cyrus au travers de la plaine de Tymbraya. Xénophon auſſi capable de la conduire que de l'écrire, en travaillant pour la gloire de ſon Heros nous fournit une belle leçon en nous la racontant.

Cyrus marchoit pour combattre Créſus beaucoup plus fort que lui, & par conſéquent en état de le déborder, même de l'envelopper. Son principal ſoin étoit donc de ſe garantir de ce qui pouvoit le prendre à dos, & de préſenter partout un front également capable d'attaque & de réſiſtance.

La diſpoſition du nombre étoit ſi grande, que l'infanterie ſeule de Créſus rangée ſur trente-deux de profondeur pouvoit l'envelopper à ſes aîles. Il marcha dans l'ordre ſuivant.

Son armée en bataille, l'infanterie ſur douze de hauteur, occupoit le centre, & ſa cavalerie les aîles ſur une ſeule ligne, laquelle étoit précédée d'une ligne de chariots de guerre à tours chargées d'archers, chacun traîné par ſeize paires de bœufs & placé près à près. Ces deux lignes étoient ſuivies d'une troiſieme compoſée de troupes légeres; & derriere celle-ci tout le bagage enfermé dans une derniere enceinte de chariots. Les flancs couverts d'une file de chariots de guerre marchant très près à près, enſorte que cette armée marchoit dans un parc de chariots de guerre qui étoit en carré long. C'eſt dans cet ordre que ce grand Capitaine traverſa la vaſte plaine de Tymbraya avec l'aſſûrance de ne point combattre déſavantageuſement; auſſi ne combattit-il qu'où il voulut.

Mais, me dira-t-on, tous les pays ne ſont pas des plaines unies, & par conſéquent il faut un ordre par lequel l'on puiſſe s'accommoder aux différens terreins qui ſe rencontrent ſur une marche. C'eſt là le triom-

phe des colonnes qui ſe meuvent & ſe déployent avec tant de facilité, & qui marchent & combattent indépendamment les unes des autres.

Comment dans l'ordre d'aujourd'hui pouvoir compter ſur quelque réſiſtance d'une ſeule ligne de bataillon ſur quatre de hauteur, avec des intervalles de l'un à l'autre ? Un Général ſeroit-il bien en ſûreté ſi avec une armée ainſi diſpoſée ſur deux lignes, il ſe trouvoit obligé à faire faire demi tour à droite à la ſeconde pour combattre une ſeconde armée qu'il auroit en queue ? Quand même il placeroit ſa réſerve entre deux, ſa foibleſſe n'eſt-elle pas démontrée (ſuppoſons que le cas arrive, cas pareil à celui des Gaulois,) d'une armée campée dans une plaine, l'infanterie au centre & la cavalerie aux aîles ?

Au premier avis que les ennemis ſont prêts à attaquer des deux côtés, on fera abattre les tentes, & aſſembler les bagages de chaque régiment en un tas, pour débarraſſer le terrein : on ordonnera en même tems de fermer & d'envelopper tout l'eſpace qu'occupent ces différens tas avec les chariots (2) de l'armée, attachés bout à bout les uns aux autres, avec des iſſues (3) vis-à-vis de chaque brigade, de la largeur d'un chariot en long. Pendant que l'on formera ce parc, le Général changera toute la diſpoſition de ſon armée, & la rangera ſur deux lignes, l'une oppoſée à l'armée (*A*), & l'autre à (*B*) la cavalerie (4) entrelacée de colonnes (5) de deux bataillons, ou d'un s'ils ſont de huit cents hommes, le reſte réparti derriere la cavalerie (4) non-ſeulement pour lui ſervir de réſerve, mais pour ſe couler entr'elle, & tomber en même tems du même choc ſur la ſeconde ligne ennemie (*C*), obſervant de ne point toucher aux colonnes des aîles. Chaque eſcadron ſera entrelacé de deux compagnies de grenadiers (*B*) pour s'enchâſſer entre les eſcadrons ennemis, & les prendre en flanc.

Comme je ſuppoſe les aîles également débordées par les armées (*A*) & (*B*), je les couvre d'une file de chariots (7) bout à bout comme l'enceinte (2) : entre ces chariots (7) outre les colonnes (8) qui couvrent mes deux lignes adoſſées, je les fortifie des deux colonnes (9) & (10), l'une faiſant face du côté de (*A*) & l'autre de (*B*).

Ces chariots étant deſtinés non-ſeulement à couvrir les bagages, mais encore à protéger les troupes, je place deſſus tous les valets tant de l'armée que des vivres & de l'artillerie, auxquels on donnera des armes, & on entremêlera parmi eux tous les cavaliers démontés & ſoldats malingres, les diſtribuant de façon que l'ennemi ne puiſſe approcher ſans eſſuyer un feu plongeant de cette eſpece de rempart. Dans le cas dont il s'agit il faut faire uſage de tout ce qu'on a, ainſi on n'exemptera perſonne de combattre ; on doit agir de même lorſqu'il s'agit du ſalut de tous. Au défaut d'armes à diſtribuer, on pourra donner à tous ceux qui n'en ont point, les mouſquetons de la cavalerie qui n'en a pas beſoin dans une bataille où le ſabre doit lui ſuffire.

Si un Général reçoit en marche l'avis qu'il doit être attaqué par une armée en tête, durant qu'il eſt pourſuivi par une autre devant laquelle il ſe retire, il doit calculer ſes momens ; & ſuppoſé qu'il ne puiſſe

pas eſpérer raiſonnablement de tomber avec ſuccès ſur l'armée qui le pourſuit avant l'arrivée de l'autre, ce qui ſeroit le meilleur parti ; il faut ſur le champ qu'il ſe détermine à camper dans le terrein le plus avantageux qu'il poura trouver, préférant celui qui ſera plus couvert d'arbres. En même temps il détachera un grand nombre de travailleurs pour faire des abbattis, & d'autres pour traîner ces arbres avec des cordages, & en former à la hâte une enceinte, tournant les têtes & les branches du côté de l'ennemi. D'autres travailleurs en aiguiſeront les maîtreſſes branches ſans défeuiller les arbres. S'il faut des chevaux pour traîner ces arbres, ceux des vivres & de l'artillerie y ſeront employés, & on formera autour du camp une enceinte telle qu'en (*D*) & en (*E*), couvrant les flancs ainſi que le front & la queue du camp, & pratiquant des iſſues de diſtance à autre. Si les arbres manquent, l'on y ſuppléera par des chariots que l'on enterrera juſqu'aux moyeux.

Si l'on n'a pas le temps de completter l'enceinte, on ſe couvrira du moins de chariots & d'abbatis, du côté de l'armée que l'on redoute le plus, pour avoir le tems de combattre l'autre. On laiſſera derriere ce retranchement un corps de troupes pour le défendre. Voilà où l'on auroit beſoin de la pique ou d'autres armes de longueur : à leur défaut on ſe ſervira de bayonnettes emmanchées au bout de longs bâtons. Cette eſpece d'arme ſera diſtribuée aux valets & à ceux qui n'en ont point ; les ſoldats en maraude en connoiſſent bien l'avantage. Tandis que l'on ſe préparera à défendre cet abbattis, où l'on aura laiſſé un nombre d'eſcadrons comme en (*F*) pour ſervir de réſerve, on mettra l'armée en bataille pour attaquer celle des deux autres que l'on a réſolu de combattre, & l'on la diſpoſera comme il ſuit.

L'on formera trois ou quatre corps (*G*), l'infanterie ſur autant de colonnes qu'il y a de bataillons, deux colonnes (*H*) oppoſées à chaque bataillon ennemi du côté où l'on veut donner pour un plus grand effort : la cavalerie (*K*) en ſeconde ligne entremêlée de pelotons de grenadiers & de ſoldats les plus ingambes ; les dragons à pié (*L*) partagés aux aîles ſur douze ou ſeize de profondeur, ou en colonnes, & le reſte de la cavalerie entre les intervalles des corps. Je propoſe cet ordre pour percer ſans perdre de tems chacun vis-à-vis de ſoi : ainſi l'on attaquera avec le plus de vigueur qu'il ſera poſſible, ſans tirer qu'à la longueur d'une hallebarde. Dès que l'on aura percé, la cavalerie s'abandonnera ſur l'ennemi déja rompu, pour l'empêcher de ſe reconnoître, & le prendre en flanc, ſuivie des pelotons qui la ſeconderont de leur feu.

Sans doute que durant ce temps l'abbattis ſera attaqué : mais il ſuffit qu'il puiſſe ſoûtenir juſques après l'expédition de la premiere armée qui ne ſera pas longue, vû que des corps diſpoſés ſuivant ma méthode, doivent culbuter bien vîte des bataillons ſur quatre de hauteur.

Une fois l'une des deux battue, il faut ſans perdre de temps marcher à l'autre ſur laquelle l'on remportera une victoire d'autant plus aiſée, qu'elle ſera découragée, & que le ſoldat vainqueur en devient plus audacieux & plus aſſûré.

L'on m'objectera peut-être que

camp. Les Latins qui n'avoient aucun moyen pour l'éteindre, ſe voyant de tous cotés environnés de feux, ſe ſerrerent d'abord tous enſemble dans un lieu fort étroit: mais enfin la néceſſité les obligeant de ſortir, ils tomberent entre les mains de leurs ennemis, qui les attendoient en bataille devant leurs retranchemens; tous ceux qui ſortirent furent preſque taillés en pieces, ceux qui reſterent furent la proye des flammes, juſqu'a ce que les Romains ſe mirent eux-mêmes à éteindre le feu pour piller le camp.

Malgré tout ce que nous avons propoſé de mieux pour ſe tirer d'embarras, c'eſt toûjours une ſituation ſi fâcheuſe que celle d'être attaqué par deux armées, qu'il n'y a rien qu'on ne doive employer pour s'en garantir. S'il eſt poſſible de marcher par l'un de ſes flancs, il ne faut pas y manquer, & il faut alors recourir à la regle de pareilles marches dont nous avons parlé au commencement de cet article, & aux colonnes dont la marche & toute la manœuvre eſt toûjours plus nette. Le ſavant M. de Valiere aujourd'hui Lieutenant-Général, a bien eu raiſon de dire qu'avec dix mille hommes rangés ſur ce principe, & marchant dans cet ordre, il percera une armée de trente mille hommes, s'y fera faire large, & paſſera outre: mais cela ne ſe peut qu'en prenant une réſolution prompte, agiſſant avec vigueur, & ne s'amuſant point à brûler de la poudre, ſans quoi tout eſt perdu.

Dans pareil cas il faut qu'un Général uſe de la connoiſſance qu'il doit avoir des troupes de ſon armée, afin d'en faire l'uſage à quoi elles ſont propres, & les placer ſuivant le plus ou le moins de confiance qu'il a en elles; faiſant toûjours ſoûtenir une arme par l'autre, c'eſt un axiome conſtant & inviolable. Quand il y auroit égalité dans le nombre, la valeur & l'expérience, il eſt de régle à la guerre que la cavalerie & l'infanterie ſe ſoûtiennent réciproquement.

Mais dans pareil cas il ne faut pas négliger l'avantage de la nuit: elle eſt auſſi néceſſaire que les équipages le ſont peu; il faut alors les abandonner, même le canon s'il eſt trop embarraſſant, & ſonger que le but capital de pareille manœuvre eſt de ſauver les troupes d'une défaite auſſi entiere qu'elle ſeroit honteuſe, lorſqu'il y a des moyens de s'en garantir.

Téléſinus en uſa ainſi lorſqu'après avoir joint un Appuléien nommé Lamponius, ſe hâtant de marcher à Preneſte pour délivrer Marius qui y étoit aſſiégé, il apprit que Sylla & Pompée faiſoient toutes leurs diligences, l'un pour le joindre, l'autre pour lui barer chemin; de ſorte que ne pouvant avancer ni reculer, il marcha par le flanc, & ayant décampé à la faveur de la nuit, il prit la route de Rome, où il ſeroit entré par ſurpriſe s'il l'eût tenté: mais content d'avoir échappé à un auſſi grand danger, il paſſa la nuit à dix ſtades de la porte Colline, ſe glorifiant d'avoir abuſé deux auſſi grands Capitaines que Sylla & Pompée.

Pour en revenir à notre ſiſtème dont le précis finira cet article, je propoſe dans le cas où il n'y a plus d'autres reſſources, deux partis: par l'un l'on combat aux deux fronts à la fois avec l'avantage d'être protegé par le feu des chariots, & avec celui que donnent des colonnes ſoûtenues par de la cavalerie alternati-

vement, & par conſéquent capables d'un effort efficace; & par l'autre, je propoſe de combattre à l'un des fronts avec toutes les meilleures troupes diſpoſées de façon qu'elles puiſſent facilement percer en trois & quatre endroits l'une des deux armées ennemies, tandis que l'autre eſt retenue & empêchée par les abbattis & le petit nombre de troupes qui les défendent.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de l'Adda entre les Romains & les Inſubriens.

§. I.

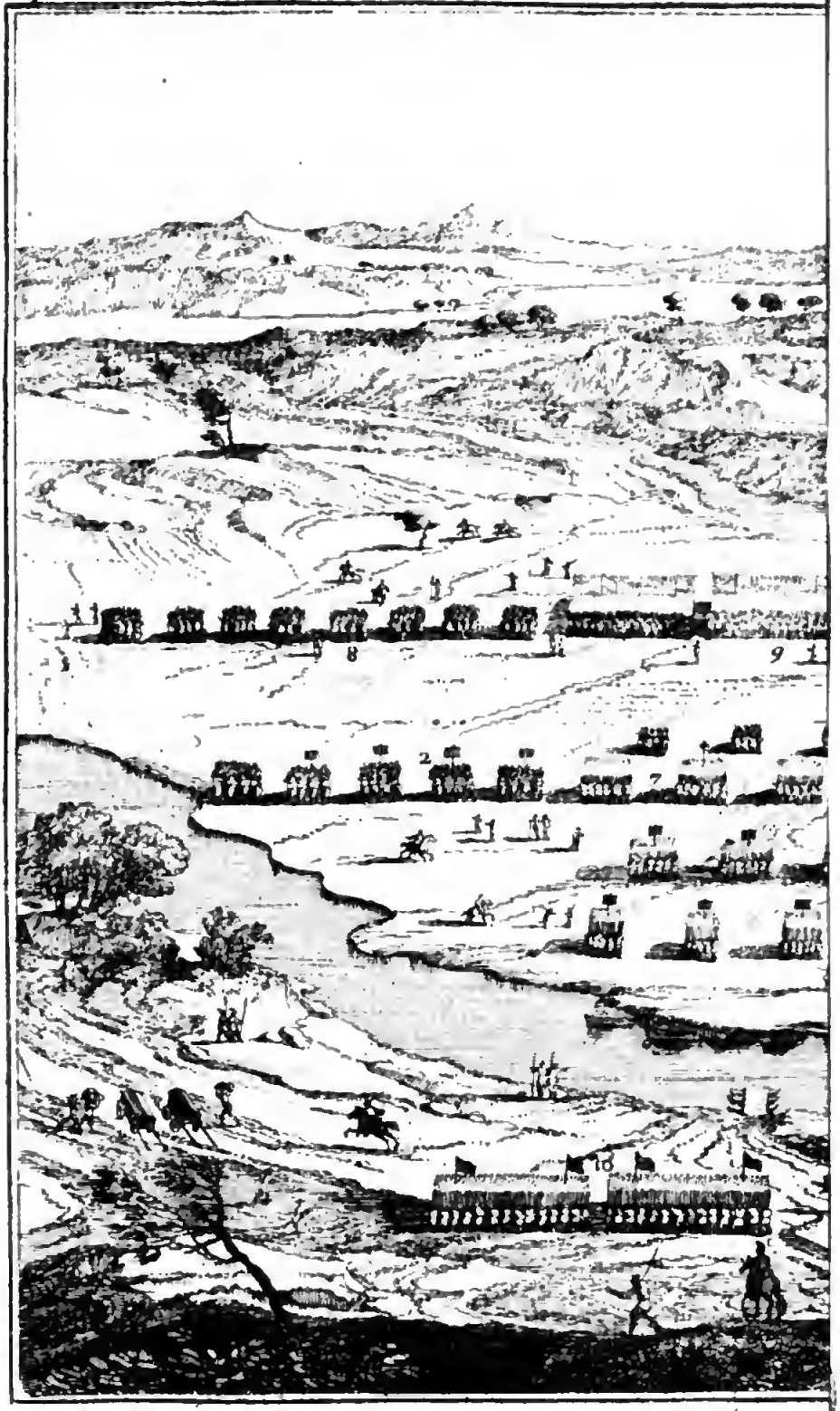
Fautes de Polybe difficiles à excuſer.

C'Eſt une faute à un Hiſtorien militaire tel que Polybe de n'avoir pas nommé la riviere ſur laquelle ſe donna la bataille de Flaminius contre les Inſubriens. Une omiſſion de cette nature jette dans de grands embarras, & tout hiſtorien doit, autant qu'il peut, s'attacher à la connoiſſance de la Géographie, puiſque c'eſt par-là qu'il peut plaire davantage, & être utile à la poſtérité pour qui il travaille. Mais une faute plus grande & plus fâcheuſe encore, eſt ſa négligence à nous inſtruire de la diſpoſition de l'armée de Flaminius relativement au terrein & à la force de l'ennemi. Il entre dans un détail circonſtancié de la diſpoſition des troupes entr'elles, & ne dit mot des aîles, ni de ce qui les couvroit ou les débordoit; il ne parle pas non plus de l'ordre de bataille des Inſubriens, après avoir détaillé celui des Romains. Voilà des fautes que les militaires ne pardonnent gueres.

Après bien des conjectures & du travail pour découvrir la riviere, il paroît que c'eſt l'Adda. Il paroît encore que l'auteur s'eſt trompé en prenant la Paduſe, ou le Petit Pô, pour une riviere qui ſe décharge dans ce fleuve; c'en eſt un bras qui ſe jette dans la mer entre Spina & Brutium, & aujourd'hui le Pô d'Ariana.

Il paroît que c'eſt au-deſſus que Flaminius paſſa pour entrer dans le pays des Inſubriens, & il fit d'autant mieux qu'il ne lui reſta plus que l'Eridan à paſſer.

Notre auteur nous parle du paſſage du Chiſon qui n'eſt qu'un ruiſſeau à peine connu, & ne dit mot du paſſage du Mincio & de l'Oglio, deux rivieres navigables dans les endroits ou Flaminius les traverſa; ce qui me feroit croire qu'il ne connoiſſoit gueres le pays. Cependant il eſt de tous les hiſtoriens anciens celui qui a le moins péché contre la Géographie: il avoit beaucoup voyagé, mais pas apparemment dans cette contrée de la Lombardie.



BATAILLE DE L'ADDA E

Digitized by Google

§. II.

Paſſage de l'Adda par Flaminius.

CE fut un effet de la politique & de l'habileté des Romains que la défection des Cénomans qui quitterent le parti des Inſubriens pour s'unir à eux. Lorſqu'on prend la réſolution d'attaquer une Puiſſance dont la force conſiſte dans la réunion de pluſieurs petits Etats, il eſt de la bonne politique de mettre tout en uſage pour les diviſer; & les différents intérêts de chacune ne manquent jamais d'en fournir les moyens, n'y eût-il que la jalouſie que les plus fortes cauſent aux plus foibles.

Les Romains ayant réſolu d'aller attaquer ces peuples dans leur propre pays, il étoit de toute conſéquence pour Flaminius de paſſer l'Adda avant que l'armée de cinquante mille hommes des Inſubriens fût à portée de lui en diſputer le paſſage, il y parvint par ſa diligence: mais nous n'avons que des conjectures pour déterminer l'endroit où il paſſa. Selon la connoiſſance du pays & du cours de cette riviere, je croirois volontiers qu'il la paſſa au-deſſous du lac de Come, & peut-être au même endroit où en 1705. le Prince Eugene tenta inutilement le paſſage.

Ce Romain n'ayant trouvé nul obſtacle fit faire un pont de bateaux dont il ſe ſervit, & l'ayant fait replier après avoir paſſé, il côtoya ſans doute la riviere qu'il avoit à ſa gauche, amenant ſon pont avec lui, juſqu'à ce qu'ayant trouvé un terrein avantageux, il fit refaire ſon pont, non pour s'aſſûrer une retraite, il étoit trop habile pour cela, mais pour ſe défaire des Cénomans ſes alliés qu'il ſuſpectoit, car dès qu'ils eurent paſſé il fit plier ſon pont une ſeconde fois.

En examinant cette conduite ainſi que celle du Prince Maurice de Naſſau, qui ſur le point de combattre contre l'Archiduc Albert plus fort que lui, donna ordre aux vaiſſeaux qui l'avoient porté en Flandre de ſe retirer en pleine mer, en diſant à ſes troupes qu'il falloit opter entre la mort & la victoire; il ſemble que l'on découvre plus de fineſſe que de réſolution dans ces deux grands hommes. La premiere raiſon qui ſe préſente à l'eſprit en pareil cas eſt celle du courage que l'on prétend porter par là juſques au déſeſpoir, qui a toûjours produit dans les moindres troupes des effets ſinguliers; & l'on n'a pas tort en penſant ainſi: mais je crois que le vrai motif qui les a portés à cela a été à l'un & à l'autre l'impoſſibilité de trouver une retraite ſuffiſante, l'un avec un ſeul pont, & l'autre par des chaloupes. En effet, comment pouvoir embarquer une armée battue, & comment la faire défiler ſur un pont où à peine quatre hommes peuvent tenir de front? Mais le Prince Maurice & Flaminius penſant l'un comme l'autre, firent de cette néceſſité un motif de plus pour exciter leurs ſoldats à vaincre. Il eſt beau de ſavoir ranimer le courage par la conſidération du danger même; & c'eſt une grande ſageſſe que de tirer ainſi parti de ſa propre foibleſſe.

Cette réſolution eſt audacieuſe, brillante, & digne ſa grande ame: dès qu'elle eſt néceſſaire elle n'eſt plus téméraire.

Tariffe Général de l'armée du Roi Almanzor, fut envoyé pour conquérir l'Eſpagne en 714. avec une armée de ſix mille fantaſſins &

trois cents chevaux. Il avoit en tête une armée de trente mille hommes & trois mille chevaux, dont à la vérité la valeur non plus que l'habileté du Chef ne lui inſpiroient pas une grande crainte : mais les ſoldats n'ayant pas autant de confiance, pour leur donner au moins l'envie de vaincre, il fit brûler les vaiſſeaux qui les avoient apportés d'Afrique, & ne réſerva qu'un ſeul canot pour porter des nouvelles, encore voulut-il que durant le combat il s'éloignât du rivage. Une réſolution auſſi hardie méritoit d'être couronnée par un ſuccès heureux. Les Eſpagnols répondirent au mépris que Tariffe avoit fait de leur armée, tout s'enfuit devant cette poignée de monde, du moins nous devons le croire puiſque Tariffe fut victorieux.

Quand Fernand Cortez voulut faire la conquête du Méxique à la tête de cinq à ſix cents hommes & de quelques chevaux, il fit brûler ſa petite flotte, & partit de-là pour conquérir le pays.

Cela ſent ſon ame Eſpagnole,
Et plus grande encore que folle.

§. III.

Diſpoſition de l'armée Romaine, ce qu'on penſe de celle des Gaulois Inſubriens. On blâme ſouvent le Général par l'endroit qui fournit le plus aux éloges des connoiſſeurs.

IL eſt probable que la riviere formoit un coude où les Romains ſe mirent en bataille, ce qui donna lieu à Flaminius d'appuyer chacune de ſes aîles à la riviere, ſans quoi il eût été tourné & débordé par les Inſubriens plus nombreux & plus forts en cavalerie, qui lui euſſent bientôt culbuté ſes aîles. Il ſe mit en bataille ſur trois lignes adoſſées à la riviere, la cavalerie (2) ſur les aîles ſur une ſeule ligne, & l'infanterie (3) au centre. Les Triaires (5) étant pour lors en très-petit nombre, chaque corps n'étant que de 60. furent placés vis-à-vis les intervalles des Princes (6), & je ne les regarde que comme une petite réſerve qui étant diſtribuée de la ſorte, formoit une troiſieme ligne, c'étoit l'élite des ſoldats Romains. Ce fut dans cet ordre, à ce que je préſume, que Flaminius attendit l'ennemi : mais à ſon approche il fit paſſer les Triaires (5) à la ſeconde où ils s'enchâſſerent dans les diſtances d'entre les cohortes des Princes (6), ſans doute pour ſe porter entre celle des Haſtaires (7) qui formoient la premiere ligne. Il ſe détermina à ce changement par la nature des armes des Triaires, qui étant de longueur lui parurent propres à arrêter ou du moins ralentir la fougue des Gaulois, dont le premier choc a toûjours été impétueux & violent. D'ailleurs c'étoit les meilleures troupes, & tout dépend d'un heureux commencement : rien n'étoit plus capable de réſiſter au poids de la phalange ſerrée & profonde des Gaulois, que ces armes longues dont la premiere ligne ſe trouva tout d'un coup hériſſée.

C'eſt ſurtout dans les mouvemens de cette eſpece, faits en même tems par toute une armée, que l'on reconnoît combien il eſt utile & indiſpenſable d'exercer les troupes en particulier & en général, par les grandes manœuvres que l'on peut pratiquer dans les camps de paix, dont M. le Blanc a rétabli l'uſage de nos jours, & que la longue paix avoit

avoit rendus ſi néceſſaires. C'eſt la ſeule méthode capable de former d'excellens Officiers-Généraux, & de leur apprendre le grand & le ſavant du métier. Les Tribuns ou Colonels de Légions, dit Polybe, n'oublierent rien de ce qu'il falloit faire pour les inſtruire en général & chaque ſoldat en particulier.

Les Romains pratiquerent toûjours cette méthode auſſi bien durant la guerre que durant la paix.

Quant à l'ordre de bataille des Inſubriens, j'ai déja dit que nous ſommes réduits aux conjectures & à l'uſage de ces temps-là. Ils mirent leur cavalerie (8) ſur les aîles, & leur infanterie (9) ſans doute rangée en phalange ſur une grande profondeur. Il eſt certain qu'ils ont toûjours combattu en phalange, non pas comme les Grecs & les peuples de l'Aſie, mais en phalanges ſéparées & diſtinctes par de petits intervalles; leur coûtume, dit Céſar, étant de ſe ranger par Nation. *Separatim ſingulorum copias collocaverat.*

Je croirois volontiers que dans cette occaſion, vû leur grand nombre, ils formerent deux lignes de Phalanges.

Quoi qu'il en ſoit, nous pouvons raiſonner en conſéquence de l'un de ces deux ordres de bataille qui ne ſont pas ſi mauvais ſurtout pour les François; & ſans doute que Polybe ſuppoſe beaucoup d'habileté de la part des Gaulois, lorſqu'il dit que cette bataille eſt au nombre des plus célebres, par l'intelligence avec laquelle les Romains s'y conduiſirent.

L'on reproche cependant une faute à Flaminius: mais je mets ce blâme au rang des éloges, attendu qu'entre le mal & le pire il n'y a pas à choiſir. On l'accuſoit dans ce temps-là d'avoir combattu trop près de la riviere, & de n'avoir par conſéquent donné nulle profondeur à ſon champ de bataille. Effectivement, étant libre de mieux faire, c'eût été une grande faute: mais dans le cas dont il s'agit, c'en eût été une plus grande de négliger l'avantage que lui offroit le coude de la riviere, auquel il appuyoit ſes aîles, qui ſans cela n'auroient ſervi qu'à mettre la confuſion dans ſon corps de bataille, écraſées & débordées qu'elles euſſent été par le nombre des ennemis.

Il eſt d'un grand homme dans tous les Etats de ſavoir quelquefois faire céder la regle de l'art aux circonſtances, ſans s'embarraſſer des diſcours & des blâmes publiques. Dans le fond, qui eſt-ce qui blâme le plus ſouvent? ce ſont les ignorans & les timides, qui n'ayant pas le génie aſſez élevé, ne ſauroient connoître l'avantage de ce qu'ils n'ont pas encore vû.

De pareils gens ſont à craindre dans les conſeils de guerre autant & plus que les poltrons, du moins l'on ſe méfie de ceux-ci. Mais ceux-là quand ils ont avec cela quelque talent pour la parole, ils ne ſont qu'enfanter des monſtres à propos de tout ce qu'on propoſe.

Je ſuis cependant étonné que Polybe, en convenant que cette conduite fut blâmée à Rome, n'ait pas pris le parti de Flaminius, lui qui étoit en état de juger ſainement & de faire connoître l'excellence de ſon ordre de bataille contre un ennemi auſſi ſupérieur en nombre.

Cependant il ne faut pas réduire cet exemple en maxime, puiſque Maxence dans la guerre contre Conſtantin qui marchoit droit à

Rome, ne ſut défait au Rocher Rouge que pour avoir mis ſon armée en bataille trop près du bord du Tybre, où il lui fut impoſſible de ſe mouvoir. Il n'avoit pas lieu de craindre d'être débordé, puiſque ſes forces étoient égales à celles de cet Empereur.

Bélifaire dans la bataille qu'il perdit contre Azaréthe Général de l'armée de Perſe, ſe vit obligé, dit le Préſident Couſin, dans ſon Procope, à deſcendre de cheval pour combattre à la tête d'une troupe d'infanterie au bord de l'Euphrate, & pouvoir ſe retirer avec elle... *Tout ce qu'il put faire ce fut de tourner le dos à la riviere de peur d'être enveloppé.* C'eſt que l'Euphrate faiſoit en cet endroit un coude où il appuya ſes aîles. Cela eſt manifeſte; ſans quoi il eût été environné de toutes parts... *Le combat fut extrêmement opiniâtre : mais les forces n'étoient pas égales : ce n'étoit qu'une poignée de gens de pié qui combattoient contre la cavalerie des Perſes. Cependant cette poignée de gens ne put être miſe en fuite, ni être forcée, ils étoient tellement ſerrés, & tenoient leurs boucliers ſi bien joints qu'ils faiſoient plus de mal qu'ils n'en recevoient. Les ennemis pouſſerent pluſieurs fois leurs chevaux afin de les rompre, mais leur efforts furent inutiles... Tout le jour ſe paſſa de cette ſorte, la nuit ſépara les combattans. Belizaire ayant trouvé un vaiſſeau y entra & paſſa dans l'iſle où les autres troupes Romaines s'étoient deja retirées après leur defaite.*

Voilà un exemple de la ſupériorité de l'infanterie ſur la cavalerie, & une preuve de ſa force qu'elle ignore encore.

Quoique je maintienne que Flaminius prit le bon parti pour ſon ordre & ſa diſpoſition dans le coude de la riviere, je ne puis refuſer de convenir qu'il eſt de certaines poſitions où ces précautions générales ne ſont pas ſuffiſantes, & qu'il faut toûjours chercher à mieux faire quand il s'agit du ſalut de tous. Céſar nous fournit dans ſa guerre des Belges un exemple abſolument pareil, où l'on verra ce que l'on peut ajoûter à la nature du lieu. Ce grand homme avoit paſſé la riviere d'Aigne & avoit campé à l'autre bord le dos appuyé à elle. Il vit qu'à cauſe de ſa foibleſſe il ne pouvoit combattre l'ennemi ſi près des bords, ni s'en éloigner ſans éviter d'être inveſti de toutes parts. Comme il lui importoit de combattre de peur que l'ennemi n'augmentât de force & de courage par le retardement & par les ſecours qui lui venoient de toutes parts, *il fit tracer un grand retranchement de part & d'autre d'environ quatre cents pas, avec deux forts aux deux bouts charges de machines pour s'empêcher de les envelopper par la multitude des barbares lorſqu'ils ſeroient acharnés au combat..* c'eſt-à-dire, qu'il fit tracer deux tranchées qui vinrent tomber perpendiculairement à la riviere.... *Enſuite il laiſſa les deux nouvelles Légions dans ſon camp pour ſervir en un beſoin de corps de réſerve, & rangea les ſix autres en bataille entre les deux forts.*

Par cette manœuvre il couvroit ſes aîles, & la précaution parut ſi bonne à ſes ennemis qu'ils n'oſerent plus l'attaquer. Si Flaminius eût fait de même, on n'auroit pas eu lieu de blâmer ſa conduite, puiſque c'eſt là tout ce que l'on peut faire dans une ſituation auſſi délicate. Auſſi ce grand homme ſera-t-il toûjours le grand & l'excellent modele.

§. IV.

Réflexions ſur la conduite des Généraux Inſubriens : ils ne perdirent la bataille que par le déſavantage de leurs armes ; les Romains ne ſurmonterent les Gaulois que par l'avantage des leurs, & dûrent peu à leur façon de ſe ranger.

POur pouvoir raiſonner pertinemment ſur la conduite des Généraux Inſubriens, il faut préalablement à tout s'attacher au caractere & au génie de la Nation qu'ils commandoient, puiſque c'eſt ſur ces deux points que tout Général doit établir la ſcience de ſa manœuvre. Les Inſubriens étoient des Gaulois, c'eſt-à-dire, c'étoient les François de ce temps-là, ou ſi l'on veut, les François d'aujourd'hui ne ſont autres que les Gaulois d'alors. S'il eſt vrai que le climat en formant le tempérament détermine l'humeur & le caractere des Nations, comme il n'a pas changé, on peut raiſonner ſur la vivacité & l'impatience qui ſont le caractere des François ou des Gaulois, & regarder l'audace & la valeur fougueuſe comme leur génie dominant dans tous les temps.

Les Généraux Inſubriens en raiſonnant ſur ce principe n'ont donc pas fait une faute, de ne point ſe porter ſur l'Adda pour en défendre le paſſage : la défenſive étoit tellement oppoſée à leur humeur qu'ils ne s'y embarquoient gueres. D'ailleurs qu'auroient-ils pû d'un bord de riviere à l'autre, contre des Romains qui avoient de nombreuſes machines de guerre pour en nettoyer les rives, & beaucoup d'armes de jet pour s'aſſûrer l'abordage ? c'eût été ſe commettre. Valeureux & nombreux comme étoient les Inſubriens, ils n'avoient à déſirer que de joindre leur ennemi en plaine, de l'envelopper, de l'acabler du nombre & de lui couper toute retraite.

La défenſive ne fut jamais le fait des Nations auſſi vives, auſſi pleines de feu & d'ardeur, auſſi impatientes & violentes en tout que la Gauloiſe. Eſt-elle foible, elle eſt propre aux actions d'audace les plus extraordinaires : forte, il y a de la lâcheté à vouloir la laiſſer oiſive dans le temps qu'elle peut agir.

Aller combattre les Romains au-delà de l'Adda eût encore été une faute ; car c'eſt une erreur de croire qu'il vaille mieux combattre un ennemi au-delà d'une riviere qui couvre notre frontiere, qu'en deçà dans notre propre pays. Si l'on eſt battu au-delà, c'eſt pour l'ordinaire ſans reſſource & ſans retraite, & l'ennemi ne paſſe pas moins la riviere après ſa victoire : au contraire ſi l'on eſt victorieux en-deçà, l'ennemi eſt perdu ſans reſſource. Si la victoire ſe fût déclarée pour les Inſubriens, c'en étoit fait de l'armée des Romains : à peine un ſeul en auroit-il porté la nouvelle à Rome. Il eſt même vraiſſemblable que les Gaulois d'en deçà des Alpes, pour lors ſe joignant aux vainqueurs, euſſent fait courir à Rome même le plus grand de tous les dangers. Les Inſubriens au contraire, vaincus en-deçà de l'Adda, étant ſûrs de leur retraite, ſe menageoient de nouvelles reſſources.

Je dois remarquer en paſſant que malgré le violent ſoupçon de Flaminius contre les Cénomans, il y a toute apparence qu'ils ne s'entendoient point avec l'ennemi. J'appuie ce ſentiment ſur ce qu'au-

roient dû faire & ce que ne firent pas les Inſubriens. L'intelligence exiſtante, le pont des Romains étant coupé il leur ſuffiſoit de ſe retrancher vis-à-vis de Flaminius, d'établir un pont plus haut ou plus bas pour communiquer avec les Cénomans, qui étoient en état d'empêcher les Romains de refaire leur pont : de ſorte que ces derniers ſe trouvant enfermés ſans vivres euſſent été vaincus ſans combat.

J'ai vû trois fois les Impériaux en Italie ſe mettre dans le cas d'éprouver le même ſort, ſi les Généraux François euſſent ſenti l'avantage de les trouver enchâſſés entre des rivieres, où par de petits mouvemens bien concertés, l'on pouvoit les affamer & les réduire à l'extrémité qu'éprouva Afranius en Eſpagne. Ces occaſions ſe ſont préſentées ſurtout en Italie en 1706. après le paſſage de l'Adige & du canal Blanc, après celui du Pô pour le ſecours de Turin, en Flandres & dans bien d'autres endroits dont on n'a pas profité faute de méditation de la part des Généraux ſur le pays qu'ils ne connoiſſoient pas aſſez. Il eſt peu d'Amilcars, de Céſars & de Turennes.

Comme il faut répondre à tout quand on raiſonne, il eſt juſte de parer à l'objection que l'on feroit, en diſant que ſi les Inſubriens euſſent pris ce parti, ſans doute Flaminius qui étoit habile, ne leur en eût pas donné le temps, & eût marché à eux pour les combattre. Cela peut être vrai : mais en même tems ce Général eût été contraint d'abandonner les deux coudes de la riviere dont il tira ſa principale force pour s'empêcher d'être enveloppé, & par-là eût rempli l'intention des Inſubriens qui ne cherchoient qu'à le faire par leur nombre.

On connoît donc par ces réflexions que les Généraux Inſubriens ſe ſont conduits avec toute l'habileté déſirable, qu'ils ont employé le génie de leurs troupes dans ſa véritable ſphere. D'où eſt donc venu leur défaite ? eſt-ce du défaut de la valeur des Gaulois ? Non. Et bien loin de le penſer je ſuis au contraire très-perſuadé que le courage des Gaulois étoit fort au-deſſus de celui de ce peuple ſi fort vanté, puiſqu'ils l'ont vaincu ſouvent, & qu'à courage égal ils n'euſſent jamais dû le vaincre : mais ils l'ont fait, & ils ont ſouvent battu & taillé en pieces des grandes & bonnes armées Romaines ; ils ont pris & ruiné Rome. Et cela me paroît ſi fort au-deſſus de ce qu'un courage ordinaire peut tenter, que je ſuis quelquefois prêt à mépriſer des Romains, qui avec tant d'avantage ſe ſont laiſſés vaincre par des Gaulois. L'on apperçoit aiſément que je n'adopte pas ici les grandes loüanges de courage que les ſavans modernes ont prodiguées avec ſi peu de raiſon & d'équité à ces troupes Romaines. Ils devoient s'en tenir au ſimple éloge de leur diſcipline militaire, de leur bel ordre dans leurs armées, de leurs armes, & de leur tactique ; à la bonne heure, tout cela le mérite. Mais d'exalter la valeur d'un ſoldat armé de cuiraſſe, couvert d'un bouclier & d'un caſque, armé d'un bon & quelquefois de pluſieurs javelots à lancer, d'une épée courte, bien tranchante & de bonne trempe, lequel n'a à combattre qu'un homme, à la vérité courageux, mais nu, ſans cuiraſſe, ſans caſque, ſans javelot, armé ſimplement d'une épée ſi mauvaiſe, que le premier

coup ſuffiſoit pour la rendre inutile, pour en émouſſer le fil, & faire plier la lame; on avouera que cela s'appelle prodiguer la loüange. Quel eſt l'homme aſſez lâche pour ſe laiſſer vaincre avec autant d'avantage? Si l'on ajoûte à cette comparaiſon d'un ſoldat Romain avec un ſoldat Gaulois, celle d'un corps de troupes armé de la même maniere, contre un égal (ou plus nombreux ſi ſouvent) de Gaulois armés de leurs ſimples & mauvaiſes épées; l'on conviendra bien plus facilement encore du déſavantage de ces derniers: car dans un combat particulier, l'agilité, la force, l'adreſſe de l'homme nu peut lui faire éviter les darts, parer les coups, écarter le bouclier, & trouver les défauts de la cuiraſſe de ſon ennemi. Mais voyons une phalange en bataillon Romain, arriver couverte de boucliers comme d'un rempart avant d'aborder le Gaulois: elle lui a fait eſſuyer une grêle de darts dont la preſſion des Gaulois & leur nombre ne permet pas qu'aucun porte à faux. Après ce premier avantage ſi le Gaulois impétueux court au Romain avant qu'il ait pû réſiſter à l'impulſion des boucliers, pouſſés & ſoûtenus de près à près, qui ſeule le renverſeroit, il ſe trouve atteint de mille bleſſures, percé & écharpé de coups de ces épées courtes, & partant plus aiſées à manier; tandis que la ſienne émouſſée & fauſſée du premier coup ſur le caſque, ne ſauroit être de nul uſage pour un ſecond, qu'il ne ſauroit porter, n'ayant le terrein ni la diſtance néceſſaire, pour employer l'adreſſe & l'agilité, ni retirer le bras en arriere pour porter un coup de taille, l'eſtoc étant de nulle reſſource même avant que la meſure ſoit rompue, puiſque leurs épées n'avoient pas de pointes, ce ſont les propres paroles de notre auteur. Les Romains avoient obſervé que dans les combats précédents, *l'impétuoſité des Gaulois, tant qu'ils n'étoient pas entamés & ſerrés de près, les rendoit à la vérité formidables dans le premier choc; mais que leurs épées n'avoient pas de pointes, qu'elles ne frappoient que de taille, & qu'en un ſeul coup le fil s'en émouſſoit, & qu'elles plioient d'un bout à l'autre; que ſi les ſoldats après le premier coup, n'avoient le loiſir de les appuyer contre terre & de les redreſſer avec le pié, le ſecond n'étoit d'aucun effet.*

Comme nous en parlerons ailleurs, je ſupprimerai ici l'avantage non moins conſidérable des machines de guerre dont les Romains ſe ſervoient, & dont il ne paroît pas que les Gaulois ayent fait d'uſage, ne les connoiſſant pas. On n'a pas beſoin de cette derniere réflexion pour ſentir combien il a dû être difficile à des ſoldats ſi mal armés de vaincre auſſi ſouvent les Romains.

Et en examinant par quel moyen ils ont pû en venir à bout, nous retomberons dans la réflexion ſur la tactique de la Nation, qui eſt la ſeule cauſe des victoires qu'elle a obtenues, je ne dis pas contre les Romains ſeuls, mais contre tous ceux contre qui elle a combattu. Ce n'a jamais pû être que l'impétuoſité du choc qui jointe au nombre, ont accablé ces Romains ſi difficiles à percer; & lorſque les Gaulois ont vaincu, c'eſt parce que ſans s'amuſer aux armes de jet ni même à parer les coups des Romains, ils couroient deſſus, mépriſant leurs bleſſures pour terraſſer

par leur poids, leur force & leur nombre, ceux qu'ils ne pouvoient tuer.

Pour éviter ces redoutables efforts, Flaminius prudent & réfléchi, fit paſſer les Triaires entre les cohortes de la premiere ligne, attendu qu'ils étoient armés d'épées & de pertuiſannes appellées *Pilum*, arme très-propre à arrêter l'impulſion des Gaulois, ſurtout étant ſoûtenue par des armes courtes; elle donnoit l'avantage même ſur la phalange Greque qui étoit compoſée de piquiers, car la pique n'eſt bonne qu'autant qu'elle eſt ſoûtenue par un plus grand nombre d'armes courtes, ſans quoi dès qu'on en a gagné le fort, elle devient inutile. Seroit-il poſſible que l'on n'ait jamais fait dans ces tems reculés des réflexions auſſi ſimples? & ſi on les a faites il eſt bien étonnant que de tant de Nations braves, aguerries & expérimentées à leurs propres dépens, nulle n'ait imaginé plutôt de prendre des armes à la Romaine & de dépouiller le préjugé auquel il leur étoit ſi pernicieux de demeurer attachées. Lorſque les Gaulois ſortirent de cette léthargie ils ne tarderent pas à ſecoüer le joug, ils ſentirent tout d'un coup l'avantage qu'il y a à réfléchir & à imiter le bon de ſes voiſins, ſans égard à l'attachement miſérable & frivole que les petits eſprits conſervent pour leurs uſages, comme ils feroient pour la religion de leurs peres.

Cependant il faut être réſervé dans l'adoption des principes étrangers: je vais en faire ſentir la conſéquence dans la faute que nous avons commiſe depuis la mort du Maréchal de Luxembourg. Ce n'eſt qu'après ce Général ſi reſpectable que nous avons abandonné l'ancien uſage de joindre l'ennemi avec vivacité ſans s'amuſer à tirer comme font nos voiſins avec raiſon; puiſqu'ils ne peuvent obtenir d'autres avantages ſur nous que par le feu, nous leurs ſommes trop ſupérieurs à l'arme blanche, & cependant nous avons adopté leur uſage pour le malheur de la France dans la guerre de 1701. Quelle a pû être la raiſon des Généraux qui ont ſuivi une méthode auſſi oppoſée au génie de notre Nation, eſt-ce ignorance? eſt ce caprice? eſt-ce défaut de courage? n'eſt-ce pas tous les trois? on ne ſauroit l'aſſûrer. Eſt-ce le peu de valeur de nos ſoldats ou de nos Officiers particuliers? on n'oſeroit le croire, ils n'ont pas dégéneré, ils ſont nés dans le même climat; d'ailleurs il ſuffit de l'expérience, & d'entendre leur joie lorſque l'on agit autrement, pour conclurre que la faute n'en peut être attribuée qu'aux Généraux qui ont pris ce mauvais parti. La valeur, la vivacité, l'impatience & la fougue même, ſi j'oſe ainſi parler, ſont les mêmes que chez nos peres, pourquoi les retenir? pourquoi étouffer des qualités ſi admirables & ſi avantageuſes pour vaincre? Nous ſommes donc pis que les Gaulois à qui nous ne reprochons que d'avoir ſuivi trop longtems de méchans uſages de leurs peres, tandis que l'on doit nous reprocher à nous d'avoir quitté ce qu'ils avoient de bon, d'excellent & d'avantageux, pour nous ſoûmettre à une méthode qui n'eſt avantageuſe qu'à nos ennemis. L'on ne peut réflechir a un parti auſſi ſingulier, ſans être étonné que l'on ait voulu forcer le naturel d'une Nation pour la réduire au point que déſirent les ennemis, n'eſt-ce pas être d'intelligence avec eux?

Sans doute que c'eſt la ſuppreſſion de la pique qui a entrainé cette pernicieuſe méthode : à meſure que l'on a multiplié le feu l'on a crû qu'il n'y avoit plus que cette façon de vaincre. Avant ce tems les piquiers s'ennuyant de ſervir de but au feu de l'ennemi, marchoient à lui avec audace, & l'avoient bientôt enfoncé, ils y entraînoient les mouſquetaires, & tout l'avantage du feu ennemi étoit bientôt perdu pour lui, puiſqu'on ne lui donnoit pas le tems de faire pluſieurs décharges.

Delà ſont venus les bataillons minces, & l'on n'a plus voulu que quatre hommes de hauteur. Il eſt certain que ſi l'on ne doit diſputer les actions qu'à coup de fuſil, l'on a raiſon de ſe ranger ainſi : mais ceux qui réfléchiront que dans tous les cas où l'on a pris le parti de charger à l'arme blanche, l'on a réuſſi au-delà même de ce qu'on oſoit eſperer, n'auront garde d'adopter d'autre méthode. Ces combats de loin à coup de fuſil ſont honteux au véritable courage, & abattent entierement le cœur du ſoldat en contraignant ſon humeur naturelle.

Sa boutade de Malplaquet dont j'ai été témoin, eſt une preuve bien ſenſible de ce que j'avance. Nos ſoldats s'ennuyant derriere le retranchement de la droite de la troüée, d'une inaction qui n'eſt jamais de leur goût ; d'ailleurs accablés du feu des bataillons Hollandois qui plus exercés, plus flegmatiques, & plus propres à ce combat, avoient trop davantage ſur eux, ſans ordre & ſans autre conſeil que de leur courage, tout d'un coup firent une ſortie ſi terrible ſur les tireurs, qu'ils les enfoncerent, en tuerent la plus grande partie, & pouſſerent le reſte juſqu'à leur cavalerie. Une maniere auſſi belle, auſſi fiere & auſſi digne de la Nation, ne fut pas ſoûtenue ; celui qui commandoit en cet endroit n'en ſentant pas l'avantage, ne fit pas marcher la ſeconde ligne, ni la Maiſon du Roi qui brûloit d'impatience de charger. Cette poignée de brave infanterie abandonnée à elle-même, après avoir fait tout ce qu'elle pouvoit fut contrainte de ſe retirer. Les ennemis intimidés par ce coup étoient perdus ſans reſſource : mais ayant eu le tems de ſe rallier, ils ſe poſterent en entier & en un gros corps à un retranchement de la troüée des deux bois, où ils ne trouverent preſque pas de réſiſtance, de ſorte que ce qui auroit dû faire gagner la bataille, ſi l'on avoit ſû conduire la Nation, fut cauſe en partie de la retraite, car la bataille ne fut jamais perdue, nos ſoldats furent plutôt trompés que vaincus, la retraite ne ſe fit que malgré eux, & pour obéir aux ordres des Généraux, & non point à la force des ennemis. Les diſcours qui ſe tenoient alors hautement ſurtout à la gauche, en ſont une bonne preuve. L'on ne doit pas croire que cette gauche fût mal, elle ſe trouvoit très-bien poſtée après qu'elle eût été chaſſée du bois, elle occupoit le poſte où elle eût dû être dès le commencement, tant le champ de bataille avoit été mal marqué ; & ſans la bleſſure du Maréchal de Villars, ce petit échec nous étoit plus avantageux que nuiſible. On trompa le Maréchal de Boufflers, qui n'étant arrivé que depuis deux jours, pour ſervir, diſoit-il, de volontaire, n'ayant pris d'autres fonctions juſqu'à ce moment, & n'ayant pas bougé de la tête de la Maiſon du Roi

où il combattit avec cette intrepidité qui lui étoit naturelle, ignoroit ce qui ſe paſſoit ailleurs; on lui dit que la gauche étoit perdue, & que le reſte étoit prêt à fuir. Je ne nommerai pas les auteurs de ces fauſſes nouvelles: mais il eſt certain que l'ennemi penſoit bien plus à ſe retirer du mauvais pas où il étoit, que nos propres troupes qui n'ont jamais crû être en danger. Ce nouveau Général ignora que dix-huit régimens de dragons & vingt bataillons que l'on avoit pour ainſi dire oubliés n'avoient pas combattu, & qu'il y en avoit aſſez pour regagner la trouée auſſi vîte que l'on l'avoit perdue; d'autant mieux que la Maiſon du Roi en impoſoit ſi fort aux ennemis, qu'ils n'oſoient pouſſer leurs avantages dans cette partie, crainte de ſe commettre avec elle.

Le champ de bataille étoit ſi étroit que l'on pouvoit aiſément voir de la droite à la gauche: c'eſt ce qui me met en état de détailler les évenemens de cette malheureuſe journée, qui bien plus qu'aucune autre, a prouvé combien la Nation Françoiſe eſt plus propre que toute autre au coup de main, & plus capable de vaincre quand les Généraux la conduiront, non pas ſuivant leur idée particuliere, mais ſuivant le génie dominant du ſoldat, que tout Général n'eſt pas digne de commander quand il ne s'attache pas autant à cette connoiſſance qu'à celle de l'ennemi qu'il a en tête.

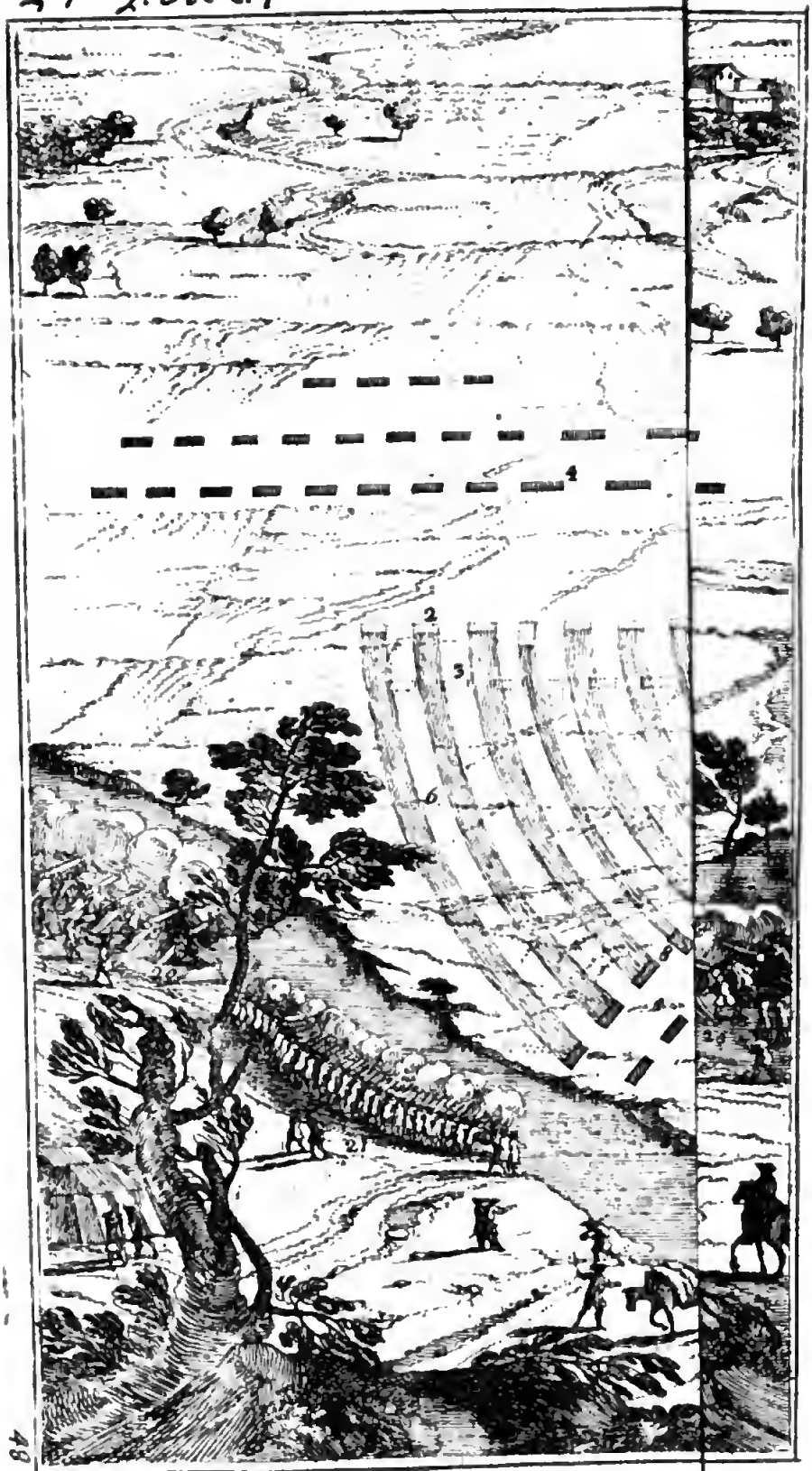
Annibal qui avoit ce talent, arma les Gaulois à la Romaine, profita de leur ardeur, qu'il ſe garda bien de contraindre, en fit par-là ſes meilleures troupes & vainquit partout à leur tête.

§. V.

La Tactique des anciens & leur méthode de combattre eſt au-deſſus de celles des modernes.

OUtre le défaut que je viens de démontrer dans notre ordre de bataille, lequel ſur quatre de hauteur, n'eſt nullement propre au choc & au coup de main, ſi naturel aux François; il en eſt encore un très-conſidérable, c'eſt que cet ordre n'eſt ſuſceptible d'aucun ſtratagème ni changement, non-ſeulement dans chaque bataillon, mais bien plus encore relativement à la tactique générale; & c'eſt par-là que les anciens ont excellé au-deſſus de nous & de beaucoup, non point tant encore les Romains que les Grecs. Ceux-ci varioient continuellement les ordres, & les remplaçoient par d'autres, excellens, profonds, legers & très-ſenſés; il ne faut pour en être convaincu que lire Elien & l'Empereur Léon ſur les différens ordres de bataille. Quoi de plus profond que celui de Cyrus dans la plaine de Tymbraya? Les peuples de l'Aſie étoient encore au-deſſus des Grecs pour ces différens ordres, & la variation toûjours belle & conſéquente de leur tactique. Pour ſe le perſuader qu'on liſe dans l'Ecriture les ſtratagèmes des Hebreux, qui plus qu'aucun peuple ont varié ſans ceſſe leurs diſpoſitions relativement à leur foibleſſe, ou leur force, leurs Généraux, & les autres circonſtances déciſives.

Comment en réfléchiſſant ſur cette matiere pouvoir être du parti des modernes, lorſqu'on les voit, bien loin de profiter de ce que les anciens



ORDRE DE BATAILLE D'UNE ARMÉE.

Digitized by Google

ciens nous ont montré, comme ont fait nombre de Capitaines qui n'ont acquis leur réputation que par-là ; lorſqu'on les voit, dis-je, quitter le bon de la maniere de leurs peres, pour s'attacher à une méthode ſuperficielle, foible & trop compoſée, oppoſée même à l'eſprit & à l'humeur de la Nation, imitant en cela la faute que feroient deux armées navales qui paſſeroient leurs combats à ſe canonner ſans en jamais venir à l'abordage. Les Corſaires, qui ont beſoin de ménager leurs munitions, & leurs hommes ſe gardent bien d'en faire autant, & aucun d'eux n'a dû les victoires, les priſes & les actions d'éclat qu'il a faites, qu'à la fermeté & la vivacité avec laquelle ſans perdre de temps il a abordé ſon ennemi, c'eſt la ſeule méthode pour conſerver la vie des hommes, & celle d'abréger les combats.

Nos batailles à coups de fuſil finiſſent toûjours par la deſtruction réciproque des deux armées, elles montrent beaucoup de valeur de ſang froid, & d'intrepidité dans le ſoldat, mais une timidité bien honteuſe dans le Chef, à qui la peur fait préférer le plus grand danger au moindre, tant ce ſentiment trouble l'entendement.

§. VI.

On peut éviter les défauts dans leſquels les Romains tomberent en combattant trop près de l'Aſda, par une diſpoſition moins dangereuſe, plus ſimple, plus ſûre, & plus ruſée, tirée des principes de l'auteur.

APrès avoir fait bien des réflexions ſur les fautes de Flaminius, il eſt juſte de propoſer ce que nous croyons qu'il auroit eu de mieux à faire. J'ai eu beau chercher avec exactitude parmi les anciens & les modernes, je n'ai rien trouvé d'applicable à la poſition des Romains, du moins dans un détail auſſi étendu que je prétends le faire. Vegece même dans ſon chapitre XX. des différens ordres de bataille, ne fait aucune mention de l'ordre triangulaire, & tout ce qu'il propoſe de plus accommodable au cas dont il s'agit, ſe lit dans ſon ſeptieme & dernier livre, où il propoſe lorſque l'on craint d'être envéloppé & débordé à une de ſes aîles ou à toutes deux, de porter ſa meilleure infanterie au centre ; d'y former pluſieurs coins ou corps ſur un petit front, & une grande profondeur pour donner avec vivacité ſur le centre de l'ennemi & le ſéparer de ſes aîles. Mais Flaminius ne pouvoit faire un ſemblable mouvement ſans abandonner la riviere & expoſer ſes flancs. Pour obvier à tout & éviter même de combattre trop près de la riviere, ce qui ſeroit un grand défaut, attendu l'eſpace néceſſaire pour le ralliement des troupes, pour la diſtance des lignes, & pour éviter la confuſion dans les mouvemens en arriere, qui ſont ſouvent néceſſaires pour vaincre ; je propoſe de mon chef l'ordre triangulaire émouſſé du côté oppoſé à l'ennemi, que le plan expliquera plus promptement que tout ce que je ſaurois dire. Quant à la poſition des troupes, je penſe qu'il faut ſe former d'abord ſur les deux lignes paralleles qui ſont ponctuées (2) &(3);& attendre l'ennemi dans cette diſpoſition, comme ſi l'on vouloit y combattre. Au premier ſignal qui ſe fera lorſque l'ennemi aura fait des

démonſtrations & des mouvemens pour attaquer, l'infanterie (5) qui fait le centre ne bougera point : mais les deux aîles de cavalerie feront demi tour à droite, ou tourneront de tête à queue & courront par un quart de converſion les traces ponctuées (6) & (7), pour appuyer leurs aîles à la riviere, qui ſera la baſe d'un triangle émouſſé dont les aîles de cavalerie formeront les deux branches. Voilà quant à la figure de l'ordre de bataille. Quant au détail, l'infanterie (5) ſera rangée en colonnes, dont une au centre (13) de deux ſections, & une à chaque aîle de trois ſections chacune, (12) chaque colonne ſoûtenue d'une compagnie de grenadiers (14) pour lui ſervir comme de réſerve, la ſeconde ligne (15) de quatre colonnes, & d'une ligne de cavalerie; (16) les deux aîles ou tranches du triangle ſeront compoſées (2) & (3) de toute la cavalerie entrelacée de colonnes (8) & (9), les eſcadrons enchâſſés de pelotons (10) aux endroits (11).

Par cet ordre de bataille n'y ayant que le centre qui donnera, lequel eſt compoſé de bataillons en colonnes, il eſt à préſumer qu'il percera les bataillons minces de l'ennemi (18), chaque colonne étant en ſoi plus forte & n'ayant rien à craindre par ſes aîles.

La plus grande partie d'artillerie (20) ſera poſtée en deçà de la riviere, le plus près des bords qu'il ſera poſſible, & dans des endroits où elle pourra tirer obliquement, & de flanc ſur l'ennemi, s'il lui prenoit envie d'attaquer les branches ou aîles (2) & (3), ce qui ne paroît gueres praticable ſans s'expoſer non-ſeulement à un feu prodigieux de canon, auquel il n'eſt pas poſſible de répondre, mais encore au feu de l'infanterie qui borde la riviere dans les endroits (21). L'embolon ou l'ordre triangulaire a été connu & même pratiqué ſouvent par les Grecs, plus grands Tacticiens que les Romains, lorſqu'ils craignoient d'être envéloppés à leurs aîles. Mais aucun des anciens n'a propoſé d'émouſſer aſſez l'angle ſaillant, pour le rendre capable d'autant d'effort que la tête. Le ſaillant de l'angle, ſelon eux, étoit leur foible, & en l'émouſſant j'en fais le fort de mon armée (5), lequel l'ennemi ne ſauroit éviter puiſqu'il eſt réduit à ce ſeûl point d'attaque.

D'ailleurs au même inſtant que l'ennemi attaque cette tête, il eſt lui-même chargé par mes colonnes, qui ont plus d'élaſticité & de choc que lui; il ſe trouve réduit à la défenſive, & bien vîte percé dans ſon centre, & par conſéquent ſéparé en deux par les colonnes qui faiſant les unes à droite les autres à gauche, prennent elles-mêmes en flanc tout ce qui réſiſte, & l'attaquent partout avec aſſez d'avantage pour que l'on puiſſe être certain du ſuccès. Indépendamment de cette bruſque charge de mon centre, dès que ſon avantage paroît décidé, les aîles parcourant de nouveau les traces ponctuées (6) & (7), & avec vivacité, tomberont de concert ſur les aîles de l'ennemi (4), leſquelles je ſuppoſe n'avoir oſé s'aventurer ſous les feux de la riviere.

Mais ſuppoſé même que les aîles malgré le feu du canon & de mouſqueterie de la riviere, vinſſent à la charge des deux branches de mon triangle, comment ſe retireroient-elles de ce mauvais pas, attaquées

de front par ces mêmes branches, chauffées de flanc par le feu de la riviere, & de l'autre flanc par celui de nos colonnes d'infanterie, tandis que les pelotons de fuſiliers, ſe coulant de tous les côtés parmi les eſcadrons ennemis, y mettroient un déſordre bien difficile à réparer, lorſque le centre lui-même, comme je l'ai dit, ſe trouveroit percé, & l'armée par conſéquent ſéparée en deux?

C'eſt de tous les accidens de la guerre ſans contredit le plus fâcheux que celui d'être percé au centre. On voit des affaires rétablies ou du moins des pertes qui n'ont pas été pouſſées loin lorſque l'effort s'étoit porté ſur une des aîles: mais on n'en voit gueres dans ce cas lorſque le centre a été battu, témoin ce qui arriva à Hochſtet; la bataille d'Almanza eſt peut-être le ſeul exemple du contraire.

Le Maréchal de Bervick qui craignoit pour ſon centre, avoit fait tout ce que doit en pareil cas un habile Général, qui eſt de s'y tenir pour remédier au déſordre; il avoit confié ſes aîles à d'habiles Chefs dont il fut parfaitement ſecondé, il s'en inquiéta peu auſſi, & ne s'occupa qu'à ſecourir ſon centre, qui fut d'abord battu. Ce ne fut pas même le ſeul des maux de cette journée: l'aîle droite compoſée de la Maiſon du Roi d'Eſpagne en premiere ligne, fut auſſi battue; la ſeconde que commandoit M. le Marquis d'Aſfeldt ne s'en émut gueres, parce que cet Officier Général avoit eu la précaution de l'avertir, qu'au cas que la premiere vînt à plier c'étoit par ordre, & pour tendre un piége à l'ennemi. Cette fermeté donna à la premiere ligne le tems de ſe rétablir, de faire une ſeconde charge, cependant encore infructueuſe: mais n'ayant pas été pourſuivie par l'ennemi, dans le tems que la ſeconde ligne s'ébranloit, elle ſe rétablit encore. L'ennemi s'obſtinant à ne pas profiter du premier ſuccès, ſon inaction ne ſembloit d'aucune reſſource pour nous, puiſque le centre étoit auſſi battu: mais M. le Marquis d'Avarey qui commandoit l'aîle gauche ayant été plus heureux, au lieu de s'attacher à pourſuivre l'aîle droite de l'ennemi, tourna ſon cours ſur l'infanterie du centre, qu'il prit en flanc & à dos; & la mit dans un tel déſordre que dès ce moment chacun ne ſongea plus qu'à fuir. L'aîle victorieuſe de l'ennemi voyant ce changement ſubit, s'arrête tout court, ce qui réunit la droite de notre armée, qui ne tenoit plus à rien, & qui ayant chargé de nouveau, ne trouva plus de réſiſtance. L'infanterie ennemie abandonnée par ſes aîles ne rendit plus de combat, douze bataillons ſeulement ſe retirerent dans un bois où l'on n'oſoit encore les attaquer, lorſqu'ils envoyerent un tambour pour ſe rendre priſonniers de guerre. Le Maréchal de Bervick détacha le Marquis d'Aſfeldt pour les recevoir & les déſarmer. C'eſt de cet Officier Général que je tiens la ruſe dont il leura la ſeconde ligne qu'il commandoit; nombre d'Officiers tant Eſpagnols que François & même ennemis, m'ont confirmé bien des fois le reſte du détail que je rapporte, ſur lequel l'on peut prendre d'autant plus de confiance que tous ſont unanimes.

Cet exemple prouve qu'une petite armée ſur un petit front percée à ſon centre peut ſe rétablir, pourvû que l'une des aîles ſoit victorieuſe, & tourne ſubitement ſur les trou-

pes ennemies qui attaquent le centre: mais comme je l'ai dit, ces exemples ſont rares, & ne ſe voyent pas aux grandes armées.

Quant à mon ordre de bataille je le tiens pour bon dans tous les cas qui auront rapport à celui de Flaminius. C'eſt ſur-tout après le paſſage des rivieres que ces ſortes d'évenemens ont lieu : il en eſt arrivé un de nos jours auſſi ſur l'Adda, qui ſelon moi a beaucoup de rapport à l'action dont nous traitons ; je veux parler de l'affaire de Caſſano, qui eſt une des plus fameuſes journées de ce ſiecle. Celle de Malplaquet fut plus nombreuſe, de part & d'autre & plus meurtriere : mais je la tiens moins vive que celle-ci, qui fut crûe long-tems deſeſpérée, & par d'habiles gens ; ſans qu'aucune troupe fût ni ébranlée ni découragée, ce qui n'arriva pas à Malplaquet après la bleſſure du Maréchal de Villars.

Quant à l'avantage du nombre & du terrein, tout étoit à Caſſano, dans une diſproportion ſi deſavantageuſe pour les François, qu'elle ſembloit à peine promettre le moindre équilibre. Nous étions plus foibles de près de moitié, & addoſſés à une riviere, avec le deſavantage des Romains ſous Flaminius. Si peu d'Officiers ont écrit de cette action, que je me flatte que le lecteur trouvera ici avec plaiſir les détails que je mets au jour, leſquels conſtateront la célébrité de cette journée.

§. VII.

Parallele de M. le Duc de Vendome & du Prince Eugene de Savoye.

IL y avoit long-tems que la guerre ſe perpétuoit dans le Milanois avec des ſuccès variés ; les uns & les autres ſe trouvoient alternativement vainqueurs & vaincus, ſans que les différens combats, fort peu déciſifs en eux-mêmes le fuſſent davantage pour la poſſeſſion d'un pays, dont la fertilité faiſoit en 1701 l'objet de l'ambition des deux partis, ainſi que du temps de Flaminius.

Deux raiſons principales de cette indéciſion étoient l'une la nature du pays, dont chaque pas coupé de ravines de rivieres, & d'autres obſtacles forment aux vaincus une retraite, & une barriere aux vainqueurs, & ſont qu'à une demie lieue du champ de bataille, l'on peut s'arrêter, ſe remettre & attendre durant long-temps des renforts, des recrues, & des ſecours de toute eſpece, ſans craindre un ennemi, qui quoique poſſeſſeur du champ de bataille, ne ſauroit pouſſer plus loin ſon avantage s'il n'uſe de ruſe, de détours, de contremarches, reſſources toûjours auſſi longues qu'incertaines.

La ſeconde cauſe de cette eſpece d'inaction de la part du vainqueur, eſt ſouvent l'égalité de capacité dans les Généraux, qui leur fait employer alternativement l'art au défaut de la force dans un pays ſi propre à le faire briller.

Avant l'arrivée de M. de Vendome en Italie, l'armée Françoiſe n'étoit dans aucun de ces deux cas, & la ſupériorité du Prince Eugene avoit fait pencher la balance en ſa faveur : mais ce grand homme ſe vit bien éloigné de ſes eſpérances, lorſque notre nouveau Général lui fit ſentir la difference d'un homme à un homme ; il en fut étonné & non déconcerté. Les grands courages ne ſe déconcertent jamais ; il rappella tout ce que ſon talent lui

put ſuggérer, & l'évenement fit un parallele de ces deux Géneraux, que je crois que le lecteur lira avec plaiſir.

Avant que nous entrions en matiere, pour bien connoître les faits de guerre, il eſt abſolument néceſſaire de connoître la façon de penſer des Géneraux, ſur-tout dans un pays où elle influe beaucoup : c'eſt pour y ſatisfaire que je vais tâcher de raſſembler tout ce que nous ſavons par nous-mêmes, ou ce que nous pouvons avoir appris du génie, du caractere, des talens, des qualités même du cœur, de ces deux grands Antagoniſtes, ſans épargner leurs défauts, afin de rendre nos éloges moins ſuſpects. Ces paralleles ſans doute ſeroient plus l'ouvrage de l'orateur que du militaire : mais le militaire, temoin comme je l'ai été des évenemens, ne laiſſe pas d'avoir un moyen de s'en tirer, en raiſonnant d'après les faits. C'eſt par le récit de leurs actions qu'on loue les héros plutôt que par des phraſes & de la Rhétorique.

Il ſembleroit que nous pourrions faire abſtraction des qualités du cœur de ces deux grands hommes, puiſque nous n'avons que des faits militaires à comparer : Mais cette partie du Héros influe tellement ſur ſa conduite, qu'il eſt impoſſible de n'en pas toucher quelque choſe; & c'eſt par-là que je m'en vais commencer à donner une idée de M. de Vendome. Ce Prince, dont nous avons vû de nos jours tant de glorieux faits, étoit encore plus admirable dans le particulier que dans les triomphes. Il raſſembloit en lui la bonté & la beauté, un excellent naturel, une humeur affable, douce, bienfaiſante; il étoit incapable de haïr, encore moins de ſe venger, ſimple ſans fard, ſans déguiſement, ſans envie, il étoit bon citoyen, ſe ſouciant peu de l'applaudiſſement de la multitude, il jouiſſoit de la gloire ſans vanité, ſans préſomption, il avoit l'ame peu ambitieuſe, ne connoiſſant d'autre récompenſe d'une belle action que l'action même.

Jamais homme ne merita mieux d'avoir de véritables amis, non qu'il fût diſtinguer ceux-ci des faux, & c'eſt aſſez le défaut des excellens naturels; mais par les qualités de ſon cœur il auroit mérité un meilleur ſort dans l'amitié. Il n'eut guere d'amis fideles faute de ſavoir les connoître : mais il en eut quantité en apparence. Il pouſſa toûjours loin par ſon credit ceux qu'il croyoit tels, & en fit le plus ſouvent autant d'ingrats; il en fit même d'illuſtres qui furent les premiers à lui tourner le dos, ce que l'hiſtoire ne leur pardonnera jamais. D'un autre côté il en a eu de fideles qu'il a maltraités, un entr'autre, duquel il avoit tiré de grands ſervices à la guerre, & à qui il étoit redevable de pluſieurs entrepriſes conſiderables & toutes heureuſes, ſans qu'il daignât le tirer d'une mauvaiſe fortune connue de tous les honnêtes gens, & cela malgré qu'on l'en fît ſouvenir, & que l'état de cet ami ne lui fît pas d'honneur. Celui de tous ceux qu'il avoit lieu de ſe croire le plus attaché, en qui il mettoit toute ſa confiance, & en faveur duquel il avoit dépouillé une partie de la gloire de la journée de Caſſano, & de bien d'autres belles actions pour l'en revêtir; celui-là, dis-je, lui fit le trait le plus odieux, puiſque dans le tems que ce grand homme faiſoit en ſa faveur ce que jamais

l'héroïſme le plus grand ni l'amitié la plus aveugle n'ont fait, je veux dire le ſacrifice de ſa propre gloire, on ſut qu'il s'attribuoit tout le ſuccès de cette victoire; qu'il avoit écrit au Miniſtre & à pluſieurs de ſes amis à la Cour, qu'il avoit tiré M. de Vendôme d'un des plus furieux embarras où il ſe fût jamais trouvé, & d'une ſituation d'autant plus fâcheuſe, que la tête lui avoit tourné. C'étoit là la récompenſe des graces que ce Géneral lui procura par l'éloge qu'il en fit à la Cour dans ſes lettres, où il lui donnoit une part à l'affaire qu'il n'avoit sûrement pas, & qui étoit bien plus dûe à Mrs. de Saint-Patter & d'Albergotti, qui s'étoient fort diſtingués par leur valeur, leur conduite, & leur fermeté à la tête des troupes, de quoi M. de Vendôme rendoit compte auſſi, mais en termes ſans doute moins vifs, puiſque cet ami eut ſeul part aux graces du Roi.

Comme M. de Vendôme avoit l'ame noble, & une vertu à l'antique, il eut toûjours de la peine à ſe perſuader que ſes amis lui manquaſſent; il étoit ſi loin de ce ſentiment, qu'il ne pouvoit le concevoir; encore moins le croire dans ſes amis. D'ailleurs il eut toûjours le defaut de ſe rendre à l'importunité, & ne fit jamais aſſez d'attention à ce que la véritable valeur eſt toûjours modeſte & peu intrigante; tandis que la fauſſe, la lacheté même eſt hautaine, préſomptueuſe, importune; plaintive & éloquente, parce qu'elle a beſoin de tout cet art pour ſe couvrir.

Il étoit né naturellement liberal: mais il ſouffroit la pillerie de ſes domeſtiques à un tel point, qu'il ne pouvoit donner aux honnêtes gens ce que les frippons lui enlevoient; & l'on pouvoit lui appliquer ce que dit Saint Evremont des perſonnes liberales, qu'elles ne ſont pas ordinairement les plus juſtes, & qu'elles donnent le plus ſouvent par une impulſion peu réguliere.

Il étoit fort audeſſus de l'argent, & le mépriſoit au point que, lorſque ſon Intendant lui en donnoit, il s'en défaiſoit tout auſſi tôt en faveur des premiers venus, ſans choix ni ſans regle.

D'un autre côté on ne ſauroit juſtifier ſa négligence à tenir l'ordre & empêcher la friponnerie dans ſon armée: elle s'y introduiſit dans tous les états, à commencer par quelques Officiers Géneraux, qui pillerent ſous ſes ordres avec un ſcandale qu'il n'a pas dû ignorer. Tous à la verité n'ont pas été attaqués de ce vice, il s'en faut beaucoup; pluſieurs même auroient diſputé avec lui de grandeur d'ame & de deſintéreſſement. Je ne dis pas qu'il ne ſoit non-ſeulement pardonnable, mais même juſte & raiſonnable, qu'un Géneral ſouffre que quelques-uns de ceux qu'il emploie, profitent de l'occaſion pour ſe dédommager, & qu'ils prennent ſur un pays ennemi dequoi s'indemniſer des pertes & des dépenſes qu'ils ont faites pour le ſervice; qu'il leur donne même comme une recompenſe plus prompte des facilités de ſe procurer l'abondance des choſes néceſſaires ou commodes aux dépens du pays. Je ne dis pas même que le Géneral ne puiſſe en uſer auſſi, ſans cependant pouſſer les choſes juſqu'à la tyrannie ou à l'avarice ſordide, & ſans préjudicier à ſon honneur, ou aux intérêts de ſon Maître: mais qu'un Géneral deſintereſſé,

plein d'honneur & ſans tache, ayant les mains auſſi nettes que le cœur, ſouffre par négligence ou autre motif, que ceux qui ſont chargés des vivres, des ſourrages, des hôpitaux des malades, des bleſſés, par friponnerie, & par avarice commettent des malverſations horribles qui portent la mort & la déſolation dans une armée, qu'il le ſouffre ſans y mettre ordre lorſqu'il en eſt le maître; c'eſt ce que l'on ne pourra jamais pardonner, il doit ſur tous ces points des exemples de ſévérité qui arrêtent le mal.

Tous ces gens-là s'enrichirent ſous M. de Vendôme, & l'on prit dans ſon armée ſur le ſoldat, ſur l'Officier, ſur le ſain, ſur le malade, ſur le pays, ſur le Roi, de quoi former à quantité de fripons des fortunes qui ſont toûjours la preuve évidente de la malverſation, & la marque à laquelle on reconnoît le plus aiſément le défaut de probité. M. de Vendome s'en apperçut, il en écrivit à la Cour pour y remedier. Les Commiſſaires s'étant mis à piller comme les autres, & la Cour négligeant d'y mettre ordre, il voulut en charger un qui n'avoit pas encore été corrompu par l'exemple, & dont la probité étoit à l'épreuve, du ſoin des hôpitaux; c'étoit le ſieur Robert commiſſaire de la gendarmerie, il lui en donna l'inſpection. Ce galant homme n'y obmit rien; mais le défaut d'autorité ſuffiſante pour faire pendre les coupables, fit que dès qu'il tournoit le dos, la malverſation continuoit, & ſa préſence ne pouvant ſe multiplier, le mal n'étoit que ſuſpendu par elle, ſans qu'il pût en extirper la racine.

Robert ne ſe rebuta point, il s'attira une foule d'ennemis accrédités à l'armée; parce que la Cour les ſoûtenoit. Il eut bien des deſagrémens, & M. de Vendome du chagrin de ne pouvoir mieux faire: enfin il ſortit d'Italie avec la gloire de ne s'y être pas enrichi; tandis qu'il étoit entouré d'une forêt de pillards, dont l'exemple ne put le ſeduire, vertu rare qui merite d'être tranſmiſe à la poſtérité.

L'on avoit imaginé outre toutes les friponneries d'uſage aux hôpitaux, qui ruinent le ſoldat & la bourſe de l'Officier; de faire de fréquentes retenues aux troupes pour des prétendus dégâts, pillages ou maraudes, que l'on faiſoit toûjours monter fort haut, & dont à peine le quart étoit diſtribué aux infirmes, le reſte étant partagé entre une troupe de fripons, qui avoient apporté cet uſage des armées de Flandre. En un mot tous les moyens de piller avoient été ſi fort multipliés, que le cœur des troupes en fut abbattu, & le découragement ſuivit de près la miſere qu'elles éprouvoient par tout ce brigandage. Le Géneral mit bien ordre aux retenues: mais ce n'étoit pas aſſez, il falloit frapper ſur les auteurs du mal, qui par un luxe & des tables auſſi ſplendides que celles que l'on reproche à Vitellius, inſultoient à la miſere des troupes. Les Officiers Géneraux eux-mêmes ne ſe firent plus de peine d'y manger, & de partager honteuſement les brigandages exercés ſur eux-mêmes; car c'eſt le partager que de ſe plaire avec ceux qui en ſont les auteurs.

Comme tous ces déſordres prirent leur ſource dans le trop de bonté, & l'excellent naturel de M. de Vendome, l'on peut conclurre que ce fut en lui un défaut, qu'une vertu que l'on voit ſi peu dans les

cœurs ordinaires. Quant aux mœurs ce n'eſt pas mon projet d'en parler ni en bien ni en mal. Quels ſont les Héros qui ont été exempts de paſſions & de foibleſſes? on a reproché à M. de Vendome d'aimer trop la table & le lit, où il reſtoit ſouvent, n'y ayant plus que faire. Ce que je puis répondre à ces deux reproches, c'eſt que ſa pareſſe au lit n'a jamais nui à ſes affaires, ni ne lui a fait échapper aucuns de ces momens précieux à la guerre. Quant à la table comme il y étoit exempt des défauts que l'on a reprochés à Alexandre, qui s'y envroit quelquefois; perſonne n'a guere appuyé ſur ce petit défaut, qui étoit effacé par tant d'autres vertus.

Je n'ai pas eu une connoiſſance aſſez particuliere de M. le Prince Eugene, pour entreprendre le parallelle de ſon cœur avec celui que je viens de peindre, ceux qui l'ont fréquenté plus particulierement, m'ont montré ſon ame comme juſte, équitable, affable, deſintereſſée, & capable d'amitié. Il étoit libéral, mais avec diſcernement, patient dans l'adverſité, qu'il a ſouvent éprouvée, d'une fermeté & d'une élévation d'ame peu commune, ſoûtenue d'une droite raiſon, & d'un grand eſprit plein de reſſources, cultivé par la lecture appliquée de tous les hiſtoriens anciens & modernes; ce qui l'avoit rendu grand politique, & fort habile à mettre en uſage les ruſes de guerre dont l'art eſt une des principales parties qui caractériſent le grand Géneral.

M. de Vendôme à l'exception de l'art dans les affaires politiques, où je ne crois pas qu'il ait jamais été employé, & des ſciences auxquelles il ne s'eſt jamais appliqué, ne cedoit en rien au Prince Eugene pour les qualités de l'eſprit & de l'ame; dont nous venons de parler.

Tous deux grands dans l'adverſité, ils ne ſe rebutoient point; de nouvelles diſgraces ſembloient leur apporter de nouvelles reſſources, d'autant plus grandes, que les malheurs qu'ils éprouvoient, ſembloient plus accablants; & tous deux dans de différens temps ont donné cette leçon à tous les Généraux, qu'il ne faut jamais déſeſpérer, & qu'il y a ſouvent plus de reſſource dans les plus grands maux que dans les médiocres.

Je l'ai dit, ce parallelle ſi fort au deſſous de mes forces a été fait dans tout ſon éclat par les évenemens de la guerre, dont nous allons parler. Et c'eſt dans les actions de ces deux grands hommes, que nous liſons qu'ils étoient tous deux braves, hardis & entreprenans, & tous deux aimés & chers de leurs troupes, qui avoient en eux une confiance, qui eſt le plus aſſûré gage de la victoire.

C'étoit de cet attachement de ſes troupes, que M. de Vendôme tiroit la plûpart de ſes ſuccès, & il ſe l'étoit procuré par ſa hardieſſe à s'expoſer lui-même aux plus grands dangers, & ſon habileté à les en tirer. Son ſang-froid dans le peril le portoit ſouvent aux deſſeins les plus extraordinaires, & lui rendoit facile ce qui paroiſſoit inſurmontable aux autres. Le Prince Eugene ne poſſedoit pas moins ces qualités: mais M. de Vendôme avoit ſur lui l'avantage, qu'il tiroit toûjours de ſes troupes tout ce qu'on peut attendre de la valeur la plus déterminée.

Enhardi par une conſtante réuſſite, il s'embarquoit ſouvent dans des entrepriſes peu méditées, & formées moins qu'à demi: mais ſon courage

courage & ſes troupes lui procuroient le ſuccès. C'eſt ce qui a fait dire à pluſieurs que ſa bonne fortune le ſervoit mieux, & alloit toûjours plus loin que les lumieres de ſon expérience & de ſon ſavoir: mais on auroit tort de lui appliquer toûjours ce blâme; puiſqu'il y a eu bien des actions de ſa vie, où il a mis en œuvre tout ce que les méditations & la ſcience de la guerre ont produit de plus grand & de plus ſavant.

Il ne paroît pas qu'il pouſſât fort loin la prévoyance dans ſes projets de campagne; dumoins il leur donnoit peu de ſuite & de liaiſon. Il penſoit en gros à ce qu'il vouloit faire, ſans trop s'occuper de ce que feroit l'ennemi; l'événement & la preſence des objets ſembloient ſouvent arranger ſeuls ſes ſyſtèmes.

Le Prince Eugene ne lui reſſembloit qu'en partie pour ceci, ſa conduite m'a toûjours paru plus ſuivie & plus réguliere: un peu plus d'ordre dans ſes actions ſembloit aſſûrer que ſi ſes vûes n'étoient plus longues, elles étoient dumoins plus aſſûrées, & ſes actions l'ouvrage d'une prévoyance & d'une vigilance plus méditée.

Il vouloit plus que M. de Vendome voir tout par lui-même, & dans le cas d'uſer des yeux d'autrui, il les choiſiſſoit mieux.

Tous deux cependant donnoient à la fortune, & devoient beaucoup à la valeur de leurs troupes, qui réparoient ſouvent les fautes de leurs Généraux.

Tous deux intrepides, ils penſoient bien moins à ſe défendre qu'à attaquer: ils ne conſideroient pas toûjours l'avantage d'un poſte ou d'un terrein, leur impatience naturelle les emportoit, & ne leur permettoit pas d'y attendre l'ennemi, ni de s'y accommoder, ils le quittoient pour aller à ſa rencontre, & le combattre.

M. de Vendome content de la valeur de ſes troupes, ſur leſquelles il ſe confioit entierement, s'occupoit peu à la diſcipline militaire, & la négligeoit même, ce qui eſt un defaut à un Géneral. Il étoit par-là plus propre à l'affoiblir qu'à la maintenir, ce qui formoit plûtot de mauvais que de bons Officiers.

M. le Prince Eugene au contraire étoit fort occupé de la diſcipline, & la maintenoit d'autant plus qu'il en ſentoit le beſoin: auſſi forma-t-il de grands Officiers généraux.

M. de Vendome en manqua & s'en appercevoit. Il en avoit cependant quelques-uns: mais il ne les employa pas toûjours par le ſoin que prenoient ſes favoris d'en médire & de les décrier; auſſi ne trouva-t-il jamais de grands ſecours des ſeconds qu'il employa; ils furent preſque toûjours battus, parce que ce n'étoit pas les bons, & ce Prince perſuadé de ſon tort, n'avoit pas la force de s'en corriger. C'eſt ce mauvais choix qui nous fit perdre l'Italie.

Moins il étoit ſecondé, plus il paroiſſoit grand: comme alors il étoit obligé à tirer toutes ſes reſſources de lui-même, ſa préſence d'eſprit qui ne l'abandonna jamais, éclatoit davantage, & remplaçoit dans les armées, & le nombre & la force.

Le moindre faux mouvement de l'ennemi, la moindre inadvertance, le moindre avantage du terrein étoit ſaiſi & mis à profit; prenant dans l'action ces momens précieux, rapides & imprévûs, qui le conduiſoient à la victoire preſque dans l'inſtant de la défaite.

S'il dût à ſes talens un heureux événement, il en dût une partie à l'ardeur que ſes ſoldats avoient pour ſa propre gloire, ce qui les rendoit capables de tout, pour lui temoigner leur amour.

Cette humeur hardie & entreprenante fut toûjours très-redoutable à ſes ennemis : mais elle fit ſouvent place à la retenue & à la circonſpection vis-à-vis du Prince Eugene, ſur-tout quand il ſe trouvoit dans des pays qu'il ne connoiſſoit pas. La haute eſtime qu'il faiſoit de ſon adverſaire, le faiſoit marcher bride en main, ſûr qu'il étoit homme à prendre tous ſes avantages, il lui en ſuppoſoit ſouvent dans le terrein, dont il n'y avoit qu'une parfaite connoiſſance qui pût l'en deſabuſer.

J'ai obſervé la même conduite dans ſon antagoniſte ; ce qui eſt une preuve qu'ils ſe craignoient réciproquement ; car la grande & parfaite connoiſſance que j'ai de l'Italie & de toute cette ligne de frontiere, me met à portée de juger que les obſtacles qui les ont ſouvent arrêtés, n'avoient d'exiſtence que dans le génie de l'Antagoniſte. On le croit trop habile pour ſe mal poſter, d'où l'on conclut qu'il l'eſt bien. C'eſt ce qui prouve que plus l'on eſt habile, plus il importe d'avoir une grande & détaillée connoiſſance du pays où l'on fait la guerre. C'eſt en conſéquence de celle que j'ai de ce pays-là, que je crois pouvoir avancer, que ces deux Généraux n'ont pas toûjours fait ce qu'ils pouvoient, & cela par le défaut de cette connoiſſance.

Souvent ils ſe ſont mis par cette raiſon ſur la défenſive, genre de guerre moins brillant, mais plus profond & plus ſavant, & que je ne crains pas de dire, qui n'étoit pas le fait de M. de Vendome, il s'y eſt toûjours trouvé neuf & embarraſſé. Il ne connoiſſoit pas aſſez pour la faire, l'art des précautions, il n'en prenoit que peu. Cette lenteur de la défenſive n'étoit pas dans leur génie ; je dis leur ; car je ne crois pas que ce genre de guerre fût plus le fait de M. le Prince Eugene. Je doute qu'il le connût dumoins autant que M. de Staremberg, le ſeul peut-être de l'Europe qui y ait excellé parfaitement dans ce tems-là. C'eſt un genre de guerre qui eſt encore une fois très-difficile, & que je remarque être toûjours propoſé par ceux qui ſont incapables de la faire ; car il ne faut rien moins qu'un génie timide pour une bonne defenſive.

Ces deux Généraux n'uſerent pas toûjours de cette circonſpection, la preuve en eſt dans les fréquens combats qu'ils ſe ſont donnés. Quoique le terrein en ait été la principale cauſe, il eſt vrai de dire que le Prince Eugene qui les a recherchés autant que ſon Antagoniſte, étoit perſuadé que celui-là eſt maître des évenemens, qui cherche le premier à combattre. Cependant l'on ne doit s'y déterminer qu'avec ſon plus grand avantage, ſans quoi la circonſpection eſt crainte, & l'audace témérité.

M. de Vendome étoit plus ouvert & moins ruſé dans ſes entrepriſes. M. le Prince Eugene au contraire joignoit l'acquis au naturel, il étoit caché & couvert dans ſes deſſeins autant que vigilant & clairvoyant dans ceux des autres.

Il étoit admirable pour ſes marches & ſes ſubſiſtances, qu'il ſavoit trouver là où les autres mouroient de faim. Œconome de l'argent de ſon Prince, il tiroit de la guerre

même les frais de la guerre, ſe ſouciant peu des plaintes de ceux qu'il mangeoit; & nous au-contraire nous en étions toûjours occupés, & nous les mangions ridiculement.

Ce Géneral, très-habile dans la connoiſſance de ſes Officiers généraux, les employoit ſelon leurs talens, & en tira par-là de grands ſervices. Maître des graces de ſa Cour, il les diſperſoit avec habileté & juſtice. Il excuſoit rarement les fautes, ou dumoins il en étudioit & diſcernoit les ſources pour prevenir les recidives.

M. de Vendome au contraire les excuſoit & les ſouffroit, à peine blâmoit-il la lâcheté connue & averée; ſouvent même l'a-t-il laiſſé couronner; déſordre qui prit ſa ſource dans ſa trop grande bonté, laquelle lui fit placer ſouvent dans des poſtes importans des gens incapables, ce qui tira à de grandes conſéquences.

Conduite ſans doute bien digne de blâme, puiſque l'on ſent qu'il faut dans l'autre baſſin de la balanceautant de rares & éminentes qualités qu'en avoit ce grand homme, pour emporter l'admiration que l'on conſerve à juſte titre pour ſa mémoire.

Après avoir taché de peindre deux auſſi excellens hommes, je crois inutile de dire que ni l'un, ni l'autre n'eut le défaut que l'on reproche à Alexandre, & que je ne blâme pas autrement quand il n'eſt pas trop outré; je veux dire un peu de fanfaronade. Mais autant je trouve qu'il doit être pardonnable aux hommes qui ont fait de belles actions, d'aimer à s'en entretenir, autant je crois que l'on doit avoir en horreur ceux qui s'attribuent les actions d'autrui, & leur enlevent la part de gloire qui leur appartient. Bien loin d'accuſer aucun des deux Princes, dont je parle, de ce vice odieux, je dois finir leurs paralleles, en leur rendant la juſtice de dire qu'ils ont été l'un & l'autre auſſi modeſtes que véritablement grands.

Je ne penſe pas que l'on deſapprouve la longue digreſſion que leurs talens m'ont engagé à faire; le lecteur appliqué en ſentira l'utilité dans les actions que nous aurons à rapporter de la guerre qu'ils ſe ſont faite en Italie, leſquelles ont quelque rapport à celle de l'hiſtoire que nous commençons.

§. VIII.

Bataille de Caſſano. Réflexions ſur la conduite des deux Généraux.

L'Arrivée de M. le Duc de Vendome en Italie, ſans déconcerter totalement le Prince Eugene, ſuſpendit, ou pour mieux dire, contraignit l'humeur entreprenante & audacieuſe de ce Géneral, qui en devint plus circonſpect tant qu'il l'eut en tête. Mais les affaires de Piedmont ayant obligé le Duc de Vendome d'y paſſer, le commandement de l'armée de Lombardie, reſta entre les mains de M. le Grand-Prieur. Celui-ci brave & expérimenté, quoique fort au deſſous de ſon frere, avoit deux défauts qui terniſſoient ſon mérite; il étoit pareſſeux, aimant trop à dormir & à reſter à table; il ignoroit la réponſe de Diogene à Alexandre, qui ayant trouvé ce Philoſophe dormant, lui cita ces vers du vingt-quatrieme livre de l'Iliade.

Stertere perpetuam non dignum eſt
Principe noctem.

A quoi Diogene avec beaucoup

de préſence d'eſprit repartit la ſuite du paſſage:

Cui populique ſalus, & tanta negotia curæ.

Le Prince Eugene n'étoit pas homme à laiſſer ce défaut de ſon antagoniſte inutile à ſes deſſeins. La premiere entrepriſe qui fit connoître l'envie qu'il avoit d'en profiter, fut l'inſulte de la Caſſine de Moſcolini, ou la Bouline, à laquelle il ne réuſſit pas comme on le verra en ſon lieu. Je n'en fais mention ici que pour faire ſentir combien l'on avoit tort de s'endormir vis-à-vis d'un homme qui avertiſſoit ainſi de ſon audace. Il n'en demeura pas là: peu de jours après nous ayant dérobé une marche, il nous obligea à en faire une forcée pour le rejoindre, dans laquelle il fut tenté de nous attaquer: mais la bonté du poſte l'en ayant empêché, il alla paſſer l'Oglio, ayant obligé ſix bataillons que nous avions dans Palazuolo à ſe retirer, ce qu'ils firent trop tard, ayant été joints par les Pruſſiens, qui les battirent, & firent Toralba qui les commandoit priſonnier de guerre.

L'Oglio une fois paſſé, M. le Grand-Prieur ne ſe croyant plus aſſûré dans ſon camp de Soncino, jetta du monde dans le château, & ayant paſſé le canal Palavicino, fut ſe poſter à Ambriano, poſte inacceſſible (que l'on lui aſſûroit mal à propos qui couvroit le Crémonois.) Ce nouveau Général qui au lieu de bons Officiers Généraux qui s'intéreſſaſſent à ſa gloire, en avoit au contraire, deux ſurtout, qui déſiroient ſa perte, & y concouroient même par de mauvais conſeils, peut-être dans l'eſpérance de le remplacer s'il ſe noyoit; ce Général, dis-je, fit trembler M. de Vendome, qui prévoyoit bien que le Prince Eugene auroit beau jeu par ſon abſence. Ce fut ce qui le détermina à venir en diligence reprendre le ſoin de cette armée qu'il trouva à Ombriano, ayant laiſſé celle de Piedmont aux ordres du Duc de la Feuillade qui aſſiégeoit Chivas. Les avis qu'il avoit chargé un Officier de confiance de lui donner, le firent d'autant plus ſe preſſer qu'il ſentoit que ſes marches en arriere & l'air de timidité avoient découragé les troupes. Il donna ordre à M. d'Albergotti de prendre dix bataillons & autant d'eſcadrons à Chivas & de le ſuivre, ce qu'il fit avec beaucoup de diligence, en ayant ſenti la conſéquence.

La préſence de M. de Vendome remit l'eſprit des troupes, & pour leur rendre tout-à-fait leur audace, il réſolut bien loin de continuer des marches retrogrades, de marcher au Prince Eugene. Nous décampâmes d'Ombriano, après la jonction de M. d'Albergotti, nous campâmes à Caſalmorano qui couvroit notre gauche, ayant Sereſino à droite, où l'on mit le quartier général. Les ennemis nous avoient déja prevenus aux quatorze Navilles, poſte de conſéquence couvert par quatorze canaux à trente pas les uns des autres. M. de Vendome les fit attaquer, il y marcha en perſonne avec tous les grenadiers de ſon armée & des détachemens. L'attaque fut vive, on força les ponts les uns après les autres. Les derniers comme plus à portée d'être ſoûtenus firent un peu plus de réſiſtance: mais nos ſoldats de la queue, impatients de l'inaction que leur occaſionnoit cette réſiſtance, ſe jette-

rent à l'eau à droite & à gauche des ponts, malgré qu'ils en euſſent juſqu'au deſſus de l'épaule en bien des endroits. Cette boutade étonna ſi fort les ennemis, qu'ils ſe retirerent, crainte d'être coupés & pris en queue.

Nous nous trouvâmes campés en préſence très-près les uns des autres, ce qui fit croire à pluſieurs qu'il y auroit une action : mais le Prince Eugene avoit d'autres vûes; nous en ſûmes avertis par une marche qu'il déroba à M. de Vendome avec beaucoup d'adreſſe, pour ſe rapprocher de l'Adda qu'il vouloit paſſer. Il choiſit pour cela un poſte très-favorable, où M. le Marquis de Broglio commandoit un ou deux bataillons avec quelque cavalerie, ce qui n'étoit pas ſuffiſant pour l'empêcher. Celui qui étoit chargé d'obſerver l'ennemi ſervoit mal, il dormoit & laiſſoit faire à d'autres ſa beſogne, c'étoit la mode. M. de Vendome ne fut inſtruit de ce mouvement que tard, il ne perdit pas un inſtant à repaſſer. Etant allés camper à Ombriano, & le lendemain à Caſſano village ſur l'Adda, nous avions un pont qu'un habile Ingénieur Italien nommé Maſſoni avoit fort heureuſement couvert d'un ouvrage dont pluſieurs blâmerent l'étendue, & qui fut cependant d'un grand ſecours dans la ſuite; tant il eſt vrai que les têtes des ponts ne ſe couvrent pas par de petits ouvrages. Ce fut à la tête de cela que nous campâmes dans un baſſin qui eſt formé par le Ritorto & l'Adda. M. de Vendome n'y arrêta point: il nous avoit laiſſé ordre d'y camper, tandis que lui-même avec 15. bataillons & quelque cavalerie ſe porta dès la veille en diligence à Paradiſo, maiſon de campagne appartenante aux Jéſuites de Bergame, poſte du Marquis de Broglio, vis-à-vis lequel le Prince Eugene avoit pris le ſien en habile homme, y ayant peu de terrein auſſi favorable pour jetter un pont. C'eſt une hauteur aſſez conſidérable qui domine les bords de la riviere, & qui s'abaiſſant par une pente égale des deux côtés laiſſe entre elle & la riviere aſſez d'eſpace pour communiquer au pont avec aiſance, & commande avec avantage la rive oppoſée, ſur laquelle on eſt vû de la tête aux piés ſans pouvoir ſe couvrir. Sur cette hauteur le Prince Eugene avoit établi pluſieurs batteries, & tiré des épaulemens pour placer ſes feux de mouſqueterie, leſquels étant paralleles ne s'incommodoient point, & favoriſoient les travailleurs par qui il fit conſtruire ſon pont. Cette derniere opération fut longue par deux raiſons : l'une que les pontons n'arriverent que tard, les haquets ayant caſſé, & le Prince Eugene n'ayant pas pris aſſez de meſures pour parer à cet haſard ſur lequel l'on doit toûjours compter; l'autre raiſon fut la rapidité de l'Adda qui retardoit la manœuvre, & ce fut là ce qui fit échoüer un projet auſſi habilement amené juſqu'à cet inſtant, & ce qui donna le tems à M. de Vendome d'arriver & de placer ſes troupes hors de la portée du feu de la hauteur, derriere des hayes, des taillis, & autres chicanes, dont il profita habilement, en formant un demi-cercle dont les deux branches alloient aboutir à la riviere, & laiſſoient entre elles un eſpace de plaine, point aſſez étendu pour que l'ennemi pût s'y former. Il le tenta pourtant : mais ayant reconnu notre

retranchement garni d'un bon feu & de pluſieurs batteries, il ſentit qu'il n'y avoit pas de ſûreté pour lui dans un pareil coupe-gorge, & ſe détermina tout de ſuite à prendre une autre voie pour ſe venger de l'affront d'avoir échoüé.

La mauvaiſe poſition du grand Prieur dans le champ de Ritorto lui fit croire que c'étoit le lieu & l'occaſion de prendre ſa revanche. Nous étions dans le petit eſpace que j'ai dit, aſſez mal campés, très-ſerrés, & dominés du côté de l'ennemi, par une hauteur qui regne le long des bords du Ritorto, qui ſont pour plus d'avantage couverts de haies & de taillis. Nous étions par ſurcroît coupés en deux par une petite naville nommée le petit Ritorto, ayant le grand devant nous à notre gauche, la Paudine autre petit ruiſſeau de peu de défenſe devant notre droite, l'Adda, & le pont au dos, & Caſſano pour quartier général qui eſt au-delà de l'Adda par rapport au champ de bataille.

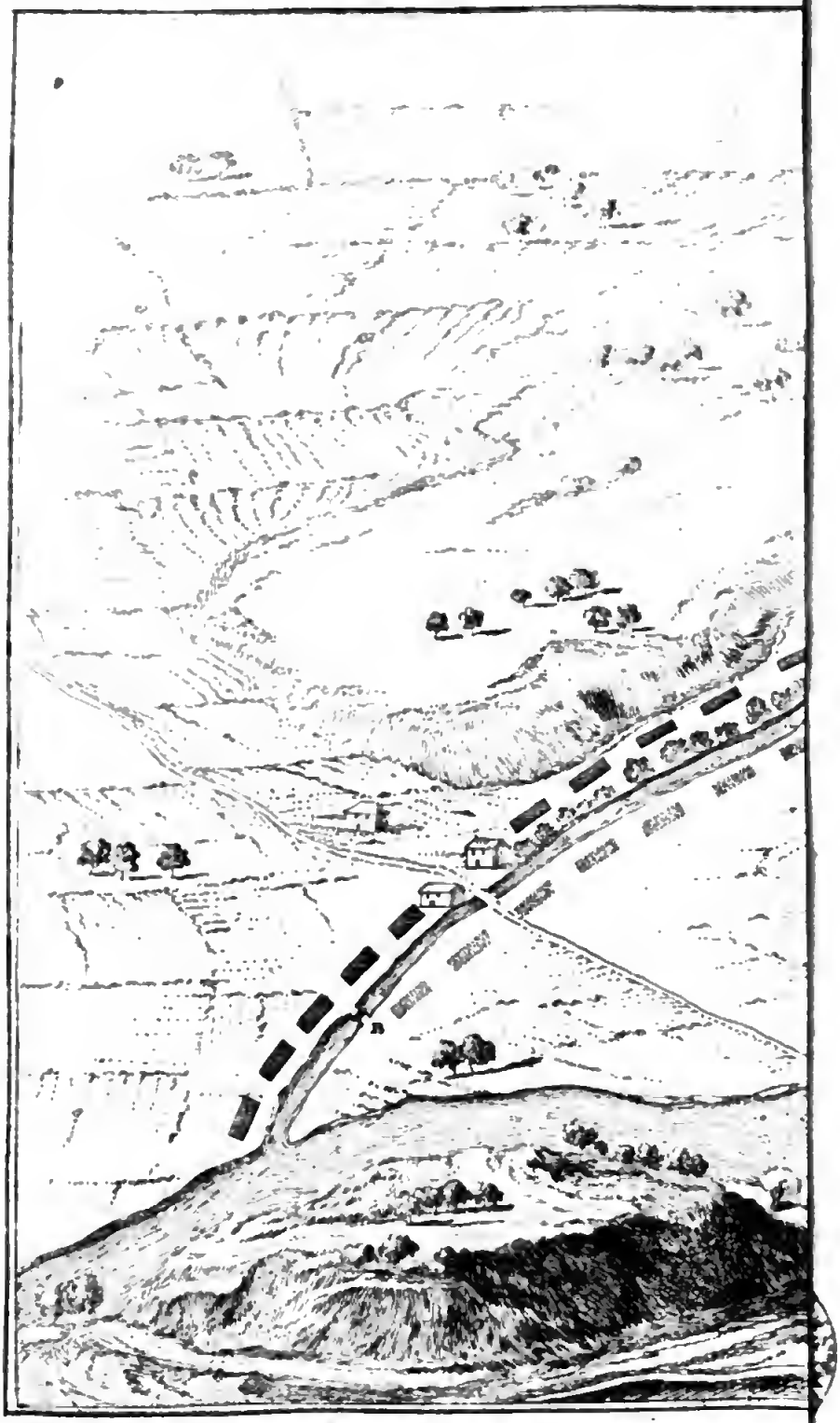
Il eſt à propos, pour plus d'intelligence de cette journée, de ſavoir que M. le Prince Eugene ne devoit avoir que deux objets, tous deux avantageux, & tous deux importants à empêcher : l'un d'occuper le champ de Rivolta, & de nous couper toute communication avec Crémone & Mantoue, où nous avions tous nos magaſins, ce qui nous auroit réduits à l'extrémité.

L'autre plus grand, plus digne de lui, mais bien moins aiſé à pénétrer, puiſqu'il étoit fondé ſur une trahiſon ignorée, pour ſe rendre maître du Milanois & delà donner la main au Duc de Savoye, ce qui étoit de toute importance pour lui, & digne des plus grands efforts. Pour le dernier de ces partis, il étoit néceſſaire au Prince Eugene de ſe rendre maître du camp de Caſſano pour y établir ſon pont, ou s'il étoit poſſible, s'emparer du nôtre, ce qui ne pouvoit s'exécuter qu'en donnant le change à M. de Vendome, qui pouvoit être engagé à le prendre par l'apparence preſqu'évidente que le Prince Eugene s'en tenoit au premier projet. Joint à ce que M. de Colmenero, Officier Général Eſpagnol, qui s'étoit acquis la confiance par le moyen de M. le Prince de Vaudemont qu'il avoit le premier ſéduit, travailloit ſans ceſſe par une trahiſon, que l'on découvrit enſuite, à le faire donner dans le piége, feignant de s'intéreſſer à ſa gloire.

Ce traître étoit un homme de fortune, qui joignoit à de grands vices de grandes apparences de vertu, qui l'avoient élevé aux grades. Courageux, plein d'eſprit, il avoit l'adreſſe de feindre autant de zele qu'il en étoit beſoin pour perſuader, joignant aux talens une exacte connoiſſance du pays, & de fort bonnes nouvelles de l'ennemi chez qui il faiſoit paſſer ſes eſpions du conſentement de M. de Vendome. Comment pouvoir ſe garantir d'un piége de cette eſpece : il n'eſt pas étonnant que ce Prince y ait donné comme les autres.

Le Prince Eugene outré d'avoir manqué ſon coup à Paradiſo, cherchant à reparer cette diſgrace profita de la nuit du 15. au 16. Août pour replier ſon pont, & décamper ſans bruit du poſte de Pembrato, pour venir occuper le camp de Caſſano, que Colmenero devoit faire évacuer. En effet ce traître profitant du chagrin que reſſentoit M. de Vendome de ſe voir des mar-

48 e Lib. I.



Pl. 49

PLAN

ches ſi ſouvent ſoufflées, ſans pouvoir découvrir le vrai projet de l'ennemi, lui dit, & c'eſt de ce Prince que je le tiens, qu'il étoit exactement informé que le projet de l'ennemi étoit d'occuper le camp de Rivolta, pour s'emparer du Crémonois; & ajoûta à ce faux avis qu'il n'y avoit point d'autre expédient plus ſûr que celui de faire occuper ce camp par M. le grand Prieur, & de ne pas ſe preſſer lui-même de le ſuivre crainte de dégarnir Paradiſo, & que la marche de l'ennemi ne fût un leure pour l'engager à ce faux pas, & revenir par une contremarche paſſer l'Adda après ſon départ; ajoûtant à ces conſeils que l'ennemi avoit laiſſé ſes ancres & ſes cordages dans la riviere, pour faire ſon pont avec plus de diligence. Il paroiſſoit tant de zele dans ce conſeil que M. de Vendome pour le ſuivre envoya ordre au grand Prieur de partir, d'abandonner Caſſano, & de ſe porter à Rivolta. Celui-ci ne donnant point dans le piége, fit des repréſentations qui le retarderent & lui attirerent un ſecond ordre de partir ſans réplique. Il obéit, mais tard, & ne ſe preſſa pas beaucoup dans ſa marche, de façon qu'à onze heures du matin il y avoit encore des troupes de ſon arriere-garde dans ſon camp de Caſſano. S'il ſût parti au premier ordre Colmenero eût réuſſi dans ſa trahiſon.

Cependant M. de Vendôme étoit encore flottant ſur le projet de l'ennemi: il ſavoit que l'ordre de la Cour de Vienne étoit de ſecourir le Duc de Savoye. Cette derniere réfléxion l'emporta ſur l'avis de l'Eſpagnol, & le détermina à faire une marche forcée pour venir à Caſſano y obſerver le mouvement de l'ennemi.

Durant ces entreſaites il s'étoit répandu le matin du 16. Août, un bruit parmi les ſoldats que l'ennemi ayant décampé à l'entrée de la nuit du poſte de Pembrato, étoit en pleine marche pour venir nous attaquer à Caſſano. Je le dis à quelques-uns de nos Généraux, qui n'y ajoûterent aucune croyance: cependant ce propos nous ayant amenés à des réflexions ſur notre poſition, je propoſai de la rendre un peu moins mauvaiſe en conſtruiſant un pont ſur le Ritorto au-deſſus de la Paudine, pour nous dégager un peu de l'entaſſement où nous étions, nous donner un écoulement pour le beſoin, & nous ſervir à nous porter à Rivolta, le long de cette derniere riviere, qui faiſant un angle avec le Ritorto, nous pouvoit procurer un flanc de ce côté-là. L'avis fut goûté & le pont exécuté: je lui donnai cent piés de largeur, & n'ayant pas le tems de l'achever, les faſcines demeurerent à découvert, ce qui le fit nommer le pont de faſcines. Le bruit continuant toûjours que l'ennemi approchoit, je courus à M. le grand Prieur, qui ſe moqua de moi: mais il me permit de retrancher les trois quarts de la largeur de mon pont, ce que j'exécutai à la hâte. Il en profita tel qu'il étoit pour marcher à Rivolta, & ſon arriere-garde paſſoit à peine ſur ce pont lorſque M. de Vendome arriva.

Ce Prince ayant trouvé le pont de Caſſano embarraſſé d'une foule d'équipages qui fuioient de l'autre côté de l'Adda à cauſe du bruit qui augmentoit que l'ennemi arrivoit; & craignant qu'ils n'empêchaſſent le paſſage des bataillons qui le ſuivoient, ordonna qu'on les jettât dans la riviere, & ſe porta tout de

ſuite au Ritorto. On peut voir dans le plan qu'à l'endroit (*B*) eſt une écluſe qui ſervoit de paſſage, & un peu plus haut des caſſines qui couvrent un pont ſur le Ritorto. C'eſt dans ce poſte que M. de Guerchois, pour lors Colonel de la Vieille Marine, commandoit huit compagnies de grenadiers. Cet habile officier eût bien voulu faire rompre ces deux paſſages : mais le tems lui manquant, il fut contraint de ruſer pour amuſer l'ennemi, qui en l'attaquant nous donna la premiere certitude de ſon arrivée. M. de Guerchois ayant fait ſauter quelques pieces du pont qu'il défendoit, fit jetter deſſus quelques branches d'arbres ce qui le fit croire rompu, & faiſant ſemblant de cacher une partie de ſon monde, cette fine manœuvre contint un tems l'ennemi, & le Prince Eugene lui-même s'imagina que les Caſſines étoient reſpectables & bien ſoûtenues. On lui rapporta que le pont qu'elles couvroient étoit coupé : mais ne voulant s'en rapporter à perſonne pour un point auſſi capital à ſes projets, il vint lui-même s'en éclaircir, & le trouva entier.

Soit les diſpoſitions qu'il avoit été obligé de faire, ſoit le faux rapport de l'état du pont, il avoit déja conſommé trois heures d'un tems bien précieux, & M. de Vendome toûjours occupé des raiſonnemens de Colmenero, ne ſavoit trop encore ce que vouloit dire cette foible attaque des Caſſines de M. de Guerchois. Cependant ſur le bruit de cette attaque quelques bataillons, dont Medoc, Quercy, Grancy, &c. étoient du nombre, s'étant allongés ſur le chemin de Rivolta, étoient revenus border le Ritorto. Sur le rapport que mon équipage s'étoit égaré, cherchant à le joindre pour l'empêcher d'être pris, je rencontrai deux colonnes des ennemis, dont l'une ſur mes pas marchoit en fort bon ordre, & dans un grand ſilence, l'autre à deux cents pas de celle-là, l'une & l'autre paroiſſant avoir deſſein de ſe porter ſur le Ritorto. Je galoppai à M. de Vendome pour l'en avertir, il étoit au pont occupé à faire paſſer les dix-ſept bataillons arrivans de Paradiſo, & s'entretenoit avec un Lieutenant-Colonel Suiſſe, déſerteur du ſervice de l'Empereur, que nous avions bien reçu & bien traité. Cet homme aſſûroit avoir tout reconnu, & qu'il n'y avoit rien à craindre, ce qui donna beaucoup de diſcrédit à ma nouvelle. Cependant elle fut confirmée par un Officier dépêché des Caſſines, qui rapporta que la tête des ennemis paroiſſoit à deux cents pas. M. de Vendome y courant, & m'ayant dit qu'il voyoit bien que j'avois raiſon, mais que le mal n'étoit pas grand, puiſque les bataillons de Paradiſo arrivoient, il ordonna qu'on fit avancer tout ce qui avoit paſſé l'Adda, & en borda le Ritorto ſur une ligne (*A*), fit mettre pied à terre à ce qu'il avoit de dragons, & avec l'infanterie leur fit border le ruiſſeau juſqu'à l'écluſe, (*B*) n'ayant pas de quoi garnir par delà, de façon que l'ennemi nous débordoit & nous prenoit en flanc, à la faveur d'un coude que fait le Ritorto dans cet endroit. Il laiſſa les compagnies de grenadiers pour défendre le pont : notre centre par cette diſpoſition paſſoit au pont de faſcines (*E*), & la droite bordoit le petit canal de la Paudine juſqu'à une Caſſine (*F*), où Medoc s'étoit appuyé par la contre-marche qu'il avoit

avoit faite au bruit de l'attaque.

Les quatre brigades de la tête de la colonne qui marchoient à Rivolta, au lieu d'imiter l'exemple des deux qui les ſuivoient & qui revinrent, reſterent en halte en attendant des ordres, de quoi on ne leur ſût pas bon gré : mais on en ſût beaucoup à celle que commandoit M. de Cadiſca & l'Illandois du Bourg, leſquels ſur le bruit de l'attaque s'y porterent avec valeur, ayant même fait avertir les autres.

Telle étoit notre diſpoſition en y ajoûtant quelque cavalerie en ſeconde ligne, qui n'eut pas de part à l'affaire, lorſque le Prince Eugene s'étant enfin apperçû pour y avoir regardé lui-même que le pont n'étoit pas rompu, & que les caſſines n'étoient pas tenables, les fit attaquer avec vigueur. La négligence des Officiers-Généraux à faire couper les hayes & autres avantages qui couvroient l'ennemi ſur les bords du Ritorto, jointe à la hauteur qui étoit pour eux, nous rendoit leur feu fort déſavantageux, attendu qu'à peine appercevions-nous ceux qui nous le faiſoient eſſuyer. Ce feu à travers le ruiſſeau fut très-violent, il favoriſa l'attaque du pont qu'une colonne de l'ennemi emporta par ſon propre poids, ſans que M. de Guerchois pût y réſiſter, attendu le nombre & l'impulſion. Les ennemis ſe trouverent tout d'un coup dans la plaine : mais le reſte des bataillons qui arrivoient de Paradiſo, ſe trouvant dans l'ouvrage qui couvroit le pont où ils ſe formoient en arrivant, à la vûe des ennemis qui ſe formoient auſſi près du même ouvrage, ils rallierent à eux les grenadiers & les autres troupes qui avoient diſputé le paſſage, chargerent tous enſemble l'ennemi avec cette impétuoſité qui eſt le naturel de la Nation, & malgré ſon premier avantage, les forcerent de ſe retirer les uns par le pont, les autres à travers le canal, où ils furent culbutés. Ceux qui ne purent échapper furent paſſés par les bayonnettes, & nous demeurâmes maîtres de tout le terrein en deçà.

Ce ſuccès ne fut pas de longue durée, l'avantage de la riviere du Ritorto étant toûjours du côté de l'ennemi, ſes feux y redoublerent & étoient fournis de ſi près qu'aucun coup n'étoit perdu. Nous tâchions bien d'en rendre : mais nous ſouffrions beaucoup. Cette mouſqueterie effroyable dura pendant une heure, au bout duquel tems M. le Prince Eugene impatienté, ordonna à M. de Linange de ceſſer ce feu & d'attaquer d'une autre maniere. Il s'y diſpoſa vis-à-vis le centre, & tout d'un coup n'entendant plus tirer, on apperçut les bataillons ennemis hors des brouſſailles qui ſe jetterent à l'eau avec courage, mais ſans avoir pris la précaution de garantir leurs fourniмens & cartouches, ce qui ſauva le pont de faſcines à quoi ils en vouloient ; on leur fit un ſi grand feu dans cette eau où ils s'étoient jettés, que ne pouvant y répondre ils ne furent pas plus avant, n'oſant nous aborder à la bayonnette.

Le Prince Eugene fut plus heureux à la gauche & au pont où il avoit ordonné la même manœuvre. Les dragons ayant été forcés, le pont ne put réſiſter, & l'infanterie ennemie conduite par ſon Général même, l'ayant traverſé avec beaucoup de rapidité, M. de Vendome ſe vit percé en trois endroits : mais ce déſavantage bien loin de l'étonner

ſembla lui donner une nouvelle audace. Il forme tout d'un coup un nouvelle ordre de bataille, & par une diſpoſition auſſi judicieuſe que promptement exécutée, il appuie ſa gauche en avant de l'ouvrage du pont de l'Adda, & ſa droite toûjours au pont de faſcines (*E*) dans l'ordre (*G*) avec une ſeconde ligne de cavalerie (*H*).

Les ennemis pour attaquer cette nouvelle diſpoſition qui leur barroit le chemin auquel ils en vouloient, coulerent tout au travers de la plaine juſqu'à une caſſine (*I*) au bord de l'Adda, dont ils ſe ſaiſirent & y établirent leur droite dans l'ordre (*K*), de ſorte que leurs lignes ſe trouvoient par rapport à nous un peu en deçà du château de Caſſano, n'y ayant eu rien de changé à leur gauche, non plus qu'à notre droite. Leur armée formoit un angle rentrant, qui embarraſſoit l'angle ſaillant que nous faiſions, dont la Paudine que nous bordions de part & d'autre formoit la branche droite.

M. de Vendome après cette nouvelle diſpoſition previt bien qu'il y alloit avoir un ſecond combat plus rude encore que le premier, dans lequel nous avions perdu beaucoup de braves gens, entre autres Mrs. de Prâin & de Vaudrai Lieutenans-Généraux, de Moriac Maréchal de logis de l'armée, le Chevalier de Fourbin, la Treliniere, Brigadiers; & Mrs. de Mirabeau & de Guerchois bleſſés, celui-ci de trois coups de ſabre ſur la tête, pris priſonnier & couvert de contuſions. Du coté des ennemis M. de Linange avoit été tué en paſſant le ruiſſeau: mais ce n'étoit encore rien auprès de ce qui devoit ſuivre. Toute l'attention des ennemis étant de s'emparer du pont qui étoit leur ſeul objet, il s'engagea dans ſes avenues un combat d'infanterie terrible. Les équipages étant dans tous les paſſages entaſſés & renverſés les uns ſur les autres, formoient autant de retranchemens de coffres, de paniers, de chevaux, de mulets morts, & autres embarras, ſoûtenus d'un bon nombre de troupes, qui étoit d'autant plus grand que la plûpart de ceux qui avoient déſeſperé s'étoient jettés dans l'ouvrage qui couvroit le pont, & l'avoient par-là rendu inacceſſible à l'ennemi. Le Prince Eugene auſſi ardent qu'il étoit plein d'eſpérance par notre déſordre, ayant continué ſes attaques tout le long du front dans le baſtion de Ritorto, les redoubla au pont de faſcines. Ayant pour lui l'avantage du nombre, il réuſſit après une très-longue réſiſtance à faire reculer & flotter un peu quelques régimens qui ſoûtenoient à cette droite. Les dragons Eſpagnols furent les premiers à donner le mauvais exemple: ils étoient pied à terre ainſi que les nôtres, qui avoient très-bien fait; ils ſe jetterent dans le petit Ritorto en fuyant, & y périrent pour la plûpart, ne ſachant pas nager; tant il eſt vrai que la peur accelere plutôt qu'elle ne retarde notre perte. Les ennemis profitant de cet avantage gagnoient beaucoup de terrein: mais le régiment de la Vieille Marine, qui étoit à côté de ceux qui avoient pliés ſoûtint ſeul tous leurs efforts, & donna le tems aux autres de ſe rallier. Pour lors le déſordre devint plus grand; les ennemis montrant encore plus de courage que de conduite, la plûpart de leurs Généraux ayant été tués & bleſſés, & le Prince Eugene lui-même bleſſé d'un coup de feu ayant été obligé

de ſe retirer. Il eſt certain que ſans notre petit nombre ils euſſent eu beaucoup de lieu de ſe repentir de leur obſtination.

Tandis que l'on ſe battoit avec cet acharnement entre l'Adda & le Ritorto, toute la gauche de l'ennemi allongée le long de la Paudine, n'avoit encore rien fait digne d'elle, lorſque par un mouvement général elle s'approcha tout-à-fait ſur la rive d'un petit ruiſſeau qui eſt ſi peu large que nous étions à peu près à la diſtance de deux longueurs de hallebardes. Il n'y a qu'un filet d'eau bordé d'un pays plat & fourré du côté de l'ennemi, qui n'oſant paſſer en deçà commença un feu violent de mouſqueterie auquel nous répondîmes d'abord : mais bientôt le ſoldat François impatienté d'un genre de combat ſi oppoſé à ſon humeur, ſe jetta dans le ruiſſeau, & ayant abordé l'ennemi à coups de bayonnettes, fit bien vîte ceſſer ſon feu. Il s'en fallut beaucoup que l'ennemi ne marquât autant de valeur en cet endroit que nos régimens, dont Guercy où j'étois fut le premier qui donna l'exemple, & fut ſuivi de Medoc & d'Angoumois, l'un à la droite, l'autre à la gauche. Nous les délogeâmes des endroits fourrés, & les éloignâmes beaucoup de la Paudine. Mais au centre de cette aîle le régiment de Grancey & quelqu'autre n'en firent pas autant ; ils furent attaqués & percés, les Impériaux parvinrent même juſqu'à une batterie de trois pieces dont ils ſe rendirent maîtres, mais Grancey s'étant rallié bien vîte par la valeur de ſes Officiers, chargea à ſon tour avec tant de vigueur qu'il reprit la batterie, chaſſa l'ennemi au-delà du ruiſſeau, & conſerva enſuite ſon terrein, ſans en perdre un pouce, de ſorte que l'ennemi s'éloigna tout-à-fait de la Paudine ſans ceſſer cependant de tirer, & nous de répondre.

Il eſt étonnant que parmi tant de charges & de mouvemens réciproques, la cavalerie n'ait pas trouvé l'inſtant de charger : mais il eſt conſtant qu'elle n'en fit rien, ce qui doit un peu balancer l'opinion de ceux qui en voudroient beaucoup dans les armées.

Ayant été bleſſé de deux coups de fuſil, l'un au commencement du combat, & l'autre dans ce tems-là, tous deux à la main, je me trouvai hors de combat, & me retirai dans l'ouvrage du pont où je trouvai les choſes dans l'état que j'ai dit à notre gauche. Je ſouffrois encore beaucoup d'une contuſion conſidérable que j'avois reçûe au côté ; & ne pouvant demeurer aſſis je montois ſur la quanquette de l'ouvrage. Avant d'y entrer je trouvai M. de S. Pater à pié qui tâchoit de rallier ce qui flottoit, & ayant vû nos drapeaux ſe rapprocher au point de ſe confondre, pluſieurs Généraux rentrés dans l'ouvrage, tandis que quelques autres, tels que Mrs. de S. Pater & d'Albergotti continuoient à rallier les troupes & à charger avec elles ; je n'augurois pas trop bien du ſuccès, ainſi que M. de Vendome qui m'a fait l'honneur de me le dire dans la ſuite : mais ſa préſence redoubloit le courage des troupes, il s'expoſoit comme un ſimple grenadier, ayant eu même un coup de feu dans ſa botte. Puiſigneux d'Argenſon, Officier de valeur & de mérite, eut un bras caſſé à côté de lui, & Cotrou ſon Capitaine des Gardes auſſi très-brave & qui lui étoit fort atta-

ché, eut un coup de fuſil au travers du corps. Le déſordre augmenta de plus en plus, pluſieurs ſoldats ſongeoient à ſe mettre à couvert, & paſſoient le pont en foule, lorſque M. de Vendome entra dans l'ouvrage avec l'air d'un homme qui apporte une bonne nouvelle, penſant à tirer une reſſource de la lâcheté de ces fuyards. Je pris la liberté de lui dire que j'appercevois que l'on tiroit quelques coups des fenêtres du château, & qu'un plus grand feu placé dans cet endroit pourroit être avantageux. Il me répondit : Je le vois & l'ai vû auſſi ; & en même tems paſſa le pont avec tout ce monde ſans leur faire le moindre reproche, les fit entrer dans le château & leur ordonna de percer le plus de creneaux qu'ils pourroient, & de faire le plus grand feu. En même tems il fit dételer du canon qui n'avoit pû paſſer le pont, le fit mettre en batterie dans les lieux avantageux, & revint après une très-courte abſence, tant il ſût donner diligemment tous ces ordres. Il rencontra ſur le pont la Marguerine, Officier de mérite de la Vieille Marine, lequel étant bleſſé ſe retiroit, & lui dit que tout étoit encore en bon état au centre. Cette nouvelle jointe à ce que je lui avois rapporté de la droite, mais bien plus encore le feu du château commencerent à lui rendre ſes eſperances.

Le château de Caſſano ſitué ſur une eſpece d'amphithéatre ainſi que le village & les bords de la riviere, fourniſſoient un emplacement admirable pour le feu, qui y fut d'une abondance extraordinaire, & cela dans un inſtant, ce qui nous forma un des plus beaux ſpectacles militaires que l'on puiſſe voir ; lequel joint au feu d'artillerie qui commençoit en même tems, mit la droite des ennemis dans un ſi grand déſordre tous les tirs de ces différents feux les prenant en flanc & obliquement, que celui qui les commandoit depuis la bleſſure du Prince Eugene ſe vit obligé d'ordonner la retraite. Peut-être auſſi qu'il craignit le retour de M. le grand Prieur, qu'il étoit probable de croire que ce bruit de guerre devoit rappeller : mais celui-ci qui ne bougea point, proteſta à M. ſon frere qu'il avoit totalement ignoré l'affaire.

M. de Vendome s'appercevant de la contenance de l'ennemi qui ſongeoit à la retraite, voulut profiter de ce moment pour l'accelérer, & en tirer tout le plus d'avantage qu'il pourroit : mais le petit nombre de troupes en état d'agir, qui reſtoient d'une auſſi ſanglante journée, fit que l'ennemi n'eſſuya que du feu en repaſſant le Ritorto. Le régiment de Vendome leur prit 300 hommes dans la caſſine (*I*) où on les avoit laiſſés pour favoriſer la retraite ; ce fut là le ſeul avantage que l'on remporta ſur cette armée fugitive.

Cette bataille ſe donna le 15. Août 1705. & dura depuis deux heures après midi juſqu'à cinq ; les ſuites en furent moins conſidérables par la faute d'un Officier-Général à qui M. de Vendome confia dans la ſuite de la campagne un grand corps de troupes pour ſe tranſporter à Cremone, & y empêcher le paſſage du Prince Eugene qui n'avoit pû paſſer le Serio à Montodino. Si ce coup n'eût manqué, les Impériaux étoient réduits à ne ſavoir que devenir : mais au lieu de la grande diligence que M. de Vendome avoit recommandée,

cet Officier marcha ſi lentement que nous fûmes prevenus.

Quant à la bataille, la perte fut de notre côté de trois mille morts ſans un grand nombre de bleſſés dont beaucoup d'Officiers..

A l'égard des ennemis ils avoüoient cinq mille tant tués que bleſſés : mais je crois que leur perte étoit palliée par ce rapport. Les Pruſſiens ſouffrirent le plus dans le paſſage du Ritorto, ayant mouillé leur poudre, ce qui les mit hors de défenſe.

Mrs. d'Albergotti, de S. Pater, de Cadrieu, de Guerchois, & nombre d'autres s'y diſtinguerent beaucoup ; M. de Chemerault fut beaucoup loüé par le Général, & retira preſque ſeul le fruit de cette journée, qu'il dût plus à l'amitié de M. de Vendome qu'aux évenemens, dont aucun ne roula ſur lui.

L'hiſtoire controuvée de trois régimens Irlandois, qui ſelon l'auteur de l'hiſtoire de Louis le Grand, (a) *ſe mirent dans le foſſé ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, & tenant des branches d'arbres & des brouſſailles avec les dents pour s'élever & voir les ennemis plus à découvert, faiſoient feu par ce moyen*, eſt une de ces fictions groſſieres qui ſe détruiſent par leur ſimple récit, ainſi que l'idée de victoire que les Impériaux prétendirent s'attribuer par quelques *Te Deum* qu'ils chanterent.

Le récit de cette fameuſe journée, ainſi que des actions qui l'ont précédée, ne ſerviroit qu'à l'amuſement & non à l'inſtruction, ſi nous n'y ajoûtions quelques réflexions ſur les fautes des deux Generaux, qui ſerviront auſſi à conſoler ceux d'un moindre mérite lorſqu'ils réfléchiront que ceux-ci en ont été capables.

(a) Tome IV. pag. 613.

La premiere qui ſe préſente eſt celle que fit le Prince Eugene quand il ſe porta à Paradiſo pour ſurprendre le paſſage, d'avoir laiſſé marcher les pontons à la queue de ſes troupes, où les haquets ayant caſſés ils furent ſi fort retardés que ſon coup en fut manqué. C'eſt une leçon que l'on ne doit point oublier dans toutes les entrepriſes de cette nature : il faut que les pontons marchent à la tête de tout comme la piéce la plus eſſentielle, ſans laquelle on ne peut rien ; & il faut d'ailleurs ne jamais oublier les haquets & chariots de rechange parce qu'il en caſſe toûjours.

Le Connetable de Montmorency en ſecourant S. Quentin fit la même faute ; je l'ai rapportée ci-devant.

Et ſi à Denain on n'éprouva pas le même inconvénient on n'en doit pas conclurre que l'on ait bien fait. Si celui qui y commandoit ſe fût tranſporté ſur l'Eſcaut, lorſqu'il y vit toutes nos troupes en halte qui attendoient les pontons, cette belle entrepriſe eût échoué : mais le bonheur du Général l'emporta ſur ſon imprudence cette fois-là.

Quelques militaires ont prétendu que ſi M. le Prince Eugene au lieu de replier ſon pont de Paradiſo, l'eût laiſſé entier avec un petit corps de troupes vis-à-vis pour amuſer & tenir en échec M. de Vendome, il eût trouvé Caſſano abandonné, & eût réuſſi, puiſque M. de Vendome n'eût jamais oſé s'éloigner de Paradiſo crainte d'une contremarche.

Mais je me garderai bien d'appeller cela une faute, je voudrois auparavant entendre le Prince Eugene ſur ce point, & je ſuis per-

ſuadé qu'il replia ſon pont par le beſoin qu'il contoit en avoir à Caſſano, où il n'étoit pas certain de prendre le nôtre entier. Effectivement quand on n'auroit laiſſé que cinquante hommes pour veiller, c'étoit tout ce qu'il falloit pour le rompre ou le brûler à ſon approche.

Mais ce que j'appelle une faute & toute des plus grandes, c'eſt l'eſpece d'inaction de toute la gauche de l'ennemi : celui qui la commandoit pouvoit voir facilement que notre droite étoit en l'air & très-foible, & par conſéquent il devoit faire uſage en cet endroit de la ſupériorité du nombre, & nous attaquer avec vigueur, ce qui joint à ce qui ſe paſſoit à la gauche, nous eût mis dans un ſi grand déſordre, qu'il eût été impoſſible vû le petit eſpace de la nature du terrein de jamais retablir l'affaire. Ce n'étoit pas à coups de fuſil qu'il falloit nous attaquer là : mais débordés comme nous étions il falloit paſſer le ruiſſeau, & nous charger avec vigueur ; toute la valeur poſſible n'eût pas pû y réſiſter, & l'armée étoit, perdue puiſque l'ennemi ſe fût par ce mouvement emparé de nos derrieres en bordant la Ritortella.

Quant à M. de Vendome on ne ſauroit lui reprocher rien de capital dans la conduite de cette affaire, dans laquelle il fit uſage de toute ſa préſence d'eſprit & de toute ſa ſcience militaire, ſurtout lorſqu'il ſe tourna ſi bien au milieu de l'affaire, en prenant la ſeconde poſition dont j'ai parlé, laquelle ſauva tout, & fut imaginée on ne peut pas plus à propos.

Je ne trouve à blâmer quant à l'ordre de bataille que l'oubli du canon, lequel s'il eût été placé d'abord dans l'ouvrage eût bien abregé la beſogne.

Bien des gens, à ce que m'a fait l'honneur de me dire M. de Vendome, l'ont blâmé par un de ſes plus beaux endroits, trouvant à redire qu'il eût paſſé le pont ; il eſt certain que ce fut-là le ſalut de l'armée, puiſque par ce coup d'œil qu'il jetta ſur le château de Caſſano il mit à profit non-ſeulement grand nombre de fuyards, mais encore les traîneurs qui arriverent de Paradiſo, leſquels étoient en grand nombre, & ſervirent admirablement par leur feu ſi bien placé.

Le grand Condé a fait une fois à peu-près la même manœuvre, & le ſouvenir l'en flattoit encore quand il la racontoit à M. le Duc de Caderouſſe, homme très-digne de foi, de qui je la tiens.

Ce fut au combat de la porte S. Antoine où ſes gens ayant lâché le pié ſans qu'il lui fût poſſible de les contenir, ni de les rallier, ce Prince prit le parti de monter à cheval & de gagner la tête des fuyards le long de la grande rue, il marcha ainſi avec eux comme approuvant leur retraite. Sa préſence les ayant un peu raſſûrés, tout en avançant il modéroit leurs pas, & leur ayant remontré qu'une retraite en bon ordre étoit leur ſalut, il parvint à les faire marcher avec un peu plus d'ordre, de ſorte qu'en arrivant aux halles il tourna tout-à coup & tout le monde avec lui, ce qui oppoſa aux vainqueurs une maſſe d'infanterie de plus de quarante de hauteur qui le chargea dans le tems qu'il croyoit la journée finie. Ce mouvement favoriſa beaucoup la retraite à laquelle de ſon aveu le canon de la baſtille contribua beaucoup.

Pour en revenir à Caſſano, il y a eu une faute très-conſidérable de faite : reſte à en démêler l'auteur. Ce fut l'inaction de M. le grand Prieur à Rivolta qui n'eſt qu'à deux lieues du champ de bataille. Il avoit eu des ordres ſi précis de s'y rendre, que je crois qu'il eût été néceſſaire de lui en envoyer d'autres de revenir. Peut-être ſuppoſera-t-on qu'il devoit entendre un auſſi grand feu, ce qui devoit ſuffire à le déterminer. Il eſt vrai qu'il eût été d'un grand ſecours, que M. de Vendome lui ſût très-mauvais gré de n'être pas revenu ſur ſes pas : mais lui & tous ceux qui étoient avec lui prétendoient qu'ils n'entendirent rien, & il ſe plaignit à ſon frere de ce qu'il ne lui avoit pas daigné faire ſavoir ce qui ſe paſſoit, de ce qu'il l'avoit envoyé à Rivolta contre ſon ſentiment & contre ce qu'exigeoient les vrais deſſeins de l'ennemi ; qu'il n'avoit pas aſſez pénétré pour lui faire faire une marche de cette eſpece. Il ajoûta même à ce reproche que M. ſon frere eût dû ſe conduire par lui-même, & non par des conſeils de gens qui à coup ſûr en ſavoient mille fois moins & qui pour la plûpart le trahiſſoient.

Il y a grande apparence que M. le grand Prieur étoit très-peu coupable, & le vrai eſt que l'affaire fut ſi courte, qu'il auroit eu bien de la peine à arriver à temps ; du moins quand il l'apprit il étoit trop tard.

Cette journée mit cependant entre les deux freres beaucoup de méſintelligence, qui étant fomentée par de méchans eſprits ne fit qu'augmenter dans la ſuite.

CHAPITRE VII.

Annibal ſuccede à Aſdrubal. Abrégé de l'Hiſtoire des Achéens. Pourquoi les peuples du Péloponeſe prirent le nom d'Achéens. La forme de leur gouvernement rétablie dans la grande Grece. Ils réconcilient les Lacédémoniens avec les Thébains.

ASdrubal avoit gouverné l'Eſpagne pendant huit ans, & par la douceur & la politeſſe dont il uſa envers les Puiſſances du pays, plus que par les armes, il avoit fort étendu la puiſſance de ſa République, lorſqu'une nuit il fut égorgé dans ſa tente par un Gaulois, qui vouloit ſe venger de quelques torts que ce Général lui avoit faits. Annibal, quoique jeune, avoit déja donné tant de preuves de ſon eſprit & de ſon courage, que les Carthaginois le jugerent digne de ſuccéder à Aſdrubal. Il n'eut pas été plutôt élevé à cette dignité,

qu'à ſes démarches il fut aiſé de voir qu'il ne manqueroit pas de faire la guerre aux Romains : il la leur fit en effet peu de tems après. Dès-lors ſes Carthaginois & les Romains commencerent à ſe ſuſpecter les uns les autres, & à ſe chercher querelle ; ceux-là n'épiant que les occaſions de ſe venger des pertes qu'ils avoient faites en Sicile ; ceux-ci ſe tenant en garde contre les meſures qu'ils voyoient prendre aux autres ; diſpoſitions des deux côtés, qui marquoient clairement que la guerre ne tarderoit pas à s'allumer entre ces deux Etats.

Abregé de l'hiſtoire des Achéens.

Juſques ici nous avons rapporté de ſuite les affaires qui ſe ſont paſſées en Sicile & en Afrique, & les évenemens qu'elles ont produits. Nous voici enfin arrivés au tems, où les Achéens, le Roi Philippe & d'autres Alliés entreprirent contre les Etoliens la guerre que l'on appelle Sociale ; où commença la ſeconde guerre entre les Romains & les Carthaginois, appellée par la plûpart des Hiſtoriens guerre d'Annibal ; & où par conſéquent nous avons promis de commencer notre propre Hiſtoire : mais avant que d'en venir là, diſons quelque choſe des affaires de la Grece, & amenons-les juſqu'au tems où nous ſommes ; afin que ce préambule ſerve également pour tous les pays. Car ce n'eſt pas ſeulement ce qui eſt arrivé chez les Grecs ou chez les Perſes, que je me ſuis propoſé d'écrire, comme d'autres ont fait avant moi, mais tout ce qui s'eſt paſſé dans toutes les parties du monde connu, deſſein pour l'exécution duquel le ſiecle où nous vivons m'a fourni des ſecours particuliers, dont je parlerai dans un autre endroit. Touchons donc au moins légerement, avant que d'entrer en matiere, ce qui regarde les peuples & les lieux les plus célebres de l'Univers.

A l'égard des Aſiatiques & des Egyptiens, il ſuffira de parler de ce qui s'eſt paſſé chez eux depuis le tems que nous venons de marquer. Car outre que pluſieurs Auteurs ont écrit l'hiſtoire des choſes antérieures à ce tems, & que ces choſes ne ſont ignorées de perſonne ; de nos jours même il n'eſt arrivé aucun changement dans ces deux Etats, & la fortune n'y a rien introduit qui ſoit fort extraordinaire, ou qui vaille la peine qu'on faſſe mention de ce qui a précédé. Il n'en eſt pas de même des Achéens & de la famille Royale des Macédoniens : nous ne pouvous nous diſpenſer d'en reprendre l'Hiſtoire de

plus

plus haut, celle-ci étant entierement éteinte, & la République des Achéens au contraire ayant fait dans notre siecle des progrès prodigieux, graces à l'union qui regne entre toutes ſes parties. Dès les tems paſſé bien des gens avoient tâché de la perſuader aux peuples du Péloponeſe : mais comme c'étoit plutôt leur intérêt particulier, que celui de la liberté commune qui les faiſoit agir, la diviſion reſtoit toûjours la même : au lieu qu'aujourd'hui la concorde s'y eſt ſi heureuſement établie, qu'entr'eux il y a non-ſeulement alliance & amitié, mais mêmes lois, mêmes poids, mêmes meſures, même monnoie, mêmes Magiſtrats, mêmes Sénateurs, mêmes Juges. En un mot à cela près que tous les peuples du Péloponeſe ne ſont pas renfermés dans les mêmes murailles, tout le reſte ſoit en général, ſoit dans chaque ville en particulier, eſt égal & parfaitement uniforme.

Pourquoi les peuples du Peloponeſe prennent le nom d'Achéens.

Commençons par examiner de quelle maniere le nom d'Achéens eſt devenu dominant dans le Péloponeſe. Ce n'eſt certainement ni par l'étendue du pays, ni par le nombre des villes, ni par les richeſſes, ni par le courage des peuples. Car ceux qui dès l'origine portent ce nom, ne ſont diſtingués par aucun de ces endroits. L'Arcadie & la Laconie occupent beaucoup plus de terrein, & ſont beaucoup plus peuplées que l'Achaïe. On n'y cederoit non plus à aucune autre partie de la Grece, pour le courage & pour la valeur. D'où vient donc qu'aujourd'hui c'eſt un honneur pour les Arcadiens, les Lacédémoniens & tous les peuples du Péloponeſe, d'avoir pris les lois des Achéens, & d'en porter le nom ? D'attribuer cela à la fortune, c'eſt une choſe ridicule & folle. Il vaut mieux en chercher la cauſe, puiſque ſans cauſe il ne ſe fait rien de bon ni de mauvais. Or cette cauſe c'eſt à mon ſens qu'il n'eſt point de République, où l'égalité, la liberté, en un mot une parfaite Démocratie ſe trouve avec moins de mêlange que dans celle des Achéens. Entre les peuples du Péloponeſe dont elle eſt compoſée, il y en a qui d'abord ſe préſenterent d'eux-mêmes, d'autres en plus grand nombre eurent beſoin qu'on leur fît voir l'intérêt qu'ils avoient d'y entrer; il fallut uſer de violence pour y attirer encore quelques autres, qui auſſi-tôt après furent bien-aiſes d'y avoir été contraints; car les anciens Citoyens n'avoient aucun privilége ſur ceux qui étoient aſſociés de nouveau. Tout étoit égal pour les uns com-

me pour les autres. De cette maniere, la République parvint bientôt où elle aſpiroit. Rien n'étoit plus puiſſant que les deux moyens dont elle ſe ſervoit pour cela, je veux dire l'égalité & la douceur. C'eſt à ces deux choſes que les Péloponéſiens doivent cette parfaite union, qui fait le bonheur dont nous voyons qu'ils joüiſſent préſentement.

La forme du gouvernement des Achéens s'établit dans la grande Grece.

Or cette forme de gouvernement s'obſervoit longtems auparavant chez les peuples d'Achaïe. Voici une ou deux preuves de ce fait, entre mille que je pourrois en rapporter. Après que dans cette partie d'Italie, qu'on appelle la grande Grece, les Colléges des Pythagoriciens eurent été mis en cendres, cette violence cauſa de grands mouvemens parmi les peuples, cela ne pouvoit manquer d'arriver, après un incendie où avoient péri miſérablement les principaux de chaque ville. On ne vit enſuite dans les villes Greques de ces quartiers que meurtres, que ſéditions, que troubles de toute eſpece. Alors, quoique l'on envoyât des Députés de preſque toutes les parties de la Grece pour rétablir la paix, il n'y eut que les Achéens, à la foi deſquels on voulut bien ſe remettre & s'abandonner. Et ce ne fut pas ſeulement en cette occaſion que le gouvernement des Achéens fut goûté dans la grande Grece, quelque tems après on l'y adopta d'un conſentement unanime. Les Crotoniates, les Sybarites, les Cauloniates commencerent de concert à élever un Temple à Jupiter Homorius, & bâtirent un édifice public, où ſe feroient les aſſemblées & les délibérations: ils prirent enſuite les lois & les coûtumes des Achéens, & convinrent entr'eux de ſe conformer en tout à leur gouvernement. Si dans la ſuite ils le quitterent, ce ne fut que parce que la tyrannie de Denys de Syracuſe & la puiſſance des Barbares voiſins les y contraignirent.

Les Achéens réconcilient les Lacédémoniens avec les Thébains.

Après la fameuſe défaite des Lacédémoniens à Leuctres, les Thébains, contre l'attente de tout le monde, voulant s'ériger en maîtres de la Grece, il s'éleva quelques troubles dans tout le pays, mais particulierement entre ces deux peuples, les premiers ne voulant point ſe confeſſer vaincus, & les autres ne voulant point les reconnoître victorieux. Pour terminer cette conteſtation, les uns & les autres ne prirent pas d'autres arbitres que les Achéens, portés à ce choix, non par la puiſſance de ceux-ci, car c'étoit preſque le plus petit Etat de la Grece; mais par la bonne foi & la probité qui éclatoient

dans toutes leurs actions, de l'aveu de tous les peuples où ils étoient connus. Alors toute leur puiſſance ne conſiſtoit que dans la bonne volonté d'en acquérir. Ils n'avoient encore rien fait ni rien entrepris de mémorable pour l'accroître, faute d'un Chef qui fût capable d'exécuter leurs projets. Dès qu'ils en avoient fait un, qui promettoit quelque choſe, les Lacédémoniens auſſi-tôt, & plus encore les Macédoniens, s'efforçoient d'étouffer ſes deſſeins, & d'en empêcher l'exécution. Mais quand dans la ſuite ils eurent enfin trouvé des Chefs tels qu'ils deſiroient, ils ne ſurent pas longtems à rendre leur République illuſtre par cette action digne d'une éternelle mémoire, je veux dire par l'union qu'ils ſurent ſi bien ménager entre tous les peuples du Péloponeſe. Le premier auteur de ce projet, fut Aratus (*a*) le Sicyonien. Philopœmen le pouſſa & le conduiſit à ſa fin, & c'eſt à Lycortas & à ceux qui ſont entrés dans ſes vûes, que l'on eſt redevable du tems que cette union s'eſt conſervée. Je tâcherai dans le cours de cet Ouvrage de m'arrêter où il conviendra, ſur ce que chacun d'eux a fait, & ſur les moyens dont ils ſe ſont ſervis, en marquant le tems où chaque choſe eſt arrivée. A préſent je me borne à un récit ſuccint des actions d'Aratus, parce qu'il a laiſſé de fideles Mémoires ſur ce qui le regardoit: ce qui touche les autres, nous en traiterons avec plus de ſoin & d'exactitude. Or il me paroît, que pour faciliter aux Lecteurs l'intelligence de ce que je dois rapporter, je ne puis mieux commencer qu'aux tems, où les Achéens diſtribués dans les villes par les Rois de Macédoine, formerent un nouveau gouvernement par l'union que ces villes contracterent entr'elles, gouvernement ſur lequel cette nation à fait monter ſa puiſſance au point où nous la voyons de nos jours, & dont je parlois il n'y a pas longtems.

(*a*) *Le premier auteur du projet fut Aratus le Sicyonien, Philopœmen le pouſſa & le conduiſit à ſa fin.*] C'eſt un objet digne de l'attention & de la curioſité d'un Lecteur judicieux, que l'examen des moyens que les Achéens employerent pour former leur République, ainſi que les progrès de leur puiſſance: on y trouvera une reſſemblance entiere avec la formation de la République d'Hollande, & un parallele curieux & inſtructif entre Aratus & le premier Prince d'Orange, & le premier Maurice & Philopœmen, ainſi qu'une grande conformité dans les lois & le gouvernement des Magiſtrats.

CHAPITRE VIII.

Premiers commencemens de la République des Achéens. Maxime fondamentale de ſon gouvernement. Exploits d'Aratus. Alliance des Etoliens avec Antigonus Gonatas.

CE fut en la cent vingt-quatrieme Olympiade que les Patriens & les Duméens commencerent à s'unir d'intérêts, c'eſt-à-dire au tems, où moururent Ptolemée fils de Lagus, Lyſimachus, Seleucus, & Ptolemée Ceraunus. Avant ce tems-là, tel étoit l'état des Achéens. Ils avoient eu d'abord pour Roi le fils d'Oreſte nommé Tiſeméne, qui chaſſé de Sparte au retour des Héraclides, ſe rendit maître de l'Achaïe. Ses deſcendans y régnerent ſucceſſivement juſqu'à Ogygés, ſous les enfans duquel ils changerent le gouvernement en République, mécontens de ce que ces enfans ne les gouvernoient pas ſelon les lois, mais en maîtres. Ils ſe maintinrent dans cet état juſqu'aux tems d'Alexandre & de Philippe, quoique leurs affaires ſelon les différentes conjonctures euſſent varié. Cette République étoit compoſée de douze villes, qui ſubſiſtent encore, à l'exception d'Olen & d'Elyce, qui avant la bataille de Leuctres fut engloutie par la mer. Ces villes ſont Patres, Dyme, Phares, Tritée, Leontium, Ægire, Pellene, Ægium, Boure, Ceraunie, Olen & Elyce. Depuis Alexandre & avant l'Olympiade citée ci-deſſus, les Achéens furent ſi maltraités, ſur-tout par les Rois de Macédoine, que les villes furent diviſées les unes des autres, & eurent des intérêts différens : d'où il arriva que Démétrius, Caſſander, & depuis eux Antigonus Gonatas, mirent garniſon dans quelques-unes, & que d'autres furent occupées & ſoûmiſes par des Tyrans : car c'eſt de cet Antigonus que ſont venus la plûpart des Tyrans de Grece. Mais vers la cent vingt-quatrieme Olympiade les villes d'Achaïe commencerent à revenir à leur premiere union, environ dans les tems de l'irruption de Pyrrhus en Italie. Les premieres villes qui ſe joignirent, furent Dyme,

Patres, Tritée & Phares, & c'eſt pour cela qu'il ne reſte plus à préſent de monument de cette jonction. Environ cinq ans après les Ægéens ayant chaſſé leur garniſon, entrerent dans la République. Après eux les Bouriens firent mourir leur Tyran. Les Caryniens ſe joignirent auſſi en même tems. Iſeas leur Tyran voyant la garniſon chaſſée d'Ægium, le Roi des Bouriens maſſacré par Marcus & les Achéens, & qu'on alloit fondre bientôr ſur lui de tous côtés, il ſe démit du Gouvernement, après avoir reçû des Achéens des aſſûrances pour ſa vie, & laiſſa cette ville ſe joindre aux autres.

Maxime fondamentale de ſon gouvernement.

On me demandera peut-êrre pourquoi je remonte ſi haut. C'eſt pour faire connoître comment & en quel tems s'eſt établi pour une ſeconde fois le gouvernement dont ſe ſervent aujourd'hui les Achéens, & qui ſont les premiers qui onr travaillé à ce rérabliſſement. C'eſt en ſecond lieu afin de juſtifier par l'Hiſtoire même de cette nation ce que nous avons avancé de l'eſprit de ſon gouvernement, ſavoir qu'il conſiſte uniquement à s'attirer les peuples par l'égalité & la liberté dont on joüit dans leur République, & à ne jamais quitter les armes contre ceux qui par eux-mêmes ou par des Rois veulent les réduire en ſervirude. C'eſt par cetre maxime qu'ils ſont parvenus au point où nous les voyons, agiſſant tantôt par eux-mêmes & tantôt par leurs alliés. Ce qu'ils ont fait par ceux-ci dans la ſuire pour l'établiſſement de leur République, doit encore ſe rapporter à l'eſprit du gouvernement. Car quoiqu'ils ayent ſouvent partagé avec les Romains les plus belles entrepriſes, ils n'ont cependant jamais ſouhaité qu'il leur en revînt quelque avantage en particulier. L'unique récompenſe qu'ils ſe ſoient jamais propoſée en aidant leurs alliés, a toûjours été la liberté commune & l'union du Péloponeſe. C'eſt ce que l'on verra plus clairement par les faits.

Exploits d'Aratus.

Toutes les villes que nous avons nommées plus haut étoient reſtées ſous une même forme de gouvernement pendant vingt ans, créant chaque année un Sécretaire commun & deux Préteurs. On jugea enſuite à propos de n'en créer qu'un, & de lui confier le ſoin des affaires. Le premier ſur qui cette charge tomba, fut un Carynien nommé Marcus. Pendant la quatrieme année de ce gouvernement, Aratus le Sicyonien, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans, délivra par ſa valeur & par ſon courage ſa patrie du Tyran qui la poſſédoit, &

charmé dès le commencement de la forme de République des Achéens, il y établit les mêmes lois. Elû Préteur pour la ſeconde fois huit ans après, il ſurprit par adreſſe l'Acrocorinthe où commandoit Antigonus, & s'en rendit maître. Par-là il délivra d'une grande crainte tous les peuples du Péloponeſe, & mit en liberté tous les Corinthiens qu'il joignit à la République des Achéens. Il fit la même choſe des Mégariens, dans la ville deſquels il étoit encore entré par ſurpriſe, un an avant cette défaite des Carthaginois qui leur fit perdre entierement la Sicile, & où ils furent contraints de payer tribut aux Romains. Ayant fait en peu de tems de grands progrès, tout le reſte du tems qu'Aratus fut à la tête de la République, il ne ſe propoſa d'autre but dans tous ſes deſſeins & dans toutes ſes entrepriſes, ſinon de chaſſer les Macédoniens du Péloponeſe, d'y abolir les Monarchies, & d'aſſûrer à ſes compatriotes la liberté où ils les avoit établis, & dont leurs peres avoient joüi. Tant qu'Antigonus Gonatas vécut, Aratus ne ceſſa de s'oppoſer à ſes intrigues. Il ne s'oppoſa pas avec moins de fermeté & de conſtance à l'avidité & à l'ambition des Etoliens. Et il avoit beſoin de toute ſa vigilance contre la hardieſſe & l'injuſtice de ces deux ennemis: car le complot étoit déja formé entr'eux de perdre les Achéens.

Après la mort d'Antigonus, les Achéens ayant fait alliance avec les Etoliens, & s'étant joints avec eux dans la guerre contre Démétrius, les anciennes inimitiés ſe diſſiperent, & firent place à l'alliance & à l'amitié. La mort de Démétrius, qui arriva la dixieme année de ſon regne, & vers le tems de la premiere irruption des Romains dans l'Illyrie, avança encore le projet des Achéens. Car tous les petits Rois du Péloponeſe ſe virent par cette mort dans une fâcheuſe extrémité. Ils avoient perdu leur Chef, pour ainſi dire, & celui dont ils attendoient toute leur récompenſe. D'un autre côté Aratus les preſſoit, réſolu de leur faire entierement quitter l'autorité & la domination. Il combloit de préſens & d'honneurs ceux qui entroient dans ſes ſentimens: ceux qui réſiſtoient, ils les menaçoit des plus grands malheurs. Il fit tant qu'enfin ces petits Rois ſe déterminerent à mettre bas leur Royauté, à rendre la liberté à leurs peuples, & à ſe joindre à la République des Achéens. Lyſiadas de Mégalopolis, homme prudent & ſage, prévoyant bien ce qui devoit arriver, ſe dépouilla de bon gré

de la puiſſance Royale du vivant même de Démétrius, & entra dans le gouvernement des Achéens. Il fut ſuivi d'Ariſtomachus Tyran des Argiens, de Xenon Tyran des Hermioniens, & de Cléonyme Tyran des Phliaſiens.

Alliance des Etoliens avec Antigonus Gonatas.

Ces jonctions ayant augmenté conſidérablement la puiſſance des Achéens, les Etoliens, naturellement mauvais & avides d'acquerir, en conçûrent de la jalouſie. Comme ils avoient autrefois partagé les villes des Acarnaniens avec Alexandre, & qu'ils s'étoient propoſé de partager encore celles des Achéens avec Antigonus Gonatas, ils eſpérerent encore pouvoir faire la même choſe. Dans cette vûe ils eurent la témérité de faire alliance avec Antigonus, qui commandoit alors dans la Macédoine, & qui étoit Tuteur du jeune Philippe, & avec Cléomene Roi des Lacédémoniens. Ils voyoient qu'Antigonus, qui étoit paiſible maître de la Macédoine, haiſſoit à mort les Achéens, & ſe déclaroit ouvertement leur ennemi, parce qu'ils lui avoient emporté l'Acrocorinthe par ſurpriſe : ils croyoient que s'ils pouvoient inſpirer cette haine aux Lacédémoniens, & joindre les forces de ce peuple aux leurs, les Achéens ainſi enveloppés & attaqués à propos ſeroient facilement accablés. La choſe n'auroit pas manqué de réuſſir ſelon leur projet : mais ils ne penſoient pas à ce qui méritoit pourtant toutes leurs réflexions, qu'ils avoient affaire à Aratus, l'homme du monde qui entendoit le mieux à ſe tirer des conjonctures les plus embarraſſantes. Ils eurent beau vouloir brouiller & faire une guerre injuſte aux Achéens, rien de ce qu'ils avoient projetté ne leur réuſſit. Tous leurs efforts ne ſervirent qu'à augmenter la puiſſance d'Aratus, qui étoit alors à la tête des affaires, & celle de la nation ; Aratus s'oppoſant à tous leurs deſſeins, & renverſant tous leurs projets. Nous allons voir comment toutes choſes ſe paſſerent.

CHAPITRE IX.

Guerre de Cléomene. Raiſons qu'avoit Aratus pour l'entreprendre. Il penſe à ſe liguer avec Antigonus. Députation de la part des Mégalopolitains pour ce ſujet.

ARatus voyant que ſi les Etoliens avoient honte de déclarer ouvertement la guerre aux Achéens, ce n'étoit qu'à cauſe des ſervices qu'ils venoient tout récemment d'en tirer dans la guerre contre Démétrius, mais que cela ne les empêchoit pas d'avoir des intelligences ſecretes avec les Lacédémoniens; qu'ils portoient tellement envie aux Achéens, qu'après que Cléomene leur avoit enlevé par ſurpriſe trois villes de leurs alliés & aſſociées à leur gouvernement, ſavoir Tegée, Mantinée & Orchomene, non-ſeulement ils n'en avoient point été fâchés, mais encore leur avoient aſſûré cette conquête; que quoiqu'autrefois la paſſion de s'aggrandir leur fît ſaiſir le moindre petit prétexte pour leur faire prendre les armes contre des gens qui ne leur avoient fait aucun tort, ils ne faiſoient cependant alors nulle difficulté de violer les Traités, & perdoient volontairement de fort grandes villes, uniquement pour mettre Cléomene plus en état de faire de la peine aux Achéens; ſur ces conſidérations lui & les autres Magiſtrats voulurent bien n'entreprendre aucune guerre contre perſonne, mais ils réſolurent en même tems de s'oppoſer de toutes leurs forces aux projets des Lacédémoniens. C'eſt pourquoi dès que Cléomene, en bâtiſſant Athénée dans le pays des Mégalopolitains, ſe fut déclaré ouvertement ennemi de la République: alors les Achéens aſſemblerent le Conſeil, & il y fut réſolu que l'on ſe déclareroit auſſi ouvertement contre les Lacédémoniens. Telle fut l'origine de la guerre appellée de Cléomene, & c'eſt en ce tems-ci qu'elle commença.

Raiſons qu'avoit Aratus pour l'entreprendre.

Ce fut alors que les Achéens prirent pour la premiere fois les armes contre les Lacédémoniens. Il leur parut beau de ne devoir la défenſe de leur ville & de leur pays qu'à eux-mêmes, &

& de ne mandier le ſecours de perſonne. Par-là auſſi ils ſe conſervoient dans l'amitié qu'ils devoient à Ptolémée pour les bienfaits qu'ils en avoient reçûs. La guerre faiſoit déjà des progrès. Déja Cléomene avoit aboli l'ancienne forme du gouvernement, ce n'étoit plus un Roi légitime, mais un Tyran, qui pouſſoit cette guerre avec toute l'habileté & la vigueur poſſible. Aratus avoit prévû ces révolutions, & craignant les maux que la malice & l'audace des Etoliens pourroient attirer ſur ſa République, il crut qu'il devoit commencer par rompre leurs projets. Il connoiſſoit Antigonus pour un Roi appliqué aux affaires, prudent & d'une fidélité à toute épreuve; porté à faire des alliances & fidele à les obſerver; au lieu que les autres Rois ne croyant pas que la haine & l'amitié viennent de la nature, n'aiment ou ne haiſſent qu'autant qu'ils trouvent leur intérêt dans l'une ou l'autre de ces diſpoſitions. Il prit donc le parti de s'aboucher avec Antigonus, de le porter à joindre enſemble leurs forces, & de lui faire voir quelle ſeroit la ſuite & le ſuccès de cette jonction. Il ne crut pourtant pas qu'il fût à propos de s'ouvrir là-deſſus à tout le monde. Deux raiſons l'obligeoient à ſe tenir ſur la réſerve. Car il devoit s'attendre que Cléomene & les Etoliens s'oppoſeroient à ſon deſſein; & de plus il n'auroit pû demander ouvertement du ſecours aux ennemis ſans abattre le courage aux Achéens, qui par-là n'auroient pas manqué de ſentir qu'Aratus ne comptoit pas beaucoup ſur leurs forces & ſur leur valeur. Ces raiſons firent qu'il penſa à exécuter ſon projet le plus ſecretement qu'il lui ſeroit poſſible. Ce qui fut cauſe qu'il dit & fit bien des choſes au dehors qui paroiſſoient contraires à ſon deſſein, & qui cependant ne tendoient qu'à le couvrir. C'eſt auſſi pour cela qu'on ne trouve pas certaines choſes dans ſes Mémoires.

Il penſe à ſe ligue avec Antigonus.

Quand il vit d'un côté que les Mégalopolitains ſoûtenoient la guerre à regret, tant parce que, voiſins de Lacédémone, ils avoient porté le poids de cette guerre avant tous les autres, que parce qu'ils ne recevoient nul ſecours de la part des Achéens, qui étoient auſſi fort preſſés; & de l'autre, que depuis les bienfaits qu'ils avoient reçûs de Philippe fils d'Amyntas, ils étoient fort prevenus en faveur de la Maiſon Royale de Macédoine, il ne douta point que ſe ſentant accablés ils n'euſſent au plutôt recours à Antigonus, & n'im-

ploraſſent les forces des Macédoniens. Il communiqua ſon ſecret à Nicophanés & à Cercidas, deux Mégalopolitains, qui avoient chez ſon pere droit d'hoſpitalité, tous deux fort propres à ſon deſſein. Par leur entremiſe il lui fut aiſé de perſuader aux Mégalopolitains de députer aux Achéens, & de les preſſer d'envoyer demander du ſecours à Antigonus. Les Mégalopolitains choiſirent pour Députés Nicophanés & Cercidas, & leur ordonnerent d'aller d'abord chez les Achéens, & de là auſſi-tôt chez Antigonus, en cas que les Achéens y conſentiſſent.

Députation de la part des Mégalopolitains à ce ſujet.

Les Achéens l'ayant bien voulu, Nicophanés entre en conférence avec Antigonus. Sur ſa patrie il ne dit que peu de choſes, & que ce qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de dire: mais il s'étendit beaucoup ſur les affaires préſentes, ſelon les avis & les inſtructions qu'il avoit reçûs d'Aratus. Il fit ſentir à ce Prince ce que l'on devoit atrendre de la ligue qu'avoient faite enſemble les Etoliens & Cléomene, & où elle tendoir: que les Achéens ſeroienr les premiers à en ſouffrir, mais qu'il avoit auſſi des meſures à prendre pour s'en mettre lui-même à couvert; qu'il éroit évident que les Achéens attaqués de deux côtés ne pouvoient manquer de ſuccomber; qu'il étoit encore plus viſible que les Etoliens & Cléomene, après s'être rendus maîtres des Achéens, ne s'en tiendroient pas à cette conquête; que la Grece entiere ſuffiroit à peine pour raſſaſier la paſſion qu'ils avoient de s'aggrandir, loin qu'ils vouluſſent la contenir dans les bornes du Péloponeſe; que Cléomene pour le préſent ſembloit ſe contenter de commander dans cette province; mais qu'il ne s'y ſeroit pas plutôt établi, qu'il ambitionneroit de dominer ſur toure la Grece, à quoi il ne pouvoit parvenir que par la ruine des Macédoniens: qu'il n'avoit donc qu'à ſe tenir ſur ſes gardes, & examiner lequel des deux convenoit mieux à ſes affaires, ou de ſe joindre avec les Achéens & les Béoriens pour diſputer à Cléomene dans le Péloponeſe l'Empire de la Grece; ou, en manquant de ſe lier avec une nation très-puiſſante, de défendre dans la Theſſalie ſon Royaume contre tous les peuples de l'Etolie & de la Béotie joints aux Achéens & aux Lacédémoniens: que ſi les Eroliens par reconnoiſſance pour les ſervices qu'ils avoient tirés des Achéens du tems de Démétrius, ſe renoienr en repos comme à préſent, eux les Achéens prendroient les armes contre

Cléomene ; que ſi la fortune leur étoit favorable, ils n'auroient pas beſoin d'être ſecourus ; mais que ſi elle leur étoit contraire, & qu'outre cela les Etôliens vinſſent tomber ſur eux, il prît garde de ne point laiſſer échapper l'occaſion, & de ſecourir le Péloponeſe pendant qu'on pouvoit le ſauver : qu'au reſte il pouvoit être ſûr de la fidelité & de la reconnoiſſance des Mégalopolitains ; qu'Aratus trouveroit des aſſûrances qui plaitoient aux deux partis, & qu'il auroit auſſi le ſoin de lui donner avis du tems où il faudroit venir au ſecours. Antigonus trouva les avis d'Aratus fort ſages & fort ſenſés, & ſuivit dans la ſuite les affaires avec beaucoup d'attention. Il manda aux Mégalopolitains qu'il ne manqueroit pas de les ſecourir, ſi les Achéens le trouvoient bon.

Les Ambaſſadeurs à leur retour rendirent la Lettre du Roi ; & ſe loüerent fort de l'accueil favorable qu'il leur avoit fait, & des bonnes diſpoſitions où il ſembloit être. Les Mégalopolitains raſſûrés par ce récit, coururent au Conſeil des Achéens pour le preſſer de faire venir Antigonus, & de le mettre à la tête des affaires. Aratus de ſon côté s'étant fait inſtruire en particulier par Nicophanés des ſentimens où étoit le Roi à l'égard des Achéens & de lui-même, il ne ſe poſſédoit pas de joie. Il voyoit par là combien il avoit eu raiſon de former ce projet, que d'ailleurs Antigonus n'étoit pas tant de ſes ennemis, que les Etoliens l'avoient eſpéré. Il lui ſembloit encore très-avantageux que les Mégalopolitains vouluſſent charger Antigonus du ſoin des affaires par l'entremiſe des Achéens. A la vérité il ſouhaitoit fort n'avoir pas beſoin de ſecours ; mais en cas qu'il fût contraint d'en demander, il aimoit encore mieux le faire par les Achéens en corps que par lui-même : car il craignoit qu'Antigonus, après avoir défait Cléomene & les Macédoniens, ne prît de mauvais deſſeins contre la République des Achéens, & que ceux-ci ne le rendiſſent reſponſable de tout le mal qui en arriveroit ; ce qu'ils croitoient faire avec d'autant plus de juſtice, qu'il étoit auteur de l'injure faite à la Maiſon Royale des Macédoniens par la priſe de l'Acrocorinthe. C'eſt pourquoi après que les Mégalopolitains eurent montré dans le Conſeil des Achéens la Lettre du Roi, qu'ils eurent fait connoître la bonne volonté où il étoit, qu'ils eurent prié de l'appeller au plutôt, tout le peuple commençant à goûter

Succès de la Députation.

ce ſentiment, Aratus entra dans le Conſeil, parla avec éloge de la protection que le Roi vouloit bien leur accorder, & approuva fort la réſolution que vouloit prendre le peuple. Mais il s'arrêta beaucoup à faire voir qu'il falloit eſſayer de défendre par eux-mêmes la ville & le pays, que rien ne ſeroit plus glorieux, & plus conforme à leurs intérêts; que ſi la fortune refuſoit de les favoriſer, il ne falloit avoir recours à leurs amis qu'après avoir de leur côté mis tout en uſage, & ne les appeller qu'à la derniere extrémité.

Les Achéens apres pluſieurs défaites ont recours à Antigonus.

Il n'y eut perſonne qui n'approuvât cet avis, & l'on conclut qu'on devoit s'y arrêter & ſoûtenir cette guerre par ſoi-même. Mais après que Ptolémée déſeſpérant de conſerver les Achéens dans ſon parti, & eſpérant beaucoup plus des Lacédémoniens pour le deſſein qu'il avoit de traverſer les vûes des Rois de Macédoine, ſe fut mis en tête de fournir des ſecoûrs à Cléomene pour l'animer contre Antigonus; après que les Achéens dans une marche en furent venus aux mains avec Cléomene & en eurent été vaincus près de Lycée; qu'ils eurent été défaits une ſeconde fois dans les plaines de Mégalopolis, appellées Léodiciennes; que Leuſiadas eut été battu; que toutes leurs troupes eurent été miſes en déroute pour une troiſieme fois aux environs de Dyme près de l'endroit qu'on appelle Hécatombée; alors les affaires ne ſouffrant plus de délai, ils furent obligés de recourir unanimement à Antigonus. Aratus envoya ſon propre fils pour Ambaſſadeur, & confirma ce qui avoit été reglé pour le ſecours. Une choſe embarraſſoit: Antigonus ne ſembloit pas devoir venir au ſecours, qu'on ne lui eût auparavant rendu l'Acrocorinthe, & que la ville même de Corinthe ne lui eût été donnée pour en faire ſa place de guerre, & cependant les Achéens n'oſoient livrer Corinthe aux Macédoniens contre le gré des habitans. On différa donc de délibérer ſur ce point juſqu'à ce qu'on eût examiné quelles ſûretés on pourroit donner.

CHAPITRE X.

Aratus rend l'Acrocorinthe à Antigonus. Les Achéens prennent Argos. Priſe de pluſieurs villes par Antigonus. Cléomene ſurprend Meſſène.

CLéomene ayant répandu la terreur de ſes armes par les ſuccès dont nous avons parlé, paſſoit enſuite d'une ville à l'autre ſans crainte, gagnant les unes par douceur, les autres par menaces. Après s'être ainſi emparé de Caphie, de Pellené, de Phenée, d'Argos, de Phlie, de Cléone, d'Epidaure, d'Hermione, de Tréſène, & enfin de Corinthe, il fut mettre le camp devant Sicyone. Ces expéditions tirerent les Achéens d'un très-grand embarras. Car les Corinthiens ayant fait dire à Aratus & aux Achéens de ſortir de la ville, & ayant député vers Cléomene pour la lui livrer, ce fut pour les Achéens une occaſion favorable, dont Aratus ſe ſervit heureuſement pour ceder l'Acrocorinthe à Antigonus. En lui donnant cette place, la Maiſon Royale n'avoit plus rien à lui reprocher; il donnoit une ſûreté ſuffiſante de la fidelité avec laquelle il agiroit avec Antigonus dans la ſuite, & outre cela il fourniſſoit à ce Roi une place de guerre contre les Lacédémoniens. Dès que Cléomene eut avis du Traité fait entre Antigonus & les Achéens, il leva le camp de devant Sicyone, alla le mettre à l'Iſthme, & fit entourer d'un foſſé & d'un retranchement tout l'eſpace qui eſt entre l'Acrocorinthe & les monts Oniens, ſe tenant déja comme aſſûré de l'Empire du Péloponeſe.

Antigonus ſe tenoit prêt depuis longtems, & n'attendoit que l'occaſion d'agir, jugeant bien, ſur les conjonctures préſentes, que Cléomene & ſon armée n'étoient pas loin. Il étoit encore dans la Theſſalie lorſqu'il envoya dire à Aratus & aux Achéens de s'aquitter de ce qu'ils lui avoient promis. Il vint enſuite par l'Eubée à l'Iſthme: car les Etoliens, non contens de ce qu'ils avoient fait, voulurent encore empêcher Antigonus de porter du ſecours. Ils lui défendirent de paſſer avec ſon armée dans Pyle, & que s'il le faiſoit, ils s'y oppoſeroient à main ar-

Les Achéens prennent Argos.

mée. Ces deux Capitaines donc marchoient l'un contre l'autre, Antigonus s'efforçant d'entrer dans le Péloponeſe, & Cléomene tâchant de lui en fermer l'entrée. Malgé les pertes qu'avoient faites les Achéens, ils n'abandonnerent point pour cela leur premier projet, & ne ceſſerent pas d'eſpérer une meilleure fortune. Mais dès que certain Argien nommé Ariſtote ſe fut déclaré contre le parti de Cléomene, ils coururent à ſon ſecours, & ſous la conduite de Timoxene prirent par adreſſe la ville d'Argos. C'eſt à ce ſuccés qu'on doit principalement attribuer l'heureux changement qui ſe fit dans les affaires des Achéens. Ce fut là ce qui arrêta l'impétuoſité de Cléomene, & ralentit le courage de ſes ſoldats, comme il eſt aiſé de voir par les ſuites. Car quoiqu'il ſe fût emparé le premier des poſtes les plus avantageux, qu'il eût des vivres & des munitions en plus grande quantité qu'Antigonus, qu'il fût plus hardi & plus avide de gloire, cependant il n'eut pas plutôt appris que la ville des Argiens avoit été emportée par les Achéens, qu'il oublia ſes premiers ſuccès, ſe mit en marche, & fit une retraite fort ſemblable à une fuite, dans la crainte que les ennemis ne l'enveloppaſſent de tous côtés. Il entra dans Argos par ſurpriſe; mais il en fut enſuite chaſſé courageuſement par les Achéens & par les Argiens mêmes, qui avoient du dépit de lui en avoir auparavant ouvert les portes. Ce projet renverſé, il prit ſa route par Mantinée, & s'en retourna ainſi à Sparte.

Sa retraite ouvrit l'entrée du Péloponeſe à Antigonus, qui prit auſſi-tôt poſſeſſion de l'Acrocorinthe. De là ſans s'arrêter il marche à Argos, d'où après avoir loüé la valeur des habitans & reglé les affaires de la ville, il partit promptement & mena ſon armée en Arcadie. Il chaſſa les garniſons de tous les forts qui avoient été élevés par ordre de Cléomene dans les pays des Egiens & des Belminates, & y ayant mis une garniſon Mégalopolitaine, il vint à l'aſſemblée des Achéens à Egée. Il y rendit raiſon de ſa conduite, il propoſa ſes vûes ſur l'avenir, & on lui donna le commandement ſur tous les alliés. Enſuite après avoir reſté quelque tems en quartier d'hyver autour de Sicyone & de Corinthe, le printems venu, il fait marcher ſon armée & arrive en trois jours à Tégée, où les troupes des Achéens le vinrent joindre. Il y mit ſon camp, & commença d'en faire le ſiége, qui fut pouſſé par les Macédoniens avec tant de vigueur, que les Tégeates ne le pouvant ſoûtenir, ni ſe défendre

contre les mines des aſſiégeans, vinrent en peu de tems à compoſition. Antigonus s'étant aſſûré la ville, paſſe à de nouveaux exploits, & ſe hâte d'arriver dans la Laconie. Il s'approche de Cléomene qui en gardoit les frontieres, & tâche de l'engager à un combat par quelques eſcarmouches. Cependant il apprend par ſes coureurs qu'il venoit à Cléomene du ſecours d'Orchomene. Il leve auſſi-tôt le camp, & s'avance vers cette ville. Il l'emporte d'inſulte, & va mettre le ſiége devant Mantinée, qui prit d'abord l'épouvante, & ouvrit ſes portes. Il marcha auſſi-tôt vers Erée & Telphyſſe, dont les habitans ſe ſoûmirent volontairement. Enfin l'hyver s'approchant, il revint à Egée pour ſe trouver à l'aſſemblée des Achéens. Il renvoya les Macédoniens prendre des quartiers d'hyver dans leur pays. Pour lui il reſta à Egée pour délibérer avec les Achéens ſur les affaires préſentes.

Dans le tems qu'il y étoit, Cléomene voyant que les troupes étoient licentiées, qu'Antigonus n'avoit avec lui à Egée que des ſoldats étrangers, qu'il étoit éloigné de Mégalopolis de trois journées de chemin, que cette ville étoit difficile à garder, à cauſe de ſa grandeur & du peu de monde qu'il y avoit, qu'actuellement elle étoit mal gardée, parce qu'Antigonus étoit proche, &, ce qui le flattoit davantage, que les deux batailles de Lycée & de Laodicée avoient fait périr la plûpart des habitans en âge de porter les armes, il gagna quelques fuyards Meſſéniens qui ſe trouvoient alors dans la ville, & par leur moyen y entra pendant une nuit ſans être apperçû de perſonne. Mais à peine le jour parut, que les Mégalopolitains ſe défendirent avec tant de courage, que non-ſeulement Cléomene fut chaſſé, mais courut encore riſque d'une défaite entiere. Même affaire lui étoit encore arrivée trois mois auparavant, lorſqu'il entra par adreſſe dans la ville par l'endroit qu'on appelle Colée. Mais alors comme ſon armée étoit plus nombreuſe, & qu'il s'étoit emparé le premier des poſtes les plus avantageux, il vint à bout de ſon deſſein. Il chaſſa les Mégalopolitains & ſe rendit maître de la ville, qu'il ſaccagea & qu'il détruiſit avec tant de cruauté, que l'on avoit perdu toute eſpérance qu'elle pût jamais être habitée. Je crois qu'il n'en uſa avec tant de rigueur, que parce qu'en ce tems-là il ne pouvoit ni chez les Mégalopolitains, ni chez les Stymphaliens, trouver perſonne qui fût d'humeur à épouſer ſes intérêts au

préjudice de la patrie. Il n'y eut que chez les Clitoriens, peuple courageux & paſſionné pour la liberté, qu'il rencontra un ſcélerat nommé Thearcés, qui ſe couvrit de cette infamie. Auſſi les Clitoriens ſoûtiennent-ils & avec raiſon que ce traître n'eſt pas ſorti de chez eux, & que c'étoit un enfant qui leur étoit reſté des ſoldats qu'on leur avoit envoyés d'Orchomene.

Jugement que Polybe porte de Philarque.

Comme dans ce qui regarde la guerre de Cléomene j'ai cru devoir préférer Aratus à tout autre Hiſtorien, & que quelques-uns donnoient la préférence à Philarque, qui ſouvent raconte des choſes tout oppoſées, je ne puis me diſpenſer de juſtifier mon choix : il eſt important que le faux n'ait pas dans des écrits publics le même poids & le même degré d'autorité que le vrai. En général cet Hiſtorien a écrit beaucoup de choſes ſans diſcernement & ſur les premiers Mémoires qui lui ſont tombés entre les mains ; mais ſans entrer ici en diſcuſſion, & ſans le démentir ſur une grande partie de ce qu'il dit, conteſtons-nous de conſidérer ce qu'il rapporte ſur le tems dont nous parlons. Cela ſuffira de reſte pour faire connoître quel eſprit il a apporté à la compoſition de ſon Hiſtoire, & combien il étoit propre à ce genre d'ouvrage. Pour montrer quelle a été la cruauté d'Antigonus, des Macédoniens, d'Aratus & des Achéens, il dit que les Mantiniens n'eurent pas été plutôt ſubjugués qu'ils tomberent dans des maux extrêmes ; que cette ville, la plus ancienne & la plus grande de toute l'Arcadie, fut affligée de ſi horribles calamités, que tous les Grecs en étoient hors d'eux-mêmes, & ſondoient en larmes. Il n'omet rien pour toucher ſes Lecteurs de compaſſion, il nous parle de femmes qui s'embraſſent, de cheveux arrachés, de mammelles découvertes ; il nous repréſente les pleurs & les ſanglots des hommes & des femmes, des enfans & de leurs vieux parens qui étoient enlevés pêle-mêle. Or tout ce qu'il fait là pour mettre les évenemens fâcheux comme ſous les yeux de ſes Lecteurs, il le fait dans tout le cours de ſon Hiſtoire. Maniere d'écrire baſſe & efféminée que l'on doit mépriſer, pour ne s'attacher qu'à ce qui eſt propre à l'Hiſtoire, & qui en fait toute l'utilité.

Il ne faut pas qu'un Hiſtorien cherche à toucher ſes Lecteurs par du merveilleux, ni qu'il imagine les diſcours qui ont pû ſe tenir, ni qu'il s'étende ſur les ſuites de certains évenemens.

mens. Il doit laiſſer cela aux Poëtes tragiques, & ſe renfermer dans ce qui s'eſt dit & fait véritablement, quelque peu important qu'il paroiſſe. Car la Tragedie & l'Hiſtoire ont chacune leur but, mais fort différent l'un de l'autre. Celle-là ſe propoſe d'exciter l'admiration dans l'eſprit des auditeurs, & de le toucher agréablement, par des diſcours qui approchent le plus qu'il eſt poſſible de la vraiſſemblance : mais il faut que celle-ci par des diſcours & des actions vraies inſtruiſe & perſuade. Dans la Tragedie, comme il n'eſt queſtion que de divertir les ſpectateurs, on emploie le faux ſans façon, pourvû qu'il ſoit vraiſſemblable : mais dans l'Hiſtoire, où il s'agit d'être utile, il ne faut que du vrai. Outre cela Philarque ne nous dit ſouvent ni la cauſe des évenemens qu'il rapporte, ni la maniere dont ils ſont arrivés. Sans cela néantmoins on ne peut raiſonnablement ni être touché de compaſſion, ni ſe mettre en colere. C'eſt un ſpectacle fort triſte que de voir frapper de verges un homme libre. Cependant ſi ce n'eſt qu'une punition d'un crime qu'il a commis, cela paſſe avec raiſon pour juſtice ; & ſi cela ſe fait pour corriger & inſtruire, non-ſeulement on loue, mais on remercie encore ceux qui ont ordonné cette punition. Mettre à mort des Citoyens, c'eſt un crime abominable & digne des derniers ſupplices. Cependant on fait mourir publiquement un voleur ou un adultere ſans crainte d'en être puni, & il n'y a point de récompenſe trop grande pour un homme qui délivre ſa patrie d'un traître ou d'un tyran. Tant il eſt vrai que pour juger d'un évenement, on ne doit pas tant s'arrêter aux choſes qui ſe ſont faites, qu'aux raiſons & aux vûes qu'on a eues en les faiſant, & aux différences qui ſont entr'elles. Voici donc la vérité du fait.

CHAPITRE XI.

Les Mantiniens quittent la ligue des Achéens, & ſont reconquis par Aratus. Ils joignent la perfidie à une ſeconde déſertion, & ils en ſont punis. Mort d'Ariſtomaque, Tyran d'Argos.

LEs Mantiniens ſe ſéparerent d'abord volontairement de la ligue des Achéens, pour ſe livrer eux & leur patrie aux Etoliens, & enſuite à Cléomene. Ils avoient pris ce parti & ſe gouvernoient ſelon les lois des Lacédémoniens, lorſque quatre ans avant qu'Antigonus les ſubjuguât, il furent conquis par les Achéens, & leur ville emportée par l'adreſſe & les pratiques d'Aratus. Or dans ce tems-là même il eſt ſi peu vrai que leur ſéparation ait eu pour eux des ſuites fâcheuſes, que ce dernier évenement devint célebre par le changement ſubit qui s'étoit fait dans le génie de ces deux peuples. En effet Aratus n'eut pas ſi-tôt été maître de la ville, qu'il défendit à ſes troupes de toucher à rien de ce qui ne leur appartenoit pas: & enſuite ayant aſſemblé les Mantiniens, il leur dit de ne rien craindre, & de demeurer comme ils étoient; que tant qu'ils reſteroient unis à la République des Achéens, il ne leur ſeroit fait aucune peine. Un bienfait ſi peu eſpéré & ſi extraordinaire changea entierement la diſpoſition des eſprits. On oublia les combats qui venoient de ſe donner, & les pertes qu'on y avoit faites; on ſe fréquenta les uns les autres, on ſe donna réciproquement des repas, c'étoit à qui ſe témoigneroit le plus de bienveillance & d'amitié. Et certes les Mantiniens devoient cela aux Achéens & à leur Chef, dont ils avoient été traités avec tant de douceur & d'humanité, que je ne ſai ſi jamais perſonne eſt tombé au pouvoir d'ennemis plus doux & plus indulgens, ni ſi l'on peut ſe tirer de plus grands malheurs avec moins de perte.

Ils joignent la perfidie à une ſeconde déſertion, & ils en ſont punis.

Dans la ſuite voyant les ſéditions qui s'excitoient parmi eux, & ce que machinoient contre eux les Etoliens & les Lacédémoniens, ils dépêcherent des Députés aux Achéens pour leur demander du ſecours. On leur tira au ſort trois cents hommes,

qui laiſſant leur patrie & leurs biens, partirent auſſi-tôt pour Mantinée, & y reſtérent pour défendre la patrie & la liberté de ce peuple. Les Achéens ajoûterent encore à cette garde deux cents ſoldats mercenaires, qui devoient faire à Mantinée la même fonction. Peu de tems après une nouvelle ſédition s'étant élevée parmi eux, ils appellerent les Lacédémoniens, les mirent en poſſeſſion de leur ville, & égorgerent tous les Achéens qui s'y trouverent. On ne pouvoit commettre une infidélité plus grande & plus criminelle. Car après avoir effacé de leur ſouvenir les bienfaits qu'ils avoient reçûs des Achéens, & l'alliance qu'ils avoient contractée avec eux, il falloit du moins ne leur faire aucun tort, & donner un ſauf-conduit à ceux de cette nation qu'ils avoient dans leur ville. C'eſt ce que le droit des gens ne permet pas de refuſer même à ſes ennemis. Ce droit néantmoins, les Mantiniens oſent le violer, & ſe rendent coupables du plus grand des crimes, & cela pour perſuader Cléomene & les Lacédémoniens de la bonne volonté où ils étoient à leur égard. Oſer maſſacrer de leurs propres mains des gens qui les ayant auparavant conquis eux-mêmes, leur avoient pardonné leur déſertion, & qui alors n'étoient chez eux que pour les mettre eux & leur liberté à couvert de toute inſulte, ſe peut-il rien de plus odieux & de plus perfide ? Quelle vengeance peut-on tirer de cet attentat qui paroiſſe en approcher ? On dira peut-être qu'après en avoir fait la conquête on devoit les vendre à l'encan avec leurs enfans & leurs femmes. Mais ſelon les lois de la guerre on punit de cette peine ceux mêmes qui n'ont rien fait de criminel. Il auroit donc fallu faire ſouffrir aux Mantiniens un ſupplice plus rigoureux : de ſorte que quand même il leur ſeroit arrivé ce que dit Plutarque, les Grecs n'auroient pas dû en être touchés de compaſſion ; au contraire ils auroient dû applaudir à la punition qu'on auroit faite de ce crime. Cependant on ne leur fit rien autre choſe que mettre leurs biens au pillage, & vendre les perſonnes libres à l'encan. Malgré cela Philarque, pour dire quelque choſe de merveilleux, invente une fable, & une fable qui n'a aucune apparence. Il penſe ſi peu à ce qu'il écrit, qu'il ne fait pas ſeulement attention à ce qui ſe paſſa preſque en même tems à l'égard des Tégeates. Car après que les Achéens les eurent conquis, ils ne leur firent rien de ſemblable à ce qu'il rapporte des Mantiniens. Cependant ſi

c'eſt par cruauté qu'ils traiterent ceux-ci avec tant de rigueur, apparemment qu'ayant fait la conquête des autres dans le même tems, ils ne les auroient pas plus épargnés. Puis donc qu'ils n'ont traité plus rigoureuſement que les ſeuls Mantiniens, il faut que ceux-ci ayent été plus coupables.

Mort d'Ariſtomaque Tyran d'Argos.

Il conte encore qu'Ariſtomaque Argien, perſonnage d'une naiſſance illuſtre, deſcendu de Tyrans & lui-même Tyran d'Argos, étant tombé entre les mains d'Antigonus & des Achéens, fut relégué à Cenchrée, & qu'on l'y fit mourir dans les ſupplices les plus injuſtes & les plus cruels qu'on ait jamais fait ſouffrir à perſonne. Toûjours ſemblable à lui-même, & gardant toûjours le même ſtyle, il feint qu'Ariſtomaque pendant les ſupplices jettoit des cris dont tous les environs retentiſſoient; que les uns eurent horreur de ce crime, que d'autres ne pouvoient le croire; qu'il y en eut qui indignés coururent à la maiſon où ces cruautés s'exerçoient. Mais ç'en eſt aſſez ſur les déclamations tragiques de cet Hiſtorien. Pour moi je crois que quand Ariſtomaque n'auroit fait aucune injuſtice aux Achéens, ſes mœurs ſeules & les crimes dont il a deshonoré ſa patrie, le rendoient digne des derniers ſupplices. Philarque a beau dire, pour en donner une grande idée, & pour inſpirer à ſes Lecteurs les ſentimens d'indignation où Ariſtomaque ſouffrant étoit lui-même, qu'il n'étoit pas ſeulement Tyran, mais qu'il étoit encore né de Tyrans; c'eſt ce qu'il pouvoit avancer de plus fort & de plus atroce contre ſon Héros. Ce nom ſeul renferme tout ce que l'on peut imaginer de plus exécrable. A l'entendre ſeulement prononcer, l'on conçoit tous les crimes & toutes les injuſtices qui ſe peuvent commettre. Je veux qu'on ait fait ſouffrir à ce perſonnage des tourmens très-cruels; comme l'aſſûre notre Hiſtorien: mais un ſeul jour de ſa vie devoit lui en attirer encore de plus cruels. Je parle de celui où Aratus entra par ſurpriſe dans Argos, accompagné d'un corps d'Achéens. Après y avoir ſoûtenu de rudes combats pour remettre les Argiens en liberté, & en avoir été chaſſé, parce que les conjurés, qui étoient dans la ville, retenus par la crainte du Tyran, n'avoient oſé ſe déclarer; Ariſtomaque, ſous prétexte qu'il y avoit des habitans qui étoient entrés dans la conſpiration, & avoient favoriſé l'irruption des Achéens, ſe ſaiſit de quatre-vingts des premiers Citoyens, tous innocens de la trahiſon dont

il les ſoupçonnoit, & les fit égorger ſous les yeux de leurs amis & de leurs parens.

Je laiſſe là les crimes du reſte de ſa vie, & ceux de ſes ancêtres. On ne tariroit pas ſur une ſi ample matiere. Concluons que ce n'eſt point une choſe indigne que ce Tyran ait ſouffert quelque choſe de ce qu'il avoit fait ſouffrir aux autres; mais qu'il ſeroit indigne qu'il n'en eût rien ſouffert, & qu'il fût mort dans l'impunité. On ne doit pas non plus ſe récrier contre Antigonus & Aratus, de ce qu'après l'avoir pris de bonne guerre, ils l'ont fait mourir dans les ſupplices. Ils l'auroient traité de cette maniere pendant la paix, que les gens ſenſés leur en auroient ſû bon gré. Que ne méritoit-il donc pas après avoir ajoûté à tant d'autres horreurs la perfidie qu'il avoit faite aux Achéens? Réduit peu de tems auparavant aux dernieres extrémités par la mort de Démétrius, & s'étant dépouillé du titre de Tyran, il avoit contre toute eſpérance trouvé un aſyle dans la douceur & la généroſité des Achéens, qui non-ſeulement l'avoient mis à couvert des peines qui étoient dûes à ſa tyrannie, mais l'avoient encore admis dans leur République, & lui avoient fait l'honneur de lui donner le commandement de leurs armées. Le ſouvenir de ces bienfaits s'évanoüit preſque auſſi-tôt qu'il les eût reçûs. Dès qu'il vit quelque jour à ſe rétablir par le moyen de Cléomene, il ne tarda gueres à ſouſtraire ſa patrie aux Achéens, à quitter leur parti dans un tems où ceux-ci avoient le plus beſoin de ſecours, & à ſe ranger du côté des ennemis. Après une pareille infamie, ce n'étoit pas à Cenchrée qu'il le falloit appliquer aux tourmens & le faire mourir pendant la nuit, on devoit le traîner par tout, & donner ſon ſupplice & ſa mort en ſpectacle à tout le Péloponeſe. Cependant on ſe contenta de le jetter dans la mer pour je ne ſai quels crimes qu'il avoit commis à Cenchrée.

CHAPITRE XII.

Fidelité des Mégalopolitains pour les Achéens leurs alliés. Autres mépriſes de Philarque.

LE même Hiſtorien, perſuadé qu'il eſt de ſon devoir de rapporter les mauvaiſes actions, exagere & raconte avec chaleur les maux qu'ont endurés les Mantiniens, & ne dit pas un mot de la généroſité avec laquelle ils furent ſoulagés par les Mégalopolitains; comme ſi le récit des mauvaiſes actions appartenoit plus à l'hiſtoire que celui des actions vertueuſes; comme ſi le Lecteur tiroit moins d'inſtructions des faits loüables, que de ceux que l'on doit avoir en horreur. Pour faire valoir la généroſité & la modération dont Cléomene uſa envers les Mégalopolitains, Philarque décrit la maniere dont il prit leur ville, l'ordre qu'il y mit pour qu'il ne lui fût fait aucun tort: il parle des courriers que ce Roi leur dépêcha auſſitôt à Meſſene, pour leur démander qu'en reconnoiſſance des ménagemens qu'il avoit eus pour leur patrie, ils vouluſſent bien s'unir d'intérêts & agir de concert avec lui. Il n'oublie pas non plus que les Mégalopolitains ne pûrent pas ſouffrir qu'on achevât la lecture de la lettre du Roi, & qu'ils aſſommerent les meſſagers à coups de pierre. Mais ce qui eſt inſéparable de l'Hiſtoire, ce qui lui eſt propre, ſçavoir les faits où l'on voit briller la conſtance & la généroſité, il ne daigne pas ſeulement en faire la moindre mention. Il en avoit cependant ici une belle occaſion. Ceux-là paſſent pour honnêtes gens, pour gens d'honneur, qui penſent bien de leurs amis & de leurs alliez, & qui ont le courage de faire connoître ce qu'ils en penſent: on loue, on remercie, on récompenſe ceux qui pour la défenſe de leurs amis & de leurs alliez regardent d'un œil ſec leur ville aſſiégée, & leur patrie ravagée. Que devons-nous donc penſer des Mégalopolitains? Ne méritent-ils pas que nous en ayons l'idée du monde la plus grande & la plus magnifique? D'abord ils virent leur pays déſolé par Cléomene, leur fidélité pour les Achéens leur fit enſuite perdre entierement leur

patrie, & enfin malgré une occaſion preſque miraculeuſe qui ſe préſenta de la recouvrer, ils aimerent mieux reſter privés de leur pays, de leurs tombeaux, de leurs ſacrifices, de leur patrie, de leurs biens, en un mot de tout ce que les hommes ont de plus cher, que de manquer à ce qu'ils doivent à leurs alliés. S'eſt-il jamais rien fait, ou ſe peut-il rien faire de plus héroïque? Eſt-il quelque choſe ſur quoi un Hiſtorien puiſſe à plus juſte titre arrêrer un Lecteur? Pour porter les hommes à garder la foi des Trairés, & à former des Républiques juſtes & ſolides, y a-t-il un fait plus propre que celui-là? Cependant Philarque n'en dit pas un mot; c'eſt que manquant de diſcernement, il ne ſavoit choiſir & diſtinguer les faits qui avoient le plus d'éclat, & qu'il convient le plus à un Hiſtorien de rapporter.

Autres mépriſes de Philarque.

Il dit encore que ſur le butin fait à Mégalopolis les Lacédémoniens prirent ſix mille talens, dont ſelon la coûtume il devoit en revenir deux mille à Cléomene. Qui ne ſera ſurpris ici de voir cet Auteur ignorer ce que tout le monde ſait des richeſſes & des forces des Grecs, choſe cependant dont un Hiſtorien doit être parfaitement inſtruit? Pour moi j'oſe aſſûrer que quand on vendroit tous les biens & les effets des peuples du Péloponeſe, en exceptant néantmoins les hommes, on ne ramaſſeroit pas une pareille ſomme. Et je ne parle pas ſeulement de ces tems malheureux, où cette Province fut entierement ruinée par les Rois de Macédoine, & encore plus par les guerres civiles; mais même de nos jours, où cependant les Péloponéſiens, vivant dans une parfaite union, ſont dans l'abondance de toutes choſes. Ce que j'avance ici, ce n'eſt pas ſans raiſon. En voici la preuve. Il n'y a perſonne qui ne ſache que quand les Athéniens, pour faire avec les Thébains la guerre aux Lacédemoniens, envoyerent dix mille hommes & équiperent cent galeres, on ordonna qu'il ſe feroit une eſtimation des terres, des maiſons, & de tout le reſte des biens de l'Attique, pour lever enſuite l'argent néceſſaire aux frais de la guerre. La choſe fut executée, & l'eſtimation ne monta en tout qu'à cinq mille ſept cents cinquante talens. Après cela peut-on douter de ce que je viens d'avancer du Péloponeſe?

Que l'on ait tiré alors de Mégalopolis plus de trois cents talens, c'eſt ce que l'on n'auroit oſé aſſûrer, quelque envie

que l'on eût d'exagérer les choſes. Car il eſt conſtant que la plûpart des libres & des eſclaves s'étoient retirés à Meſſene. Et une autre preuve à laquelle il n'y a point de réplique : ſelon Philarque lui-même, les Mantiniens ne cédent aux peuples d'Arcadie ni en forces ni en richeſſes. Cependant après que leur ville eut été priſe, quoique perſonne n'en fût ſorti, & qu'il ne fût pas aiſé aux habitans de rien cacher, tout le butin en comptant même les hommes, ne paſſa pas trois cents talens.

Ce qu'il aſſûre au même endroit eſt encore plus ſurprenant, que dix jours avant la bataille, il vint un Ambaſſadeur de la part de Ptolémée dire à Cléomene, que ce Prince ne jugeoit plus à propos de lui fournir de l'argent, & qu'il l'exhortoit de faire la paix avec Antigonus ; que celui-ci, après avoir entendu l'Ambaſſadeur, jugea qu'il falloit au plutôt donner la bataille avant que cette nouvelle parvînt aux oreilles de l'armée, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir par lui-même payer ſes troupes. Or ſi dans ce tems-là il avoit eu ſix mille talens, il auroit ſurpaſſé Ptolémée même en richeſſes ; quand même il n'en auroit eu que trois cents, ç'auroit été autant qu'il en falloit pour ſoûtenir tranquillement la guerre contre Antigonus. Notre Hiſtorien n'y penſe donc pas, lorſqu'après avoir fait Cléomene ſi puiſſamment riche, il le met en même tems dans la néceſſité de tout attendre du ſecours de Ptolémée. Il a commis grand nombre de fautes pareilles par rapport au tems dont nous parlons, & dans tout le cours de ſon ouvrage. Mais ce que nous venons de dire ſuffit pour en faire juger, & d'ailleurs le deſſein que je me ſuis d'abord propoſé ne me permet pas d'en relever davantage.

CHAP.

CHAPITRE XIII.

Irruption de Cléomene dans le pays des Argiens. Détail des forces de Cléomene & d'Antigonus. Prélude de la bataille. Diſpoſition des deux armées.

APrès la priſe de Mégalopolis, pendant qu'Antigonus paſſoit ſon quartier d'hyver à Argos, Cléomene au commencement du printems aſſembla ſes troupes, & leur ayant dit, pour les animer à bien faire, tout ce que les conjonctures demandoient, il ſe jetta ſur le pays dès Argiens. Il y eut bien des gens qui regarderent cela comme une témérité, parce que les avenues de la Province étoient bien fortifiées. Mais à penſer juſte, il n'avoit rien à craindre, & il fit en homme ſage. Les troupes d'Antigonus congédiées, il étoit aiſé de juger premierement qu'il pouvoit ſans riſque fondre ſur le pays; & que quand il auroit fait le dégât juſqu'au pié des murailles, les Argiens, ſous les yeux deſquels cela ſe paſſeroit, ne manqueroient pas d'en ſavoir mauvais gré à Antigonus, & d'en faire des plaintes ameres: que ſi Antigonus pour calmer le murmure du peuple ſortoit de la ville & haſardoit une bataille avec ce qu'il avoit actuellement de troupes, Cléomene avoit tout lieu de croire qu'il remporteroit aiſément la victoire; & qu'au contraire, ſi Antigonus demeuroit dans ſon premier deſſein & reſtoit tranquille, ſon irruption ayant donné l'épouvante aux ennemis, & inſpiré de la confiance à ſes troupes, il pourroit ſans danger ſe retirer dans ſon pays. Tout cela ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prévû. Les Argiens ne pûrent voir ſans impatience leur pays ſaccagé; aſſemblez par troupes, il blâmoient hautement la conduite d'Antigonus. Ce Prince en grand Capitaine ne voulant rien entreprendre qu'avec bonne raiſon, ſe tint en repos. Cléomene ſuivant ſon projet ravage le pays, & par-là jette l'épouvante parmi les ennemis, encourage ſes troupes contre le péril, & retourne dans ſon pays ſans avoir eu rien à ſouffrir.

Détail des forces de Cléomene & d'Antigonus.

L'Eté venu, les Macédoniens & les Achéens étant ſortis de leurs quartiers, Antigonus ſe mit à la tête de ſon armée, & s'avança vers la Laconie. Il avoit avec lui une phalange de Macédoniens compoſée de dix mille hommes, trois mille rondachers, trois cenrs chevaux, mille Agrianiens & autant de Gaulois; des étrangers au nombre de trois mille ſantaſſins & trois cents chevaux: autant de ſantaſſins & de cavaliers du côté des Achéens, tous hommes choiſis; mille Mégalopolitains armés à la façon des Macédoniens, & commandés par Cercidas, un de leurs Citoyens. Les âlliés étoient, les Béotiens au nombre de deux mille hommes de pié & deux cents chevaux; mille piétons & cinquante chevaux des Epirotes; autant d'Acarnaniens, & ſeize cents Illyriens que commandoit Démétrius de Pharos; en ſorte que toute cette armée montoit à vingt huit mille hommes de pié & douze cents chevaux. Cléomene s'attendant à cette irruption, avoit fortifié tous les paſſages par des gardes, des foſſés & des abattis d'arbres, & avoit mis ſon camp à Sélaſie, ayant environ vingt mille hommes. Il conjecturoit ſur de bonnes raiſons que ce ſeroit par là que les ennemis s'efforceroient d'entrer dans le pays: en quoi il ne fut pas trompé. Le détroit eſt formé par deux montagnes, dont l'une s'appelle l'Eva & l'autre l'Olympe. Le fleuve Œnus coule entre les deux, & ſur le bord eſt le chemin qui conduit à Sparte. Cléomene ayant riré une ligne devant ces montagnes avec un retranchement, poſta ſur le mont Eva ſon frere Euclidas à la rête des alliés, & ſe mit lui ſur le mont Olympe avec les Lacédémoniens & les étrangers. Au bas le long du fleuve des deux côtés il logea de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Prélude de cette bataille.

Antigonus en arrivant voit que tous les paſſages étoient fortifiés, & que Cléomene avoit aſſigné avec tant d'abileté les bons poſtes aux parties de ſon armée les plus propres à les défendre, que ſon camp reſſembloit à un gros de ſoldats ſous les armes & prêrs à combattre; qu'il n'avoit rien oublié pour ſe mettre également en état d'attaquer & de défendre; qu'enfin la diſpoſirion de ſon camp étoit auſſi avantageuſe que les approches en étoient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie de tâter l'ennemi, & d'en venir ſi-tôt aux mains. Il fut camper à peu de diſtance, & ſe couvrit du Gorgyle. Il

reſta là pendant quelques jours à reconnoître la ſituation des différens poſtes, & le génie des nations qui compoſoient l'armée ennemie. Quelquefois il faiſoit mine d'avoir certains deſſeins, & tenoit en ſuſpens les ennemis ſur ce qu'il devoit exécuter. Mais comme ils étoient par-tout ſur leurs gardes, & que tous les côtés étoient également hors d'inſulte, enfin l'on convint de part & d'autre qu'il en falloit venir à une bataille déciſive. Il plût à la fortune de mettre aux mains ces deux grandes armées, qui ne cedoient en rien l'une à l'autre.

Diſpoſition des deux armées.

Contre ceux qui étoient au mont Eva, Antigonus fit marcher les Macédoniens armés de boucliers d'airain, & les Illyriens par cohortes alternativement. Cette premiere ligne étoit conduite par Alexandre fils d'Acmete, & Démétrius de Pharos. La ſeconde ligne étoit d'Acarnaniens & de Crétois. Derriere eux étoient deux mille Achéens tenant lieu de corps de réſerve. Sa cavalerie, il la rangea ſur la riviere, pour l'oppoſer à la cavalerie ennemie, & la fit ſoûtenir de mille piétons Achéens & d'autant de Mégalopolitains. Pour lui, prenant les étrangers & les Macédoniens, il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléomene. Les étrangers étoient à la premiere ligne. La phalange Macédonienne ſuivoit partagée en deux, une partie derriere l'autre; parce que le terrein ne lui permettoit pas de s'étendre ſur un plus grand front. Le ſignal donné aux Illyriens pour commencer l'attaque au mont Eva, étoit un linge qu'on devoit élever du mont Olympe, parce qu'ils avoient paſſé le Gorgyle pendant la nuit, & s'étoient attachés au pié de la montagne. Pour les Mégalopolitains & la cavalerie, c'étoit une cotte d'armes de couleur de pourpre qu'on éleveroit en l'air d'auprès du Roi.

CHAPITRE XIV.

Bataille de Sélaſie entre Cléomene & Antigonus.

LOrſque le tems de l'attaque fut vénu, que le ſignal eut été donné aux Illyriens, que chacun eut été averti de ce qu'il devoit faire, tous ſe montrerent & commencerent le choc au mont Eva. Alors les armés à la légere qui avoient d'abord été joints à la cavalerie du côté de Cléomene, voyant que les derrieres des cohortes Achéennes n'étoient pas couverts, vinrent les charger en queue. Ceux qui s'efforçoient de gagner le haut de la montagne ſe virent alors fort preſſés & dans un grand péril, menacés en même tems de front par Euclidas qui étoit en haut, & chargés en queue par les étrangers, qui donnoient avec fureur. Philopœmen comprit le danger, & prévoyant ce qui alloit arriver, il voulut d'abord en avertir les Chefs, qui ne daignerent ſeulement pas l'écouter, par la raiſon qu'il n'avoit jamais commandé, & qu'il étoit fort jeune. Alors ayant mis le feu ſous le ventre à ſes Citoyens, il fond avec impétuoſité ſur les ennemis. Les ennemis qui chargeoient en queue, entendant les cris & voyant la cavalerie aux mains, quitterent les Illyriens pour courir à leurs premiers poſtes & ſecourir la cavalerie de leur parti. Pendant ce tems-là les Illyriens, les Macédoniens & ceux qui avec eux étoient à la premiere ligne, débarraſſés de ce qui les arrêtoit, monterent hardiment & avec confiance aux ennemis. Cela fit connoître dans la ſuite, que ſi l'attaque réuſſit de ce côté-là, on en eut l'obligation à Philopœmen. On dit à ce ſujet qu'après l'action Antigonus ayant demandé à Alexandre, qui commandoit la cavalerie, pourquoi il avoit commencé le choc avant que le ſignal fût donné; & celui-ci ayant répondu que ce n'étoit pas lui, mais un jeune ſoldat de Mégalopolis qui avoit commencé contre ſes ordres, il dit: Ce jeune homme en ſaiſiſſant l'occaſion s'eſt conduit en grand Capitaine, & vous Capitaine, vous vous êtes conduit en jeune homme. (*a*)

(*a*) *Ce jeune homme en ſaiſiſſant l'occaſion s'eſt conduit en grand Capitaine; & vous, Capitaine, vous vous êtes conduit en jeune homme.*] S'il arrive ſouvent que le gain des batailles eſt dû à l'action particuliere de quelqu'Officier ſubalterne, il

Euclidas voyant les cohortes venir à lui, ne penſa plus à ſe ſervir de l'avantage du poſte qu'il occupoit; au lieu qu'il falloit venir de loin au-devant des ennemis, fondre ſur eux, rompre les rangs, reculer petit à petit, & gagner ainſi ſans danger la hauteur. Par cette manœuvre il eût jetté la confuſion dans les rangs des ennemis, il les eût empêchés de faire uſage de leurs armes & de leur ordre de bataille, & avantagé comme il l'étoit par la ſituation des lieux, il les eût entiere-

n'arrive gueres que les Généraux leur en rendent un témoignage public. C'eſt cependant ce que fait ici Antigonus en rendant à Philopœmen, pour lors ſimple Capitaine de cavalerie, le témoignage public qu'il lui devoit pour l'heureux ſuccès de la gauche.

Il eſt certain que ſi les Généraux réfléchiſſoient à leurs véritables intérêts, ils n'auroient garde de s'attribuer en aucune rencontre, l'honneur qui eſt légitimement dû aux autres; outre l'infamie dont pareil larcin les doit couvrir à leurs propres yeux, il y a des raiſons qui ſeules devroient les en empêcher.

Premierement toute une armée eſt témoin de ces ſortes d'actions, elles ne ſauroient manquer par-là d'être citées & revélées avec aigreur même, puiſque l'injuſtice l'excite toûjours; & par de pareils traits, le Géneral en ternilſant ſa gloire décourage le talent & la valeur, perd la confiance, & s'expoſe à la honte des mauvais ſuccès, puiſque l'occaſion ſe préſentant de nouveau, perſonne ne concourra pour contribuer à ſa gloire qu'autant que le ſimple devoir y engagera.

En ſecond lieu quelque part qu'un Général faſſe à autrui de la gloire qu'a produit une belle action, il ne ſauroit diminuer la ſienne, puiſque outre la gloire ſolide & rare qu'il acquiert par tel acte de généroſité, il a toûjours par devers lui celle d'avoir ſû adopter un bon conſeil, ou employer un bon Officier dans une action importante.

Il en eſt des Généraux comme des Princes, dont Balthazar Gracian dit, que quelque habile Miniſtre qu'ils ayent, tout ce que ce dernier fait de grand & de beau, n'a jamais diminué la gloire du maître; tout l'honneur du conſeil retourne à la cauſe premiere, ainſi que le blâme. La Renommée n'a jamais cité les Miniſtres ni les Officiers ſubordonnés, elle ne s'attache qu'aux Princes & aux Chefs, & les proclame bons ou mauvais ſuivant l'ouvrage qui s'eſt fait ſous leur autorité,

Voulez-vous d'ailleurs avoir de bons Officiers-Généraux & particuliers, cherchez à les connoître, employez-les, rendez leur juſtice, faites-la leur rendre par le Prince que vous ſervez, montrez-les lui comme dignes de ſes graces & d'un prompt avancement; faites-vous-en aimer, vous acquerrez une gloire immortelle, vous rendrez à votre Prince le plus eſſentiel ſervice, & vous éviterez le mépris éternel, & les mortifications qui ſuivent tôt ou tard la conduite oppoſée. De pareils procédés excitent parmi les Officiers d'une armée une noble émulation très-utile au bien public.

Le vice contraire eſt celui des mauvais Généraux qui ſont dans une indigence de gloire, laquelle les porte à dérober celle des autres, penſant qu'ils peuvent ſe l'attribuer & cacher par-là leur véritable nitſere: mais c'eſt au contraire la mettre dans tout ſon jour.

Il eſt des Princes guerriers que nous connoiſſons qui ont eu cependant ce défaut ſans être au rang des mauvais Généraux; tant il eſt vrai qu'il eſt peu de vertus ſans tache.

Philippe Roi de Macédoine, pere d'Alexandre, ne pouvoit ſouffrir ceux d'entre ſes Généraux qui ſe diſtinguoient le plus. *Il les éloignoit de ſa perſonne*, dit Démoſthene; & Polyen ajoûte: *Que le Prince avoüoit lui-même qu'il étoit plus touché du ſuccès d'un ſtratagème que du gain d'une bataille. L'honneur du ſtratagème, diſoit-il, m'eſt uniquement dû, au lieu que j'ai à partager la gloire du combat avec mes ſoldats & mes Capitaines.*

Ce fut auſſi le défaut d'Alexandre le Grand; il ne pouvoit ſouffrir dans Perdic-

ment mis en fuite. Mais ſe flattant que la victoire ne pouvoit lui manquer, il fit tout le contraire de ce que je viens de dire. Il reſta ſur le ſommet où il avoit été d'abord poſté : croyant apparemment qu'on ne pouvoit laiſſer monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuire enſuite par une deſcente roide & eſcarpée. Cependant il n'en fut rien. Au contraire comme il ne s'étoit pas gardé de terrein pour reculer, & que les cohortes approcherent entieres & en bon ordre, il ſe vit enfin ſi ſerré qu'il fut obligé de combattre ſur la croupe même de la montagne. Ses troupes ne ſoûtinrent pas lontems la peſanteur de l'armure & de l'ordre de bataille. Les Illyriens auſſi-tôt ſe mirent en état de combattre. Mais Euclidas, qui n'avoit de terrein ni pour reculer ni pour changer de place, fut bientôt

cas, dans Lyſimachus, dans Séleucus, dans Antigonus, dans Attalus, les qualités militaires qui leur attiroient l'eſtime de toute l'armée.

Leur valeur, leur réputation, leurs avantages même remportés ſous ſes ordres lui faiſoient ombrage & le rendoient malheureux au milieu de ſes proſpérités. C'eſt le propre de la jalouſie de tourmenter celui qu'elle gouverne.

Pompée dans la guerre de Spartacus, que Craſſus défit avec tant de gloire, eut l'ame aſſez baſſe pour s'en attribuer l'honneur, attendu qu'il avoit battu quelques miſérables reſtes de fuyards, ne s'étant pas même trouvé à la bataille déciſive. Il étoit aſſez coûtumier de pareils larcins, & a dû preſque tout ce qu'il a fait de bien à quelqu'un de ſes Lieutenans. Plutarque rapporte à ce ſujet que Pompée écrivit au Sénat que Craſſus avoit bien défait en bataille rangée ces fugitifs, mais que la racine de la guerre c'étoit lui ſeul qui l'avoit coupée.

Si les Généraux ſont quelquefois capables de pareils traits, les ſubalternes, tant Officiers-Généraux que particuliers, n'en ſont pas plus exempts qu'eux, & rien n'eſt ſi commun que d'entendre s'attribuer les actions d'autrui. Les Romains avoient ſi fort en horreur ce vice infame, qu'ils avoient fait une loi militaire qui y attachoit une note d'infamie, & faiſoit mourir à coups de bâton un ſoldat qui s'attribuoit de fauſſes actions.

S'il exiſtoit de nos jours une pareille loi, l'on ne verroit pas tant d'Officiers-Généraux après des batailles perdues raconter les prétendues merveilles qu'ils ont faites, leſquelles ſans la faute du Général euſſent gagné la bataille, & cela fort ſouvent dans des cas où c'eſt leur peu d'intelligence, d'activité, ou de talens qui l'a fait perdre.

Combien le grand Turenne n'étoit-il pas éloigné de ce vice, & combien de fois a-t-il avoüé qu'il devoit ſes plus belles entrepriſes aux gens du pays, ou a de ſimples Officiers à qui il ne manqua jamais de procurer leur fortune en reconnoiſſance! Il rendoit juſtice au public, parce qu'il étoit véritablement vertueux, & que la vraie gloire eſt modeſte, & ſe plaît à ſe cacher ſous celle qu'elle procure aux autres.

Telle fut celle de Louis XIV. qui rendit toûjours juſtice à ſes Généraux & à ſes Miniſtres, & mérita d'autant plus par ce trait le titre de Grand.

J'ai raconté dans mon ſecond volume un beau trait de Sylla qui montre ſa grandeur d'ame & ſa magnanimité. Je ſerois tenté de le répéter ici afin que les Grands, particulierement ceux qui ſont nés pour le commandement des armées, n'oublient jamais ce que dit M de la Rocheſoucault, que c'eſt en quelque façon ſe donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur. Qu'en coûte-t-il à un Général? la gloire d'avoir ſuivi un bon avis, ne vaut-elle pas celle de l'avoir donné? De quoi eût-il ſervi ſans le diſcernement avec lequel il en a fait uſage?

renverſé & obligé de prendre la fuite par ces deſcentes roides & eſcarpées, qui acheverent de mettre ſon armée en déroute.

Pendant ce tems-là la cavalerie étoit aux mains. Celle des Achéens ſe battoit vivement, & ſur-tout Philopœmen, parce que cette bataille devoit décider de leur liberté. Celui-ci eut dans cette action un cheval tué ſous lui, & combattant à pié il reçut un coup qui lui traverſa les deux cuiſſes.

Au mont Olympe les deux Rois firent commencer le combat par les armés à la légere & les étrangers, dont ils avoient environ chacun cinq mille. Comme l'action ſe paſſoit ſous les yeux des deux Rois & des deux armées, ces troupes s'y ſignalerent, ſoit qu'elles combattiſſent par parties, ſoit que la mêlée fût générale. Homme contre homme, rang contre rang ſe battoient avec la derniere opiniâtreté. Cléomene voyant que ſon frere avoit été mis en fuite, & que la cavalerie qui étoit dans la plaine commençoit à plier, il craignit que l'armée ennemie ne vînt fondre ſur lui de tous les côtés, & ſe crut obligé de renverſer tous les retranchemens de ſon camp, & d'en faire ſortir par un côté toute ſon armée de front. Les trompettes ayant donné aux armés à la légere le ſignal de ſe retirer de l'eſpace qui étoit entre les deux camps, les phalanges s'approchent avec de grands cris de part & d'autre, tournent leurs ſariſſes & commencent à charger. L'action fut vive. Tantôt les Macédoniens reculoient preſſés par la valeur des Lacédémoniens; tantôt ceux-ci étoient repouſſés par la peſanteur de la phalange Macédonienne. Enfin les troupes d'Antigonus s'avançant piques baiſſées, & tombant ſur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée, les chaſſerent de leurs retranchemens. Ce fut une déroute générale, une grande partie de Lacédémoniens furent tués, le reſte prit la fuite en déſordre. Il ne reſta autour de Cléomene que quelques cavaliers, avec leſquels il ſe retira à Sparte; de-là dès que la nuit fut venue, il deſcendit à Gytium, où il s'embarqua ſur les vaiſſeaux qu'il faiſoit tenir prêts depuis longtems, & fit voile avec ſes amis à Alexandrie.

Antigonus entra d'emblée dans Sparte. On ne peut rien ajoûter à la douceur & à la généroſité dont il uſa envers les Lacédémoniens. Il remit leur République dans l'état où leurs peres la leur avoit laiſſée, & peu de jours après, ſur la nou-

velle qu'il reçut que les Illyriens s'étoient jettés sur la Macédoine & la ravageoient, il en partit avec toute ſon armée. Ainſi ſe termina cette grande affaire, lorſqu'on s'y attendoit le moins. Ce ſont-là les jeux ordinaires de la fortune. (*a*) Si

(*a*) *Ainſi ſe termina cette grande affaire lorſqu'on s'y attendoit le moins, ce ſont-là les jeux ordinaires de la fortune.*] Il ſembleroit ſelon Polybe que Cléomene eût été le maître de refuſer le combat, & que loin de le faire, on avoit pris jour pour décider, par une bataille, du ſort des deux peuples. Je ne ſai cependant ſi le détail de l'action, où nous voyons des retranchemens attaqués & forcés, ne prouve pas ſuffiſamment le contraire. Euclidas paroît très-clairement, par le récit de l'Auteur, avoir été forcé dans ſes retranchemens qu'il abandonna, pour ſe retirer au ſommet de la montagne où il fut encore battu par ſa faute. Cependant Plutarque a pris occaſion de ces mots de Polybe, pour blâmer Cléomene d'avoir haſardé la bataille, tandis qu'en différant deux jours, l'arrivée des courriers qui annoncerent à Antigonus l'irruption des barbares & des Illyriens dans la Macédoine, l'eût délivré ſans combattre de l'armée qui le vainquit.

Si Plutarque a raiſon, Cléomene fit une très-grande faute, qui cependant n'en eût pas été une ſi celui qui commandoit au mont Eva l'eût voulu; mais il comptoit ſur la bonté de ſon poſte & de ſes troupes, & l'on eût rétorqué la réflexion de Plutarque contre Antigonus, ſi celui-ci eût été vaincu, puiſqu'on eût dit qu'en attendant quelques momens de plus il ſe fût retiré ſans honte ſur la nouvelle de l'irruption.

Pompée vouloit traîner la guerre en longueur contre Céſar, pourquoi? C'eſt qu'il ſe ſentoit inférieur en talens; & ſes troupes, quoique nombreuſes, étoient fort peu aguerries, & partant au deſſous de celles de ſon antagoniſte, qu'il voyoit d'ailleurs prêt à manquer de vivres dans la Theſſalie: mais il donna bataille à Pharſale, & perdit ſes affaires & ſa réputation en ſe preſſant trop. *Montagne* dit fort ſagement que *Caſſius & Brutus acheverent de perdre les reliques de la Romaine liberté de laquelle ils étoient protecteurs, par la précipitation & témérité, de quoi ils ſe tuerent avant le tems & l'occaſion. A la journée de Serizole M. d'Anguien eſſaya deux fois de ſe donner de l'épée dans la gorge, déſeſpéré de la fortune du combat qui ſe porta mal à l'endroit où il étoit, & cuida par précipitation ſe priver de la jouiſſance d'une ſi belle victoire. J'ai vû cent lievres ſe ſauver ſous les dents des lévriers.*

Un véritablement grand courage ne déſeſpere jamais. C'eſt où Louis XIV. a paru le plus grand qu'au moment de ſes plus grands revers; & puiſque cette réflexion nous a conduite juſques là, je ſuis bien aiſe de mettre par écrit un fait que les hiſtoriens ont ignoré, mais dont la vérité conſtante mérite d'être tranſmiſe à la poſtérité.

Je le tiens d'un Seigneur digne de foi & d'un Maréchal de France auxquels le Maréchal d'Harcourt en avoit fait le récit.

L'hyver de 1711. à 1712. nos affaires étant dans un miſérable état en Flandre, les ennemis en voulant au Quénoy, le Roi ſentit que ne reſtant plus que Landrecy de ce côté-là, cette place ne pouvoit arrêter long tems l'ennemi qui devoit tout de ſuite, après cette expédition, entrer en Champagne. Sa Majeſté en conférant avec le Maréchal d'Harcourt ſur les ſuites de ce projet, lui dit: *Ma vie a été trop glorieuſe, & ma réputation trop nette pour en ternir l'éclat par une foibleſſe. Mon parti eſt pris, Maréchal, je ne m'engagerai point dans un pays où l'on puiſſe me chicaner, & m'obliger à ne rien faire; la priſe de Landrecy & l'entrée de la Champagne me détermineront, car c'eſt-là le champ qui décidera de la fortune de mon Royaume & de ma gloire; je ſuis donc réſolu de me mettre à la tête de mon armée, & de la commander en perſonne; je gagnerai la bataille, ou je me ferai tuer en combattant; je n'ai pas d'autre parti à prendre que celui-là, c'eſt le plus honnête, le plus glorieux, & le plus digne de moi.*

Le Maréchal d'Harcourt lui répondit que, puiſque Sa Majeſté avoit pris un parti auſſi digne d'Elle, qu'il la ſuppliot de lui permettre de lui amener, lorſqu'il ſeroit tems, toute la meilleure cavalerie qu'elle lui avoit confié en Alſace, & de venir

Cléomene

Cléomene eût reculé la bataille de quelques jours, ou ſi retiré à Sparte il y eût un peu attendu une occaſion favorable de rétablir ſes pertes, il ſe ſeroit maintenu dans la Royauté.

A Tégée Antigonus remit encore la République dans ſon premier état, & en partit deux jours après pour Argos, où il arriva au tems que l'on célébroit les Jeux Neméens. De-là, après avoir reçû de la République des Achéens en général & de chaque ville en particulier tout ce qui pouvoit immortaliſer ſa gloire & ſon nom, il s'avança à grandes journées vers la Macédoine. Il y ſurprit les Illyriens, les défit en bataille rangée. Mais les efforts qu'il fit en animant ſes ſoldats & en criant pendant l'action, lui cauſerent une perte de ſang, qui fut ſuivie de je ne ſai quelle maladie dont il ne releva point. C'étoit un Prince ſur l'habileté & la probité duquel tous les Grecs avoient établi de grandes eſpérances. Il laiſſa en mourant le Royaume à Philippe fils de Démétrius. Je me ſuis un peu étendu ſur cette guerre, parce que ces tems-là touchant à ceux

mourir en combattant ſous ſes ordres, ou prendre part à l'honneur de la victoire. Le Roi lui répondit : *Je le veux, Maréchal, ſoyez en repos j'aurai attention de vous avertir à tems.*

Dès que le Maréchal d'Harcourt fut ſur le Rhin, il diſpoſa toutes choſes pour pouvoir au beſoin jetter ſon infanterie dans les places, & marcher diligemment en Champagne avec ſa cavalerie. Ayant appris par un trompette des ennemis que l'on diſoit chez eux que nous avions été défaits à Denain, il fit marcher ſa cavalerie ſous prétexte de conſerver les fourrages ſur la route de Champagne, avec ordre de faire halte en certains lieux qui lui feroient toûjours gagner deux ou trois journées d'avance à tout évenement ; lorſque le lendemain il reçût le même trompette avec des excuſes de la part du Général ennemi, ſur la fauſſe nouvelle que cet homme lui avoit donnée, l'aſſûrant qu'il l'avoit fait innocemment, & qu'au contraire le Général lui faiſoit ſavoir que nous avions remporté un très-grand avantage, & qu'il déſiroit être le premier à lui apprendre une nouvelle qui le tireroit d'inquiétude.

M. d'Harcourt en reçût bientôt la confirmation, ce qui changea ſes projets ainſi que la face de l'Europe.

Cette réſolution fait ſentir combien le courage de ce grand Roi étoit éloigné d'être abattu ; elle étoit non-ſeulement digne d'un grand cœur, mais ſi l'évenement en eût permis l'exécution je ſuis perſuadé que c'étoit la ruine entiere des ennemis, dont les troupes n'étoient pas aſſûrément en état de réſiſter aux nôtres ; leurs meilleurs Officiers & ſoldats ayant péri à Malplaquet, ils ne ſe ſoûtenoient plus que par la réputation des ſuccès précédens. On l'a remarqué tant à Denain que dans les ſiéges qui ſuivirent cette journée. Leur retraite ſe trouvant éloignée & ſans autre paſſage que Landrecy : que fuſſent-ils devenus, pourſuivis par une armée commandée par un Roi tel que Louis le Grand, dont la préſence ſeule eût produite de la part, tant des Généraux que des ſoldats, les plus glorieux exploits, & la victoire ſans doute la plus complette. S'ils ſe fuſſent jettés dans les places les plus proches, il n'étoit pas néceſſaire de les y aſſiéger, il ſuffiſoit de les bloquer, & de marcher aux plus éloignées, qui étoient entierement dégarnies de troupes, comme il arriva à Douai, une des plus importantes. Il n'y avoit que trois bataillons à Tournay, deux à Lille, un à Bethune, ſept cents hommes à S. Venant, & preſque rien dans les autres. Il n'eſt donc pas douteux que la priſe de Landrecy, qui ſelon

dont nous devons faire l'Hiſtoire, j'ai cru qu'il ſeroit utile & même néceſſaire ſuivant mon premier deſſein, de faire voir clairement quel étoit alors l'état des Macédoniens & des Grecs.

Vers le même tems Ptolémée étant mort, Ptolémée Philopator lui ſuccéda. Après la mort de Seleucus fils de Seleucus Callinicus, qu'on appelloit auſſi Pogon, Antiochus ſon frere régna dans la Syrie. Il arriva à ces Rois quelque choſe d'à peu près ſemblable à ceux qui après la mort d'Alexandre avoient poſſédé ces Royaumes, c'eſt-à-dire, que comme Selucus, Ptolémée & Lyſimachus moururent vers la cent vingt-quatrieme olympiade, ceux-ci moururent vers la cent trente-neuvieme.

Après avoir jetté les fondemens de toute notre Hiſtoire, & avoir montré dans ce prélude en quel tems, de quelle maniere & pour quelles raiſons les Romains, n'ayant plus rien à conquérir dans l'Italie, commencerent à étendre au dehors leur domination, & oſerent diſputer aux Carthaginois l'empire de la mer; après avoir encore fait connoître quel étoit alors l'état où ſe trouvoient les Grecs, les Macédoniens & les Carthaginois; puiſque nous ſommes enfin arrivés au tems, où nous nous étions propoſé d'abord de venir, je veux dire à ces tems où les Grecs

les timides & les ignorans, ſembloit nous réduire aux abois, étoit la ſource de la perte de nos ennemis & de notre gloire; puiſque la prévoyance de l'évenement avoit fait prendre au Roi la réſolution du ſeul parti qu'il convenoit d'adopter, qui étoit bien éloigné de la foibleſſe. Son ame étoit de la trempe de celles dont Montagne a dit, parlant des ſages: *Que la bétiſe & la ſageſſe ſe rencontrent en même point de ſentimens & de réſolution à la ſouffrance des accidens humains. Les ſages gourmandent & commandent le mal, & les autres l'ignorent. Ceux-ci ſont par maniere de dire au-deſſus des accidens, & les autres en-delà, leſquels après avoir bien peſé & conſidéré les qualités, les avoir méſuré tels qu'ils ſont, s'élancent au-deſſus par la force d'un vigoureux courage; ils le dédaignent & foulent aux pieds, ayant une ame forte & ſolide contre laquelle les traits de la fortune venant à donner, il eſt force qu'ils rejailliſſent & s'évanoüiſſent trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire impreſſion. L'ordinaire & moyenne condition des hommes loge entre ces deux extrémités, qui eſt de ceux qui apperçoivent les maux, les ſentent & ne les peuvent ſupporter.*

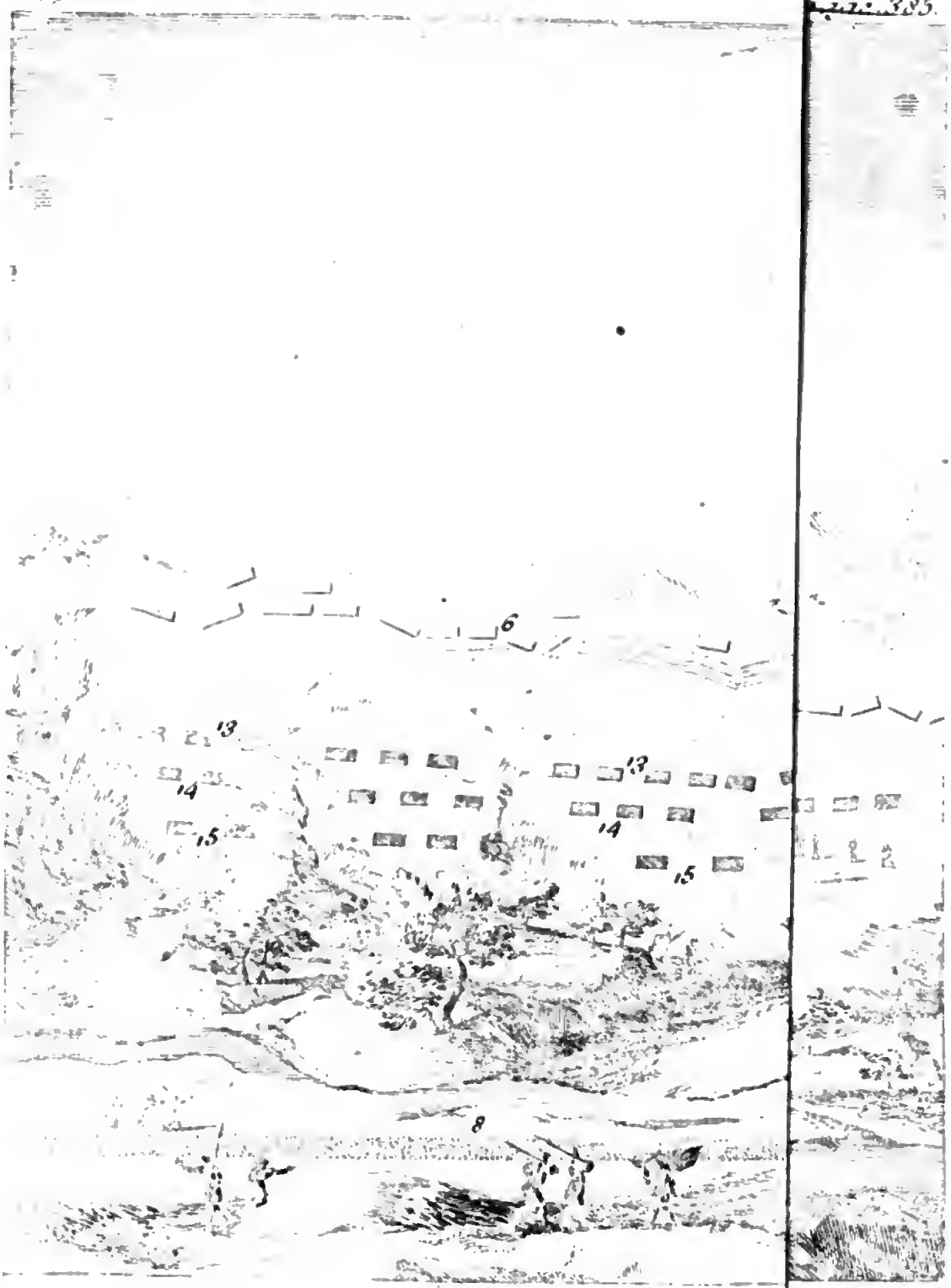
Louis le Grand étoit bien éloigné de cette derniere ſphere: tous les éloges les plus empoulés, les plus éloquens, n'ont point fait connoître autant ſon mérite que les adverſités.

Son Héroïſme s'eſt montré dans les projets de guerre, dans le détail de ſes entrepriſes, & dans la profonde politique qui les a conduits. Les trois grandes guerres qu'il a eu à ſoûtenir contre preſque toute l'Europe conjurée contre lui, ſont au-deſſus de tout ce que l'on peut imaginer de grand & de ſurprenant.

Mais la derniere en lui étant moins favorable, l'a fait paroître dans tous les jours néceſſaires pour étaler ſa magnanimité & ſon grand courage.

En un mot, pour le louer dignement, il ne faut qu'un récit naturel & ſimple des faits de ſon regne. C'eſt par-là que les étrangers ont mieux connu & plus révéré ce grand homme que ſes ſujets & ſes courtiſans

49 e Ed du C.1



BATA

Digitized by Google

devoient entreprendre la guerre Sociale, les Romains celle d'Annibal, & les Rois d'Aſie celle de la Céléſyrie, nous ne ferons pas mal de finir ce Livre où finiſſent les évenemens précédens, & où ſont morts les Princes qui en ont été les auteurs.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Sélaſie entre Cléomene & Antigonus.

§. I.

De la guerre des montagnes; qu'elle eſt très-difficile & très-profonde. Cléomene engage Antigonus dans cette ſorte de guerre. Diſpoſition des deux armées.

LA bataille de Sélaſie, qui eſt ſans contredit une des plus ſavantes & des plus inſtructives de l'antiquité, nous fournit un beau champ à réflexion; il ſeroit d'une étendue prodigieuſe s'il nous engageoit à traiter en général des deux parties de la guerre de montagne, dans laquelle il eſt autant de méthodes différentes, que de variétés de lieux & de poſtes.

Il s'agit ici de l'attaque & de la défenſe d'une armée retranchée dans un détroit & ſur une montagne; & nous nous bornerons à l'examen de la conduite admirable des deux Rois qui nous ont fourni un auſſi beau modele, laiſſant les autres parties de cette eſpece de guerre à traiter à meſure que mon auteur m'en fournira l'occaſion.

J'ai dit quelque part que la guerre défenſive étoit la plus ſavante: mais je dis ici que ce n'eſt qu'eu égard à l'offenſive, & qu'en général la guerre de montagne comprend à chaque inſtant & l'offenſive & la défenſive; c'eſt celle de toutes où la ſcience a plus de part. La variété, la difficulté, la combinaiſon des poſtes & des paſſages réduiſant à chaque inſtant le plus fort au pair du plus foible, laiſſe tout faire à l'art, à la ruſe, & au génie, & c'eſt dans une campagne de cette nature que la capacité d'un Général peut paroître dans tout ſon éclat, auſſi en eſt-il peu qui en ſoient capables; c'eſt ce que l'on a vû dans la guerre de 1701.

Polybe en homme du métier, ſemble s'être plû à nous donner une relation bien détaillée de ce qui a précédé, & de ce qui s'eſt fait dans cette journée, ce qui doit exciter la reconnoiſſance des amateurs militaires.

Il nous apprend par quelle bonne & judicieuſe raiſon Cléomene habile, entreprenant, & brave, ſe jugeant trop foible pour attendre Antigonus en pleine campagne, ſe réſout à la défenſive: il nous détaille le poſte qu'il choiſit pour défendre l'entrée de ſon pays, lequel étoit, ſuivant ſa relation, le

véritable paſſage, & le ſeul qui méritât attention ; & pour le ſuivre pié à pié je crois utile de donner un plan qui puiſſe placer les objets ſous les yeux du lecteur, & le mettre à portée de l'inſtruction que l'on acquiert bien plus promptement de cette maniere.

C'eſt donc à l'entrée de la vallée (*A*) que Cléomene ſe plaça, ayant retranché les deux croupes de l'Olympe & de l'Eva aux endroits (*B*). Se trouvant ſéparé en deux par la riviere d'Œnus, il jette des ponts pour communiquer de l'une à l'autre montagne. Y ayant au bas de la vallée une plaine, il y place ſa cavalerie (2) & (3) qu'il appuie aux retranchemens des deux montagnes ; il entrelace cette cavalerie de pelotons de ſon infanterie legere (4) (5), tout le reſte de ſon infanterie (6) (7) borda le retranchement des deux montagnes.

Voilà un détail ſuccint d'une diſpoſition auſſi belle qu'elle étoit ſimple.

Antigonus l'admira, il la reſpecta même tant elle lui parut avantageuſe, & ſuppléer au nombre.

Il ſe campe d'abord en préſence de ſon ennemi, ſe couvre du ruiſſeau du Gorgile, & reſte quelques jours dans ſon camp (8) ſans rien entreprendre ; cette attaque lui paroiſſant mériter réfléxion, il eſt ſans nul doute qu'il employe ce tems à bien connoître la force & la poſition de l'ennemi, la nature & la ſituation de ſes retranchemens, & qu'il étoit bien plein de toutes ces connoiſſances quand il réſolut ſon attaque.

Antigonus étoit de ces guerriers qui ſavent diſtinguer ce qui n'eſt que hardi d'avec ce qui eſt téméraire, & qui par conſéquent regarda cette attaque comme digne de lui, & point au-deſſus de ſon courage & de ſa prudence.

Il étoit campé en (8) derriere le Gorgile. La nuit qui précéda il décampa, fit paſſer le Gorgile à toute ſon armée, & l'Œnus à toute ſa droite, la gauche reſtant en deçà. S'étant mis lui-même à la tête de la droite. Voici l'ordre dans lequel il marcha à l'ennemi à portée duquel il ſe trouva à la pointe du jour.

La premiere ligne de ſon infanterie étoit compoſée des Macédoniens, & des étrangers ſoudoyés, (9) rangés ſelon la nature du terrein, dont la droite appuyoit à la montagne, & la gauche s'étendoit à la cavalerie (10) qui faiſoit le centre de l'armée, avec un corps de mille Achéens & d'autant de Mégalopolitains partagés par pelotons (11) en-deçà comme en-delà de l'Œnus ſelon la coûtume des Grecs.

La ſeconde ligne étoit formée de la phalange Macédonienne, qui ne pouvant s'étendre en entier par la difficulté du terrein, fut doublée en maniere de colonne (12), c'eſt-à-dire qu'il la fit combattre ſur trente-deux de profondeur, ce qui forme un corps impénétrable à tout autre qui n'eſt pas rangé de la ſorte.

Sans doute qu'il plaça cette maſſe d'infanterie dans l'endroit le plus délicat & le plus à portée d'enfoncer l'ennemi.

Quant à la gauche les Macédoniens & les Illyriens (13) compoſoient la premiere ligne, la ſeconde étoit compoſée des Acarnaniens & des Crétois (14), ſoûtenus d'une réſerve de deux mille Achéens ; la cavalerie étoit à gauche d'un

corps de mille fantaſſins diviſé par pelotons entre la diſtance des eſcadrons.

Après avoir fait la diſpoſition de l'attaque, reſtoit à décider ſi l'on attaqueroit par les deux côtés en même tems ou ſucceſſivement, & dans ce dernier parti par lequel on commenceroit.

Antigonus fit commencer par l'attaque du mont Eva : quelles pûrent être ſes raiſons ? Il y en a trois ſans replique : l'une qu'il avoit un Général en tête fort au-deſſous de Cléomene, & un homme, dans ces occaſions, eſt fort différent d'un autre homme, ſurtout quand il y a défaut d'expérience dans l'un d'eux.

La ſeconde que la nature de troupes devoit être ſans contredit meilleure à l'endroit que le Roi défendoit en perſonne, les précautions de défenſive bien plus grandes, & par conſéquent la réuſſite de l'attaque infiniment douteuſe.

En troiſieme lieu c'eſt qu'il importe extrêmement de ne point commencer une action par un méchant ſuccès. Lui battu à la tête de ſa droite, que pouvoit-il eſpérer de la gauche de ſon armée qui eût eu affaire à des gens encouragés par le ſuccès de leurs compagnons ? Mais au contraire ſi la gauche venoit à forcer l'ennemi, il avoit tout à eſpérer de ſa droite, laquelle même venant à être repouſſée ne pouvoit faire autant d'impreſſion ſur les ſoldats de la gauche, vû que ceux-ci étant actuellement aux mains depuis un peu de tems, ils n'étoient plus occupés que d'eux-mêmes.

Toutes les meſures étoient trop bien priſes, les conjectures trop vraies pour ne pas réuſſir ; & malgré que ceux qui attaquerent les retranchemens, à portée de la droite de la cavalerie de Cléomene, manquerent par leur imprudence à faire perdre la bataille, cette faute fut bientôt réparée par l'adreſſe & le courage de Philopœmen, ſimple Capitaine de cavalerie, qui devint depuis un des plus fameux guerriers de la Grece.

§. II.

Réflexions militaires ſur cette fameuſe journée. Fautes de Cléomene. Antigonus n'en fut pas exempt.

QUelque malheureux ſuccès qu'ayent eu les meſures juſtes & ſages qu'avoit pris Cléomene, il n'en doit pas être eſtimé moins habile. Il eſt toûjours injuſte, diſoit le grand Turenne, d'imputer à d'habiles gens ce qui n'a pas un ſuccès heureux, lorſqu'ils n'ont rien négligé de ce qui dépend de l'art & de l'intelligence pour tourner la victoire de leur côté : mais pour la réputation il eſt malheureux que les ſots faſſent le public, car ils ne jugent jamais que par l'événement. C'eſt en nous ſéparant avec ſoin de ce mauvais juge, que nous dirons ici que Cléomene, quoique battu, fut dans cette journée un grand & un habile homme de guerre.

Je ne vois qu'une faute à lui attribuer, que Polybe ne réleve point, & je m'en étonne : c'eſt de n'avoir pas retranché le front de ſa cavalerie ; dès qu'il avoit aſſez d'infanterie légere pour l'entrelacer dans ce corps, elle eût été ſuffiſante pour garnir ce retranchement, lequel ſoûtenu par la cavalerie devenoit impénétrable à celle de l'ennemi. Il en eut le tems, & il eût dû juger que cet endroit ouvert, comme le plus foible, atti-

reroit la principale attention de ſon Antagoniſte, qui cependant n'engagea pas par là.

Au moyen de ce retranchement, l'infanterie légere de la cavalerie d'Euclidas ayant abandonné celle-ci pour combattre ceux qui chargeoient la gauche, ſon mouvement n'eût été d'aucune conſéquence, la cavalerie ennemie ne pouvant attaquer un retranchement, quelque dégarni qu'il eût été; du moins ſi elle l'eût fait, on eût eu le tems de rappeller cette infanterie legere dont le mouvement irrégulier occaſionna la défaite.

D'ailleurs Cléomene ne pouvant être partout, fit dans ſon poſte tout ce que l'on pouvoit attendre du courage, de l'habileté & de l'expérience.

Il vit ſans ſe décourager la lâcheté & les mauvaiſes manœuvres d'Euclidas; ayant fait ſon poſſible pour réparer ce malheur, il ne vit plus d'autre reſſource pour éviter une ruine entiere, & d'être pris en flanc, & à revers par ceux qui avoient battu ſa droite, que de faire un dernier effort & une ſortie générale de toute ſa droite.

Il l'exécuta avec beaucoup de réſolution & de vigueur; & ſans la phalange doublée d'Antigonus, peut-être, je puis dire même, infailliblement, il eût réuſſi. Ne ſeroit-ce pas une faute à Cléomene de n'avoir pas doublé ſes files en ſortant vis-à-vis de la phalange, ce mouvement étant la choſe du monde la plus aiſée, la plus ſimple, & la plus rapide & le ſeul qui pût parer au poids & à l'impulſion de la colonne?

Voilà du moins les deux ſeules que l'on puiſſe imputer à ce Prince, car toutes celles qui ſe firent ſur le mont Eva furent l'ouvrage de la lâcheté & de l'ignorance d'Euclidas. Quant au premier de ces deux vices, comme il ne dépend pas de nous de le reformer, & qu'il naît avec le ſang, il eſt inutile d'en parler: mais quant au ſecond, il dépend totalement de nous de nous en corriger. L'on devient habile par l'application & l'étude; & tous ceux qui ſont nés pour la guerre, doivent ſe la répéter ſans ceſſe, & les peres à leurs enfans, comme faiſoit le Maréchal de Biron aux ſiens.

Il n'eſt pas aiſé de démêler dans le récit de Polybe, ſi Euclidas abandonna les retranchemens pour ſe retirer ſur la hauteur, ou s'il ſortit en avant d'eux. Voyons ſes paroles.

Euclidas voyant les cohortes venir à lui, ne penſa plus à ſe ſervir de l'avantage du poſte qu'il occupoit, au lieu qu'il falloit venir de loin au devant des ennemis, fondre ſur eux, & rompre les rangs, reculer petit à petit, & regagner ainſi la hauteur ſans danger.

Il n'eſt gueres poſſible qu'il ſoit ſorti en avant de ſes retranchemens: c'eût été le comble de l'ignorance, il ſe ſeroit ôté toute retraite, & l'on ne prend un pareil parti qu'à l'extrémité, comme fit Cléomene.

Il faut donc qu'Euclidas eût abandonné ſon retranchement pour ſe retirer ſur la hauteur, de laquelle même il ne ſût pas profiter, faute de courage d'abord, & enſuite par ignorance.

La ſeconde faute de ce mal habile homme, fut de n'avoir porté aucun remede à celle que fit celui qui commandoit ſa cavalerie, de ſe laiſſer dégarnir de ſon infanterie légere. Euclidas, ſuppoſé attentif, devoit appercevoir ce mouvement

& l'empêcher; ne l'ayant pas fait, il devoit faire ſon poſſible pour ſecourir ſa cavalerie par les troupes de ſa gauche, du moins tâcher de la rallier au fond de la vallée, & faire border le pié de la hauteur qui la joignoit, par l'infanterie légere qui avoit fait cette mauvaiſe manœuvre.

Cette cavalerie battue pouvoit encore paſſer l'Œnus pour joindre celle qui étoit à l'autre rive, ce qui mettoit celle des ennemis qui lui étoit oppoſée dans l'impoſſibilité de l'attaquer ſans un très-grand déſavantage.

Ainſi la défaite de cette partie de la cavalerie de Cléomene ne décidoit de rien, s'il y eût eu chez Euclidas un peu d'habileté & de courage, ſans lequel l'autre vertu eſt inutile.

Quant à Antigonus, nous ne ſaurions lui rien imputer: tout fut ſage & bien conduit de ſa part, juſqu'au ſéjour même qu'il fit vis-à-vis de l'ennemi, qui ſelon quelques-uns pouvoit être traité de faute, devant, diſent-ils, attaquer bruſquement en arrivant ſans donner le tems à Cléomene de ſe reconnoître.

Que l'on faſſe attention qu'il ne s'agit point ici de l'inſulte d'un camp retranché à la hâte en pleine campagne, où chaque inſtant apporte à l'aſſaillant de nouveaux obſtacles. Il s'agit d'attaquer une armée poſtée depuis long-tems dans un lieu où chaque pas exige de nouvelles reconnoiſſances, dont la force conſiſte autant dans la nature que dans l'art, & où par conſéquent on ne peut marcher que la ſonde à la main. D'ailleurs le plus ou le moins de tems ne changeoit rien à la diſpoſition de l'ennemi qui ne pouvoit devenir meilleure. Ainſi il fit très-bien de prendre d'exactes connoiſſances avant que d'attaquer.

La diſtribution de ſes troupes ainſi que l'ordonnance de ſes attaques eſt belle: mais ce qu'il y a de plus remarquable eſt la phalange ſur trente-deux de profondeur. Rien n'eſt meilleur pour attaquer & enfoncer un retranchement, ou tout corps formé dans un différent ordre; ce fut auſſi le ſalut de ſon armée. *Enfin les troupes d'Antigonus*, dit notre auteur, *s'avançant piques baiſſées & tombant ſur les Lacédémoniens, avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée, elles les chaſſerent de leurs retranchemens.*

Sans doute qu'Antigonus ſentoit à qui il avoit affaire, & qu'il ſongea de bonne heure à avoir un corps qui lui ſeroit de reſſource contre l'audace & le courage de Cléomene.

Outre ſa bonne conduite, il faut avoüer qu'il y eut auſſi du bonheur; car ſans la manœuvre de Philopœmen, ſa gauche étoit en mauvais ordre: mais ce jeune guerrier d'un coup d'œil juſte, & d'une réſolution admirable, ne s'arrête point aux vaines raiſons d'un Chef mal habile, il voit le moment, il le ſaiſit, & par une prudence fort au-deſſus de celle de ſon Chef, il ne croit pas faire une faute que de tranſgreſſer les regles de la ſubordination pour le ſalut de l'armée & la cauſe commune.

Je crois, qu'en pareil cas, tout Officier qui voit l'Etat en péril par le peu de courage ou l'ignorance de ſon Chef, doit dire ſon ſentiment, & faire tout ce qui dépend de lui pour y remédier.

Agéſilas (*a*) diſoit, que dans un cas de cette nature, on devoit con-

(*a*) *Plut. Ageſ.*

ſidérer la choſe en elle-même, & voir ſi elle eſt d'une abſolue néceſſité, & que c'étoit très-bien agir, de faire de ſon propre mouvement ſans attendre l'ordre, ce qu'on connoît être utile au bien public.

Le compliment d'Antigonus à Alexandre, qui commandoit ſa cavalerie, autoriſe mon ſentiment. Cet habile Chef approuva la déſobéiſſance de Philopœmen, qui de ce jour fut conſidéré comme un habile homme de guerre.

§. III.

De la défenſe des armées retranchées dans les vallées & ſur les hauteurs des montagnes. Que celui qui ſe défend ignore ſes avantages, & que ſes craintes ſont toûjours chimériques. Que l'aſſaillant n'eſt pas bien fondé dans les ſiennes. Excellente méthode de ſe retrancher.

JUſqu'ici aucun de nos auteurs militaires n'a écrit, ni donné de principes ſur l'attaque & la défenſe des armées retranchées ſur des défilés, & des hauteurs de montagnes de difficile accès.

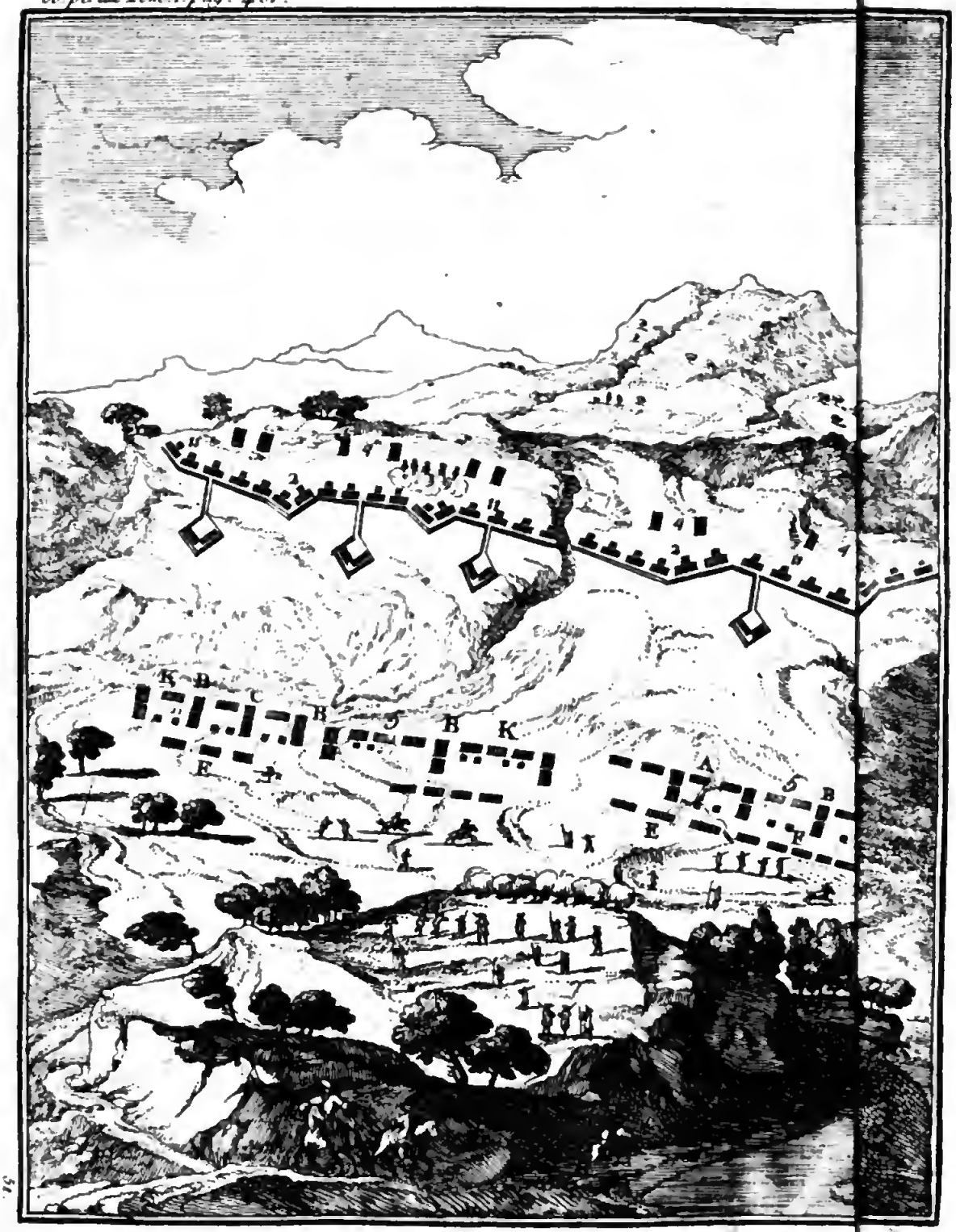
Il roule dans les gens du métier un petit nombre de maximes, ſouvent aſſez fauſſes, ſur ce genre de guerre, dont il eſt cependant bon de déſabuſer le public : mais pour en établir d'autres à la place qui ſoient avantageuſes, ne trouvant rien chez les anciens ni les modernes, je prendrai le parti de tourner les faits en préceptes, & là où ils ne me fourniront rien je chercherai dans mon propre fond à ſuppléer aux exemples.

La route que je vais prendre eſt nouvelle, je n'ai pas cru le chemin battu le meilleur, & mon ſyſtème de colonne m'a paru ſi fort accommodable à cette nature de guerre, qu'il en fait la matiere premiere, ce qui nous éloigne d'autant de l'ancienne routine. Nous allons commencer par la défenſe, & nous ne la mêlerons avec l'attaque qui doit ſuivre que dans le cas de néceſſité.

Avant d'entrer en matiere, je crois qu'il n'eſt pas hors de propos de faire une obſervation ſur l'imagination des hommes. Comme elle influe extrêmement ſur les bons & les mauvais ſuccès, ſurtout dans la défenſe, je crois que la premiere attention d'un Chef devroit être de la préparer de bonne heure, car ſi l'opinion de celui qui ſe défend ne lui abattoit pas le courage, comment étant retranché de pié ferme avec tout l'avantage que d'habiles gens peuvent ſe procurer mutuellement, comment, dis-je, étant à couvert, & pour ainſi dire invulnérable, pourroit-il ſuccomber ſi l'opinion de ſa foibleſſe ne le rendoit véritablement foible.

On ne conſidere que le petit nombre vis-à-vis d'un plus grand de l'ennemi, & dès ce moment l'on ne veut plus réfléchir ſur tous les autres avantages qui ſont préférables au nombre.

Le ſoldat ignorant qui voit que l'on ſe retranche, conclut tout de ſuite en lui-même que c'eſt par ce que l'on a peur, & que l'on n'a peur que par foibleſſe ; l'Officier ſort ſouvent n'en fait pas davantage, & les Chefs contents de prendre les précautions contre l'attaque, n'en prennent aucune contre cette opinion qu'il ſeroit cependant aiſé de détruire. Il faudroit pour cela rendre raiſon au ſoldat des retranchemens



ORDRE DE BATAILLE POUR L'ATTAQUE ET LA DÉFENSE.

chemens que l'on fait, leur en faire connoître tout l'avantage, les en entretenir ſouvent, & au défaut de prétextes vrais en imaginer de ſimulés, comme faiſoient les anciens pour ſoûtenir cette audace qui fait gagner les batailles, & que l'on a ſi peu derriere des retranchemens. L'idée que l'ennemi eſt ſupérieur, qu'il eſt craint même par les Généraux, qu'il eſt ſans doute mieux conduit, plus brave, plus audacieux, s'établit dans l'ame de celui qui ſe défend. C'eſt le contraire dans celui qui attaque : le moyen que le premier ne ſuccombe pas ? En effet, l'aſſaillant eſt entretenu dans l'idée de la foibleſſe de celui qui ſe retranche : plus il voit ſes précautions grandes, plus il le croit découragé, il n'a d'autre crainte que de le voir lui échapper. C'eſt de pareils préjugés que naît l'audace, & comme j'ai dit tout à l'heure, c'eſt l'audace qui force les retranchemens.

Venons aux arrangemens & diſpoſitions matérielles. Après avoir conſeillé d'échauffer l'imagination d'une armée qui doit ſe défendre, je crois qu'un Général qui a un pays de montagnes à garder, doit avant toutes choſes examiner le terrein, & les endroits les plus difficiles comme les plus aiſés avec l'attention la plus ſcrupuleuſe : les gorges, les revers, les communications, les eſcarpemens, les ſentiers, les paſſages même des chaſſeurs. Il doit pour cela avoir bon nombre de gens du pays, les cultiver, chercher à acquérir leur amitié : ils ſont plus utiles que l'on ne penſe ; étant totalement impoſſible, ſans leur ſecours, de jamais parvenir à une exacte connoiſſance, puiſque quelquefois la vie d'un homme ne fauroit y ſuffire dans des pays où les orages, les dégels, les fontes de neiges, changent ſouvent dans une même année pluſieurs fois les paſſages les plus frayés.

Après avoir pris cette connoiſſance, il faut établir ſa ligne de défenſe en avant de celle de communication, ayant ſoin de laiſſer derriere ſoi les vallées qui déverſent dans celles que l'on veut défendre ; enſuite de quoi on établit ſa ligne de retranchement ou de poſte ſur les hauteurs, paſſant par tous les points les plus avantageux & cherchant des communications ſûres & couvertes, s'il eſt poſſible d'une montagne à l'autre. Sur tous les points de cette ligne il faut faire abattre au-devant toutes les maiſons, clos, haies, bois, taillis, & généralement tout ce qui peut cacher ou protéger l'ennemi, laiſſant toûjours devant ſoi le terrein pelé & decouvert du haut en bas de la montagne.

Outre cela il faut faire rompre tous les paſſages & chemins par où l'ennemi peut arriver, faire barrer d'abattis ſoûtenus par de bonnes redoutes, ceux que l'on ne peut couper ; en un mot il faut hériſſer ſon abord d'autant de difficultés qu'il eſt poſſible.

Après quoi l'on conſtruit ſon retranchement en s'emparant de tous les avantages du terrein. Je voudrois, qu'outre les retranchemens tracés ſuivant les regles, on conſtruisît d'eſpace en eſpace, comme de trente à quarante toiſes, des redoutes ou fleches avancées, avec des communications entre deux terres bien paliſſadées des deux côtés, par leſquelles il puiſſe paſſer quatre hommes entre les deux banquettes. L'aſpect du plan montre

tout d'un coup l'utilité de pareils ouvrages, qui étant garnis d'un bon feu, rendent les retranchemens inabordables, à moins qu'au préalable l'ennemi n'ait attaqué & pris ces fleches, ce qui n'eſt pas une opération aiſée ſous le feu de toute une ligne.

Après avoir ainſi diſpoſé le terrein, il faut placer les troupes. J'ai dit partout que la regle de la guerre eſt de faire ſoûtenir une arme par l'autre, & j'ajoûte que c'eſt dans la défenſe d'un retranchement comme ailleurs : il faut de la cavalerie qui ſoûtienne l'infanterie partout où il eſt poſſible que ces deux armes puiſſent s'entr'aider.

Ainſi ſuppoſant un terrein ſemblable à celui de Cléomene, on tirera un retranchement de l'une à l'autre montagne qui traverſera en même tems toute la vallée. L'infanterie (2) & (3) bordera le retranchement, rangée ſur une ſeule ligne, les bataillons au moins ſur ſix de hauteur avec des réſerves (4) & (5) d'un bataillon chacune, rangées en colonnes à une certaine diſtance les unes des autres, & plus près à près aux endroits où l'on jugera que l'ennemi formera ſes principales attaques.

La cavalerie (6) & (7) ſera rangée dans la plaine entre les deux montagnes. L'on jettera pluſieurs ponts (8) ſur la riviere qui la partage, quand même elle ſeroit gueyable, pour pouvoir communiquer ſur tout le front de la ligne, & l'on conſtruira deux groſſes redoutes du côté de ces ponts pour faciliter le ralliement des troupes, & s'aſſûrer de ces paſſages en cas de malheur.

L'infanterie (9) & (10) bordera la ligne ſoûtenue en cet endroit comme partout avec de la cavalerie.

A l'égard du canon on le placera de diſtance en diſtance dans les lieux les plus avantageux, c'eſt-à-dire ceux où il voit plus à découvert, où le feu eſt le plus raſant & le plus néceſſaire.

L'on conſervera dans l'intérieur des retranchemens nombre d'arbres abattus avec leurs branches pour garnir les breches que pourroit avoir fait l'ennemi, en formant un ſecond retranchement derriere le premier s'il arrivoit qu'il fût forcé.

Voilà en général quels j'imagine que doivent être l'ordre & la diſtribution d'une armée en pareil cas : cette diſpoſition à peu de changement près, eſt accommodable à tous les terreins ainſi que la maniere de combattre.

Les cavaliers démontés (car à la guerre il faut mettre tout à profit juſques aux valets de l'armée) ſeront placés aux poſtes les moins acceſſibles, & entremêlés de quelqu'infanterie, ſeulement pour la montre, & pour ôter à l'ennemi l'idée de pénétrer par un endroit que l'on voit ſans défenſe, ce qui a ſouvent réuſſi même dans des endroits crus impraticables.

Il eſt des gens de guerre qui croyent & ſoûtiennent qu'il eſt avantageux de combattre par piquets ſur les retranchemens, plutôt que par corps ou bataillons : mais je ne ſuis pas de cet avis, attendu que ces piquets n'ont point la même conſiſtance, ni le même nerf que les corps ; que la raiſon de dire qu'ils ſe ſuccedent les uns aux autres pour fournir un feu plus vif, & plus continu eſt une idée purement romaneſque ; ce déplacement & remplacement continuel ne produiroit que le déſordre, qui eſt la choſe que l'on doit le plus éviter ;

D'ailleurs ceux qui ont une exacte connoiſſance de l'intérieur des corps & de l'infanterie, n'ont pas beſoin d'argument pour être convaincus que leur force vient de l'union des ſoldats entr'eux, de l'attachement que ceux d'une même compagnie ont pour leur Chef, lequel de ſon côté les connoiſſant & leur parlant, en fait plus en nommant un ſoldat par ſon nom pour l'encourager ou le contenir, que trente Officiers qui ne le connoîtroient pas.

C'eſt dans le moment où le foſſé eſt comblé, où l'ennemi vient à percer que l'on connoît alors ce que c'eſt que la différence d'un bataillon uni & ferré avec le même nombre d'hommes par piquets, leſquels n'ont point d'union & par conſéquent point de force.

Quant à ceux qui prétendent que l'on doit ſe ſervir de cette méthode pour l'attaque, je crois qu'il ne faut que les laiſſer dire, & ne pas daigner leur répondre. Ce ſentiment ne mérite ni le tems ni la peine que l'on prendroit à le combattre.

Le Cardinal de la Valette ayant aſſiégé Chivas, avoit fait des lignes que le Duc de Leganez voulut forcer: il les attaqua par détachemens, & fut repouſſé pluſieurs fois.

§. IV.

Conduite des Généraux pendant l'attaque & dans les cas inopinés.

COmme ceci n'eſt qu'un précis d'un ouvrage régulier de la défenſe & de l'attaque d'une armée retranchée, je ne m'étendrai pas beaucoup, & me bornerai à un petit nombre d'obſervations importantes.

Outre l'ordre du combat & la diſpoſition des troupes, il y a encore beaucoup de choſes à obſerver dont une des plus eſſentielles eſt de ne point ſe formaliſer du rang des brigades & des Généraux pour les placer en conſéquence; mais au contraire de ſe régler pour cela ſur le plus ou le moins & la différente eſpece des talens des Officiers ou Chefs, & leur plus ou moins d'intelligence, laiſſant à part tout ordre de tableau qui a toûjours été le tombeau de l'émulation. M. de Turenne n'a dû la plûpart de ſes glorieux ſuccès qu'à l'attention avec laquelle il combattit & détruiſit dans ſon armée cette pédanteſque chimere de rang & d'ancienneté. M. de S. Evremont dit que certain Général de ſon armée, qui s'étoit fait une étude particuliere de cette eſpece de juriſprudence, & que l'on alloit conſulter ſur les procès de ce genre, n'en reçut jamais que des dégoûts; & ce grand homme l'entreprit de façon qu'il fut obligé de ſe retirer. Il falloit que M. de Turenne, ſi bon, ſi magnanime, regardât ce mal comme bien pernicieux, puiſqu'il fit violence à ſon naturel pour l'extirper.

Quand il faiſoit ſes diſpoſitions il n'avoit égard qu'à la capacité de ceux qu'il chargeoit de certains poſtes; & quant aux troupes, il choiſiſſoit, pour les endroits qu'il voyoit plus difficiles à attaquer ou à défendre, ceux des régimens de ſon armée en qui il avoit plus ou moins de confiance.

N'eſt-ce pas une choſe qui révolte le bon ſens que de voir un Officier Général qui n'a jamais connu que la cavalerie, commander une aîle d'infanterie, ou quelquefois tout le contraire? & ne vaudroit-il pas autant faire monter à

cheval les grenadiers, & mettre pied à terre la cavalerie au moment du combat?

On ne trouvoit point étrange ſous M. le Prince & M. de Turenne, que chacun fût au poſte que le Général croyoit lui devoir confier: mais aujourd'hui l'ordre du tableau a pris de ſi profondes racines qu'il eſt bien difficile de ne pas le ſuivre.

Après la ſage précaution de placer chacun ſuivant ce dont il eſt capable; un Général ſur le point d'être attaqué doit avoir, s'il eſt poſſible, des plans exacts de ſon terrein & de ſa diſtribution; on en rectifie bien plutôt les défauts qui s'y ſeroient gliſſés, & le projet de défenſe en eſt toûjours plus correct; non-ſeulement il doit en avoir lui-même le plan, mais encore en faire faire des copies notées des noms des brigades & diviſions qu'il remettra aux Officiers Généraux, même juſqu'aux Brigadiers & Colonels. Rien n'aide tant chacun à bien faire dans les différens évenemens que l'exacte connoiſſance des projets du Général & de l'ordre total.

Outre cette attention il en eſt encore une plus importante, qui eſt de faire faire de fréquens exercices des manœuvres que l'on ſe propoſe d'employer, & cela ſur le terrein où chacun doit manœuvrer. Il faut en pareil cas feindre que les retranchemens ont été forcés à tel ou tel endroit, que telle ou telle brigade ayant été enfoncée eſt obligée de fuir, & pendant qu'elles ſe retireront avec précipitation, on fait faire à celles des flancs la manœuvre qu'elles doivent faire pour ſe former, & charger l'ennemi en flanc, le chaſſer, & reprendre le poſte, tandis que ceux qui ont fui ſe rallient.

Le Général préſent à ces ſortes d'exercices ſi utiles, fera ſentir pour lors aux ſoldats & Officiers, tant Généraux que ſubalternes, combien les avantages de leurs retranchemens les mettent au-deſſus du nombre. Pour en convaincre les moins intelligens on fera deſcendre nombre de ſoldats dans le foſſé en préſence de tous avec ordre à eux de monter ſur le retranchement; la difficulté qu'ils y trouveront vaut mieux que toutes les harangues du monde; ajoûtant à cet utile amuſement la comparaiſon d'un ſoldat ingambe qui prend ſon tems, & n'eſt point empêché par ſes armes, avec celui qui étant embarraſſé de ſes armes eſt empêché par des gens déterminés & réſolus qui défendent le parapet. Cette démonſtration vaut mieux que tout ce qu'on peut inventer pour raſſûrer l'imagination de celui qui ſe défend.

Je voudrois auſſi exercer les troupes à tirer ſelon la méthode que le Comte de Saxe a introduite dans ſon régiment, méthode dont je fais un grand cas autant que de ſon inventeur, qui eſt un des plus beaux génies pour la guerre que j'aye connus; & l'on verra à la premiere guerre que je ne me trompe point dans ce que je penſe. *

C'eſt par de pareils exercices que l'on peut faire ſentir aux troupes qu'un ennemi qui a percé quelque part n'eſt point encore victorieux, & qu'avec de la diſcipline & du courage on rend ſa ſituation

* J'ai voulu rapporter mot pour mot cette prophétie de M. de Folard pour ne rien altérer de ſon mérite, il a aſſez vécu pour la voir accomplie, il ſeroit à déſirer que celui qu'elle regardoit eût aſſez vécu pour en lire ici le fidele récit.

pire qu'avant ſon ſuccès.

On doit bien imprimer dans l'eſprit des troupes, que s'il arrive un pareil malheur, il faut ſans perdre de tems & ſans s'amuſer à tirailler, charger vigoureuſement à coups de bayonnettes tout ce qui a paſſé, & le culbuter avant qu'il ait eu le tems de ſe former & de ſe remettre du déſordre inſéparable d'un ſuccès de cette eſpece.

Après ces précautions préparatoires il en faut venir aux prochaines.

La premiere eſt d'obſerver avec ſoin l'ordre de marche de l'ennemi; c'eſt par la connoiſſance que l'on en peut prendre que l'on découvre ſes vûes, & que l'on peut diſtinguer les véritables d'avec les fauſſes attaques.

S'il vient quelque part en colonne avec volonté d'attaquer; en cet ordre il n'y a que l'ordre ſemblable à lui oppoſer ſans perdre de tems, ſans quoi ſon poids ſeul l'emportera.

Dès qu'il eſt à portée de votre feu, on lui en fait eſſuyer le plus que l'on peut, ſurtout du canon à cartouche. Les corps qui ſont en colonnes ſe tiendront prêts à tout évenement, les compagnies de grenadiers ſéparées ſeront armées de pertuiſannes, s'il eſt poſſible, pour défendre la montée du parapet, & dans le moment que l'ennemi comble le foſſé ou tâche de le franchir, il faut alors redoubler de feu, l'accabler de grenades, des groſſes ſurtout & de petits ſacs à poudre dont on a dû ſe munir. S'il s'opiniâtre à paſſer, pour lors il faut uſer de l'arme blanche, faire paſſer au premier rang les piques, pertuiſannes & autres armes de longueur entremêlées de fuſils la bayonnette au bout. De cette ſorte l'on ſe tiendra collé au parapet même, il n'y a pas de mal de monter deſſus dans cet inſtant, on n'a plus rien à craindre du feu éloigné qui ceſſe lors de la mêlée.

Si l'on s'apperçoit que l'on ne puiſſe plus réſiſter, pour lors on fait approcher la colonne de réſerve pour charger l'ennemi au moment qu'il débouche.

S'il y a breche on tâchera de la boucher par les arbres abattus dont j'ai parlé, par des chevaux de friſe derriere leſquels on ſe place.

Les compagnies de grenadiers (11) formeront un corps à la queue de chaque brigade, pour ne les employer qu'à la derniere extrémité.

Si l'on craint malgré tout cela d'être forcé, alors n'y ayant plus rien à diſſimuler, il faut faire une ſortie ſur le flanc de l'ennemi avec les troupes qui n'ont point combattu; il n'eſt point d'ennemi qui ne ſoit confondu d'une pareille audace, c'eſt le meilleur de tous les partis & celui que les Romains prenoient en pareils cas.

Celle d'Aléxia eſt une des plus belles que Céſar ait faites.

Celle de Walſtein attaqué dans ſon camp par Guſtave Adolphe eſt célebre dans l'hiſtoire.

Enfin de nos jours celle de Malplaquet eût eu le plus glorieux ſuccès, ſi les braves ſoldats qui la firent d'eux-mêmes & avec tant de ſuccès d'abord, euſſent été ſoûtenus comme ils devoient l'être, puiſque ſans que qui que ce ſoit les ſoûtînt, après avoir paſſé ſur le ventre à tout ce qui les attaquoit, & avoir pouſſé l'ennemi juſqu'au pié de ſa cavalerie, ils s'en revinrent ſans être pourſuivis.

Rarement voit-on manquer cette ſorte de ſtratagème: on ne s'attend point que celui que l'on vient atta-

quer, & que l'on croit à demi vaincu, vienne lui-même vous charger hors de ſes lignes.

Si l'ennemi vous enveloppe partout, comme il ſeroit alors difficile de ſe ſervir de cet expédient, il faut, comme j'ai dit, oppoſer colonne à colonne, & changer toute la diſpoſition de défenſe, pour ſe porter dans ce dernier ordre contre le flanc de ceux qui ſont entrés.

Si les bataillons ſont de huit cents hommes, on fera les colonnes de deux ſections, & d'une s'ils ſont d'un moindre nombre.

Si c'eſt du côté de la plaine que l'ennemi perce, on fera la même manœuvre, & dès qu'il ſera entré dans le retranchement, la cavalerie s'abandonnera deſſus le ſabre à la main, tandis que les colonnes chargeront par les faces.

Les deux principales obſervations à faire ſont, l'une d'avoir une extrême attention aux endroits prétendus inacceſſibles; outre la précaution d'y placer les cavaliers démontés, les valets, &c. il ſeroit fort à propos d'y mettre de faux drapeaux.

La ſeconde eſt de bien mettre dans l'eſprit des troupes qu'une ligne forcée n'eſt point un mal ſans remede, pouvû que ſans délibérer l'on marche ſur l'ennemi ſans s'amuſer à tirer, mais à grands coups de bayonnettes.

Quant à la premiere de ces précautions, il eſt quantité d'exemples de camps forcés par l'endroit que l'on s'attendoit le moins: j'ai déja cité celui de Céſar contre Ptolemée, lequel *ſe retranchant ſur une montagne en un poſte très-avantageux, qui étoit bordé d'un côté par le Nil, & de l'autre d'un marais; de ſorte qu'il n'y avoit qu'une avenue du côté de la plaine, car l'autre face du camp étoit coupée en précipice, on n'en pouvoit aborder que par deux endroits, l'un du côté de la plaine dont l'accès étoit très-facile, mais défendu par le plus grand nombre des ennemis, & les plus vaillans; l'autre du côté du Nil. par un petit intervalle qui eſt entre la riviere & le camp; mais on avoit à dos leurs vaiſſeaux qui étoient bordés de gens de traits. Céſar voyant avec quelle ardeur ſes gens donnoient de part & d'autre ſans aucun fruit, & ayant pris garde que la face du camp, qui étoit ſur le haut de la montagne, étoit comme abandonnée à cauſe de l'avantage du lieu, outre que ceux que l'on avoit mis pour la défendre, ſoit par valeur, ou par curioſité, étoient deſcendus vers le lieu où l'on combattoit; il envoya de ce côté-là Carfulenus avec des troupes qui tournerent la montagne, & donnerent par-là avec tant de vigueur, que les ennemis qui combattoient de l'autre côté étonnés du bruit qu'ils entendoient à leurs épaules, abandonnerent la défenſe pour ſe ſauver deçà & delà. Le camp fut donc forcé de tous côtés preſqu'en même tems, premierement par l'attaque de Carfulenus, brave & expérimenté Capitaine, qui s'étant rendu maître du ſommet de la montagne, vint fondre ſur l'ennemi & en fit un grand carnage.*

L'inſulte du rocher d'Aorne, qu'Arrien rapporte dans la vie d'Alexandre le Grand, eſt un des plus beaux endroits de ſon hiſtoire. Je le rapporte dans le ſecond tome, & j'y renvoye mon Lecteur.

Si les anciens nous fourniſſent une infinité de pareils exemples, les modernes ont auſſi les leurs, & celui de l'attaque des lignes de Turin mérite de trouver place ici.

Dans la conſtruction de nos retranchemens & la diſtribution des troupes, on avoit mis fort peu de ſoins & de monde du côté de la Doire ; on croyoit qu'en cas que l'ennemi attaquât de ce côté-là, M. d'Albergotti qui avoit ſur la hauteur des Capucins au moins vingt-cinq bataillons de trop, en feroit paſſer à cet endroit qui étoit ſi fort dégarni, que la brigade de la Marine fut obligée de ſe mettre ſur deux de hauteur pour défendre ſon terrein. Le Prince Eugene cependant y fut repouſſé : mais comme il ne ſe rebutoit pas, & que l'on avoit demandé inutilement à M. d'Albergotti du ſecours qu'il refuſa conſtamment, prétendant que l'ennemi lui en vouloit quoiqu'il eût le Pô entre-deux ; le Prince Eugene, dis-je, ayant remarqué un endroit ſur la droite de la ligne où il n'y avoit qu'une compagnie de grenadiers, & dont l'on pouvoit aborder à couvert d'une butte de terre, il y fit marcher une cinquantaine d'hommes pour y faire une tentative, tandis qu'il amuſoit tout le front. Ils entrerent, & comme ils étoient ſuivis d'un gros de troupes, il fut impoſſible de les en chaſſer. Cet évenement jetta l'épouvante partout, & ſon malheureux ſuccès fut dû au refus de ſecours que M. d'Albergotti s'opiniâtra à faire ; ſans quoi, malgré toutes les machines que l'on avoit montées contre nous, l'ennemi eût été repouſſé : mais que peut-on attendre d'une armée dont le Chef habile eſt contrecarré par des ordres ſupérieurs, remis à un de ſes inférieurs mal habile & ſoûtenu par tous ceux de même talent ? car c'eſt l'ordinaire que ces ſortes de gens ſe ſoûtiennent tous très-chaudement.

§. V.

De l'attaque des armées retranchées. Ordre de bataille. L'avantage d'un camp retranché ſur la hauteur, eſt plus imaginaire qu'il n'eſt réel.

LA premiere & la plus difficile des précautions à prendre pour l'attaque d'une armée retranchée ſur une montagne, eſt la connoiſſance exacte du terrein qu'elle occupe : cependant elle eſt indiſpenſable, car ſans ſavoir les paſſages, les difficultés du terrein, la forme des retranchemens, & leur véritable poſition, comment pourroit-on faire la moindre diſpoſition ? Les moyens pour y parvenir ſont, premierement l'œil, car ſans avoir vû l'on connoît rarement ; & même ſouvent le coup d'œil nous trompe. Il faut y employer pluſieurs Officiers expérimentés : l'un apperçoit ce qui avoit échappé à l'autre. C'eſt pourquoi il faut écrire & confronter les différens rapports ainſi que ceux des eſpions ; il faut tâcher d'en avoir à quelque prix que ce ſoit, ainſi que des priſonniers, car ſans cela il eſt bien difficile d'apprendre des nouvelles poſitives, attendu que l'on ne ſauroit approcher de jour ſans un danger très-grand, & que la nuit l'ennemi, s'il eſt prudent, doit tenir hors de ſes lignes des petits corps de garde, des ſentinelles & des patrouilles qui ayent ordre de laiſſer paſſer ceux qui viennent reconnoître, pour enſuite les prendre ou les tuer s'ils font trop de réſiſtance. Ainſi quand cela eſt, on eſt réduit aux eſpions, aux tranſfuges & aux priſonniers.

Quand par l'une ou l'autre de ces voies, l'on eſt parvenu à une

connoiſſance ſuffiſante, l'on regle deſſus l'ordre de l'attaque & la diſtribution des troupes. On regle l'un & l'autre ſur le nombre des troupes que l'on a, & le terrein qu'elles doivent embraſſer, & l'on en fait plus ou moins de vraies ou de fauſſes; & lorſque le terrein ne permet pas d'en faire pluſieurs éloignées les unes des autres, ce qui eſt difficile dans les montagnes, l'on en fait une générale comme fit Antigonus à Sélaſie.

Alors on ſuivra l'ordre que voici, lequel ainſi que celui de la défenſe que nous venons de donner, eſt fondé ſur des principes tous différens de la routine ancienne, & partant d'autant plus aſſûré.

L'infanterie (*A*) formera la premiere ligne, entremêlée de colonnes (*B*) en plus grand nombre, & plus près à près aux endroits (*C*) où l'on ſuppoſe le plus grand effort: les bataillons d'entre les intervalles de colonnes ſur dix de profondeur.

La ſeconde ligne ou réſerve (*E*) ſera partagée en pluſieurs corps, pour ſe tranſporter ſelon les évenemens. Les compagnies de grenadiers (*F*) entre les eſpaces d'entre les colonnes pour leur ſervir comme de réſerve: dans la plaine la cavalerie (9) ſoûtiendra l'infanterie (5).

Les dragons que l'on ceſſera de regarder comme on fait aujourd'hui comme de la cavalerie, mettront pied à terre, c'eſt-là leur uſage, ils combattront avec l'infanterie & s'aligneront avec elle. Si c'eſt ſur la hauteur du terrein où il ſoit néceſſaire de gens de cheval ils y remonteront pour ſoûtenir l'infanterie.

Les colonnes ſeront compoſées de deux ſections d'un bataillon chacune, & dans le cas de ſuccès, tandis qu'elles ſoûtiendront les attaques de flanc après avoir entré, les bataillons d'entre-deux, en doublant leurs files, ſe formeront en colonnes d'une ſection chacune, pour, en s'étendant à droite & à gauche le long du retranchement, paſſer par la breche & l'aggrandir toûjours à meſure.

Voilà quant aux diſpoſitions préparatoires & éloignées: mais avant que d'en venir aux plus prochaines, il eſt bon de dire un mot de l'opinion des hommes, qu'il faut toûjours rendre les plus audacieux qu'il eſt poſſible; dans le cas dont il s'agit, d'attaquer des troupes retranchées ſur des hauteurs; il en eſt une auſſi fauſſe qu'elle eſt générale en faveur de l'avantage que l'on attribue à la hauteur; il en eſt peu de véritablement avantageuſes pour un retranchement, cela pour pluſieurs raiſons. Il eſt certain que dans une pente douce dont l'accès eſt libre juſqu'au pied du retranchement, le ſoldat qui ſe défend pour faire un feu meurtrier doit ſe découvrir la moitié du corps au-deſſus du parapet, par conſéquent il en eſt d'autant plus en danger; comme la plûpart ne s'y expoſent pas bien volontiers, il arrive que le feu eſt dirigé ou trop haut ou trop bas, & n'incommode tout au plus que le premier rang des ennemis.

La figure (*A*) ſuffit pour s'en convaincre.

Et ſi l'on objecte qu'en revanche le feu de troupes qui montent n'eſt pas vif, attendu qu'il n'y a que le premier rang qui ſoit en pouvoir d'en fournir; je dirai auſſi que le feu de bas en haut eſt bien plus meurtrier, attendu qu'outre que le

ſoldat

ſoldat tire volontiers haut, le coup qui paſſe ſur la tête du premier rang ennemi, atteint ceux de derriere, attendu l'amphithéatre du terrein ; comme il arriva à Craſſus contre les Parthes. C'eſt Plutarque qui rapporte cet exemple : *Chemin faiſant*, dit-il, *les Romains virent aſſez près d'eux une butte de ſable aſſez élevée, où ils ſe retirerent, ils attacherent les chevaux au milieu, & firent tout autour une enceinte avec leurs pavois pour ſe garder des traits des barbares ; mais il en arriva tout autrement. Dans un lieu uni, les premiers couvrent les derniers, & leur procurent quelque relâche, au lieu que ſur cette colline, la hauteur faiſant paroître les uns au-deſſus des autres, offroit ceux de derriere aux coups, de ſorte que ne pouvant ſe dérober aux fleches des barbares, &c.*

Si Craſſus eût conſervé un peu de cette préſence d'eſprit, qui ſembla l'avoir abandonné même dès la premiere action, il n'eût pas perdu ſon armée & ſa vie ſur cette colline ; il n'avoit qu'à ordonner à ſes ſoldats de former la tortue, comme fit Antoine contre les Parthes dans cette fameuſe retraite dont parle Plutarque dans la vie de ce grand Capitaine. *Les Romains*, dit-il, *s'étant mis à deſcendre quelques côteaux dont la pente étoit roide, où ils ne pouvoient marcher que fort lentement, les Parthes les attaquerent encore à grands coups de fleches. L'infanterie qui étoit armée de grands boucliers, tourne tête, & enfermant au milieu d'elle ceux qui étoient légerement armés, le premier rang met un genou en terre & ſe couvre de ſes grands pavois ; le ſecond rang en fait de même, élevant les pavois au-deſſus du premier, le troiſieme de même, de ſorte que cette continuité de pavois, comme un toit d'airain, préſente à la vûe comme les degrés d'un théâtre, & forme la plus ſûre défenſe contre les fleches, qui ne ſont que couler deſſus.*

Les Parthes prenant ce mouvement des Romains, qui avoient mis un genou en terre, comme une marque qu'ils étoient recrus, jettent leurs arcs & leurs fleches, & les piques baiſſées ils s'approchent pour combattre à coups de main. Dans ce moment les Romains ſe levent avec de grands cris, & ſe ſervant de leurs épieux, ils renverſent morts les plus avancés & mettent en fuite les autres. La même choſe arriva les jours ſuivans, car ils faiſoient peu de chemin.

Ces deux exemples prouvent combien la hauteur eſt peu avantageuſe pour le feu, à moins qu'elle ne ſoit ſi roide que tous les rangs puiſſent tirer les uns pardeſſus les autres en quelque nombre qu'ils ſoient ; alors il ne feroit pas bon eſſuyer un feu pareil auquel on ne pouroit répondre par un équivalent. Le même avantage ſe trouveroit du côté de l'aſſaillant s'il étoit en plaine, & le retranchement ſur une hauteur peu roide, alors chaque rang de la plaine pouvant faire ſon feu ſans incommoder celui de devant, & le feu du ſoldat ſe portant haut de lui-même, le retranchement en ſeroit déſolé.

Il eſt donc bon de faire ces obſervations aux Officiers & ſoldats qui doivent attaquer, afin de leur montrer qu'ils n'ont rien à faire qui ſoit au-deſſus de leurs forces, & de leur courage.

On dira peut-être que la hauteur a du moins l'avantage de découvrir toutes vos manœuvres, & de compter, pour ainſi dire, & le nombre d'hommes & la diſpoſition de cha-

que attaque. Cela eſt vrai durant le jour, mais nous établiſſons pour maxime d'attaquer deux heures avant le jour, ce qui lui enleve cet avantage.

Après ces obſervations fondées ſur des principes, on n'oubliera pas celles qui le ſont ſur une expérience conſtante, qui ſont, que l'aſſaillant a toûjours remporté la victoire par l'opinion de celui qui ſe défend derriere un retranchement, laquelle lui imprime une idée de foibleſſe ſi conſtamment reçûe qu'il eſt vaincu, pour ainſi dire, avant d'être attaqué.

On y doit ajoûter que, pourvû que la moindre des attaques réuſſiſſe, on eſt ſur d'une entiere victoire; que dès que l'ennemi voit le ſoldat dans le foſſé, il le croit ſur le parapet, quoiqu'il y ait encore loin, & bien de la difficulté à ſurmonter: dès lors la tête lui tourne, il ne ſonge plus qu'à ſa retraite; tout de même que quand une poignée d'hommes ſe ſont gliſſés par la plus petite ouverture, ils répandent une terreur, ſur ceux qui l'entendent dire, qui entraîne l'abandon général des retranchemens; & le vainqueur revenu à lui eſt ſouvent auſſi étonné de ſa victoire, que le vaincu d'avoir lâché pié pour ſi peu de choſe.

Ce qui nous arriva au Pas de l'Aſne en 1707, eſt une preuve conſtante de ce que j'avance, & fait très-bien à ce ſujet.

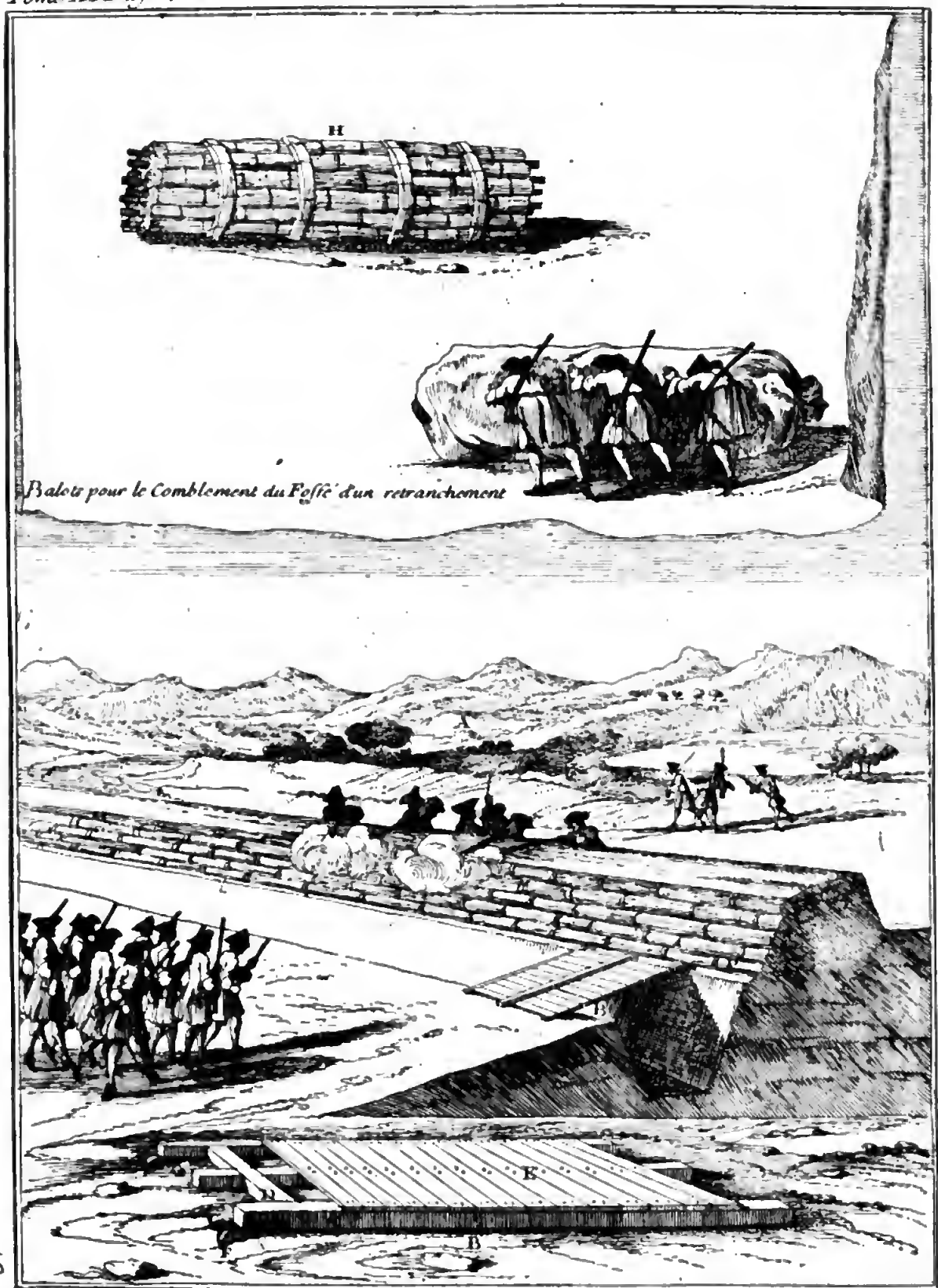
Les ennemis, après la levée du ſiége de Toulon, cherchoient à ſe conſoler: ils firent mine d'en vouloir à Féneſtrelle, & M. le Comte de Muret qui commandoit un corps de troupes au poſte de la Pérouſe, qui fermoit les deux vallées de Prajelas & de Saint Martin, ſans faire réflexion à l'impoſſibilité de cette entrepriſe, en prit l'alarme comme ſi l'ennemi eut pû faire ce ſiége ſans avoir les hauteurs dont il ne pouvoit nous chaſſer, ni les habitans de la vallée de Saint Martin qui étoient pour nous.

Il s'imagina qu'on lui en vouloit, & en conſéquence il demanda avec inſtance du ſecours au camp qui étoit ſous Suze. On donna dans le piége; & l'ennemi qui ne demandoit que cela, ayant fait un gros détachement de ſon armée, marcha avec tant de diligence & de ſecret, qu'il ſe trouva dans la vallée de Suze avant que nous en euſſions la moindre nouvelle; nous n'avions pas d'eſpions.

M. le Prince Eugene arriva de ſon côté fort inopinément, ayant trompé le Maréchal de Teſſé qui avoit cinq marches ſur lui. Il ſe préſenta au Pas de l'Aſne, qui eſt un poſte ſur une hauteur raſe & eſcarpée en bien des endroits, fort élevée & ſi roide, qu'il eſt très-difficile d'y monter. Nous nous y étions ſi bien retranchés qu'il ne paroiſſoit pas poſſible de nous y forcer: mais je ſuis perſuadé que la connoiſſance de celui qui défendoit le poſte, l'engagea à tenter cette entrepriſe; c'étoit le même qui commandoit à Modene lorſque j'y fus envoyé.

Cependant pour plus de ſûreté, comme ſous les ordres de cet homme, il y avoit des troupes qui paroiſſoient vouloir ſe défendre, le Prince Eugene, cherchant les moyens de nous attaquer, un payſan lui fit remarquer un endroit par lequel l'on pouvoit faire paſſer du monde pour s'emparer d'une petite chapelle qui étoit ſur nos derrieres. L'endroit étoit un peu loin de nos retranchemens, & ſi difficile, qu'on employa

Fig. I. Du P. I
Tome III. Page 108



PONT PORTATIF POUR LE PASSAGE DU FOSSE D'UN RETRANCHEMENT ATTAQUÉ D'INSULTE.

toute la nuit pour y faire couler cinquante ſoldats leſquels ſe montrerent à la pointe du jour dans le deſſein de nous en impoſer, vû que le poſte nous dominoit.

En même tems les alliés ſe préſenterent à nos retranchemens, d'où il ſuffiſoit, pour les repouſſer, de laiſſer rouler de gros caillous que l'on y avoit placés à ce deſſein. Le Commandant ſans vouloir faire attaquer ces cinquante hommes que l'on eût égorgé ſans peine, ni ſimplement eſſayer de ſe défendre, ſe retira promptement ſans perdre un ſeul homme; mais nous perdîmes Suze.

Bel exemple pour les gens chargés de pareille beſogne, de ne pas négliger le moindre paſſage, ni s'épouvanter pour une poignée de ſoldats qui ont percé ſans être ſoûtenus.

Ceci nous a entraînés un peu loin de nos réflexions ſur l'avantage des hauteurs: comme elles en ont de réels, je ne veux pas laiſſer le Lecteur dans l'opinion que je penſe le contraire. Je ne penſe pas que cet avantage ſoit pour des retranchemens, mais au contraire pour les combats corps à corps; alors il eſt certain que celui qui monte eſt eſſoufflé, las & ſouvent dérangé par la marche; que ſi l'on prend bien ſon tems pour le charger, alors il eſt difficile qu'il puiſſe réſiſter, n'eût-il contre lui que le poids & l'impulſion que la pente donne à celui qui vient d'en-haut; du moins pour l'infanterie, c'eſt un avantage réel que de charger en deſcendant: mais pour la cavalerie ce n'eſt pas la même choſe. Le cheval qui deſcend ne le fait qu'avec peine, au contraire de celui qui monte. Ainſi de la cavalerie ſur une hauteur ſeroit mieux d'attendre l'ennemi ſur le plateau au haut de la montagne, que d'aller au devant de lui.

Mais pour l'infanterie, elle doit attendre ſur le plateau ſerrée & en bon ordre, formée en pluſieurs colonnes d'une ſection chacune, avec des intervalles entr'elles capables de recevoir deux eſcadrons pour les faire deſcendre au premier ſignal; & lorſque l'ennemi approchera à cinquante pas du haut du ſommet pour lors les colonnes s'ébranlant chargeront, la bayonnette au bout du fuſil, ſans tirer, pour fondre avec plus d'impétuoſité ſur l'ennemi.

C'eſt ainſi qu'en uſa Marius dans un combat qu'il donna aux Teutons & Ambrons auprès d'Aix en Provence, où il en tailla en pieces une grande partie: *Plutarque raconte que, le lendemain au point du jour il mit ſon armée en bataille ſur la hauteur devant ſon camp; & envoya ſa cavalerie devant dans la plaine. Ce que voyant les Teutons, ils n'eurent pas la patience d'attendre que les Romains fuſſent auſſi deſcendus, afin de les combattre de plein pié & avec égal avantage pour le terrein: mais tranſportés de colere, ils prennent leurs armes, & vont de furie les attaquer ſur la hauteur. Marius envoya par tout ſes Officiers, & leur donna ordre d'attendre l'ennemi ſans branler, & dès qu'il ſeroit avancé à la portée du trait, de lancer leurs javelots, de mettre enſuite l'épée à la main, & de les repouſſer en les heurtant avec leurs boucliers; car les lieux étant gliſſans à cauſe de la pente, ni les coups que ces Barbares donnoient n'avoient de roideur, ni leur ordonnance ſerrée ne pouvoit ſe maintenir, leurs corps étant toûjours dans un branle inégal & continuel comme dans une tourmente, à cauſe*

du penchant & de l'inégalité du terrein.

Il eſt aiſé de conclurre, par tout ce que nous venons de dire, que la hauteur n'eſt véritablement avantageuſe que pour une armée qui attend l'ennemi de pié ferme ſans retranchemens.

Quant à ces derniers, après toutes les diſpoſitions, préparatoires, il en faut venir à l'attaque qui conſiſte en deux points eſſentiels : l'un le paſſage & comblement du foſſé, l'autre la manœuvre des troupes après l'avoir paſſé. Quant au premier, l'ancien uſage eſt que chaque ſoldat porte devant lui une faſcine qui, lorſqu'elles ſont faites en menu bois bien ſerré, ne laiſſent pas que de parer bien des coups de fuſil. Arrivé au bord du foſſé le premier rang jette les faſcines dedans & ainſi de ſuite de main en main, l'on y en jette juſqu'à ce qu'il ſoit comblé ; ce qui fait une opération longue, & d'autant plus meurtriere, que le feu du retranchement redouble dans ce moment. L'aſſaillant ſouvent impatienté préfere de ſe jetter pêle même avec les faſcines dans le foſſé, où ſouvent il ſe trouve entaſſé, pouſſé, & dans un ſi grand déſordre, que ſans la lâcheté de celui qui ſe défend, à qui cette témérité tourne ſouvent la tête, il périroit une infinité de ſoldats par une pareille étourderie.

J'ai imaginé, pour ménager la vie des hommes & accélérer d'autant plus un moment auſſi dangereux qu'il eſt déciſif, de faire conſtruire pluſieurs chaſſis (*B*) de ſept à huit piés de large ſur dix à douze de longueur, ſuivant la largeur du foſſé. Ces chaſſis ſeront compoſés de trois ou quatre ſoliveaux de ſapin (*C*) de quatre pouces de largeur ſur cinq d'épaiſſeur, pour avoir la force de ſoûtenir le poids des ſoldats qui paſſeront deſſus, avec des traverſes (*D*) bien enmortoiſées, par-deſſus des planches de ſapin (*E*) cloüées ; & pour mieux aſſûrer ces ponts, on pratiquera aux extrémités les grapins (*F*) qui s'enfonceront ſur la beſme & ſur les faſcinages.

On les montera dans le camp ; & on les portera ſur des chariots derriere les colonnes, à une certaine diſtance des retranchemens ; après quoi des ſoldats commandés les prendront & ſuivront à la queue de chaque colonne. Lorſqu'on ſera arrivé au bord du foſſé, on jettera les ponts deſſus, obſervant de les placer côte à côte les uns des autres, & aſſez près pour qu'ils ſe touchent. Vingt ponts conſtruits de la ſorte ſuffiſent pour le paſſage d'une colonne ; il y aura encore l'eſpace ſuffiſant pour le paſſage des grenadiers. En 1708, j'en fis conſtruire quarante pareils pour le ſecours de Lille.

Il eſt encore un autre moyen plus court : on fera faire de grands ſacs de groſſe toile (*G*) de huit piés de long & de cinq de diametre, que l'on remplira des deux côtés de paille, de feuilles d'arbres ou de fumier, qui eſt encore meilleur à cauſe du feu. On roulera ſur trois rangs paralleles un nombre de ces balots à la tête & ſur tout le front des colonnes, & on les jettera ſucceſſivement dans le foſſé. Deux ou trois de ces balots ſuffiront de reſte pour combler le foſſé ; s'il reſte quelque vuide, à cauſe de leur rondeur, on jettera deſſus des faſcines que les ſoldats des premiers rangs doivent porter.

Outre la promptitude & la ſim-

plicité de cette très-bonne méthode, elle a encore cet avantage que les ſoldats roulent ces balots devant eux à couvert.

Les balots à faſcines (*H*) ne ſont pas moins bons.

Quant à la manœuvre des troupes après avoir paſſé le foſſé, comme nous devons en parler plus au long dans un ouvrage régulier ; tout ce que nous en dirons en paſſant, c'eſt qu'une colonne de vingt-quatre de front & de trente de hauteur peut aiſément combattre, ſe maintenir dans ſon terrein, réſiſter à toutes les attaques & aux efforts de celui qui ſe défend ſur d'autres principes, & donner le tems aux autres de ſe joindre à elle, & aux travailleurs d'aggrandir la breche & les ouvertures.

Fin du premier Tome.

BIBLIOTECA NAPOLI

C 10303

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI V. E. III

Digitized by Google

TABLE
DES CHAPITRES
ET
OBSERVATIONS

Contenus dans ce premier Tome.

CHAPITRE PREMIER. *Premiere expédition des Romains hors de l'Italie. Meſſine eſt ſurpriſe par les Campaniens, & Rhége par quatre mille Romains. Rome punit cette derniere trahiſon. Les Campaniens ou Mamertins battus par Hiéron Préteur de Syracuſe, implorent le ſecours des Romains & l'obtiennent, quoique coupables de la même perfidie, que les Rhéginois. Défaite des Syracuſains & des Carthaginois. Retraite de Hiéron.* page 6

OBSERVATIONS *ſur les deux combats de Meſſine,* 12

§. I. *Raiſons de la premiere guerre des Romains contre les Carthaginois.* ibid.

§. II. *Combat de Meſſine. Fautes des Généraux Carthaginois & Syracuſains. Soupçon ſur la retraite de Hiéron Roi de Syracuſe,* 13

§. III. *Eloge d'Hiéron.* 14

§. IV. *Parallelle de la neutralité que tinrent les Venitiens en 1701, entre les Impériaux & les François, avec celle d'Hiéron. Il eſt plus avantageux de ſe déclarer que de demeurer neutre. Exemples des Siennois & de Léon X.* 15

§. V. *Conduite que doit tenir dans une place aſſiegée un Général qui ſe voit dans certaines extrémités.* 17

CHAP. II. *Matiere des deux premiers Livres qui ſervent comme de préambule à l'Hiſtoire de Polybe. Jugement que cet Hiſtorien porte de Philinus & de Fabius,* 21

CHAP. III. *M. Octacilius & M. Valerius Conſuls, font alliance avec Hiéron. Préparatifs des Carthaginois. Siége d'Agrigente. Premier combat d'Agrigente. Second combat, & retraite d'Annibal.* 24

OBSERVATIONS *ſur le blocus d'Agrigente, & ſur la bataille qui fut donnée entre les armées Romaine & Carthaginoiſe.* 28

§. I. *Fautes à la guerre le plus ſouvent dangereuſes, quelquefois ſalutaires. Exemple tiré de la conduite des Romains & des Carthaginois dans le ſiége d'Agrigente.* ibid.

§. II. *Parallelle de l'affaire d'Agrigente & de celle de Denain. Impruden-*

ce des Alliés. Belle manœuvre du Maréchal de Villars, 29
§ III. *Problème militaire. Après l'affaire de Denain les François pouſſerent-ils leurs avantages auſſi loin qu'ils pouvoient aller ?* 33
§. IV. *Embarras réciproques des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Importance de bien munir les places. Conduite que l'on doit tenir quand les munitions manquent. Faute commiſe au ſiége de Tournay.* 35
§. V. *Ordre de bataille des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Le terrein que les uns & les autres occupoient. Victoire des Romains,* 38
§. VI. *Annibal ſort d'Agrigente, & échappe aux vainqueurs. Exemples de pareilles ruſes. Courte digreſſion ſur les Généraux qui ne partagent pas la gloire d'une action avec celui dont ils en ont reçû le projet,* 39
§. VII. *Blocus d'Agrigente. Il eſt plus prudent de bloquer que d'aſſiéger en forme les villes d'une grande etendue. Quand les lignes ſont menacées, ſouvent le plus ſur eſt d'en ſortir. Affaire de Turin en 1706.* 43
CHAP. IV. *Les Romains ſe mettent en mer pour la premiere fois. Maniere dont ils s'y prirent. Imprudence de Cn. Cornelius & d'Annibal. Corbeau de C. Duillius. Bataille de Mile. Petit exploit & mort d'Amilcar. Siéges de quelques villes de Sicile,* 47
OBSERVATIONS *ſur la bataille navale de Milazzo entre le Conſul Duillius & Annibal, Général des Carthaginois,* 52
§. I. *Ordre de bataille des deux armées. Précipitation d'Annibal, cauſe de ſa défaite,* ibid.
§. II. *Corbeau des Anciens. Pourquoi ainſi nommé. Qui en eſt l'inventeur,* 53
§. III. *Deſcription du Corbeau de Duillius,* 54
§. IV. *Le Dauphin. Le Corbeau démoliſſeur. Le Loup. Le Corbeau à griffes,* 55
§. V. *Corbeau à tenaille dont on ſe ſervoit pour accrocher & attirer le bélier. Corbeau double pour en abaiſſer la tête & en rompre le coup. Corbeau des Tyriens,* 56
§. VI. *Corbeau à lacs courans, & à pinces. Le Tellenon.* ibid.
§. VII. *Le Polyſpaſte & le Corbeau d'Archimede,* 58
CHAP. V. *Echec réciproque des Romains & des Carthaginois. Bataille d'Ecnome. Ordonnance des Romains & des Carthaginois. Choc, & victoire des Romains,* 59
OBSERVATIONS *ſur les deux combats de Tyndaride,* 63
§. I. *Fautes de part & d'autre,* ibid.
§. II. *Après avoir été battu, une retraite honorable eſt quelque choſe, mais un grand Général peut faire plus. Preuves de cette vérité,* 65
OBSERVATIONS *ſur la bataille navale d'Ecnome,* 67
§. I. *Que l'habileté du Général ſupplée au nombre & à la valeur.* ibid.
§. II. *Motif de la bataille. Ordonnance des deux armées. Fautes des Amiraux Romains, quoique victorieux,* 69
CHAP. VI. *Les Romains paſſent en Afrique, aſſiégent Aſpis, & déſolent la campagne. Régulus reſte ſeul dans l'Afrique, & bat les Cartha-*

ginois devant Adis. Il propoſe des conditions de paix, qui ſont rejettées par le Sénat de Carthage, 69

OBSERVATIONS *ſur la bataille d'Adis,* 75.

§. I. *Polybe trop concis dans l'abbrégé qu'il fait de cette action. Importance de connoître les lieux quand on écrit l'hiſtoire,* ibid.

§. II. *Inutilité d'une armée de ſecours quand elle reſte dans l'inaction, quelque poſte qu'elle occupe,* ibid.

§. III. *Surpriſe du camp des Carthaginois par les Romains. Exemple de pareille ſurpriſe dans la guerre d'Alexandrie. Plus de gloire à entreprendre deux choſes, quand on le peut, que de ſe borner à une ſeule,* 76

§. IV. *Parallelle de la bataille d'Adis & de celle de Spire par M. le Maréchal de Tallard,* 78

§. V. *Fautes des Généraux Carthaginois. Il ne faut approcher d'une place aſſiégée que dans le deſſein de la délivrer par quelque action de vigueur. Secours de Doüay,* 82

§. VI. *Entrepriſes ſur les camps. Qualités néceſſaires dans un Général pour ces ſortes d'actions,* 86

§. VII. *Se retrancher dans ſon camp, uſage des Anciens que nous avons laiſſé pour un autre beaucoup moins avantageux,* 88

§. VIII. *Connoiſſances que doit avoir le Général. Le Secret.* 89

§. IX. *Précautions à prendre,* 90

§. X. *Obſervations & précautions dans la marche & dans le combat,* 93

§. XI. *Ordre de bataille,* 94

CHAP. VII. *Xantippe arrivé à Carthage, ſon ſentiment ſur la défaite des Carthaginois. Bataille de Tunis. Ordonnance des Carthaginois. Ordonnance des Romains. La bataille ſe donne, & les Romains la perdent. Réflexions ſur cet évenement. Xantippe retourne dans ſa patrie. Nouveaux préparatifs de guerre,* 96

OBSERVATIONS. *ſur la bataille du Conſul Régulus contre Xantippe,* 106

§. I. *Fortune inégale de Régulus. Caractere des Carthaginois. Confiance qu'ils prennent en Xantippe. Exemple unique,* ibid.

§. II. *Ordre de bataille des Romains & des Carthaginois,* 107

§. III. *Bataille,* 109

§. IV. *Réflexions ſur les fautes des Romains,* 111

CHAP. VIII. *Victoire navale des Romains, & la tempête dont elle fut ſuivie. Où les précipite leur génie entreprenant. Priſe de Palerme,* 115

CHAP. IX. *Autre tempête funeſte aux Romains. Bataille de Palerme,* 118

CHAP. X. *Les Romains levent une nouvelle armée navale, & concertent le ſiége de Lilybée. Situation de la Sicile. Siége de Lilybée. Trahiſon en faveur des Romains découverte. Secours conduit par Annibal. Combat ſanglant aux machines,* 121

CHAP. XI. *Audace étonnante d'un Rhodien, qui eſt enfin pris par les Romains. Incendie des ouvrages. Bataille de Drépane,* 127

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS *ſur la bataille navale de Drépane*, 133
CHAP. XII. *Junius paſſe en Sicile. Nouvelle diſgrace des Romains à Lilybée. Ils évitent heureuſement deux batailles. Perte entiere de leurs vaiſſeaux. Junius entre dans Eryce, deſcription de cette ville*, 136
OBSERVATIONS *ſur la défaite de la flotte des Romains ſur la route d'Héraclée*, 142
CHAP. XIII. *Priſe d'Erice par Amilcar. Différentes tentatives des deux Généraux l'un contre l'autre. Amilcar aſſiége Eryce. Nouvelle flotte des Romains commandée par C. Lutatius. Bataille d'Eguſe*, 144
OBSERVATIONS *ſur le rétabliſſement de la Marine des Romains*, 151
§. I. *De quelle importance il eſt pour un Etat d'avoir une forte Marine. Moyen dont les Athéniens ſe ſervirent pour en former une*, ibid
§. II. *Loi des Athéniens pour la conſtruction d'une flotte, & correction de cette loi*, 152
§. III. *Les Athéniens malgré leurs forces de mer, tombent en la puiſſance de Lacédémone. Cauſe de cette révolution*, 153
§. IV. *Les Romains retabliſſent leur Marine. Avantages qu'ils en tirerent, & dont nous nous ſommes privés en ne les imitant pas*, 154
OBSERVATIONS *ſur la bataille navale d'Eguſe*, 156
§. I. *Victoire des Romains. Pourquoi Amilcar n'alla point au-devant de Hannon*, ibid
§. II. *Réflexions ſur les fautes des Carthaginois*, 157
CHAP. XIV. *Traité de paix entre Rome & Carthage. Réflexions ſur cette guerre. Sort des deux Etats après la concluſion de la paix*, 159
OBSERVATIONS *ſur la guerre d'Eryce*, 162
§. I. *Que la plûpart des hommes ne jugent du mérite des guerres qu'autant qu'elles ſont groſſes, & les armées de part & d'autre puiſſantes en appareil & en nombre d'hommes*, ibid.
§. II. *Que le coup d'œil militaire produit le grand & le beau d'une guerre. Qu'il peut s'acquérir par l'étude & l'application. Erreur de ceux qui prétendent que c'eſt un preſent de la nature*, 165
§. III. *Qu'il ne faut pas attendre l'occaſion de la guerre pour ſe former le coup d'œil, qu'on peut l'apprendre & l'acquerir par l'exercice de la chaſſe. Eloge de Machiavel*, 168
§. IV. *Le coup d'œil réduit en principes & en méthode*, 171
§. V. *Qu'une guerre de défenſive ne peut être eſtimée ſi l'offenſive ne s'y trouve ſouvent mêlée*, 177
§. VI. *Quels étoient les deſſeins de Barcas dans cette guerre d'Eryce. Que les pays de montagnes & de defilés, où l'on ne peut donner que par une tête, ſont les plus favorables pour tirer la guerre en longueur*, 179
§. VII. *Que rien ne marque davantage l'inſuffiſance & le peu de hard eſſe d'un Général d'armee, que de ne pas profiter des avantages & des chicanes qui s'offrent ſans ceſſe dans les pays de montagnes difficiles & ſcabreuſes*, 181
CHAP. XV. *Origine de la guerre des étrangers contre les Carthaginois. Embarras que donne la conduite d'une armée compoſée de différentes na-*

tions. Insolence des étrangers. Vains efforts pour les appaiſer. La guerre ſe déclare. 185

OBSERVATIONS *ſur l'exercice des troupes pendant la paix,* 191

OBSERVATIONS *ſur la révolte des Etrangers,* 194

CHAP. XVI. *Extrémité où ſe trouvent les Carthaginois & dont ils ſont eux-mêmes la cauſe. Siege d'Utique & d'Hippone-Zaryte. Incapacité du Général Hannon. Amilcar eſt mis en ſa place. Bel exploit de ce grand Capitaine.* 197

OBSERVATIONS *ſur les parties differentes que doit avoir un General pour bien commander,* 202

OBSERVATIONS *ſur la défaite d'Hannon devant Utique,* 205

OBSERVATIONS *ſur le choix que les Carthaginois font d'Amilcar pour commander leurs armées contre les Rebelles.* 208

OBSERVATIONS *ſur la bataille d'Amilcar contre Mathos & Spendius,* 210

§. I. *Eloge d'Amilcar Barcas, pere d'Annibal.* ibid

§. II. *Paſſage du Macar.* ibid

§. III. *Marche d'Amilcar,* 211

§. IV. *Ordre de bataille.* 212

§. V. *Fautes des deux partis.* ibid

§. VI. *Ordre de bataille ſur lequel on doit combattre en allant à l'ennemi. Marche dans un pays de plaine, formee & diſpoſée dans l'eſprit de cet ordre,* 214

CHAP. XVII. *Parti que prennent Mathos & Spendius. Naravaſe quitte les révoltés pour ſe joindre à Amilcar. Bataille gagnée par ce General, & ſon indulgence envers les priſonniers. Les Carthaginois perdent la Sardaigne. Fraude & cruauté des Chefs des Rebelles. Reflexions ſur cet évenement,* 218

OBSERVATIONS *ſur la bataille gagnée par Amilcar ſur les Rebelles,* 223

OBSERVATIONS *ſur les ruſes dont les Chefs des Rebelles ſe ſervirent pour que la révolte fût ſans retour.* 224

CHAP. XVIII. *Nouvel embarras des Carthaginois. Siege de Carthage par les Etrangers. Secours que Hieron fournit à cette ville. Fidelité des Romains à ſon égard. Famine horrible dans le camp des Etrangers qui demandent la paix. Trompés, ils reprennent les armes, & ſont défaits & taillés en pieces. Siege de Tunis, où Annibal eſt pris & pendu. Bataille déciſive. La Sardaigne cedée aux Romains.* 225

OBSERVATIONS *ſur les cruautés qui ſe commirent de part & d'autre dans la guerre des Rebelles.* 232

OBSERVATIONS *ſur la vie & ſur les actions d'Agathocle, Roi de Syracuſe,* 234

OBSERVATIONS *ſur l'art de harceler & d'inquiéter une armée engagée dans un ſiege.* 235

OBSERVATIONS *ſur la conduite que tint Amilcar avec les Etrangers rebelles, après le Traité qu'il avoit fait avec eux.* 238

OBSERVATIONS *sur la défaite des Rebelles d'Afrique, dans les Détroits de la Hache.* 243
Réflexions sur les fautes des Généraux rebelles. 245
OBSERVATIONS *sur l'enlevement du quartier d'Annibal.* 251
OBSERVATIONS *sur l'invasion de la Sardaigne par les Romains.* 255
§. I. *Injustice de cette entreprise,* ibid.
§. II. *Causes injustes de la guerre,* 257
§. III. *Nouvelles raisons contre l'usurpation de la Sardaigne par les Romains.* 259
§. IV. *Bonheur des armes, source de la corruption des bonnes mœurs dans la République Romaine. Mauvais effet de la prospérité dans toutes sortes d'états.* 261
§. V. *Pourquoi il ne se forma point de ligues contre les Romains. Moyens dont ils se servoient pour empêcher que l'on ne vît où tendoit leur politique.* 263
§. VI. *Motifs des différens Traités d'alliance que firent les Romains.* 265

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER. *Récapitulation du Livre précédent. Mort d'Amilcar. Asdrubal lui succede dans le commandement des armées. Siége de Mydonie par les Etoliens. Combat contre les Etoliens & les Illyriens. Pouvoir de la fortune. Mort d'Agron Roi des Illyriens. Teuta sa femme lui succede. Phénice livrée par les Gaulois aux Illyriens, & remise en liberté par les Etoliens & les Achéens. Imprudence des Epirotes.* 270
OBSERVATIONS *sur le combat de Mydonie.* 277
§. I. ibid.
§. II. *Que les évenemens de la guerre ne sont pas au-dessus de la prévoyance humaine. Qu'un habile Chef d'armée est souvent plus embarrassé contre un malhabile Général, que contre un autre qui l'égaleroit en intelligence. Raisons de l'Auteur,* 278
§. III. *Que la science aidée d'une longue expérience, nous met en état de juger & de prévoir l'avenir, & de gagner les devants sur les desseins les mieux concertés,* 280
§. IV. *Cause de la défaite des Etoliens. Leur ordre de bataille. Celui des Illyriens par corps séparés. Excellence de cet ordre,* 282
§. V. *Qu'une armée rangée en bataille dans un pays de plaines, selon la méthode ordinaire, quoique très-supérieure, ne sauroit résister au petit nombre qui l'attaquera sur trois corps composés & ordonnés selon la méthode de l'Auteur,* 283
CHAP. II. *Plaintes portées au Sénat Romain contre les Illyriens.*

Sueeès de l'Ambaſſade envoyée de ſa part à Teuta leur Reine. Les Illyriens entrent par ſurpriſe dans Epidamne, & en ſont chaſſés. Combat naval auprès de Paxes, & priſe de Corcyre par les Illyriens. Deſcente des Romains dans l'Illyrie. Exploits de Fulvius & de Poſthumius, Conſuls Romains. Traité de paix entr'eux & la Reine, 285

CHAP. III. *Conſtruction de Carthage la neuve par Aſdrubal. Traité des Romains avec ce grand Capitaine. Abbregé de l'Hiſtoire des Gaulois. Deſcription de la partie de l'Italie qu'ils occupoient,* 290

CHAP. IV. *Priſe de Rome par les Gaulois. Differentes entrepriſes de ce peuple contre les Romains,* 295

CHAP. V. *Traité des Romains avec Aſdrubal. Irruption des Gaulois dans l'Italie. Préparatifs des Romains,* 299

CHAP. VI. *Bataille & victoire des Romains contre les Gaulois proche de Telamon,* 309

OBSERVATIONS *ſur la bataille de Telamon,* 312

§. I. *Réflexions ſur le combat qui preceda la journée de Telamon. Défaite des Romains; retraite des Gaulois juſqu'à Telamon,* ibid.

§. II. *Bonheur des Romains avant la bataille de Telamon,* 314

§. III. *Bataille de Telamon,* 316

§. IV. *Bataille à deux fronts, à Medaba. Explication de cet ordre celebre. Remarques ſur les chariots de guerre. Que le terme Hebreu qu'on a rendu par chariot peut être équivoque,* 318

§. V. *Qu'un Général d'armée qui s'eſt engagé dans un pays ennemi, doit être préparé à tout évenement, tant contre les forces qu'il ſait avoir en tête, que contre celles qu'il peut avoir en même tems en queue. Précaution dans la marche. Explication de l'ordre de bataille à deux fronts ſelon le prineipe de l'Auteur. Qu'il y a differentes méthodes de combattre lorſqu'on ſe trouve enfermé entre deux armées,* 320

OBSERVATIONS *ſur la bataille de l'Adda entre les Romains & les Inſubriens,* 326

§. I. *Fautes de Polybe difficiles à excuſer,* ibid.

§. II. *Paſſage de l'Adda par Flaminius,* 327

§. III. *Diſpoſition de l'armée Romaine, ce qu'on penſe de celle des Gaulois Inſubriens. On blâme ſouvent le Général par l'endroit qui fournit le plus aux éloges des connoiſſeurs,* 328

§. IV. *Réflexions ſur la conduite des Généraux Inſubriens: ils ne perdirent la bataille que par le déſavantage de leurs armes; les Romains ne ſurmonterent les Gaulois que par l'avantage des leurs, & dûrent peu à leur façon de ſe ranger,* 331

§. V. *La Tactique des anciens & leur méthode de combattre eſt au-deſſus de celles des modernes,* 336

§. VI. *On peut éviter les défauts dans leſquels les Romains tomberent en combattant trop près de l'Adda, par une diſpoſition moins dangereuſe, plus ſimple, plus ſûre, & plus ruſée, tirée des principes de l'Auteur,* 337

§. VII. *Parallele de M. le Duc de Vendome & du Prince Eugene de Savoye,* 340

§. VIII *Bataille de Caſſano. Réflexions ſur la conduite des deux Généraux*, 347

CHAP. VII. *Annibal ſuccede à Aſdrubal. Abrégé de l'Hiſtoire des Achéens. Pourquoi les peuples du Péloponeſe prirent le nom d'Achéens. La forme de leur gouvernement rétablie dans la grande Grece. Ils réconcilient les Lacédémoniens avec les Thebains.* 359

CHAP. VIII. *Premiers commencemens de la République des Achéens. Maxime fondamentale de ſon gouvernement. Exploits d'Aratus. Alliance des Etoliens avec Antigonus Gonatas*, 364

CHAP. IX. *Guerre de Cléomene. Raiſons qu'avoit Aratus pour l'entreprendre. Il penſe à ſe liguer avec Antigonus. Députation de la part des Mégalopolitains pour ce ſujet*, 368

CHAP. X. *Aratus rend l'Acrocorinthe à Antigonus. Les Achéens prennent Argos. Priſe de pluſieurs villes par Antigonus. Cléomene ſurprend Meſſene.* 373

CHAP. XI. *Les Mantiniens quittent la ligue des Achéens, & ſont reconquis par Aratus. Ils joignent la perfidie à une ſeconde déſertion, & ils en ſont punis. Mort d'Ariſtomaque, Tyran d'Argos*, 378

CHAP. XII. *Fidélité des Mégalopolitains pour les Achéens leurs alliés. Autres mépriſes de Philarque*, 382

CHAP. XIII. *Irruption de Cléomene dans le pays des Argiens. Détail des forces de Cléomene & d'Antigonus. Prélude de la bataille. Diſpoſition des deux armées*, 385

CHAP. XIV. *Bataille de Sélaſie entre Cléomene & Antigonus*, 388

OBSERVATIONS *ſur la bataille de Sélaſie entre Cléomene & Antigonus*, 395

§. I. *De la guerre des montagnes, qu'elle eſt très-difficile & très-profonde. Cléomene engage Antigonus dans cette ſorte de guerre. Diſpoſition des deux armées*, ibid

§. II. *Réflexions militaires ſur cette fameuſe journée. Fautes de Cléomene. Antigonus n'en fut pas exempt*, 397

§. III. *De la défenſe des armées retranchées dans les vallées & ſur les hauteurs des montagnes. Que celui qui ſe défend ignore ſes avantages, & que ſes craintes ſont toûjours chimériques. Que l'aſſaillant n'eſt pas bien fondé dans les ſiennes. Excellente méthode de ſe retrancher*, 400.

§. IV. *Conduite des Généraux pendant l'attaque & dans les cas inopinés*, 403

§. V. *De l'attaque des armées retranchées. Ordre de bataille. L'avantage d'un camp retranché ſur la hauteur, eſt plus imaginaire qu'il n'eſt réel*, 407

Fin de la Table des Chapitres & Obſervations.

E R R A T A.

De l'Abrégé des Commentaires de Polybe.

TRAITÉ DE LA COLONNE.

Page	iv,	*lig.* 7.		Et ſurtout à celle de la queuë G. *lif.* & ſurtout celle de la queuë C.
P.	xiij,	3.		ſera-ce à celui qui a été propoſé *lif.* ſera-ce celui qui a été propoſé.
P.	xvij,	11.		& P. javio. *lif.* & P. jovio.
P.	xxvij,	27.		quatre homme qu'on conſidere, combien a proportion &c. *lif.* quatre hommes, qu'on conſidere combien à proportion, &c.
P.	xxix,	5.		exemple de grands hommes, & de grande actions, *lif.* exemples des grands hommes & des grandes actions.
P.	xxxj,	14.		il ſe trouve, *lif.* il trouve.
P.	xxxiij,	19.		elle ſe mit en déſordre, *lif.* elle la mit en déſordre.
P.	xxxiv,	26.	1.Col.	l'aile gauche des Ennemis, *lif.* l'aile droite des Ennemis.
P.	xxxv,	23.	2.	dans leur Cavalerie & leur Infanterie légere, *lif.* dans leur Cavalerie leur Infanterie légere.
P.	xxxviij,	15.	1.	prouvera que le grand nombre, *lif.* prouva que le grand nombre.

LIVRE PREMIER.

Page	14,	1Col.	*lig.* 5,		qui eſt la premiére, *lif.* eſt la premiére.
P.	*id.*	1	15,		(s'il en fut une), *lif.* ſi c'en fut une.
P.	16,	2	18,		au-delà de la Dige, *lif.* au-delà de l'Adige.
P.	17,	2	7,		Thucydite, *lif.* Thucydide.
P.	32,	2	25,		ainſi il étoient en état de continuer. Du moins quant aux munitions Mons & Bruxelles &c. *lif.* ainſi ils étoient en état de continuer, du moins quant aux munitions Mons & Bruxelles &c.
	ibid.	2	*lig. dern.*		n'ont-ils pas, *lif.* n'eût-il pas.
P.	36,	1	13,		qu'elle s'en voye pour un longtemps, *lif.* qu'elle s'en pourvoye pour un plus longtemps.
P.	42,	1	27,		il traverſa la montre, *lif.* il traverſa la Moutre.
P.	64,	1	*lig. dern.*		de mettre en paſſe, *lif.* de mettre en pane.
P.	68,	1	24,		auſſi on peut être plus courageux, *lif.* auſſi ou peut être plus courageux.
P.	69,	2	9,		à lui-méme le lecteur, *lif.* à lui, le lecteur.
P.	71,	2	9, *note*		les portes, *lif.* ces poſtes.
P.	75,	2	7, *du* § 2,		reſoulurent de lui faire, *lif.* réſolvent de lui faire.
P.	76,	1	26,		évenement auſſi embarraſſant, *lif.* évenement auſſi peu embarraſſant.
P.	78,	2	23, § 4,		convallation, *lif.* circonvalation.
P.	80,	2	2,		entre celles que, *lif.* entre-elles, que.
P.	82,	2	1,		qu'elle peut, *lif.* qu'elle eut pû.
P.	*id.*	2	3,		elle court les haſards, *lif.* elle courut les haſards.
P.	*id.*	2	26, § 5,		de reprendre, *lif.* de répandre.

Page	93,	1 Col.	*lig.* 7 & x.	D'abod après, *lif.* D'abord après.
P.	95,	1	25,	& l'un & l'autre étant, *lif.* l'un & l'autre étant.
P.	96,	1	8, *not.*	ſimple qu'experimenté, *lif.* ſimplement qu'experimenté; il faut.
P.	103,	1	18, *not.*	bataille des Arginenſes, *lif.* bataille des Argineuſes.
P.	104,	2	10, *not.*	M. de Catina, *lif.* M. de Catinat.
P.	109,	1	8,	qu'il laça aux ailes, *lif.* qu'il plaça aux ailes.
P.	110,	2	11, *not.*	des licous, *lif.* des licols.
P.	112,	1	21,	les mit à l'abri, *lif.* les met à l'abri.
P.	113,	2	*lig. penult.*	fraiſer les coups, *lif.* fraiſer les corps.
P.	122,	1	14, *not.*	du premier livre, *lif.* du quinziéme livre.
P.	133,	1	32,	au capital, *lif.* auſſi capital.
P.	143,	2	2,	ſi elle n'eſt point, *lif.* elle n'eſt point.
P.	id.		5,	quelques jours ſe réunir quelquefois; *lif.* quelques jours ſe réunir; quelquefois.
P.	163,	1	25,	le nombre, *lif.* ce nombre.
P.	164,	2	25,	que ce que d'eux, *lif.* que ce que ces deux.
P.	171,	1	9,	livre de guerre ſa façon, *lif.* livre de guerre de ſa façon.
P.	178,	1	26,	invention, *lif.* inaction.
P.	id.		41,	il ſe tient, *lif.* il le tient.
P.	179,	1	15,	& aſſit ſon Camp, *lif.* il aſſit ſon Camp.
P.	id.		28,	& communiquoit, *lif* & communiquant.
P.	184,	1	17,	de Leleret, *lif.* de l'Eſterel.
P.	id.		43,	ſa hauteur, *lif.* ſa lenteur.
P.	id.	2	34,	être priſe, *lif* être faite.
P.	id.		42,	le connoitre, *lif.* le commettre.
P.	192,	2	45,	ou ſi ce n'eſt, *lif.* ſi ce n'eſt.
P.	203,	1	4,	à quarante de, *lif.* à quarante-ans de.
P.	224,	1 2		
P.	id.	2	5 & 17,	litarigne, *lif.* litavique.
P.	238,	1	4,	s'être auſſi, *lif.* s'être ainſi.
P.	238,	2	7,	Aleria, *lif.* Aléxia.
P.	245,	1	3,	altérée, *lif.* attérée.
P.	258,	2	13,	le Chapitre, *lif.* ce Chapitre.
P.	261,	2	37,	altérée, *lif.* attérée.
P.	278,	2	29,	en parlant, *lif.* en partant.
P.	281,	2	37,	l'eſpace, *lif.* l'eſpece.
P.	312,	2	*lig. dern.*	à leur Ennemi, *lif.* leur Ennemi.
P.	321,	2	13,	la diſpoſition, *lif.* la diſproportion.
P.	322,	2	6,	(B), *lif.* (C).
P.	327,	2	41,	digne, *lif.* deſigne.
P.	333,	1	22,	ſi ſouvent, *lif.* ſi l'on veut
P.	333,	1	23,	en bataillon, *lif.* ou bataillon.
P.	335,	1	1,	une maniere, *lif.* une manœuvre.
P.	id.	id.	15,	ſe poſterent, *lif.* ſe porterent.
P.	338,	1	23,	tranches, *lif.* branches.
P.	339,	1	24,	ſon cours, *lif.* tout court.
P.	343,	2	19,	infirmes, *lif.* intereſſés.
P.	id.	id.	36,	ſur eux-mêmes, *lif.* ſous leurs yeux.
P.	347,	1	5,	mangions, *lif.* ménagions.
P.	id.	2	15,	commençons, *lif.* commentons.
P.	352,	1	17,	pieces, *lif.* pierres.
P.	id.	2	44,	(E), *lif.* (C)
P.	353,	1	10,	M. de Cadiſca, *lif.* M. de Cadrieux.
P.	354,	1	34,	Prâin, *lif.* Prâlin.
P.	id.	2	19,	le baſtion, *lif.* le baſſin.
P.	355,	2	29,	Guercy, *lif.* Quercy.

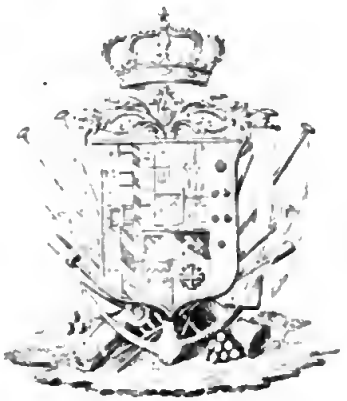
Digitized by Google

Page	390,	2 *de la not.*	14,	au public, *lis.* en public.
P.	398,	1 col.	*lig.* 3,	la repeter, *lis.* le repeter.
P.	399,	2	22,	lui ſeroit, *lis.* lui ſervit.
P.	412,	2	9,	la beſme, *lis.* la berme.

Digitized by Google

REALE OFFICIO TOPOGRAFICO

V7 Armadio .



Scansia VIII B

N.° 14